

23.590

4589
477

A 58704

HISTOIRE DES ROUMAINS

ET DE LA
ROMANITÉ ORIENTALE

PAR
N. IORGA

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE
SA MAJESTÉ LE ROI CHARLES II
ET DE
L'ACADÉMIE ROUMAINE

VOL. VI
LES MONARQUES

legat
B. I. I.
723



B U C A R E S T
1 9 4 0

153

107.52 A. val

BIBLIOTECA SARĂ

Cota 23647

Inventar 27988

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ
 BUCUREȘTI

COTA 23647

RC244/02

B.C.U. Bucuresti



C27988

190

2

VOLUME VI
LES MONARQUES

LIVRE PREMIER

LA MONARCHIE ROUMAINE

CHAPITRE PREMIER

LA MONARCHIE EN LUTTE AVEC LE PATRIARCALISME DES BOÏARS

La monarchie roumaine, fondée, comme les autres formes monarchiques modernes ¹, par le lent développement des circonstances et par un acte constitutionnel, est déjà visiblement formée pendant ces années après Michel-le-Brave, quand s'élève la personnalité, en partie occidentale, de Radu

¹ Par Michel-le-Brave surtout, les pays roumains rentrent dans le cercle d'attention de l'Occident. En 1600, un T. Pelletier donnait à Paris une *Histoire des Ottomans*. Il sait ce que sont les principautés roumaines: « Iflakie par les Turcs est nommée la Valachie. Moldavie est la Valachie Supérieure, appelée Maridania nigra, Danorum seu Dacorum regio. Les Turcs a cause de ce l'appellent Carbogdanie ». Pour Cetatea-Albă, « partie de la Moldavie », il cite Leunclavius. A la même époque, dans le « *Discours abrégé des assureurs moyens d'aneantir et ruiner la monarchie des princes ottomans* », de Brèves présente les trois tributaires, dont la situation est jugée comme égale: « les princes de Valachie, Bogdanie et Transylvanie sont leurs tributaires, qu'ils changent quand il leur plaist: la Bogdanie d'une part joint à la Pologne » (p. 5). — Les haïdouques étaient considérés, vers 1620, comme venant « de Valachie et de Transylvanie »; *Voiage du Levant*, par « le sieur D. C. », 1621, p. 68. Ce voyageur français signale aussi les rapports entre les Moldaves et les orthodoxes de Pologne; p. 285: « Les Etats du roy de Pologne sont separez de la Moldavie, qui est tributaire du Grand Seigneur, par la rivière de Neister... Le prince de Moldavie, pour estre de la mesme creance que plusieurs des sujets du roy de Pologne qui suivent l'Eglise grecque, ne le travaillent point, de sorte que ce Roy n'en reçoit aucune incommodité, si ce n'est que, pour le vouloir aucunefois proteger contre le Grand Seigneur, il attire les armes de cette puissante Monarchie sur son païs ». Et il ajoute que les princes ne sont plus élus: « Autrefois, le peuple elisoit ces princes, qui estoient peu apres confirmez par le Grand Seigneur, mais aujourd'huy il les choisit tels qu'il luy plaist ».

Mihnea, par la diminution du rôle des boïars, qui, jusque là, en avaient agi à leur gré, sous les différentes enseignes princières. Les actes de donation, — et nous avons déjà vu l'importance qui leur était accordée, d'après l'exemple de Transylvanie, par Michel et par ses boïars, — ne se présentent plus ordinairement sur du parchemin, avec un sceau pendant et portant la liste, dans une forme de hiérarchie parfaite, des boïars comme témoins. Il suffit maintenant, sur un morceau de papier, de la mention dans un coin du grand logothète et de l'écrivain; le sceau apposé est de dimensions petites, parfois seulement un sceau annulaire. La formule est: « Le prince l'a dit » ou « Ainsi, en a ordonné Ma Majesté ». Le Conseil des boïars est mentionné dans le document, ce Conseil dont nous verrons bientôt le rôle, mais sans la série des noms, sauf dans des cas particulièrement solennels, ce qui nous aide à pouvoir reconstituer les Conseils. La signature, large, dominante, s'y ajoute, parfois en couleur d'or, et le document est orné de miniatures par le calligraphe.

Envers le prince, on emploie maintenant des formules de dévotion inconnues jusque là. Ainsi, d'après une note qui est aussi orientale, mais même de voisinage polonais, car les deux influences se mêlent dans la pensée de l'écrivain, les burgraves de Neamț intitulent le prince Miron Barnovschi: « Celui qui, en Christ-Dieu, est pieux et aime le Christ et est éclairé par le Saint-Esprit et couronné d'un diadème angélique, le très orné et en tout charitable, notre prince », et, au bout, le vœu, manifesté en slavon, au bas d'un texte rédigé, d'après une coutume qui s'étend de plus en plus, en roumain: « Que Dieu très charitable accroisse les jours et les années de Ta Majesté en paix et sans motif de tristesse, par la grâce de Dieu ». On ajoute aux signatures cet hommage de la part du secrétaire: « Poussière et cendre sous les pieds honorés de la grandeur de Ta Seigneurie »¹.

Et ce Gaspar Gratiani dont nous montrerons plus loin le rôle princier en Moldavie était dans l'esprit du temps,

¹ Hasdeu, *Arch. Ist.*, I, p. 93, n° 121.

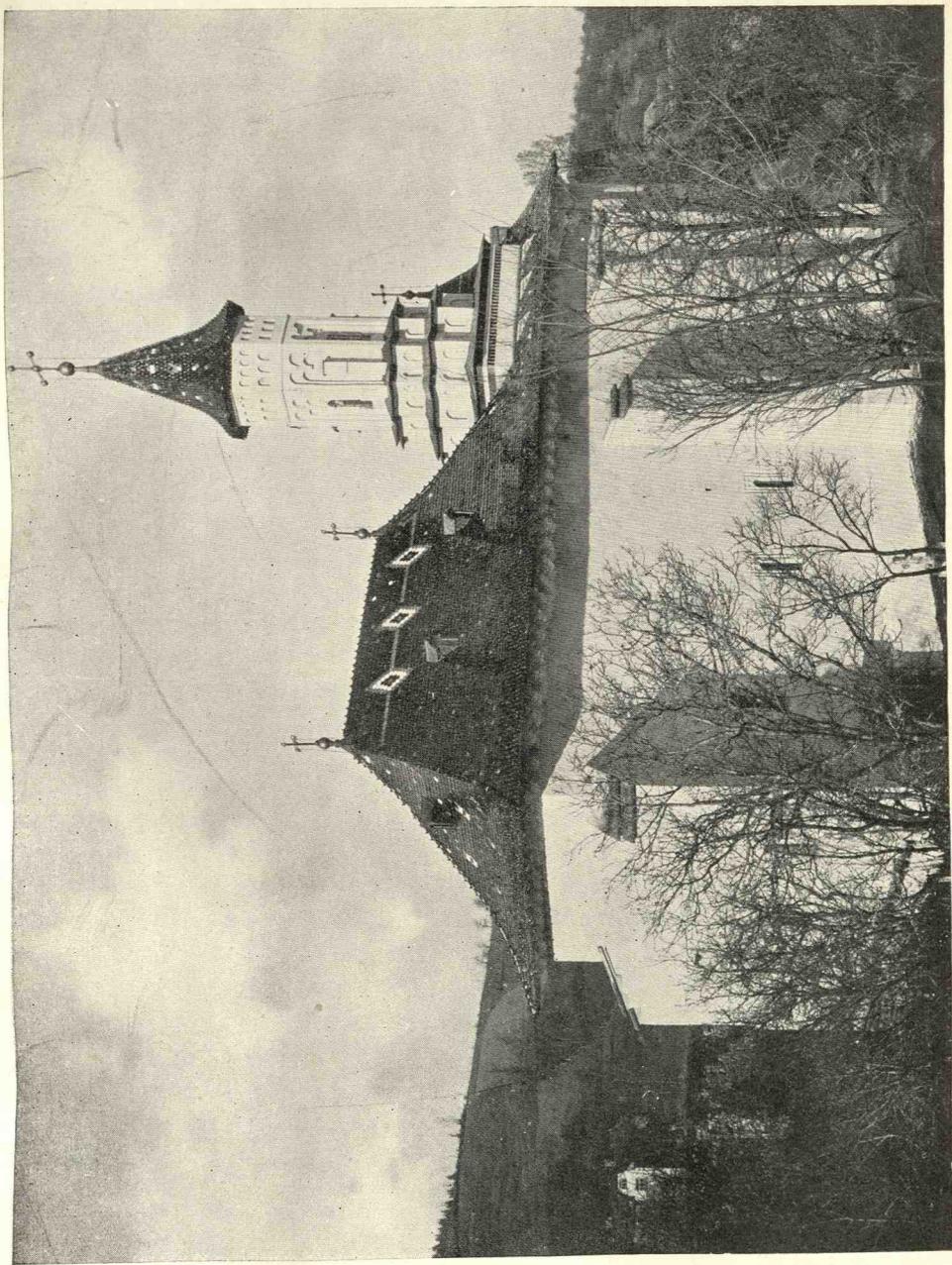


Fig. 1. — L'église conventuelle de Solca.

lorsqu'il faisait observer à un boïar rebelle, dans son slavon originaire : « Conservez un cœur pur au prince »¹. Étienne Tomşa avait bien montré, après la large tolérance d'un Jérémie Movilă, qui n'avait été qu'un vrai président de ses boïars, que les têtes mêmes les plus hautes peuvent tomber sans que personne s'en inquiète.

Car le pouvoir a passé maintenant à l'armée permanente que les princes du commencement de ce XVII-ème siècle maintiennent et renforcent. Et il n'est plus question d'un groupe de mercenaires hongrois prétentieux et insolents, mais d'une troupe d'élite, dans laquelle on cherche à introduire des éléments occidentaux. Miron Costin écrit : « Le prince Étienne avait des trabants très bien vêtus, et jamais sous un autre règne les gens de pied n'avaient été si bien soignés ; il leur donnait des habits de drap des Flandres », — qu'on faisait venir par la Transylvanie, — « avec des boutons et des brandebourgs en argent, comme les haïdouques de Pologne, avec des plumes en argent au chapeau et des boîtes en argent sur le flanc »². A côté de cette armée d'élite, on n'appelait plus les paysans comme auparavant, mais les soldats, en tête ceux qu'on appelait « les gens de la Cour », qui étaient tout de même des ruraux, étaient convoqués d'après les districts. Contre les Tatars, Radu Mihnea appela, avec succès, « les gens de Fălciiu, et ceux de Covurluiu et de Tecuciu »³.

On avait, comme on le voit, un grand souci du décor, et, sous ce prince Radu, dont le souci s'étendait aussi sur les petits fonctionnaires du service de la Cour, ils étaient, pour la plupart, revêtus de soie, et portaient des bonnets en fourrures précieuses, et ils avaient des pelisses de renard⁴. « Parmi les boïars, jusqu'à ceux du troisième rang, aucun ne devait avoir des vêtements plus ordinaires, car on le considérait avec dégoût. Les petits postelnics, les pages, portaient de beaux ornements, et leurs chevaux étaient recou-

¹ Miron Costin, p. 269.

² *Ibid.*, p. 265.

³ *Ibid.*, p. 288.

⁴ *Ibid.*, p. 287.

lorsqu'il faisait observer à un boïar rebelle, dans son slavon originaire : « Conservez un cœur pur au prince »¹. Étienne Tomșa avait bien montré, après la large tolérance d'un Jérémie Movilă, qui n'avait été qu'un vrai président de ses boïars, que les têtes mêmes les plus hautes peuvent tomber sans que personne s'en inquiète.

Car le pouvoir a passé maintenant à l'armée permanente que les princes du commencement de ce XVII^e-ième siècle maintiennent et renforcent. Et il n'est plus question d'un groupe de mercenaires hongrois prétentieux et insolents, mais d'une troupe d'élite, dans laquelle on cherche à introduire des éléments occidentaux. Miron Costin écrit : « Le prince Étienne avait des trabants très bien vêtus, et jamais sous un autre règne les gens de pied n'avaient été si bien soignés ; il leur donnait des habits de drap des Flandres », — qu'on faisait venir par la Transylvanie, — « avec des boutons et des brandebourgs en argent, comme les haïdouques de Pologne, avec des plumes en argent au chapeau et des boîtes en argent sur le flanc »². A côté de cette armée d'élite, on n'appelait plus les paysans comme auparavant, mais les soldats, en tête ceux qu'on appelait « les gens de la Cour », qui étaient tout de même des ruraux, étaient convoqués d'après les districts. Contre les Tatars, Radu Mihnea appela, avec succès, « les gens de Fălciiu, et ceux de Covurluiu et de Tecuciu »³.

On avait, comme on le voit, un grand souci du décor, et, sous ce prince Radu, dont le souci s'étendait aussi sur les petits fonctionnaires du service de la Cour, ils étaient, pour la plupart, revêtus de soie, et portaient des bonnets en fourrures précieuses, et ils avaient des pelisses de renard⁴. « Parmi les boïars, jusqu'à ceux du troisième rang, aucun ne devait avoir des vêtements plus ordinaires, car on le considérait avec dégoût. Les petits postelnics, les pages, portaient de beaux ornements, et leurs chevaux étaient recou-

¹ Miron Costin, p. 269.

² *Ibid.*, p. 265.

³ *Ibid.*, p. 288.

⁴ *Ibid.*, p. 287.

vert, de drap ». Le chroniqueur finit en disant : « Si luxueuse était la pompe de cette Cour »¹.

Après que la Cour, si modeste, de Pierre-le-Boiteux à Jassy avait été consumée par un incendie, Radu, s'établissant pour quelque temps à Hârlău, y fit élever un palais en pierre, de beaucoup supérieur à ce qu'il y avait eu jusque là dans le pays, et les ruines qui en ont été depuis peu explorées montrent sa solidité et ses proportions, les murs étant recouverts de faïence historiée. Dans cette bourgade, jusque là si modeste, l'église d'Étienne-le-Grand, celle de Pierre Rareș furent consolidées et reçurent des donations. A Bucarest, Radu refit et agrandit l'église sur la colline, qui avait été bâtie par son père, Alexandre, et y ajouta la puissante tour de forteresse, l'ensemble devant conserver jusqu'aujourd'hui son nom de « Radu-Vodă ».

A cette splendeur des églises s'ajoutent aussi les rapports continuels avec les grands hiérarques de l'Orient, avec lesquels les princes, à partir de Radu Mihnea, ont les liens les plus étroits, car en eux était passée une partie de la majesté des empereurs d'Orient, avec tout ce qu'elle pouvait demander comme patronages et sacrifices. Cyrille Loukaris, lieutenant du patriarcat d'Alexandrie, puis patriarche là-bas, ensuite à Constantinople, réside d'abord dans les capitales roumaines, entre 1613 et 1615, et il donne aussi des renseignements en fait de théologie à Radu, son protecteur, luttant contre ce dogme catholique dont il a toujours été l'ennemi, jusqu'à sa catastrophe, préférant être considéré comme favorable, ainsi qu'on le verra, à la théologie calviniste². Dans cette situation, il obtint de ce prince la dédicace, si profitable pour lui, des monastères, de plus ancienne fondation, de Segarcea et de Stănești, en Olténie³.

¹ *Ibid.*

² Voy. aussi le récent ouvrage *Κύριλλος ὁ Λούκαρις*, publié à Athènes, par le comité formé pour honorer la mémoire de Cyrille (quelque bibliographie).

³ Papadopoulos-Kérameus, dans la *Ἱεροσολομιτικὴ Βιβλιοθήκη*, IV, pp. 23 et suiv., 59, 415, d'après Émile Legrand, *Bibliographie hellénique*, IV, p. 269 et suiv.; Xénopol et Erbiceanu, *Serbarea școlară dela Iași*, p. 394; Mi-

Il fut rappelé de Valachie à Constantinople, pour être à la tête de l'Église d'Orient, en 1622.

En ce moment, le prince qui disposait depuis quelque temps des deux pays pensa les lier si étroitement au Siège œcuménique de Constantinople, qu'il regardait en quelque sorte comme étant sous sa protection, que Miron Costin a pu écrire ¹: « Le prince Radu soumit le clergé de ce pays au patriarche de Constantinople ». Le métropolite de l'époque patriarcale, l'artiste distingué qui avait été Anastase Crâmca, dont nous sont restées des miniatures admirables, fut écarté par un autre représentant de la hiérarchie grecque, le patriarche Théophane de Jérusalem, qui était allé réformer l'Église de Moscovie, et son successeur, Théophane, paraît avoir été un Grec, qui, étant ensuite déposé, passa en Valachie avec son patron princier, auprès duquel il reviendra comme conseiller en Moldavie ².

Il faut mettre en rapport avec cette direction « impériale » aussi une nouvelle manifestation littéraire. Après qu'on eût traduit en roumain le livre des aventures d'Alexandre-le-Grand, à une époque où on rédige en slavon l'histoire des princes roumains comme suite des chronographes byzantins, allant jusqu'à Gabriel Movilă ³, un étranger, probablement un Grec, dont le nom est écrit tour à tour Michel Moxa et Michel Moxalie, transforme, à la demande de l'évêque Théophile de Râmnic, le même récit historique dans une version roumaine ⁴.

chalcescu, *Glaubensbekenntnisse der orientalischen Kirche*, p. 263; Iorga, *Ist. Bis.*, I, 2-ème édition, p. 257; puis *Studii și doc.*, IV, p. 178 et suiv.; V, pp. 142, 182, note 1; p. 437, note 1. Rapports avec son successeur à Alexandrie, Gerasime; Iorga, *Studii și doc.*, V, p. 437, n° 5; le même, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 1934; Démètre G. Ionescu, *Relațiile Țărilor Române cu Patriarhia de Alexandria*, Bucarest, 1934. Pour des couvents dédiés auparavant en Moldavie (Secul, S-te Parascève à Jassy), Iorga, *Ist. Bis.*, I, pp. 262—265 (rapports avec le Mont Sinai).

¹ J. Bogdan, *Cron. ined.*, pp. 171—172.

² Iorga, *Ist. Bis.*, I, pp. 260—262.

³ Iorga, *Studii și doc.*, III, pp. 7—8.

⁴ D'après une première édition russe, Hasdeu, *Cuvente den bătrâni*, II; voy. aussi Iorga, *Ist. lit. rom.*, I, p. 235 et suiv.; *Ist. Bis.*, I, pp. 251—252.

On put voir quelle était la richesse de cette vie de Cour à l'occasion du mariage de ce si frêle enfant princier qu'était le prince de Valachie Alexandre avec la fille du riche Grec de Constantinople Skarlatos, comme un pendant à la pompe, que nous connaissons déjà, à l'occasion du mariage du prétendant Vlad avec la fille du logothète Ivan.

Cette même ville de Tecuciu fut choisie pour la cérémonie : « A cette cérémonie se trouvaient rassemblés deux pays », dit Miron Costin : « notre pays à nous et la Valachie. Les sièges des boïars de Moldavie étaient à droite du prince de Moldavie et les boïars valaques leur correspondaient à gauche. De même pour les chefs des soldats. On avait construit des « divans », des maisons, des galeries, pour cette occasion seule, par des ouvriers des deux pays, au village de Movileni, sur la rive du Séreth, vers la Moldavie, et des ambassadeurs étrangers étaient venus avec leurs cadeaux, de la part des Hongrois et de quelques seigneurs de Pologne. Et ces noces se prolongèrent jusqu'à la seconde semaine, avec beaucoup de riches distractions ¹. »

Le Conseil princier était déjà formé, avant cette date, en 1618, quand un document solennel mentionne aussi ce débile fils unique, si aimé, de Radu, des seuls boïars indigènes, qui, venant de l'héritage de tous les princes, s'étaient rassemblés autour de celui qui représentait la tradition, si respectée, de Pierre-le-Boiteux, mort en exil : on y trouve le logothète Jean Ghenghe, — un Siméon Ghenghe est comis, — Constantin Bucioc, celui qui devait mourir d'une mort si affreuse dans cette brillante aventure, étrangère à toute la tradition ²; on trouve dans ce Conseil le vornic Nicolas, c'est-à-dire Nicoriță, fondateur d'une église de ce nom à Jassy ³, ensuite, comme burgrave de Hotin, Nicolas,

¹ P. 288. Sur une invitation à ces noces pour le châtelain de Cracovie; J. Bogdan, *Doc. Pol.*, I, p. 530 n° CCXL.

² La fortune de ce boïar fut confisquée par le prince Alexandre Iliăș; *ibid.*, p. 112, n° 157. Une vigne lui appartenant est donnée aux moines de St.-Sabbas, près de Jérusalem. On lui doit un péristyle ajouté au couvent de Râșca; Iorga, *Inscriptiï*, I, p. 52.

³ Un achat en 1620, inscrit dans le registre slavons de la ville de Jassy; *ibid.*, I, pp. 181—182, n° 272.

Constantin Roșca, qui avait servi lui aussi le prince Gracian¹, et à Neamț, Georges et Démètre Goe, qui fut un des assassins de ce prince, alors qu'à Roman il y a un Emmanuel, peut-être Grec.

Les fonctions de hatman sont confiées au boïar Mihiu, le spathaire est Grégoire Ciolpan, l'échanson Michel Furtună. Bărnat, c'est-à-dire, de son nom de famille, Borisi, est postelnic: il avait consenti lui-aussi à aider l'aventurier morlaque. Aux conseillers roumains appartient aussi le stolnic Nicolas, alors que seul le trésorier Démètre fait partie de l'ancienne clientèle grecque du prince². Un acte rédigé en roumain en 1619 vient de la part de Bucioc, de Borisi, qui signe « Bernard », de Basile Șeptelici, un autre des auxiliaires du prince Gaspar, du comis Voruntar, qui était peut-être un Levantin³. Il en est autrement chez les Valaques: sous le prince Gabriel, s'il y a des Roumains parmi les conseillers, comme le vornic Ivașcu, le trésorier Stoica, le comis Buzescu, l'échanson Vlad, les Grecs sont représentés par le grand ban Ianachi (Catargiu), par le grand logothète Papa, probablement aussi par un Mihalaki, qui est stolnic. Et, à côté du prince, il y a comme conseiller ecclésiastique plus apprécié Cyrille Loukaris⁴.

Il y eut une grande solennité, unique jusque là pour des funérailles princières, en 1626, lorsque, dans son palais de Hârlău, Radu, qui n'était pas seulement affligé par sa maladie des yeux, mais aussi torturé par un rhumatisme fixé dans les mains et les pieds, finissait encore jeune ses jours. Les boïars des deux pays accompagnèrent, pendant presque un mois, le convoi qui, traversant la Moldavie entière et la partie orientale de la Valachie, conduisit à l'église, portant son nom, de Bucarest les restes de celui qui était de fait prince de tous les Roumains libres. D'après les souvenirs des boïars moldaves, Miron Costin décrit

¹ Veress, loc. cit., p. 217.

² Hasdeu, *Arch. Ist.*, I², p. 191.

³ *Ibid.*, p. 6, n° 278. Il est question d'une coutume très populaire: une terre étant délimitée par le jet d'une hache.

⁴ *Ibid.*, p. 190, n° 338.

cette cérémonie : « Les ossements du prince Radu furent transportés honorablement de Hârlău en Munténie », — la Valachie pays n'a jamais été appelé par un Moldave autrement que sous cette forme : pays des montagnes », — « dans le monastère qu'il avait fondé à Bucarest, le cercueil étant accompagné par le trésorier Hrizea, par le postelnic Trufanda et par le second postelnic de cette époque, Costin »¹, — il s'agit de Costin, père de l'écrivain, un Serbe, que Radu avait amené d'au-delà du Danube et qui avait pris femme, aussitôt, parmi les boïars de Moldavie. Sur la pierre tombale, en marbre, d'un beau travail, l'inscription est en roumain, car la langue nationale s'imposait en Valachie beaucoup plus qu'en Moldavie, pays fier d'avoir conservé, avec une instruction supérieure, la tradition slavonne, bien que la princesse Marguerite, femme de Siméon, donne comme régente un ordre en roumain², et qu'un jeune prince élevé avec tant de soin comme Constantin, fils de Jérémie, ajoute, en 1608, à un acte slavon, de sa propre main : « Celui qui voudra annuler cette donation de charité de notre part, que Dieu ne le lui pardonne pas »³; Radu lui-même écrit en roumain⁴.

¹ P. 289.

² Hasdeu, *Arch. Ist.*, I, p. 70, n° 82.

³ Ordre aux administrateurs de Târgul-Frumos; *ibid.*, I, pp. 13—14, n° 10 (1617). — Une donation en 1618; *ibid.*, I², pp. 191—192, n° 340.

⁴ *Ibid.*, p. 78, n° 95. Dans son exil à Ustie, au delà du Dniestr, Élisabeth Movilă était forcée elle-même, n'ayant pas de secrétaire slavon, à donner des déclarations en roumain; *ibid.*, pp. 128—129, n° 186. Cependant, avec celle-ci se trouvaient en 1615 Siméon Stroici, le trésorier Nicolas Prăjescu, le logothète Vitolt, le douanier Dima. Chez les Valaques, en 1618, le prince Gabriel et ses frères, Pierre, Jean et Moïse, délivrent un acte en roumain; *ibid.*, I², p. 190, n° 338. Mais sur le tombeau de son fils Michel, dans le couvent de Dealu, la même princesse Marguerite appose une inscription en slavon. Un contrat d'emprunt, dans lequel le débiteur s'offre à devenir serf, s'il ne paye pas, du côté du village de Sălătruc, dans le district d'Argeş; *ibid.*, p. 8, n° 5. Un Théodore de Voineşti, qui s'engage ainsi envers le marchand Michel, est un homme riche, capable de prêter 7.700 aspres, donc ce n'était pas un villageois du commun. Un autre acte, où la garantie est représentée par une jaquette en peau et par un « champ labouré »; *ibid.*, p. 70, n° 83. Un rapport du métropolitain Anastase Crâmca, le grand lettré, et du chambellan Sechilie, en 1610, est rédigé en roumain; *ibid.*, pp. 22—23, n° 22.

Donc sur la pierre tombale de Radu sont présentées avec orgueil les situations occupées par le prince défunt, et on peut voir ce que prisait surtout chez lui la conscience politique de l'époque : « Cette pierre tombale a été faite et ornée par le très honorable et chrétien aimé par le Christ, Alexandre Voévode, pour le père de Sa Seigneurie, mort dans l'heureuse foi chrétienne, le prince très-honoré et aimé par le Christ, seigneur chrétien Radu Voévode, qui a été prince de Valachie et de Moldavie, et a livré plusieurs combats, et il est revenu de l'honorable Porte, et a été pour la seconde fois prince de Valachie, et il a laissé son drapeau à son fils mentionné plus haut, et il est allé rendu pour être prince de Moldavie, et là il est mort, dans la cité de Hârlău, au mois de janvier, le treizième jour, samedi, et son corps a été apporté très honorablement et enseveli au mois de février, le cinquième jour, dimanche. Ci-gisent les ossements de Sa Seigneurie, que Dieu lui pardonne, lui accordant une place dans le royaume des cieux, selon la justice. Dans l'année 7134 »¹.

Ces coutumes de grande pompe, de riche luxe se conservent aussi sous un successeur de Radu, le prince Léon. La hiérarchie des boïars et l'ordre des cérémonies durent être établis alors.

Avant cette époque, Nicolas Brzeski avait noté à la fin de sa traduction de la chronique moldave les noms des dignités², mais, à la même époque, un voyageur polonais trouvait à la Cour d'Alexandre Lăpușneanu un aspect de misère et de primitivité³. La tentative d'introduire une dignité européenne de la part du Despote n'eut pas le temps nécessaire pour s'imposer d'une façon durable.

¹ Iorga, *Inscripții*, I, p. 246, n° 552. Cf. C. Săndulescu-Verna, *Biserica Radu-Vodă din București*, Bucarest 1930 (dans la Revue *Raze de lumină*, et extrait). L'ancienne inscription de dédicace de la part d'Alexandre, auquel était due la fresque maintenant disparue, est rendue par Grégoire Musceanu, *Monumentele străbunilor noștri*, Bucarest, 1873, p. 72 (aussi une publication plus ancienne); dans Săndulescu-Verna, ouvr. cité, pp. 7—8.

² Bogdan, *Cronice inedite*, p. 134.

³ P. P. Panaitescu, *Călători poloni în Țările române* (Académie Roumaine, *Studii și Cercetări*, XVII), Bucarest, 1930, p. 7.

Nous avons vu combien avait eu le souci d'économiser l'argent du pays un Pierre-le-Boiteux, et, chez les Valaques, Alexandre, frère de Pierre, ainsi que le fils d'Alexandre, Mihnea, n'ont pas eu la possibilité d'être plus généreux, car ils avaient tout le temps le souci de ne pas provoquer leur destitution pour des charges trop lourdes sur le pays. Chez les Movilă, comme les filles de Jérémie ont été mariées toutes en Pologne, où leur action, et surtout celle d'Anne, qui eut trois maris, a été très étendue, quelque chose doit avoir pénétré de la façon plus large de vivre de cette société polonaise aimant la dissipation, laquelle, à l'occasion de l'ambassade du duc de Zbaraz à la Porte, chercha à en imposer aux Turcs par les vases d'argent où buvaient les chevaux, par les vêtements de soie des cochers, par l'argent dépensé aussi pour « les seaux et les barils et les boutons aux brides et les brandebourgs des haïdouques », sans oublier les fers à cheval en argent qu'on laissait tomber dans la rue et d'autres « ornements tout à fait exagérés »¹. Dans les documents des procès qui ont été jugés en Pologne entre Marie Movilă, femme d'Étienne Potocki, puis de Firley², et entre Hélène « Mavroïna », qui épousa ensuite un Dydynski, d'un côté, et un certain noble polonais, de l'autre, on est frappé par le catalogue des richesses pour lesquelles combattaient, jusqu'à la mort, avec une énergie féroce, ces réfugiés moldaves³.

Le rang de la noblesse, vers lequel se jetait, d'une façon si confiante jusque là, ceux que les étrangers traitaient avec mépris de: paysans, était considéré maintenant avec un profond respect par le prince lui-même, ce qui inspirait aussi à d'autres un pareil sentiment. On peut recueillir des détails intéressants et significatifs dans les pages mêmes

¹ Miron Costin, p. 284.

² En 1644, signant « Maria Firleiowa », c'est-à-dire: femme de Firley, voévode de Sandomir, elle croyait avoir le droit de dédier le monastère de Chalké, dans les Îles des Princes, devant Constantinople, au monastère fondé près de Jassy par le prince Aaron; Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 32, note. Elle conservait sur son sceau le bison de Moldavie.

³ Marya Kastarska, *Les trésors des Movilă en Pologne*, dans la *Rev. hist. du S.-E. eur.*, XIII, p. 69 et suiv.

Handwritten text in Church Slavonic script, consisting of approximately 15 lines of dense, cursive characters.



Handwritten signature or scribble in Church Slavonic script, located below the left seal.

Handwritten signature or scribble in Church Slavonic script, located below the right seal.

Fig. 2. — Document de 1617 du prince Radu Mihnea.

de ce Miron Costin, qui, lui-même élevé en Pologne, était animé, malgré ses considérations sur l'équilibre qui doit être conservé entre les revenus du pays et les dépenses que peut se permettre le prince, — il écrit : « le prince doit se conduire selon les revenus du pays »¹ — par cette admiration pour l'ordre sûr et riche des dignités et par la beauté des spectacles de parade.

C 27988
Il dit, en parlant de Radu, qu'il intitule « le Grand », — et cette fois « Grand » ne peut plus être considéré par opposition avec d'autres Radu, car il n'y en avait pas eu en Moldavie — : « le règne du prince Radu-le-Grand ressemblait plutôt à un Empire qu'à une simple situation de prince : et, par ce qu'il avait organisé dans son palais, il a mérité d'être intitulé le prince Radu-le-Grand »². Juge juste et impartial, celui qui s'était formé à l'époque vénitienne, où cependant les sentences n'étaient pas inattaquables, sauf en ce qui concerne les formes, il tenait compte du rang. Et, dans la même caractéristique, on lit : « Ce prince avait coutume de dire : « Lorsqu'il est question de juger entre un boïar et un autre membre de la Cour, le prince doit regarder vers le boïar, mais le jugement doit suivre son cours. Et, de même, lorsqu'un membre de la Cour a un procès avec un paysan, il faut que celui de la Cour soit mieux traité dans ses paroles et sous son regard par le prince, mais sans que le jugement s'écarte de son droit chemin ». Et, pesant l'avantage qu'il peut y avoir dans la présence autour du prince d'une aristocratie de naissance, ou au moins de rang, il se prononçait, d'après le même témoignage, de cette façon : « Pour le prince et pour le pays, un boïar prudent et riche est de grand profit et de grand honneur, car, si le prince a avec lui cinq ou six boïars riches, il n'y a rien à craindre lorsqu'un besoin du pays se présente », indication du système d'employer aux moments difficiles l'emprunt fait chez ces boïars, dans lesquels se concentrait la force économique du pays entier. On voit enfin Marie Paléologue donner à Cons-

¹ P. 287.

² P. 286.



tantin Movilă mille « ducats nouveaux, pour une nécessité du pays » et recevoir en échange le village de Vânători, dans le district de Neamț¹.

Dans la distribution des dignités, Radu se montrait très avare, mais, lorsqu'il s'agissait de destituer ceux qui s'étaient montrés indignes de la charge qu'on leur avait confiée, il se gardait bien de les insulter. Seulement pour avoir extorqué de l'argent, ou pour s'être moqué des corps et des âmes des sujets, celui qui était arrivé à obtenir une dignité devait être puni par un certain nombre de coups de bâton pouvant arriver jusqu'à trois cents. Et, sur le compte d'un boïar qui s'était mal comporté, Radu observait que sa noblesse est si récente que lui ne s'est pas encore habitué à le nommer d'après sa nouvelle dignité².

En 1622, à l'occasion d'une grande ambassade venue vers lui, le duc de Zbaraz en tête, on put voir de quel éclat s'entourait, dans son règne valaque, Radu. Il était sorti en calèche jusqu'à Buzău pour rencontrer un hôte si extraordinaire, alors que le Moldave Étienne Tomșa, à cheval sous le drapeau vert du Sultan et son propre drapeau rouge, — plus loin, sous le prince Basile, il y a en Moldavie un drapeau bleu à croix rouge, un autre blanc à bande rouge³ —, sort seulement aux environs, de Jassy, et il y eut une véritable lutte pour la préséance. Le prince de Valachie, podagre comme l'avait été Étienne-le-Grand et Vlad-le-Moine, était entouré de pages portant des vêtements brodés d'or et de soldats couverts de cuirasses, de lanciers, son fils et les boïars, chacun avec les emblèmes distinctifs de leur charge, restant à ses côtés. En chemin vers Bucarest, la jeunesse valaque présente à ces hôtes inaccoutumés des spectacles de joute⁴. Ce prince fier avait aussi à Silistrie⁵ un beau palais, qu'il avait hérité de son père, le Turc, et c'est là qu'habitera, en 1636, un de ses frères musulmans,

¹ Hasdeu, *Arch. Ist.*, I, p. 70, n° 81.

² Miron Costin, p. 287.

³ P. P. Panaitescu, ouvr. cité, p. 24.

⁴ *Ibid.*, pp. 19—20.

⁵ *Ibid.*, p. 32.

Moustapha, « homme âgé, gras et de haute taille », qui buvait ¹.

Une description des Cours roumaines donnée par Delacroix, qui voyageait du côté de Constantinople après 1670 ², mais qui employait un manuscrit grec plus ancien certainement, même beaucoup plus ancien, présente un cérémonial qui n'a pas pu être établi à cette époque, après 1653, lorsque la vie de ces pays était continuellement ébranlée par les remplacements des princes et par les guerres. De sorte que, comme il semble qu'il soit question surtout de la Valachie, où n'avait pas régné un prince aussi magnifique que Basile Lupu, dont il sera question dans la suite, il faut admettre qu'on présente des institutions antérieures de plusieurs dizaines d'années.

La cérémonie commencée, dès l'aurore, par les sons d'une musique qui sera plus tard remplacée par la musique turque du sélam-tchaouch, c'est-à-dire du « maître des cérémonies » turc, qui faisait lever, avec une prière en turc, le drapeau que le Sultan avait confié à son vassal. Dans ce palais, où il y a une salle du trône, le siège princier, élevé de deux marches, étant placé sous un baldaquin, vivent, en gardiens, les chambellans et les pages, « vêtus de brocart d'or, fourré de zibeline, leur bonnet étant de velours brodé d'or et orné de perles »; on introduira seulement plus tard les tchohodars à la turque, lorsqu'on commencera à adapter tout d'après les normes de Constantinople, et ces pages en arrivèrent à être assimilés aux « itchoglans » du Sultan.

Le prince juge dans la chambre qu'on appelle la spatharie, où il entre précédé par les apords à la hongroise;

¹ *Ibid.*, p. 33. Cf. Iorga, dans la *Rev. Ist.*, X, pp. 81—82 (où cependant il est question du frère devenu moine à Neamț). En 1640 aussi un des fils de la princesse veuve de Jérémie se trouvait près du Sultan; *ibid.*, p. 32. Ce Moustapha dont il a été déjà question apparaît aussi en 1628.

² *Relation des provinces de Moldavie et de Valachie*, imprimée par M. Mihordea, dans la *Rev. Ist.*, XXIII (1937), p. 132 et suiv. Cf. Babinger, dans les *Mém. Ac. Roum.*, XVII (1936), p. 141 et suiv.: un voyageur sous Basile Lupu.

derrière lui, la garde du spathaire lui-même. S'étant assis sur son siège de justice, il ne représente plus une imitation diminuée de son empereur de Constantinople, lui-même successeur des Césars de Byzance, mais une continuation des anciens juges populaires qui acceptaient toutes les plaintes et distribuaient, à quiconque se présentait, les mêmes sentences, partant de l'époque patriarcale du lointain moyen-âge, quand il n'y avait pas d'autre puissance et d'autres instances. Puis le spathaire se place à sa droite, à sa gauche le postelnic, chargé des rapports avec l'étranger. Sur des bancs recouverts de drap rouge s'asseyaient, pour montrer quelle est la coutume et pour aider de leurs conseils, le métropolitite, les évêques et les membres de ce qui sera appelé plus tard seulement, après 1650, à la turque, le Divan. La source où nous recueillons ces informations mentionne huit de ces assesseurs, qui correspondent aux anciens vieillards juges de jadis, mais d'autres boïars aussi peuvent être présents, et ils ont ainsi l'occasion d'apprendre à juger pour le moment où eux-mêmes entoureront et serviront quelque prince.

Le logothète donne lecture des plaintes et des actes à l'appui ; il porte au cou, comme jadis les princes eux-mêmes, une chaîne en or ou en argent doré, à laquelle est suspendu le sceau princier, qu'il faut aussitôt apposer sur la sentence écrite ; pour pouvoir aussitôt faire exécuter les condamnations corporelles, l'armache est à côté, un puissant dignitaire, d'où vient le proverbe : « Vous en avez tout le pouvoir, comme le grand armache ». Il tient la masse d'armes. Ceux qui ont commis un crime sont à genoux, ceux qui présentent seulement leur réclamation restent debout, car les formes orientales de l'esclavage n'avaient jamais pu pénétrer chez les Roumains, élevés dans une autre tradition. C'est de là que partent les rapports d'enquête, auxquelles on peut voir participer le métropolitite du pays au près d'un simple chambellan d'origine hongroise, et ceux-ci, à leur tour, reviennent, pour éclaircir la question, à l'ancienne coutume, qui demande

« que les deux parties choisissent des hommes bons » et « qu'ils prêtent serment devant tout le public qui est là »¹.

Pour les affaires d'État, cinq boïars seuls, parmi les plus grands, sont appelés autour du maître. Mais, dans les districts moldaves, il y a deux grands sièges de justice : pour la Moldavie Inférieure à Bârlad, pour la Moldavie Supérieure, non pas à Jassy, mais, d'après un nouvel ordonnement, à Dorohoiu². Dans la salle des jugements, on étend aussi les tables pour le repas de chaque jour, ou pour les grands banquets, auxquels le prince vient avec la même cérémonie que pour sa mission journalière de juger. La garde étant derrière eux, les boïars du Conseil actuel se rangent à droite, les anciens dignitaires à gauche. Dans des vases de métal précieux on leur donne de quoi se laver les mains, après quoi un membre du clergé prononce la bénédiction. Des officiers attachés à cette charge servent les mets, et celui qui les apporte en goûte le premier. Lorsque le moment vient de lever le verre, avec la mention, que nous avons déjà constatée deux fois pour l'époque antérieure, de Dieu, de l'empereur, païen comme il l'est, du prince lui-même, même du souverain dont dépend l'hôte de ce moment, tous se lèvent, et quatre pages agenouillés tiennent des cierges.

C'est le programme de chaque jour. A côté de celui-ci, il y en a un autre, extraordinaire, pour les grandes fêtes de l'Église, car il n'y a pas d'autres cérémonies du Conseil.

A la Nouvelle Année, des dons sont distribués, le prince lui-même recevant de la part des boïars un tapis, des fourrures, des pièces de velours, des tasses en argent, des aiguères pour se laver les mains, des milliers de ducats de la part du grand douanier ; mais la grande fête au mois de janvier est celle de l'Épiphanie, que Michel-le-Brave célébrait d'après la coutume du pays aussi en Transylvanie, à Alba-Julia, excitant la curiosité des étrangers, et il faisait défiler devant

¹ Un cas en 1614 ; Hasdeu, *Arch. Ist.*, I², p. 22. Le rapport est fait au prince, mais « aussi au Conseil de Sa Majesté ». L'acte porte les signatures des personnes présentes.

² *Ibid.*, I, p. 176, n° 259.

lui les chevaux princiers, bénis par le chef du clergé¹. Plus tard, la charité du prince s'étendait aussi sur les enfants orphelins, qui recevaient le baptême en sa présence. A la Cour viennent les prêtres, portant le vase qui contient l'eau bénie. Ce jour de l'Épiphanie, le maître princier mange seul à sa table, comme les empereurs d'Orient, les officiers de la Cour étant à une autre table, très longue, où ils sont servis par des hommes de la Cour, boïars eux aussi, portant à cette occasion un brassard rouge. De la table princière, on envoie à l'autre certains mets, mais seulement à ceux que le prince veut particulièrement honorer.

Pendant les trois jours de Pâques, les cérémonies sont encore plus brillantes. Le prince se lève trois heures avant l'aurore. Il s'habille d'après la plus ancienne coutume, comme à l'époque héroïque : il porte donc sur la tête le bonnet de velours de Vlad l'Empaleur, orné d'or et de pierres précieuses, surmonté par le panache attaché par une agrafe en diamant ou autre pierre précieuse ; son vêtement même, de même étoffe, est fourré de zibeline et terminé par un col en velours, qui descend très bas.

De la Cour on va à la Métropole, avec un cortège extraordinaire. Cette fois seulement, et sortant séparément, quelque temps auparavant, la princesse elle-même participe à la cérémonie officielle. Chez les Valaques, car en Moldavie rien ne se passe en place publique, le couple princier et les dignitaires s'arrêtent devant le peuple et écoutent avec lui l'office de la Résurrection. Le chef de l'État embrasse celui de l'Église et en est embrassé. Suivent alors, comme chez les Grecs non libres du Phanar à Constantinople, les coups de canon. Ensuite, on se presse pour baiser la main du prince.

Le repas solennel a le même caractère qu'à l'Épiphanie : les boïars s'agenouillent devant le prince, pour goûter ensuite du vin présenté dans le même vase. L'habitude d'organiser, le lendemain, la course au dchirid, la lance devant passer par une bague suspendue, appartient certainement à

¹ La description dans les rapports des commissaires impériaux, Iorga, Hurmuzaki, XII.

une imitation tardive des coutumes turques de Constantinople, mais pas aussi le concours pour atteindre d'une flèche le bonnet lancé en l'air, ce qui ramène à l'époque patriarcale.

On célèbre aussi des noces de boïars à la Cour, et alors le fiancé couronné est mené par le prince, et la fiancée par les dames de la Cour. La princesse même apparaît et peut aussi danser, lorsque de pareilles danses sont admises pour faire plaisir au maître, qui, avec ses boïars, est encore à table. Lorsque le prince Basile maria sa fille Roxane avec le Cosaque Timozek, les cérémonies auront ce caractère ¹.

Ce qui est présenté brièvement dans la description française concernant l'enterrement des princes a dû se passer en 1626 aussi, à Hârlău et à Bucarest, pour Radu Mihnea, et on peut rencontrer ces cérémonies aussi en 1654, à l'occasion de la mort du prince de Valachie, Matthieu ². Les discours de cérémonie naturellement ne manquaient jamais ³.

Comme il y avait quelque chose d'impérial dans ces formes magnifiques, Radu ne se contenta pas seulement du clergé qu'il avait dans le pays. Il fit donc venir chez lui, à Târgoviște, ce Cyrille Loukaris d'Alexandrie, qui devint ensuite le grand et tragique patriarche de Constantinople ⁴. On a ses discours en grec, qui furent écoutés par une Cour où les Grecs ne manquaient pas.

Et ce faste est entretenu par une large dépense du pays. C'est à Radu Mihnea qu'il faut rapporter le passage de l'« *Abrégé nouveau de l'histoire générale des Turcs* » ⁵ où

¹ Iorga, *Acte și fragm.*, I, pp. 208—214; J. Bogdan, *Doc. Pol.*, III, p. 34 et suiv., n° xxviii.

² Paul d'Alep, traduction roumaine, d'après la version anglaise, par M-me Émilie Cioran-Grecu.

³ Il était naturel que cette coutume des discours passe de la Cour dans le monde des boïars. Ainsi on a le discours prononcé par le didascale Théodore de Calafindești à l'enterrement de Sophronie Ciugolea (1639); ms. 167 de l'Ac. Roum.; *Cat.*, I, p. 375. Un autre manuscrit de ce XVII-e siècle, n° 279; *Cat.*, I, pp. 624—625. Voy. l'édition par V. Pârvan de ce texte curieux.

⁴ Iorga, *Ist. Bisericii*, I.

⁵ III, p. 415: « Radul, Hospodar de Moldavie, mourut et laissa cinq cent mille sequins à son fils qui devoit lui succeder. Les Turcs en voulurent avoir cent mille pour l'investiture. »

il est dit qu'il a laissé 500.000 ducats, que son successeur, au moment de sa nomination, dut diminuer d'un cinquième.

Mais cette monarchie ne sent pas la nécessité d'une chronique qui présente ses exploits. Pour toute une époque, il faut se contenter des mentions versifiées en grec vulgaire, de l'évêque Matthieu de Myrrhe, un réfugié, n'ayant d'autres rapports avec le pays que sa mission de garder le tombeau de Michel-le-Brave à Dealu ¹.

Contre cette monarchie, entourée du prestige de ses pompes, se lève cependant, dans un pays et dans l'autre, d'un côté, le souvenir des anciens combats pour le trône chez les Valaques et, de l'autre, la décision permanente des Moldaves d'élire eux-mêmes leurs princes, et, le cas échéant, de les déposer et de les expulser.

Pour la première partie, on a un double exemple à l'époque même du règne de cet Alexandre, fils de Radu, qu'on appela toujours « l'enfant ».

Contre ce fils de « Grec » se levèrent les paysans à cheval, ce qui représentait en quelque sorte « la nation armée », que Michel avait employés dans ses guerres : ceux de Mănești, dans le district de Prahova, ceux de Gherghița, non loin de Ploești, mais aussi de la région du Danube, de Rușide-Vede ; ils furent écrasés à Mănești même, par ceux que la chronique du pays appelle les « boïars ». En Olténie se présente en prétendant, pour perdre bientôt la tête, « un prince qu'on appelait Païsius », c'est-à-dire un ancien moine ², et on verra que la tentative suivante, — car jusqu'en 1629 Alexandre put se maintenir, — faite contre le prince Léon,

¹ La chronique a été publiée à nouveau par Papiu Ilarian, dans *Tesaur*, I, p. 327 et suiv. Cf. aussi Iorga, *Ist. lit. rom.*, I. Pour Matthieu de Myrrhe, J. Bogiatzidès, *Néos Ἑλληνομνήμων*, VI, p. 495 et suiv. ; Dimitrakopoulos, *Ἐπιτομή τοῦ ἱεροῦ ἱστοριογράφου Ἰωάννου Βλαχουδάκη Ἐπιτομὴ τῆς ἱστορίας τῆς Ἑλλάδος*, Leipzig, 1872, p. 148. Il écrit un ms. de la Métropole de Ianina ; *Néos Ἑλληνομνήμων*, XI, p. 553. Il compile une vie de Sainte Parascève par le patriarche Euthyme de Bulgarie ; Kaluzniacki, dans les *Sitzungsberichte* de Vienne, 1899.

² Chronique du pays, p. 311.

qui s'intitule « fils du prince Étienne », lui aussi un Grec de Constantinople par la langue et les coutumes, sinon par le sang, bien que le pays eût transformé son nom à la roumaine en « Alion », a un caractère plus étendu que la simple manifestation de soldats appartenant à une organisation qui devait disparaître, et qui protestait de cette façon.

Mais l'opposition du passé local se manifeste aussi d'une autre façon. Radu Mihnea avait dédié au couvent des Ibères, au Mont Athos, auquel il était relié par les souvenirs de son enfance, étant reconnaissant de ce que les moines avaient conservé sa foi chrétienne, son grand couvent de Bucarest¹, et il fit de même à Jassy, comme successeur de Pierre-le-Boiteux, avec la fondation de Galata². Mais, lorsque, sous le fils de ce généreux prince qu'avait été Radu, lequel avait fait du grand calligraphe chypriote un Luc, l'évêque de Buzău, puis le métropolitain du pays³, on essaya, d'après le conseil d'un ancien évêque macédonien de Prespa, Parthénus, la même chose pour le si vieux monastère de Snagov, renouvelé par Neagoe Băsarabă, puis par Mircea-le-Pâtre, le pays s'opposa et déclara ouvertement que : « on a fait assez d'injustices en soumettant quelques-uns des couvents du pays à une protection étrangère, par l'usurpation de certains princes antérieurs »⁴. Mais, malgré cette attitude combative, de fait, en Valachie on était resté dans leurs fondations, modestes et peu connues, d'une ancienne poésie simple. On a ainsi un charmant acte de folklore sur la fondation, par le grand vornic Vâlcu, du village de Vâlcănița, qui lui donne son nom, par le grand trésorier Grégoire, par Bunea, qui est en même temps logothète et armache, d'un petit couvent à Brănești. On les voit aller sur cette terre, où ils découvrent un « bel emplacement », et s'adresser aux anciens petits propriétaires pour leur offrir de l'acheter : « bons vieillards, c'est à vous cette propriété ? Ne voudriez-vous pas

¹ Cf. Cipariu, *Archivu*, 1868, p. 316 et suiv.

² Iorga, *Doc. Grecs*, I, p. 113.

³ Voy. Iorga, dans le *Bul. Comisiunii Mon. Istorice*, 1934; *Arts Mineurs*, I, p. VII.

⁴ Mention dans J. Brezoiianu, *Mănăstirile zise închinat*.

nous vendre cette terre pour y fonder un saint monastère? ». Et ces gens, qui, ne sachant pas écrire, apposent leurs doigts en guise de signatures, déclarent qu'ils sont disposés « à donner encore plus », si on les ajoute à la liste des fondateurs. Et voici la réponse des boïars: « Nous n'écartons personne parmi ceux qui viennent avec l'amour de Dieu, car Dieu a plusieurs séjours tout prêts: à chacun d'après ses bonnes actions »¹.

De même, en Moldavie, le métropolitain Anastase, qui avait fondé cette belle maison de Dragomirna ordonne par l'acte de fondation lui-même que « aucun parmi les princes fondateurs ou parmi les boïars ou de notre lignée n'ose la dédier à la Sainte Montagne ou à Jérusalem, ou soumettre notre monastère au pouvoir de quelque patriarche ou métropolitain, ou expulser les moines de ce pays de Moldavie, ou ordonner un hégoumène d'un couvent étranger »². Ce qui n'empêche pas que le prince Miron dédie l'église de Jassy qui porte son nom au patriarcat de Jérusalem³.

Venant maintenant à la coutume moldave d'élire le prince, après la mort de Radu « fut élu unanimement » ce hatman Miron Barnovschi, qui, à cause de l'origine de sa mère, portait aussi le titre de Movilă, comme pour montrer de cette façon le droit qu'il invoque à côté de celui qui venait de son élection, et quelles sont les traditions qu'il entend continuer. Il est intéressant de voir l'explication que donne le chroniqueur Miron Costin pour cet acte de liberté roumaine, qui s'appuyait, il est vrai, aussi sur les clauses du dernier traité conclu entre Polonais et Turcs. Il dit que l'élection s'est arrêtée sur Miron parce que c'était un indigène, parce qu'il avait eu un rôle, que les Turcs connaissaient, aux négociations de paix de Hotin, parce qu'il était l'ancien ami du chef tatar autonome, ayant rang de pacha et un pouvoir officiel qui allait jusqu'à Silistrie, Cantémir,

¹ Hasdeu, *Arch. Ist.*, I, pp. 31—32, n° 32.

² Melchisédec, dans la *Rev. p. ist., arch. și filologie*, I, pp. 73—74.

³ Voy. Iorga, *Ist. Bis.*, I, p. 267.

mais aussi pour une autre raison : « il n'avait pas de fils » et donc il ne pouvait pas être question d'une succession au trône du pays.

Miron apparaît, dans le récit du chroniqueur, qui présente le point de vue des boïars, comme un bienfaiteur du pays qui avait été si affaibli par la majesté coûteuse de son prédécesseur. Il rappelle les paysans réfugiés, formant pour eux des villages exemptés de charges et il confirme la situation de ces autres paysans qu'on appelait les *curteni*, c'est-à-dire « les gens de la Cour », leur donnant aussi des privilèges fiscaux, pour qu'il puisse s'appuyer sur eux en tant que guerriers. Fondateur d'églises et de monastères : à Jassy même, celui qui porte son nom, puis à Hangul, dans les montagnes, à Dragomirna, mais aussi l'église de Saint-Jean, dans la même capitale, puis le couvent de Bârnova, près de Jassy, l'église de Toporăuți, dans l'extrême Nord du pays, il cherche des rapports de dédication hiérarchique et économique, d'après l'exemple de Radu Mihnea, non seulement avec Jérusalem, ainsi qu'on l'a déjà vu, mais avec les quatre Sièges patriarcaux ¹.

Des documents contemporains confirment puissamment le jugement de Miron Costin, définissant le caractère de cet homme noble et capable de grands exploits. Déjà Jérémie avait créé, en 1603, des villages exemptés d'impôts dans la région du Pruth, dans cette ancienne forêt de Chigheciu, qui était devenue maintenant un simple district (en slavons *volost*) : ceux qui s'établissent, « fussent-ils Russes, Valaques, Hongrois, Serbes, Roumains (Valaques), ne paieront pendant trois ans ni l'*iliș*, ni l'impôt de « cinquante aspres », ni la dîme des brebis ou des porcs, ni l'impôt sur les vaches et les brebis abattues, « aucune angarie », et ceux qui recueillent les amendes ordinaires ou pour des délits de moralité, ceux qui sont chargés des impôts habituels ne devront pas les rendre solidaires pour les charges d'autres villages ². Marguerite, régente

¹ Un secours accordé à l'église de la communauté autonome de Lwów, J. Bogdan, *o. c.*, II, p. 536, n° CCXLII ; p. 586, n° CCLXIV.

² Hasdeu, *Arch. ist.*, I, p. 117, n° 166.

pour son fils Michel, mais parlant en son propre nom, épargne des mêmes angaries c'est-à-dire des transports et de l'impôt spécial du thaler, les tonneliers et les conducteurs de radeaux à Piatra¹. D'un autre côté, on avait un soin tout particulier pour les couvents : les moines de Bistrița faisaient passer en Transylvanie, par la voie de Troțuș, du bétail et du blé, et on leur avait accordé les revenus de la petite douane de Bacău². Miron lui-même ordonne au burgrave de Neamț de ne pas se mêler aux procès des habitants qui vivent en terre d'église, se bornant à poursuivre les brigands, qui doivent être jugés devant leur prince³; sur ces terres, n'auront rien à voir ni ceux qui cherchent des chevaux pour les courriers princiers, ni d'autres fonctionnaires, chargés des transports. C'est, du reste, une époque où la vie de couvent est florissante, et nous voyons le métropolitite Georges Movilă réunir le couvent de Bisericani à celui « sous la montagne de Ceahlău »⁴.

On arriva de cette façon à la grande mesure, au décret princier, — et ceci forme encore une innovation, car ses prédécesseurs n'en avaient jamais donné un, — pour la satisfaction, non seulement des monastères et du clergé, mais aussi des anciens boïars restés petits propriétaires, des veuves, des « fils de boïars qui vivent à la campagne », auxquels étaient restés les villages seuls sans les serfs, et on ajoutait aussi les abus des chefs de village, qui prenaient un dédommagement qu'on appelait « les bottes », servant à leur payer l'usure de leur chaussure pour des citations en matière de procès, et aussi ceux de ces percepteurs d'amendes d'une façon toute particulière qui, pour avoir de l'argent, accusent des femmes et des jeunes filles honnêtes, leur mettant même des menottes, et de ceux qui se mêlent, comme « les subordonnés du hatman et les juges des Tziganes », aux affaires des esclaves. Les paysans qui auront quitté leur

¹ *Ibid.*, p. 70. Elle signe : « La princesse femme de feu Siméon Movilă Voévode ».

² *Ibid.*, I, p. 135, n° 195; II, p. 21, n° 291.

³ *Ibid.*, p. 14, n° 11.

⁴ *Ibid.*, I², p. 29, n° 298.

propriété jusqu'en 1621 resteront sur leur nouvel emplacement, toute autre transmutation n'ayant pas de valeur légale. De sorte que ceux qui ont quitté leur village doivent y être rappelés, avec leur participation à l'impôt; dorénavant, personne ne pourra plus accepter les serfs d'un autre. Miron confirme l'immunité des monastères, l'hégoumène seul ayant le droit de juger et de prononcer des amendes. Et, même, en cas d'appel, les chefs de village ne doivent pas toucher la somme de l'amende, se bornant à prendre celle fixée pour la reprise d'un procès; quant à ceux qui s'occupent de la moralité des habitants, ils n'auront qu'un seul mois par année pour faire leur enquête, septembre¹.

Mais, en même temps, Miron, qui agissait de cette façon en vrai successeur des empereurs byzantins législateurs, entendait donner aussi au clergé un statut d'ordre et de moralité.

En voici le contenu :

Les moines ne peuvent avoir des biens personnels, ni faire le commerce. Ils vivront en commun, étant empêchés de vagabonder d'un couvent à l'autre. L'hégoumène et le staretz, qui représentent donc à cette époque deux fonctions différentes, élus parmi les hiéromonaques pour un an seulement, mais pouvant être confirmés ensuite, seront obligés de mener la même vie que les frères. Certaines charges d'administration ne leur appartiennent pas à eux, mais à l'économe et à l'ecclésiarque-trésorier, au métochaire, pour les métoque, c'est-à-dire pour les chapelles dépendant du monastère, qui seront eux aussi élus, et surtout au tout-puissant synode de l'établissement. Quiconque viendrait d'ailleurs doit se soumettre à la même discipline. Le prince lui-même, les boïars ne peuvent être logés particulièrement que dans la cellule du chef de cette communauté. Chaque moine a le droit de recevoir pour lui-même, et pas devant tous les frères, des visites. Il n'est plus permis d'aller chercher des maisons de liberté, c'est-à-dire des skites. On ne pourra plus accepter des femmes, comme jadis la vieille mère de

¹ *Ibid.*, I, pp. 175—176, n° 259. Cf. nos *Documents de droit*, 2 vol.

Michel-le-Brave, qui passa le reste de sa vie dans le couvent de Cozia. On n'acceptera pas même des Roumains venant d'au-delà des montagnes. Le service ne peut être fait que par des serviteurs dont les noms seront inscrits à la trésorerie et exemptés d'impôts par elle (20 septembre 1626, 20 mars 1627)¹. C'était la réponse « démocratique » de la part de l'ancien métropolitain Anastase Crâmca, maintenant rétabli, et des évêques, contre les tendances venant de Constantinople et de Jérusalem, qui étaient soutenues par la nouvelle monarchie.

Au point de vue de la lutte, qui continuera pendant longtemps, entre ces tendances monarchiques, qui viennent de Radu Mihnea, et la conservation de l'ancienne coutume élective, la façon dont Miron finit son règne est particulièrement pleine d'enseignements. On la connaît seulement d'après le récit de Miron Costin. Le grand vizir demande qu'on ajoute au tribut quarante bourses, et Barnovschi « suit l'exemple du prince Pierre, fondateur du monastère de Galata, lequel, étant toujours soumis aux prétentions des Turcs, qui lui demandaient l'accroissement des impôts, rassembla les boïars et le reste du pays et leur déclara qu'il ne peut plus rassasier ce ventre sans fond des Turcs, et, ayant pris congé de tous, abandonnant sa situation princière, il s'en alla, à travers la Pologne, à Venise (*sic*), où il finit ses jours, laissant une mémoire éternelle dans le pays »². Donc Miron aussi « n'a voulu d'aucune façon accepter ces prétentions, pour que la coutume ne s'en établisse pas dans le pays »³. On le voit s'enfermer à Hotin trois mois après la nomination, contre

¹ Voy. A. Urechîă, dans les *Mém. Ac. Roum.*, X, p. 251 et suiv.; Iorga, *Studii și doc.*, VI, p. 414. Résumé plus large dans Iorga, *Ist. Bis.*, I, p. 268 et suiv. On peut y voir les limites entre lesquelles cette réforme a pu être appliquée. — Le prince exempté, en 1628, le monastère de Barnovschi, auquel il donne le village de ses origines, Toporăuți, pris en partie à son « oncle » Stroici; il ne paiera ni la dime des deux façons, sur les cochons et les abeilles: *goștina* et *desetina*, ni l'impôt qu'on appelle le *solărit* (sur le sel), ni d'autres dîmes, et sur une de ses propriétés sont mentionnés aussi « d'autres impôts et angaries »; Hasdeu, *Arch. Ist.*, I², p. 6, n° 277.

² P. 290.

³ *Ibid.*

lui, de « l'enfant » Alexandre, qu'il traite d'usurpateur et d'ennemi et qui a excité même les Tatars contre la Pologne, ces envahisseurs pouvant néanmoins être repoussés aux frontières, où fut livré un vrai combat; les Tatars du Calga, lieutenant du khan, offraient, du reste, à Miron lui-même de le rétablir contre cet « enfant », « à cause des Grecs que celui-ci avait autour de lui », et on arriva même à une pénétration de mille Tatars jusqu'à Jassy, pour chasser, au profit de cet ami, le prince envoyé par le Sultan; Miron serait venu ensuite, avec les troupes qu'il aurait pu conserver, dans ces régions polonaises, mais, bien entendu, celui-ci négociait avec les Turcs eux-mêmes pour fixer le prix de son rétablissement sous l'égide du Sultan¹. Retiré en Pologne, où il avait épousé la fille du châtelain de Kameniec, Miron négociera aussi en 1631 avec Stanislas Konicpolski, voévode de Sandomir, sur sa restauration², jusqu'au moment où la Porte lui offrit une faveur qui cachait cependant l'intention d'en finir, une fois pour toutes, avec ce traître. Pour le moment, il voulait passer par Hotin à Soroca, avec l'aide des Cosaques, mais les Polonais lui recommandèrent la plus grande prudence et surtout qu'il s'entende avec le pacha Mourtéza, qui commandait à cette frontière³. Élisabeth, sa mère, espérait, elle aussi, voir le retour de son fils⁴.

Miron Costin parle même d'une tentative de revenir par les armes, Miron ayant envoyé comme informateur le hatman Nicoriță, qui serait allé à la maison paternelle de Toporăuți, mais le vornic Lupu et le stolnic Grama gardèrent bien, pour cet Alexandre « l'enfant », fils de leur ancien maître aimé, la frontière⁵.

¹ J. Bogdan, *Doc. Pol.*, II, pp. 589—590, n° CCLXVI.

² *Ibid.*, n° suivant.

³ *Ibid.* Le prince Alexandre Iliș avait reçu une ambassade de Condrea et de Toderașcu Ianovici. Il y avait des Polonais qui se rappelaient que jadis il avait attaqué en Bucovine, en 1620, les gens de Żolkiewski en pleine retraite, et ils le qualifient de « dux latronum »; *ibid.*, p. 607.

⁴ *Ibid.*, p. 602, n° CCLXXI. Cf. *ibid.*, pp. 605—606, n° CCLXXIII.

⁵ P. 291. Cf. le rapport hollandais dans Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 192—193, n° XLII.

Le Conseil de ce dernier prince, dans un document du 15 mars 1630, est d'une formation vraiment curieuse. Il ne commence pas avec un Roumain, avec un boïar indigène, avec quelqu'un qui aurait un des rangs connus. Ce premier parmi les conseillers n'est qu'un Grec au nom turc, qui, étant le représentant du prince à Constantinople, constituait le principal appui du règne : Kourt Tchélébi, intitulé « kapoukéhaïa ». C'est seulement après lui que vient Ionașcu Gheanghe, fils du vieux Gheanghe, comme vornic du Pays Inférieur, puis un Lupu pour le Pays Supérieur, un autre comme hatman, Théodose et Marc, burgraves à Hotin, place toujours périclitée, étant seules des étrangers, alors que c'est un Roumain, Bașotă, qui fait la garde à Neamț, et Radu, un Valaque, à Roman. Parmi les indigènes aussi le trésorier Iancu et le comis Dumitrașcu. Mais est évidente l'origine grecque de Hrisoscul, de fait un Chrysoskouléos, Grec, qui est spathaire, et le stolnic Nikolaki. Enfin le « lieutenant » du prince est le Levantin Bartolomeo Minetti, qui avait eu aussi un rang chez les Valaques¹.

Le jeune Alexandre², qui ne reparaitra plus comme prince, était cependant le fils de Radu surnommé « le Grand ». Malgré la présence de ces Grecs, un appui lui était dû à cause du souvenir qu'avait laissé son père, bien que toutes les décisions eussent appartenu à cet oncle Minetti³. Il en était tout autrement du « Grec » que personne n'avait

¹ Voy. Iorga, dans la *Rev. Ist.*, XVIII, p. 101. Comme il est question d'un oncle turc d'Alexandre, — et sous Radu Mihnea est mentionné son frère turc de Constantinople (voy. plus haut, pp. 29—30) —, nous avons montré aussi ailleurs que ce pourrait être celui-ci, considéré par d'autres comme Grec (loc. cit.). On s'expliquerait la place qu'il prend à la tête du Conseil. Nous avons cité aussi l'agent d'Alexandre, Ahmed-Aga (Hurmuzaki, IV², pp. 436—437, n° cccxcv; p. 439, n° cccxcix): ne serait-ce pas cependant celui-ci l'oncle turc?

² Sa lettre sur la mort de son père; *Rev. Ist.*, 1935, pp. 109—110. Pour les sentiments favorables avec lesquels il avait été accueilli par le pays, Iorga, *Doc. Trans.*, XV, pp. 970—971, n° MDCCCLVI, MDCCCLIX; p. 972, n° DCCCLIX; p. 975, n° MDCCCLXIV; pp. 977—978. Il s'exprimait même difficilement; Hurmuzaki, IV², p. 427 et suiv.

³ Voy. sa lettre adressée à Bethlen, Veress, loc. cit., pp. 300—301, n° 238.

appelé et désiré, Alexandre Iliaş. Envers celui-ci, le pays affirmera son droit de décider qui doit être prince. D'autant plus que les boïars n'avaient pas oublié la façon dont il avait paru enchaîné à un canon à l'occasion de la campagne du Sultan Osman à Hotin, une vingtaine d'années auparavant.

Pour le moment, il fut remplacé, en 1630, pour incapacité, par ce fils de Siméon, Moïse Movilă, homme bon, « doux comme un agneau, sans convoitise, et incapable de faire du mal à personne », qui portait le nom de Moïse Székely, de même que l'ancien jeune prince Michel avait porté celui de Michel-le-Brave et Pierre, frère de Moïse, peut-être celui de Petraşcu, fils de Michel (mais il y a eu aussi un Paul, fils de Siméon, qui est mort enfant, et dont on voit encore le tombeau au couvent de Dobrovăţ)¹. Venu de Constantinople², Moïse, qui avait cherché à se faire accorder la Valachie par l'appui du Transylvain et s'était entendu par un engagement écrit en grec avec l'ambassadeur de ce « roi »³, avait été sans doute demandé par le pays, qui n'entendait pas cependant, quels que fussent les rapports de cet homme, capable de signer en beaux caractères latins, avec la Pologne, d'en revenir à l'ère de guerres chrétiennes qu'il avait vu se fermer avec satisfaction⁴.

Néanmoins, comme on avait appris à Constantinople qu'il aurait l'intention de se chercher un abri chez les chré-

¹ Iorga, *Inscriptiï*, II, p. 213, nos 607—608.

² Rapport hollandais, dans Iorga, *Studii şî doc.*, IV, p. 193, n° XLIII. Cf. le rapport vénitien, Hurmuzaki, IV², p. 445, n° DV.

³ Iorga, *Studii şî doc.*, IV, p. 18.

⁴ Sa femme Catherine était la fille même de Radu Mihnea; Hurmuzaki, IV², p. 447, n° DVIII. Cf. *ibid.*, pp. 442—443. Moïse, qui réside à Hărlău (Veress, loc. cit., n° 246), emploie dans son conseil Gheanghe, les deux Lupu, mais aussi Malcociu, au nom turc, un Savin, puis Dumitraşcu Şoldan, un Démètre, le postelnic étant Costin, père du chroniqueur, le spathaire un Petraşcu; les Grecs ne pouvaient pas manquer à celui qui donnait ses actes d'obligation en grec au représentant à la Porte de Georges Rákóczy: parmi ces Grecs, Ianaki Cantacuzène, l'échanson Apostol, le stolnic Pană; Codrescu, *Uricariul*, II, pp. 50—52. Son représentant habituel auprès de la Porte était le Grec Hurmuz, intitulé, en grec, kirichdchi, « chevalier »; Hurmuzaki, IV², p. 461, n° DXXI.

tiens d'au-delà du Dniestr, il fut destitué, et le terrible mirza Cantémir devait le surprendre et l'emmener à la Porte, fût-ce même par force. Mais il ne résista pas et s'en alla, très soumis, chez les Turcs ¹.

Ayant appris la nomination à nouveau d'Alexandre Iliaş, tout le pays se mit en mouvement, encouragé, comme on le verra, par ce qui sera raconté ensuite sous ce rapport de l'initiative du pays en Valachie, où on n'avait pas voulu tolérer l'imposition du prince Léon, faux Moldave, — car, ajoutons-nous, Étienne Tomşa ne mentionne pas de fils ², — et plus tard ne sera pas toléré le fils même d'Alexandre Iliaş.

L'origine de la révolte contre Léon fut, d'après la chronique valaque, purement de hasard, bien qu'au fond il y eût eu un mécontentement de voir, après l'acte d'élection en faveur de Radu Şerban, l'arrivée continuelle de princes nommés par la Porte: des Moldaves roumains, des Moldaves grecisés, alors qu'en Moldavie on faisait un si large usage de l'ancien privilège d'élire les princes.

Léon pensait avant tout à recueillir l'argent qu'on lui avait demandé pour sa nomination, basée sur un titre de droit si fragile. Depuis quelque temps, mais on ne peut pas fixer la date approximative, la coutume s'était introduite, cependant sur la base de l'ancienne tradition des districts

¹ Miron Costin, pp. 231—232.

² Le nom de Strida, de Strida-bey, de « Léonstrida », qui lui est donné par les sources contemporaines, n'a rien à faire, naturellement, avec un commerce d'huîtres; autrement le baïle n'aurait pas manqué d'interpréter ce nom; Hurmuzaki, IV², pp. 91, 436, et n° CCCXCIV; pp. 446 et suiv., 493. Ce surnom se rencontre pour la première fois en 1637, quand il était question de nouveaux efforts de la part de Léon pour obtenir le trône. On pourrait soupçonner que c'est le nom même de « Léon-Vodă », qui aurait été transformé de cette façon, mais il est vrai qu'en 1629, le baïle note que certains le considèrent comme étant « fils d'un pêcheur », et alors il y aurait un rapport avec le surnom, mais ceci pourrait être rapproché de l'affermage par les Turcs des pêcheries. C'était un bon guerrier, qui reçut d'abord les éloges de la chronique du pays; p. 311: « il commença à organiser le pays, ainsi qu'il le fallait ». Du reste le commerce d'huîtres ne pouvait rien représenter à Constantinople. Cf. aussi une bonne information dans l'ouvrage de Jean Sârbu, *Mateiu-Vodă Băsărabăs auswärtige Beziehungen, 1632—1654*, Leipzig, 1899, pp. 4—5 et notes.

indépendants, de distribuer ces districts aux boïars, qui, le voulant ou non, devaient faire ce qu'avaient fait jadis, à la fin du XVI-e siècle, des personnages de la qualité de Jean de Marini, lorsqu'il était oncle, par son mariage, du prince régnant Mihnea. Il arriva cependant que les gens du pays, ne pouvant pas payer, s'enfuirent en Transylvanie, de même que le cas s'était produit en Moldavie, où les princes ne savaient que faire pour ramener ces fuyards. La chronique dit : « Les districts d'au-delà de l'Olt furent vidés d'habitants, car chacun s'enfuyait où il pouvait ». Alors, le prince demanda aux boïars eux-mêmes la somme pour laquelle ils s'étaient obligés, comme jadis la Rome de décadence torturait les curiales pour l'argent qu'ils auraient dû prendre aux contribuables, et ces boïars furent obligés de contracter des emprunts chez les marchands turcs qui venaient pour acheter, ou pour prendre de force, le miel dans les jardins des paysans, — et c'est de là que vient, lorsqu'on frappe quelqu'un, l'habitude de dire qu'on lui a « donné de l'argent pour son miel », — ceux qu'on appelait les Turcs *baldchis*. Et, pour chaque déficit, dans la somme prétendue, on payait une amende de trente ou quarante ducats.

Alors se produisit un mouvement d'émigration de la noblesse, ce qui signifiait revenir à l'ancienne coutume du XV-e et XVI-e siècles. Une lettre contemporaine, extrêmement précieuse, nous montre de quelle façon se produisit cette démonstration, depuis longtemps arrangée, qui avait à sa tête le neveu par sa mère de Pierre de Bolzano, Aslan, en turc « le lion », — et il aurait pu donc être lui-même un « prince Léon » : à Venise, pendant ses années de refuge, on l'appelait même aussi Léon —, qui était allé chercher des sommes dûes à son oncle, dans la compagnie de son père, le chambellan Georges, jusqu'au couvent de St.-Sabbas de Jérusalem et jusqu'au Caire¹. Aslan avait aussi un fils. Il y avait donc, contre ce Moldo-Grec, ou prétendant être Moldave, qui avait vécu jusque là dans le milieu de Constantinople, où il avait épousé une femme, Victoire, dont on

¹ Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 565 et suiv., notes.

a une belle icône couverte d'argent représentant St.-Georges, au couvent de Viforâta ¹, la tendance de revenir à l'ancienne dynastie qu'avait représentée jusque là seulement la branche de Mihnea.

Comme ban d'Olténie, Aslan avait organisé d'une façon presque officielle ce mouvement, et Matthieu, qui était chef de l'armée ², lui avait donné l'appui le plus précieux.

Quelqu'un donc, envoyé pour rassembler le miel, réclamé par quelque créancier turc ³, mais aussi pour recueillir l'impôt, fut attaqué par un rebelle, venu à la tête d'une bande qui se saisit de tout ce qu'avait sur lui cet agent : l'argent même de son sac, le miel, les vaches, les chevaux, les vêtements et le catalogue même de son butin. Cet agent avait appris dans la ville de Târgul-Jiiului que Aslan, le spathaire Gorgan et Mathieu l'aga, ancien soldat de Michel, sur le compte duquel on savait qu'il a des prétentions de descendre de la dynastie des Bășărabă, « passent la montagne ». Ce pauvre homme chercha à les arrêter aux défilés de Transylvanie. Mais il les trouva « nombreux et bien préparés », prêts à attaquer, demandant aux agents du prince de capituler. Ces agents furent donc chassés et, de la même bourgade, la Cour reçut la nouvelle que ces boïars étaient entourés de tout un groupe de nobles de cette région de l'Olténie : avec cet aga Matthieu Brâncoveanu ⁴, avec Barbu et Michel Brădescu, dont est conservée encore une très belle maison-tour, un Barbu Poienaru, un Barbu Fratoșțițeanu, ensuite les fils d'un certain Iscru, d'un Malcociu, « et beaucoup d'autres, du district de l'Olt, de celui de Romanați, de celui de Jiiul-de-Jos et de Mehedinți ». « Maintenant, tout le pays s'enfuit, car ces

¹ Iorga, *Inscripții*, I, p. 97, n° 193; *Les arts mineurs*, I, fig. 12.

² Haga Mattei, gentelhuomo di quella provinzia, che di continuo è stato capo di tutta la militia; Hurmuzaki, IV², p. 450. Sur l'armée on trouve ceci : « li soldati di Valacchia è valorosissimi nel combater, exercitati di continuo nelle arme in guerre »; *ibid.* Sur le mouvement en Olténie, *ibid.*, p. 452, n° DXVI.

³ Pour ce qui était dû aux Turcs baldchis en Moldavie même, voy. Hasdeu, *Arch. Ist.*, I, p. 112, n° 158.

⁴ En 1611, il signait « l'échanson Matthieu de Brâncoveni »; Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CLXVI, note 1.

boïars lui ont dit : « Fuyez tous à notre suite, et ne payez rien ».

Le conseil fut suivi. Les villages se levèrent dans un vrai mouvement social. La même lettre poursuit : « Les Roumains », — donc le mot semble n'avoir pas le seul sens social de paysans non libres —, « ne veulent rien donner, ils frappent les percepteurs, leur prennent les bœufs et les chariots », ce qui signifie bœufs et chariots séquestrés, « et ils disent que les boïars leur ont ordonné de ne rien payer, puisqu'un autre prince doit arriver. Car ces boïars s'étaient vantés envers les paysans que dans peu de jours ils viendront avec un prince ¹. »

La lettre est datée du 20 septembre, et la chronique du pays elle-même fixe le 27, donc avec une légère variation, pour cet exode qui menaçait le prince Léon. Et elle ajoute, de son côté, aux émigrés : Démètre Filişanu, mentionné, du reste, dans cette lettre elle-même, et le trésorier Mitrea.

Ils avaient cherché d'abord un abri chez le nouveau prince de Transylvanie, Georges Rákóczy, chez le « comte » et chez David Zolyómy, ainsi que chez « tous les nobles » transylvains ².

Depuis peu, le 15 novembre 1629, Bethlen était mort, à un moment où on le soupçonnait de vouloir une vraie couronne de la « Dacie » ³; après avoir traité Radu Mihnea de « brigand », il était descendu jusqu'à demander un emprunt à Alexandre l'Enfant et à lui exiger son contingent pour sa guerre contre les Habsbourg, arrivant ensuite à des relations de bon voisinage aussi avec Alexandre Iliaş ⁴,

¹ Iorga, *Studii şi doc.*, IV, pp. 19—20.

² Chronique du pays, p. 311.

³ Iorga, *Studii şi doc.*, IV, pp. CLIV—CLVI.

⁴ Une lettre d'Alexandre Iliaş à un noble de Transylvanie, 4 juin 1629; Veress, loc. cit., pp. 289—290, n° 231. L'envoyé de Bethlen, Georges Apaffy, décrit le pays comme étant arrivé au dernier degré d'appauvrissement; *ibid.*, pp. 296—297, n° 236. Une lettre de Jassy, le 26 septembre, d'Alexandre l'Enfant annonce qu'il a pris possession du pays le 22 septembre de l'ancien style, *ibid.*, pp. 292—293, et donne les informations, recueillies de tous côtés, à Bethlen. La lettre a une signature prétentieuse et un beau sceau.

qu'il avait commencé par ne pas vouloir tolérer. Il était mal disposé envers Miron, qui avait été contraint lui aussi d'envoyer des soldats en Hongrie¹, alors qu'entouré d'autres soldats, dans son camp du Dniestr, il cherchait, comme jadis le prince Radu, à réconcilier les Turcs avec les Polonais²; il voulait aussi être consulté dans les discordes tatares entre Chahim-Guirai, frère du khan, et entre Cantémir, qui était le protecteur du nouveau khan Dchanibek³, et il reçut en échange des insultes grossières⁴.

Les princes roumains avaient reçu l'ordre d'entrer en Transylvanie, si, dans cette province, paraissait, pour arracher l'héritage de Bethlen, quelque ennemi. Mais une pareille intervention ne fut pas nécessaire. La veuve de Bethlen, Catherine de Brandebourg, le frère du mort, Étienne, qui n'est que le « comte » déjà mentionné, et Zolyómi, cherchèrent à maintenir le régime représenté par le prince défunt. Pendant l'automne de 1630, la Diète élira cependant, non pas un Transylvain, mais un hobereau de la Hongrie Supérieure, homme brave et avant tout très prudent et calculé, ce Georges Rákóczy, que les Roumains de Transylvanie, envers lesquels il fut juste, appelaient, en en faisant ainsi comme un conational: « Racolþea »⁵.

Revenant au prince Léon, il ne se laissa pas intimider par la rébellion⁶. Appuyé aussi sur un groupe de boïars,

Le logothète Dumitraşcu assurait le prince que, par contraste avec Miron, « l'Enfant » a les meilleurs sentiments envers son voisin; *ibid.*, pp. 297—299, n° 237.

¹ Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 956, n° MDCCCXXXVI. La correspondance suivante avec la Transylvanie concerne, de même que celle de Radu Mihnea et celle d'Alexandre l'Enfant, le continuel danger tatar.

² Lettres dans ce but dans J. Bogdan, *Doc. Pol.*, II.

³ Voy., sur ce sujet, le rapport vénitien de Vienne, 9 septembre 1629, dans lequel Miron est qualifié de « bravo capitano »; Veress; loc. cit., p. 283, n° 225.

⁴ *Török-Magyarkóri Állam-Okmánytár*, II, p. 8.

⁵ Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. CLX—CLXII.

⁶ Pour une tentative plus ancienne, excitant les paysans, en 1626, l'inspireur étant le trésorier Nicolas, qui avait inventé un prétendant Alexandre « le Pâtre ». Voy. le rapport de l'ancien ennemi des Roumains, Borsos, qui

qui ne pouvaient pas trouver la même situation sous d'autres princes, il commença par confisquer les biens de ces rebelles, qui, pour le moment, étant donné la situation mal assurée où se trouvait Rákóczy lui-même, n'étaient que de simples réfugiés, pouvant aider contre les Impériaux pour établir le nouveau prince¹. Puis, Rákóczy étant maintenant installé, avec l'assentiment de l'empereur lui-même, les réfugiés roumains commencèrent à s'adresser aux éléments de leur race qui se trouvaient du côté de Hațeg et de Inidoara. C'est en vain que le prince contre lequel ils s'étaient déclarés essaya de les ramener par une ambassade aussi importante que celle du vornic Hrizea et de l'évêque de Râmnic, Théophile².

Il fallut donc que Léon cède devant les exigences du pays dont il n'avait pas tenu compte jusqu'à présent. Il convoqua le Conseil des boïars, — s'il n'est pas même question d'une assemblée populaire qui n'aurait pas été convoquée —, le nouveau ban à leur tête, choisi parmi les intimes de son prétendu père, Étienne Tomșa, ce Boul, auquel il avait marié sa sœur, et laissa à ce Conseil la décision qu'il voulait prendre contre les Grecs: ceux des Grecs qui pillent le pays pour se faire une fortune chez eux à Constantinople, de même que d'autres Grecs, des prélats, qui enrichissent leurs couvents par des revenus recueillis en Valachie. On voit que c'était la continuation d'une attitude déjà prise envers Alexandre l'Enfant et ses actes de « dédication ».

Le pays jugea que ces « étrangers ennemis du pays » ne peuvent plus être tolérés. Précisant les abus contre lesquels s'étaient élevés les doléances, le prince promettait, au profit de toutes les classes populaires, des exemptions, des retours à la justice, aussi en ce qui concerne les héritages, et surtout on assurait que dorénavant personne ne sera condamné sans un droit jugement. Les « rouges », qui ne payaient pas la dîme, donneront seulement, pour chaque cheval, avec ceux

se vante de l'avoir empêché, menaçant de l'intervention de son maître, Bethlen; Veress, loc. cit., pp. 278—279, n° 223.

¹ Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CLXIII, note 2.

² Chronique du pays; *Mon. Comit. Trans.*, VIII, p. 255 et suiv.

qui entouraient le cavalier, 40 ducats de Hongrie par an, dont la moitié à la Saint-Georges et l'autre moitié à la Saint-Démètre; les prêtres en donneront 60. Dans les couvents il n'y aura que des « moines roumains ». Le « synode » élira, sans simonie, les évêques, qui, de même que les hégoumènes, ne pourront pas être envoyés par le patriarche, auquel sera conservé seulement le droit d'accorder sa bénédiction, « ainsi que cela a été la coutume à travers les siècles ». On supprimait les nouveaux impôts, qui sont présentés de cette façon : « l'impôt mensuel, les provisions de foin, la dîme des bœufs, des chevaux, la « brebis sèche », probablement : inféconde, du XVI-e siècle, la dîme du miel, de la cire, les emprunts forcés, le tarif pour les mariages » (23 juillet 1631) ¹.

Mais, de leur côté, les émigrés étaient bien décidés à risquer tout dans un combat. On les voit, à telle date de cette année 1631, emprunter à un marchand de Transylvanie, « Cristeș », c'est-à-dire un Keresztesy, ou même un de ces Roumains qui faisaient le commerce avec l'Orient, une somme de 2.000 ducats de Hongrie, déclarant qu'ils ont l'intention d'employer son concours pour revenir dans le pays et « faire d'après leur volonté : se saisir du pays, chasser les Grecs et nos ennemis, qui ont ruiné nos maisons ». Ils apposent leurs sceaux, parmi lesquels celui de Mathieu, qui représente un prince sur son trône, portant au dessus le sabre la croix. Puis, treize autres boïars, car à ceux qui ont été déjà nommés s'était ajouté un capitaine et postelnic Démètre Preda, un postelnic Dumitrașcu, un autre Ionașcu (de Gaia), un troisième, Stroe, et enfin deux bans soumis au grand ban, Zacharie et Adam ².

¹ *Magazinul istoric*, I, pp. 122—125; Gennadius, évêque de Râmnic, dans l'*Arch. soc. științ. și lit. din Iași*, V, p. 72 et suiv.; *Buletinul Fundațiunii Urechidă*, I, p. 29 et suiv.; Auguste Pessiakov, *Acte și notițe istorice (1546—1601)*, Craiova, 1908, pp. 51—53. Cf., pour la tradition manuscrite, Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CLXIV, note 5.

² Iorga, *Studii și doc.*, IV (aussi chez Hasdeu, *Col. lui Traian*, VIII, pp. 230—231). L'original, à la Bibliothèque Batthyányi d'Alba-Julia, n'a pas pu être retrouvé.

Un de ces tchaouchs qu'on employait pour établir les princes se trouvait alors à Bucarest. Comme on entendait dire qu'il y aura une invasion par trois défilés, Théodosie devant entrer du côté de Târgul-Jiului, Matthieu du côté de Rucăr, Gorgan par la vallée du Teleajen, on appela des secours turcs et tatars de plusieurs régions¹.

De fait, les rebelles arrivèrent par un seul défilé : celui par lequel ils étaient sortis, et c'est par là qu'ils pouvaient descendre dans la région sur laquelle ils s'appuyaient : l'Olténie, avec ses « rouges ». Une dernière ambassade de Léon les trouva à Târgul-Jiului, prêts à combattre, et Michel le spathaire, cherchant à les arrêter, fut battu au village de Ungureni. Alors le prince, qui avait abrité sa femme et les dames de la Cour à Giurgiu, chez les Turcs, vint livrer lui-même le combat, avec les troupes fidèles qu'il pouvait avoir encore. Il parut donc, avec ses Serbes, à Prisiceni, puis « sous le monastère du trésorier Pană », et enfin près de Bucarest même, « au-dessus des vignes, sous le monastère du prince Michel ».

« Le Grec » remporta la victoire. Il se saisit de Preda de Brâncoveni, neveu de Matthieu, de Radu de Deasa, le dernier émissaire infidèle du prince ; parmi ceux qui furent exécutés sans pitié, ce qu'on n'avait plus vu depuis longtemps, la chronique mentionne le ban Adam, le gendre de Michel-le-Brave lui-même, qui était Preda Greceanu, qu'on appelait, parce qu'il dépendait tant de sa femme, Florica : Floricoiu, et un armache Nuşa. On envoya à Constantinople, comme preuve de la victoire, quarante Hongrois, qui n'étaient de fait que des Roumains de Transylvanie, originaires de Haţeg et de Inidoara (23 août, 3 septembre)².

Les vaincus trouvèrent pendant quelque temps un abri dans le couvent de Tismana. C'est là qu'ils purent résister à ceux qui avaient été envoyés pour les prendre, Boul et un Nedelcu Boteanu³. Puis, par Isvarna, ils passèrent de nou-

¹ Iorga, loc. cit., pp. 104—105, n° 11 (d'après la même publication de Hasdeu).

² Pour leur qualité de nobles, Veress, loc. cit., p. 315, n° 249.

³ Chronique du pays, pp. 312—313.

veau dans cette Transylvanie de leur abri, d'où partirent bientôt des lettres adressées aux Turcs du Danube en faveur de ceux qui n'avaient pas pu s'imposer par la force¹.

Sur ce Danube s'était établi, depuis quelque temps, le pacha Abaza, un Caucasien, qui, à une époque où l'Empire Ottoman se préparait pour une grande guerre en Asie et où Cantémir pouvait faire de son Boudchak ce qu'il voulait, pouvait considérer, lui aussi, ce fief à la frontière roumaine comme une vraie autonomie, où il s'accordait à son gré le droit de nommer et de chasser les princes, croyant, en plus, que la Transylvanie elle-même se trouve dans le rayon de sa puissance, et Rákóczy était encore assez faible pour pouvoir conserver au puissant Turc cette illusion.

Léon était très fier de la victoire qu'il avait gagnée. Il éleva donc un modeste monument de son succès par la croix qu'il fit planter près de l'église qu'il fonda pour remercier Dieu, sur la place même du combat, dans la partie de Bucarest où s'établissaient les étrangers exemptés d'impôts, Slobozia, pareille à la Slobodka moscovite. Se proclamant, encore une fois, « fils du prince Étienne », il dédiait cette croix à St. Georges, dont l'image fut placée, dans le même but de commémoration, au couvent de Viforâta². Car « Dieu miséricordieux, accédant aux prières de St. Georges, les a soumis sous le sabre de Ma Seigneurie, et je les ai vaincus ; et ceux qui sont tombés pendant le combat gisent sous ce tertre »³.

Néanmoins, il chercha aussi plus loin une entente avec les réfugiés⁴, se rendant compte qu'autant qu'ils seront au-delà des frontières, son règne sera menacé aussi auprès des Turcs. Le métropolitite Grégoire, le vornic Ivaşcu et le comis Grégoire trouvèrent un meilleur accueil que leurs prédécesseurs. Ces réfugiés se rendaient compte que le mou-

¹ Sources hongroises chez Sârbu, ouvr. cité.

² Iorga, *Inscripții*, I, p. 97, n° 193.

³ *Ibid.*, pp. 259—260, n° 595. La pierre fut plantée le 20 février 1632. Une autre édition a été donnée, dans une revue que je ne peux pas retrouver, par le général P. Vasiliu Năsturel.

⁴ Le représentant de Rákóczy à la Porte demandait qu'il soit chassé, le 29 octobre 1631 ; Veress, loc. cit., pp. 315—316, n° 249.

vement avait été trop pressé; c'est ce que disaient aussi les Polonais à Barnovschi, qui, de son côté, se montrait prêt à tenter une invasion pareille: « Il ne faut pas viser trop loin: le malheur qui vient d'arriver en Valachie est encore récent. Sa Grandeur le voévode peut savoir très bien de quelle façon a été récompensé celui qui s'est fié à de pareilles promesses (du pays). Car, s'il s'est jeté rapidement dans un combat, il est tombé tout aussi vite, se couvrant de honte lui-même et ayant trompé ses amis, et en même temps il aurait envoyé au massacre tant de gens ¹. »

Les réfugiés écoutèrent donc le conseil de l'Église, des amis, des parents; et ils eurent raison de se confier à leurs conseillers. Arrivèrent d'abord les petits boïars d'Olténie, les Brădescu, Coțofeanu, Filișanu, Poienaru, Ivașcu, Pierre le sloudchar. Après avoir vu que rien de mauvais ne leur arrive, Aslan lui-même vint reprendre sa charge, et il mourut peu de temps après, dans cette situation, qui était la première après le prince. Matthieu seul resta encore en Transylvanie, rêvant, dès ce moment, du trône.

A la fin de juillet de l'ancien style, arriva cependant à Bucarest la nouvelle que Léon, qui ne pouvait décidément pas conserver son siège sans verser du sang, avait été déposé, et, à sa place, Alexandre Iliăș avait fait nommer son fils, Radu, ce « robuste jeune homme » dont parle une lettre moldave peu auparavant ². On suivait de cette façon l'exemple de Radu Mihnea, avec la même famille à la tête des deux pays ³. Cet adolescent avait été marié à la fille du Grec influent qu'était Kourt Tchélébi ⁴.

Alexandre Iliăș avait réussi à rester en Moldavie, bien que, en dehors de Ghenghe et du postelnic Ianachi, qui étaient restés pour garder la capitale, tous les grands boïars

¹ J. Bogdan, *Doc. Pol.*, II, p. 592.

² Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 985, n° MDCCCLXXV.

³ Chronique du pays, pp. 313—314. Voy. les déclarations de Radu envers Rákóczy; Veress, loc. cit., pp. 319—320, n° 253 (départ de Constantinople le 20 septembre).

⁴ Voy. Iorga, dans la *Rev. Ist.*, XVIII, pp. 98—99.

de Moldavie fussent venus à Constantinople protester contre sa nomination. A savoir : le vornic Lupu, qui sera prince, — fidèle aux Turcs en 1620, il avait été brûlé au fer rouge sur la poitrine, par ordre de Gaspar ¹ —, le vornic Cehan Racoviță, le hatman Savin, le postelnic Costin, le spathaire Grégoire Ureche, le trésorier Buhuș, le comis Furtună, le logothète Bașotă ². Mais certains d'entre eux furent arrêtés, et, bien que les janissaires eussent tués alors le grand vizir, il fallut se réconcilier avec le prince nouvellement nommé, bien que, pour qu'ils l'acceptent, il fallût des serments réciproques devant le patriarche. La victoire sur l'opposition avait été gagnée par l'habileté de Vevelli, l'ancien conseiller de Radu Mihnea ³.

Réussissant à faire envoyer son fils en Valachie, le prince Alexandre, qui était maintenant le seul de ce nom, parce que l'« Enfant » était mort à Constantinople, chercha à se rendre sympathique aux boïars. Il écrivit donc, le 18 août 1632, à Matthieu, qu'il intitule « Brancovanul », et à Théodose, comme à « ses boïars », valaques à lui, leur donnant la mission de ramener de Transylvanie les « Roumains » qui s'y trouvent. Il leur conseillait cependant de ne pas aller directement chez eux, mais de passer de son côté : « Venez par deçà, vers Ma Seigneurie, ainsi que je vous l'ai recommandé par la lettre de Ma Seigneurie » ⁴. Le but se vérifia, lorsque Gorgan, se laissant attirer, fut tué ⁵.

Ainsi, Matthieu se garda bien de venir seul, mais il parut à la tête de toute une bande de Banatiens, commandés par Vaida Bunea. Parti de Caransebeș, le 12 août, après s'être entendu avec le pacha Abaza, il fut reçu dans la raïa turque par le bey d'Orșova, se rendant ensuite chez lui, à Brâncoveni.

Mais, aussitôt, vinrent vers lui « les boïars et les rouges, et tout le pays qui était au-delà de l'Olt », et, de nouveau,

¹ Hurmuzaki, IV, p. 669.

² Miron Costin, p. 292.

³ *Ibid.*

⁴ Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 195, n° III.

⁵ Chronique du pays, p. 314.



Fig. 3. — Matthieu Băsarabă.

la question des Grecs fut posée. Entouré de ses boïars, il alla chez Abaza, qui, comme s'il en avait eu le droit, le créa prince, le revêtant du caftan qui était donné ordinairement par d'autres mains. Comme c'était la coutume à Constantinople, Matthieu avait avec lui des trompettes, des bechlis et toute une petite armée. A la fin du mois de septembre, il était prince à Bucarest sans qu'on en eût donné la moindre nouvelle à Constantinople même¹.

Devant lui, se dressèrent cependant les boïars d'Alexandre Iliaş : à Hrizea, Mihu, Démètre Dudescu, l'aga Neagu, à Papa Greceanu, logothète, s'étaient ajoutés surtout les Grecs, contre lesquels précisément on protestait : le trésorier Nicolas Cartargiu, l'aga Basilaki. Radu était arrivé par le gué d'Isaccea et il descendait de sa Moldavie à lui.

Matthieu envoya, comme avant-garde, ses anciens amis, sur la rivière de la Râmna. Les temps paraissaient être venus où Étienne-le-Grand combattait contre un autre Radu et contre les deux vieux Băsărabă. Une tentative de gagner les soldats valaques ne réussit pas. Le jeune Radu venait avec des Moldaves et avec des sėimens turcs, ainsi qu'avec des Tatars. Dans cette compagnie, il poussa jusqu'au village d'Obilești.

Le combat contre les gens de Matthieu fut livré sous les murs du couvent de Plumbuita, fondation d'Alexandre Mircea et de Catherine. Dans le camp du prince populaire se trouvaient tous les réfugiés de jadis, auxquels s'étaient adjoints le vornic Ivașcu, un Băleanu, avec les « rouges », le fils de Lupu Mehedințeanu, le spathaire Georges, l'aga Oprea, avec les trabants. Sous l'invocation de l'archange Michel, ils combattirent vaillamment. Radu laissa sur le champ de bataille, entre autres, Nicolas et le logothète Papa. Quant aux Turcs, ils se soumirent au vainqueur².

¹ Pour un portrait de Matthieu, qui ne peut pas être daté, voy. Omont, *Portraits de Mathieu Bassaraba, Voïvode de Valachie, et de sa femme Hélène (1633—1654)*, dans le *Bulletin de la Société des antiquaires de France*, 1898. Cf. *Byz. Zeitschrift*, VIII, p. 250.

² Parmi les boïars qui furent écartés, il y a aussi le puissant Mihu. Voy. une lettre de lui dans Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 105—106, n° IV.

Matthieu, contre lequel étaient venus des ordres adressés à Abaza et à Rákóczy¹, fit encore une visite à Roustchouk, à ce pacha. Puis, après avoir obtenu le drapeau de la Porte, il alla, avec le grand écuyer de la Porte et avec les boïars, les évêques, Grégoire et Théophile, en tête, « avec les rouges, et les cavaliers et les trabants et les prêtres », à la Porte, laissant à Bucarest comme régente sa femme, Hélène (28 décembre).

A Constantinople, il fallut livrer tout un long combat à Kourt Tchélébi, qui en était arrivé, comme nous venons de la dire, à être aussi un des membres du Conseil, puis aux envoyés des réfugiés de Moldavie et enfin à ces Turcs dont les parents étaient morts dans le combat. En février 1633, il y eut tout un procès devant le vizir, au cours duquel furent présentées aussi les anciennes doléances contre les Grecs. De cette façon, Matthieu fut confirmé prince, et, dans les formes coutumières, il put se diriger vers le pays, où il arriva le 29 mars².

¹ *Ibid.*, pp. 194—195.

² Récit contemporain, dans la chronique du pays.

CHAPITRE II

VERS LA MONARCHIE MOLDAVE

Alexandre Iliaş, irrité par le peu de succès en Valachie où nous avons vu qu'il se considérait, parlant de « ses » boïars, comme prince dans la même qualité que dans cette Moldavie de son ascendance, avait pensé à un moyen qui n'avait jamais plus été employé dès Étienne Tomşa : une exécution en masse de ces boïars qui tenaient tant à leur droit d'élire, de conduire et, à l'occasion, de déposer les princes. Miron Costin note parmi ceux qui étaient ainsi destinés à la mort Lupu, un futur prince, mais pas aussi l'autre Lupu, Prăjescu¹, puis Cehan Racoviță, Savin, Buhuș et Grégoire Ureche, le futur chroniqueur, qui, malheureusement, n'a pas eu le temps d'écrire aussi l'histoire de l'époque à laquelle il aurait mêlé aussi les hasards de sa vie². C'est encore à Vevelli que le projet aurait été dû. La réalisation en fut cependant empêchée par la divulgation de la part d'un des Grecs du prince, Constantin Asséni ; Costin, le père de Miron, qui tirait son nom de Barnovschi, eut le temps de passer la frontière.

L'état de choses était si menaçant que le tout-puissant Kourt Tchélébi envoya le kapoudchi-bachi Housséin pour rappeler Vevelli, Asséni et les autres Grecs influents, mais

¹ Un Lupu l'échanson est envoyé en Transylvanie par Miron, en 1626 ; Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 954—955, n° MDCCCXXXIV.

² Voy. Czołowski, dans *Prinos Sturdza*, sur sa façon de vivre, et celle d'autres aussi, en Pologne.

Alexandre refusa décidément de se priver de leur présence, déclarant qu'il quitterait plutôt le trône ¹.

Une assemblée du pays fut donc réunie en Moldavie aussi, Lupu en tête, d'après l'exemple valaque, où l'initiative n'avait donc pas été celle du prince Léon. C'était une vraie « assemblée nationale », à laquelle participèrent les « soldats de la cour » et les paysans. Ces derniers purent d'autant plus être mis en mouvement que des nouvelles, arrivées à ce moment, montrent que les agents d'Alexandre « recueillaient un lourd impôt sur les pauvres, et ces pauvres en étaient troublés » ². Jassy fut remplie de cette foule rurale, qui s'étendait jusqu'au loin au-delà de ses barrières, sur la hauteur de Miroslava. Dans cet acte d'imitation, car en Moldavie l'élément grec ne jouait pas, de loin, le même rôle que dans le pays voisin, « on criait contre les Grecs par toutes les rues ».

Ce « cri » fut communiqué par une députation au prince lui-même, qui observa : « S'ils se lèvent contre les Grecs, ils se lèvent contre moi », mais il se soumit à l'invitation de partir, pareille à celle qui avait été adressée jadis à Étienne Tomşa, lorsqu'il avait été assiégé dans sa Cour même.

Les boïars escortèrent celui qui avait été destitué par le pays. C'était le premier et l'unique cas d'une pareille expulsion, complète, mais Alexandre croyait pouvoir gagner à la Porte son retour, et même le châtement de ces rebelles téméraires. Les « paysans grossiers », — c'est l'expression du boïar qu'était Miron Costin —, s'agitaient autour de ce cortège bizarre qu'on n'avait jamais vu. On jetait des pierres et des os, et, parmi ceux qui furent blessés grièvement, il y eut l'organisateur même de ce spectacle, Lupu, dont le père était venu d'au-delà du Danube, étant pendant quelque temps boïar en Valachie, l'aga Nicolas Coci ³, ce Nicolas qui est le fon-

¹ Hurmuzaki, IV², p. 466, n° DXXX. Dans le rapport du baïle, on a imprimé par erreur : « Veccelli » au lieu de « Vevelli ».

² Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 989, n° MDCCCLXXX.

³ Voy., d'après une inscription sur des vêtements d'Église, découverts par le Père Ursăcescu, Babinger, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 1937. Cf. Iorga, *Studii și doc.*, XVI, p. 420, n° 2. Coci, nom aussi d'un boïar d'Aaron et de Michel-le-Brave, signifie, ainsi que nous l'avons dit, en albanais, « le Rouge » ; L'in-

dateur de l'église de Stelea, à Târgoviște, où il est enseveli, mais sa femme était moldave. On entendait sur les rives du maigre ruisseau de Bahluiu, qui coule à Jassy, ce cri de la foule, qu'on n'avait pas entendu chez les Valaques : « prince, livre-nous des Grecs », et la multitude anarchique pillait où elle voulait. Alexandre n'osa pas défendre Vevelli, contre lequel se dirigeaient, non pas les paysans ignorants, mais les boïars, qui avaient un ancien compte à régler avec cet homme de grande intelligence et habileté, qui avait rendu des services importants à la paix, à l'intérieur et au delà des frontières. Il périt donc, et, avec lui, son beau-frère Alexandre Mamon, d'une famille péloponésienne, grande et ancienne, et aussi un interprète, Jérôme « Hores »¹. Au moment où un de ces perpétuels rebelles de Lăpușna, Bosie, arrachait le manteau du prince, le grand conseiller, Vevelli, cet habile homme de Rettimo, en Crète², fut mis en pièces sous les haches des paysans. Il fallut l'intervention des séimens à la turque, armés de fusils, nouvelle armée, qu'Alexandre avait créée d'après le modèle des Turcs, chez lesquels le nouveau corps discipliné devait écarter les prétentions anarchiques des janissaires et des spahis, pour que le prince, auquel on évita le danger des forêts près de Bârnova, soit dirigé en sûreté par une autre voie, pas par celle qui, à travers la Braniște, menait au delà du Pruth, au Boudchak des Tatars : il suivit donc la route le long du Pruth jusqu'à Huși, pour en revenir vers Bârlad. Il avait avec lui ce fils Radu, pour la vie duquel le père avait eu des soucis, et, pour l'épargner, il avait adressé ses prières aux boïars de sa compagnie. La garde des séimens et de pages, qui s'était éloignée pendant quelque temps, put être refaite. Costin se trouvait maintenant dans le district de frontière de Putna, et il eut la charge de conduire le prince, qui avait voulu jadis le tuer, vers le gué danubien de Galatz.

scription de l'aga Nicolas se trouve chez Babinger, avec des corrections sur l'édition Iorga, *Inscripții*, I, pp. 112—113, n° 229.

¹ Hurmuzaki, IV², p. 466, n° DXXX.

² Voy., pour lui, aussi Bandini, éd. V. A. Urechîă, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-e série, XVI (1894), p. 261. Là aussi sur le boïar Salomon Bârlădeanu, p. 267. Sur Ianachi le postelnic, *ibid.*, p. 467.

Il se serait même offert à négocier une nouvelle réconciliation avec les boïars, ce que, cependant, après tout ce qu'il avait souffert jusque là, Alexandre refusa nettement. On apprit à Constantinople que, de Galatz, l'ancien prince avait été envoyé à Constantinople sur une simple barque.

On en arriva maintenant de nouveau, comme chez les Valaques, jusqu'à l'acte d'élection d'un nouveau prince par le pays même. On voulait que ce prince soit Lupu, auteur du mouvement, malgré son origine étrangère, qui pouvait être découverte facilement par la confusion qu'il a toujours faite en échangeant le *ch* et l'*s*¹. Mais il devait accepter, d'après la coutume polonaise, aussi d'après celle de Venise, à l'élection des doges, un vrai statut du règne : « S'engager par un acte écrit sur ce qu'il prendra au pays, et, rien que ce qu'il aura promis à son élection ; pas plus ». Celui qui se réservait pour plus tard, dans d'autres circonstances, une domination que rien ne limitera n'accepta pas de pareilles conditions. Il recommanda donc qu'on fasse venir Barnovschi, qui se trouvait de l'autre côté du Dniestr, et celui-ci accepta avec le plus grand plaisir, croyant pouvoir répéter le cas de Matthieu, pour ce règne par élection et par invitation, mais certainement aussi sur la base des mêmes conditions qui avaient été posées à Lupu. Celui qui se confiait tant à son étoile aurait dit à un Polonais voisin : « Le règne de Moldavie est doux », et le Polonais lui aurait objecté : « Oui, mais, aussi les chaînes des Turcs sont lourdes »².

Il ne s'était pas rendu compte des ennemis qu'il trouvera à Constantinople, où, de même que Matthieu, il devra aller, mais sans avoir pris la précaution de s'entendre avec Abaza³ ; quelques boïars mêmes étaient ses ennemis, prêts à présenter des dénonciations. Dès son départ pour la Pologne en 1629,

¹ Voy. la lettre dans Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 30—31, n° xi.

² Tous les détails jusqu'ici, dans Miron Costin, pp. 293—294.

³ Il lui envoya cependant une ambassade; *ibid.*, p. 295. Ce que dit le chroniqueur sur la différence de situation entre l'élu moldave et l'élu de Valachie : « il n'avait pas été un réfugié dans un autre pays », semble être erroné, car Mathieu avec les siens avait passé tant de temps en Transylvanie; il est vrai cependant que la Transylvanie appartenait elle aussi au Sultan.

le logothète Dumitraşcu Étienne, qui ne prévoyait pas que son fils règnera plus tard, le décrivait comme quelqu'un qui « était toujours à cheval sur la fortune capricieuse de son imagination » et qui agissait comme un vrai monarque dans le style de Radu Mihnea, sans demander les conseils des boïars, habitués à être consultés¹.

Le départ de Miron pour Constantinople se fit donc dans les mêmes conditions que celui du prince de Valachie : « Avec beaucoup de boïars et les principaux de la Cour, avec des prêtres et moines », et, parmi ses compagnons, mais peut-être pas avec les intentions les plus pures, se trouvait aussi Lupu, qui, ayant appris qu'on passe par Bucarest, où on connaissait ses projets d'avenir, demanda qu'on lui permette de retourner, étant trop compromis dans le mouvement récent, et il le fit en dépit de Matthieu, qui cherchait à le retenir.

Avec des lettres de la part de ce prince, déjà établi, Miron se rendit d'abord chez Abaza, qui n'aurait pas montré à son égard, malgré les bonnes paroles qu'il lui prodigua, les mêmes sentiments qu'envers son protégé valaque.

A la Porte, les boïars Gheanghe, Başotă², Cehan, Roşca se montrèrent agressifs, déclarant qu'ils ne voudraient à aucun prix accepter un autre prince, et ils s'adressèrent directement au Sultan Mourad, passant par dessus la tête du vizir. Et, en même temps, arrivaient des lettres de Moldavie dénonçant que Miron est, de fait, l'homme des Polonais et tout disposé à leur livrer le pays. C'est ce que croyait Abaza lui-même, dont l'influence s'était conservée entière.

On demanda une sentence du moufti, du grand prêtre turc, et elle fut : la mort. Le prince non encore reconnu de la Moldavie fut donc jeté en prison, seul, au moment même où il devait avoir son audience auprès du vizir. Les efforts des boïars pour le délivrer ne réussirent pas. Dans une lettre adressée à sa pieuse mère, Élisabeth, Miron prédisait sa

¹ Veress, loc. cit., p. 298.

² Pierre Başotă fut envoyé par Alexandre l'Enfant en Transylvanie en 1629; Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 975, n° MDCCLXIV.

fin et ce qui était dans cette âme d'homme noble, bon et fier, pour lui-même et pour son « doux pays »¹, se manifeste par cette admirable confession avant la mort, qui heureusement nous a été conservée.

Il se présente comme étant « maintenant entre les mains des Infidèles, étant venu de son propre gré entre leurs mains, séduit par leurs tromperies, qui l'avaient fait sortir de son repos, si doux », auquel il pensait avec regret. Il connaît « les habitudes des Infidèles » de sorte qu'« il attend plutôt la mort que la vie », mais il pense aussi à la possibilité, qu'il y aurait, d'un « long emprisonnement ». Comme ces « Infidèles » s'étaient si bien arrangés, perfidement, par leurs offres, « qu'il n'avait pas même mis en ordre sa maison au moment de son départ, ainsi qu'il l'aurait voulu », « ne pensant guère en arriver à une situation si dangereuse », « il n'avait pas deviné qu'il vient dans un pareil but ».

Il demande que ses ossements, qui ne doivent pas « rester au milieu des Infidèles », soient rapportés au couvent de Dragomirna. Il recommande sa mère bien aimée², qui pourra résider à Ustie ou venir à Jassy, avec sa sœur à lui, Scripca ou Sverca, à Anne Movilă et à son mari, leur permettant d'acheter ce qu'il avait acquis d'eux en Pologne; autrement, ses terres seront vendues par ses fidèles, le vornic Gavrilaş et Costin, mari de sa nièce. Il n'oublie pas même sa fondation de Lwów, celle de Jassy, dédiée au Saint-Sépulcre, à laquelle il laisse une somme d'argent, l'église de St.-Jean dans cette même capitale, celle de Bârnova, la petite église rurale de Toporăuți, sa terre³. On paiera toutes ses dettes, pour qu'on ne maudisse pas son nom, mais pas aussi ce qu'il avait promis par

¹ Voy. Miron Costin, qui témoigne aussi de sa profonde piété pendant des prières de nuit: « Le naturel du prince Barnovschi était très fier, et il était splendide dans ses vêtements, mais son cœur était droit, doux et sans aucune convoitise », p. 297.

² Elle promettait à la communauté de Lwów, le 27 décembre 1632, d'intervenir pour les fresques de l'église auprès de son fils, s'il revient comme prince; J. Bogdan, *Doc. Pol.*, II, p. 602, n° CCLXXI. Elle conserve des relations avec ces gens de Lwów aussi en 1634; *ibid.*, pp. 606—607, n° CCLXXIII.

³ Pour des artisans venus de Transylvanie, aussi pour sa fondation de Buhalnița, G. Balș, *Bisericile moldovenești din veacurile al XVII-lea și al*



Fig. 4. — Église Barnovschi, à Jassy.

écrit pour ce trône, qu'il n'aura plus jamais. Il se sent une obligation envers la fillette de Ionașcu Stroici, son parent, auquel il avait promis de l'élever. Les biens meubles qu'il s'était gagnés, de même que celles de ses propriétés qui n'étaient pas héréditaires, « doivent être donnés à des monastères et à des églises, pour notre âme et celle de nos parents », car « il y a de riches églises qui n'ont pas de vêtements, ou bien elles sont dans un mauvais état, sans toit »¹.

Ce prince bon et charitable, accusé d'avoir tenté deux invasions en Moldavie, fut ensuite décapité devant le Sultan, cet homme cruel, qui finira usé par l'alcool², Mourad regardant par la fenêtre ce spectacle sanglant (2 juillet)³. Le pauvre corps, qu'on avait jeté, fut pris par Costin et enseveli en secret dans l'église du patriarcat, pour être ensuite transporté à Jassy, dans sa fondation princière⁴.

Mais le pays attendait encore le prince qu'il avait voulu. Le secrétaire Pierre, de Câmpulung, écrit : « Le pays est déjà à sa place et tous reviennent à leurs habitations : ils voudraient sortir à la rencontre du prince, car il a quitté Constantinople, et on a envoyé des boïars en son nom pour avertir le pays que le prince Barnovschi retourne de chez l'empereur »⁵. Mais, après quelques jours, le chambellan Toderășcu écrivait à ses voisins de Transylvanie : « Nous sommes venus maintenant de Constantinople... Notre état est misérable, parce que l'empereur turc a fait couper la tête à notre doux prince Barnovschi »⁶.

XVIII-lea, Bucarest 1933, pp. 105—106; pour ces édifices, Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 960—961, n° MDCCCXLII; p. 968, n° MDXXXIV. Lettre roumaine de lui aux gens de Bistrița, en Transylvanie (1629), *ibid.*, pp. 969—970, n° MDCCCLV.

¹ Hasdeu, *Arch. Ist.*, I², pp. 187—190, avec la date erronée de 1628.

² Miron Costin, pp. 296—297.

³ Voy. le rapport hollandais dans Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 200—201, n° XLVIII. Cf. les informations vénitiennes sur son arrivée au mois de juin, son arrestation et sa mort; Hurmuzaki, IV², pp. 467—468, n° DXXXI—DXXXII; J. Bogdan, *Doc. Pol.*, II, p. 607.

⁴ Miron Costin, p. 297.

⁵ Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 989, n° MDCCCLXXXI.

⁶ *Ibid.*, p. 992.

Moïse Movilă, qui portait un nom biblique comme celui de son prédécesseur Aaron, — et il y a un monastère du prophète Moïse dans le Maramourèche —, fut nommé prince, mais par la libre élection des boïars¹, en tant que représentant, par son mariage aussi, de la dynastie de Radu Mihnea, de sorte que dans cette personnalité bonasse et insignifiante se réunissaient deux droits au trône, comme, jadis, en Angleterre, Henri VIII réunissait celui des deux Roses². Il avait la charge écrasante d'aider à la guerre que le pacha Abaza avait déjà commencée contre la Pologne, — et c'est à cause de la mauvaise disposition des Turcs envers le royaume qu'était arrivé aussi l'assassinat de Miron, qui, avec son passé et ses relations, ne pouvait être toléré, dans de pareilles circonstances, comme prince de Moldavie.

Le nouveau prince représentait cependant aussi la lutte contre les aspirations de l'auteur de cette révolution qui avait chassé Alexandre Iliaş : Lupu, ce qu'on peut voir aussi par la proposition qu'avait fait Costin à cet Alexandre de le réconcilier avec les boïars pour le faire revenir sur son trône. Les lieutenants de Moïse, Cehan, Roşca et le ban, avaient reçu l'instruction de se saisir de Lupu, mais celui qui était ainsi menacé, et il aurait été même arrêté à un certain moment³, s'enfuit par la Valachie, où il aura retrouvé des amis, vêtu en marchand, à Constantinople.

Pour le moment cependant, l'attention était dirigée vers la guerre turco-polonaise. Le Sultan cherchait à aider la Russie moscovite, qui était attaquée avec énergie par le hetman Konięcpolski. Les Tatars, mêlés à ces hostilités, envahirent aussi le territoire moldave, et un choc avec les Polonais eut lieu sur l'ancienne place de bataille de Cornul-lui-Sas. La guerre continua, les deux princes étant employés comme une partie constitutive de l'armée ottomane. Mais ces contingents, qui n'étaient guère disposés à attaquer les

¹ Miron Costin, p. 298.

² Rapport hollandais cité et rapport vénitien, Hurmuzaki, IV², p. 469, n° DXXXIV. On avait épargné à Moïse aussi le don habituel envers le Sultan pour l'installation d'un prince; *ibid.*

³ Voy. ce qu'il écrit lui-même dans Hurmuzaki, IV, p. 669.

chrétiens, furent menés à l'assaut l'épée à la main par les Turcs, au cours des combats autour de Kameniec. Par des informations sur l'approche des Cosaques, Moïse contribua essentiellement à ce que Abaza se retire. Le pacha ne pouvait se vanter que de la prise d'une forteresse insignifiante, plus bas sur le Dniestr : Studenica.

Le pacha protecteur, qui se préparait maintenant à persécuter ceux qui l'avaient mal informé, passa par Jassy, et les boïars de Moïse, menacés par les Turcs, se cachèrent. Mais, aussitôt après le départ d'Abaza, le prince suivit l'exemple de Barnovschi pendant son premier règne, et il passa le Dniestr, au mois de mai, avec 1.400 cavaliers et 60 charges d'argent ¹.

Mais il s'entendit, au mois de septembre, de la même année, avec Koniecpolski, pour une restauration ², et on le vit se présenter au milieu de la Diète polonaise pour baiser la main du roi ³. Il se trouvait bien dans cette Pologne, où depuis longtemps son frère Petrașcu était devenu, abandonnant ses prétentions au trône moldave, archimandrite de la Lavra, avec ses nombreux saints, à Kiev, puis métropolitaine défenseur de l'orthodoxie contre les Jésuites, fondateur d'une imprimerie, éditeur d'une nouvelle série de livres slavons et surtout, par ses grandes relations de famille, facteur du prestige supérieur. Mais, quant à Moïse, il trouva pour le reste de sa vie, qui se prolongea pendant trente ans encore, auprès d'une femme polonaise, restée catholique, cette tranquillité qu'avait désirée, quelques jours avant sa mort, Miron Barnovschi ⁴. Ce Pierre Movilă lui-même, dont on a conservé les notes en roumain ⁵, n'oublia jamais sa Moldavie,

¹ Miron Costin, pp. 299—331; Hurmuzaki, IV², p. 477, n° DXLIII.

² J. Bogdan, *Doc. Pol.*, II, p. 611.

³ *Ibid.*, p. 612, n° CCLXXVII.

⁴ Au mois de janvier 1634, faisant une donation au boïar Petrașcu Ciogolea, d'une famille que, d'après Miron Costin, Moïse lui-même avait relevée (voy. p. 291 : « il avait relevé beaucoup de maisons modestes et pauvres des habitants du pays, et en première ligne les Ciogolea »), il ajoutait ces paroles en roumain : « Notre Seigneurie lui a donné pour les services qu'il a rendus à Notre Seigneurie cette donation : que personne n'ose l'annuler ; c'est pour cela que Ma Seigneurie écrit de sa propre main, pour qu'on le croie ».

⁵ Gennadius Enăceanu, *Petru Movilă, passim*.

et il est possible que Moïse aussi ait conservé des rapports avec sa famille, son frère Gabriel vivant en Transylvanie jusqu'en 1635¹, un autre frère étant resté dans ce dernier pays pour de longues années, formant des projets sur lesquels nous reviendrons². Mais le pays qu'avait quitté Moïse pour toujours, cette Moldavie, l'avait oublié.

Alors, le trône étant de nouveau libre, Lupu³ obtint, sans que le pays s'en mêlât et sans avoir rien conclu avec les boïars mais seulement par l'appui d'Abaza, auquel s'ajoutaient les intérêts de Kourt Tchélébi, dont les anciens candidats, Alexandre Iliaş ou même son fils Radu, n'entraient plus en compte, et de deux boïars dont le rôle était arrivé de plus en plus important dans les affaires roumaines, à savoir les frères d'Andronic Cantacuzène, qui avaient servi aussi Barnovschi : Iordachi (Georges) et Thomas, ce dernier étant même le beau-frère de Lupu, car il avait épousé l'autre fille de Bucioc.

Par le moyen de ces facteurs politiques, fut conclue à Constantinople aussi une « fraternité » avec Matthieu, qui était représenté en ce moment par Hrizea⁴, par Ivaşcu, par le logothète Grégoire, par le trésorier Dudescu, par le trésorier Sima et son frère Nedelcu⁵. Une ambassade valaque, composée du boïar Marc⁶ et du postelnic, alla en Moldavie, apportant des cadeaux, pour confirmer ce pacte par des actes

¹ Son testament est daté de Cluj, 19 décembre 1635; Veress, loc. cit., pp. 354—355, n° 275. Il mentionne seulement sa femme, une Hongroise. Une lettre de lui, plus ancienne, datée de Piatra Şoimului—Solyomkő, Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 959, n° MDCCCXL (relations avec la Moldavie). Une autre du village de Sânpal (1628), *ibid.*, p. 966.

² Voy. aussi *ibid.*, pp. 365—366, n° 282.

³ Le nom des deux boïars homonymes venait sans doute du prestige qu'avait eu Lupu Stroici, ou même il est possible que celui-ci eût été leur parrain. Cf. aussi le nom de Wolfgang, ce qui signifie « le loup », d'un prétendant au XVI-e siècle. Voy. Iorga, *Pretendenţi*, sous ce nom.

⁴ Iorga, *Studii şi doc.*, IV, p. 24, n° XXXII.

⁵ *Török-magyarköri Állam-Ökmánytar*, V, pp. 78—80. Cf. aussi Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 962—963, n° MDCCCXLIV.

⁶ Il est envoyé aussi en Pologne, chez Thomas Zamoyski et chez le hetman de Lithuanie, Christophe Radziwill, en 1636; J. Bogdan, *Doc. Pol.*, II, pp. 612—616, nos CCLXXVIII—CCLXXX. On trouve en 1639 l'armache Marc; Hasdeu, *Arch. Ist.*, I, p. 23, n° 23. Mais, dans ce cas, il s'agit d'un seul modeste boïar de village.

qui ne sont pas arrivés jusqu'à nous. Et, pendant la même année 1634, le stolnic Grama rendit la visite à Bucarest¹.

C'était un pacte à deux, mais pas à trois, pour que soit complété aussi le front dace. Au commencement de son règne, Rákóczy s'était montré provoquant et assez arrogant. Il demandait impérieusement, dès 1633, à Matthieu de lui payer l'ancienne dette de 6.000 ducats, de détacher pour la trésorerie de Transylvanie une partie de l'impôt qu'il recueillait, d'après l'ancienne coutume, sur les pâtres transylvains qui faisaient paître leurs troupeaux, pendant une partie de l'année, au Sud des Carpathes, ainsi qu'on l'avait fait déjà par une convention avec Léon².

Mais il y eut plus que cela. Si Gabriel Movilă ne pensait plus à revenir comme prince, son frère, ce Jean dont il a été question plus haut, continuait à s'agiter. Et un autre candidat au trône de Michel surgissait, l'ancien aga Neagu, qui, dès 1633, s'intitulait, d'après l'exemple de ce Matthieu de Brâncoveni qui s'était improvisé en « petit-fils de Băsărabă », prenant ensuite pour lui-même ce nom de « Băsărabă » : « Jean Neagu voévode, fils de feu le voévode Băsărabă », et il s'adressait lui aussi à Paul Keresztesy, lui demandant l'argent nécessaire pour aller à Constantinople, où était la source du pouvoir et où il resta jusqu'en 1638, poursuivant sans cesse ce qu'il appelait son héritage venant de « Neagoe Băsărabă »³.

Pour le moment, les deux princes firent tout leur possible pour empêcher une nouvelle guerre entre Turcs et Polonais, et Lupu, qui avait pris à son avènement le nom de Basile, celui des deux grands empereurs byzantins, s'attribue seul le mérite d'avoir mené à bonne fin ces négociations pour une paix favorable à la chrétienté⁴. Avec les troupes des deux pays s'étaient rencontrés, dans le contin-

¹ *Ibid.* Voy. aussi J. Tanoviceanu, *Răsturnarea lui Vasile Lupu*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, XXIV, p. 120.

² Veress, loc. cit., pp. 322—323 (lettre de Rákóczy à son ambassadeur envoyé dans ce but, Étienne Szalanczy; 5 juillet 1633).

³ Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 107, n^{os} VI—VIII.

⁴ Hurmuzaki, IV, p. 669. Les Polonais avaient demandé ouvertement,



gent transylvain, aussi des Roumains venus, non sans difficulté, des régions de Bistrița et de Rodna ¹.

Mais cette intervention heureuse, qui ne fut pas acceptée par les Turcs dès le début, n'avait pu être utile que très peu à la Moldavie elle-même. Le boïar cultivé, connaissant le latin, qu'était Toderășcu Ianovici, chargé plusieurs fois d'ambassades dans le camp polonais, pouvait écrire, au mois de novembre de cette année 1633, plein de soucis et de douleur : « Le pacha Abaza, ayant rompu la paix, est entré en Pologne, et il n'a pu apporter aucun dommage (*nihil potuit illis destruere*), mais, en échange, il a ruiné et dévasté notre pays, commençant à la rivière du Pruth et jusqu'au Dniestr, de sorte que pas une maison n'est restée : tout a été brûlé, et il a emmené beaucoup des nôtres en esclavage. Et il est revenu ainsi : ayant rompu la paix avec les Polonais et n'ayant atteint aucun résultat, il s'en est retourné sur le Danube, avec une grande pompe et une grande dispersion de ses gens » ². Et il parle aussi dans une autre lettre de la « vraie bêtise » de ce puissant Turc qui faisait et renversait les princes, ancien rebelle au Caucase et puis pacha de Bosnie : Abaza n'avait même pas quitté les pays roumains à la fin de l'année, car il restait aux aguets, à Brăila ³.

en automne, cette intervention, de sorte que l'ancienne tradition de Radu Mihnea et de Barnovschi continuait ; voy. J. Bogdan, *Doc. Pol.*, II, pp. 603—604, n° CCLXXII. Pour l'arrivée du khan en Moldavie, Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 992. Cette paix est celle dont parle une lettre datée du Câmpulung moldave ; *ibid.*, p. 994, n° MDCCCLXXXVII.

¹ *Ibid.*, pp. 996—998, n° MDCCCXC—MDCCCXCI.

² *Ibid.*, p. 998, n° MDCCCXCII.

³ *Ibid.*, pp. 999—1000, n° MDCCCXCV. La nouvelle de la nomination de Lupu, auquel on ne donne pas encore le nom de Basile, en avril 1634, de la part du même ; *ibid.*, pp. 1001—1002, n° MDCCCXCVII. Aussi Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1003, n° MDCCCXCIX. Pour le voyage en 1635 du patriarche de Jérusalem Théophane qui visita Basile, ms. grec 36—38, à la Bibliothèque de Genève : *Εἰς ὄλιγο, βουλόμεθα ἐν Οὐγκροβλαχία ἀπελθεῖν : ἐδὼ εἰς Μολδαβίαν ὁ ἐκλαμπρότατος ἀθέντης κύριος Βασίλειος κατὰ μας ἐδέχθηκε, ἀξιότατος καὶ ἰσχυρότατος καὶ εἰς πάντα ἐντυχής*. Suit, encore en 1633, l'ambassade en Moldavie du Hongrois Jean Belény ; Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 1000—1001, n° MDCCCXCV—MDCCCXCVI.

LIVRE II

LA MONARCHIE BYZANTINE

CHAPITRE PREMIER

LA FORMATION DE LA MONARCHIE DU PRINCE BASILE

Comme les Moldaves s'y attendaient, le 10 mai 1634, s'était produite l'arrivée à Jassy de Basile, portant ce beau nom byzantin¹. Il amenait avec lui une vraie petite armée. Un informateur hongrois, écrivant de Câmpulung moldave, voyait d'abord en lui, en même temps, l'ancien rebelle valaque Lupu Mehedințul et un fils du prince Aaron², pour pouvoir ensuite annoncer quel est son nouveau nom princier, magnifique.

Mais la nouvelle de ce nouveau règne avait amené encore une émigration : « Le vieux chien » qui avait trahi plusieurs princes, Gheanghe, perdit sa situation, étant envoyé dans un couvent par son ancien ennemi, et à sa place fut installé comme grand logothète Toderașcu Ianovici. Șoldan regagnant la situation de vornic, le hatman est Gabriel, frère du nouveau prince, qui avait ordonné de couper le nez et les lèvres à Frangulea et à un boïar Jérémie, ainsi que les oreilles à un certain Tăutul.

Basile se montrait « monarche » dans le sens le plus dur et le plus cruel du mot, cherchant à rétablir l'ordre le plus parfait contre les brigands qui pillaient, ainsi qu'on le voit par la correspondance des princes antérieurs, les monastères aussi. Le même espion hongrois ajoute : « Envers les pauvres, il est bien disposé, car jusqu'ici », — mais on n'était qu'au

¹ *Ibid.*, p. 1002, n° DCCCXCVIII.

² Veress, loc. cit., pp. 335—336, n° 260.

mois de mai 1634, — « il ne les a guère incommodés, pour leur demander l'impôt ou autre chose, et il a même promis que tout sera pour le bien de ce pauvre pays; et ces pauvres sont satisfaits d'avoir un prince dont le règne pourra peut-être se prolonger »¹. On voit aussi tel capitaine moldave rappeler les réfugiés et inviter même à venir des gens de Transylvanie dans ces villages de liberté, de nouveau ouverts en Moldavie². Après être venu pour rétablir la paix sur le Dniestr, on voit celui qui était arrivé avec de grands projets de distributeur de la justice et de civilisateur du pays, de réfection d'une Cour brillante comme celle de Radu Mihnea, travailler à une de ses fondations ecclésiastiques³. Il faisait travailler aussi au nouveau bâtiment de la Cour de Suceava⁴. La grande idée que se faisait Basile de lui-même et de son règne se manifeste dès le début aussi par le large développement prétentieux d'une signature⁵ où on voit son habitude d'employer les lettres grecques⁶.

Une manifestation si ambitieuse dès le premier pas ne pouvait pas plaire à Rákóczy⁷. Comme son prédécesseur, qui était parti de cette idée d'une Dacie de parité, il arriva rapidement à la conscience que, sa Transylvanie étant à l'abri d'une invasion directe des Turcs et en rapport avec l'Occident, il pourrait être autre chose qu'un allié de ceux qui gouvernaient sur l'autre versant des Carpathes. Et à cette conscience de puissance s'ajoutait aussi le profond

¹ *Ibid.*, (M. Veress a réimprimé un texte qui ne manquait pas dans mon édition, mais avait été transporté à la fin de mai). Cf. Iorga, *Cei d'intâiu ani de Domnie ai lui Vasile Lupu*, dans la *Noua Revistă Română*, 1909 (aussi extrait).

² Veress, loc. cit., pp. 344—345, n° 267; Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1011, n° MDCCCCIX.

³ *Ibid.*, p. 1006, n° MDCCCCI; p. 1012, n° MDCCCCXI. On travaillait aussi au vieux couvent de Voroneț; *ibid.*, p. 1016, n° MDCCCCXX.

⁴ *Ibid.*, pp. 1014—1015, n° MDCCCCXV—MDCCCCXVI.

⁵ *Ibid.*, p. 1009, n° MDCCCCVI.

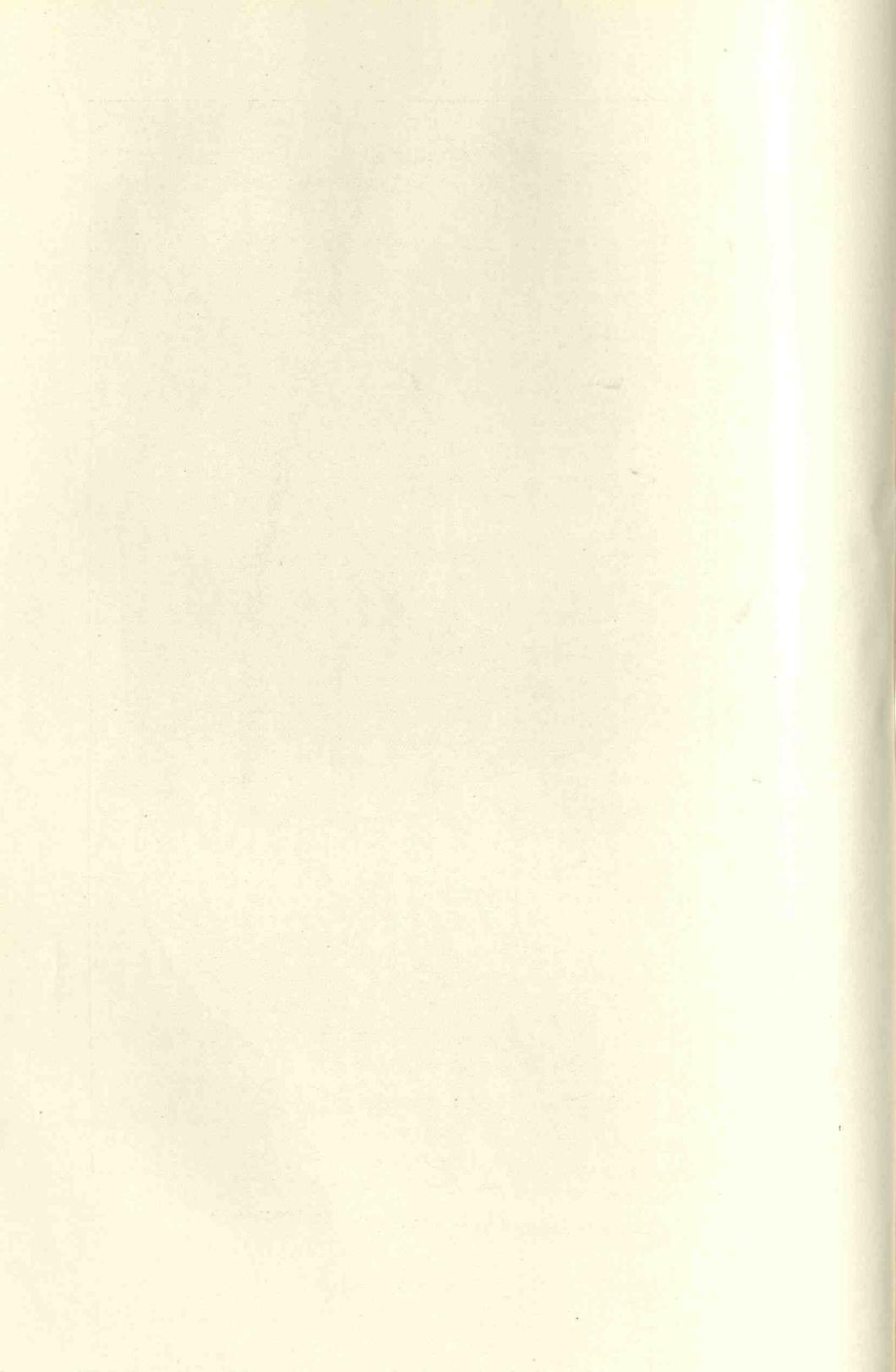
⁶ Une signature grecque, *Δουκὸν Μαριέλε Βογιουκ*, dans le doc. 6/XLII, à l'Académie Roumaine. Cf. Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CLXXI, n° 1.

⁷ Pour toutes les relations avec lui, à commencer par l'année 1635, voy. aussi les résumés dans Kemény, *Notitia historiae diplomaticae archivii capituli albensis*, 1836.



ILLUSTRISSIMUS ATQ CELSISSIMUS PRINCEPS
AC DOMINUS, DOMINUS BASILIUS D. G.
TERRARUM MOLDAVIE PRINCEPS. ETC.

Fig. 5. — Basile Lupu, d'après une estampe contemporaine.



mépris qu'il avait pour les Roumains comme tels, ainsi qu'on l'a vu saillir aussi de l'âme orgueilleuse d'un Imreffy et d'un Borsos, jadis même de celle de ce sage vieillard qui avait été le chancelier Kovacsöczy.

Ainsi, dès 1635, ce prince manifeste ses intentions envers celui qui n'était pas arrivé à régner, comme Matthieu, par l'appui armé de la Transylvanie ou par l'argent et l'influence du représentant à la Porte, toujours agité, de cette Transylvanie, ainsi que l'avait fait Moïse, dont nous avons vu la lettre d'obligation envers cet agent, et n'avait pas gagné le trône lui seul, ainsi que le tentait, par des emprunts et des interventions, ce « Băsărabă » de concurrence, Neagu, établi à Constantinople sous la protection du même représentant, si entreprenant.

N'ayant donc pas été établi par le Transylvain et n'ayant rien conclu avec lui, ce Basile improvisé, au nom prétentieusement impérial, devait donc être renversé.

De son côté, Matthieu commençait à payer son ancienne dette, envoyant en même temps des lettres d'amitié dévouée ¹. Il demandait que, en échange, on réponde à sa lettre offrant une alliance politique permanente, « autant qu'il conservera sa tête », par une autre de la part de Rákóczy. Plus que cela, il faudrait ajouter à cet acte, non seulement que le prince sera aidé par des interventions à la Porte au moment où ses ennemis voudraient le remplacer, mais que le pays même sera secouru, qui avait juré ne pas vouloir d'autre prince, jusqu'à menacer de reprendre les armes. Les boïars que le prince avait envoyés en Transylvanie, un sloudchar Zacharie, un logothète Sima, car Matthieu avait surgi lui-même des rangs de ces petits boïars, s'appuyant sur cette couche modeste de la société valaque, déclarait ceci : « Comme nous avons juré, nous, avec le voévode et le pays, que nous ne tolérerons pas qu'il soit changé, pas même par les armes, notre prince gracieux demande sur cette base que Sa Majesté s'oblige à le protéger, même les armes à la main, contre des voévodes

¹ Veress, loc. cit., pp. 305—306, n° 268. Pour la correspondance concernant la dette, voy. Sârbu, ouvr. cité, p. 50 et suiv.

étrangers, pour que ces voévodes étrangers ne règnent plus sur ce pays ». Qu'on aille donc jusqu'à la guerre contre ceux qui ne sont plus présentés comme les soldats du très puissant empereur légitime, auquel Matthieu avait baisé le bord du manteau à Constantinople, mais tout simplement comme « les Turcs » : « Notre gracieux prince désire encore ceci de la part de Ta Majesté : si les Turcs voudraient commencer quelque chose contre ces deux pays, que Ta Majesté soit en tout à côté de lui, et que tu prennes l'obligation de t'y opposer ». Et que quiconque, comme cet aga Neagu¹, en ce moment même, cherchera à travailler contre ce prince ami, lui soit livré, pour être châtié.

Après cette ambassade du sloudchar Zacharie et de ce trésorier Sima Boteanu, frère de Nedelcu, on arriva au serment solennel du jour de St. Pierre en 1635. L'amitié y est assurée, de même qu'un secours de la part de la Valachie elle-même, si Rákóczy venait à être attaqué. Alors le prince de Valachie lui-même accourrait au besoin, à la tête de ses troupes. A cette occasion, aussi l'affaire d'argent en rapport avec les pâtres était résolue, dans le sens qu'on enverra chaque année au prince, en même temps que deux chevaux, à titre d'hommage, dans une forme féodale caractéristique, 5.000 ducats². Comme Matthieu était intitulé : « le prince du pays », c'est-à-dire celui que le pays avait voulu, le pays lui-même prenait la même obligation³, et un acte de solennelle obligation pour « le bon voisinage » s'ajoute de la part « des soldats de la Valachie, capitaines, iouzbachis (lieutenants), tchaouchs, vataches (sous-officiers), tous les membres

¹ Il est curieux qu'en 1634, sous un acte de Târgoviște, il appose son sceau portant : « Jean Neagoe voévode ». C'était un homme d'un certain âge, car, en janvier 1636, ses fils, ceux de « l'aga Neagu », étaient boïars : le comis Coman, le spathaire André et le postelnic Pâtrașcu ; Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CLXXXI, note 1. Le représentant de Transylvanie à Constantinople avait des rapports incessants avec lui ; d'après *Török-Magyarköri Emlékek*, IV, et *Lev. és Okiratok*, Sârbu, ouvr. cité, pp. 84—85.

² *Török-Magyarköri Emlékek*, IV, pp. 239—240 ; *ibid.*, pp. 244—245. L'acte des boïars, *ibid.*, pp. 245—246. Convention de frontière, *ibid.*, pp. 254—255 (d'après Sârbu, loc. cit.).

³ *Ibid.*, pp. 252—253.

de l'armée, cavalerie et infanterie»¹. Mais, dans l'acte de réponse, le prince de Transylvanie prenait certaines précautions, affirmant qu'il est « lui aussi fidèle du Sultan », qu'il s'appuie sur lui, déclarant ouvertement qu'il ne pourrait pas fournir de secours contre celui-ci, mais seulement intervenir pour adoucir sa colère².

Ces actes, de même que, du reste, des documents antérieurs, nous permettent de connaître les personnes qui entouraient alors le prince de Valachie : à côté de ceux qu'on connaît déjà, le pitar Démètre, Miheu, Hrizea, un Ivaşcu Băleanu, le logothète Grégoire, le stolnic Basile, l'échanson Para, qui avait servi aussi d'autres princes, un spathaire Michel, un pitar Démètre, un Buzinca et Preda Brâncoveanu, proche parent du prince, qui est « général » (c'est-à-dire aga).

La situation de Rákóczy, qui était pour les boïars roumains un « roi », pouvait être considérée en ce moment si forte, qu'on voit tel fils de Hrizea, le trésorier Radu, s'adresser à lui, qu'il intitule : « Le miséricordieux et splendide roi, notre seigneur charitable », pour échapper à un grand danger de vie, dans une affaire où étaient mêlés aussi des soldats, qui « ont fait une chose qui n'aurait pas dû être ». Mais cette lettre peut appartenir aussi à l'époque où des soldats se levaient contre le prince lui-même³.

Enfin, comme résultat des demandes de Matthieu, le prince de Transylvanie recommandait, au mois de septembre, à ce Balthazar Sebessi qui le représentait à la Porte, d'appuyer aussi plus loin ce prince de Valachie, qui est son ami et allié. Mais, en ce qui concerne celui qu'il appelle simplement « Lupu », sans vouloir lui donner le nom de Basile, c'est en vain que celui-ci lui a envoyé une ambassade avec deux chevaux, à titre d'hommage, qui, du reste, lui déplai-

¹ Hasdeu, *Col. lui Traian*, 1874, p. 216; Iorga, *Studii şi doc.*, IV, pp. CLXXVIII—CLXXX. Ambassade en Transylvanie du kloutchar Sabbas, avec deux logothètes; *ibid.*

² *Török-Mag. Emlékek*, IV, pp. 200—201. Cf. aussi les Mémoires de Kemény, traduction en roumain par Neagoe Popea, Appendice.

³ Iorga, *Studii şi doc.*, IV, pp. 21—23.

sent —, et on a vu combien c'était une chose importante, comme à l'époque du cheval bai de Pierre Rareș, qu'un cheval dans les rapports de Gabriel Báthory avec Radu Șerban, — c'est en vain qu'il a député aussi Acace Barcsai, noble d'origine roumaine et futur prince, qui avait été arrêté par Abaza et menacé par lui ¹, mais ce parvenu est considéré comme se trouvant dans un état de vanité exagérée.

A qui Rákóczy ne pensait-il pour remplacer ce voisin de l'Est, qu'il sentait déjà incommode ! A Moïse certainement, un homme si doux, mais jusqu'à Léon : « mieux vaut avoir Léon que Moïse, car Léon a été un bon voisin, lorsqu'il était en Valachie », — et Rákóczy oubliait qu'il avait abrité les ennemis de Léon et les avait aidés de son argent et de ses soldats ². Il alla jusqu'à fixer les conditions que devrait accepter un nouveau prince : il sera un bon voisin, traitera selon la justice les sujets de Transylvanie, n'acceptera pas les réfugiés transylvains, qui sont « des traîtres, des assassins, des gens corrompus », mais les livrera à leur maître ; il fournira des informations et devra payer même aussi un tribut, de deux à trois mille ducats, auquel il ajoutera « un beau cheval turc d'élite et deux bons chevaux sellés ». Ces obligations devraient être prises par un acte écrit, qui serait rédigé en même temps en hongrois et en roumain ³.

Mais, en même temps, le représentant à la Porte de Rákóczy essayait d'établir en Moldavie Neagu, qui s'offrait, briguant cet autre trône, comme parent et grand ami ⁴. On pense bien que Matthieu n'était guère disposé à aider ce prétendant pour qu'il devienne son voisin appuyé sur de pareilles relations. Neagu avait écrit aussi à Rákóczy pour la réalisation

¹ Veress, loc. cit., p. 320.

² Rákóczy avait combattu, en 1633, les efforts du même Léon pour revenir en Valachie ; Sârbu, ouvr. cité, p. 59. Léon s'efforce d'y arriver aussi en 1634 ; *ibid.*, p. 61. En 1635, Matthieu envoie à la Porte des sommes pour vaincre ces intrigues, par son kloutchar Nedelcu et par Barbu Bădescu ; *ibid.*, p. 62.

³ Veress, loc. cit., pp. 352—353, n° 271.

⁴ Sources hongroises (octobre, décembre 1635), dans Sârbu, ouvr. cité, pp. 84—85.



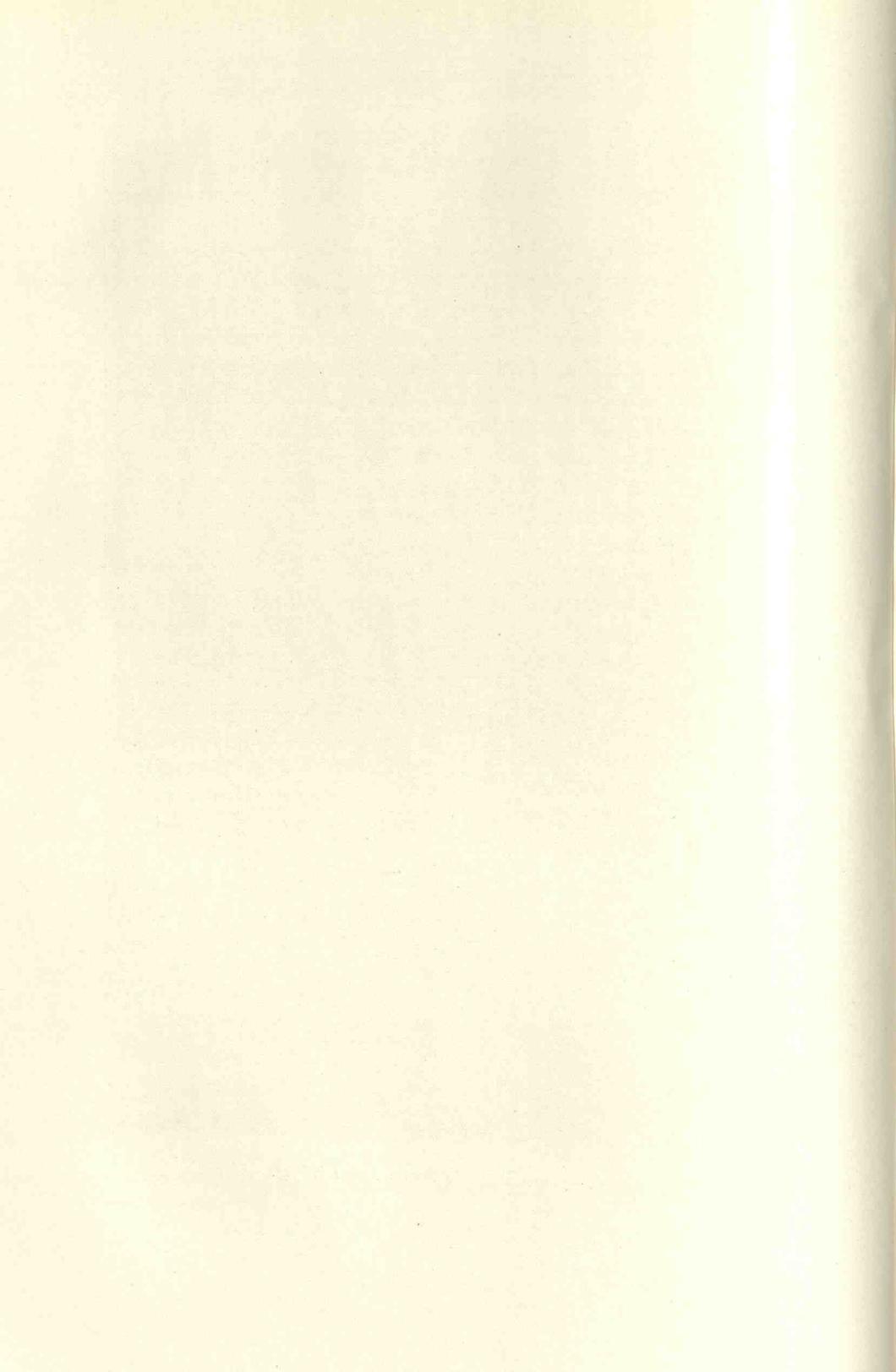
Handwritten text in Cyrillic script, likely a legal document or contract. The text is densely packed and includes various clauses and signatures. The script is a historical form of Russian or Church Slavonic.



Handwritten signature or name in Cyrillic script, possibly 'Лупу' (Lupu).

Handwritten text or signature in Cyrillic script, possibly '1634' or a date.

Fig. 6. — Document de Basile Lupu (1634).



de ce projet aventureux et absurde¹, mais jamais les boïars de Moldavie, dont nous avons vu l'état d'esprit, n'auraient accepté un prince de cette origine et de cette qualité².

Et, enfin, appuyé sur les relations qu'il avait en Transylvanie et sur la faveur du prince lui-même, Jean Movilă, qui était venu apporter en Moldavie les restes de son frère, Gabriel, cherchait dans ce pays des attaches pour gagner le trône et, de retour en Transylvanie, il faisait un rapport dans lequel il montrait que les Moldaves l'auraient voulu, s'il renonce à l'impôt du « zlot » ou des « thalers », que nous avons déjà rencontrés, s'il exempte de tout impôt les prêtres et les « soldats de la Cour ». Il pourrait trouver une armée pour s'établir, sans en demander la permission aux Turcs; elle serait composée de 3.000 hommes donnés par Koniecpolski, le postelnic Costin en tête, qui, de son côté, aidé par les parents polonais du prétendant, en rassemblerait encore 4.000. Le frère de Costin amènerait de Valachie, avec la permission de Matthieu, encore 3.000 hommes, et, si le prince voisin le demanderait, on pourrait tirer de là jusqu'à 6.000 hommes. L'occasion de cette révolution pourrait être fournie par cet enterrement pour lequel devait venir, avec les moines et d'autres compagnons, le métropolite Pierre de Kiev.

De cette façon, on pourrait revenir à l'ancien lien entre les trois pays, à la conception du « pays unique », comme sous Sigismond Báthory. Mais Rákóczy, prétentieux et dénué de courage en même temps, n'avait pas besoin de pareilles difficultés: il se borna à recommander le prétendant à l'empereur, qui répondait seulement en lui envoyant des paroles de bonne disposition³.

De fait, Basile craignait une attaque de la part des Polonais; il faisait brûler les villages donnés en dot à Potocki et prenait des mesures pour pouvoir repousser, avec

¹ Veress, loc. cit., p. 352, n° 273.

² *Ibid.*, pp. 355—357, n° 276.

³ Hurmuzaki, IV, p. 622, n° DXLII. Cf., pour toute sa politique à cette époque, Wibling, *Sveriges förtallande til Siebenbürgen 1623—1648*, Lund 1890.

les Tatars, une attaque venue d'au-delà du Dniestr¹. Une réconciliation se produisit ensuite avec le gendre du prince Jérémie, mais les bandes tatares pillèrent largement dans le royaume, une pénétration en Moldavie même étant redoutée. Basile avait établi sur cette frontière de l'Est une garde composée de « 4.000 » cavaliers (1636)².

A ce moment, Basile n'avait montré par rien qu'il est disposé à rompre ses liens avec les Turcs et à revenir à cette politique aventureuse de Gratiani, qu'il avait désapprouvée au risque d'être torturé par lui. Ceci, bien qu'en Pologne circulassent les émissaires des Balcaniques, saisis de nouveau par le désir de la liberté et qui, par des moines franciscains, avaient des rapports avec Koniecpolski³. Il se présentait seulement comme un administrateur attentif de son pays, auquel il voulait faire le don d'une bonne organisation et d'une stricte justice. Ce qui ne l'empêcha pas de croire qu'il a, d'après la tradition, le droit d'imiter Radu Mihnea et Alexandre Iliaş, en imposant à la Valachie son propre frère ou son fils avec Tudosca Bucioc, Jean⁴. Cependant il envoyait, en septembre 1635, au moment où était conclu le traité entre Matthieu et Rákóczy, une grande ambassade à ce voisin⁵.

Mais, au contraire, Mathieu, qui, surtout après la tragédie de Barnovschi, pouvait se croire menacé lui-même et qui trouvait que les demandes des Turcs lui pèsent d'autant plus que, par l'origine même de son pouvoir, il était obligé d'épargner le pays, cherchait des possibilités pour alléger ce poids et arriver, si c'est possible, à cette liberté chrétienne que son ancien maître, Michel-le-Brave, avait laissée comme héritage à ses descendants, pour laquelle

¹ Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 1016—1017, n° MDCCCXXII.

² *Ibid.*, p. 1017, n° MDCCCXXII.

³ Mareš, *Aufstandsversuche der christlichen Völker in der Türkei in den Jahren 1625—1646*, dans les *Mitteilungen der Instituts für Österr. Geschichtsforschung*, III (1892), p. 282 et suiv.

⁴ *Levelek és okiratok*, II, pp. 207, 224, 226.

⁵ Iorga, *Socotelile Braşovului*, loc. cit.

Radu Șerban était mort dans la pauvreté de son exil à Vienne, pour laquelle enfin le fils de Michel, après avoir passé son temps à lire des livres à Vienne ¹, avait été enseveli dans la cité hongroise de Győr-Raab. Ceci bien que, s'étant entendu, pour le moment, avec Basile, il avait obtenu des Turcs la condamnation à mort, en décembre 1635, de Kourt Tchélebi, qui avait été pendant si longtemps le facteur influent et habile des changements de princes ². N'ayant obtenu de Rákóczy, toujours en mal d'argent et mesquin, dénué de courage envers les Turcs, aucune assurance pour l'avenir, il dut bien s'adresser aux Impériaux, car il avait connu à Constantinople les ambassadeurs étrangers, et dès lors son horizon s'était élargi, devenant « européen ».

Les Habsbourg étaient pris eux aussi alors par cette nouvelle propagande catholique des Jésuites, qui venaient de s'établir solidement dans la capitale même de l'Empire Ottoman. Alors que la monarchie orthodoxe, d'allégeance grecque, de Radu Mihnea avait eu des rapports si étroits avec le patriarche de l'Orient, depuis quelque temps avait commencé un échange de lettres avec l'ambassadeur français de Césy, un des agents les plus actifs de la propagande jésuite. Comme Alexandre l'Enfant était en tout sous la direction levantine de son oncle, Barthélemy Minetti, qu'on voit dans des rapports continuels d'affaires avec le baïle de Venise, on le fit signer, de ces beaux caractères cyrilliens, une lettre dans laquelle il assurait l'ambassadeur des bons sentiments qu'il a envers les catholiques, comme à l'époque où Pierre-le-Boiteux accordait sa protection à d'autres Jésuites, les premiers qui arrivaient de Pologne. A ce moment, pendant l'automne de 1629, l'envoyé de Césy allait dans cette Valachie et en Moldavie aussi, vers ce « très bon ami » du jeune prince qu'était Miron. On rappelait à cette occasion aussi les rapports que Radu lui-même, élevé à Venise, avait eu, pendant son règne, avec l'ambassadeur de France ³. Alexandre confirmait aussi les anciens privilèges des Francis-

¹ Voy. plus loin.

² *Levele és okiratok*, II, p. 153. Voy. aussi Sârbu, ouvr. cité, p. 84.

³ Iorga, *Acte și fragm.*, I, pp. 64—65.

cains de Târgoviște, qui étaient exemptés des impôts du « ducat », du « miel et de la cire », de la dîme du « cavollo e premuto » qu'on n'arrive pas à pouvoir définir, de « la brebis sèche » de l'ancien Alexandre Mircea, privilèges dont ils avaient joui dès le règne de Radu Șerban, qui, étant client des Impériaux, devait être protecteur de leur religion¹. Il fut créé donc, dans ces circonstances, une nouvelle mission catholique en Valachie, et la Moldavie resta au second plan². Il avait été question aussi d'une extension de cette influence en Transylvanie, où Bethlen était un défenseur énergique du calvinisme, qu'il cherchait à introduire même parmi les Roumains, ses sujets et, s'il serait possible, même chez les Roumains d'au-delà des frontières³.

Plus récemment, Moïse Movilă s'était montré lui-même ami des catholiques, et il écrivait dans ce sens de Jassy, le 28 avril 1631, au même Césy, pour lui faire savoir combien a été favorable la réception du Jésuite Bonnicio⁴. On cherchait à établir comme évêque à Bacău un Italien, Della Fratta, montrant qu'un Polonais serait regardé avec soupçon par les Turcs, à cause des relations, qui continuaient à être mal assurées, avec le royaume voisin⁵. Des relations avec la Moldavie avaient été entretenues, dès le début, en 1632, par l'envoyé de Louis XIII à la Porte⁶ et elles furent continuées avec Alexandre Iliăș⁷.

¹ *Ibid.*, p. 66.

² *Ibid.*, pp. 67—68. Ce « coppiere » du prince sur lequel, comme jadis sur Bruti, s'appuyait la propagande doit être Bernardo Borisi; voy. *ibid.*, p. 68.

³ Voy. le passage d'une lettre de Cyrille Loukaris, que nous avons signalée dans nos *Sate și preoți în Ardeal*, p. 333 et suiv. (d'après *Török-Mag. Allam-Okm.*, II, pp. 137—140, et J. Ardeleanu, *Ist. Diocesei Oradei-Mari*, II, pp. 86—88). Cf. Iorga, *Acte și fragm.*, I, p. 69, n° 2.

⁴ *Ibid.*, pp. 70—71, Voy. nos suivants.

⁵ *Ibid.*, p. 73, n° 1.

⁶ *Ibid.*, pp. 73—74. Aussi avec un « figlio di Chierio » (χέρσιος grec, « seigneur », « prince ») de Moldavie; *ibid.*, p. 75, n° 1; cf. Hurmuzaki, VIII, p. 429, n° DCXXI. Voy. aussi la demande, intéressante, des principaux habitants de la localité de Cotnari; *ibid.*, pp. 426—427: une attaque violente contre les évêques polonais de Bacău, décrits comme des ivrognes avides, aimant le luxe et paresseux.

⁷ Iorga, *Acte și fragm.*, I, n° 2.

Matthieu avait reçu, aussitôt après sa nomination, une recommandation de l'ambassadeur de Gournay pour les Franciscains, qui avaient maintenant aussi une situation à Bucarest, où était venu l'Italien Grégoire de Bari ¹. Quant, en 1635, on y envoya un Antonio Davia, il se prévalut de cette occasion pour demander d'être appuyé à la Porte dans « les affaires, d'une haute importance, qu'il a avec messire le caïmacam et avec d'autres seigneurs de cette Porte », ce qui serait d'un grand avantage, à cause du mauvais état du pays, sur lequel il lui a déjà parlé ².

A la même date du mois de septembre de cette année, en rapport avec l'arrivée du même émissaire, Matthieu écrivait aussi au résident impérial Schmidt, et, avec la même recommandation des intérêts d'un pays accablé des prétentions turques, il parlait des « tributs écrasants » (*gagliardi tributi*) et des dépenses insupportables dont est sortie la misère, la destruction même de cette nation, et nous ne voyons aucune compassion de la part de ceux qui devraient, espérons-le, venir au secours de nos souffrances » ³.

Mais, à la même date, des ambassadeurs de Matthieu se trouvaient au château où résidait l'empereur Ferdinand ⁴. Ils auraient découvert les secrets politiques de leur prince; mais, comme dans le cas de Jean Movilă, recommandé par Rákóczy, les cercles impériaux se gardèrent bien de tout ce qui pouvait être contre leur bons rapports avec les Turcs ⁵.

De nouveau, cette fois par un étranger, Daniel Hrabetius ⁶, puis par ses ambassadeurs, le jeune chambellan Udriște Năsturel, frère de la princesse, et Grégoire Raț, Matthieu s'adresse aux mêmes conseillers de l'empereur chrétien qu'il avait servi lui-même pendant sa jeunesse et envers lequel,

¹ *Ibid.*, pp. 76—77.

² *Ibid.*, pp. 77—78. Cf. Hurmuzaki, *Fragm.*, III, p. 117.

³ Hurmuzaki, IV, pp. 604—608, n° DXVII, sous la date erronée de 1625.

⁴ *Ibid.*, pp. 618—619, n° DXXXV.

⁵ *Ibid.*, p. 620, n° DXXXVIII.

⁶ *Mon. Comititalia Transylvaniae*, IX, pp. 438—439.

malgré les douloureuses désillusions du pays, il conservait sa confiance. En même temps, furent envoyés des ambassadeurs tirés de la noblesse valaque, qui, après avoir affirmé sa volonté, disant avoir vaincu une armée qui portait le drapeau turc, se sentait en état de renouveler l'époque de Michel-le-Brave. Nous ne connaissons pas, — bien que nous puissions les deviner d'après la réponse, ainsi que d'après la base permanente des négociations avec Rákóczy, — quelles ont été leurs instructions. La réponse fut cependant sur le même ton que la précédente. Matthieu déclarait être héritier légitime d'un pays d'où il ne consentirait pas à être écarté comme n'importe quel aventurier, dont il y avait eu assez pendant les derniers temps. On ne peut pas se fier aux Turcs. Donc, non seulement il désire une intervention impériale auprès du roi de Pologne et auprès de Rákóczy, pour être aidé au besoin, et, si cependant il ne pourrait pas rester, être accepté, ainsi que l'avait voulu Michel lui-même, sur les terres de l'empereur, mais il offre formellement une révolte chrétienne pour la liberté, bien que ses soldats ne soient pas nombreux. Comme Michel aussi, Matthieu veut en tout cas un secours de troupes de la part de l'empereur : 3.000 mousquetaires et quelques soldats hongrois, qui viendraient « secrètement et en temps voulu ». Il lui faut, répète-t-il, un abri à une heure de malheur, jusqu'à ce qu'il puisse revenir. Quoi qu'il en soit, disposés à gagner aussi « d'autres voisins », les Roumains de Matthieu « sont prêts à mourir » dans cette guerre ¹.

Mais dans cette intervention il y a une chose qui manque totalement : cette partie essentielle dans les anciens rapports avec les Impériaux qui contient l'offre de se soumettre comme vassal à l'Empire allemand. Il est question seulement d'une guerre autonome qui devrait être soutenue par le premier parmi les princes chrétiens.

Le 15 mai, on n'obtint que deux lettres de recommandation ². I n'y avait pas même les Habsbourg de l'époque de Michel, avec leur trahison, mais aussi avec leur ambition

¹ Hurmuzaki, IV, p. 623.

² *Ibid.*, pp. 624—625, nos DXLIV—DXLV.

et leur orgueil. La guerre contre les protestants occupait toute l'attention des Impériaux.

Matthieu ne frappera plus jamais à cette porte. Les informations envoyées en mars 1637, par Luca Matcovich, qui probablement s'était offert lui-même pour une pareille mission, furent acceptées à la Cour avec des remerciements, tout en ajoutant que l'empereur a le moyen de s'informer lui-même, et d'une façon plus sûre¹. Les conseillers du Habsbourg, sur lesquels pesaient tant de soucis ailleurs, ne prêtaient aucune attention même aux nouvelles qu'envoyait le Palatin hongrois sur le danger où peut se trouver la Valachie². Comme l'envoyé de Matthieu apportait aussi des suggestions qui lui étaient personnelles, on fit savoir au prince que, si, s'étant sauvé de cette guerre difficile, il serait néanmoins attaqué, comme on croyait que cela arrivera pendant l'été de 1636, où devait paraître sur le Danube le pacha Kénaan pour rétablir l'ordre entre les Tatars de Cantémir et ceux du khan³, on pourrait essayer, quelque part, une vague diversion, pour lui faciliter la tâche⁴.

Mais l'année 1636 marqua un nouvel élan du sentiment chrétien guerrier chez Matthieu; cette fois en relation avec Rákóczy, dont le remplacement par Étienne Bethlen paraissait être décidé à la Porte, après que deux concurrents s'y furent présentés: Zolyomi, maintenant disparu, et le fils homonyme de Moïse Székely, dont les chances avaient diminué; le problème de la Transylvanie se rouvrant ainsi, les deux princes, qui continuaient à ne pas se fier l'un à l'autre, se séparèrent définitivement, et de la façon la plus décidée, devant cette éventualité.

¹ *Ibid.*, pp. 628—629, n° DLI.

² *Ibid.*, n° suivant.

³ Informations données aux Transylvains par Matthieu dans une audience secrète, au mois de mai 1636, dans Sârbu, ouvr. cité, pp. 86—87. Basile, qui devait envoyer lui aussi ses troupes, était soupçonné de s'être entendu avec les Tatars, comme son voisin; *ibid.*, p. 86.

⁴ Szabó, *Erdélyi történ. adalék*, IV, Cluj, 1862, p. 353; voy. Sârbu, ouvr. cité, p. 82, d'après *Mon. Comit. Trans.*, X, p. III, qui croit à une dernière tentative pendant cette même année.

Au commencement de l'année où Étienne Bethlen annonçait par une proclamation¹ ses intentions de se saisir du trône transylvain en février 1636, Basile envoie à Rákóczy les chevaux désirés, montrant qu'il a dû les acheter et qu'on n'en a pas trouvé de meilleurs. Du reste, à ce moment, viennent d'arriver de lourdes exigences de la part des Turcs, mais il feint, lui qui ne payait aux Transylvains aucun « tribut », de ne pas comprendre le sens de suzeraineté qu'avait ce cadeau de chevaux, prétendu par un voisin dont il ne se sentait aucun besoin et auquel, restant fidèle au Sultan, il n'entendait pas être lié². Mais, plus tard, il parlera du « pacte éternel » qu'il aurait conclu pendant cette année avec Rákóczy³.

Le Transylvain continuait à être, au printemps, très inquiet de ce qu'on lui prépare, et il faisait préparer déjà pour la résistance les Szekler et les autres ordres du pays. Il avertissait Matthieu, et demandait des informations de sa part. « Avec l'aide de Dieu, je veux me bien garder de tous côtés ». Et il apprit de Matthieu, par deux fois, que Basile veut l'attaquer, ce qui, il faut le dire, n'aurait aucun sens, et que, dans ce but, le Moldave aurait appelé les Tatars. Lorsqu'au mois de juin Basile vint à Suceava, son voisin demandait aux gens de Bistrița si le Moldave n'a pas « une mauvaise intention » contre lui⁴.

De fait, ce prince de Moldavie lui-même avait appris que le Sultan peut procéder à l'égard de ce maître agité de la Transylvanie de la même façon qu'il l'avait fait jadis contre Gabriel Báthory, et, dans ce cas, naturellement les princes roumains devaient avoir un rôle dans l'expédition qu'on organiserait. Donc, sans cacher celui qu'il aurait eu dans une pareille éventualité, Basile écrivait, en septembre, — donc le danger d'une attaque pendant l'été avait passé —,

¹ Sârbu, ouvr. cité, pp. 89—91; Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CLXXXII.

² Veress, loc. cit., pp. 361—362, n° 279. Cf. aussi Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CLXXXIII, note 3.

³ *Mon. Com. Trans.*, X, p. 216, n° XX.

⁴ Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1023, n° MDCCCXXXI. De leur côté, ils demandaient qu'on envoie des trabants aux frontières.

aux gens de Braşov que Bethlen s'est entendu avec le pacha de Bude et que, si les armées dirigées ailleurs ne sont pas mises en mouvement, c'est seulement parce que le pays est tout prêt à passer sans résistance à un autre maître. « Il faut que vous croyiez que vraiment, si Sa Majesté Georges Rákóczy ne cède pas son pays de bon gré, la Moldavie et la Valachie, et même les Tatars, seront sous la main pour y entrer, et puis beaucoup de choses vilaines se passeront. » Il ajoutait que le pacha Kénaan se serait déjà dirigé vers Târgovişte, pour passer ensuite en Transylvanie ¹.

Mais Matthieu ² ne se montrait guère disposé à permettre le passage, ni à accompagner l'armée des envahisseurs, et il recommandait à son voisin, qui lui avait envoyé déjà plusieurs sommations, — et il avait dû écouter tant de paroles désagréables de la part de ces envoyés grossiers du prince, lui-même âpre —, de rappeler à la Porte que la Transylvanie a fait jusque là tout son devoir et qu'il ne faut pas croire ce que dit Bethlen; mais, si une pareille intervention ne réussit pas, alors il faut faire la guerre. Une guerre vraie et forte, pas une simple guerre de défense, mais « sortir au-devant des armées du puissant empereur en pays turc et combattre contre elles et chez elles ». De son côté, lui, Matthieu, enverra les siens, pas pour attaquer des amis, mais pour les aider; il est disposé à venir personnellement avec cette armée qu'il a préparée depuis longtemps, mieux que Rákóczy lui-même ses contingents, qui dépendaient de la volonté de la Diète. Il a 2.000 gens de pied et 6.000 bons cavaliers. Il est décidé donc à soutenir son allié « autant que la tête lui restera entre les épaules ». La descente de Transylvanie doit se faire par son pays. Il a de l'argent et peut se mettre en train dès ce moment, malgré toutes ces paroles par lesquelles les Turcs cherchent à l'endormir. Et sa pensée d'homme brave allait, comme jadis, plus loin. Pourquoi n'essaierait-on pas d'une ligue chrétienne, appelant au secours

¹ Veress; loc. cit., pp. 370—371, n° 284.

² Lettres de lui à Rákóczy, les 15 et 17 février; Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CLXXXII, note 3; Veress, loc. cit., à cette date.

de l'empereur le roi de Pologne, auquel il envoyait des ambassadeurs lui aussi et les Cosaques ¹? En juillet de cette même année, il assurait qu'il « ne met son espoir en personne autre que en Sa Majesté » ².

Mais, de fait, Rákóczy était déjà déposé. Il savait qu'il n'a pas d'armée sous la main et il se fiait très peu au secours de l'empereur, qui pouvait lui devenir dangereux, étant donnés les mauvais sentiments du Palatin de Hongrie. Quant aux offres de Matthieu, il ne voulait pas encore en tenir compte ³.

Mais, dans de pareilles circonstances, le Transylvain se lia encore plus étroitement à son seul appui. D'après la demande du prince de Valachie, on lui donna, le 3 octobre, par les états de Transylvanie eux-mêmes, l'assurance qu'il sera aidé lui aussi, qu'il sera compris dans la paix qu'on concluerait et, si quelque malheur arrive, alors il pourra se retirer en Transylvanie avec les siens ⁴. Et, lorsque Socol apporta cet acte, on y répondit par un nouveau serment de tout le pays (22 octobre) ⁵.

En automne, Matthieu avait son camp sur la rivière de Buzău ⁶, mais il se trouvait lui-même à Bucarest, où il reçut les ambassadeurs transylvains, Barcsai et Thomas Bassa. Il s'était planté devant Kénaan, dans les environs de Bucarest ⁷,

¹ *Ibid.*, pp. 371—373, n° 285. Des espions de Rákóczy en Moldavie (octobre); Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1026, n° MDCCCXXXV.

² Sârbu, ouvr. cité, p. 93.

³ *Ibid.*, pp. 90—91. Le prince de Valachie faisait examiner par son représentant à Constantinople les intentions du prétendant Székely.

⁴ *Török-magyarköri emlékek*, IV, p. 406; résumé dans Sârbu, ouvr. cité, p. 94.

⁵ *Ibid.*, pp. 410—412; traduction chez Popea, ouvr. cité, pp. 59—60.

⁶ Dès lors Basile aurait eu l'intention de le prendre par surprise. Mais tout ce qui suit dans la chronique du pays (p. 321): secours transylvain, fuite des Moldaves, qui auraient été poursuivis jusqu'à la rivière de Putna, pillage des Hongrois, qui reviennent par Trotuș, sont des choses empruntées à une situation ultérieure.

⁷ Voy. la chronique du pays, qui encore une fois confond les événements: « il envoya le pacha Kénaan avec beaucoup de Turcs, qui campèrent plus haut que Bucarest, là où sont les moulins de Cotroceni, et d'autres, plus bas que Bucarest, du côté de Văcărești », p. 322. On voit « toutes les forces du pays en armes, restant jour et nuit auprès de leur prince »; *ibid.*

où il avait déjà remporté une victoire, avec une armée si imposante que le pacha n'essaya pas une rencontre ¹, et, de son côté, Rákóczy donnait l'ordre que son allié soit aidé ². Kénaan s'était enfui vers Brăila, cherchant à s'entendre avec Cantémir et répandant le bruit qu'il est question d'une attaque contre les Cosaques. Mais on ne fit rien, et le commandant turc du Danube descendit pour ses quartiers d'hiver jusqu'à Philippopolis.

Le calme régnait donc là où on s'était attendu à une grande surprise. « Les habitants des deux pays roumains sont chez eux : ils labourent et sèment ³ ». L'ennemi redouté qu'était Basile envoyait en Transylvanie un ambassadeur ⁴.

Mais Matthieu pouvait assurer, pendant le même mois d'octobre, que, loin d'avoir en vue un changement en Transylvanie, comme on l'avait cru, les Turcs enverront un nouveau drapeau à Rákóczy, qui avait attendu jusque là une poussée des Turcs venant par l'Ouest, de leur Banat, d'Inău, alors que à Lipova se trouvait le « vizir », c'est-à-dire le pacha de Bude, avec l'intrigant Bethlen ⁵. Il avait livré, du reste, aux pachas d Bude, Timișoara et Erlau, mais à lui seul, car il ne sentait pas le besoin d'être aidé, le combat de Salonta, près d'Orade, qui ne fut du reste qu'une rencontre d'avant-garde. Il avait montré cependant aux Turcs que la Transylvanie a une armée, avec un bon chef comme Sigismond Kornis, ce qui les engagea à chercher à le conserver aussi plus loin ⁶.

¹ Sources hongroises chez Sârbu, ouvr. cité, p. 99.

² *Ibid.*, pp. 99—100.

³ Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 1027—1028, n° MDCCCXXXVII.

⁴ *Ibid.*, p. 1028, n° MDCCCXXXVII. Il était occupé plutôt de ses édifices; *ibid.*, n° suivant. Une lettre de lui, signée « Wladislaus »; *ibid.*, p. 1030, n° MDCCCXL. Les Transylvains faisaient encore la garde vers la Moldavie au mois de novembre; *ibid.*, pp. 1031—1032, n° MDCCCXLII. Voy. aussi *ibid.*, n° suivant.

⁵ *Ibid.*, pp. 1029—1030, n° MDCCCXXXIX.

⁶ Voy. aussi le rapport vénitien de Ratisbonne, dans Hurmuzaki, VIII, p. 451, n° DCXLIV. Voy. aussi *ibid.*, n° suivant. Pour l'intervention de Matthieu, Sârbu, ouvr. cité, pp. 98—99.

Au mois de décembre, on savait maintenant que tout est fini¹. Pris par la guerre de Perse pour la domination en Mésopotamie, jusqu'au glorieux Bagdad, Mourad IV ne pouvait plus poursuivre des succès plus faciles sur le Danube. Dans ces régions, il y avait une seule chose à faire encore: mettre fin aux querelles entre les Tatars du khan Inaïet-Guirai et les gens de Cantémir. En hiver, l'empereur de Crimée faisait ses préparatifs pour détruire l'orgueilleux mirza, et, au commencement du printemps de l'année 1637, celui-ci était définitivement battu. Il sera mené à Constantinople, où l'ancien ami impérial de tant de princes moldaves finira par être tué. Puis, employant une révolte en Crimée, les Turcs appelèrent à la Porte Inaïet lui-même, et on y vit, pour la première fois, un « empereur » de cette façon: il eut le même sort que le rival qu'il venait de détruire². Un nouveau pacha de Silistrie et d'Otchakov, gardien de cette frontière orientale, Mohammed Tabani-Beuïouk, arriva, ayant aussi des contingents roumains, pour mettre fin à cette autonomie du Boudchak, qui avait trop longtemps duré³.

C'était une grande victoire pour Basile, plus intéressé que les autres à écarter cette humiliation et ce danger qui étaient « le troisième règne », celui des « Infidèles » sur le Bas-Danube. Ce ne fut pas seulement une défaite du frère de Cantémir, qui entendait continuer « la dynastie », mais aussi l'exclusion de ces voisins, si désagréables pour une Moldavie qui avait maintenant un prince fort. Sept chefs des Nogaïs furent transportés en Crimée, et même jusqu'au Don, alors que trois autres cherchaient un abri en Pologne, où ils avaient tant de fois pillé: on donna à ces exilés, qui venaient, bien que musulmans, la croix à la main, des terres sur le Dniepr, leur nombre s'ajoutant à celui des habitants tatars qui s'étaient conservés jusque là dans ce pays.

¹ *Ibid.*, p. 90.

² Voy. Iorga, *Cei dintâiu ani de Domnie ai lui Vasile Lupu*, loc. cit.

³ *Ibid.* Pour toute la carrière de Cantémir, des informations minutieuses dans Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*.

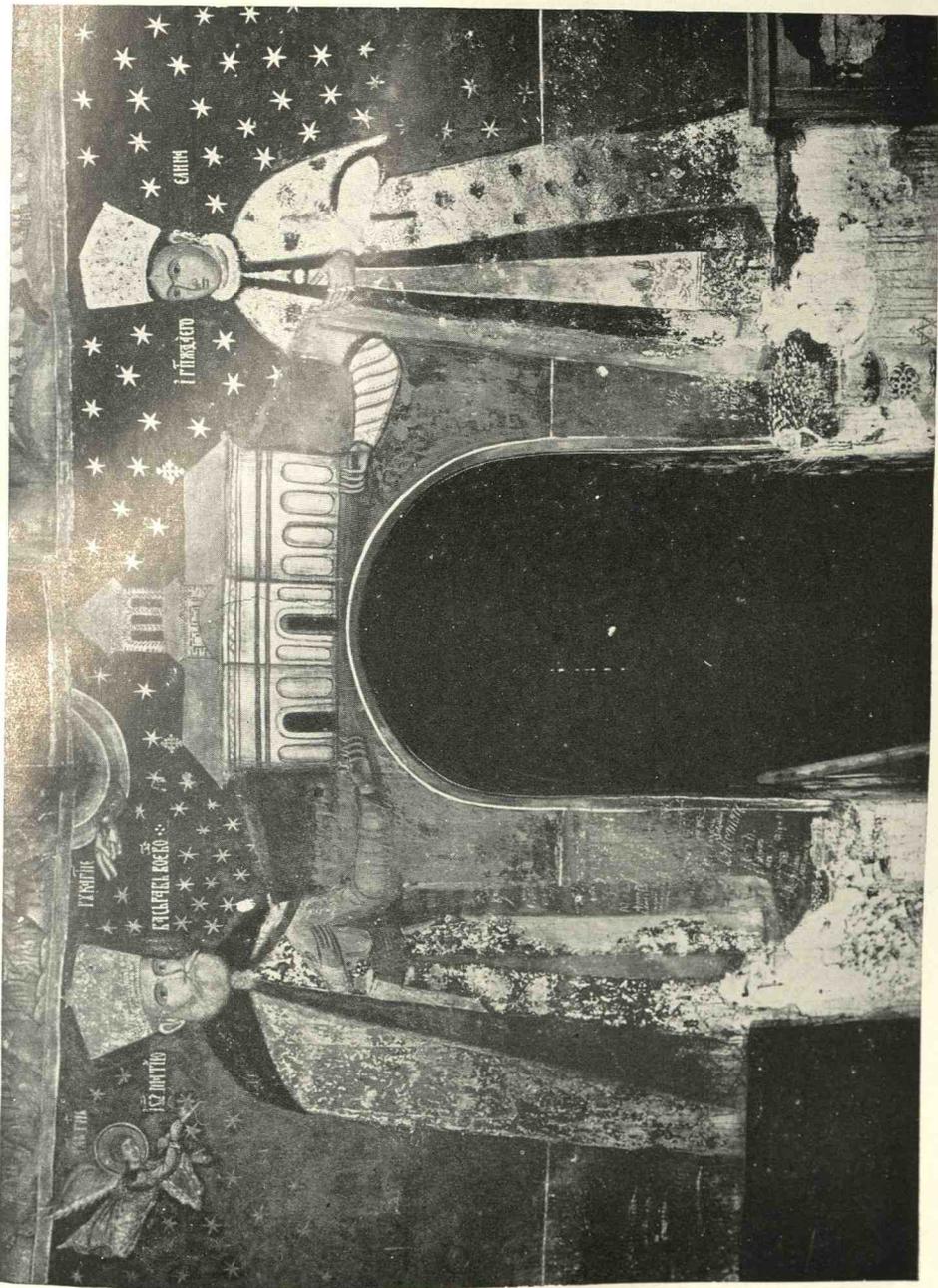


Fig. 8. — Matthieu Băsarăbă et la princesse Hélène, fresque au couvent d'Arnoba.

Lorsque, du côté des anciens adhérents de Cantémir, fut essayé un retour au passé, on demanda les soldats du prince roumain pour qu'une dernière expédition, partant de Cetatea-Albă, mette fin à ce chapitre d'aventures tatares¹. Basile aura pour ces régions de la Bessarabie méridionale un souci particulier, et les restes de sa fondation d'église à Chilia se conservent encore².

Là, à Chilia, les princes roumains, conservaient leurs troupes aussi en automne, lorsque Matthieu fut assuré que le pacha Mohammed a l'intention de se saisir de sa personne, et ceci par suite des efforts prolongés de son voisin de Moldavie, qui, voulant placer son frère Gabriel en Valachie, poursuivait le retour au système d'union, par la même dynastie, des pays roumains.

Cependant, il s'était cru plus sûr que jamais, après avoir réussi, par de grands sacrifices d'argent, à faire couper le nez et les oreilles au pauvre ancien prince Léon, qui fut ensuite mené à travers les rues de Constantinople sur un âne, portant une couronne de boyaux sur la tête³.

Dès le mois d'octobre, on connaissait les intentions des Turcs d'en finir avec ce vassal trop puissant au point de vue militaire pour pouvoir être encore toléré. L'ambassadeur de Hollande, toujours bien informé, note, le 17 du mois, que la décision était déjà prise. Matthieu devait être pris par surprise: « les Turcs cherchent à se saisir, d'une façon habile et sans verser le sang, du prince de Valachie, qui est ici très soupçonné et haï, à cause de ses grandes attaches avec le prince Rákóczy, et ce projet sera mis à exécution sous la direction de l'ancien grand vizir Mohammed-

¹ *Ibid.*, pp. 227—228. Les soucis à cause des Tatares en Moldavie; Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 1037—1038, n° MDCCCCLII; cf. *ibid.*, pp. 1035—1036, n° MDCCCXLVIII. Voy. aussi Sârbu, ouvr. cité, p. 104, d'après les sources hongroises.

² Voy. ses rapports avec le khan; Hurmuzaki, IV², p. 491, n° DLXIV.

³ *Ibid.*, p. 493, n° DLXVII. Une lettre adressée par Matthieu à Basile, auquel l'ancien prétendant italien Locadello montrait que, le prince l'ayant permis, il venait de fonder une église catholique à Bucarest; *ibid.*, n° précédent.

Pacha »¹. L'appui du puissant Rousnamégui, à une époque où le vizir était avec le Sultan en Asie et le caïmacam, bien payé par Basile, se montrait un ennemi déclaré, ne pouvait plus être utile à Matthieu. Kénaan n'avait pas encore été remplacé lorsque les deux princes reçurent l'ordre de se présenter dans le camp turc. Basile parut à Ismaïl, mais Matthieu s'arrêta par prudence en chemin sur les bords du lac Ialpoug, pour revenir ensuite, se bornant à envoyer des cadeaux aux Turcs venus pour l'arrêter².

Ceux-ci, de leur côté, feignirent de vouloir le conserver sur son siège; ils répétaient ainsi la tentative faite l'année passée dans le Banat à l'égard de Rákóczy³. La charge de se saisir à l'improviste de Matthieu passa, mais sans aucune autorisation écrite, par un simple acte d'autonomie du pacha du Danube, ainsi que l'avait déjà fait, jusqu'au moment où il avait perdu la tête, son prédécesseur, le Caucasien Abaza, sur Basile. Sous prétexte que le refus de se soumettre à la convocation militaire équivaut à un acte de trahison, le prince de Moldavie fut chargé de l'exécution.

Dès l'été, Rákóczy, prévoyant ce qui devait arriver⁴, avait demandé l'avis de ses conseillers si, le prince étant menacé, il doit être ou non aidé par les armes, et la décision qu'avait recommandée Sigismond Kornis, le général de la principauté, fut prise dans le sens d'une intervention seulement à cause du blâme qu'on encourrait en abandonnant l'homme qui avait eu, en 1636, une attitude si loyale, et aussi à cause de la confusion qui se produirait si Matthieu, se prévalant de l'acte d'assurance à peine signé, aurait passé en Transylvanie, et les Turcs l'y auraient réclamé, comme ils l'avaient fait jadis pour Pierre Boucle-d'oreilles⁵. Du reste, des ambassadeurs de la

¹ Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CLXXXVI, note 3.

² Chronique du pays, p. 322; Miron Costin, p. 304; chronique turque; Iorga, *Studii și doc.*, I, p. 61. Voy. plus haut.

³ Rapport hollandais, dans Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CLXXXVIII, note 5.

⁴ L'empereur était informé dès le mois de juin sur la situation périlée de Matthieu; Hurmuzaki, IV, p. 629, n° DLII.

⁵ Sârbu, ouvr. cité, pp. 109—111. Le rassemblement du contingent saxon; Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1039, n° MDCCCCLIII.

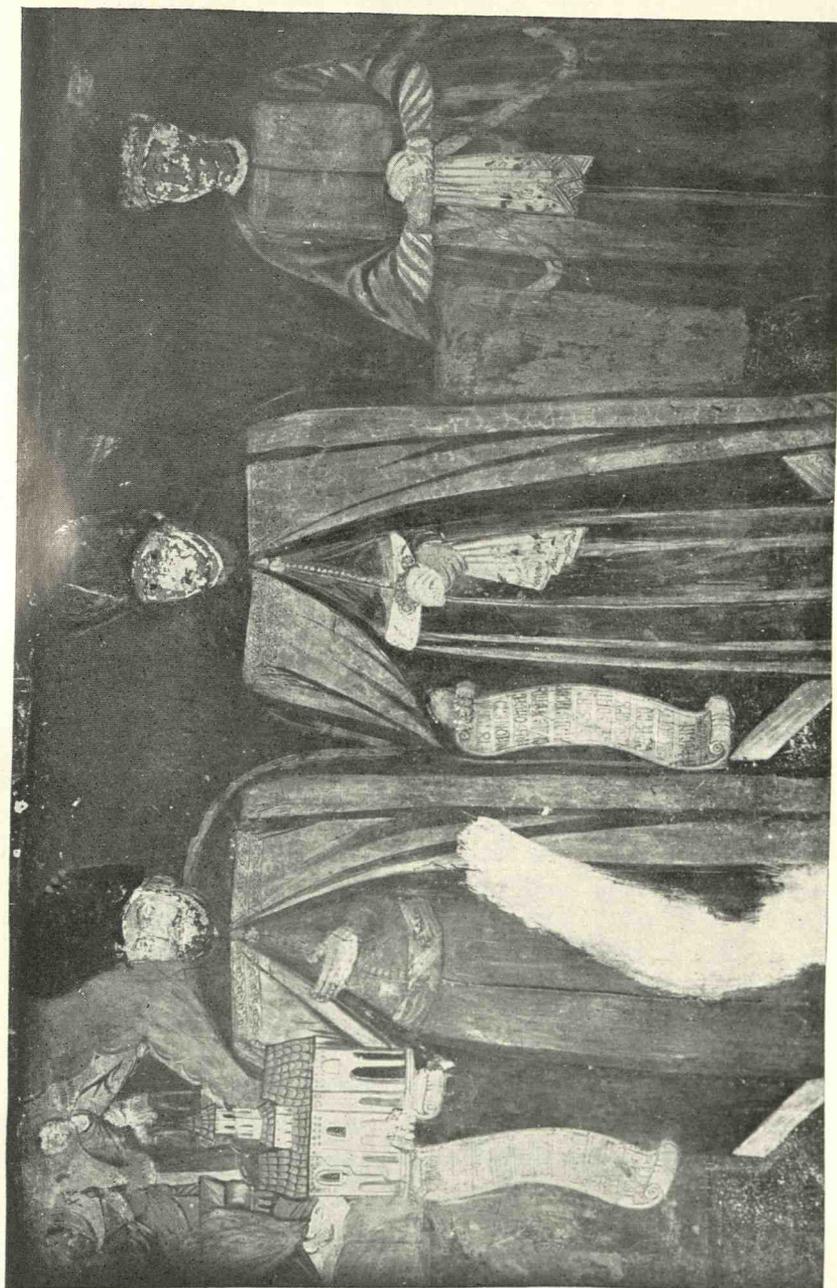
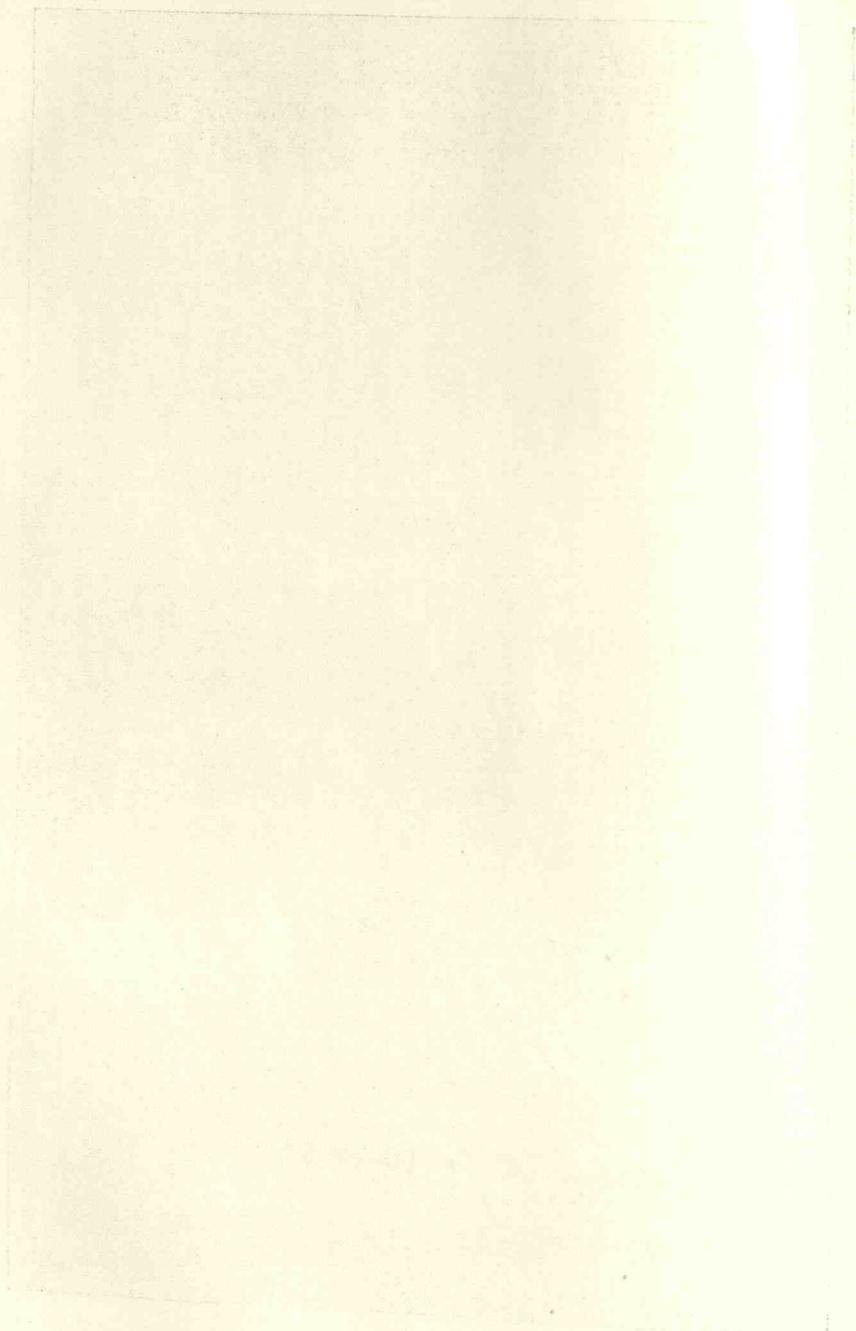


Fig. 9. — Basile Lupu et sa famille, fresques de l'église de Hlincea, district de Jassy.



part de ce voisin, qui se serait senti menacé, demandaient que le traité soit exécuté: les logothètes Sima et Sabbas passèrent en Transylvanie, et on trouve le dernier près de Sibiiu au commencement du mois de novembre ¹.

Or, non seulement le contingent transylvain ne passa pas la montagne, mais Rákóczy prit des mesures pour chasser de Moldavie l'homme des Turcs, l'ambitieux qui ne se contentait pas d'un seul pays, et, dans ce but, il conclut une convention avec Jean Movilă, qui le désirait depuis longtemps. Par cet acte du 30 novembre, le futur prince moldave *in spe* promettait d'envoyer annuellement le cadeau de chevaux, à savoir au nombre de quatre, et le tribut de 4.000 ducats ². Des mesures étaient prises aussi pour l'exploitation des mines, pour la création d'une armée permanente de Cosaques et d'Allemands, pour le développement du commerce entre les deux pays. On n'oubliait pas, du reste, aussi une clause sur la proportion dans laquelle on se partagera les biens du prince Basile.

Mais, jusque là, le sort des armes avait décidé.

Basile, qui s'était entendu peut-être avec quelque groupe de boïars valaques mécontents, au lieu de s'en retourner chez lui, à Jassy, pénétra en Valachie, du côté de Buzău. Mais il trouva aussitôt, non seulement une armée que Matthieu avait toujours à sa disposition, mais aussi le premier envoi du contingent transylvain. Ces Hongrois du prince voisin venaient par la vallée de Teleajen, sous la conduite d'un futur prince de Transylvanie, très mêlé lui aussi aux affaires roumaines, Jean Kemény, qui était à Vălenii-de-Munte le 11 novembre ³. Il descendait vers le camp fixé par Matthieu, à Șoplea, sur la même rivière. On attendait que Jean Movilă, qui venait de conclure, le 2 novembre, encore un acte d'obligation envers Rákóczy, entre en Mol-

¹ Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CLXXVIII, note 5; p. CLXXIX.

² Engel, *Gesch. der Moldau*, pp. 265—267; *Török Magyarokóri Allam. Okm.*, III, p. 504 et suiv.; Sărbu, ouvr. cité, p. 117 et suiv.

³ Inédit, dans Iorga, *Studii și doc.*, II, p. CLXXXIX et note 3.

davie par le défilé de Breţc¹. Enfin, Tholdalagy, qui amenait le second groupe de troupes de secours, avançait lentement du côté de Braşov, vers le défilé de Buzău.

C'est par Miron Costin lui-même qu'on peut connaître les éléments dont se composaient les deux armées. Chez Basile, il y avait des « troupes indigènes » et quelques mercenaires, parmi lesquels des « Serbes », qui n'étaient que des Bulgares, à cheval; du côté de Matthieu, 1000 mercenaires, parmi lesquels aussi des cavaliers moldaves qu'on appelait « levinţi » (d'après le mot roumain qui signifie solde, « leafă »), à côté de Hongrois et de Polonais à cheval, sans compter ces trabants que les Roumains appelaient « dărăbanţi », qui sont connus, avec leur chef, nominalement, par les serments prêtés à Rákóczy². Jean Movilă lui-même assure que Basile n'avait qu'une armée indigène, et c'est pourquoi il croyait pouvoir se saisir aussitôt de la Cour dans la capitale du pays³.

Mais le prince transylvain lui-même ne désirait pas un combat, recommandant, au contraire, à ses capitaines de l'éviter, pour ne pas rompre la paix avec les Turcs, et Matthieu, qui le voulait impatiemment, se plaignant que les Hongrois ne veulent pas se soumettre à ses ordres⁴, n'arriva pas à voir l'ennemi. Car Basile avait changé de chemin, du moment que la surprise ne lui avait pas réussi. Maudissant ce « chien », le prince de Valachie se demandait « où est l'honneur » de son voisin de Transylvanie⁵.

L'armée moldave fut reconduite pendant quelque temps par les cavaliers de Matthieu, qui arrivèrent en Moldavie jusqu'à la région de Tecuciu, et on voit le prince lui-même adresser une lettre à l'empereur, de son camp sur le Siretiu,

¹ Pour ce détail *Török-Mag. Emlékek*, IV, p. 504 et pour toute sa tentative, Sârbu, ouvr. cité, p. 117 et suiv.

² Voy. aussi Miron Costin, p. 305.

³ *Levelek és Okiratok*, II, p. 446; cf. Sârbu, ouvr. cité, p. 121. Rákóczy n'osa pas lui fournir un vrai secours; *ibid.*, pp. 120—121. Ceci bien que ses conseillers lui démontraient que la Transylvanie serait tout à fait rassurée ayant deux amis aux frontières.

⁴ Sârbu, ouvr. cité, pp. 119—120. Il était, le 13, à Şoplea, *ibid.*, p. 118. Son postelnic aurait cherché à faire révolter l'armée; *ibid.*, note 5.

⁵ Mémoires de Kemény.

le 6 septembre ¹. La Moldavie n'eut à subir que quelques dégâts du côté de cette revanche valaque, mais surtout de celui des Hongrois de Rákóczy qui, évitant le défilé de Brețc, où les attendait le boïar Șoldan, se dirigèrent sur la vallée du Trotuș, maltraitant tout ce qu'ils trouvaient en chemin ². Jean Movilă, qui était déjà entré dans le pays, avait été repoussé ³.

Les Turcs étaient restés immobiles. De la part du serdar danubien, Matthieu reçut des lettres amicales. Comme le Sultan se préparait pour sa campagne décisive contre Bagdad, un envoyé impérial apporta au prince de Valachie le *moukarer*, c'est-à-dire la confirmation de celui qui avait si bien pris ses mesures. Mais le nouveau gardien du Danube, Nassouf-Housséin, obtiendra que Basile lui-même soit confirmé.

Il paraît que, pour rappeler ce succès, Matthieu éleva le grand couvent de Căldărușani, sur la place même où il avait eu son camp ⁴.

Pour raccommoquer la situation de ce prince à la Porte, était arrivée à Constantinople, comme en 1633, une grande manifestation, mais cette fois par écrit, de la part du pays, qui se portait garant de la fidélité du prince.

Maintenant, Matthieu reçut donc de la part du gouvernement ottoman l'assurance qu'il n'y avait eu auparavant aucun ordre

¹ Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 245, note 2.

² Miron Costin; Melchisédec, *Cronica Romanului*, I, p. 262 et suiv.; rapport de Rákóczy aux Impériaux, dans Hurmuzaki, IV, p. 635 et suiv.; *Mon. Com. Trans.*, loc. cit.; rapport vénitien de Constantinople, Hurmuzaki, IV², pp. 494—496, n^o DLXX—DLXXII, et VIII, pp. 452—453, n^o DCXLVI; pp. 466—467, n^o DCLXII; rapport hollandais (pour l'immixtion de l'ambassadeur, Hurmuzaki, IV², p. 497, n^o DLXXXIII; VIII, p. 471, n^o DCLXVIII), dans Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 203 et suiv.

³ Rapport hollandais dans Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 207. Il aurait attendu aussi un contingent de Cosaques de Pologne, dont il avait parlé jadis, mais à ce moment éclata la guerre entre le hetman polonais et les Cosaques; voy. *ibid.*, p. 208. Cette retraite est visée par Miron Costin, lorsqu'il dit (p. 305): « mais ensuite les troupes indigènes s'en retournèrent, et le prince Basile lui-même, et ils avaient battu les Valaques et pris quelques prisonniers, et quelques-uns des Valaques y périrent ». Il n'y a pas de patriotisme moldave dans cette mention.

⁴ Pas Căldărușa: *Levelek és okiratok*, II, pp. 444—445; cf. Sârbu, ouvr. cité, p. 118, note 5.

impérial contre lui¹, et le Sultan défendit au caïmacam de troubler la situation actuelle sur cette frontière, car on avait vu quelle défensive peut être opposée par ces deux pays, où se conservait encore l'esprit militaire de l'époque de Michel: en effet, on parlait à Constantinople de plus de « 30.000 » soldats de Basile, auxquels Matthieu aurait opposé « 28.000 » soldats, avec 20 canons², mais, d'après d'autres, seulement 12.000³. Payer les Turcs, mais « l'épée à la main », était la devise de Matthieu⁴.

N'ayant pas réussi à installer par surprise en Valachie son frère, dont parle Miron Costin, — et il peut avoir raison —, ou son fils Jean, Basile abandonna le moyen, employé jusque là, de l'appui à la Porte elle-même par l'aga du sérail, plus puissant que tous ces vizirs passagers, mais contre-balançé sans cesse par l'intime de Mourad, le silichdar, ami de Matthieu, et il chercha à provoquer une simple intervention du pacha de Silistrie, auquel il se préparait à envoyer cet enfant. Nicolas Catargiu, grand postelnic, alla donc tâter le terrain, mais il lui sembla que ce petit prince Jean pourrait arriver plus vite à Constantinople qu'à Bucarest. Alors le candidat au trône valaque, qui se trouvait déjà près de Silistrie, prêt à partir pour sa principauté, dut revenir aussitôt près de son père⁵.

¹ Voy. les sources transylvaines dans Sârbu, ouvr. cité, pp. 124—125. Voy. aussi *ibid.*, p. 125 et suiv., sur l'attitude des Turcs.

² Rapports vénitiens déjà cités. Nouvel envoyé turc en septembre; *ibid.*, p. 498, n° DLXXVI (= VIII, p. 473, n° DCLXXI). Pour la mort, pendant cette même année 1638, de Rousnamedchi; *ibid.*, p. 499, n° DLXXVII. Le caïmacam s'offrait à être l'appui de Matthieu, qui, de son côté, préférait se chercher dans le camp impérial un autre protecteur; *ibid.*, n° suiv., et p. 501 (aussi *ibid.*, VIII, p. 474, n° DCLXXIII).

³ Rapport hollandais déjà cité. On avait parlé aussi de « 10.000 » Transylvains venus au secours de Matthieu; Hurmuzaki, IV, p. 636. D'après un autre compte, à peine « 8.000 »; *ibid.*, p. 639, n° DLXVI. Il est question aussi de troupes moldaves qui seraient entrées dans le pays des Szekler, et ceux-ci s'étaient montrés peu loyaux à l'égard du prince de Transylvanie; *ibid.*, p. 638, n° DLXV.

⁴ Sârbu, ouvr. cité, p. 130.

⁵ Cette information se trouve, en détail, seulement chez Miron Costin,

Entre temps, Rákóczy observait ce qui se passait en Europe centrale, où la Maison d'Autriche combattait contre les grandes difficultés suscitées par ses ennemis. Les Suédois du grand roi-soldat Gustave-Adolphe s'étaient mêlés à la guerre de Trente Ans, et la mort de l'empereur Ferdinand II, en février 1637, ainsi que les empêchements que devait rencontrer en chemin son successeur, Ferdinand III, pouvaient ouvrir de belles et séduisantes perspectives à ce prince de Transylvanie, originaire de la Hongrie Supérieure, où il conservait tant d'amitiés. Attendant une recrudescence de la guerre, qui se produisit en 1639 déjà, il voulait en finir, une fois pour toutes, avec ces intrigues sur ses frontières. Il n'avait pas besoin de l'élan militaire de Matthieu, soutenu par une noblesse hardie, qui avait tant de fois imposé le respect aux Turcs. Comme le voisin valaque semblait penser à une revanche, Rákóczy pensa qu'il valait mieux se lier avec celui des deux princes qui s'était montré inférieur sous le rapport militaire.

Il chercha donc à s'assurer Basile, et, dans ce but, commença une médiation de paix, que les Turcs eux-mêmes désiraient pendant l'absence du Sultan. Au cours de l'automne de cette année 1637, le prince de Moldavie envoya en Transylvanie, comme ambassadeur, Şoldan, et Matthieu son boïar Sima.

Le Moldave créa des difficultés pour conclure ce qui, à son avis, et d'après les instructions qu'il avait reçues, ne pouvait pas être un simple acte de fraternité avec des clauses concernant les réfugiés, les conspirations, une action commune des représentants de ces deux pays à Constantinople¹. Pour qu'on ne puisse pas arriver à un résultat, il souleva des réclamations d'argent dès l'époque où, par les efforts des deux princes, on était arrivé à faire tomber Kourt Tchélébi, et il exigeait que le métropolitain de Valachie lui-même et toute une délégation de boïars arrivent pour porter sous serment un témoignage dans le procès qui s'était ouvert

p. 306. Pour la date, Sârbu, ouvr. cité, p. 153 et note 1. Jean, qui avait une santé faible, alla aux bains de Karnabad.

¹ *Török-Magyarkóri Emlékek*, V, pp. 17—20; Sârbu, ouvr. cité, pp. 139—140.

ainsi. Naturellement, Matthieu rejeta une prétention pareille, objectant que Léon, qui avait été, lui aussi, détruit par une intervention commune, n'avait pas demandé son pays, mais bien la Moldavie, et, en fait de serments, il y en a déjà un, que lui, Matthieu, n'avait pas violé ¹.

Mais les ambassadeurs transylvains qui accompagnèrent ceux de cette « fraternité » non réussie, Barcsai et Bassa, d'anciens spécialistes des affaires roumaines, d'un côté, et un Jean Daniel, de l'autre, vinrent continuer cette discussion. Avec Matthieu fut renouvelé, le 23 octobre, l'ancien pacte, avec la clause, pour satisfaire le prince voisin, que, chaque année, le 6 mars, la Valachie enverra en Transylvanie le tribut de 5.000 florins en bonne monnaie ancienne, pour les pâtres, deux chevaux de l'hommage s'y ajoutant ².

Mais, dès ce moment, on avait préparé, le 29 septembre, un acte avec la Moldavie, qui était encore plus favorable, et Basile prêta le serment, trois jours après le serment de Matthieu à Târgoviște, le 26 octobre. En tant que sujets du même empereur oriental, les deux princes se donnent des assurances d'amitié, promettant de ne pas soutenir leurs ennemis réciproques, à la seule réserve du Sultan. Si, « par-dessus la volonté de l'empereur » (ottoman), des « prétendants, des rivaux, des ennemis » s'élèveraient contre le Moldave, il sera secouru. Même un secours armé viendra « *contre des voévodes étrangers* ». Mais, bien entendu, Basile, de son côté, n'attaquera pas « le prince Matthieu ou son pays », et ceci était libellé sans aucun qualificatif d'amitié pour celui qui avait été pour la Transylvanie, à une heure difficile, un appui si utile ³.

Les ambassades du Moldave se succèdent en Transylvanie le long de l'année 1639 ⁴. On voit bien que Basile cherchait à tirer tout avantage de ces assurances et pro-

¹ D'après la publication magyare citée, Sârbu, ouvr. cité, p. 141 et suiv.

² Engel, *Gesch. der Walachey*, pp. 291—292. Pour le document voy. Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. cxcv et notes 3 et 4.

³ *Török-Mag. Allan-Okm.*, loc. cit., pp. 26—29; *Mon. Com. Trans.*, loc. cit., pp. 216—217; Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 200—210, n° LIV. Voy. Sârbu, ouvr. cité, p. 136 et suiv.

⁴ Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 212 et suiv. (le trésorier Buhuș, avec quarante-six personnes, en juin).



Fig. 10. — Jean, fils de Basile Lupu, d'après un tissu.

messes. Concernant son ancien projet d'union dynastique entre sa Moldavie et la Valachie, où son père avait eu tant de liens, étant même enterré dans son église de Stelea à Târgoviște, il cherchait maintenant à obtenir des Turcs mêmes les formes nécessaires.

En ce qui concerne Rákóczy, Basile lui promettait un « tribut » assuré de 10.000 florins par an, et le nombre des chevaux d'hommage sera de six, dont deux bons chevaux turcs, observant aussi tout ce qu'on avait eu jusque là de la part de Matthieu ¹. Quant aux Turcs, le prince de Moldavie leur met en perspective un rapport fiscal plus facile avec les pays roumains, leur offrant un tribut de 300.000 ducats turcs en dehors de la même somme, payée une fois pour toutes, au moment où il aurait obtenu ce second drapeau d'inféodation ². Mais il ne savait pas les offres que Matthieu faisait aux Vénitiens, en guerre contre les Turcs pour la grande île de Crète, auxquels il offrait un contingent de 40.000 hommes ³ et aussi ses rapports avec l'empereur, qui lui envoyait, par Luc Matkovich le Ragusain ⁴, un collier en or avec son portrait ⁵.

Donc les Turcs permirent à Basile de prendre par les armes, avec un concours de Tatars, le trône qu'il désirait, et, cette fois, le prince de Moldavie lui-même pensait s'établir en Valachie, abandonnant à son pauvre fils maladif, Jean, forcé maintenant de chercher une amélioration aux eaux de Brousse, la Moldavie, où il l'établit déjà, « avec ses boïars, ses régents, dans la qualité de prince intégral » ⁶.

¹ *Török-Mag. Állam-Okm.*, III, pp. 34—36.

² Rapport hollandais, dans Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 211; cf. des offres plus grandes dans Sârbu, ouvr. cité, p. 158.

³ Hurmuzaki, IV², p. 499 et suiv.

⁴ « Lucad Trapovan » est Luc Dobrovniki.

⁵ *Ibid.* Des tentatives de le gagner pour une participation avec Rákóczy à la guerre de Trente Ans; Sârbu, ouvr. cité, p. 155. Rapports avec la Pologne, *ibid.*, pp. 180—181. Mais l'ambassadeur polonais à la Porte, Miaskowski, se plaint, en même temps, de Matthieu, qui est « défavorable », et de Basile, « ce renard et ce sensal », qui avait voulu le tuer; Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 222—223, n° LIX, et p. 223, note 1.

⁶ Miron Costin, p. 307.

Un tchaouch vint apporter la destination du prince de Valachie, au commencement de novembre, et on apprit à la Porte qu'il avait été tué, Matthieu se retirant avec son armée vers la montagne. Alors, on aurait donné des ordres d'intervenir au pacha de Silistrie et d'Otchakov¹. Un récit contemporain montre que Basile avait envoyé avec ce tchaouch qui était ce que les Turcs appelaient un « aga d'installation », Skemni-Agassi, un de ses boïars, le Grec Constantin Caragea. Toute une conspiration grecque s'était formée pour faciliter la tâche de l'envoyé impérial: Constantin s'était entendu avec ses frères, qui étaient boïars en Valachie, le ban Pavlaki et un Apostolaki. Mais le tchaouch fut arrêté au vilage de Copăceni, sur la route de Bucarest, et ses lettres saisies. Matthieu le fit retenir jusqu'à ce que sa situation eût été éclaircie à Constantinople².

Le 22 novembre, de Focșani, sur la frontière, Basile délivrait un document dans lequel il s'intitulait en même temps « prince de Moldavie et de Valachie »³. C'était plus que n'avait osé jusque là aucun de ses prédécesseurs, qui, tout en établissant quelque parent dans l'autre principauté, ne s'étaient jamais arrogé une situation dominatrice sur les deux pays. Que pouvait être, à côté du prince qui s'accordait cette situation, la présence à Bucarest de l'enfant Jean, entouré par un Conseil quelconque de boïars gagnés⁴!

L'ordre du Sultan⁵ fut particulièrement dur pour celui qui oserait résister: « je vous forcerai à disparaître sur votre terre, et j'enverrai des Turcs pour y habiter, et dans vos églises le khodcha criera »⁶. Basile avait une armée de beaucoup supérieure, mais composée d'éléments indigènes qui avaient été attirés par des exemptions d'impôts,

¹ Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 210—212, n° LV.

² Constantin le Capitaine, pp. 122—123.

³ Melchisédec, *Cron. Hușilor*, p. 273.

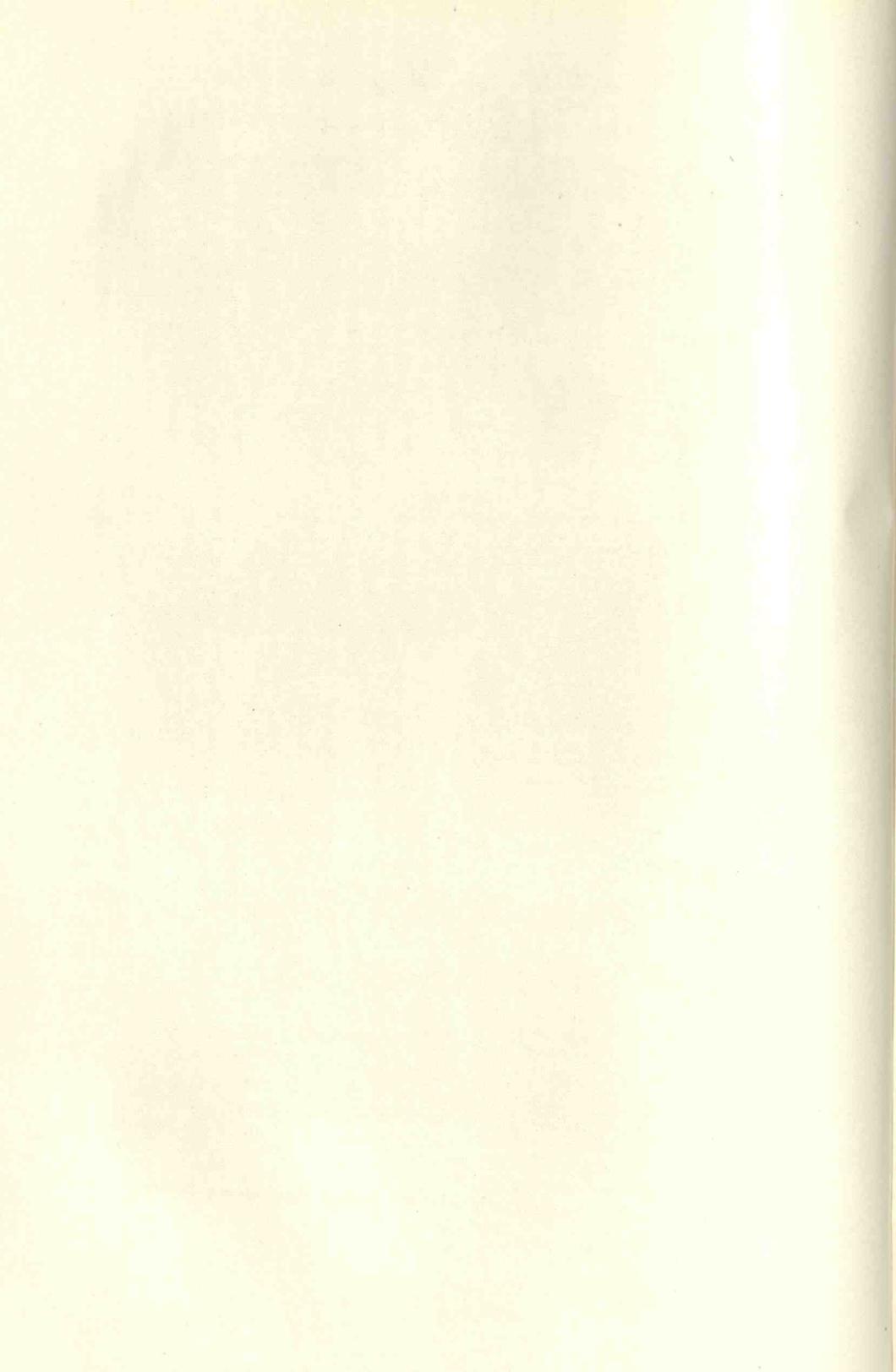
⁴ Voy. dans Miron Costin, p. 309: « Être prince en même temps en Valachie et en Moldavie ». Cf. aussi un document donné de Jassy, dans Urechiă, *Miron Costin*, I, phototypie.

⁵ Voy. Hurmuzaki, VIII, pp. 483—488, nos DCLXXXVIII—DCLXXXIX.

⁶ Sârbu, ouvr. cité, pp. 157—158, 171.



Fig. 11. — Matthieu Bășarabă et la princesse Hélène, d'après une enluminure contemporaine.



imposant aux habitants de donner un cavalier pour chaque maison ¹.

Cependant Matthieu, plein de mépris à l'égard de ces « serpents venimeux » que sont les Turcs ², était sûr de ses soldats, et l'amour du pays l'entourait, aucun de ses boïars n'ayant l'intention de passer ouvertement à l'ennemi. Il eut donc le courage de combattre. Il descendit sur les rives de la Prahova et avança jusqu'à son confluent avec la Ialomița, plaçant le camp à Nenișori ou à Ojogeni.

Son camp résista aux Tatars ³ quelques jours de suite, puis Matthieu ordonna d'attaquer par-dessus le gué de la rivière une armée déjà dispersée pour piller, car Basile n'osait pas chercher son ennemi sur ce terrain si bien défendu par la nature même : « les gués des eaux et des espaces fermés, avec des forêts de tous côtés et des marécages ».

Les cavaliers de son armée avaient en selle aussi un homme de pied ; les canons furent transportés sur l'autre rive. Encore une fois, la seule présence de cette puissante armée, animée d'un excellent esprit, décida. Les Moldaves, attirés aussi par la panique des Tatars, durent se retirer. Les canons furent perdus. Basile s'empessa d'aller se renfermer chez les Turcs à Brăila, où il courut le danger d'être retenu par les commandants de cette forteresse et de celle de Mecin, sur l'autre rive ⁴.

De son côté, rassemblant quelques modestes boïars, un Gorgan, un Sămăchișe, un trésorier Cârstea, Jean Movilă avait fait une nouvelle tentative du côté de Trotuș, ce qui avait amené la retraite de la Cour moldave, de Jassy à Huși ⁵.

¹ *Ibid.*, p. 134. Il expliquait aux Turcs qu'il ne fait que se défendre contre les intentions de Jean Movilă ; *ibid.*, pp. 134—135.

² *Ibid.*, p. 154.

³ Pour leur présence, *ibid.*, p. 165, note 6.

⁴ Miron Costin, p. 308. Le Grec Stamati, l'ayant averti du danger, l'aurait amené jusqu'à Galatz (cf. sur lui la généalogie de Basile, dans Iorga, *Studii și doc.*, III, p. 31 ; cf. *ibid.*, IV, p. 224, note 1). Il écrit « Mecin », ce qui paraît venir de « mecet », c'est-à-dire mosquée. La forme « Măcin », employée aujourd'hui, vient d'une simple confusion avec le verbe *a măcina*, moudre.

⁵ Sârbu, ouvr. cité, p. 165, note 6.

Puis, comme le grand écuyer, qui apportait les drapeaux pour Basile et pour le petit prince Jean, se trouvait lui-même parmi les prisonniers, il fut honorablement retenu et renvoyé avec le tchaouch, auquel on n'avait fait aucune offense, pour porter à la Porte un *arz*, c'est-à-dire une pétition, dans laquelle toute cette affaire était présentée comme une simple initiative erronée du pacha du Danube, et, de fait, celui-ci perdit sa place et ensuite sa vie aussi, et, même, les dénonciations de Matthieu, soutenu par le silichdar, amenèrent l'exécution du vizir ¹.

Il y a aussi une version moldave de ce combat: la princesse de Moldavie écrivait que « Sa Majesté le prince a battu le prince Matthieu, et ils (les Valaques) se sont renfermés dans leur camp, dans la vallée supérieure du Teleajen, et notre prince à nous se trouve à Gherghița, avec son armée » ². Pour Matthieu, cela avait été cependant un vrai combat. C'est ce que dit l'inscription qu'il fit apposer à l'église de Gherghița, élevée en l'honneur du saint martyr guerrier Procope, auquel Étienne-le-Grand avait jadis dédié une église. Il y est dit que, « ayant eu un combat à Nenișori, sur la Ialomîța, avec l'ennemi de Sa Majesté et du pays » —, comme toujours il place le « pays » à côté de sa personne, voulant affirmer de cette façon l'origine et le caractère de sa domination, venue d'une élection, de la volonté et de l'amour de ce pays, ainsi qu'il l'affirme dans une lettre à

¹ Miron Costin, p. 300.

² Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1058, n° MDCCCXXXI. Les campagnes contre Matthieu, dues à l'ambition de Basile, sont décrites largement par un historien français ultérieur. Avec le sacrifice de 500.000 thalers, offerts au caïmacam, et d'un accroissement du tribut, le prince de Moldavie avait, continue cette source, gagné le trône de Valachie pour son fils. A Constantinople, on aurait arrêté le représentant de Matthieu, pour qu'il n'en avertisse pas son maître, et on aurait demandé au prince de Transylvanie et au roi de Pologne de ne pas aider celui qui doit en avoir assez de « sept années de règne ». Dans une campagne d'hiver, on envoie le second silichdar à l'armée de Basile. De son côté, Matthieu offre en vain, lui aussi, une augmentation du tribut. En désespoir de cause, il finit par battre les ennemis, chasser le silichdar et recueillir un gros butin. Le caïmacam aurait été étranglé pour avoir conseillé une entreprise si malheureuse; Vatel, ouvr. cit., IV, p. 535 et suiv.

Rákóczy lui-même ¹ —, « avec le prince Basile », il s'est adressé à ce saint, capable s'assurer la victoire, et est arrivé ainsi à gagner un vrai et décisif succès. « J'ai soumis les ennemis », mais pas un seul mot sur les Moldaves, d'autres Roumains; il n'est question que de Basile individuellement, et c'est d'une grande importance pour l'âme de ce prince « roumain »; il faut observer, du reste, que les prisonniers furent épargnés ² —, « sous les pieds de Ma Majesté, et je les ai couverts de honte, et les ai expulsés du sol de mon pays » ³.

Pendant ce temps, le petit Jean avait été, en Moldavie, pays qu'on lui avait cédé, un vrai prince. Il fallut donc qu'il *abdiqua* au milieu du Conseil de ses boïars, à cause de son ancienne maladie, les pieds et les mains étant « flasques » ⁴. Ainsi, par la volonté du pays, habitué à élire ses chefs, Basile, chassé en tant que prince de Valachie, reprenait son siège en Moldavie ⁵.

Comme Matthieu avait vaincu et avait annoncé aussitôt sa victoire à ce prince de Transylvanie dont, malgré toutes les formes perfides employées envers la Valachie, il n'avait plus aucun secours ⁶ —, il envoya une brillante ambassade, avec Hrizea, le logothète Grégoire et ce Ragusain, bien connu, Marc Vladcovich, alors que Lupu donnait des explications seulement par son homonyme et jadis collègue comme boïar, Lupu Prăjescu ⁷ —, le prince de Transylvanie, pressé de li-

Voy. « réunir les deux Principautés et faire entrer celle de Valachie dans sa maison »; *ibid.*

¹ Sârbu, ouvr. cité, p. 171.

² Fermeňžin, *Monumenta Slav. Merid.*, XVIII, p. 103.

³ Iorga, éd. de Constantin le Capitaine, p. 122, note 2. La date de l'inscription est le 26 mai de l'ancien style. Cf. aussi les notes de l'interprète polonais Romaszkievicz, dans P. P. Panaitescu, *Călători poloni*, pp. 34—35.

⁴ Il mourut peu de temps après, à Constantinople; son corps, embaumé, fut envoyé à son père; Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 226, n° LXIII.

⁵ Miron Costin, pp. 308—309.

⁶ Voy. ses discussions avec les conseillers sur ce rapport, Sârbu, ouvr. cité, pp. 150 et suiv., 168—169. Mauvaise conduite des Hongrois dans l'armée; *ibid.*, p. 169.

⁷ Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 214—215.

quider tous ses rapports, se tourna, maintenant, vers celui qui s'était montré le plus fort.

D'autres ambassades valaques se suivent, à côté des boïars moldaves envoyés par Basile. Pour ne pas en arriver à une décision, Rákóczy dut recourir aussi au moyen de consulter jusqu'aux villes saxonnes au sujet de « ce conflit des voévodes de Valachie et de Moldavie, dans leur camp, l'un contre l'autre »¹.

Nous avons dans une version transylvaine le traité conclu, au milieu de la Diète de Transylvanie, le 14 mai 1640, entre Matthieu et celui qui l'avait totalement abandonné à l'heure difficile². Rákóczy demanda qu'on déclare inutile une nouvelle forme, parce que les Transylvains avaient observé fidèlement l'autre. On n'accorda donc qu'une simple confirmation à la nouvelle ambassade solennelle, composée du métropolitain Théophile, de Hrizea, du trésorier Radu, du kloutchar Buzinca, du stolnic Socol, de l'échanson Vucina, du logothète Marc et du logothète Sabbas³. On a prétendu que dans l'obligation personnelle de Rákóczy il y aurait eu une exception, parmi ceux contre lesquels devrait être aidé le prince de Valachie, en faveur des Turcs et des Tatars, mais il est vrai que ce témoignage vient d'un ennemi du prince, Kemény⁴. De fait, dans cet autre acte, rien n'est compris de plus que dans l'acte d'assurance de la part des états de Transylvanie⁵.

Le lendemain après ce succès de l'ambassade de Matthieu, pendant cette même année 1640, l'ambassadeur de Hollande peut affirmer que Basile aurait excité un groupe de Tatars contre ce voisin, mais il aurait été arrêté par le nouveau caïmacam⁶.

¹ Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1059, n° MDCCCXXXIII. On avait appris d'abord que seule l'avant-garde moldave avait été totalement battue, puis que la défaite avait été complète et qu'on ne savait pas même où se trouve Basile; *ibid.*, n° suivant.

² Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 220—222, n° LVII.

³ Cf. aussi Hurmuzaki, IV, pp. 656—657 (informations venues du patelin de Hongrie).

⁴ Mémoires; traduction de Neagoe Popea.

⁵ Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 217—219, n° LVII.

⁶ *Ibid.*, pp. 222—223, n° LX. Le caïmacam était Mohammed Tabani-

Et, au moment où Basile envoyait à Constantinople, pas comme otage, car le moment n'était pas venu pour une pareille mesure, mais pour soigner sa santé si ébranlée, l'enfant Jean ¹, il demandait de nouveau à ce remplaçant du vizir l'expulsion de Matthieu ². C'est pourquoi, probablement, celui-ci ne se soumit pas à l'ordre de se diriger vers la frontière de Pologne, en août, comme il l'avait fait, du reste pour un ordre pareil, à l'époque de Kénaan ³ et, donc, le capoudchgi envoyé en décembre, avec une suite importante de cinquante personnes, feignant de venir « pour le tribut », était suspecté de préparer une surprise ⁴.

De pareilles tentatives se renouveleront. Bien que Basile n'eût plus eu à sa disposition ce fils Jean qu'il avait voulu envoyer aussi aux médecins de Padoue ⁵, il essaya, en 1642, de se faire donner le trône de Valachie, arrêtant Matthieu ⁶. Un conflit entre des soldats qui apportaient le tribut en 1643 amena, de la part des Turcs, des ordres sévères de garder la paix ⁷. Il faut noter aussi que Jean Movilă était descendu, au commencement de 1640, à Braşov ⁸ (mais, dès 1644, on trouve des envoyés de sa veuve, Théodora) ⁹, et un prétendant Iliaş paraît en Transylvanie en 1643, sans jouir d'aucun appui officiel ¹⁰.

Mais, dès le mois de février 1640, le vieux Sultan Mourad était mort par suite de ses libations fréquentes, et son suc-

Beuiouk, qui avait été d'abord à Bude, puis à Otchakov pour être ensuite grand vizir; il serait revenu au Dniepr, et aurait été nommé maintenant lieutenant du vizir.

¹ Voy. plus haut. Il était malade de « lo struppio di un braccio », d'après le baïle; Hurmuzaki, VIII, p. 493, n° DCXCVIII. Il aurait eu, d'après le même, « environ quinze ans »; *ibid.*

² Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 224—225, n° LXI.

³ *Ibid.*, pp. 225—226, n° LXII.

⁴ *Ibid.*, pp. 227—228, n° LXV.

⁵ Voy. note I.

⁶ Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 229—230, n° LXVII.

⁷ *Ibid.*, pp. 228—229, n° LXVI.

⁸ Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 1062—1067, n° MDCCCXCXI.

⁹ *Ibid.*, p. 1124, n° MMCXXXVI.

¹⁰ *Ibid.*, p. 1048, n° MDCCCCLXVIII; pp. 1144—1145; p. 1117, n° MMLXIII.

cesseur, Ibrahim, était un pauvre idiot, incapable de volonté; sous son prétendu règne, on pouvait faire, sur le Danube, plus encore qu'à l'époque où Sultan et vizir se trouvaient sans cesse au-delà de la mer, pendant la guerre contre les Persans.

De tout son cœur, Matthieu aurait voulu employer ce sursis pour ressusciter la politique de Michel-le-Brave. Il l'avait essayé avec le prince de Transylvanie, mais la politique de Rákóczy à son égard avait été composée de tromperies et de lâchetés. Pris dans ces luttes en Europe centrale, où il suivait la politique ambitieuse de Bethlen, celui-ci n'avait aucun intérêt pour les pays roumains, en dehors de celui que des dangers ne s'élèvent pas, dans cette région, pour sa domination. Le grand projet « dace » était tombé aussi dans cette nouvelle édition, sur laquelle on s'était arrêté pendant une dizaine d'années.

Matthieu et Basile auraient donc pu s'arrêter sur leur propre administration, ayant tous les moyens pour un brillant règne de bonne administration et de soucis de civilisation. Maintenant, Basile, après la mort de sa femme, était l'époux de la belle Circassienne Catherine ¹.

De fait, pendant ces dix années, malgré toutes les suspicions et les inimitiés, des choses importantes furent accomplies, qu'il faut présenter maintenant. Mais, par dessus tout ce que, par amour pour son pays, Matthieu voulait lui donner, et par dessus ce que, de son côté, par une ambition démesurée, continuant les dehors impériaux, dont parle aussi Miron Costin, de l'époque d'un Radu Mihnea, Basile voulait octroyer à cette simple base pour des élans plus hauts et plus hardis qu'était pour lui la Moldavie, extorquée jusqu'à forcer les habitants à s'exiler ², il y avait, chez l'un et chez

¹ Cette Circassienne aurait été musulmane, et Basile, pour pouvoir être son mari, aurait dû payer au Sultan et au caïmacam pas moins de 50.000 écus; Vanel, ouvr. cité, p. 535: « Une dame circassienne d'une beauté distinguée... Cependant, il en obtint la dispense moyennant 50.000 écus qui furent partagés entre le Grand Seigneur et le caïmacam ». Cf. aussi C. C. Giurescu, dans les *Mélanges de l'École Roumaine en France*, 1925¹, p. 322 et suiv.

² Sârbu, ouvr. cité, pp. 136—137.

l'autre, la poursuite des grands buts de l'époque: chez Matthieu la croisade, chez Basile le Siège impérial de Constantinople.

Poursuivons d'abord l'œuvre de paix qu'ils accomplirent dans leur pays.

CHAPITRE II

RIVALITÉ DES CRÉATEURS DE CIVILISATION

Lorsque Matthieu et Basile, qui, si différents par leur origine et leur signification, ne pouvaient jamais s'entendre, arrivèrent sur les trônes de Valachie et Moldavie, les invasions et les dévastations, l'extorsion fiscale sans autre but que de rassembler le capital nécessaire pour acheter et racheter ces trônes, avaient amené jusqu'au dernier état de misère matérielle et morale les deux pays.

Écrire, bâtir, faire imprimer, occupations dont s'étaient enorgueillis leurs prédécesseurs au XVI^e siècle, pouvaient devenir à cette époque une impossibilité, le goût même de pareilles créations disparaissant.

Pas aussi dans le domaine de l'art. Car la Moldavie a cependant de beaux édifices nouveaux aussi sous le prince Aaron ¹, dans la belle église ouverte, ayant un péristyle et, sur les murs extérieurs, des clous et des étoiles en émail vert, près de Jassy, à laquelle succédèrent: le monastère de Secul, bâti par Nestor Ureche, l'église de Dulcești, propriété du boïar Cărăiman, celle de Ste. Parascève, dûe au même Ureche, puis celle de Dimăcheni, dont le fondateur est Isaac Balica ², celle de St. Nicolas à Suceava, aux dépens de Nicoară ou Nicoriță, père de Lupu Prăjescu (1610—1611) ³, le même qui donna son nom à une fondation de Jassy ⁴, ainsi que ce qui

¹ Voy. Al. Lapedatu et N. Ghika-Budești, dans le *Bul. Com. Mon. Ist.*, 1909.

² G. Balș, *Bisericile moldovenești din veacurile al XVI-lea și al XVIII-lea*, Bucarest 1933, pp. 51—52.

³ *Ibid.*, p. 55.

⁴ *Ibid.*, pp. 39—40. Elle est de 1605. V. A Urechîă n'a donné dans *Miron*

avait été ajouté à l'église conventuelle de Râșca par Bucioc (1611—1617)¹, avec ces rosettes placées entre les lignes simples de l'ancienne décoration au-dessus de la porte, puis l'église de Ștefănești avec un ornement à l'entrée comme dans la partie ajoutée à Solca². Suivent les fondations de Rădeana, de Buciuiești, dues à Dumitrașcu Étienne (1628)³, de Scânteia, avec les mêmes rosettes parsemées entre les lignes des anciens carrés gothiques⁴. Le prince Étienne Tomșa voulut laisser en souvenir de lui la petite église, de lignes si harmonieuses, dans une construction si solide, de Solca, et, grâce à des relations personnelles, que nous ignorons, avec la ville de Roman, la chapelle des Saints Voévodes⁵; le postelnic Ianachi, neveu de Skarlatos et donc cousin germain de la femme d'Alexandre l'Enfant, donne, sous le règne de Radu Mihnea, une étendue beaucoup plus grande et un autre aspect à l'église ronde de St. Sabbas, à Jassy, employant l'architecte constantinopolitain qui a dessiné les ornements orientaux de la porte d'entrée. Et, au bout, Miron Barnovschi mérite les éloges de Miron Costin pour tant de constructions accomplies pendant si peu d'années. En Valachie, pendant tout ce temps, on ne trouve que ce qui a été corrigé et ajouté, sous Radu lui-même et sous son fils, à l'église qui avait été pillée, puis détruite par le pacha Sinan.

Mais, pendant cette époque, on ne trouve aucun travail littéraire, pas même une traduction de livre saint ou une note de chronique, en dehors du fragment sur les débuts du règne de Matthieu. Et, en Moldavie, Miron Costin, qui écrivit beaucoup plus tard, est obligé de recueillir ses matériaux dans des traditions de famille ou en interrogeant des

Costin, tome II, p. 594 (aussi pour les sept pierres tombales) que la traduction en roumain du texte original, resté inédit; reproduction phototypique dans Balș, ouvr. cité, p. 40.

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*, p. 78.

³ *Ibid.*, pp. 94—96, 110—111.

⁴ *Ibid.*, p. 125.

⁵ *Ibid.*, pp. 71—72.

« vieux boïars ». La typographie ne fonctionnait plus depuis longtemps, et les livres d'office durent devenir rares.

Mais la belle écriture des documents de cette époque, leur orthographe exacte, sans différence d'un pays à l'autre, le goût pour la couleur dans les signatures des princes¹ montrent que, n'ayant pas d'autres possibilités de manifestation, le développement, maintenant sur les lignes propres, nationales, de l'esprit de cette nation continuait et qu'il ne demandait que des circonstances plus favorables pour en arriver à de nouvelles manifestations publiques.

Elles furent données, dans le domaine de la littérature et dans celui de l'art, en même temps, par ces règnes de Matthieu et de Basile, qui purent se prolonger par l'intelligence, l'habileté et la force de résistance des deux, mais aussi à cause d'un nouvel état de choses chez les Turcs, pris, comme nous venons de le voir, dans leur grande guerre contre le Chah et puis retenus par des troubles intérieurs, situation qui durera, par dessus le changement rapide des Sultans, jusqu'à l'époque où les grands vizirs de la famille des Keupruli remplaceront, avec succès, le manque de qualités des Sultans appartenant à une dynastie déjà atteinte de dégénérescence.

Nous avons vu que Basile, qui, comme boïar, n'avait rien bâti, avait commencé, dès son installation, à travailler, avec des artisans orientaux et saxons, à Suceava² et à Jassy. Il ordonna de refaire l'ancienne tour de Suceava, où devait chercher un abri, aux heures les plus difficiles, sa seconde femme, Catherine la Circassienne, et le fils qu'il avait eu d'elle, Étienne, et c'est encore à l'orgueil du nouveau prince, qui voulait se présenter impérialement, qu'est dû aussi le nouvel édifice de la résidence de Jassy. Une église à Șerbești, dans le district de Neamț, qui peut être en rapport aussi avec sa situation de propriétaire terrien, était terminée en

¹ Madeleine Iorga, *Inițiale, litere ornate, chenare și înflorituri*, Craiova, 1928—1929.

² Voy. Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1102, n° MMXLV; p. 1102, n° MMXLIII. Cf. aussi *ibid.*, p. 1053, n° MDCCCCLXXIII, où, à la place de Hancea, grand vornic il faudrait lire: André.

septembre 1636¹. Ce n'est que plus tard qu'il commença, à grandes dépenses, ses deux édifices principaux, qui le classent comme étant le plus généreux parmi les nouveaux fondateurs sur le trône de Moldavie. L'église jassiate des Trois Hiérarques dût, elle aussi, à l'architecte Georges de Constantinople, avec son type emprunté aux édifices d'Étienne-le-Grand, mais ayant deux petites tours, comme Galata, fut bâtie aussi en pierre, mais cette pierre indigène, de la meilleure qualité, est apportée de très loin et travaillée avec le plus grand soin, en des fleurs schématiques, pareilles à celles de St. Sabbas, sur lesquelles fut répandu l'or, puis des ornements ronds, des boutons en émail, — quelquefois avec l'emblème du pays —, ici comme dans la fondation du prince Aaron. Puis, dans la réfection totale de la vieille chapelle de Golăi ou Golea, Basile fit bâtir un puissant édifice en pierre, sans ces sculptures, venant aussi de l'art occidental, alors que le beau portail de marbre, avec le groupe en relief, peu coutumier, et les pilastres aux chapiteaux corinthiens, donnent une variété à la vaste étendue des murs extérieurs. Mais tout cela fait partie d'une autre période, que nous pouvons appeler la période « impériale ».

Il faut ajouter pour le moment, en 1638, la chapelle de Copou, dans l'inscription de laquelle sont mentionnées aussi les filles de Basile avec Tudosca, sa première femme, Marie et Roxane, qui devaient avoir chacune une vie si différente². Un voyage à Orheiu, à l'occasion d'une expédition turque contre Azov³, ou pour la visite des étangs de cette région, amena la fondation de la solide église de cette bourgade⁴.

Ces travaux marchaient ensemble avec les dépenses importantes à la Porte pour obtenir aussi la principauté valaque, avec les préparatifs de guerre, avec les humiliations pour l'insuccès sur les champs de bataille. C'est dans ces fondations que le fier prince trouvait une consolation et sa gloire

¹ G. Balş, ouvr. cité, p. 127.

² *Ibid.*, pp. 128—130.

³ Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1039, n° MMXXV.

⁴ *Ibid.*, p. 1159, n° MMCLVI. Donc, entre 1642 et 1646. Cf. G. Balş, ouvr. cité, pp. 131—132.

la plus pure, que rien ne pourra atteindre, malgré les malheurs qui s'abattirent sur lui et sa famille.

Les nouveaux rapports avec Moscou donnèrent, pour ces édifices, de même que pour celui qui fut élevé par Basile à Lwów, des peintres, qui introduisirent, dans un art jusque là plus simple, l'accumulation de scènes tirées de la vie des Saints autour de l'image principale, et les couronnes en relief ainsi que tant éléments d'une technique plus compliquée, remplaçant l'ancienne harmonie intime qui fait le charme des travaux de l'école d'Étienne-le-Grand. L'église de Golia conserve heureusement jusqu'aujourd'hui, sur les murs et au jubé, malgré les réfections d'un style gauche, sous les hégoumènes grecs, quelque chose de ce brillant vêtement de peinture dû aux artistes moscovites et à leurs élèves.

Miron Barnovschi avait demandé des icônes à Moscou par son ambassadeur Barlaam, le futur métropolite. Mais les deux Églises, celle de Moldavie et celle de Moscovie, ne s'entendirent jamais sur l'esthétique des icônes sur bois. Cependant, on continua à demander des peintres pour la fresque aux Trois Hiérarques (1641) (Pochpéev, Gavrilov, Sidor et Jacob, puis Yacovlev et Mikitine)¹.

Il faut ajouter comme éléments d'art aussi les candélabres qu'on faisait fondre à Dantzig, ville par laquelle continuait l'exportation du bétail en Angleterre, et toute une garniture d'objets en argent, auxquels continuaient à travailler sans doute aussi les orfèvres de Transylvanie.

Des tapisseries, tissées très probablement dans le pays même, conservent jusqu'aujourd'hui, sinon dans l'original, au moins dans une copie assez exacte sur toile cirée, le portrait de Basile encore jeune, revêtu d'un riche vêtement de brocart d'or et portant sur la tête le bonnet de Pierre-le-Boiteux, de Michel-le-Brave et de Jérémie, qu'avaient conservé leurs successeurs, mais aussi, dans l'original même, le

¹ Silviu Dragomir, *Contribuții la relațiile Bisericii românești cu Rusia în veacul XVII*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XXXVI, n° 21; Al. Lapedatu, *Icoanele lui Barnovschi-Vodă de la Moscova și zugravii Trei Ierarhilor din Iași*, dans le *Bul. Com. Mon. Istorice*, 1912. Voy., pour l'église de Lwów, aussi P. P. Panaitescu, dans le *Bul. Com. Mon. Ist.*, 1929, p. 9 et suiv.



Fig. 12. — La princesse Tudosca, femme de Basile Lupu, d'après un tissu.

portrait de la princesse Tudosca et de son fils, ce jeune homme frêle, qui devait avoir une vie si courte, Jean ¹. Le genre n'a pas été cultivé ensuite en pays roumain, bien qu'on continuât à travailler, et surtout en Valachie, avec la même technique si délicate, des couvertures pour le Vendredi-Saint, d'un caractère très fin, et d'autres tissus d'église, dont on a conservé, pour la Moldavie, ceux du couvent de Secul et du couvent de Coșula, dûs à des femmes douées d'un grand sens de l'art, dont le travail se continue jusque dans la seconde moitié de ce XVII^e siècle ².

Partout, on voit une influence orientale qui, étant donnée aussi la byzantinisation de la « monarchie » moldave, ne devait pas nécessairement passer par la voie de Valachie.

Son origine est indubitablement constantinopolitaine. C'est de là que vient, ainsi que nous venons de le dire, l'architecte de St. Sabbas, Georges, l'hégoumène de ce couvent étant un Chypriote, Hiérothée ³. La même direction peut être observée aussi au couvent de Dragomirna, cette création, si délicate, du métropolitain artiste qu'a été Anastase Crimca, fondateur aussi de la chapelle de St. Georges de Suceava ⁴, dans le caractère de ce tore tordu, qui s'élève et serpente partout, marquant les arcs et les lignes des voûtes, et scellé, de place en place, par des écus, des fleurs, des rosaces, de même que ces ornements floraux ⁵ s'ajoutent, en couleur, à la signature des princes. Le même penchant pour l'ornementation comme telle donne un caractère tout particulier à l'élégante tourelle s'élevant sur la nef, d'un travail de vraie bijouterie ⁶, qui fait prévoir ces sculptures patientes sur chaque

¹ Elle se trouve aujourd'hui au Palais Métropolitain de Jassy. En général, pour tout cet art moldave, G. Balș, ouvr. cité.

² Voy. aussi Iorga, dans le *Bul. Com. Mon. Ist.*, VIII, p. 145 et suiv.

³ Iorga, *Inscriptii*, II (= *Studii și Doc.*, XV), p. 137.

⁴ *Ibid.*, pp. 90—91. Pour ces travaux artistiques en fait de miniature, voy. Sirapie Der Nersessian, dans *Mélanges N. Iorga*, p. 695 et suiv.

⁵ Dans l'inscription de St. Sabbas, à la place de l'écu, il y a ces larges fleurs orientales qui s'introduisent dans les pays roumains pour toute cette époque.

⁶ G. Balș se demandait si Anastase n'avait pas pensé à traiter de la même façon toutes les pierres extérieures de la façade, sans en avoir eu le temps; voy. ouvr. cité, p. 32.

Pierre aux Trois-Hiérarques, avec la même suprématie du détail sur les lignes générales. Cette mode correspond à la tendance de l'époque vers ce qui est pompeux. L'emploi de l'or, du même goût oriental¹, annonce les éclats aveuglants dans l'église de Basile à Jassy.

L'église même des Trois-Hiérarques fut terminée, — au nom de Basile, de Tudosca et de Jean, qui, tous les trois, en arrivèrent à reposer sous les dalles de cette admirable fondation, qui, dans la pensée de ce prince, devait surpasser tout ce qu'on avait fait jusque là —, en avril 1638, et consacrée au mois de mai de l'année suivante², entre les deux défaites subies en Valachie, et, dans ce pays, l'ornementation d'Argeș, sur les murs de l'Église Épiscopale, semblait au Moldave être surpassée par sa piété et sa munificence. Peu après, Basile et sa Cour allaient accueillir à Galatz les reliques, auxquelles on avait préparé un précieux cercueil en argent, de Ste-Parascève d'Épibates³.

D'autres fondations appartiennent aux années de la fin de ce règne qui devait durer presque vingt ans.

Dans celles qui avaient été terminées jusque là, de même que dans celles qui suivirent, on trouve des éléments pris dans plusieurs régions. Des artisans saxons travaillent d'après les plans de l'architecte oriental venu de Constantinople; plus tard, à Golia, interviendront aussi d'autres chefs maçons et artisans, originaires de l'Occident et habitués aux ornements exagérés et prétentieux du baroque. La peinture des fresques est dûe, comme nous l'avons vu, à des peintres moscovites d'emprunt, et on apporte de Moscou aussi des icônes sur bois: en 1642 encore, Basile demande au grand-duc des peintres⁴. L'argenterie est d'origine saxonne, et les cloches viennent de Dantzig. Pour le travail en bois, pour les tuiles, on appelle

¹ G. Balș a trouvé des exemples arméniens et orientaux; *ibid.*, p. 35.

² Iorga, *Inscriptiï*, II, pp. 149—150; description chez Balș, ouvr. cité, p. 134 et suiv.

³ Voy. Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1061, nos MCCCCLXXXVII—MCCCCLXXXVIII, et aussi la scène représentée sur le frontispice de l'Évangile expliqué.

⁴ Certo negotio di pitiori; Hurmuzaki, IV², p. 515.

des spécialistes de la Transylvanie allemande ¹. Ce qui est roumain traditionnel est seulement le plan général des églises, la continuation des lignes gothiques d'ornementation, adoptées dès l'époque d'Étienne-le-Grand. Une certaine harmonie est déterminée cependant par cet ancien rite de la construction auquel on était trop habitué pour qu'il puisse être remplacé. En dehors de cela, c'est un art composite, comme celui des Moscovites eux-mêmes, qui pratiquaient depuis longtemps un pareil mélange, art d'achat pour un pays riche, — cet art impérial en un mot.

Parallèlement, on travaille d'une tout autre façon dans cette Valachie de Matthieu, où, avant lui ², on avait cherché seulement à refaire l'église du prince Radu et le couvent de Comana, fondation de Radu Șerban, couvent devenu ensuite une vraie citadelle contre les Turcs du Danube.

Le beau couvent d'Arnota a été un des premiers établissements de ce prince indigène: l'inscription a dû être en roumain, bien que, avant une influence venue de la Cour et dont il sera question ensuite, les documents intérieurs de ce règne de caractère militaire et patriarcal sont rédigés dans un slavon très soigné. Dès 1636, on trouve une confirmation pour ce bel édifice d'Arnota ³, qui reproduit les lignes de l'architecture traditionnelle ⁴, mais non sans des éléments venus d'au-delà du Danube. Le chambellan Udrea y donne un couteau pour le pain bénit et un encensoir ⁵. Là, à Arnota, furent amenés de Alba-Julia les ossements de Danciu, au nom princier, qui était le nom du père de ce fondateur; l'in-

¹ A Hârlău auraient cependant travaillé des Italiens; Bandini, dans les *Mém. Ac. Roum.*, XVI, p. 252.

² Le cercueil de St. Grégoire le Décapolite, à l'occasion d'une visite faite au couvent de Bistrița par le prince Radu Mihnea; Iorga, *Inscripții*, I, p. 197, n° 412.

³ Prêtre D. Cristescu, *Sfânta mănăstire Arnota*, Râmnicul Vâlci, 1937, p. 17.

⁴ Voy. N. Ghika-Budești, *Evoluția arhitecturii în Muntenia și Oltenia*, pp. 50—51.

⁵ Cristescu, ouvr. cité, pp. 27—28.

scription est, cette fois aussi, en roumain ¹. La peinture, de toute beauté, est certainement par un peintre roumain et se distingue de la pompe de l'art moscovite à la même époque, sur lequel s'exerçaient, du reste, aussi des influences occidentales.

Alors que Basile dédiait aux Lieux Saints ses édifices, Matthieu délivrait de tout lien avec l'Orient, même s'il s'agissait de passer par dessus une donation confirmée par les malédictions, un grand nombre des églises de son pays. Dans ce domaine aussi, le Valaque cherchait à se renfermer entre les frontières étroites du droit roumain ².

Ces monastères libérés sont, d'un bout à l'autre du pays, protégés, ornés et, où il en est besoin, aussi réparés, jusqu'à la réfection complète. Dans l'église princière, qui fut refaite entre 1635 et 1636 déjà, on emploie cette occasion, après son effondrement sous le règne d'Alexandre Iliaş, en 1628, pour faire, en même temps, l'histoire du pays et l'affirmation des droits du prince. Pour la première fois, après certaines mentions documentaires de la seconde moitié du XVI-e siècle, on y sculpte en pierre la légende « du vieux et très-charitable chrétien Radu Negrul Voévode, qui a été, au début, le fondateur du pays roumain ».

On rencontre cette légende, du reste, aussi dans la description, par Paul de Alep, du voyage fait plus tard, en Valachie aussi, par le patriarche d'Antioche, Macarius. Cet écrivain étranger est le premier, en dehors du Ragusain Luccari, de la fin du siècle précédent ³, qui montre la descente, de ce « pays hongrois » qu'est la Transylvanie, du prétendu « prince Negrul », qui aurait été un voévode même au-delà des Carpathes. Comme il était question de pâtres transylvains,

¹ Iorga, *Inscripții*, I, p. 204; Cristescu, loc. cit., p. 36. La mère de Matthieu, Stana, était en rapport avec la princesse Stanca de Michelle-Brave; *ibid.*, p. 37.

² Mais la figure sereine de Matthieu a pénétré aussi dans la littérature occidentale: « Prince zélé pour la religion chrétienne et fort aimé de ses sujets », écrit un compilateur français d'environ 1689; Vanel, ouvr. cité, p. 535.

³ *Annali di Ragusa*; cf. Iorga, *Studii și doc.*, III, pp. cx—cxI.

l'ancien prince apparaît lui-même comme une espèce de possesseur de troupeaux, qui, ayant trouvé des régions séduisantes, — comme dans l'autre légende: celle de la fondation de la Moldavie —, demande au « roi » la permission d'y établir un nouveau pays. Et d'après la même source moldave est mentionnée aussi l'expulsion des Tatars, qui auraient été jusque là maîtres de ces régions. Or, cette légende de la fondation du « prince noir » est reprise, d'après son droit et son devoir, dans l'inscription dont nous venons de parler: « Ce prince bon et charitable, Matthieu Băsarabă voévode », — comme on le voit, il est question maintenant d'un « Băsarabă », et pas d'un petit-fils du même, par Danciu, son père, et par les antécédents de celui-ci —, qui est venu « dans son héritage », — et cette affirmation de légitimité, de descendance dynastique est bientôt confirmée —, « Sa Majesté étant elle-même de cette noble lignée et de cette vraie descendance ». Une seconde inscription, qui est, elle aussi, une page de littérature, reprend ces données sur l'origine de l'église et sur la légitimation du nouveau règne, en rapport avec ces « ancêtres », dont la commémoration ne doit pas disparaître, — et ceci expliquerait peut-être mieux aussi cette mystérieuse « foire des ancêtres » à Bucarest, au mois de juin, sur la place même où a été livré le combat victorieux de 1633. Revenant à la tradition historique, telle que l'a conservée le peuple, la ville de Câmpulung, qui est appelée en slavon Dlgopol, se voit confirmer de très anciens privilèges, que l'inscription met en rapport avec la même légende de la « descente des montagnes »: les droits de douane du prince sur le pain, et sur la vente au marché lui sont épargnés, et on note solennellement, sur la pierre encore: parce que les bourgeois ont été « exemptés par feu le prince Radu Negrul », ainsi « qu'il est écrit dans les anciens documents », plus ou moins authentiques et bien interprétés. Un pareil privilège a été sans doute délivré aussi sur parchemin, en 1635. Les deux inscriptions sont rédigées en roumain, non pas dans l'absence d'un rédacteur slavon, dont il y en avait assez à une époque paisible, mais comme une affirmation du principe, que nous pourrions appeler « national », en contraste avec le principe byzantin de Basile, par le boïar fidèle de

scription est, cette fois aussi, en roumain ¹. La peinture, de toute beauté, est certainement par un peintre roumain et se distingue de la pompe de l'art moscovite à la même époque, sur lequel s'exerçaient, du reste, aussi des influences occidentales.

Alors que Basile dédiait aux Lieux Saints ses édifices, Matthieu délivrait de tout lien avec l'Orient, même s'il s'agissait de passer par dessus une donation confirmée par les malédictions, un grand nombre des églises de son pays. Dans ce domaine aussi, le Valaque cherchait à se renfermer entre les frontières étroites du droit roumain ².

Ces monastères libérés sont, d'un bout à l'autre du pays, protégés, ornés et, où il en est besoin, aussi réparés, jusqu'à la réfection complète. Dans l'église princière, qui fut refaite entre 1635 et 1636 déjà, on emploie cette occasion, après son effondrement sous le règne d'Alexandre Iliaş, en 1628, pour faire, en même temps, l'histoire du pays et l'affirmation des droits du prince. Pour la première fois, après certaines mentions documentaires de la seconde moitié du XVI^e siècle, on y sculpte en pierre la légende « du vieux et très-charitable chrétien Radu Negrul Voévode, qui a été, au début, le fondateur du pays roumain ».

On rencontre cette légende, du reste, aussi dans la description, par Paul de Alep, du voyage fait plus tard, en Valachie aussi, par le patriarche d'Antioche, Macarius. Cet écrivain étranger est le premier, en dehors du Ragusain Luccari, de la fin du siècle précédent ³, qui montre la descente, de ce « pays hongrois » qu'est la Transylvanie, du prétendu « prince Negrul », qui aurait été un voévode même au-delà des Carpathes. Comme il était question de pâtres transylvains,

¹ Iorga, *Inscriptiï*, I, p. 204; Cristescu, loc. cit., p. 36. La mère de Matthieu, Stana, était en rapport avec la princesse Stanca de Michel-le-Brave; *ibid.*, p. 37.

² Mais la figure sereine de Matthieu a pénétré aussi dans la littérature occidentale: « Prince zélé pour la religion chrétienne et fort aimé de ses sujets », écrit un compilateur français d'environ 1689; Vanel, ouvr. cité, p. 535.

³ *Annali di Ragusa*; cf. Iorga, *Studii și doc.*, III, pp. cx—cxi.

l'ancien prince apparaît lui-même comme une espèce de possesseur de troupeaux, qui, ayant trouvé des régions séduisantes, — comme dans l'autre légende: celle de la fondation de la Moldavie —, demande au « roi » la permission d'y établir un nouveau pays. Et d'après la même source moldave est mentionnée aussi l'expulsion des Tatars, qui auraient été jusque là maîtres de ces régions. Or, cette légende de la fondation du « prince noir » est reprise, d'après son droit et son devoir, dans l'inscription dont nous venons de parler: « Ce prince bon et charitable, Matthieu Băsărabă voévode », — comme on le voit, il est question maintenant d'un « Băsărabă », et pas d'un petit-fils du même, par Danciu, son père, et par les antécédents de celui-ci —, qui est venu « dans son héritage », — et cette affirmation de légitimité, de descendance dynastique est bientôt confirmée —, « Sa Majesté étant elle-même de cette noble lignée et de cette vraie descendance ». Une seconde inscription, qui est, elle aussi, une page de littérature, reprend ces données sur l'origine de l'église et sur la légitimation du nouveau règne, en rapport avec ces « ancêtres », dont la commémoration ne doit pas disparaître, — et ceci expliquerait peut-être mieux aussi cette mystérieuse « foire des ancêtres » à Bucarest, au mois de juin, sur la place même où a été livré le combat victorieux de 1633. Revenant à la tradition historique, telle que l'a conservée le peuple, la ville de Câmpulung, qui est appelée en slavon Dlgopol, se voit confirmer de très anciens privilèges, que l'inscription met en rapport avec la même légende de la « descente des montagnes »: les droits de douane du prince sur le pain, celui sur la vente au marché lui sont épargnés, et on note solennellement, sur la pierre encore: parce que les bourgeois ont été « exemptés par feu le prince Radu Negrul », ainsi « qu'il est écrit dans les anciens documents », plus ou moins authentiques et bien interprétés. Un pareil privilège a été sans doute délivré aussi sur parchemin, en 1635. Les deux inscriptions sont rédigées en roumain, non pas dans l'absence d'un rédacteur slavon, dont il y en avait assez à une époque paisible, mais comme une affirmation du principe, que nous pourrions appeler « national », en contraste avec le principe byzantin de Basile, par le boïar fidèle de

ce règne, lui-même un descendant d'ancien guerrier, le kloutchar Socol de Cornăţeni ¹. L'ancienne peinture a disparu, mais on conserve dans cette église, comme un don de Matthieu et de sa femme Héléne, une belle châsse ². Avant cette importante fondation de modeste boïar, un Vasilachi et un trésorier Basile avaient élevé, dans la même ville de Câmpulung, une chapelle de la Sainte-Trinité ³.

La longue liste de fondations que donne la chronique du pays ⁴ contient ensuite: une église à Piteşti, dont l'inscription n'a pas été conservée. Au contraire, à Argeş, la cité de Băşărabă lui-même, rien ne rappelle Matthieu, bien que, dans l'Église Épiscopale, dûe à Neagoe, à l'autre Băşărabă, auquel le prince de 1633 devait penser, eût été enterré le fils, un siècle plus tard, du spathaire Preda, qui avait donné des terres au couvent, et la femme du grand armache Ivaşcu ⁵. L'ancienne capitale, Târgovişte, était, depuis longtemps, dans un très mauvais état; elle attira elle aussi, et en première ligne, l'attention de ce prince pieux, qui cherchait, à toutes les places historiques, les noms du passé, demandant à être rafraîchis, pour la plus grande gloire, mais aussi pour la sécurité du prince régnant, le seul ayant droit à cet héritage. Le voici donc venir à l'église de Pierre Boucle-d'Oreilles, qui se trouvait en ruines, à cause « des temps et surtout de ceux de guerre », ce qui signifie la guerre contre Sinan en 1595; bien que l'inscription mentionne un prince ultérieur, parent de Matthieu, Constantin Brâncoveanu, comme rénovateur, le style de cette église, totalement rénovée, est celui de la moitié de ce XVII-e

¹ Hasdeu, *Istoria critică*, 2-ème édition, pp. 134—135; Iorga, *Inscripţii*, I, p. 126 et suiv (et les notes). Cf. Aricescu, *Istoria Câmpulungului*. Pour le privilège, *Magazinul istoric*, V, p. 331 et suiv. Pour le pont de Socol, Paul de Alep, trad. Émilie Cioran-Grecu, p. 230. Pour lui aussi, Hasdeu, *Arch. Ist.*, I, p. 32, n° 33, et Iorga, *Braşovul şi Români*.

² Iorga, loc. cit., p. 133, n° 5.

³ *Ibid.*, pp. 136—137, n° LV.

⁴ Elle appelle (p. 320) l'Église Princièrè de Câmpulung: « L'église du prince Negrul », sans ajouter le nom de Radu, lequel apparaît maintenant pour la première fois par la combinaison d'un lettré anonyme, ce qui montre un souci du passé le plus lointain, qui n'existait pas encore en Moldavie.

⁵ Iorga, *Inscripţii*, I, pp. 151—152, nos 13—14.



Fig. 13. — La princesse Hélène, femme de Matthieu Băsărabă, d'après une enluminure contemporaine.

siècle, avec, même, certains éléments d'origine turque, comme la balustrade au balcon de la princesse, bien que la peinture, refaite elle-même, soit différente de celle, influencée par Venise, du même Brâncoveanu ¹. Ici fut enseveli, en 1652, le neveu de la princesse, qui avait été adopté par Matthieu, dont il portait le nom, et on lit encore l'inscription versifiée, en roumain :

« Je gis ici, inanimé, entouré de terre ²... »

La princesse Hélène elle-même y sera descendue en 1653, mais, après quelque temps, Matthieu se fera enterrer près de sa femme, jusqu'à ce que, d'après son désir, ses ossements fussent transportés à sa grande fondation d'Arnota ³. La Métropolie seule resta en ruines jusqu'à l'époque de Brâncoveanu, mais la Cour princière et l'enceinte fortifiée appartiennent à Matthieu.

Matthieu n'a donné qu'un beau crucifix, en 1648—1649 ⁴, à l'autre fondation princière, celle de St. Nicolas des Vignes, à Târgoviște, appartenant à l'autre ligne de la dynastie, solide édifice où fut prêté le serment de 1598 et où avait été enseveli, depuis peu, près de la pierre qui recouvre la tête de Michel-le-Brave, le petit Movilă, Michel. Sur d'autres traces princières, celles de Vlad l'Empaleur, il fit faire ensuite le même travail de réparation à Târgșor, où un de ses successeurs, le pauvre vieillard Antoine de Popești, ajouta seulement les fresques.

Bucarest obtint de la munificence de Matthieu l'édifice basilical, — pareil à celui de l'église princière d'Argeș, qu'on appelait le Sărintar, nom, d'après le grec, tiré du service de quarante jours après la mort; c'est la plus

¹ *Ibid.*, pp. 102—104, n° 201.

² *Ibid.*, pp. 105—106, n° 209. Voy. aussi Motogna, dans la *Rev. Ist.*, XIV, pp. 39—41.

³ *Ibid.*, pp. 106—107, n° 210. Nous ne pouvons pas savoir à qui appartient l'inscription sur une pierre se trouvant aujourd'hui au Musée d'art religieux de Bucarest, pierre qui, appartenant à cette dernière partie du règne, ainsi que le montre le style et les caractères des lettres, la date de l'année manquant, présente un grand personnage, le sabre au flanc. Voy. Iorga, dans le *Bul. Com. Mon. Ist.*, 1929, pp. 111—5.

⁴ Iorga, *Inscripții*, I, p. 102, n° 202.

large de toutes ses fondations. En marge de Bucarest l'ancien couvent de Plumbuita, datant du XVI-e siècle, jouit lui aussi d'une réfection (1647)¹, et Matthieu y ajouta ces chambres d'habitation qui ont pu avoir aussi une mission militaire. Du reste, ce prince choisissait pour ses fondations le nom de saints militaires, comme Mercurius à Plătărești, comme les archanges Michel, Gabriel, Azraël et Raphaël à Brebu. Dans cette région de Prahova, il est commémoré pas autant par sa petite église de Ploești que par cet édifice massif de Brebu, avec de haut clocher.

Mais lui, qui était Olténien, ne pouvait pas oublier « l'église princière » de Craiova, capitale de la région : cette église venant, elle aussi, de ses prédécesseurs, membres de sa famille, a été totalement transformée dans un style plus grandiose. A Caracâl, autre capitale régionale de ce pays olténien, il élève une église et, à côté, une maison princière². Il faut ajouter le monastère fortifié de Gura Motrului (au confluent de la rivière du Motru avec le Jiu)³, l'église et la maison d'habitation chez lui, à Brâncoveni, enfin, plus haut, dans la région des collines, le petit monastère qu'on appelle : « d'un seul bois », « Dintr'un lemn »⁴.

Mais l'ancien guerrier de Michel-le-Brave voulut commémorer aussi le glorieux combat de Călugăreni, élevant sur les ossements des morts de 1595 une église. Pour le combat de 1636, il pensa à relever l'église épiscopale de Buzău, et, à Măxineni⁵, sur la rivière du Séreth, il laissa une autre commémoration de guerre ; pour rappeler sa victoire à Nănișori, il éleva, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, une nouvelle église à Gherghița, où habitaient, d'une façon permanente, ses soldats. Peut-être y a-t-il un rapport entre cette victoire et le puissant édifice dans la plaine de la Ialomița, au-dessus de la rivière, à Slobozia-lui-Ienachi (propriété d'un

¹ *Ibid.*, I, p. 82.

² *Ibid.*, II, p. 140.

³ *Ibid.*, I, p. 210, n° 450. Les anciens fondateurs étaient les membres de la grande famille des Craiovești.

⁴ *Ibid.*, p. 181, n° 382.

⁵ *Ibid.*, II, p. 197, n° 263.

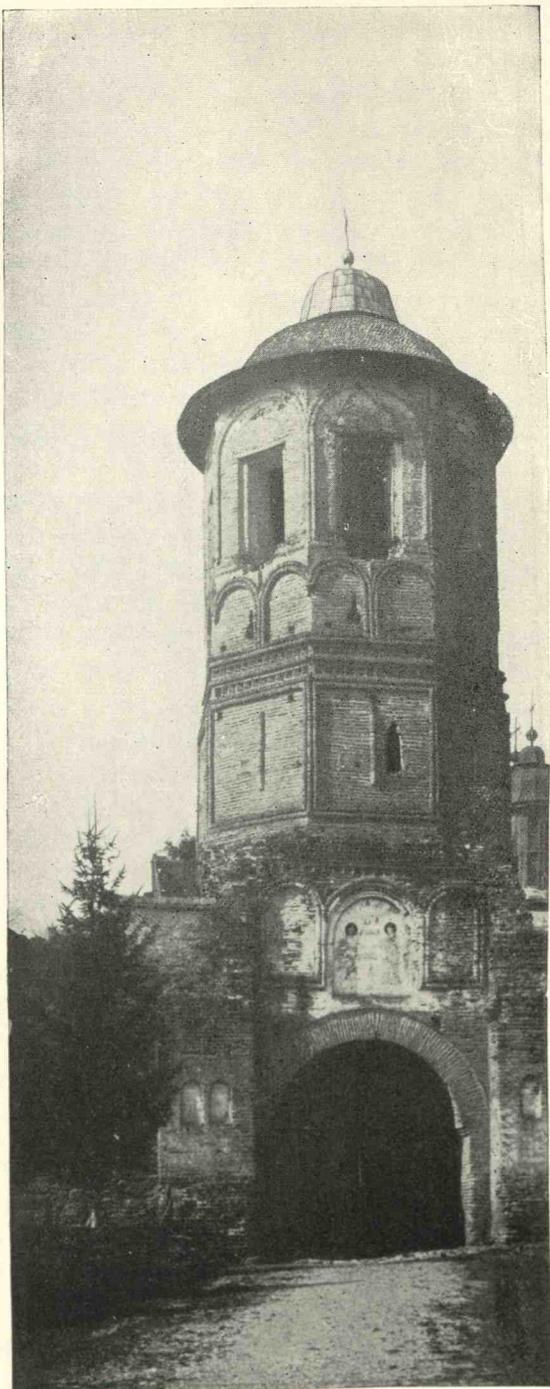


Fig. 14. — Clocher de Brebu.

Ienachi; la simple Slobozia d'aujourd'hui), ce qui signifie « village exempté d'impôts », qui, avec ses formidables murs d'enceinte, représentait aussi un moyen de défense contre une attaque venant du Danube, ainsi que semblent l'avoir été, dans une plaine pareille, mais dans l'Olténie, l'église de Sadova et le puissant édifice, refait et fortifié, de Balta Verde (« l'étang vert »), près de Craiova, qui prit son nom d'après un boïar Jitianul: de la hauteur du clocher on peut veiller jusque loin vers le Danube. Plus haut, vers la montagne, le couvent de Strehaia (de fait Stregoaia, ce qui signifie une femme-revenant), devient une forteresse de garde (1645).

Dans tout ceci, il n'y a donc pas seulement une manifestation de piété. Par des édifices de ce genre, le pays en ressortait assuré militairement de la part de celui qui avait vu lui-même, avant son règne, à Tismana, l'abri sûr qu'on peut trouver entre de pareils murs, de même que la Moldavie était défendue par les forteresses d'Étienne-le-Grand. Le même caractère se retrouve dans des fondations religieuses comme celle du grand-capitaine Lupu Buliga, au district de Mehedinți, ce capitaine rappelant ainsi la part qu'il avait eue dans une victoire ¹.

La princesse Hélène, originaire du village de Ferești, dans le district d'Ilfov, éleva, avec son frère, le lettré Udriște, une belle église sur sa terre ².

A l'époque de la « monarchie », les boïars ont laissé moins de souvenirs dans cette Valachie, de même que dans la Moldavie voisine. L'initiative appartient, dans les deux pays, au prince. Mais les descendants de l'ancien boïar Drăghici de Mărgineni, les membres de la famille des Filipescu et leurs parents, Constantin Cantacuzène, qui avait épousé la princesse Hélène, fille de Radu Șerban, le stolnic Dumitrașcu, Eustrate, mari de Anca, fille de Nicolas Pătrașcu, fils de Michel-le-Brave et de la sœur d'Hélène, et, enfin, Pană Filipescu, fils du logothète Dumitrașcu, se réunissent pour refaire le couvent de Mărgineni, où, après une réparation

¹ *Ibid.*, p. 208, n° 444.

² *Ibid.*, I, p. 91, n° 181.

stupide, par un hégoumène grec, subsiste comme appartenant à cette époque seulement le robuste mur d'enceinte¹. Le même Constantin Cantacuzène et ce gendre qui était Dumitrașcu Filipescu, font construire une belle église dans le village qui porte le nom du dernier, Filipești². Les Cantacuzène sont fondateurs de l'église, ornée elle aussi de boutons d'émail vert, de Călinești, dans la même région de la Prahova³, alors que le boïar Hrizea a fait bâtir l'église de Bălteni, entourée d'un vrai *chiostro*, qui s'étend des deux côtés, à droite et à gauche⁴. L'église de Secuieni appartient à l'initiative d'un postelnic, Neagoe, qui semble le prétendant dont il a été souvent question⁵. Du côté des évêques, rien que quelques maigres donations, comme à Bistrița, le crucifix donné par Théophile⁶.

Mais, pour les nouvelles églises et pour celles qui étaient réparées, il fallait le livre d'église. Matthieu y pensa dès le début, sans faire de distinction entre les pays où il pourrait les trouver, alors que, du côté de Basile, on n'observe, pendant longtemps, aucune préoccupation dans cette direction.

Le courant littéraire est d'abord slavon, car la volonté du prince qui rétablit l'imprimerie était dominée par son beau-frère lettré, Udrea ou Udriște — il présentait son nom aussi dans des transformations érudites: en grec Oreste, en hébreu Uriel —, Năsturel de Fierești, qui avait été étudiant en Russie, sans qu'on puisse savoir les motifs de cet exil studieux, et surtout du côté moscovite.

Matthieu avait pensé d'abord, en rapport avec ces conspirations balcaniques qui se dirigeaient vers lui, aux Slaves de l'Adriatique.

De cette façon, il sortait de la conception, plus solide, mais plus étroite, de son rôle de « prince indigène », relié à ses

¹ *Ibid.*, p. 93. Voy. aussi Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème, série XVII.

² Iorga, *Inscripții*, I, p. 263 et suiv.

³ *Ibid.*, II, pp. 109—110; *Bul. Com. Mon. Ist.*, 1908, n° 3.

⁴ Iorga, *Inscripții*, II, p. 265, n° 763 (année 1636).

⁵ Iorga, *Studii și doc.*, V, p. 142.

⁶ Iorga, *Inscripții*, I, p. 198, n° 417.

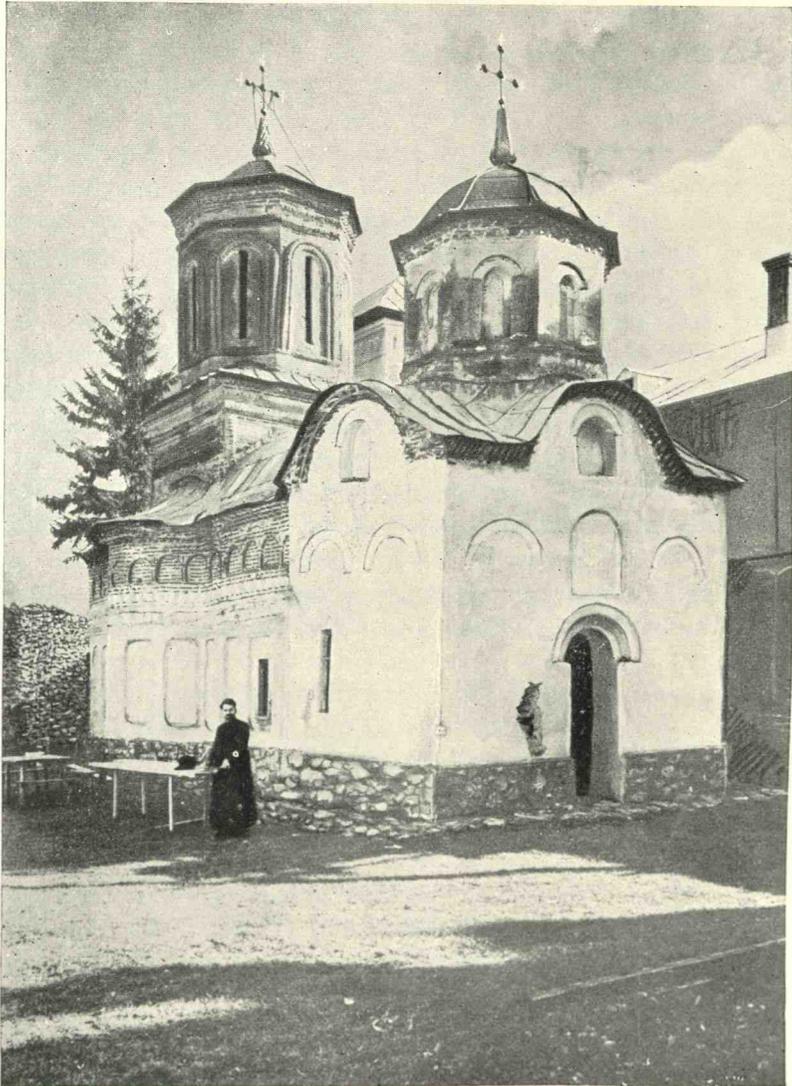


Fig. 15. — Église conventuelle d'Arnota.

« ancêtres », « héritier » de ses antécédents. Il n'a jamais nourri, bien qu'il eût suivi la politique, « chrétienne », comme il l'affirme toujours, et guerrière, de Michel-le-Brave, des ambitions du côté de la Transylvanie, où il n'a eu aucun rapport avec ses consanguins, et les évêques de Transylvanie se dirigent, de plus en plus, vers la Moldavie, renouvelant le siège épiscopal de Vad, qui, sous Michel lui-même, avait eu un chef hiérarchique distinct de l'évêché d'Alba-Julia, dans la personne de Jean Cernea. Vers la Moldavie même, celui qui n'avait pas de frère et depuis quelque temps pas même de fils d'adoption, ne manifesta pas le désir d'établir un lien dynastique comme ceux de Radu Mihnea et d'Alexandre Iliăș, princes valaques d'origine, qui ont « conquis » la Moldavie. Peut-être que, si Michel, le fils de Nicolas Petrașcu ¹, serait venu dans le pays, — et Matthieu ² avait désiré, à un certain moment, en faire son successeur, — quelque chose aurait été changé dans cette attitude modeste, d'une si grande prudence, mais le petit-fils homonyme de Michel-le-Brave s'éteignit très jeune, non sans que, ainsi qu'on le verra, les Impériaux l'eussent considéré, en 1643, comme un instrument capable de provoquer la révolte de la Transylvanie contre Rákóczy, qui était devenu alors un ennemi ouvert.

Mais dans l'héritage politique de Michel il y avait quelque chose qui ne pouvait pas être abandonné, même si cela devait signifier outrepasser de beaucoup les limites d'une simple politique pour la seule Valachie: le désir des Balcaniques, que mettaient aussi en mouvement maintenant les ambitions autrichiennes, de regagner leur liberté. Jadis, ces aspirations avaient été manifestées et soutenues par les chefs orthodoxes, qui étaient des Grecs de Constantinople, travaillant, de leur Constantinople turque, pour la Constantinople byzantine des

¹ Une pétition adressée à l'empereur par la mère de ce prince, Anca; Hurmuzaki, VIII, p. 495, n° DCCII. « La fille du prince Șerban » en Transylvanie, avec le logothète, en 1641. C'est alors que fut conclu le mariage de sa seconde fille avec Eustrate; la ville de Brașov envoya, elle aussi, pour ces noces, un Pierre « le Valaque »; Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 216—217. Cf. aussi J. Slavici, *Familia lui Mihai Viteazul*, dans la revue *Vatra*, II.

² Hurmuzaki, IV, table.

ancêtres. Mais, maintenant, les Cantacuzène, les Paléologue, les Mamona se trouvaient dans les pays roumains, fixés dans des situations de boïars préoccupés seulement de leur gain et de l'avenir de leurs familles transportées en deçà du Danube. Alors, étant abandonnés par ces agitateurs et guides de jadis, de la façon de Denis Ralli, ces Slaves de la rive droite du Danube se dirigèrent, par les efforts habiles des Franciscains qui servaient l'évêché de Nicopolis, étroitement lié à Târgoviște, où l'Ordre avait une ancienne église, et à Bucarest même, où un Vénitien, Locadello, employé aussi par Matthieu comme agent politique, avait fondé une nouvelle chapelle, vers Matthieu : les Bulgares et les Serbes appelèrent le prince de Valachie comme chef de croisade, qui aurait été soutenu aussi par les Impériaux, espérant rendre ainsi la vie à ce « lion bulgare » dont il est question dans une de leurs lettres.¹

De cette façon doit être compris et expliqué le fait que le prince roumain, désirant refaire l'imprimerie, s'est adressé d'abord aux Croates.

S'étant entendu avec les Bulgares de Kiprovatsh, ces « Chiproviceni » catholiques, descendant des anciens bogomiles, Bulgares contemporains, qui faisaient un commerce important en Valachie, et surtout avec un de leurs chefs, François Marcanich, « noble et bon catholique », en rapport avec le cardinal Ingoli, chef de propagande, qui avait fait imprimer un Liturgiaire slavon à Rome, et avec le Croate Raphaël, il fait demander, en août 1637, des imprimeurs en Occident, qui auraient pu avoir aussi une influence religieuse.

Marcanich, qui avait des lettres de recommandation de la part de Matthieu², adressées à Raphaël, déclare, au nom de ce prince, que celui-ci « a envoyé chercher dans différents pays des gens qui comprennent cette langue (le slavon) et soient capables de revoir et de surveiller l'impression de ces livres, et qu'il n'a trouvé personne de capable »³. Mais le

¹ Fermentižn, *Acta Bulgariae ecclesiastica ab anno 1565 usque ad annum 1799*, dans *Monumenta Slavorum meridionalium*, XVIII, Zagreb, 1887.

² Hurmuzaki, VIII, p. 462, n° DCLVI.

³ *Ibid.*, p. 461.

Bulgare sait que « le prince a l'intention d'envoyer à Kiev, pour en faire venir quelque schismatique »¹. Ce « schismatique » était, cependant, venu depuis longtemps et avait commencé déjà à travailler.

Mais nous avons un livre de prières slavon, imprimé à Câmpulung pour le prince Matthieu, jusqu'au 30 juillet 1635. Le typographe, Timothée Alexandrovitch, est bien connu par des travaux faits à Kiev même. Dans la préface de ce livre², est montrée l'origine de ces rapports, antérieurs même à l'influence, comme conseiller culturel, de cet Udriște Năsturel qui avait été élevé chez les Moscovites, ainsi qu'à celle du puissant facteur religieux qu'était le métropolite Pierre Movilă. Puis, un Macédonien, d'origine slave, Mélétius, qui rappelle son origine, vient d'un couvent bulgare³, sans qu'on ait une explication sur les raisons de son apparition à la Cour de Matthieu, et le prince lui communique le même zèle pour la publication des livres d'église dans la langue traditionnelle. Une direction est demandée aussi à un moine, certainement grec, originaire de Pélagonie, Nectarius, et de cette façon fut envoyé un « fidèle », Étienne Brzohodetz⁴, « Serbe », c'est-à-dire Bulgare, imprimeur, mais sans outils, pour acheter trois presses de Pierre Movilă, déjà métropolite à Kiev.

Celui qui avait été jadis un prétendant moldave était cependant le fils de Siméon qui avait régné en Valachie, le frère de Gabriel qui avait recueilli, pour quelques années, le même héritage. Son frère Jean, prétendant au trône de Moldavie, avait eu jadis des relations avec Matthieu, et, comme il était question alors de recruter des soldats en Pologne, il est possible que ce métropolite des Russes vivant sous la couronne de Pologne eût su quelque chose de cette conspiration qui fut tramée pendant cette même année 1635⁵. On arrive

¹ Hurmuzaki, VIII, pp. 461—462, n° DCLVII.

² Bianu et Hodoș, *Bibliografia*, I, pp. 103—104. Voy. Ogienko, *Histoire de l'imprimerie russe* (en russe), dans P. P. Panaitescu, *L'influence de Pierre Movilă, archevêque de Kiev, dans les principautés roumaines, Mélanges de l'École roumaine en France*, 1926, I, p. 16 et suiv.

³ Il l'affirme lui-même dans le Psautier de 1636.

⁴ P. P. Panaitescu, loc. cit., pp. 20—21.

⁵ Veress, ouvr. cité, pp. 355—357, n° 276. Voy. aussi plus haut.

à comprendre donc ces rapports entre Târgoviște et Kiev, qui amenèrent la Valachie à entrer, avant Moscou elle-même, dans le cercle d'influence de ce Pierre, qui ressuscita la culture slavonne, non sans y mêler beaucoup de latinisme polonais¹.

Pierre Movilă, « le grand homme » qui avait publié à Lwów, en 1631, un Octoïque pour Miron Barnovschi², donna donc à Matthieu une imprimerie complète, avec ce Timothée, qui lui appartenait, et avec un ouvrier compositeur, qui s'appelait Pierre Glebcovitch. Et, comme, à ce moment, on travaillait, au couvent de Câmpulung, à la réfection des cellules, aussi avec un privilège exceptionnel aux moines, qui devaient être des lettrés³, c'est là que fut établie la nouvelle imprimerie.

L'impression, en 1636, d'un Psautier, qui servait aussi comme premier livre d'enseignement, a, elle aussi, une signification, qui n'est pas seulement d'église et d'école. Sur ce livre, Matthieu apparaît aussi avec le titre, que n'avaient plus porté depuis longtemps les princes de Valachie, de « maître des parties au-delà des montagnes », et même avec celui de « duc de Almaș », — qui est écrit « Ambleş », ce qui montre qu'on n'était plus habitué à le mentionner —, et de « Fagaraș », — et pas Făgăraș⁴. Or, ceci se passait après le secours douteux accordé à Matthieu, en 1635, contre Basile. Dans la préface, Matthieu s'adresse à « la nation orthodoxe et pieuse de sa patrie », mais il pense aussi à d'autres qui participent à cette « nation » en ce qui concerne l'emploi du « célèbre dialecte slavon », et, dans la série de ces participants, qui naturellement est fixée par l'imprimeur russe, mais la signification reste, sont mentionnés d'abord les Bulgares, puis les Serbes,

¹ Pour l'œuvre typographique antérieure de Pierre Movilă, voy. Iorga, *Ist. Bis.*, 2-ème éd., I, pp. 291—293.

² Émile Picot, *Pierre Movila*, p. 115; P. P. Panaitescu, ouvr. cité, p. 49. Miron avait été sur le point de fonder, avec André Skulski, auquel on doit le commencement de ce travail à Lwów, une imprimerie en Moldavie, où André déclare lui-même avoir « travaillé »; P. P. Panaitescu, loc. cit.

³ D. J. Simonescu, *Viața literară și culturală a mănăstirii Câmpulung, Câmpulung*, 1926, p. 62 et suiv.

⁴ On trouve aussi la version « Basaraba ».

après lesquels viennent ces « Hungrovlagues », qui ne sont, maintenant, que les Roumains du Pays Hongrois, donc des Transylvains, et tout au bout les Moldaves, intitulés « Moldovlaques », de même que Basile, lorsqu'il voudra être prince en Valachie, emploiera l'ancien terme de « Hungrovlagues ». On annonce l'intention de donner à cette communauté orthodoxe, ce qui signifie que l'idée orientale avait vaincu, toute une bibliothèque de pareilles publications. Matthieu n'entend pas conserver pour lui seul l'imprimerie, qui lui est le « trésor » le plus précieux, mais la laisser à ses successeurs. Dans ce vrai manifeste apparaissent les trois chefs religieux de la Valachie, entre lesquels Théophile, nouveau métropolitain, après Grégoire, protecteur du livre roumain devant les représentants de l'unité orthodoxe de langue slavonne dans le Sud-Est de l'Europe, et Ignace de Râmnic, qui était lui-même d'origine bulgare.

La seconde édition du Psautier ne vient plus de Câmpulung, dont partent des lettres, adressées aux gens de Braşov, qui sont rédigées en roumain, ainsi que le demandait le courant dominant, de la part d'un hégoumène Melchisédech, signant cependant en grec, ce qui montre son origine, mais son sceau a une inscription slavonne¹. Il est possible que ce Grec eût donné une autre direction au couvent de Câmpulung, qui avait commencé, ainsi qu'on le voit, sous le signe exclusif du slavon. En 1639, mourait en Valachie l'ancien patriarche d'Alexandrie, Métrophane Kritopoulos, ce codificateur de l'orthodoxie qui a fait des études à Oxford², et le couvent de Mărgineni avait comme supérieur un Grec du nom de Parthénus.

L'imprimerie passe à Govora, couvent fondé par Radu-le-Grand, à la fin du XV-e siècle. On y travailla difficilement de 1638 jusqu'à 1641; l'initiateur, qui déclarait que tout est prêt dès 1638, étant un moine, Étienne d'Ochrida, autre Bulgare, qui ne parle pas cependant d'une imprimerie transportée, et la dernière notice de 1641, qui cherche évidemment

¹ Iorga, *Braşovul și Români*, pp. 129—131.

² Michalcescu, *ouvr. cité*, p. 183 et suiv.

à annuler l'autre, porte, avec la mention de Govora, le nom de l'hégoumène de ce nouvel établissement réformé dans le sens de la vie et du travail en commun, un Sylvestre, qui signe « Taha », ce qui signifie, de même qu'en Moldavie au XV-e siècle, chez ces Valaques aussi : « copiste », « calligraphe ».

Donc jusqu'en 1641 avait été liquidée l'influence des Bulgares d'Athos et d'Ochrida, et la domination de l'internationalisme slavon, à la place de laquelle Théophile avait imposé la culture de la langue roumaine, ce qui correspondait au sens même du règne de Matthieu ¹. Étienne d'Ochrida était resté avec son slavon bulgare dont il n'entendait pas se séparer, même dans la notice finale d'un livre en roumain ², mais il ne présidait pas lui-même à la publication des livres que Théophile dirigeait dans une autre direction. Étienne, s'intitulant « Serbe », travaillait aussi, en 1643, à côté du compositeur Jean Kounotovitch ³, qui, de son côté, dans un Anthologe slavon, préfère s'intituler « Russe », et celui qui est le patron de cette publication d'offices mensuels abrégés, de « Ménées », Melchisédech, affirme, comme nous l'avons déjà dit, qu'il est Grec du Péloponnèse, mais, comme il ne connaît pas le slavon, la préface, la signature y comprise, est rédigée, comme par le représentant d'un autre slavonisme, érudit, par le beau-frère du prince, le second logothète Udrişte Năsturel, qui cependant ne donne pas son nom en roumain, mais dans la forme hellénique affectionnée par Melchisédech lui-même, qui n'aurait pas été capable de penser à l'antiquité classique : Oreste.

Ce qui excitait à une activité, non seulement typographique, mais aussi littéraire, c'était l'exemple de la campagne calviniste qui avait commencé en Transylvanie dès 1640.

Après Michel-le-Brave, la métropole roumaine de Transylvanie avait eu le même sort que tous les établissements de ce pays, à l'époque des luttes entre les Habsbourg et entre les tendances nationales hongroises autour de la dynastie

¹ Voy. aussi les considérations dans Iorga, *Ist. Bis.*, 2-ème éd., I.

² Bianu et Hodoş, loc. cit., p. 133 et suiv.

³ Le nom est en roumain, pas, comme en russe, Ivan.

des Báthory. Dans le camp de Basta se trouvait un évêque roumain, mais l'église d'Alba-Julia, la fondation de Michel-le-Brave, fut occupée, pendant des années, par un Polonais, évidemment catholique, Valérien Lubienicki¹. Comme on dit que le premier de ces évêques portait avec lui une « crosse en argent », et comme Théoctiste, successeur de Jean de Prislop, est présenté dans le diptyque officiel de la métropole comme « s'étant fait faire une crosse en argent »², leur identité s'imposerait. La notice qui le présente comme guerrier dans les rangs des Impériaux, brandissant « une épée à l'allemande », concilie aussi la façon dont il finit en combattant, « une balle l'ayant traversé », dans les combats de Sătmar. Sa mort dut arriver après cette date de mars 1606, quand il participa à un jugement contre le prêtre du faubourg roumain de Braşov, Néagoslav³.

Les sentiments d'Étienne Bocskai, un calviniste convaincu, qui appuyait sa politique sur sa foi religieuse, n'ont pas pu être favorables à cette pauvre Église humble, et ceci malgré les bons rapports qu'il a eus avec les princes roumains. Lorsque son successeur, Gabriel Báthory, était à la tête de la solidarité « dace » que devait rompre bientôt son caprice ingouvernable, on peut attribuer à l'influence du prince de Valachie les mesures prises en juin 1609, par lesquelles était assurée aux prêtres roumains la liberté à l'égard des prétentions des seigneurs terriens, auxquels ils étaient astreints seulement de donner un présent⁴.

Il fallut la catastrophe de Báthory, devenu l'ennemi de ses deux voisins roumains, pour que, sous Gabriel Bethlen, on arrive à une réglementation hiérarchique dans cette province ecclésiastique. A une époque d'amitié transylvaine avec les princes de Valachie et de Moldavie, on trouve la reconnaissance comme « évêque », mais sous le contrôle calviniste, d'un moine de Prislop, dont le nom de Théophile

¹ Hasdeu, dans *Col. lui Traian*, pp. 294 et suiv., 309; Şincai, II, à l'année 1605.

² Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 66.

³ Stinghe, *Ist. beseariceii Șcheailor*, p. 6.

⁴ Şincai, II, pp. 504—506. Cf. Iorga, *Ist. Bis.*, 2-ème éd., I, p. 231.

est le même que celui de l'évêque contemporain de Râmnic. Nommé en 1614, il obtint —, et il est impossible de ne pas soupçonner, à côté du désir d'avoir un seul instrument pour toute la Transylvanie et les contrées extérieures, aussi des suggestions venues du côté roumain des Carpathes, — l'héritage des évêques de Vad, au Nord-Est du pays, disparus pour le moment, et ces comtés extérieurs sur lesquels s'étendait la puissance du nouveau prince (1-er février 1615) ¹.

Un Euthyme, puis un Dosithée, venu de Moldavie, où il avait été à Roman, à Huși, à l'époque de Radu Mihnea, se suivent comme « surintendants », à la façon calviniste, des Roumains de Transylvanie. Le second, dont l'administration, dans les mêmes conditions que pour l'ancien Théophile, s'étendait jusqu'à Sătmar et à Debreczen, s'intitule « évêque en Transylvanie et dans le Maramourèche » ou même « archevêque d'Alba-Julia et de tout le pays de Transylvanie et du Pays Hongrois et les autres » ². Il suit les directions du gouvernement et cherche à introduire partout la foi appuyée sur le livre en langue vulgaire. Non reconnu dans le diptyque d'Alba-Julia, où il a eu sans doute sa résidence, au milieu de ses moines ³, il représente donc cette unité d'Église parfaite sur toute la carte des territoires soumis à Bethlen, unité due à ce prince lui-même, ce qui était, quel qu'en soit le motif, cependant une grande création roumaine. Son autorité s'étendait nécessairement aussi sur le Banat, où la noblesse était depuis longtemps calviniste, ou, du moins, il y a eu, dans cette autre région, son influence.

Telle fut aussi la situation, sous Rákóczy, en 1631, d'un nouvel évêque, Benoît, relié à la Moldavie ⁴.

¹ Le document dans N. Dobrescu, *Fragments*, p. 19 et suiv. Le passage au Nord d'Augustin, qui porte un nom catholique de même que Valérien; *ibid.*, p. 23. C'est l'époque où Serge, imposé à Munkács comme évêque par Michelle-Brave, est écarté, et il revient, avec la permission de Radu Mihnea, à Tismana; Iorga, *Ist. Bis.*, 2-ème éd., I, p. 228.

² *Ibid.*, pp. 224—225.

³ *Ibid.*

⁴ Iorga, *Doc. Trans.*, III, p. 982, n° MDCCCLXXI. Cf., pour ses prédécesseurs, *ibid.*, p. 946, n° MDCCCXLIX; p. 967, n° MDCCCLIII; p. 969, n° MDCCCLVI. Cf. Pâclișanu, dans *Cultura Creștină*, XIX, p. 43.

Bethlen, en rapports avec le patriarche œcuménique calvinisant Cyrille Loukaris, aurait désiré encore plus : c'est-à-dire faire entrer les Roumains sous la conduite de son propre surintendant magyar ¹.

Devant ces évêques, au gré du prince transylvain, un Gennadius, d'une stricte orthodoxie, nommait des protopopes dès 1618 ². Son pouvoir ne contenait pas naturellement les régions du Banat restées orthodoxes sous la domination des Turcs, où on trouve l'évêque Sabbas ³.

Pour les Roumains, Gennadius était un métropolitain dans le sens de l'institution établie par Michel-le-Brave. Pour Rákóczy, il avait sous lui Alba-Julia, Vad et les comtés extérieurs, Orade et Sătmar, avec le droit d'y envoyer ses lieutenants, supérieurs à la situation des protopopes habituels, dont ils continuaient, du reste le rôle, à Inidoara, ce qui signifie aussi les régions banatiennes voisines de Lugoj et de Caransebeș, — et il y nomma un noble, Ianăș —, ainsi que dans le Maramourèche et dans la partie voisine de Rodna et de Bistrița, où le lieutenant d'évêque avait sa résidence à Vișău ⁴. Mais pour Rákóczy, il était seulement « le pope Georges », une espèce de laïc « valque », ayant la simple administration de quelques églises d'apparence calvinisées ⁵.

On arriva de cette façon jusqu'en 1640, quand un moine transylvain, formé au grand couvent moldave de Putna et portant le nom, inaccoutumé, de Ioreste, ce qui renvoie à Oreste Năsturel, — et il a dû y avoir un rapport —, prit l'héritage de Gennadius ⁶.

¹ Ardeleanu, *Istoria diecesei Oradei-Mari*, II, Blaj, 1888, pp. 17—20.

² Iorga, *Studii și doc.*, XII, pp. 280—281. Autre bibliographie, Iorga, *Ist. Bis.*, 2-ème éd., I, pp. 235—236.

³ *Ibid.*, p. 236.

⁴ Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 1398—1399, n° MMDLXXIV. Cf. *Ist. Bis.*, 2-ème éd., I, pp. 236—237.

⁵ Voy. sa signature double : d'un côté « Gennadius » pour les siens, de l'autre côté « Pope Georges », pour le prince, dans Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 1020—1021, n° MDCCCXXVII.

⁶ Iorga, *Sate și Preoți*, p. 52.

Mais, vers 1620, Gennadius n'avait pas commencé encore l'exécution du programme de calvinisation imposé par son maître royal. Et cette œuvre ne pouvait commencer qu'à une époque où l'affaiblissement de l'ancien lien de « fraternité » de Rákóczy avec Matthieu faisait qu'on pouvait se permettre toute espèce d'intrusion calviniste dans l'Église transylvaine. « Le duc d'Ambles et de Fagaraș » ne devait plus être épargné dans ses droits et ses ambitions.

Le catéchisme calviniste d'Alba-Julia, auquel on travaillait en 1640, est connu seulement par l'opposition qu'il rencontra en pays roumain libre. Il se présentait, — et ceci le rendait plus dangereux pour la Valachie, à toute occasion et par dessus tout appuyée sur son « caractère chrétien » —, comme étant tout simplement un « catéchisme chrétien ». Cette publication a dû nécessairement précéder l'Évangile expliqué dans le sens calviniste dont il sera bientôt question. C'était seulement un « opuscule », que Udriște Năsturel amena avec lui, revenant d'une mission en Transylvanie¹.

Mais, dès 1640-1641², l'influence du métropolitite Théophile décidait de la publication d'un code, ou, ainsi que l'explique le titre lui-même: « Direction juridique » ou « Établissement des Saints-Apôtres, rédigé par les sept synodes et, en outre, des très pieux pères, professeurs du monde »³. C'est un travail étendu, de 174 pages, d'une très belle présentation. En dehors du domaine restreint des livres d'offices et d'explication de l'Évangile, rien de pareil n'avait été donné jusque là en pays roumain en langue vulgaire.

¹ Bianu et Hodoș, *Bibl. rom.*, I, p. 107, n° 38. Mais, on ne trouve aucune mission d'Udriște de ce côté transylvain pendant ces années; cf. Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 216—217. Il ne fait pas partie même de la grande ambassade de 1640. En dehors d'un envoi plus ancien, on le trouve en 1649; *ibid.*, p. CCXXX; cf. *ibid.*, p. CLXXXIV. En 1641, « l'évêque roumain » vient cependant de Făgăraș à Brașov; *ibid.*, p. 217.

² Voy. J. G. Sbiera, *Mișcări culturale*, p. 113.

³ Il y a aussi un autre titre, de cette façon: « Livre juridique des Saints Apôtres et des Saints du septième concile, les pères très savants et théophores évêques et prêtres et moines et laïcs, et tous les savants »; *ibid.*, p. 113.

La partie savante slavonne n'est représentée que par les vers d'Udriște Năsturel, qui prouva ensuite, par l'inscription poétique apposée sur le tombeau de l'enfant Matthieu, qu'il est en état de faire aussi des vers en roumain: ceux-ci célèbrent surtout la bravoure du prince de Valachie. Le travail est dû, — et ceci est dit dans le même slavon —, à ce lettré auquel Théophile avait demandé la traduction du Chronographe, Michel Moxalie; il s'était servi d'un manuscrit qu'on a trouvé être pareil à celui qu'à publié Cotelerius ¹. Mais le commencement est, d'après le Nomocanon russe, imprimé plusieurs fois, et plus récemment à Kiev, par Pierre Movilă, en 1637, bien que le texte soit plus riche ².

Le livre est publié aussi pour la Transylvanie —, mais pas pour la Moldavie aussi —, et une partie des exemplaires a une préface signée, non pas par Théophile, mais par son voisin transylvain, Gennadius. Ce dernier évêque commence par dire que, « dans sa pensée », « du moment que toutes les nations ont des livres dans leur langage », « les confesseurs roumains » doivent avoir eux aussi une pareille direction. C'est donc un travail uniquement pour eux, ainsi que cela avait été aussi la pensée de Pierre Movilă: « et qu'on ne le mette pas entre les mains des laïcs et que les fondations des Saints Apôtres et des Saints Pères ne soient pas prises en dérision par des bouffons ». Et on n'y trouve pas autre chose que des conseils, des reproches pour ceux auxquels est confiée la pensée des chrétiens.

Cette attitude de la Transylvanie se conserve aussi plus tard. Lorsque le prêtre Dobre du faubourg roumain de Braşov fit venir des presses de Valachie, il demanda à son « roi », à Georges Rákóczy, la permission de réimprimer l'ancien Évangile expliqué de 1580—1581. Il commença le travail, et il fut suivi par Ioreste, qui le finit dès 1641 ³.

¹ Const. Popovici jun., *Fântânile și codicii dreptului bisericesc ortodox*, Cernăuți, 1886; Pereț, *Pravila de la Govora*; Spulber, loc. cit.

² P. P. Panaitescu, *Pierre Moghila*, pp. 31—33.

³ Bianu et Hodoș, ouvr. cité, I, p. 119. En 1640, Geley, le surintendant calviniste, annonce la mort de l'évêque Gennadius et demande qu'on lui trouve

Ce qui suit est en rapport avec ces conditions de vie politique par lesquelles a été défini et confirmé l'impérialisme moldave, qui passe ensuite, comme on le voit, par Udriște Năsturel, dans une certaine mesure, aussi sur la Valachie, sans pouvoir cependant détruire le sens premier et principal du règne de Matthieu.

un successeur digne, auquel il entendait imposer des conditions strictes de vrai esclavage. Il admet cependant un moine moldave pour sa nouvelle imprimerie. Pour les rapports du clergé roumain avec le surintendant, voy. Húnfalvy, ouvr. cité, p. 178. Une lettre du 15 septembre 1640, dans Kemény, *Noticia hist. dipl. archivii capituli allbensis*, p. 296.

CHAPITRE III

PÉRIODE DE FLORAISON DE L'IMPÉRIALISME BYZANTIN

Matthieu, de plus en plus mal assuré à l'égard de Rákóczy, essaye encore une fois, dès le mois de mai 1640, une alliance avec l'empereur. Il lui envoie de nouveau, secrètement, par dessus tous les empêchements qu'on pouvait rencontrer en Transylvanie, son ancien serviteur, le Ragusain Marc Vladovich. Cet envoyé devait montrer combien est dangereux le prince de Moldavie, dont la pensée va si loin qu'il voudrait faire des trois pays jadis dominés par Michel-le-Brave son royaume de Dacie¹.

Pour détruire des projets si dangereux, il faut une intervention auprès du roi de Pologne, qui sait quelle est la qualité de ce voisin moldave et qui aurait aussi un « traité » avec Matthieu, lequel venait d'accueillir honorablement l'ambassadeur du roi à la Porte, méprisé par Basile; il faudrait demander à ce roi, successeur, plus guerrier, de Sigismond III, de refréner ce Basile. A la Porte même, le résident impérial pourrait travailler contre les intrigues qui menaçaient Matthieu. Il est vrai que celui-ci ne pourrait pas être aidé pour le cas d'une attaque turque par des troupes, mais on devrait lui permettre de recruter, l'argent lui étant prêté par le trésor impérial, des éléments de résistance dans les pays des Habsbourg.

Matthieu se rappelle que son pays a été « toujours » le vassal de la Maison d'Autriche, étant « incorporé au royaume

¹ Cui ab imperatore Turcarum provincias istas christianas, Transilvaniam, Moldaviam ac Transalpinam, sibi suisque dari postulavit; Hurmuzaki, IV, p. 656, n° DLXXXIV.

de Hongrie », — c'est la façon dont le Ragusain exprime la conception des anciens rapports avec la couronne de Saint-Étienne. Le prince est décidé à laisser comme successeur, n'ayant pas d'enfant, Michel, fils de Nicolas Petrașcu, dont la veuve demande qu'on lui permette de passer dans sa patrie avec sa fille Hélène. Mais ce fils de prince est demandé aussi par le pays, — nouvelle affirmation du principe dynastique sur la ligne des Băsărabă ¹.

Dans sa lettre du 29 mai, Matthieu, qui souhaite à l'empereur la victoire dans sa guerre d'Empire, présente les Turcs comme des « païens » odieux, tout en demandant qu'on permette le retour de la femme du prince Nicolas, qui est pour lui comme un sœur; pour le reste, l'empereur pourra l'apprendre de l'envoyé lui-même ². La réponse, datée du 24 juillet, est en rapport seulement avec le voyage de celle qui, si longtemps, avait été séparée de sa patrie et avec celui de cette fille élevée à l'étranger ³, qui, même après son mariage avec Eustrate, emploiera pour sa signature des caractères latins.

Comme l'ambassadeur avait annoncé, au nom du prince, que la mort du Sultan a beaucoup affaibli les Turcs, que les Persans sont aux aguets, ne voulant pas conclure la paix qu'ils avaient promise, les forces des Turcs sont très débilitées, après ces pertes, si grandes, subies en Asie, de sorte qu'il faudra appeler sous les drapeaux jusqu'aux paysans inaccoutumés à la guerre; Matthieu se déclare prêt à aider les Impériaux contre l'Empire Ottoman ⁴.

Quelques mois auparavant, cette situation des Turcs avait été examinée dans un Conseil impérial à Tyrnau (Nagy-Szombat), où on avait appris le conflit qui avait éclaté en

¹ Hurmuzaki, IV, pp. 654—655, n° DLXXXIII. Anne, cette veuve, demande à l'empereur que sa pension puisse passer sur son fils, qu'elle entendait donc laisser vivre chez les Autrichiens; *ibid.*, n° précédent. Un passeport pour elle le 24 juillet; *ibid.*, p. 652, n° DLXXVIII. Voy. aussi les deux nos. suiv., puis pp. 661—662, n° DLXXXVIII—DLXXXIX.

² *Ibid.*, pp. 650—651, n° DLXXVI.

³ *Ibid.*, p. 651, n° DLXXVI.

⁴ Hurmuzaki, IV, pp. 656—657, n° DLXXXIV.

Valachie, et l'opinion avait été émise qu'il serait utile de nouer des rapports avec ces trois princes menacés sur le Bas-Danube, tenant compte aussi des mouvements des nations subjuguées dans les Balkans : « Bulgares, Bosniaques, Albanais, Épirotes et beaucoup d'autres », accueillant même en Hongrie les fuyards qui viendraient de ces régions. L'empereur était prié de tenir compte spécialement de la situation, restée encore si menacée, du prince de Valachie ¹.

Mais, devant les propositions formelles de la part de celui dont l'importance pour la sécurité chrétienne était arrivée donc à être reconnue, les avis furent très prudents. D'après certains d'entre eux, l'empereur devait répondre que, retenu chez lui, il doit garder encore la paix avec les Turcs, mais, au besoin, le prince doit avertir, car, pour l'avenir, on pourrait faire beaucoup plus pour lui. En tout cas, un secours de soldats contre les Turcs ne peut pas lui être donné ². Que Matthieu continue donc à apaiser les Turcs par l'ancienne voie des cadeaux.

Pendant ce temps, Basile négociait sans sincérité en Transylvanie, par ses ambassadeurs, Thomas Cantacuzène et André Plantos, une entente avec celui qu'il ne pouvait pas tolérer sur le trône du pays voisin, et, de son côté, Matthieu chargeait des mêmes discussions vaines le boïar Socol, qui, vint, deux mois plus tard, avec une suite imposante. On n'arriva à aucun résultat, et Rákóczy accusera son voisin valaque de ne pas avoir suivi son conseil, cherchant à s'étendre, de n'importe quelle façon, avec cet autre Roumain ³. Au moment où l'envoyé transylvain à la Porte assurait que la Valachie sera attaquée, par Basile, par le pacha de Silistrie, Déli-Housséin, et par le commandant turc en Roumélie, Ipsir, il lui semblait que les sujets de Matthieu ne lui conserveraient plus la même fidélité que jadis ⁴. De son côté,

¹ *Ibid.*, pp. 647—648, n° DLXXIV.

² *Ibid.*, pp. 654—656, n° DLXXXIII.

³ Sârbu, ouvr. cité, pp. 187—189; Iorga, *Studii și doc.*, IV (pour les ambassadeurs).

⁴ Sârbu, ouvr. cité, p. 190.

celui-ci crut devoir demander en Transylvanie, vers le mois de mars, si, arrivant à être attaqué, il peut attendre un secours de ce côté ¹.

De nouveau, alors qu'on cherchait un appui en Pologne aussi ², le prince de Valachie s'adresse à l'empereur, présentant les mêmes demandes que pendant l'année passée. Il obtint la lettre qu'il désirait pour le roi Vladislav, qui était prié d'inter, dire à Basile, par ses bons conseils, de préparer un appel aux Turcs et aux Tatars, en vue de la destruction de ces « petites nations » chrétiennes, dont les Habsbourg avaient eu cependant, quelques quatre dizaines d'années auparavant, des avantages si importants ³. Mais la lettre de réponse confiée au nouvel ambassadeur, Grégoire Raț, ne contenait aucune garantie et aucune direction ⁴.

Même après ce refus « chrétien », Matthieu ne se lassa pas. Les affaires de la princesse Anca lui donnaient l'occasion de toucher encore là, chez l'empereur, à ses soucis. Il intervint au mois de mai, par le logothète Sabbas. Il savait maintenant que les armées des Turcs, qui étaient déjà rassemblées, et auxquelles s'ajoutera aussi Basile avec les siens, lui-même devant envoyer seulement un certain nombre de soldats valaques, devaient aller reprendre aux Cosaques Azov, qui était, pour les Turco-Tatars, leur « Azak », mais il craignait qu'au retour on ne tente une surprise contre lui, et, alors, s'il ne peut pas se défendre, il demande une place de refuge, qu'il désire qu'on lui désigne déjà dans l'Empire. La réponse fut qu'il pourrait être accepté sans doute comme simple exilé, mais sans rien préciser ⁵.

De nouveau, Matthieu soupçonnait que les intrigues venaient de la part de son voisin moldave; un informateur impérial parmi les Hongrois affirme que, si celui-ci prend la Valachie, « il pourrait aspirer aussi à la principauté de

¹ D'après le journal de Haller, *ibid.*, p. 193.

² Voy. Bogdan, *Doc. Pol.*, III, p. 3.

³ Hurmuzaki, IV, p. 660.

⁴ *Ibid.*, p. 661, n° DLXXXVIII (avril).

⁵ *Ibid.*, pp. 661—662, n° DLXXXIX.

Transylvanie »¹. Et l'archevêque de Gran était d'opinion que la victoire du Moldave en Valachie signifierait le commencement d'une action contre la troisième province².

Bien que malade, Matthieu brûlait du désir d'accomplir enfin un exploit³. Si les Turcs osent l'attaquer, il se jettera sur eux. Par Locadello, il faisait savoir au baïle vénitien qu'il dispose de « 40.000 » hommes, tout prêts à combattre, et, dans la guerre qui se préparait pour l'île de Crète, il est disposé à tenter une « diversion », à condition qu'on lui donne l'argent nécessaire. Si on examine sa proposition, il enverra quelqu'un pour discuter avec le représentant de la République. Il n'oubliait pas de mentionner ses rapports avec l'empereur à travers la Transylvanie, ou par son émissaire, qui est un Slave méridional fixé à Vienne, dans le monastère de St.-Jérôme, l'évêque Georges de Knin, un Franciscain. Il savait que Rákóczy surveille sa correspondance, et s'offrait à transmettre celle des Vénitiens avec la Pologne. Le baïle croyait que, au besoin, une pareille alliance, qui pourrait gagner aussi d'autres participants, ne serait pas à mépriser⁴.

Les relations avec le prince de Transylvanie étaient si mauvaises alors, que celui-ci retira, en 1642, ses soldats se trouvant au service de son voisin⁵. Le baïle pouvait écrire cependant: « Il est sûr que le prince Matthieu a assez de troupes: infanterie et cavalerie ensemble, jusqu'à 25.000 bons soldats, et qu'il est décidé, avec ses boïars, qui le suivent à tout prix, à se défendre et à se maintenir jusqu'à la mort »⁶.

¹ *Ibid.*, p. 662, n° DXC. Réponse impériale, très vague, le 30 juin; *ibid.*, p. 663, n° DXCI.

² *Ibid.*, pp. 663—664. Cf. Iorga, dans le « Bulletin français de la section historique de l'Académie Roumaine », 1938.

³ On croyait qu'il souffre d'hydropisie, et, au commencement de l'année 1642, on parlait même de sa mort; Hurmuzaki, IV², p. 514, n° DXCVIII.

⁴ Hurmuzaki, IV², p. 501. Matthieu envoie des informations sur les intentions des Turcs; *ibid.*, p. 502, n° DLXXXI. Cf. *ibid.*, pp. 502—503, nos DLXXXIII—DLXXXIV.

⁵ *Ibid.*, p. 519, n° DCV.

⁶ *Ibid.*, p. 520, n° DCVII.

Les Roumains collaborèrent avec les Turcs en Crimée, où fut tué, en combattant, le chef des Valaques, mais Matthieu se gardait bien de se présenter en personne ¹. De son côté, Basile, suivant la tradition de Radu Mihnea et celle de Barnovschi, avait fait de grands efforts pour amener la capitulation d'Azov.

A ce moment, où lui, resté fidèle, était venu en personne pour arriver à un résultat si important, contribuant peut-être aussi à améliorer les rapports entre Turcs et Polonais, il affirmait, par deux actes de protection de l'orthodoxie, mission qui revenait aux empereurs, sa situation de grand patron du christianisme oriental.

Le Patriarcat oecuménique était en ce moment dans un état de pleine décadence et de ruine. L'ancien hôte de Radu Mihnea, Cyrille Loukaris, contre lequel travaillaient ses rivaux irréconciliables, qui le poursuivirent d'une déposition à l'autre jusqu'à sa mort, avait besoin d'un appui, et il le trouva auprès de l'ambassadeur des Provinces Unies de la Hollande, ce négociateur habile et homme d'affaires qu'était Cornélis Haga, qui, bien que dans une situation non reconnue par la diplomatie et représentant un État qui n'arriva que par les traités de Westphalie, en 1648, à être dans l'ordre de la politique européenne, avait su gagner une puissante influence, dont il sut tirer toujours le plus grand profit. En rapports aussi avec l'Église anglicane, mais surtout avec la capitale du calvinisme, Genève, Cyrille, contre lequel s'étaient dirigées, dès le début, les attaques efficaces des Jésuites français et italiens, qui tramaient sa chute et sa mort, arriva à certaines conceptions d'attitude, sinon, ce qui paraîtrait difficile à être admis, de dogme aussi. Ainsi fut publié en Occident un catéchisme orthodoxe, renié ensuite, mais qui restera dès lors relié à son nom ².

¹ Hurmuzaki, IV, p. 665.

² Voy. Iorga, *Gesch. des Osm. Reiches*, III. Cf. ses rapports avec la France dans Iorga, *Rev. hist. du S.-E. eur.*, 1936. Le résident impérial Schmidt parle des relations de Basile avec Haga; Hurmuzaki, IV, p. 674.

Déjà à cette époque, comme Cyrille avait eu les rapports les plus étroits avec le prince Bethlen, on aura répandu à Alba-Julia le catéchisme calviniste, mais pas sous Gennadius, qui avait disparu, mais sous son successeur sur le trône métropolitain, Ioreste.

Devant cette attaque, qui venait au moment où les deux métropolitains, celui de la Valachie et celui de la Transylvanie, publiaient de concert le même livre, le pays de Matthieu, de même que celui de Basile, crurent devoir rédiger une réponse.

La réponse du métropolitain Théophile fut la publication d'un nouvel Évangile expliqué, en 1642. Il est dédié, par celui qui s'intitule: «par la bénédiction de Dieu pasteur de tout le pays de l'Hongro-Valachie et des régions au-delà des collines, duc d'Amlaş et de Fagaraş», «au très-glorieux et pieux peuple de notre pays, et à tous les chrétiens qui sont tout autour». Ce titre est, comme on le voit, plein de signification. Car le prince de Valachie a en vue, par son don si utile pour les âmes, non seulement les siens, mais aussi les Moldaves et les Roumains de Transylvanie et du «Pays Hongrois», c'est-à-dire la totalité de sa nation, à laquelle il adresse ainsi un appel, au moment où il croyait périclitée la vérité religieuse qu'il se croyait obligé en tant que Roumain, sinon dans le sens général orthodoxe, de défendre en vertu d'un droit supérieur à celui de n'importe quel autre.

Il est question de montrer «à ses co-nationaux chrétiens», qui sont «les vrais ouvriers dans la vigne du Christ», la vérité. Il combattra donc contre ceux qui, sans aucune considération pour un rapport avec la Transylvanie qu'il pouvait croire, à cette heure, totalement fini, sont caractérisés de cette façon, avec la plus grande sévérité: «clercs et laïcs non cultivés», aussi «au point de vue de l'âme», — ce qui est la traduction de «spirituel» —, «qui, à cause de leur ignorance, se sont éloignés, séduits par des doctrines étrangères, et, dans leur pensée erronée et bornée, rompant avec la vraie foi, se sont réunis contre l'Église de Dieu aux hérétiques et, comme une mouche qui se laisse attirer par la douceur

du miel, séduits eux aussi par les assertions des ignorants et envenimés de l'amertume du poison mortel, noient et tuent leurs âmes et celles des autres hommes »¹.

Il ne peut pas être question, dans de pareilles circonstances, seulement de l'ancien livre d'Explication des Évangiles publié à Braşov, où il n'y avait que la morale et aucune affirmation de dogme, aucune polémique contre l'hérésie. Il faut donc un nouveau travail, nous dirions même: « moderne », dans lequel l'orthodoxie emploie, elle aussi, les armes qui avaient été si bien employées par la religion catholique. On recourut à une publication plusieurs fois imprimée en Pologne, commençant par l'édition de Lwów, en 1606, mais arrivant jusqu'à sa réédition en 1637, par Pierre Movilă, qui restait le directeur permanent de l'œuvre « des bons chrétiens » en Valachie². Mais on a observé aussi des changements, qui montrent, de même que pour les illustrations, que le désir ne manquait pas de faire quelque chose de nouveau. Et, aussitôt, entre les limites du livre slavon, les éditeurs valaques donneront la preuve d'une certaine initiative, recourant même à des manuscrits trouvés dans le pays, dont une sélection est faite.

Le combat au nom de son prince fut ouvert par Udrişte Năsturel, qui signe, à la date de 7147 de la création du monde (1638-1639), date qui précède celle de l'établissement du nouveau métropolitain de Transylvanie, Ioreste, cette préface de lettré savant, mais sans originalité ni talent de style, tel qu'il resta, du reste, jusqu'à la fin, esprit qui ne peut pas être comparé avec celui du contemporain moldave qu'était le chroniqueur Grégoire Ureche. Il est même probable que toute cette œuvre de traduction est dûe à ce beau-frère du prince.

Le travail sera repris en 1644, les presses étant transportées maintenant au couvent de Dealu, où reposaient les restes de celui qui avait été pour Matthieu un maître et un chef de guerre; on y avait installé comme nouvel hégoumène un

¹ Bianu et Hodoş, loc. cit., pp. 120—121. Cf. N. Drăganu, dans l'*Anuarul Institutului de Istorie Națională din Cluj*, III, pp. 249—50.

² Voy. P. P. Panaitescu, loc. cit., pp. 29—30, qui a fait la confrontation de même que pour le Nomocanon.

« Arabe », Barlaam¹. Ayant trouvé une autre forme, manuscrite, on revint aussi sur cette partie de l'ancien texte, à laquelle on ajouta tout ce que contenait de plus l'autre version.

Ici, Udrişte laisse de côté l'art des vers slavons et cherche à écrire, sans grand succès, en roumain, mettant à côté de « l'emblème de la principauté de Valachie appartenant à la Maison des Băsărabă », ces « vers » :

Ce pays a le corbeau dans son emblème,
 Une heureuse addition est donnée maintenant à ce sceau
 Par l'écu placé sur la poitrine du corbeau, représentant ceci :
 Un homme assis sur son trône et portant le sceptre,
 Ce qui glorifie la grande lignée des Băsărabă,
 Pour que tout le monde y voit la grandeur de ses exploits².
 Les rythmes de l'antiquité sont appliqués pour la première
 fois, fût-ce même au dépens du sens, aux syllabes du roumain.
 Nous verrons que jusque dans l'œuvre, beaucoup supérieure,
 du métropolitain moldave Dosithée, dont l'oreille était accou-
 tumée au rythme des chansons d'Église, les Moldaves feront
 des essais tout aussi malheureux.

Mais, avant de voir de quelle façon on a poursuivi ce qui, au commencement, n'était qu'une affaire d'impression et qui, avec les nouvelles traductions qu'on essaie, arrive à être, de plus en plus, d'une façon toujours plus libre, toujours plus coulante, toujours plus correspondante aux charmes de la langue populaire, telle qu'on la trouve dans les anciennes lettres et dans les premières notices de chronique, une littérature, l'attitude des Moldaves à l'époque de cette première offensive slavonne doit être présentée sous le rapport politique.

¹ Les ouvriers aussi sont différents : à côté des Russes Kounotovitch, les « Serbes » Proca Stanciovitch, originaire des salines d'Ocnele Mari, près de Râmnic, qui s'intitule « tailleur », mais qui pouvait l'être aussi pour autre chose que des habits, puis Théodore Dumitrovitch de cette même localité Râmnic, et un Lupu Dumitrovitch, du village de Lucavăț : Bianu et Hodoș, loc. cit., p. 147, n° 46. Il faut bien admettre que la dérivation slave de leurs noms n'est qu'une imitation du slavon, et qu'ils s'appelaient chez eux, au village ou dans la ville, autrement.

² Bianu et Hodoș, loc. cit., p. 145.

En 1642, Basile avait abandonné, pour un moment, après la mort du prince Jean ¹, l'idée de donner à la Valachie un nouveau prince. Du reste, il ne disposait plus, à Constantinople, des amis puissants de jadis, et Matthieu répandait assez largement son argent pour se croire rassuré.

Mais au fond de la pensée du prince de Moldavie il y avait tout de même l'ancienne idée de Michel-le-Brave, et ceux qui l'accusaient sur ce point avaient raison. Ainsi, le lendemain de l'expédition d'Azov, il adressa à la Porte une lettre que saisirent, le 14 janvier 1643, les Impériaux, l'envoyant à Ferdinand III, qui, à son tour, la communiqua à Rákóczy; il y montrait combien est grande sa fidélité envers le Sultan; il rappelait l'œuvre accomplie par lui pour amener la paix avec les Polonais à l'époque du pacha Mourtéza, ce qu'il avait fait pour obtenir la capitulation d'Azov, ses efforts pour jeter les Cosaques sur les Polonais, qui pourraient être, de cette façon, encerclés par « les Tatars, les Moldaves, les Valaques et les Ottomans ». Mais, pour arriver à ce but, il faut qu'on lui donne la Valachie, « à lui, ou à son frère, ou à son gendre », — et, en 1641, après la mort de son fils aîné, il offrait à l'interprète vénitien Grillo, pour son fils Ambrogio, qui est décrit par le résident Schmidt comme un homme grossier (« ein ungeschickhter grosser Kopf so auf Erden einer sein kann »²), sa seconde fille, Roxane, et Ambrogio, qui avait reçu la bague de mariage, préparait des cadeaux pour sa fiancée ³, le vieux Grillo lui-même se préparant, au mois d'août 1642, à venir en Moldavie ⁴. Et Basile poursuivait de cette façon, en ce qui concerne la Transylvanie: « Pour la Transylvanie, le travail est facile. Je connais très bien les voies par lesquelles elle peut être attaquée de Moldavie et de Valachie. D'un côté, le pacha de Timișoara, de l'autre les Ottomans, les Tatars, les Mol-

¹ Mais, au commencement de 1643, rien n'avait été encore conclu; *ibid.*, p. 523, n° DCXI.

² Hurmuzaki, IV, p. 673; la famille était Pérote, catholique, mais ayant des penchants pour l'orthodoxie; *ibid.*,

³ Hurmuzaki, IV², p. 513; VIII, p. 503.

⁴ *Ibid.*, p. 519, n° DCIV. Voy. sur lui aussi *ibid.*, p. 513. Il aurait eu à sa mort à peine « environ treize ans ».

daves, les Valaques. Il faut ajouter aussi qu'en Transylvanie plus du tiers des habitants sont des Roumains que, leur promettant la liberté, j'exciterai sans retard contre les Hongrois, et de cette façon ils auront une guerre à l'intérieur et au dehors des frontières et ne sauront plus de quel côté se tourner »¹.

Mais une nouvelle direction fut prise par la politique de l'ambitieux maître de la Moldavie, celle qui, par dessus les rapports de suspicion envers son voisin roumain et ceux, très peu assurés de fait, avec Georges Rákóczy, tendait à des manifestations de continuation byzantine.

Avant de figurer comme le combattant qui, à la tête du clergé de trois pays, repousse les attaques du calvinisme, Basile avait commencé à accorder son puissant appui financier au patriarcat de Constantinople, sur lequel il entendait pouvoir exercer cependant une surveillance et avoir avec lui un contact de vrai *basileus*.

Certains parmi les Orientaux, comme Parthenius Chrysokentitos, évêque de Sotiriopolis, mettaient à côté du patriarche œcuménique lui-même, comme protecteur naturel de la Grande Église, ce point lumineux vers lequel se tournaient sans cesse les regards des Grecs en esclavage, Basile lui-même à côté de Matthieu². Mais le prince de Valachie ne fit pas par désir d'hégémonie et de splendeur envers

¹ « De Transylvania facile est negocium. Vias ego quibus aggreienda est ex Moldavia et Transalpina novi optime. Inde Passa Temesvariensis, hinc Ottomani, Scythae, Moldavi, Transalpini. Accedit quod in Transylvania plus quam tertia est pars Valachorum, quibus promissa libertate, eos contra Hungaros sine more incitabo ac sic domi forisque bellum habebunt, nec quo se vertere scient. » En ce qui concerne Matthieu, il ajoute qu'il est lié aux Hongrois et aux Polonais, chez lesquels il fait passer sa fortune, alors que lui, Basile, est prêt, avec tous les siens, à mourir pour les Turcs; Hurmuzaki, IV, p. 669. Pour ce qu'il dit sur la torture qu'il avait subie de la part des agents de Barnovschi, Miron Costin croit que ceci n'avait pas été dû à l'orientation politique du vornic qu'il était alors, mais à une mauvaise administration de la trésorerie (éd. de la forme latine, par Barwińska p. 36); cependant il faut tenir compte des sentiments permanents du chroniqueur contre ce prince. — Des chocs entre Moldaves et Valaques aux frontières; Hurmuzaki, IV², p. 517, n° DCII.

² Iorga, dans les *Mém. Ac. Rom.*, XX, p. 214 et suiv.

les gens de Constantinople les grands sacrifices qui assurèrent à son ennemi, portant un nom impérial byzantin, la victoire dans cette rivalité pour le patronat de l'orthodoxie.

Les dettes du Siègre œcuménique, maintenant absolument à la disposition des puissants de la Porte, avides de gain, qui firent changer rapidement Cyrille Loukaris par l'autre Cyrille, de Bérhoé (Véria), et par d'autres patriarches intermédiaires¹, s'étaient énormément accrues, et la guerre se faisait à coup de bourses d'aspres; pour les couvrir, on recourut à des moyens extraordinaires, à ces nouveaux impôts qui s'appelaient *zitia* ou *bakion*, le dernier étant la réclamation des arrérages, qui auraient été jusque là oubliés². En vain essaya-t-on d'une réglementation en instituant une commission de surveillance, composée de quatre métropolitains. Il en fut ainsi jusqu'à l'installation, probablement pas sans le concours du prince de Moldavie, qui avait les regards tournés toujours sur ce qui se passait à Byzance, qu'il considérait comme lui appartenant au point de vue chrétien, de Parthénius, métropolitain d'Andrinople, en 1639³. Mais contre Parthénius se leva, après la mort du grand Cyrille, déposé, puis tué par les rues de Constantinople, en 1638, l'autre Cyrille, qui demandait à être restitué.

Alors, en 1641, le Siègre patriarcal étant, on peut le dire, aux enchères, Basile intervint avec tout son prestige et tout le poids de ses bourses d'argent, qu'il était prêt à jeter dans la balance, et Parthénius remerciait « le prince de Moldo-Valachie »; auquel il accordait les anciens titres impériaux, pour les sommes qu'il avait reçues, et à cause de cela on avait donné au couvent des Trois Hiérarques à Jassy les reliques de Sainte Parascève⁴.

¹ Sur tous les changements, voy. les notes du résident impérial Schmidt, dans Hurmuzaki, IV, pp. 682—691.

² Voy. Papadopoulos-Kérameus, Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας, IV, Pétersbourg 1897, pp. 93—97. Sur le sens de βακίον, D. Russo, *Studii istorice greco-române, Opere postume*, Bucarest, I, 1939, pp. 245—6, dans la note.

³ Pour toutes ces luttes, voy. Iorga, *Vasile Lupu, Domnul Moldovei, caurmaş al Impăraţilor Răsăritului în tutela Patriarhatului de Constantinopol şi a Bisericii ortodoxe (1646—1653)*, dans les *Mém. Ac. Rum.*, 1914.

⁴ Voy. aussi Manuel M. Gédéon, *Χρονικά*, pp. 201—203.

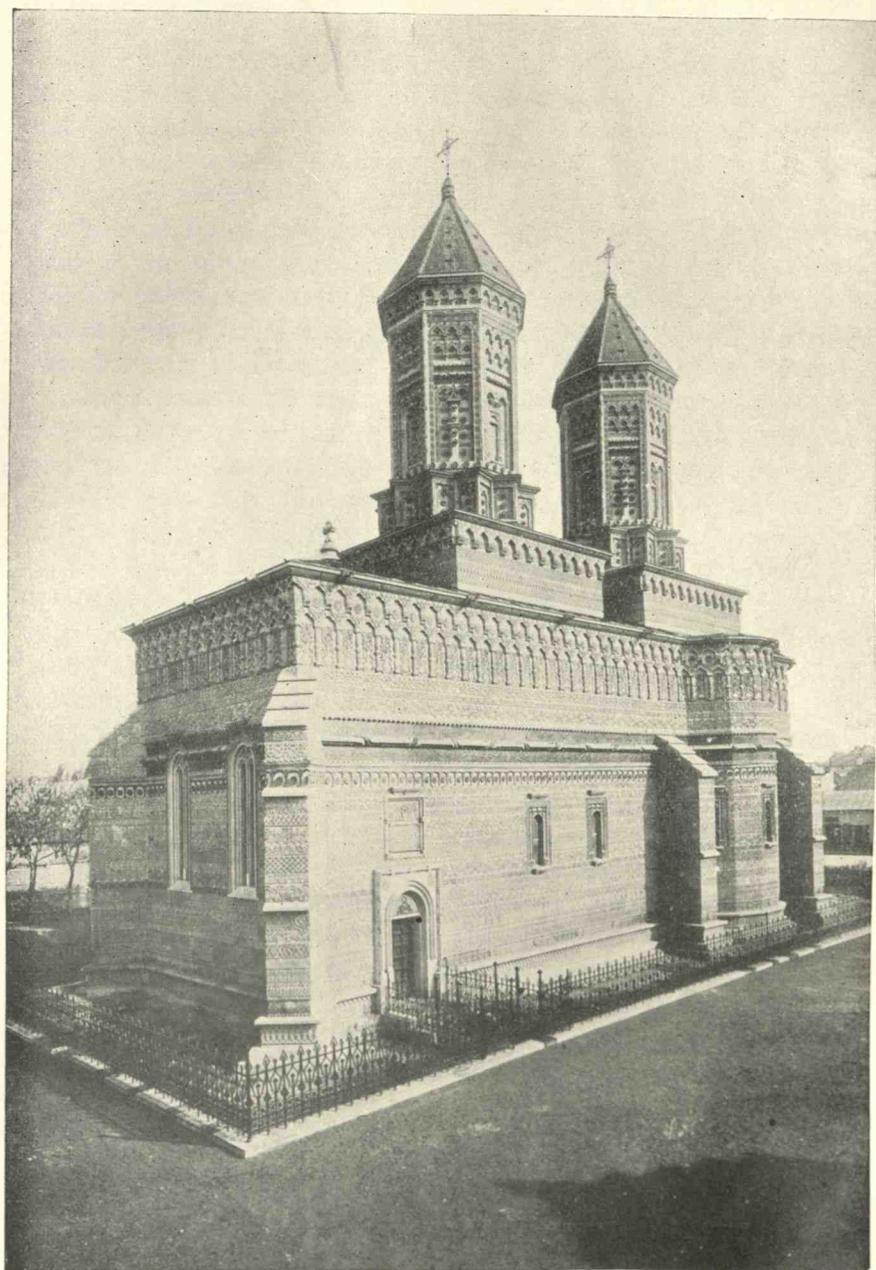


Fig. 16. — Église des Trois Hiérarques, à Jassy.

Pour être mentionné dans les prières, avec la princesse Tudosca et son malheureux fils Jean, Basile fait disparaître cette « zitia » et cette « garantie » que déposaient les membres du clergé supérieur orthodoxe pour dégager l'Église : dorénavant, de par sa volonté et en échange pour son sacrifice, on paiera seulement le « kharadch ». Le décret patriarcal qui contenait les conditions de ce nouvel état de choses fut expédié en même temps que les ossements de la sainte par le moyen de trois métropolitains principaux : Joannice d'Héraclée, le nouveau Parthénius d'Andrinople et Étienne, métropolitain de l'Ancienne Patre ¹.

Une décision princière, qui ressemblait au décret des anciens empereurs, se produisit à cette occasion, fixant aussi la somme, qu'on versa aussitôt. Mais Basile voulut qu'une commission financière soit installée, qui sera toujours à côté du chef de l'Église. Par-dessus tout, il y a cependant sa volonté à lui : « Et, de même, si le Siège aurait jamais des besoins plus élevés, il faut me les faire connaître pour que je participe dans la mesure du secours et du pouvoir que Dieu même m'a accordés ». Toute simonie devra disparaître. On pardonnera à tous les condamnés des anciennes luttes. Et, cette fois aussi, on demande, en échange, des prières pour les parents du bienfaiteur, Nicolas et Irène, pour lui, pour son second fils, né de cette Circassienne musulmane baptisée Catherine, qui est la nouvelle princesse ². Basile ajoute qu'on tiendra compte toujours des membres du clergé grec qui ont des rapports particuliers avec lui : le métropolitain de Monembasie, qui avait amené son fils mort, et ce Mélétius Syrigue, moine très savant, qui était depuis longtemps en Valachie, comme prédicateur, et qu'il ne faut pas confondre, ainsi que nous l'avons fait nous-même, avec celui du même nom qui était métropolitain de Brăila ou, en grec, de Proïlabon ³.

¹ Iorga, *Doc. grec.*, I, pp. 138—141, n° CCXL.

² Voy. Hurmuzaki, IV², p. 505, n° DLXXXVII ; p. 513, et C. C. Giurescu, dans les *Mélanges* de l'École Roumanie en France, 1925¹, p. 322 et suiv. (au mois de septembre 1641, ce second fils, nommé Étienne, d'après le nom du glorieux Étienne-le-Grand, avait l'âge d'un an).

³ Voy. Iorga, *Ist. Bis.*, 2-ème éd., I. La rectification est due à Démosthène Russo, dans son ouvrage cité, I, p. 237—246.

Il faut ajouter que le moment vint où, lorsqu'il s'agit de présenter trois candidats pour la succession d'un patriarche déposé, Basile exigea qu'en troisième ligne figure aussi le métropolitain de Moldavie, Barlaam¹.

Basile avait assuré que, dans les conditions fixées auparavant, l'Église œcuménique pourra toujours compter sur lui. De fait, c'est un *vrai traité* conclu avec lui, comme ceux qu'il avait signés avec la Transylvanie et comme celui qui viendra ensuite avec la Valachie. Pour le prouver encore mieux, une clause prévoit que les adversaires de l'autre partie seront aussi les ennemis du prince protecteur.

La commission financière fut élue, et elle contenait les clercs indiqués directement par ce successeur financier des empereurs chrétiens de jadis². Pour lui en témoigner sa reconnaissance, le patriarche transforma la bourgade de naissance de son protecteur, Arvanitochori, en « place patriarcale et stauropygiale », c'est-à-dire exempte de toute autre autorité ecclésiastique et des extorsions de l'évêque local³.

Mais Basile, fier de sa fortune⁴, n'entendait pas se borner, dans sa protection de la foi orientale, au seul cercle grec de l'orthodoxie.

A une époque où était si grand, sous tous les rapports, le rôle de Pierre Movilă aussi dans l'Église et la culture de la

¹ Papadopoulos-Kérameus, *Ἀνάλεκτα*, IV, pp. 103—104. Ce passage a été signalé pour la première fois par D. Russo (loc. cit., pp. 235—236), qui cependant s'imaginait que cette faveur avait été accordée à Barlaam parce qu'il connaissait le grec, et il se demandait si, dans un pays comme la Moldavie, qu'il présente, par nationalisme grec, comme étant totalement ignorant, il n'y avait pas eu quelque moine vagabond pour lui enseigner cette langue.

² Voy. les actes dans Iorga, *Doc. grecs*, à cette date.

³ Voy. Babinger, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 1937, p. 137 et suiv.

⁴ Papadopoulos-Kérameus, *Ἱεροσολυμιτικῆ Βιβλιοθήκη*, IV, pp. 373—376. Basile faisait traduire aussi le traité de l'empereur Jean Cantacuzène contre les Musulmans. Voy. Chrysostôme A. Papadopoulos, *Οἱ πατριάρχα Ἱεροσολύμων ὡς πνευματικοὶ ποιμένες τῆς Ῥωσσίας κατὰ τὸν 15^ο αἰῶνα*, Jérusalem 1907, pp. 75—76. Un acte de Basile pour le Mont Athos; Sévastianos, dans la *Revue Archéologique*, XV¹ (1858), p. 29. Cf. Gr. Nandriș, *Documente românești în limba slavă din mănăstirile Muntelui Athos*.

Valachie, ce Roumain d'origine, entouré à Kiev par des intimes de sa nation et écrivant en roumain ses notes intimes, ne pouvait pas rester étranger à ce qui se passait en Moldavie ¹, près de la frontière de laquelle il conservait des propriétés. Tant que vécut ses frères prétendants, — Moïse en étant écarté par sa décision de rester jusqu'à sa mort en Pologne, — les rapports de Pierre avec Basile, qui avait remplacé ce Moïse, avaient été plus difficiles, mais, maintenant, l'influent métropolitain de la Russie Occidentale polonaise pouvait tendre la main à l'homme que, certainement et depuis longtemps, il avait connu personnellement.

Voir l'orthodoxie restaurée dans cette Constantinople, assiégée en même temps par les calvinistes et les catholiques, pouvait paraître à Basile néanmoins une chose douteuse. Alors, une entente entre le prince qui était Basile et le fils de prince et ancien candidat au trône moldave qui était Pierre ² amena la convocation d'un vrai synode comme celui qui, du reste, s'était réuni à Jassy pendant l'été de l'année 1595 ³, pour que, entre l'Église de cette Russie polonaise, à l'exclusion de celle de Moscovie, — mais, tout dernièrement, pour la question des Cosaques d'Azov, Basile avait eu des rapports avec le grand-duc lui-même, qui lui envoya une lettre ⁴, — bien que cette Église moscovite eût

¹ Dans La Boullaye le Gouz, *Les Voyages*, Paris 1657, il est question de la « caravane » de Valachie venant de Cracovie avec des « carosses, chevaux et mules ».

² Voy. les travaux de Goloubiev (en russe) et de Gennadius Enăceanu, évêque de Râmnic (en roumain) sur Pierre Movilă.

³ Voy. aussi Edkard Likowski, *Union de l'Église grecque ruthène en Pologne avec l'Église romaine, conclue à Brest en Lithuanie en 1596*, Paris 1903 (un travail du même paraît à Fribourg en Breisgau, 1904).

⁴ Hurmuzaki, IV², p. 515. Pour ces négociations, aussi *ibid.*, p. 516, n° DCI. Voy. aussi Hurmuzaki, *Fragmente*, III. Les conditions de l'entente furent établies par Basile lui-même; *ibid.*, pp. 517—518, n° DCIII. On croyait que ce prince sera nommé, en guise de récompense, à vie; *ibid.*, *Documente*, IV², p. 519, n° DCIV. Du reste, Matthieu lui-même, qui l'avait largement payé, avait reçu l'assurance qu'il ne sera pas changé tant que gouvernera le grand vizir actuel; *ibid.*, p. 520, n° DCVI. Pour la situation des deux princes envers la Porte, voy. aussi *ibid.*, p. 521, n° DCVIII. Pour leur confirmation en janvier 1643 (40.000 ducats pour le Sultan et 20.000 pour le vizir, de la part

été déjà purifiée par le patriarche de Jérusalem, Théophane —, et l'Église de Moldavie, mais pas aussi celle de Valachie, qui en était formellement exclue, soit établi le nouveau dogme de l'orthodoxie.

Nous avons employé le terme de « synode »; il n'est pas cependant totalement adapté. Les grands hiérarques eux-mêmes n'étaient pas venus; ils avaient envoyé seulement leurs théologiens, comme une commission scientifique, devant s'occuper d'une forme que les évêques seraient cependant obligés d'accepter ensuite.

L'Église de Moldavie avait sans doute le droit de convoquer une pareille assemblée. Elle avait été, en effet, élevée, sous Jérémie Movilă, à un niveau égal à celui du patriarcat, peu après la création, par Jérémie II, patriarche œcuménique, à l'occasion de sa visite à Moscou, d'un patriarcat moscovite. Pour avoir une métropole d'un rang plus élevé en Moldavie, on lui avait ajouté un évêché pour le Boudchak libéré alors, pour quelque temps, des Tatars, et le nouvel évêque eut sa résidence à Huși, sur le Pruth, Basile protégeant, en dépit de Matthieu, une métropole sur un territoire qui avait appartenu jadis à la Valachie et que Michel avait momentanément libéré: à Brăila. Le métropolitain de Moldavie avait même obtenu, par l'influence de Mélétius Pigas, si mêlé aussi à la vie politique des pays roumains, les signes extérieurs d'un patriarche ¹.

Le médecin danois de Basile, Jean-André Scogard, italianisé en Scogardi, qui était venu par Venise et Constantinople ² et avait épousé une fille de l'interprète vénitien

de Matthieu; 22.000, d'un côté, 22.000, de l'autre, de la part de Basile —, et cependant on demande aussi un cheval, par le favori du vizir, Redchep-Aga; *ibid.*, p. 523, n° DCXI.

¹ Iorga, *Ist. Bis.*, 2-ème éd., I.

² Hurmuzaki, IV², p. 515; VIII, pp. 500—502, n^{os} DCCVII—DCCIX. Basile l'avait engagé pour « 1.500 ducats par an, un cadeau, au commencement, de 300 autres ducats, l'entretien, deux costumes par an, sans compter les présents et ce qu'il pourrait gagner des boïars »; le prince, qui le fit venir dans sa calèche, payait aussi ses dépenses de route. Scogard voulait rassembler 3 à 4.000 ducats turcs et se fixer ensuite à Venise, qui était pour lui une « eletta patria ».

Borisi, parlait légèrement de cette assemblée ¹, qui s'ouvrit dès le mois de mars et dont la mission était cependant de la plus grande importance: opposer à un catéchisme considéré comme hérétique, peut-être même, ainsi qu'on l'avait désiré au début, avec la condamnation de Loukaris lui-même, auquel on l'attribuait, un autre, d'une fidélité absolue envers la tradition sacrée. En septembre, se trouvait donc, dans la capitale de Moldavie, de la part du patriarche obligé et contrôlé par Basile, Mélétius Syrigue, plus lié au prince de Moldavie qu'à son patriarche, et le vieux métropolite de Nicée, puis, de la part de la métropole de Kiev, Ésaïe Trofimovitch, évêque de Cozlov, qui présidait le Conseil de Pierre Movilă, et il aura eu la partie principale dans l'élaboration du texte à discuter, ensuite Joseph Konovitch, recteur du Collège fondé, d'après le modèle jésuite, par celui-ci, dans sa grande œuvre de synthèse qui devait relever l'orthodoxie déchuë et à laquelle manquait un enseignement supérieur, et enfin Ignace Xénovitch, Grec d'origine, que le métropolite russe de Pologne opposait comme prédicateur à ceux qu'il avait entendus à Târgoviște, à l'époque de la présence dans cette capitale de Cyrille Loukaris et que Sirigue lui-même continuait.

Le combat fut livré, à Jassy, entre le penchant de celui-ci vers les catholiques et entre les appréhensions des Russes envers cette confession rivale, le prince lui-même devant prendre une attitude sous l'influence de Sophronius Potchatzki, auquel il venait de confier l'école de slavon dans son couvent des Trois Hiérarques, et sous celle de son propre métropolite, ce Barlaam, qui, comme on le verra, représentait une direction différente, se distinguant aussi bien du russisme, qui s'était infiltré dès Barnovschi par Pierre Movilă lui-même, que de l'hellénisme, qui, depuis quelque temps, était en progrès. On discuta à ce synode des questions aussi abstraites que le Purgatoire et la Présence divine dans la communion. Les envoyés de Pierre Movilă repoussèrent avec énergie l'opinion que l'orthodoxie eût pu branler un moment et qu'un patriarche en aurait été coupable, tous ces errements étant mis

¹ Hurmuzaki, IV, p. 668.

sur le compte de Cornélis Haga, l'ambassadeur de Hollande. Basile lui-même, qui avait bien connu Cyrille, se réunit à cette dénégation¹ de la part du patriarche Parthénus, au nom duquel fut publié, sur une feuille volante, l'édition du décret².

Basile avait joué ainsi, en très petit, le grand rôle de Constantin le Grand à Nicée.

Mais Pierre Movilă devait reprendre personnellement, en 1644, les discussions avec Mélétius Syrigue³, qui ne se reconnaissait pas vaincu et alla même chez le grand-duc de Moscovie pour l'intéresser dans ces affaires du patriarcat œcuménique⁴. On attendait donc, pour que la décision soit prise que, dans un voyage que Pierre lui-même aurait fait en Moldavie, la question soit réexaminée, dans une atmosphère qui, comme nous le verrons, n'était pas tout à fait opposée à ceux qu'on appelait les « hérétiques »⁵.

La « Confession orthodoxe » fut naturellement répandue, dans une nouvelle forme, dès 1643, par les catholiques d'Occident. En ce qui concerne les Grecs, Parthénus lui donna une nouvelle confirmation solennelle, le 11 mars de cette année 1643, s'associant aussi les autres patriarches et tout son synode, mais il s'en tenait à la seule forme grecque. Quant à la forme slavonne, elle fut publiée, à Kiev, à peine en 1645, sous le titre: « Corps d'enseignement en résumé »; à Moscou, elle ne fut connue que par l'édition de 1649, et enfin à Lwów, où il y avait une espèce d'autonomie ecclésiastique autour de la Stauropygie, l'impression, dans le nouvel établissement à peine créé, fut encore plus tardive. Les Grecs n'eurent qu'en 1662, aux frais du grand interprète Panagiotis Nikousios, qui avait épousé une catholique de Chios, une édition de l'*Ὁρθόδοξος Ὁμολογία*, avec une traduction latine, publication faite,

¹ Voy. aussi la lettre, datée du 6 novembre 1642, de Scogard au baïle; *loc. cit.*

² Cf. Bianu et Hodos, *loc. cit.*, pp. 119, 535—536, n° 43.

³ Melchisédec, *Notițe*, p. 205, note, et, du même, *Biserica română în luptă cu calvinismul*.

⁴ Iorga, *Doc. grecs*, I, p. 173, n° CCLIII, d'après Mouraviev, dans Melchisédec, *Notițe*, p. 199.

⁵ *Ibid.*

comme réponse aux accusations, dans un des grands centres du calvinisme, Amsterdam ¹.

Le manque d'intérêt initial de la part du patriarche Parthénus envers ce parlement ecclésiastique de Jassy ², son retard à accepter les décisions prises par la médiation princière durent blesser profondément Basile. Il se vengea envers le chef récalcitrant d'une Église qu'il protégeait, en ne lui envoyant plus les subsides annuels. De nouveau, le Siège constantinopolitain dut contracter des dettes; seulement après avoir montré son regret pour son attitude

¹ Voy. le livre, déjà cité, de Michalcescu, *Die Bekenntnisse und die wichtigsten Glaubenszeugnisse der griechisch-orientalischen Kirche*, Leipzig 1904; Gennadius Enăceanu, *Petru Movilă*; Picot, *Pierre Movilă*; Iorga, *Ist. Bis.*, 2-ème éd., I, pp. 410—412.

² La décision contre Loukaris est signée aussi par Euloge, évêque de Roman, par Anastase de Rădăuți, Georges de Huși, Sophronius, catégomène des Trois-Hiérarques. L'opinion était aussi émise que ce synode a été seulement une illusion ou la signature, sans discussion, d'un acte envoyé par Parthénus. Cf. Thomas Schmidt, *Narratio de vita, studiis, gestis et martyrio Cyrilli Lucaris*, dans *Miscellanea*; Arnaud, *Perpétuité de la foi*, I; Aymon, *Monuments authentiques de la religion des Grecs*, La Haye, 1708. Puis Moh-nike, *Des griechischen Patriarchen Cyrillus Lukaris zu Konstantinopel Unions-verhandlungen mit der reformirten Kirche zu Genf*, dans les *Theologische Studien und Kritiken*, V, cahier 3 (Hambourg, 1832), p. 560 et suiv. Pour l'immixtion dans ces discussions du grand lettré moldave Nicolas Milescu, dont il sera parlé plus loin, *La perpétuité de la foy de l'Eglise catholique touchant l'Eucharistie, deffendue contre le livre du sieur Claude*, Paris 1669; *Ecrit d'un seigneur moldave sur la creance des Grecs, Enchiridion sive Stella Orientalis Occidentali splendens, id est sensus Ecclesiae Orientalis, scil. graecae, de transubstantione Corporis Domini aliisque controversiis a Nicolao Spadario moldovolacone, barone ac olim generali Valachiae, conscriptum Holmiae, anno 1667, mense Febr.* L'ambassadeur de France en Suède, de Pomponne, décrit ce Milescu comme étant: « non solum religione, sed etiam notione ac idiomate graecus » (pour lui, Cyrille est un traître). Pour le rôle de Païsius Ligaridis, *Échos d'Orient*, XVI, pp. 117—119; *Byz. Zeitschrift*, XVIII, p. 641. — Concernant Pierre Movilă, intitulé « métropolitain de Kiev, de l'Alanie (sic) et de toute la Russie », aussi « Ἐπιτελής ἐταγείας βυζαντινῶν σπουδῶν », V, p. 163 (aussi d'après « Athanasius rhetor, presbyter byzantinus, Anticampanella, Paris 1655). — Enfin, sur Makripodari, avec lequel Basile entretenait des rapports, « Chiote autrefois dominicain, nommé Hyacinthe Macripodari », *Études franciscaines*, XXIX (1913), p. 536. — Sur Mélétius Syrigue, aussi Pargoire, dans les *Échos d'Orient*, XI, pp. 264 et suiv., 331 et suiv.;

d'opposition, il trouva chez le prince de Moldavie l'ancien protecteur, mais des conditions nouvelles s'imposèrent, par lesquelles la monarchie patriarcale devenait maintenant « constitutionnelle ». Ses finances, qui se fondaient sur le don impérial du Moldave, devaient être examinées par deux évêques, trois délégués laïques élus par le St-Synode, mais aussi par les chefs des Grecs de Constantinople, les « archontes », d'autres élus, évêques et laïcs, s'ajoutant, jusqu'au chiffre de huit. Leurs seules signatures peuvent donner authenticité aux lettres du patriarche.

XII, p. 17 et suiv. Il se trouvait en 1632 dans les pays roumains, puis le 6 mars 1633 (pp. 336—338); son discours à l'installation du métropolite Barlaam se conserve dans le manuscrit 748 de la Bibl. du Métoque du St. Sépulcre à Constantinople. Les manuscrits 117, 356 contiennent la lettre sur le carême adressée de Constantinople, en 1635, à Basile. En Moldavie, il traduit le livre de Jean Cantacuzène contre l'Islam. En 1637, il écrit sur la vie de Ste Parascève. En 1645, il est encore à Jassy, où il passe onze mois (Pargoire, loc. cit., XII, p. 168). Voy. aussi Malvy-Viller, *La confession orthodoxe de P. Moghila*; cf. *Échos d'Orient*, 1929, p. 414 et suiv. En général, Hesselting, *Een protestansche Patriarch*, dans la *Theologisch Tydskrift* de Leyde, 1902. Correspondance de Loukaris avec Alexis Oxenstierna, 1632—1633; Zerlentis, dans le *Δελτίον*, VI, pp. 88—93; Chrysostome Papadopoulos, dans la *Néa 'Hμέρα*, 1903, nos 1489—1490; 1906, juillet; cf. *Revue internationale de théologie*, XIV (1906), pp. 327—330, à côté du travail russe de Osmianicov, *Cyrille Loukaris*, Novotcherkask, 1903. Sur Cyrille Loukaris, encore Hesselting, *Uit Bizantion en Hellas*; à côté des brochures de Balanos et Vélantiotis. Puis, Thomas Smith, *Collectanea de Cyrillo Lucaris, patriarcha constantinopolitano*, 1707; Aloysius Pechler, *Der Patriarch Cyrillus Lucaris und seine Zeit*, Munich, 1862; Sennoz, dans les *Échos d'Orient*, VI, 1903, pp. 97—107; Zerlentis, *Ἡ πρώτη πατριαρχία τοῦ Κυρίλλου Λουκάρεως*, Athènes 1921; Émèreau, dans le *Dictionnaire de théologie catholique*; Phil. Meyer, dans la *Realencyklopädie* de Meyer, XI¹ (1902), pp. 682—690; Antoine Maly-Marcel Viller, *La confession orthodoxe de Pierre Moghila*, dans les *Orientalia christiana*, X (1927); A. H. Hore, *Student's history of the Greek Church*; Diomède Kyriakos, *Geschichte der orientalischen Kirche von 1483—1898*, trad. Leipzig 1902; Démètre Papadopoulos, dans la *Néa Σιών*, XI (1905); Baphidès, dans l'*Ἐκκλησιαστικὴ Ἱστορία* (Constantinople, 1911); Georg Hofmann, *Griechische Patriarchen und Römische Päpste*, II; *Patriarch Kyril Lukaris und die Römische Kirche*, Rome 1928; *Néos Ἑλληνομίαις*, I, p. 38. Comme études plus récentes, Iorga, dans la *Rev. Hist. du S.-E. eur.* (conférence à la Faculté de Théologie protestante à Paris) et le recueil commémoratif de 1940, *Κυρίλλος ὁ Λούκαρις*; R. Belmont, dans l'*Irénikon*, XVI, 2—6.

Mais ceci ne suffisait pas encore pour la réduction complète en esclavage de l'Oecuménique, auquel on avait fixé seulement quelques revenus en dehors du profit des messes à Constantinople et à Galata et des consécrations de prêtres et de diacres, car on ne lui permettait plus d'envoyer des agents par les diocèses pour y recueillir de l'argent en son nom personnel. Il devra soumettre ses comptes, chaque année, « aux très-utiles et bien nés boïars et épitropes, nos représentants à Constantinople ».

Et, donnant aussi une théorie à cette vraie révolution, Basile déclarait qu'il est impossible que l'Église soit gouvernée par un seul; d'autres doivent travailler à côté et aider le chef¹.

Ainsi, diminué et humilié, Parthénien dut se déclarer obligé, et nous le voyons faire une stauropygie de l'église qu'avait élevée à Ismaïl Georges, le frère de Basile².

Mais ceci ne suffisait pas à l'impérieux prince de Moldavie. Il lui fallait un patriarche établi par lui, et il avait à sa disposition un candidat acceptable, quelqu'un qui avait déjà occupé ce Siège, Athanase Patellaros³, qui vivait en Moldavie des subsides officiels et glorifiait en vers grecs le « nouvel Achille »; ce Crétois, favorable aux catholiques et soutenu aussi par le baïle vénitien, devait recueillir l'héritage de Parthénien, qui était décidé cependant à résister. Lorsque tomba, en 1643, le grand vizir Kara-Moustapha, Grillo, l'associé par la promesse de mariage moldave pour son fils, fut chargé de provoquer, employant l'argent envoyé de Jassy, le changement. Mélétius Syrigue accourut pour accélérer l'affaire. Appelé pour rendre compte devant le peuple, le patriarche fut déposé et exilé. Un autre Parthénien, métropolitaine d'Andrinople, le remplaça⁴.

Basile avait atteint son but. Ce qu'il avait fait à Constantinople, il entendait le faire aussi dans les autres pa-

¹ Iorga, *Doc. grecs*, I, p. 164, et suiv., n° CCLI.

² *Ibid.*, p. 170 et suiv., n° CCLII. Pour la stauropygie de Reni, voy. Iorga, *Vasile Lupu*, loc. cit.

³ Pour lui, voy. un article dans la revue *Bessarione*, III, n° 29—32.

⁴ Détails dans Iorga, loc. ult. cit.

triarcats. On le vit par son attitude envers celui d'Alexandrie.

Lorsque Métrophane Kritopoulos mourut, ainsi que nous l'avons dit, en Valachie même, laissant une recommandation pour celui qui devait être élu à sa place, Basile imposa un autre Crétois abrité chez lui, au moment où se livrait pour cette île le grand combat entre les Vénitiens, d'une résistance admirable, et l'acharnement des Turcs: Nicolas, originaire d'Ascolo. Ainsifut établi sur le Siège patriarcal Nicéphore¹. Comme le patriarcat était continuellement en lutte avec les moines du Mont Sinaï à cause du revenu que ceux-ci tiraient du métoque qu'ils avaient au Caire, l'ancien client de Basile vint en Moldavie demander l'appui de son patron.

Basile décida aussi sur le successeur de Nicéphore, Joannice, ancien métropolitite de Véria, et c'est de lui aussi que vint un troisième patriarche d'Alexandrie, qui avait été d'abord à Silistrie, Païsius.

Par sa décision, les moines de Sinaï perdirent leur ancien procès avec le patriarche d'Alexandrie, le 10 août de cette année 1645², quand Basile imposait à Constantinople un nouvel Oecuménique. D'après l'intervention de l'hégoumène mitré du Mont Sinaï, auquel déjà Alexandre Lăpușeanu avait fait des donations, ainsi qu'Alexandre Mircea de Valachie³, qui avait fait sculpter son portrait, avec la princesse Catherine et leur fils Mihnea, élevant une chapelle de style roumain⁴, Basile, auquel est due, sans doute, aussi l'inscription qu'on a cru byzantine, prit parti pour ces derniers, et alors il jeta au visage de ceux qui étaient habitués à rester debout devant lui, usant, pour faire son éloge, des

¹ D'après Hurmuzaki, *Fragmente*, III, p. 110; Papadopoulos-Kérameus, *Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη*, I, p. 349; Mazarakis, dans le *Φάρος* d'Alexandrie; Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, XIII, mém. 6 et suiv.; D. Ionescu, *Relațiile Tărilor Române cu Patriarhia de Alexandria*, Bucarest 1935; le même, dans la *Rev. Ist.*, XVI, pp. 79—85, 212—218.

² Iorga, *Doc. grecs*, I, pp. 175—179, n° CCLX, et pp. 161—162, n° CCLXIV; Gédéon, ouvr. cité, p. 574 (P. Néoklès), *Τὸ κανονικὸν δίκαιον τοῦ πατριαρχικοῦ θρόνου τῆς Ἀλεξανδρείας ἐπὶ τῆς ἀρχιεπισκοπῆς Σινῶ*, Constantinople 1868.

³ Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, XIII.

⁴ Iorga, dans le *Bul. Com. Mon. Ist.*, 1934.

titres dûs seulement aux anciens empereurs, son anathème. Ce qu'il a commencé, il le mènera au but, malgré la résistance du patriarche. Il emploiera son argent, il fera nommer en Égypte un pacha qui puisse le servir et, de cette façon, il imposera son point de vue ¹.

Le Siège de Jérusalem, nourri depuis longtemps de la contribution des monastères dédiés de Moldavie, St. Sabbas, Galata, Barnovschi, avait, en 1637, comme patriarche Théophane. Celui-ci, dénué de moyens, bien que protégé aussi par Matthieu, vint en Moldavie ², d'où il passa à Moscou. Son successeur fut Païsius, jusque là simple hégoumène en Moldavie. Sa consécration, en cette même année 1645, se fit aux Trois Hiérarques, avec une pompe extraordinaire, le métropolitain et les évêques de Moldavie ayant à leurs côtés les envoyés de l'Oecuménique: le métropolitain de Larissa, Grégoire, et Laurent, celui de Cassandrie. Ce patriarche aussi goûtera largement, au cours de son voyage pour assembler des subsides, la large générosité de Basile ³.

Le patriarcat d'Antioche était resté seul sans rapport avec celui qui affirmait ainsi, en 1645, sa politique impériale, que nous verrons bientôt dénoncée aux Turcs, qui, l'ayant appris, la tolérèrent cependant. Seulement très tard, au moment où ce brillant règne s'effondrait par la révolte du sentiment d'un pays toujours sacrifié, Macarius, le patriarche syro-arabe, fera son apparition en Moldavie.

Du reste, un dernier patriarcat, celui d'Ochrida, qui agonisait dans l'ombre, n'eut pas, lui non plus, l'appui du triomphateur. Le patriarche même, Mélétius, fut arrêté par Basile dans son désir de passer à Jérusalem ⁴.

¹ Voy. les documents dans Iorga, *Doc. grecs*, III et l'exposé de M. Dème G. Ionescu, ouvr. cité, pp. 17 et suiv. Cf. John Mason Neale, *A history of the holy Church of Alexandria*, Londres 1847. Relations avec Moscou en 1645, A. A. Stourdza, *Constantin Brancovan*, III, pp. 21—22, n° 6.

² Iorga, *Ist. Bisericii*, 2-ème éd., I.

³ Melchisédec, loc. cit., pp. 210—211; Iorga, *Doc. grecs*, I, p. 180, n°s CCLXI—CCLXII; Hurmuzaki, *Fragments*, III, pp. 161—162. Pour les cadeaux offerts par Basile à Jérusalem, Hurmuzaki, IV, p. 674.

⁴ Iorga, *Doc. grecs*, I, pp. 180—181, n° CCLXIII.

triarcats. On le vit par son attitude envers celui d'Alexandrie.

Lorsque Métrophane Kritopoulos mourut, ainsi que nous l'avons dit, en Valachie même, laissant une recommandation pour celui qui devait être élu à sa place, Basile imposa un autre Crétois abrité chez lui, au moment où se livrait pour cette île le grand combat entre les Vénitiens, d'une résistance admirable, et l'acharnement des Turcs: Nicolas, originaire d'Ascolo. Ainsi fut établi sur le Siège patriarcal Nicéphore¹. Comme le patriarcat était continuellement en lutte avec les moines du Mont Sinaï à cause du revenu que ceux-ci tiraient du métoque qu'ils avaient au Caire, l'ancien client de Basile vint en Moldavie demander l'appui de son patron.

Basile décida aussi sur le successeur de Nicéphore, Joannice, ancien métropolitite de Véria, et c'est de lui aussi que vint un troisième patriarche d'Alexandrie, qui avait été d'abord à Silistrie, Païsius.

Par sa décision, les moines de Sinaï perdirent leur ancien procès avec le patriarche d'Alexandrie, le 10 août de cette année 1645², quand Basile imposait à Constantinople un nouvel Oecuménique. D'après l'intervention de l'hégoumène mitré du Mont Sinaï, auquel déjà Alexandre Lăpușeanu avait fait des donations, ainsi qu'Alexandre Mircea de Valachie³, qui avait fait sculpter son portrait, avec la princesse Catherine et leur fils Mihnea, élevant une chapelle de style roumain⁴, Basile, auquel est due, sans doute, aussi l'inscription qu'on a cru byzantine, prit parti pour ces derniers, et alors il jeta au visage de ceux qui étaient habitués à rester debout devant lui, usant, pour faire son éloge, des

¹ D'après Hurmuzaki, *Fragmente*, III, p. 110; Papadopoulos-Kérameus, *Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη*, I, p. 349; Mazarakis, dans le *Φάρος* d'Alexandrie; Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, XIII, mém. 6 et suiv.; D. Ionescu, *Relațiile Tărilor Române cu Patriarhia de Alexandria*, Bucarest 1935; le même, dans la *Rev. Ist.*, XVI, pp. 79—85, 212—218.

² Iorga, *Doc. grecs*, I, pp. 175—179, n° CCLX, et pp. 161—162, n° CCLXIV; Gédéon, ouvr. cité, p. 574 (P. Néoklès), *Τὸ κανονικὸν δίκαιον τοῦ πατριαρχικοῦ θρόνου τῆς Ἀλεξανδρείας ἐπὶ τῆς ἀρχιεπισκοπῆς Σινῶ*, Constantinople 1868.

³ Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, XIII.

⁴ Iorga, dans le *Bul. Com. Mon. Ist.*, 1934.

titres dûs seulement aux anciens empereurs, son anathème. Ce qu'il a commencé, il le mènera au but, malgré la résistance du patriarche. Il emploiera son argent, il fera nommer en Égypte un pacha qui puisse le servir et, de cette façon, il imposera son point de vue ¹.

Le Siège de Jérusalem, nourri depuis longtemps de la contribution des monastères dédiés de Moldavie, St. Sabbas, Galata, Barnovschi, avait, en 1637, comme patriarche Théophile. Celui-ci, dénué de moyens, bien que protégé aussi par Matthieu, vint en Moldavie ², d'où il passa à Moscou. Son successeur fut Païsius, jusque là simple hégoumène en Moldavie. Sa consécration, en cette même année 1645, se fit aux Trois Hiérarques, avec une pompe extraordinaire, le métropolitain et les évêques de Moldavie ayant à leurs côtés les envoyés de l'Oecuménique: le métropolitain de Larissa, Grégoire, et Laurent, celui de Cassandrie. Ce patriarche aussi goûtera largement, au cours de son voyage pour assembler des subsides, la large générosité de Basile ³.

Le patriarcat d'Antioche était resté seul sans rapport avec celui qui affirmait ainsi, en 1645, sa politique impériale, que nous verrons bientôt dénoncée aux Turcs, qui, l'ayant appris, la tolérèrent cependant. Seulement très tard, au moment où ce brillant règne s'effondrait par la révolte du sentiment d'un pays toujours sacrifié, Macarius, le patriarche syro-arabe, fera son apparition en Moldavie.

Du reste, un dernier patriarcat, celui d'Ochrida, qui agonisait dans l'ombre, n'eut pas, lui non plus, l'appui du triomphateur. Le patriarche même, Mélétius, fut arrêté par Basile dans son désir de passer à Jérusalem ⁴.

¹ Voy. les documents dans Iorga, *Doc. grecs*, III et l'exposé de M. Démètre G. Ionescu, ouvr. cité, p. 17 et suiv. Cf. John Mason Neale, *A history of the holy Church of Alexandria*, Londres 1847. Relations avec Moscou en 1645, A. A. Stourdza, *Constantin Brancovan*, III, pp. 21—22, n° 6.

² Iorga, *Ist. Bisericii*, 2-ème éd., I.

³ Melchisédec, loc. cit., pp. 210—211; Iorga, *Doc. grecs*, I, p. 180, nos CCLXI—CCLXII; Hurmuzaki, *Fragments*, III, pp. 161—162. Pour les cadeaux offerts par Basile à Jérusalem, Hurmuzaki, IV, p. 674.

⁴ Iorga, *Doc. grecs*, I, pp. 180—181, n° CCLXIII.

Mais ces années d'un si grand prestige pour Basile amenèrent aussi un changement essentiel dans les rapports des deux princes roumains avec la Transylvanie et, comme suite, un pacte que, jusque là, on aurait considéré comme la chose la plus impossible entre eux, une politique roumaine s'étant créée ainsi pour plusieurs années, à côté de celle de la Transylvanie gouvernée par une dynastie magyare, et même opposée à celle-ci.

Car Rákóczy, rêvant d'être roi de Hongrie, avait déjà signé son traité avec les adversaires de l'Empire des Habsbourg, la France en tête, et cet acte du mois d'avril 1646 fut confirmé en juillet par le successeur du roi héroïque mort au milieu de ses plus brillantes victoires, Gustave-Adolphe. La Transylvanie entra donc dans la dernière phase de la guerre de Trente Ans.

Pour Matthieu, qui avait entendu suivre à l'égard des Habsbourg la politique de croisade de Michel-le-Brave, cette décision, pour laquelle il n'avait pas été consulté, signifiait une rupture définitive. Pour Basile, qui s'était assuré les meilleures relations avec les Polonais, lesquels, sans être les alliés de la Maison d'Autriche, gardaient toute leur sympathie pour cette dynastie catholique, en défensive contre ses ennemis héréditaires, la nouvelle politique transylvaine constituait sinon un danger, du moins un empêchement.

Il fallait donc que les deux pays roumains se cherchent une autre voie.

Dans le traité accordé par les Impériaux au prince de Transylvanie, un secours éventuel était prévu aussi contre les princes roumains, si ceux-ci avaient essayé d'une surprise contre le pays de Rákóczy, au moment où les armées transylvaines auraient été employées ailleurs ¹. Matthieu, qui s'offrait aussi au prétendant turc Yachia ², ne pouvait que refuser tout concours sur cette nouvelle ligne d'action. En ce qui concerne Basile, il était surpris de ce qu'il venait d'apprendre par l'am-

¹ Hurmuzaki, *Fragm.*, III, à cette date.

² D'après Catualdi, *Sultan Jahja*, p. 247, dans Sârbu, ouvr. cité, p. 195, note 7.

bassade, arrivée pendant l'été de l'année 1643, d'Acace Barcsai, une si vieille connaissance ¹.

D'après l'ordre de la Porte, les deux princes durent fournir un contingent au Transylvain pendant sa nouvelle guerre. Matthieu envoya le bâtard de Radu Șerban, né de la femme d'un prêtre du district d'Ilfov, du village de Dobreni, Hélène (morte en 1642) ², ce Constantin que nous trouvons aussi d'autres fois en Transylvanie ³; comme grand serdar, il commandait 6.000 hommes, et il passa par Sângiorgiu, village près de Bistrița, vers le Nord, pour prendre part au combat de Jeszenö, contre le jeune Homonnay ⁴. Basile cherchait à se conformer, lui aussi, à ces instructions, mais réduisant le plus possible ce concours qu'il aurait désiré éviter ⁵. Du reste, il feignait d'offrir au Transylvain tout son concours pour le débarrasser de la concurrence de Moïse Székely ⁶.

Matthieu affirma encore plus son attitude envers une politique transylvaine, téméraire, mais sans résultat, qui devait mener, par dessus l'entente avec la France, à une paix avec les Impériaux, auxquels Rákóczy n'avait pas pu causer de dégâts importants. Pendant que ces Impériaux communiquaient au prince de Transylvanie, considéré à ce moment-là comme ami, la lettre de Basile sur la possibilité de conquête de la Valachie et de la Transylvanie même ⁷, celui que le résident impérial de Constantinople, Schmidt, appelle, lui prodiguant des éloges mérités, « un second Michel », d'après l'opinion des Turcs ⁸, cherchait de nouveau des rapports avec l'Empire chrétien.

En août 1643, Matthieu, qui s'occupe en première ligne des intérêts de la veuve de Nicolas Petrașcu et de son fils Michel, se montre menacé, en même temps, par son voisin

¹ Iorga, *Studii și doc.*, IV, à cette date.

² Iorga, *Inscripții*, I, p. 89, n° 179.

³ Sârbu, ouvr. cité, pp. 217—219; 228 et suiv.; Iorga, *Studii și doc.*, IV.

⁴ *Ibid.*, I—II, pp. 43, 139; *Inscripții*, I, p. 89.

⁵ Sârbu, ouvr. cité, p. 215 et suiv.

⁶ *Ibid.*, p. 215. Le contingent moldave était commandé par le burgrave d'Orheiu, Apostole Catargiu; Miron Costin, p. 311.

⁷ Hurmuzaki, IV, p. 670.

⁸ *Ibid.*, p. 671.

moldave et par Rákóczy, auquel Basile envoie sans cesse des émissaires. Le Transylvain semblait préparer quelque chose, d'entente avec les Suédois, mais lui, Matthieu, préfère mourir qu'entreprendre une action contre la chrétienté. Si seulement on lui enverrait quelques secours de la part des Impériaux, il est en état de résister. Au besoin, il se retirerait en Hongrie, pour s'y acheter une terre, avec des vignes. Vers la fin de ses jours, voulant que son pays ne se sépare plus du royaume de Hongrie, il désigne comme successeur voulu le jeune Michel ¹. Et l'empereur, après avoir demandé l'avis du palatin de Hongrie et de l'archevêque de Gran ², répondant par une lettre banale, qui fut apportée par Grégoire Raț, recommandait à celui-ci de déclarer que, par égard pour les Turcs, il ne croit pas que cette succession de Michel puisse être considérée comme possible ³. Mais il lui offrait, d'autant plus qu'on avait appris à la Cour que Rákóczy voudrait établir en Valachie son second fils Sigismond ⁴, comme place de retraite Nagy-Szombath-Tyrnau, où le vieux Radu Șerban avait attendu pendant si longtemps un retour de fortune, ou des villages quelconques, qui étaient maintenant sous la domination des Turcs, du côté de Sătmar ⁵. Le passeport pour Michel porte la date du 28 novembre 1644 ⁶. Mais, au fond, il s'agissait seulement de susciter le mécontentement des Transylvains contre la politique de Rákóczy ⁷.

De son côté, Basile entretenait les meilleures relations avec Schmidt, qui, de son côté, n'avait aucune confiance dans cet Albanais plein d'astuce ⁸. Mais, depuis longtemps déjà, on savait qu'il cherchait à améliorer ses relations avec Matthieu, qui

¹ *Ibid.*, p. 676.

² *Ibid.*, pp. 677—679, n° DCII.

³ *Ibid.*, p. 679, n° DCIII. Le passeport pour Raț, *ibid.*, p. 680, n° DCIV. Lettre de l'empereur au palatin, *ibid.*, n° DCV.

⁴ *Ibid.*, p. 692.

⁵ *Ibid.* Le palatin pouvait envoyer plus tard un agent à Matthieu, mais sans que ses instructions fussent connues à la Cour; *ibid.*, p. 697, n° DCXVI.

⁶ *Ibid.*, p. 696, n° DCXIV.

⁷ *Ibid.*, pp. 696—697, n° DCXV.

⁸ Cf. la lettre de Basile, datée du 22 novembre 1644 (*ibid.*, p. 635, n° DCXIII) et l'opinion du résident (*ibid.*, p. 672).

continuait à craindre les intentions du voisin¹. Au commencement de janvier 1645, le Moldave, dénonçant Rákóczy à la Porte, montrait que ses informations viennent du voisin valaque, et le grand vizir, qui parlait à cette occasion de la possibilité que Moïse Székely soit retiré de la prison des Sept-Tours et établi en Transylvanie, exhortait le prince de Moldavie à travailler en bonne intelligence avec celui qui avait été, pendant si longtemps, son ennemi².

A ce moment, on attribuait à Basile les rêves de conquête les plus hardis. Sigismond Prepostváry, descendant de celui qui avait aidé les rapports de l'empereur avec la Moldavie du prince Aaron, recevait l'information que « le prince de Moldavie, avec une très grande armée, à laquelle s'ajouteraient aussi les Tatars, a l'intention de chasser de son trône le prince de Valachie, et, s'il peut remporter la victoire, ce prince de Moldavie nourrit aussi le projet (*omne propositum id haberet*) de se diriger avec son armée contre le prince de Transylvanie »³.

Nous n'avons pas « le pacte de fraternité » qui fut alors conclu, par la médiation du métropolitain Barlaam⁴, entre les deux princes, mais il existait certainement au moment de cette année où tout devait s'éclaircir, lorsque Basile négociait avec les mécontents de Transylvanie, et le nouvel Étienne Csáky lui offrait 100.000 thalers et une forteresse en Transylvanie, si on pourrait, sans l'intervention militaire des Turcs, expulser Rákóczy et placer sur ce trône l'homonyme du grand ennemi de Michel-le-Brave en 1600⁵. Les Impériaux recevront donc, pendant cette année, des propositions de la plupart des deux princes roumains pour que la Transylvanie passe sous un autre maître⁶. Avec le concours des magnats

¹ *Ibid.*, p. 674.

² *Ibid.*, pp. 697—698, n° DCXVII.

³ Iorga, *Recherches dans les Archives royales de La Haye*, extrait du *Bulletin français de la Section historique de l'Académie Roumaine*, 1936, p. 7; Veress, ouvr. cité, X, n°s 112 et suiv.

⁴ Cf. aussi Sârbu, ouvr. cité, p. 224 et suiv.

⁵ Hurmuzaki, IV, pp. 698—699, n° DCXVIII.

⁶ *Ibid.*, p. 699, n° DCXIX.

de la Hongrie Supérieure, qui ne pardonnaient pas à Rákóczy son intention, le Moldave s'offrait même, après la paix conclue entre ce prince et les Impériaux, à le renverser ¹.

La réponse fut telle qu'on pouvait l'attendre de la diplomatie des Habsbourg, restée la même d'un siècle à l'autre: très satisfaite de la paix conclue, quoi qu'il en soit, avec le prince de Transylvanie, la Cour n'admet pas la conclusion d'une alliance offensive, qui provoquerait aussi les Turcs, avec ces princes, qui ne sont que des vassaux du Sultan. L'argent qu'on leur donnerait finirait par être envoyé à la Porte ². Nous ne savons pas ensuite ce qui aura été envoyé de nouveau à Matthieu, mais Basile était très content d'avoir obtenu du nouveau résident impérial à Constantinople le double cadeau d'un magnifique étalon et d'un dogue anglais ³.

Les bons rapports établis en 1644 entre les deux princes roumains devaient durer. Pour montrer qu'ils entendaient les maintenir, chacun d'eux éleva, comme expiation pour les péchés commis jusque là, une église sur la terre de l'autre. Dans le caractère même de ces édifices, on voit cependant la grande différence qu'il y avait entre les deux. Matthieu éleva, dans un coin de la région montagneuse de la Vrancea, et au milieu de villageois qui étaient venus de l'Olténie, du district de Mehedinți, une modeste chapelle ⁴, alors que le don d'art fait par Basile à Târgoviște, dans cette église de Stelea, sur la base d'une ancienne fondation de son père contenant le tombeau de ce Nicolas Aga, est un bâtiment en pierre, de la forme des Trois-Hiérarques de Jassy, orné de boutons d'émail, qui sera désormais pour les Valaques une exhortation et une leçon, leur montrant les nouveaux procédés de technique ⁵.

¹ *Ibid.*, p. 700.

² *Ibid.*, pp. 701—702, n° DCXXII.

³ *Ibid.*, pp. 702—703, n° DCXXIII.

⁴ Voy. Melchisédec, *Notițe*.

⁵ Iorga, *Inscripții*, I, p. 112 et suiv.; Balș, ouvr. cité, *passim*; Babinger, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 1936. Alors aussi des rapports avec le Pape par Nicolas, le nouvel évêque latin d'Argeș; Fermeđžin, ouvr. cité, pp. 148—149; Hurmuzaki, VIII, pp. 510—511.

En même temps, le prince de Moldavie, qui maria sa fille aînée, Marie, à Janus Radziwiłł, un des principaux nobles lithuaniens, — on verra d'où était venue cette alliance, proposée par Rákóczy aussi ¹, — put avoir comme hôte le fils, si respecté, du prince Siméon, qui se trouvait maintenant à la tête de l'Église de Russie. La cérémonie fut extraordinairement brillante, avec la participation d'envoyés de la part de tous les voisins. Rákóczy voulut montrer ses moyens en envoyant, autour de Kemény, qui décrit avec admiration la splendeur de ces noces, cent cavaliers ². Le représentant de Matthieu fut le nouveau métropolitaine Étienne, puis le boïar Radu Crețulescu et celui qui, depuis quelque temps, avait une grande influence sur le prince, qui était son oncle, le spathaire Diicu ³.

Miron Costin donne une description de cette cérémonie : « Rien ne manqua de tous les éléments d'ornementation qui devaient se trouver à une pareille fête, avec tant de seigneurs et d'hommes importants, appartenant à des pays étrangers, des cuisiniers venus d'autres pays, de la musique, des danses indigènes et étrangères, la Cour étant brillamment ornée avec la participation des boïars et de tous les chefs du pays, de jeunes fils de boïars prenant part au cortège des chevaux turcs richement ornés, eux-mêmes ayant des plumes au bonnet » ⁴. Tout ce que les Roumains avaient de plus distingués s'était réuni là où la lignée de Basile s'unissait à une des plus anciennes et des plus illustres familles du royaume voisin.

La question a été posée : d'où était venu, à côté du triomphe byzantin, et en quelque sorte opposé à celui-ci, le rapprochement entre les Roumains des deux pays, qui attira vers sa patrie d'origine aussi cet archimandrite, car il n'était pas

¹ Voy. Sârbu, ouvr. cité. Cf. Hurmuzaki, IV², à cette date; Bogdan, *Doc. Pol.*, III; Iorga, *Acte și fragm.*, I, pp. 196—197; *Studii și doc.*, IV, p. CCVIII.

² Mémoires de Kemény; Șincai, II, pp. 67—69; Iorga, *Comptes de Biștrița*, *Studii și doc.*, I—II, p. 47; Sârbu, ouvr. cité, p. 235, note 8; Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 130, n° MMCH.

³ Miron Costin, p. 311.

⁴ *Ibid.*

encore métropolitain, Pierre Movilă, jadis prétendant au trône de Moldavie ?

Ce motif était le désir même du pays.

Le courant d'affirmation nationale s'était prononcé depuis longtemps en Valachie, le règne même de Matthieu n'étant que le plus brillant symbole de cette direction. A côté du prince de vieille origine roumaine, il était représenté aussi par le métropolitain Théophile.

Celui-ci continuait son œuvre. L'ancien slavonisme diminuait sans cesse, et le nouveau, de caractère moscovite, apporté par Udriște Năsturel, n'avait ni les mêmes racines, ni la même force d'adaptation, bien que cette mode néo-slavonne eût conquis, comme on le verra, presque tous les domaines. Pour rédiger les documents solennels slavons, des dictionnaires étaient maintenant nécessaires. L'un d'entre eux fut rédigé par le moine Mardarius de Cozia, en 1649, sous le successeur de Théophile, Étienne, autre fils de paysan des régions olténiennes ¹ : l'original était dû à un Russe, Paul Bérinda, protosyncelle et « archi-typographe », qui, employant un original grec, déclare avoir été invité à ce travail par Pierre Movilă, « brillant descendant du prince des pays daces, ce Moghilă ayant le même nom que le vieux saint qui avait accueilli le seigneur (Siméon) » ² et qu'il a été aidé aussi par des membres de la famille galicienne Balaban, déjà étroitement liée, par des affaires de commerce, à la Moldavie. Douze autres dictionnaires suivirent au cours du même siècle ³. Celui dû au moine de Cozia montre, par la richesse et la précision des termes, combien la langue était maintenant préparée pour la rédaction d'œuvres littéraires. Il y a aussi des éléments que nous pouvons considérer comme venant de la Cour, en rapport

¹ Grégoire Crețu, *Mardarie Cozianul, Lexicon slavo-românesc și tâlcuirea numelor din 1649*, Bucarest 1900. Un autre exemplaire a été trouvé, depuis peu, dans la Bibliothèque du Métoque du St. Sépulcre à Constantinople.

² Loc. cit., pp. 15—16.

³ *Ibid.*, p. 22 et suiv. Dans le fragment publié par Cipariu, le mot *căftan* (*ibid.*, p. 26) montre qu'il est question d'un travail fait, pas en Transylvanie, mais dans les pays roumains libres.

avec le niveau de vie plus élevé auquel en était arrivée cette société sous un long règne en Valachie, sous un autre règne, chez les Moldaves, qui, comme on le verra, étaient de plus en plus conquis par l'esprit national roumain. On trouve les mots « sărutare » et « sărut », pas aussi « sărutătoriu »¹, pour signifier, non pas « baiser » et « embrasser », mais « saluer ». Le même vocabulaire montre quel était le luxe du palais et des dignitaires. Matthieu commandait à Braşov du bon drap pour les uniformes de ses « soldats »². On rencontre l'emploi de termes d'origine turque en rapport avec l'or et avec le brocart. Il est question de médecins, de bouffons, et on trouve des innovations en fait de vocabulaire. Les influences turques sont rares dans cette langue pure: surtout pour tel titre d'officier, « iouzbachi », pour un autre qui désigne l'infidélité politique, pour le *sahaïdac* (carquois), le terme étant pris aux Tatars, pour des mesures de capacité: l'oca. Quant aux influences grecques, elles manquent complètement.

On crut alors qu'un livre de morale doit être mis entre les mains des Roumains; ces « Enseignements » parurent à Câmpulung, dans ce qui est appelé « l'imprimerie première », en 1643. L'opuscule traite de « l'amour, de quelle façon il faut s'aimer les uns les autres », de la « méchanceté, comment il faut tolérer avec satisfaction toutes ces méchancetés qui viennent sur nous », et nous supposons que le prince Matthieu lui-même devait en savoir quelque chose, puis sur le vice de l'avidité, sur la charité, sur la bonne foi envers le prochain, sur la vilaine chose que représente la dénonciation, sur le remords, sur la communion, y ajoutant l'interprétation de la prière dominicale et du crédo, avec des prières pour « l'élévation de la Croix et la mort de l'homme ». Mais, bien que Melchisédech, qui avait repris son travail d'impression, eût cru devoir ajouter à ce titre roumain des explications dans un slavon à peine appris, ou venant d'un autre, et bien que les explications pour le sceau du couvent

¹ Creţu, ouvr. cité, p. 289.

² Iorga, *Braşovul şi Românii*, p. 54 et suiv.

et pour l'emblème de la principauté soient encore en slavon, l'original est, cette fois, grec, — or, c'était l'année même où, à Jassy, dans cette langue on imprimait le décret sur le dogme du patriarche Parthénios. Mais, on ne recourait pas au grec seulement pour sa propre valeur, mais aussi sous l'influence d'un milieu hellénique, sans cesse plus riche, qu'on employait aussi comme un moyen de se défaire de l'hégémonie slavonne. En roumain est écrite naturellement aussi la préface, signée par cet hégoumène péloponnésien du couvent qui datait de la première époque de l'État. Il faut lui attribuer au moins l'initiative de passer du texte slavon imprimé ou manuscrit au texte hellénique, d'autant plus respectable; ne voulant pas se montrer « égoïste », il présente les sept « enseignements spirituels » aussi aux « ignorants », qui ne peuvent pas lire dans une langue étrangère. Pour eux, ce don littéraire équivalait à ce que signifierait, de la part d'un marchand, l'offre de dix ducats en valant mille ¹.

Pour le moment, ce n'est qu'un simple essai. Le nom même du traducteur, qui semble n'avoir pas été Udriște Năsturel, n'est pas mentionné. Le prince lui-même ne s'attribue aucun patronage sur ce livre d'une cinquantaine de pages. Lorsqu'il est question des livres d'office, le slavon reste maître. Et ainsi apparaît, pour les services abrégés de chaque jour, la massive réédition de cette *Anthologie*, finie l'année suivante, en 1643, et dûe au même hégoumène, Melchisédech. Ce livre porte aussi le nom slavon de « Tzvéatoslov », à côté du nom grec, plus prétentieux, « Tryphologion » ². On y trouve la bénédiction par le métropolitain protecteur de cette langue populaire, qu'il n'ose pas, et, du reste, il n'aurait pas trouvé d'auxiliaire, introduire dans ce domaine sacré. Mais Udriște qui emploie la forme grecque de son nom: Oreste, rédige la préface savante pour un ouvrage aussi important, destiné à être aussi largement répandu au-delà du Danube, étant une œuvre de prestige, bien qu'il déclare avoir fait ce travail dans son village ancestral de Fierești.

¹ Bianu et Hodoș, ouvr. cité, pp. 125—127.

² Dans la préface, il est appelé aussi « Ménéce ».

Melchisédech, qui signe à côté, a l'air de parler d'une imprimerie restaurée, dont le premier produit serait cet opuscule, ce qui signifierait que, ayant transporté l'ancienne, le travail avait commencé avant celui des « Enseignements » roumains, ou, avec un autre ouvrier, il aurait pu être terminé plus facilement et plus vite. L'hégoumène doit faire l'éloge du prince bienfaisant, qui, à cette occasion, est rattaché non seulement à la dynastie légitime dans toute son étendue, mais notamment au « très-bon Băsărabă Neagoe », et d'autres mérites sont attribués à ce magnanime maître, auquel on souhaite les années de Nestor. Il est question de la fondation de monastères et d'églises, de la création de la fabrique de papier, du moulin « à papier », que nous trouvons mentionné aussi dans d'autres documents, puis du commencement du travail aux mines de cuivre de Baia-de-Aramă, dont parlera aussi le voyageur syrien, et aussi aux mines de fer, dont l'emplacement ne peut pas être fixé.

Une autre préface, adressée aux lecteurs, rédigée pour le même moine par le beau-frère du prince, montre combien était nécessaire un pareil livre, qu'on demandait partout, même au-delà des frontières, de sorte qu'on l'offre, non pas pour être distribué gratuitement, comme d'autres ouvrages, mais pour trouver des acheteurs.

Le travail est très bien illustré, un des dessins étant signé « Élie »; le vêtement de Hérodiade, dans la scène de la décollation de St-Jean, de même que celui de bourreau, ferait croire que c'est un travail original en roumain, mais le même « Élie A. » signe aussi sur des planches moldaves à la date de 1641¹. Par un livre si bien présenté, les presses de Câmpulung se posaient à côté de celles de Kiev, de Lwów et du monastère ruthène en Pologne, Koutéine.

Comme il y avait maintenant aussi le papier, toute une série de publications destinées à doter les églises sous le patronage céleste de la Vierge, patronne du couvent, est annoncée.

Mais, alors que, dans le domaine slavon, les Valaques pouvaient donner un travail de cette importance, la Moldavie

¹ Pour Élie, voy. P. P. Panaitescu, *Pierre Mogila*, p. 52, note 3.

répondait à l'Évangile expliqué de 1642 par un livre de concurrence, d'une très belle présentation, qui est dû aux typographes russes qui avaient été emmenés, d'après la demande de Basile, de Kiev, compositeurs et graveurs sur bois: « Livre roumain », — *român* avec un *o*, ce qui est notable, car les Moldaves n'ont jamais connu la forme valaque dégénérée, remplaçant cet *o* par un *ou* —, « de prêches pour les dimanches de l'année et les grandes fêtes impériales ».

Cet Évangile expliqué apparaissait donc, lui aussi, comme une publication officielle: « d'après le commandement et aux frais du voévode Basile », auquel on n'accorde pas des titres comme ceux de Matthieu, qui se rappelait un lointain passé, mais figure seulement comme « prince de Moldavie ». Et celui qui recueille les matériaux, « de plusieurs écrits », mais seulement en slavon, est le métropolite du pays, « Barlaam, métropolite du pays de Moldavie », qui tient à ce que ceci soit noté sur la feuille de titre elle-même, ce qu'on n'avait jamais fait au-delà de la frontière, en Valachie.

C'est donc par Barlaam qu'a été accomplie, complètement, sans la timidité et les retours de Théophile, le métropolite valaque, la révolution du livre roumain dans cette Moldavie de Basile, qui, lui-même, parlait assez mal la langue du pays ¹.

L'héritage du grand calligraphe et miniaturiste, rival de Luc de Chypre chez les Valaques, qui a été le fils de marchand de Suceava, Anastase Crimca, avait passé d'abord, par dessus un Théophile ², puis un Athanase, venu de Roman, homme sans aucune initiative et aucun mérite. Mais, à cette époque, dans tous les monastères, on écrivait seulement en roumain, et cette langue était employée aussi dans la correspondance avec les Saxons de Bistrița. On a toute une série de lettres, dont certaines d'une grande étendue, comme celle qui concerne une querelle de frontière entre Basile et ses voisins d'au-delà de la montagne, qui montre une maîtrise parfaite de la langue. On peut observer combien est facile et élégante

¹ Pour la large circulation, aussi dans des copies manuscrites, du code moldave, voy. Bianu, *Cat. ms. Ac. Rom.*, II, p. 464 et suiv.

² Qui écrit en roumain du couvent de Slatina, avec les moines; Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 897, n° MDCLXX. De même, *ibid.*, p. 967, n° MDCCCLII.

la forme, toute préparée pour des œuvres littéraires aussi, sinon dans des inscriptions lapidaires, qui, dans ce pays d'une civilisation plus haute, continuent à être rédigées dans le seul slavon, au moins dans ces lettres, conservées par les gens de Bistrița, pour le plus grand avantage des philologues, lettres qui venaient des vornics de Câmpulung moldave, et même des grands boïars qui avaient des intérêts en Transylvanie. L'orthographe seule est encore mal assurée, par suite du fait que cette langue n'était pas encore employée dans les documents princiers et surtout dans les livres, l'Église conservant naturellement, dans ce pays aussi, le slavon. Ainsi, la belle lettre du secrétaire Pierre et de son compagnon Grégoire de Câmpulung, en 1616¹, ou celle de Lupu Mălaiu, qui donne des informations sur la guerre avec les Polonais sur le Dniestr². Dans les lettres du successeur de Pierre, Gabriel Cocris, cependant un Grec³, et de Ionașcu Rotompan⁴, puis de Dumitru le Pitar⁵, le style est de la même qualité. Nous avons aussi une lettre du gouverneur de Neamț⁶, d'autres venant du vornic de Suceava⁷. On retrouve la même façon dans la lettre de l'hégoumène Théodose de Voroneț, sur les dommages causés à Athanase, évêque de Roman, par des brigands⁸, puis, dans une forme parfaitement correcte, les moines de Moldo-

¹ *Ibid.*, p. 865, n° MDCCXXVII. Cf. aussi *ibid.*, pp. 1053—1054, n° MDCCXXVIII.

² *Ibid.*, p. 870, n° MDCCXXIV.

³ Voy. *ibid.*, pp. 896—897, n° MDCCCLXVII; *ibid.*, p. 1015, n° MDCCCCXVII; p. 1042, n° MDCCCCLVIII—MDCCCCLIX; *ibid.*, p. 1047, n° MDCCCCLXVII; pp. 1057—1058, n° MDCCCCLXXXI. Lettres des douaniers; *ibid.*, p. 1015, note 2; pp. 1016—1017, n° MDCCCXXII—MDCCCXXIII.

⁴ *Ibid.*, pp. 897—898, n° MDCCCLXXI—MDCCCLXXII; p. 915, n° MDCCCLXXXIX; p. 921, n° MDCCXCVI. Mais les adresses sont souvent en slavon, que les fonctionnaires moldaves pouvaient écrire, mais les Saxons ne comprenaient pas.

⁵ *Ibid.*, p. 985, n° MDCCCLXXV. Le même Pierre; *ibid.*, pp. 989—990, n° MDCCCLXXXI.

⁶ *Ibid.*, p. 1013, n° MDCCCCXII.

⁷ *Ibid.*, pp. 1014—1015, n° MDCCCXV—MDCCCXVI. Lettres du portier; *ibid.*, p. 1041, n° MDCCCCLVI. Un autre vornic; *ibid.*, p. 1053, n° MDCCCCLXXXII.

⁸ *Ibid.*, p. 870, n° MDCCXXIII. Aussi la lettre de Parthénus, originaire de Năsăud, en Transylvanie, et qui arriva au couvent de Voroneț; *ibid.*, p. 1015, n° MDCCCXVIII. Voy. aussi *ibid.*, p. 1016, n° MDCCCXX; p. 1023, n° MDCCCXXX. Voy. aussi *ibid.*, p. 871, n° MDCCXXXV.



vița¹, ceux de Putna, avec les hégoumènes Anastase et Siméon². Les boïars emploient des formes plus sûres dans ces rapports, ainsi que le fait un trésorier Christian, vers 1620³. C'est la continuation de la bonne tradition de l'époque où les boïars de Pierre-le-Boiteux, restés dans le pays, ou ceux qui étaient allés en Pologne, donnaient leur témoignage, dont leur ancien maître avait besoin dans son procès avec les douaniers ragusains, et lorsque Nestor Ureche laissait dans des pages roumaines de chronique la condamnation du règne d'Aaron. Dans de pareilles lettres, rédigées en roumain, de vrais documents littéraires, on trouve aussi quelques scènes de vie contemporaine, comme celle où est représenté un conflit entre des Roumains de Suceava et des Transylvains, qui sont blessés⁴. Et, même, on a une expression du sentiment national lorsque ce secrétaire Pierre juge le règne d'Alexandre Iliăș, disant que les « Turcs sont seuls autour du prince, car le prince garde près de lui, à la Cour, seulement des Turcs et des Grecs, pour être plus sûrs... Il y a beaucoup de désavantages dans le pays, à cause des impôts trop élevés et de la famine »⁵. On voit même, une fois, Étienne Tomșa

¹ *Ibid.*, p. 922, n° MDCCXCVIII (1621). Lettre d'un prêtre de Câmpulung; *ibid.*, p. 967, n° MDCCCLIII. Une autre, *ibid.*, p. 994, n° MDCCCLXXXVII.

² *Ibid.*, pp. 969—970, n° MDCCCLVII (sur une invasion de brigands à Sucevița); p. 972, n° MDCCCLX. Il est bien naturel que les évêques de Transylvanie, qui se trouvaient aussi sous l'influence calviniste, écrivent seulement en roumain; voy. *ibid.*, p. 963, n° MDCCCXLV (1627; Gennadius); p. 965, n° MDCCCXLIX (c. 1618; Dosithée); p. 967, n° MDCCCLI; p. 969, n° MDCCCLVI (Jean, vicaire du Maramourèche; c. 1629, — voy. aussi Meteș, *Domni și boieri*, cité); p. 1057, n° MDCCCCLXXX (le juré Jacob, 1629); pp. 1066—1067, n° MDCCCXCVI (Ioreste). Mais le latin est employé par Benoît, qui pourrait n'avoir pas été Roumain, malgré sa belle signature en lettres cyrilliennes; *ibid.*, p. 982, n° MDCCCLXXI. Les moines de Moldovița peuvent envoyer, en 1638, une lettre rédigée en hongrois; *ibid.*, pp. 1049—1050, n° MDCCCCLXX. De même, pour la même question de frontière, les moines de Putna; n° suivant.

³ *Ibid.*, p. 887, n° MDCCCLV. De même, à la même date, les vornics de Câmpulung; *ibid.*, p. 889, n° MDCCCLVII. De l'un d'entre eux vient la belle lettre, pour un procès, sur les pages 890—891, n° MDCCCLIX.

⁴ *Ibid.*, pp. 1053—1054, n° MDCCCCLXXIV.

⁵ *Ibid.*, p. 895, n° MDCCCLXVI.

écrire, pour se faire mieux comprendre, aux gens de Bistrița en roumain, se plaignant des bandits venus de Transylvanie, qui ont profané le couvent où reposait Étienne-le-Grand et ont essayé de faire la même chose aussi dans d'autres maisons monacales: « Ils ont brisé les portes et ont dépouillé le trésor du couvent, prenant tout son avoir, l'argent, les objets précieux, tout ce qui a été fait par les princes anciens; ils ont torturé les moines par des brûlures et des entailles, leur prenant trente-trois chevaux, de l'argent, des tapis et tout ce qu'ils ont trouvé »¹. Nous avons aussi une lettre roumaine à la même adresse du prince Moïse Movilă², et une autre du hatman Gabriel, frère du prince Basile³; en 1643, une lettre roumaine au nom du prince même⁴. Tout cela avant la correspondance en roumain, si soignée, de Matthieu et de sa femme Hélène avec Georges Rákóczy, avec des amis d'au-delà des montagnes, avec les bourgeois de Braşov⁵, et celles de quelques-uns parmi ces boïars: Hrizea, Dragomir, Socol, Nicolas Catargiu, Radu Creţulescu, Stroe Leurdeanu, Dumitraşcu Filipescu.

Jusqu'à la fin de ses jours, de même que Pierre Movilă faisait ses notices en roumain, Nicolas Petraşcu, fils de Michel-le-Brave, ce prétendant qui connaissait bien le latin et

¹ *Ibid.*, p. 927, n° MDCCCIV. Aussi une autre lettre roumaine du même; *ibid.*, p. 931, n° MDCCCIX. D'autres fois, il écrit en hongrois, et le maire Isaac et le Conseil de Suceava aussi en allemand; *ibid.*, pp. 931—932, n° MDCCCX. De même le pelletier Pierre; *ibid.*, pp. 982—983, n° MDCCCLXXII. Une troisième, *ibid.*, p. 993, n° MDCCCLXXXV. Voy. aussi *ibid.*, p. 1037, n° MDCCCCL. Une lettre de l'hégoumène de Putna, Théophane, *ibid.*, p. 1088, n° MMXXVI; pp. 1036—1037, n° MMXXXVI. En échange, le maire de Bistrița cherche à écrire en roumain aux gens de Câmpulung; *ibid.*, p. 1077, n° MDCCCIII.

² *Ibid.*, pp. 983—984, n° MDCCCLXXXIII. Mais le prince Basile écrit en allemand aussi; *ibid.*, pp. 1008—1009, n° MDCCCC. Voy. aussi *ibid.*, p. 1012, n° MDCCCXI. Le boïar Petraşcu Ciogolea demande qu'on lui envoie de Transylvanie le secrétaire Théodore de Feldru, tenant à sa maison; *ibid.*, p. 1009, n° MDCCCXI.

³ *Ibid.*, p. 1014, n° MDCCCCLXI.

⁴ *Ibid.*, p. 1103, n° MMXLV.

⁵ Iorga, *Braşovul și Români*, pp. 57, 79—80, 88—89, 122—123 (de Căldăruşani), 108 et suiv., 123—129, 146—147, 174 et suiv., 183—184, 192—194, 194—195, 202—203.

envoyait aux écoles supérieures son fils Michel, dont nous avons une belle lettre autographe ¹, faisait, d'une admirable calligraphie cyrillienne, ses notices dans sa langue originale. Il marque ainsi la mort, en 1622, d'un fils Gavrilaş, la naissance, en 1624, de cette Hélène, qui sera la femme du trésorier Eustrate ², boïar valaque, et, à côté, des dépenses de sa maison ³. Relié au grand souvenir de son père, il disait ouvertement devant les Impériaux qu'ils ont tué, sans aucune raison, Michel-le-Brave: « Jadis, sous feu l'empereur Rodolphe de très-glorieuse mémoire, celui-ci a restitué la Valachie au royaume de Hongrie, il a servi avec sincérité, bravoure et fidélité Sa Majesté l'empereur Rodolphe de très-glorieuse mémoire et ce célèbre royaume de Hongrie, et, cependant, d'une façon inhumaine, il a été, tout innocent, tué par Georges Basta » ⁴.

De ce milieu des couvents ⁵, — et de la noblesse —, que nous venons d'examiner jusqu'en 1640, se lève ce fils de petit propriétaire, plutôt paysan, Barlaam ⁶, mais qui descendait d'une ancienne lignée de grands boïars conspirateurs et guerriers, dont l'un avait payé de sa tête son ambition, Moțoc ⁷. Il était originaire des régions de Milcov, près de la frontière valaque, et nous pouvons connaître ses parents, des agriculteurs et des prêtres ⁸. Il avait passé d'abord par le couvent de Secu, où vers 1610, on ne constate aucune vie littéraire, et y avait gouverné comme hégoumène.

¹ Veress, loc. cit., p. 340. Rapports d'affaires de sa mère Anne avec Nicolas Eszterházy; Hurmuzaki, VIII, p. 415, n° DCXVIII. Ses procès; *ibid.*, pp. 429 et suiv., 438 et suiv.

² Voy. aussi Kraus, *Siebenbürgische Chronik*, I, Vienne 1862, p. 211.

³ Veress, loc. cit., p. 400.

⁴ *Ibid.*, p. 266.

⁵ Aussi une lettre du couvent de Humor; *ibid.*, pp. 2061—2062, n° MDCCCXC.

⁶ Son nom vient du livre, si populaire jusque dans les Balkans, de « Barlaam et Joasaph »; Jireček, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, II, p. 65.

⁷ Mais voy. Zotta, dans la *Rev. Ist.*, XIV, pp. 159—160.

⁸ Une nouvelle étude, du prêtre Furtună, sur sa parenté, dans notre revue *Cuget Clar*, 1939.

Cet homme de talent fut découvert seulement par Miron Barnovschi, qui l'envoya, en 1629, à Pierre Movilă. Après environ trois ans, sous Alexandre Iliaş, sans doute par suite d'une chaleureuse recommandation de ce prélat, il arrivait, sans passer par les degrés inférieurs, cas unique dans l'histoire de l'Église roumaine, à être métropolitain, et à son intronisation, le 23 septembre 1632, le discours de cérémonie fut prononcé, dans une langue grecque choisie, que comprenait peut-être aussi cet élu d'Alexandre et du synode épiscopal, par Mélétius Syrigue ¹.

Dès lors, il a dû commencer ce travail littéraire dont a résulté ce beau livre de 1643. Mais ce qui avait décidé la publication, ç'avait été l'agitation calviniste, imposée comme un devoir à Ioreste lui-même. Une pareille Explication des Évangiles, qui devait être lue les dimanches et les fêtes, était, en attendant un travail dogmatique qui, ayant été retrouvé plus récemment, n'a pas été réimprimé, ou à côté des « Réponses » au catéchisme calviniste ², le meilleur moyen d'affronter l'hérésie ³.

Il faut attribuer à Barlaam aussi ces vers, sans beaucoup de sens ni de cadence, mais qui commencent bien :

« La tempête soulève sur la mer beaucoup de vagues.

Mais plus la pensée humaine, attachée à un travail.

Et le métropolitain moldave aura cru qu'il doit les placer devant les vers, slavons et roumains, de cet Udrişte qui était devenu son ami pour la vie et avec lequel il avait préparé, non seulement l'opuscule de combat contre le calvinisme, mais aussi l'œuvre politique de réconciliation entre les deux princes.

Une préface se présente comme venant de Basile lui-même, qui est intitulé « Par le don de Dieu », — pas par « la grâce » —,

¹ Toutes les sources dans Iorga, *Ist. Bis.*, 2-ème éd., I, pp. 304—305. Cf. Dinulescu, *Viața și activitatea Mitropolitului Varlaam*, Cernăuți 1886. Plus récemment, Pargoire, *Mélétius Syrigos*, dans les *Échos d'Orient*, XII (1909). Cf. aussi P. P. Panaitescu, loc. cit., p. 70 et suiv.

² Voy. une analyse attentive du contenu de ce livre, si populaire, dans les *Cerc. ist.* de M. Élie Minea, 1939—1940.

³ *L'indépendance Roumaine*, 15/28 novembre 1903; P. P. Panaitescu, loc. cit., p. 56 et note 1. Aux pages 57 et suiv., analyse du livre.

« maître et dominateur et prince de tout le pays de Moldavie », et il ne se dirige pas seulement vers les Moldaves, mais aussi vers « toute la race roumaine », — de nouveau ! —, « de partout ¹, qui sont orthodoxes et emploient cette langue ». Appuyant sur cette idée nationale, on ajoute que c'est « un livre en langue roumaine » ², offert « en don à la langue roumaine », et Barlaam semble vouloir dire que la langue vulgaire n'est pas cultivée et appréciée seulement dans le camp des hérétiques. La seconde préface, beaucoup plus étendue, part de Barlaam lui-même. Là aussi, on rencontre le même soulignement de la nécessité du livre roumain : « Notre langue roumaine n'a pas de livre », et ici Barlaam veut ignorer ce qui avait été fait en Valachie. Avant de « s'en retourner dans la maison d'argile de ses ancêtres », le métropolite de Moldavie juge de son devoir de suppléer à ce besoin. Il affirme n'avoir pas traduit un seul livre, mais avoir fait une œuvre de sélection : « nous avons recueilli chez tous les interprètes du Saint-Évangile, prédicateurs de notre Église » ; quoiqu'il en soit, malgré le désir de trouver un original ruthène, il n'a pas pu être établi ³. Basile décide la publication du livre, et, dans ce but, il demande des presses à Pierre Movilă, qui est mentionné avec les mêmes sentiments pour la nation, dans ces quelques lignes, comme étant « fils de prince moldave ».

Bien que parfois arrêté par le besoin de créer de nouveaux termes, qui ne sont pas restés, ce livre, qui évite tout ce qui pourrait être correspondant à la pesante théologie érudite de l'époque ⁴, est, par la nouveauté et la beauté des comparaisons tirées de la vie journalière, de celle des villages, que connaissait si bien Barlaam, une œuvre vivante, capable d'intéresser et de gagner les âmes simples vers lesquelles il se dirigeait. Et, en effet, il a été si bien accueilli partout que, jusqu'à hier encore, des paysans de Transylvanie demandaient qu'on leur donne comme Explication des Évan-

¹ Le mot roumain « pretutinderea » est marqué par ce rhotacisme qu'on rencontre aussi du côté de cette montagne de Vrancea.

² On trouve aussi : « romenească ».

³ P. P. Panaitescu, loc. cit., pp. 59—60.

⁴ Voy. aussi *ibid.*, p. 60.

giles, non pas les travaux des lettrés de notre époque, mais cette ancienne prédication, capable d'être comprise par tous, qui se trouve dans le grand volume aux caractères en relief, orgueil de l'imprimerie de Jassy et de celui qui avait dépensé dans ce but ses efforts de chrétien fidèle à la doctrine de son Église et à l'esprit de sa nation.

De cette façon, par l'appel au sentiment et par la présentation d'images coutumières, était menée la lutte dogmatique contre le calvinisme.

Pour le moment, revenu à Târgoviște, où il avait été en mission, et ayant appris cette attaque dogmatique qui venait de Transylvanie, Barlaam rassembla un concile des deux pays — « concile des deux côtés: du Pays Roumain », — avec la même forme « romaine » —, « et du pays de Moldavie », — ce qui ne s'était jamais vu dans l'histoire de ces régions, et il commença son bon combat, comme mandataire de toutes les Églises orthodoxes des Roumains ¹, par ces « Réponses ».

Ceci se passait au moment même où l'évêque Ioreste, forcé, après avoir été maltraité et torturé, de quitter la Transylvanie, où il n'avait pas pu correspondre à la mission de calviniser les siens, trouvait un abri en Moldavie, d'où, le 2 juin 1645, il était recommandé par Barlaam au grand-duc de Moscovie ².

Malgré le pacte entre les deux pays, malgré cette camaraderie entre Barlaam et Udriște, l'Évangile expliqué de Jassy ne rencontra pas un bon accueil dans le pays du prince Matthieu. C'est pourquoi, poussé par le désir de concurrence, qui sera de plus en plus accentué, on donnera dans ce pays, dès 1644, et en hâte, une nouvelle édition, corrigée et beaucoup augmentée, de l'ancienne Explication des Évangiles valaque.

Mais, en Moldavie même, commence le travail littéraire, sur une base grecque, au lieu de la base slavonne, qui, dans

¹ Préface, d'après Șincai et Cipariu (voy. *Analecte*, XXXVI; *Acte și fragm.*, p. 202; *Archivu*, p. 637), aussi dans Bianu et Hodoș, ouvr. cité, I, p. 151. Cf. P. P. Panaitescu, loc. cit., p. 56, note 2.

² *Ibid.*

cette concurrence commencée au synode de Jassy, avait été vaincue.

Le nouveau livre, qui s'appelle « Les sept Mystères » ou « Enseignement bref concernant les Saintes-Écritures, arrangé et organisé surtout pour les sept grands Mystères de l'Église », en 1644, s'ouvre par une préface beaucoup plus claire que les travaux analogues dont il avait été précédé. On explique l'importance du nombre de sept, qui peut être appliqué, dit-on, aussi aux classes sociales vers lesquelles se dirige le livre, avec cette comparaison, à la façon de Barlaam : « Lorsque le soleil point, l'aurore et sa lumière brillent d'abord sur les cîmes des montagnes, sur les clochers et les arbres les plus élevés et ensuite seulement sur les plaines et les vallées ». Il suffit de la signature de l'ancien logothète Eustrate, un parfait connaisseur du grec, pour comprendre que l'original n'a pas pu être slavon, encore moins russe, bien qu'on eût publié, deux ans auparavant, à Lwów, un travail intitulé « Les Mystères de l'Église »¹. C'est un travail étendu, de 300 pages. La partie utilisable pour toute espèce de lecteurs comprend le règlement des carêmes et un calendrier. Mais parler sur les mystères, cela signifiait combattre le calvinisme, qui ne les admet pas.

Pour le moment, Barlaam s'arrête ici, alors que la Valachie poursuit cette œuvre de donner aux églises les livres nécessaires, qu'elle avait déjà commencée. Ainsi, l'hégoumène de Dealu, Jean, qui paraît avoir été aussi un dessinateur et s'être même formé dans les pays de langue latine, — car, sous la belle planche représentant le prince et la princesse de Valachie, tenant l'image de St. Nicolas, patron du monastère, et le moine lui-même agenouillé devant eux sous l'emblème du pays, dans la consignation du nom de « l'archimandrite Jean » on a, pour le dernier mot, de belles majuscules latines, — donne, en 1646, un Liturgiaire ou, en slavon, « Sloujebnic », le premier titre étant rendu dans une forme grecque prétentieuse : « Litourgiarion ». On sait, par ailleurs, que Jean était un Bosniaque, originaire du village de Gomonitza, qui avait passé par le Mont Athos.

¹ Voy. *ibid.*, p. 54.

Ce « Slujebnic » a paru aussi séparément en 1646¹, en slavon seul, sans qu'on eût osé encore passer par dessus la coutume en publiant la traduction roumaine, qu'on a dans un manuscrit². Puis, pour faire honneur au premier des hégoumènes du Mont Athos, Damascène, qui peut-être était venu visiter le pays, on imprime en Valachie le Triode de 1649. Enfin, la série de livres d'église, qui avait été promise, finit par le Psautier donné, en 1650, par Melchisédech de Câmpulung.

Mais, avant de revenir aux changements politiques de l'époque, ce chapitre des lettres doit être fermé par l'analyse du second livre décisif dans l'activité roumaine de l'imprimerie des Trois-Hiérarques, dont le nom se présente dans les publications en slavon tel qu'il est resté jusqu'à aujourd'hui dans la bouche du peuple: *Treisfetitele*.

Basile n'avait pas vu sans un sentiment d'envie la publication chez les Valaques d'un code. Il était d'autant plus encouragé à lui donner une réponse que lui-même avait été un juge très sévère, et on parlait avec effroi, non sans une certaine exagération, des milliers d'habitants de la Moldavie qui, pour leurs péchés et aussi à cause de cette sévérité d'un pareil maître, avaient perdu leur vie ou une partie de leur corps³. Comme, à l'école des Trois-Hiérarques, d'après l'exemple de celle de Kiev, on étudiait aussi le grec et le latin, la charge de former pour le tribunal « impérial » d'un pareil prince un livre de « Lois impériales » revint à cet ancien logothète Eustrate, qui a dû être aussi un des professeurs de l'école princière⁴.

Il était très probablement Grec, et c'est pourquoi il ne consentit pas à employer pour son nom la forme roumaine, pas même la forme grecque vulgaire. Son titre de logothète pa-

¹ Bianu et Hodoş, loc. cit., p. 158, n° 51.

² Ms. 1790 de l'Ac. Rom.

³ Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 230—231.

⁴ Une hardie tentative de l'identifier, dans le volume paru en 1940 des *Cerc. ist.*

raît avoir été seulement pour l'honneur, sans qu'il eût accompli aussi une fonction administrative.

Non seulement il était fier de ce beau nom hellénique, mais il connaissait aussi la littérature classique de l'ancienne Grèce, car c'est à lui seul, — dans le travail que nous allons nommer il est question de la guerre de Crète, entre Vénitiens et Turcs, ce qui renverrait au milieu de cette tragédie historique, donc vers 1640-1650 —, qu'il faut attribuer la traduction, si intelligente, dans une forme roumaine si choisie, d'un texte de la difficulté d'Hérodote, qui fut rendu ainsi en roumain à une époque où on ne l'avait pas dans le vulgaire des grandes littératures occidentales¹. C'est certainement une œuvre de la plus haute valeur dont pouvait être fier, en Moldavie, ce rival des anciens « basiles » qu'entendait être Basile.

L'existence de l'original grec du code, auquel on ajouta aussi « d'autres juridictions », comme celles contenues dans les livres de Prosper Farinaceus (Farinacci), qu'on a découverts, comme sources, seulement pendant les dernières années², est affirmée clairement dans le titre lui-même : « Livre roumain d'enseignement, tiré des lois impériales et d'autres juridictions, d'après l'ordre et aux frais de Basile, le voévode et prince du pays moldave, traduit de plusieurs écrits, de la langue hellénique en langue roumaine »³.

Le style de la préface, présentant des images comme celle « des eaux de la mer » qui « sortent et se distribuent, en se dirigeant vers toutes les veines de la terre, qu'elles abreuvent », nous ferait croire plutôt à la façon populaire d'écrire de Barlaam, qui a été, en tout cas, protecteur de

¹ Voy. l'édition que nous en avons donnée à Vălenii-de-Munte, en 1909.

² Voy. Étienne G. Longinescu, *Pravila lui Vasile Lupu și Prosper Farinaceus*, Bucarest 1909; Étienne G. Longinescu et Patrognat, *Legi vechi românești și izvoarele lor*, Bucarest 1921, et Peretz, *Curs de istoria dreptului român*, Bucarest 1915; Étienne Berechet, *Schiță de istorie a legilor vechi românești*, Chișinău 1928.

³ On n'a pas trouvé d'explication aux lettres latines, de caractère polonais, qui suivent la désignation de la typographie : « SE. Cz. ». Mais il faut observer, que ces lettres ne font pas partie du titre mais présentent, en bas, en lettres rouges, la signature de l'artiste auquel est dû le frontispice.

cet Eustrate. Il est dit ensuite que Basile s'est rendu compte du manque de justice dans les sentences prononcées par des boïars ignorants, des « injustices et oppressions des pauvres, qui viennent des fonctionnaires et des juges ignorants et sans compréhension, qu'on trouve dans tous les tribunaux de la Moldavie ». Dès le début, il a voulu, lui, Basile, être l'arbitre suprême d'une justice plus sûre et ayant un plus beau sens de responsabilité, et c'est de là que vient le nom même du législateur byzantin qu'il s'était attribué. Il ne voulait pas ainsi un simple opuscule vieilli de sentences pour les clercs et pour les délits qui sont jugés devant leur tribunal, donc une troisième collection de canons pour des procès religieux et moraux, mais, de fait, un code comme celui qui, après beaucoup d'abréviations et de transformations, était arrivé à la collection commode, employée encore aujourd'hui en Orient, de Harménopoulos.

On a chargé donc des « didascales et philosophes » de tirer de « livres helléniques et latins tous les bons établissements et jugements des bons chrétiens et empereurs sacrés, qui, comme une lumière, éclairent et expliquent tout à ceux qui sont dans les ténèbres, qui ignorent et ne sont pas accoutumés à connaître l'injustice de tous et à juger selon le droit ».

Udrişte Năsturel était resté le bon ami de Barlaam¹. Il ne fut pas jaloux de ces publications moldaves. Sa pensée allait dans une autre direction. Il avait été charmé, comme tant d'autres, par « L'Imitation de Jésus-Christ », l'admirable livre latin du moyen-âge occidental, avec le dialogue entre l'âme chrétienne et le Sauveur lui-même, travail qui a éclairé tant de consciences et a consolé tant de douleurs. Celui qui cherchait à russifier aussi l'art du pays, introduisant des ornements dans le style de la Renaissance, emprunté par les Moscovites, et qui avait été jusque là inconnu dans les illustrations de la nouvelle imprimerie, ornements qu'on voit aussi sur les tombeaux de la princesse Hélène et de Matthieu,

¹ Pour la traduction en slavon, par lui, de *Barlaam et Joasaph*, voy. *Cat. mss. Bibl. Ac. Rom.*, II, pp. 351—352. Voy. aussi le journal de Jean Nemes, dans *Tört. Tár.*, 1902, p. 277.

et allant jusqu'à remplacer, dans les inscriptions sur pierre et dans les manuscrits, aux lignes arrondies de caractère latin, l'ancien style modeste du slavon médiéval par ce genre orné qu'affectionnaient les Russes, lui qui avait été étudiant à Moscou et avait fait venir pour ses enfants un autre étudiant de Moscou, fut très satisfait lorsque parut, sans aucune destination réelle, car, si l'office était fait en slavon, il n'y avait pas de lecteurs pour cette langue, restée comme une curiosité d'érudition prétentieuse, son « Livre sur l'Imitation du Christ », qu'il signe, comme dans d'autres ouvrages aussi, « Oreste »¹.

Tout ce qui vient ensuite les publications qui s'élèvent devant celles de Moldavie, et contre elles, appartient à une époque où le lien entre les deux pays s'était rompu et l'offensive transylvaine et valaque, qui partait du nouveau romantisme du second Georges Rákóczy ne se poursuivait pas seulement par les intrigues des représentants de Transylvanie à Constantinople, par les conspirations des boïars et la préparation des armées.

¹ Bianu et Hodoş, loc. cit., pp. 158—159, n° 52.

CHAPITRE IV

NOUVELLE CONCURRENCE ET LUTTE ENTRE LES DEUX PRINCES ROUMAINS

La guerre de Crète avait ressuscité en Europe les vieilles croisades. A un moment où, malgré les bons rapports entre Louis XIV et le Sultan, la fleur de la noblesse française allait dans cette sanglante île lointaine croiser l'épée avec les Turcs, et beaucoup y perdirent leur vie, il était impossible que, sinon la Transylvanie de domination magyare, occupée par son antagonisme calviniste contre les Habsbourg et la cause catholique, au moins, par dévouement pour le catholicisme, qui combattait avec acharnement l'Islam, la Pologne se mette en mouvement.

Jadis le roi Vladislav avait rêvé d'une domination sur tout l'Orient slave, où, à Raguse, la croisade polonaise fut glorifiée dans le poème de Gundulic ¹, l'« Osmaniade », et il s'était présenté déjà devant la Moscovie anarchique dont il croyait pouvoir rester le maître, et l'idée d'une mission dans ces régions orientales de l'Europe ne pouvait pas l'abandonner. Bien différent de la nature molle de son père, ce nouveau roi, qui ne se sentait pas, comme son prédécesseur, un Suédois désirant la couronne de Gustave Vasa, n'admettait pas devant

¹ En 1641, meurt dans sa prison de Silistrie, où l'avaient envoyé les Turcs, le patricien ragusain Nicolas de Bona; Engel, *Geschichte der Freistaates Ragusa*, Zagreb 1876, p. 247. — Dans la relation de L. Laboureur sur le voyage de Marie-Louise de Gonzague en Pologne, où elle devait être reine, ayant épousé tour à tour deux frères, il est question du projet contre les Turcs, avec une participation des Moldaves et des Valaques; *Relation du voyage de la reine de Pologne*, Paris 1647, p. 201.

lui une autorité rivale, et, si ne s'étaient levé, alors, contre l'oppression économique, sociale et religieuse, les Cosaques orthodoxes, qui voulaient se former un État pareil à celui des Roumains, occupant, pour plusieurs années, les armes polonaises, il se serait réuni aux Vénitiens pour une grande guerre de conquête et de destruction contre l'Empire Ottoman, qui semblait ne plus pouvoir se lever de l'état où l'avaient amené les successeurs du grand, du terrible guerrier qu'avait été Mourad IV.

Basile, qui était le beau-père de Janus Radziwiłł, fut attiré lui-même par ce courant de croisade. Pacificateur des Cosaques à Azov, médiateur pour la paix entre les Turcs et le grand-duc de Moscovie, après avoir, non sans beaucoup de difficulté, employant aussi les bons rapports avec Pierre Movilă pour éviter un autre danger de guerre qui s'était annoncé déjà dix et vingt ans auparavant sur le Dniestr, vit les Tatars, qui ne souffraient aucun frein, se prévaloir d'une absence momentanée du roi pour piller, de nouveau, dans de grandes proportions, les régions polonaises voisines.

Craignant, de la part des mêmes hordes, pour son pays aussi, il finit par perdre patience. On l'entend donc, en 1645, parler, ainsi que l'avaient fait jadis Pierre Rareș et Michel-le-Brave, à leurs heures de grande colère: « Nous sommes debout, le cheval près de nous, attendant d'une heure à l'autre ce qui sera... Nous aimons, nous aussi, la vie, mais nous n'avons jamais cru qu'il faut rester comme des bêtes auxquelles on jettera le licou à la gorge pour les tuer... Rester ainsi pour être tué, c'est une chose que je ne peux pas tolérer, et c'est pourquoi nous sommes sur nos gardes et ne voulons pas être, comme ils le croient eux, disposés à être étranglés comme un oiseau... Nous savons bien ce que sont les Tatars. Car ils s'en vont dans un pays pour y prendre vingt ou trente hommes, et, si ces vingt ou trente hommes résistent, ils prennent la fuite. Non seulement les Tatars, mais aussi si l'empereur lui-même viendrait, telle est la situation ici qu'ils ne pourraient rien faire ¹. »

¹ Hurmuzaki, IV², pp. 540—541.

Lorsqu'ensuite, à la fin de cet hiver, les Tatars, venant contre la Pologne, passèrent aussi par sa Moldavie, où ils prirent quelques milliers de captifs, son désir de vengeance en fut accru. Il se dirigeait contre les Turcs, patrons de ces pillards. Il voyait, de tous côtés, la possibilité de conclure des alliances: avec les Polonais exaspérés, avec le Moscovite, qui avait senti lui-même ce que signifie la cruauté de ces bandes de proie et qui, s'étant préparé à la guerre, par terre et par mer, avec le concours des Cosaques, tendait maintenant la main à son ancien ennemi polonais, puis avec les Vénitiens, l'empereur, les Suédois, les Français. Catholiques et orthodoxes se réuniront donc pour une grande attaque en Crimée, sur le Dniestr, de même que dans l'île de Crète ¹.

On passa sur les derniers conflits avec le prince de Transylvanie, et les anciens liens furent renoués. Un boïar de Basile, le sloudchar Georges Étienne, alla en Transylvanie, où fut conclu, au mois d'avril, un traité pour une campagne éventuelle contre le Sultan. Basile donnerait, dans ce but, 30.000 hommes, Matthieu 20.000, et le roi de Pologne lui-même ferait son entrée à Jassy pour y passer l'hiver et, au cours de l'année 1647, on verrait ce prince partir en croisade pour ébranler nécessairement ce grand Empire vieilli ².

On connaissait à Constantinople ses projets à une époque où, à tout moment, les vaisseaux de Venise pouvaient paraître dans les Détroits. Aussi, pendant les fêtes de Pâques de 1645, le nouveau patriarche Parthénien ayant célébré un grand service de nuit, la couronne en tête, des dénonciateurs se trouvèrent pour dire aux Turcs que cette couronne d'or est destinée à Basile comme empereur de la nouvelle Byzance. « Tous les métropolitains se sont entendus pour rassembler des troupes au moment où la flotte turque sortira contre les Vénitiens dans la Mer Blanche, et ils le proclameront empereur », et, lui, il passera le Danube avec les armées du roi de Pologne pour prendre cet héritage, dû à un

¹ *Ibid.*, pp. 544 et suiv., 546 et suiv., et *Fragmente*, III, p. 144 et suiv.

² D'après Niemcewicz, V, p. 51, aussi Iorga, *Acte și fragm.*, I, p. 199. Cf. la lettre du 25 mars 1646 de Basile, dans *Studii și doc.*, IV, pp. 232—233, n° LXIX; cf. aussi *ibid.*, Préface, pp. CCXVI—CCXVIII.

nouveau Basile¹. Mais Athanase Patellaros, un des chefs du clergé grec, qui le qualifiait d'« unique appui, unique gloire et joie de la nation grecque, dénuée d'empereur et de sa meilleure gloire », s'écriait : « C'est lui qui est notre empereur »².

Jusqu'en été 1646, on put croire que la guerre de délivrance chrétienne commencera par la descente des Polonais sur le Dniestr. En juillet, Basile s'imaginait, en écrivant au roi de Pologne, que « ces grandes choses sont sur le point de s'accomplir »³. Deux mois auparavant, avait été conclu entre le roi et les Vénitiens un traité de subsides. Une rencontre entre le Polonais et l'empereur eut lieu à Breslau, spécifiant que, si une croisade doit partir, le contingent allemand ne manquera pas, de même que ne manquait pas la protection et les promesses de subsides de la part du Pape, qui avait écrit jadis à Basile aussi, mais seulement dans l'intérêt des catholiques moldaves. On attendait même le concours des Suédois, et enfin celui du grand-duc de Moscou, que ces invasions tatares avaient profondément blessé⁴. On avait gagné les Cosaques du nouvel hetman Barabas et du nouveau secrétaire, bientôt remplaçant Barabas, Bogdan Chmil, qui représentait une armée autonome : Miron Costin lui-même vit le chancelier de Pologne Ossolinski se rendant au camp sauvage de ces ingouvernables guerriers⁵. Le roi Vladislav avait à sa disposition aussi un candidat au trône ottoman, ce Yahia que Matthieu connaissait si bien⁶. Des troupes polonaises attendaient aussi à Kameniec⁷, et les jours paraissaient revenus où le Sultan devait envoyer sur le Dniestr

¹ Hurmuzaki, IV², p. 585, n° DCXXVIII; *Fragmente*, III, p. 144; Iorga, *Doc. grecs*, I, pp. 180—181. Pour ces dénonciations, qui ne se fondaient sur rien, fut pendu un ancien patriarche d'Ochrida.

² Papadopoulos-Kérameus, dans la collection Hurmuzaki, XIII, pp. 24, 446. Cf. aussi notre mémoire sur Vasile Lupu, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 1914.

³ Cf. notre *Byzance après Byzance*.

⁴ Kubala, ouvr. cité, II, p. 355, n° 21.

⁵ Miron Costin, p. 315.

⁶ *Ibid.*

⁷ Sârbu, ouvr. cité, pp. 238—240.

⁸ Hurmuzaki, IV², p. 553 et suiv.

un Abaza, un Mourtéza, mais les Turcs n'avaient plus de gens de cette valeur.

Radziwiłł, qui parut à Jassy, avec sa femme, la fille de Basile, avait été envoyé auprès de ce prince et même auprès du vieux Rákóczy, malade, pour les attirer dans l'expédition qui devait venger la catastrophe polonaise de 1619. Basile demanda alors le conseil des boïars, et il s'entendit dire par quelques-uns qu'ils ne sont pas d'avis de devoir participer à une aventure si risquée. Du reste, les « Grecs » qui se trouvaient auprès du prince, les deux Cantacuzène en tête, les frères Thomas et Iordachi, et même de simples boïars du pays, comme ce Petriceicu dont le fils devait être prince de Moldavie, avaient été aussi contre le mariage avec ce knèze lithuanien, ce qui déjà avait annoncé une nouvelle politique, croyant, comme leur déclara Petriceicu, qu'il vaut mieux, au lieu de risquer tout pour une déclaration, n'envoyant plus le tribut, sous le prétexte que le pays est appauvri, attendre l'apparition des Polonais sur le Danube. Au contraire, il y avait pour une alliance immédiate avec ceux-ci ce parti chrétien auquel appartenaient les boïars élevés au-delà des frontières, d'éducation latine et polonaise, dans l'esprit de la Renaissance, comme Grégoire Ureche, maintenant grand vornic, et ce Toderășcu Ianovitch, logothète, qui, dès le début, avait correspondu en latin avec les Transylvains. Ce point de vue fut cependant écarté par la prudence des autres, quant au moment où devait commencer cette guerre de délivrance, mais pas aussi pour le sens de la politique qui était dans les intentions du prince ¹.

Mais la Pologne elle-même avait des conseillers prudents. Ils se rappelaient les champs de Țuțora et, dans un passé beaucoup plus éloigné, la grande catastrophe de Varna. Donc, le projet du roi fut rejeté, d'abord au mois de juillet, puis, pendant l'automne et l'hiver, par une Diète tumultueuse, et les traités conclus pour l'offensive chrétienne restèrent donc lettre morte ². Au lieu de la croisade projetée, le roi eut

¹ Miron Costin, pp. 311—312.

² *Ibid.*, pp. 314—315.

la grande révolte de Chmil, maintenant détaché de Barabas, qui avait été tué par les Polonais comme traître, et de là résulta une série de transformations auxquelles sera reliée, de la façon la plus étroite, la politique de Basile, qui ne pourra plus, par suite de ces événements sur ses frontières, suivre la seule politique de ses intérêts, et surtout de ses si grandes ambitions.

Malgré les préparatifs polonais pendant le printemps 1647 et les intentions guerrières du grand-duc de Moscovie, on arriva donc, non sans que Basile eût trouvé encore une fois l'occasion de jouer un rôle de médiateur, à des ambassades polonaises et moscovites de pacification¹. Mais, les Turcs avaient déjà appris la part que s'était réservée le prince de Moldavie dans la future campagne générale contre eux, et le grand vizir, qui, en ce moment même, renouvelait l'énergie de l'Empire, aurait dit, dans un moment d'indignation, que, « si on pouvait écarter ce voévode (Basile) de son pays, ce serait une conquête valant quatre îles de Crète »².

Le projet polonais était fini, mais, pour le moment, n'avaient pas cessé les rapports de jadis avec le prince de Transylvanie.

Rákóczy nourrissait de grands projets. Lorsque Radziwiłł, qui avait été choisi pour cette mission à cause de sa qualité de calviniste, discutait avec lui pour l'amener à être un des guerriers du Christ, à côté des catholiques, ses anciens ennemis, il exigea que rien ne soit conclu directement avec Matthieu, car celui-ci n'est pas un prince indépendant, mais son simple vassal; il fallut donc que le roi déclare qu'il n'a pas de prétentions sur cette Valachie, dont le suzerain est un autre³. Matthieu ne savait rien de ces intentions envers lui, lorsque, en avril, il confirmait, non seulement ses liens avec le voisin roumain, mais aussi avec ce prince hongrois, si

¹ Sârbu, loc. cit., p. 243 et suiv. (surtout d'après les rapports vénitiens dans Hurmuzaki, IV²).

² Hurmuzaki, IV².

³ *Mon. Comit. Trans.*, X, pp. 89 et suiv., 142—451, 147—448, 155 et suiv.; cf. Sârbu, loc. cit., p. 248.

vaniteux, dont les appétits avaient été accrus par la cession, que lui avaient faite les Autrichiens, des sept comtés de Hongrie¹. Il cherchait à le gagner pour sa croisade, une autre croisade que celle de la chrétienté catholique conduite par le roi de Pologne, et ainsi, en 1647, il se voyait déjà combattant, « sa barbe blanche au vent », comme Michel contre Sinan à Călugăreni².

Le prince de Transylvanie ne répondit pas à ses suggestions, car il continuait à poursuivre ses buts occidentaux vers la couronne de Hongrie, qu'il ne pouvait pas avoir en sa qualité de calviniste, la différence religieuse partageant les Hongrois en deux camps, qui se haïssaient comme d'une nation à l'autre³. Alors, Matthieu se laissa enchanter par les offres des Bulgares, pareilles à celles qui avaient été faites jadis à Michel-le-Brave, mais maintenant, par le moyen de Markanich, que nous connaissons déjà, par l'archevêque Pierre Diodat Bakchitch de Sofia, il était question encore des catholiques. Malgré son désir de combattre, Matthieu dirigeait donc ceux qui voulaient le mettre à la tête de ce mouvement de libération du « Lion bulgare » et de l'Orient, vers des princes plus importants que lui : le roi de Pologne et le doge de Venise⁴. Mais la mort du roi fit évanouir ce projet, de même que l'autre⁵.

¹ *Mon. Hung. Hist. Diplomataria*, XXIV, p. 372; *Levelek és okiratok*, III, p. 839 et suiv.; Sârbu, loc. cit., p. 249.

² Loc cit.

³ Voy. Iorga, dans la *Rev. hist. du S.-E. eur.*, 1936, p. 144 et suiv, des détails dans la thèse française de M. Hudiță sur la Transylvanie et la politique française : *Histoire des relations diplomatiques entre la France et la Transylvanie au XVII^e siècle*, Paris 1927, et aussi *Répertoire des documents* de celui-ci, *ibid.*, 1927.

⁴ Fermentžin, ouvr. cité, p. 87 et suiv.; Pejacsevich, *Peter Freiherr von Parcevich*, dans l'*Arch. f. öst. Gesch.*, LIX, p. 475 et suiv.— Le 22 avril 1647 de l'ancien style, Matthieu donnait une lettre publique par laquelle, confirmant sa promesse du 6 mars, il s'obligeait à payer à Rákóczy les 5.000 « florins de Constantinople en argent » pour les pâtres de Transylvanie et envoyait ce « bon cheval turc... , avec des étriers en argent et une selle de fils d'or », ainsi qu'un « bon cheval hongre »; Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 26—27, n° XXXVI.

⁵ Sârbu, ouvr. cité, p. 256, note 1.

Mais cette mort ouvrait à Rákóczy, malgré son mauvais état de santé, — de sorte qu'il dut confier la conduite des affaires à son fils aîné, du même nom, qui signait même des lettres pour son père —, le même désir d'avoir la couronne de Pologne, pour lui ou pour son second fils, les deux partant du souvenir d'Étienne Báthory, ainsi que ce souvenir avait animé aussi la pensée vaniteuse de Gabriel Báthory. Mais cette fois, il n'était pas question pour le prince de Transylvanie de passer comme Souverain polonais à la foi catholique, mais, au contraire, d'agir en sa qualité de calviniste combattant, appuyé sur les dissidents de Pologne, parmi lesquels Janus Radziwiłł lui-même¹, et par le moyen de Basile aussi, auquel le Transylvain offrait le mariage entre son second fils, Sigismond, et la jeune princesse Roxane, cependant retenue depuis longtemps, comme otage, à Constantinople, et avec l'aide des Cosaques, qui avaient battu le hetman de Pologne, Potocki, son père aussi, et qui avaient pris un Sapieha². Il n'était pas gêné non plus par les relations d'alliance entre Cosaques et Tatars. En octobre 1648, Basile, avec lequel avait été conclue, dès le mois d'avril 1646, une convention pour ne pas abriter, réciproquement, les réfugiés de Transylvanie et de Moldavie³, se déclarait disposé à aider cette suprême aventure contre les droits de Jean-Casimir, frère et successeur du roi Vladislav (mort le 20 mai). C'était un projet purement moldave, dans lequel Matthieu, qui lui-même avait entretenu ces rapports tout particuliers avec les Bulgares, et pour la cause bulgare, avec la Pologne et Venise, n'entrait pas du tout. L'alliance roumaine avait donc pris fin avant la disparition, le 10 octobre, du Transylvain⁴.

¹ C'est par son moyen ou par la Transylvanie que Basile engagea les soldats de cette religion dont parle Bandini, *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XVI, p. 259.

² Voy. Hrouchevski, *Histoire de l'Ukraine* (en ukrainien), et J. Rypka, *Weitere Beiträge zur Korrespondenz der Hohen Pforte mit Bohdan Chmelnyckyï*, dans *Archiv Orientalni* de Prague, 1930.

³ Iorga, *Studii și doc.*, IV pp. 233—234, n° LXX.

⁴ Sârbu, ouvr. cité, pp. 263—265.

Miron Costin écrit sur ce sujet: « Jusqu'ici, d'autant ce règne (moldave) avait été heureux, d'autant furent terribles les temps qui commencèrent à ce moment et au cours desquels, jusqu'aujourd'hui, ce pays passa d'une diminution de situation à une autre »¹.

Et, cependant, les apparences restaient brillantes. C'est ce que montrait la toute-puissante influence, pareille à celle d'un empereur, que, jusqu'à ce moment de la grande crise polonaise, Basile continua à exercer sur l'Église oecuménique, au moment où, à Constantinople, une révolution finissait le règne et la vie du Sultan presque idiot, Ibrahim, et il exprimait, dans une lettre adressée au nouveau hetman de Pologne (23 août), la conviction que « les affaires ottomanes, d'après son opinion, s'amélioreront », car le conseiller du nouveau Sultan, Mohammed Keupruli en tête, sont des vieillards, « des hommes capables, très habiles, de bon conseil... », d'après l'ancienne coutume »².

Le métropolite de l'Ancienne Patre était resté en Moldavie, et il refusait de revenir à Constantinople. Le patriarche Parthénus le nouveau se décida à le destituer. D'un autre côté, ce Parthénus, avait gâté ses rapports avec le patriarche de Jérusalem, Païsius, protégé de Basile: il présenta à la Porte des dénonciations contre lui. Il en résulta que la punition de la part du patron du monde orthodoxe tomba, impitoyable, sur l'Oecuménique pendant l'automne de l'année 1646, non seulement pour une mauvaise administration, mais aussi pour les offenses apportées à celui grâce auquel il avait gagné son Siège³. Pendant que Parthénus se dirigeait vers son exil de Rhodes, Joannice d'Héraclée était intrônisé, le troisième patriarche oecuménique qui venait par la grâce du Moldave.

¹ P. 313.

² Iorga, *Acte și fragm.*, I, pp. 199—200. On voit donc que Basile entretenait des rapports étroits aussi avec l'autre parti polonais. Il espérait une alliance des deux pays contre les Cosaques; *ibid.*, p. 201, n° 1.

³ Iorga, *Doc. grecs*, I, p. 134 et suiv., n° CCXXXIX.

Puis, comme les métropolités montraient ne pas vouloir de lui, ils durent entendre eux aussi des paroles de reproches tout aussi sévères que celles qui, jadis, avaient été adressées au chef de l'Église patriarcale d'Alexandrie. Basile déclarait ne plus vouloir tolérer les intrigues incessantes, et le mécontentement des évêques à l'égard de quiconque est placé à leur tête. Lui, le prince, sans lequel eux tous ne pourraient pas vivre, ne veut plus l'admettre.

Cette fois, il n'était plus question, comme auparavant, d'une limitation des droits du patriarche par le contrôle d'un Conseil, qu'il devrait toujours consulter, mais bien du contraire. Une expérience devait être tentée avec la dictature du patriarche et, en même temps, de son impérial appui. Les autres chefs de l'Église devront donc abandonner Constantinople dès le mois de décembre et aller chacun dans son diocèse. On verra si cet autre système est meilleur et, en ce cas, il pourra être continué. Autrement, Basile se retire d'une administration qui n'a pas pu atteindre son but. Mais la tentative sera faite en tout cas: le patron déclare « vouloir vendre jusqu'à sa chemise, pour atteindre ce but »¹.

Aussitôt, demandant seulement que le terme de leur départ soit différé, ces métropolités, conservant leur mauvaise opinion sur Parthénios, découvrirent que Joannice est un homme orné de toutes les qualités, plein de bonté et modèle de toutes les vertus: il ne serait pas capable de faire du mal à une fourmi! Qui donc, poussé par le diable, pourrait le contester²? Ce qui n'empêcha pas une telle agitation parmi ceux qui avaient dû partir, que le patriarche dut leur défendre formellement de revenir à Constantinople.

Bien que Basile se fût attribué le droit de décider lui-même où doivent être placés les patriarches destitués³, Parthénios réussit à renverser son rival, en octobre de cette année où se posaient au prince de Moldavie les questions importantes dont

¹ Loc. cit.

² *Ibid.*

³ D'après Sathas, *Bibliotheca medii aevi*, III, p. 581 et Gédéon, *Κωνσταντινου διατάξεις*, I, Constantinople 1888, pp. 43—50; Iorga, *Vasile Lupu*, etc., dans les *Mém. Ac. Roum.*, loc. cit., p. 233.

il a été parlé plus haut. N'ayant plus ce puissant appui, le patriarche chercha donc à se gagner, par le résident impérial, celui des catholiques ¹. Et il avait obtenu aussi la protection du Grec douteux qui était chargé à Constantinople des intérêts de Basile ².

Ayant appris ce qu'on trame dans la capitale de l'Empire Ottoman contre la volonté et le prestige de sa personne, qui était resté intacte jusqu'à ce moment dans les cercles de l'Église, où il se sentait plus fort, Basile prépara sa revanche, mais ce n'est pas lui qui enverra secrètement Patellaros, qui attendait depuis longtemps son heure dans le couvent de Saint Démètre à Galatz. Paul de Alep montre comment le prince protecteur, qui lui avait repris ce couvent, le donnant aux moines du Mont Athos, ne lui a jamais pardonné cette initiative, de sorte que le vieil évêque, ne pouvant conserver son Siège, dut passer à Moscou et puis chez les Cosaques, où il mourut ³. Par les intrigues de Parthénius, le représentant de Basile à Constantinople fut attaqué en chemin par quelques janissaires, payés pour cette œuvre, et tué. C'est en vain qu'ensuite le patriarche, qui envoya même un membre de son clergé à Jassy, voulut être pardonné de n'avoir pas écouté les injonctions de celui qui était, de fait, son maître. Le système qui avait été employé à l'égard de ce Grec Pavlaki et, avant son assassinat, aussi à l'égard de Cyrille Loukaris, mit fin à ses jours: des Turcs camouflés en Grecs le jetèrent à la Mer, une pierre au cou, et Joannice regagna son Siège. Grâce à l'immixtion de l'ambassadeur d'Angleterre aussi, Cyrille III eut l'héritage et, après lui, Païsius de Larissa fut imposé (1651—1653) par un simple décret des Turcs, qui avaient été payés pour cela.

¹ Hurmuzaki, *Fragmente*, III, p. 148 et suiv.; *Doc.*, IV, p. 706 et suiv.

² Pour les filles, vivant en Valachie (l'une d'elles s'appelle, d'un ancien nom roumain, Stanca), de cet homme qui paraît avoir eu des ambitions de régner, voy. Iorga, *Despre Cantacuzini*, p. 111, n° LIII, et son édition de la chronique valaque de Constantin le Capitaine, p. 162, note 1. Pour toute l'affaire, loc. cit., p. 209, et le récit dans l'*Histoire ecclésiastique* (en grec) de Mélétius d'Arta, II, pp. 409—449; Hurmuzaki, *Fragmente*, III, pp. 160—161, et Papadopoulos-Kérameus, *Ieg. Biβλ.*, I, p. 442.

³ Voy. notre 1-er chapitre concernant la Moldavie.

Mais cela signifiait la fin du pouvoir de Basile dans la conduite de l'Église œcuménique, et l'insuccès sur ce terrain correspondait à d'autres dans les rapports avec ses voisins et à une situation intérieure qui, de plus en plus, périlclitait ¹.

¹ Voy. Iorga, *Vasile Lupu*, loc. cit.

CHAPITRE V

LA COUR DES MONARQUES ROUMAINS

Avant de voir comment cette lente diminution de pouvoir mena à une catastrophe ¹, il est utile de suivre quelques visiteurs de la Moldavie, encore tranquille et prospère, ainsi que la Valachie, étroitement groupée, avec l'ancienne fidélité, autour du bon vieillard Matthieu, pour qu'on puisse se rendre compte jusqu'à quel degré de consolidation, sous l'influence d'une monarchie de système moderne, étaient arrivés les pays que, pendant si longtemps, avaient troublés incessamment les fréquents changements des princes, les luttes entre les partis et les invasions d'étrangers disposés à s'en servir à leur profit.

Un Slave italianisé, Marc Bandini de Scoplié, archevêque de Marcianopolis et administrateur de Durostorum et de Tomi, dans la Dobrogea, fut chargé d'une mission dans ces pays en rapport avec la reviviscence du latinisme religieux ².

L'administrateur apostolique, au titre archiépiscopal, mais subminé par le secrétaire de Basile, Georges Kutnarski, qui

¹ Cependant, à la veille de la catastrophe, Basile avait près de lui le métropolitain de Sofia, celui de Naupacte et un Géorgien qui était venu pour recueillir les aumônes, alors que, auprès de Matthieu, se trouvait Paul d'Alep, qui a décrit le voyage du patriarche d'Antioche, puis le métropolitain de Trnovo et « le chef des évêques de Serbie »; *ibid.*

² Voy. André Veress, *Scrisorile misionarului Bandini din Moldova*, et les informations nouvelles que donne à ce sujet M. François Pall, *Le controversie tra i Minori conventuali e i Gesuiti nelle missioni di Moldavia*, dans le *Diplomaticum Italicum* de l'École Roumaine à Rome, 1940, p. 14 et suiv.

servait la hiérarchie religieuse polonaise, représentée en Moldavie par un évêque Zamoyski, toujours absent, n'eut pas l'occasion de voir, sauf au cours des audiences à son arrivée, la vie de la Cour, mais, bien que réduit à vivre à Bacău à titre privé, pour obtenir ensuite la permission de voyager à travers le pays, il peut donner une autre image de cette Moldavie que ceux qui ont connu seulement le cérémonial des résidences et la splendeur des cortèges.

Ce qui se détache de ce large exposé, qui poursuit cependant presque exclusivement, sans aucune curiosité dans d'autres directions, la situation des catholiques, très négligée sous le régime épiscopal polonais, c'est la désertion des villes de province, — Suceava a cependant encore 20.000 Roumains et 3.000 Arméniens ¹ —, à l'avantage de la capitale, où habite le monarque, vers lequel tout doit se diriger et dans laquelle on cherche à tout concentrer. A Huși, le palais épiscopal est plein de crevasses, à Vaslui, dont cependant Basile s'était occupé, ordonnant de faire des travaux à l'église ², qui était connue aussi pour ses belles fresques, mentionnées par Paul de Alep, l'ancien palais d'Étienne-le-Grand était en ruine ³. Ceci aussi parce que, à cette époque, le prince ne s'en va pas visiter le pays, mais reste enfermé dans sa résidence, qu'il orne de splendides églises et dans laquelle il rassemble les boïars qu'il a tirés de leurs anciennes terres, ainsi que des soldats permanents qui remplacent les anciens « soldats de Cour » et le concours armé de la multitude. Dans cette ville de Jassy, il y a des marchands de toutes nationalités, parmi lesquels, dès le début, apparaît dans cette description le Français Joseph, auquel il faut ajouter aussi l'horloger Gaspar Caillé ⁴, puis l'Italien du Levant qu'on appelait

¹ Bandini, éd. V. A. Urechîă, *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, XVI, p. 249. A Hârlău, se conservait encore ce palais de Radu Mihnea, avec son enceinte de murs, dont aujourd'hui il ne reste rien que les ruines souterraines; p. 252.

² Cf. *ibid.*, p. 180.

³ *Ibid.*, p. 187.

⁴ C. Erbiceanu, *Istoria Mitropoliei Moldaviei*, pp. 2—3; Iorga, *Studii și doc.*, V, p. 90, n° 63; J. Tanoviceanu, *Începuturile ceasornicăriei în Moldova*, dans la *Rev. p. ist., arch. și filologie*, 1909, pp. 26—33.

Jacques Celebiet quelque marchand ragusain¹, mais on ne rencontre plus de Chypriotes, de Chiotés, comme entre 1580 et 1600, car ces îles sont maintenant déchués sous la domination directe des Turcs, ni même des Crétois dont la patrie continue à lutter pour rester vénitienne. Il y a beaucoup d'Arméniens, qui ont aussi une ancienne église, et ils se sont étendus au Sud jusqu'à Vaslui et, par Roman, jusqu'à Focşani et Galatz, où il y a un évêque². Le nombre des Grecs n'est pas aussi grand qu'on l'attendrait, et ils sont très rares aussi au milieu du clergé monacal. Mais les Turcs ne manquent pas, venant aussi comme capitalistes et banquiers³.

De Jassy et vers Jassy le commerce est très vivant. On suppose à plus de mille les chariots de poisson qui partent du Danube⁴.

Dans cette ville de Jassy, les catholiques veulent fonder, sous un chef hongrois, Paul Beke⁵, leur « gymnase », et Bandini est d'opinion que, tout en conservant son titre de Bacău, l'évêque catholique devrait y transporter sa résidence⁶.

Le palais, construit en pierre et en bois, ne s'est pas agrandi depuis l'époque de Tomşa, lorsqu'un voyageur polonais y trouvait une « mesure », ayant cependant des tapis aux murs⁷; mais partout dans les chambres on voit de l'or, de l'argent, des étoffes précieuses; les sièges sont recouverts de soie attachée par des clous en métal précieux⁸. Les boïars habitent dans des maisons en bois recouvertes

¹ Bandini, loc. cit., p. 194.

² *Ibid.*, p. 203.

³ Voy. aussi Paul d'Alep, loc. cit.

⁴ P. 204.

⁵ Voy. Pall, loc. cit., et G. J. Nastase, *Ungurii din Moldova la 1606 după « Codex Bandinus »*, dans les *Archivale Basarabiei*, 1934—1935 (en allemand, dans le *Buletinul Institutului de filologie română « Alexandru Philippide »*, III, Jassy 1936, p. 1 et suiv.).

⁶ Bandini, loc. cit.

⁷ P. P. Panaitescu, *Călători poloni*, p. 17. Mais il mentionne, à l'occasion du banquet, aussi la vaisselle en argent et « les belles nappes ».

⁸ P 258. Bandini est d'opinion que les Turcs ne permettent de bâtir en pierre que les couvents.

d'enduit et les autres habitants ne se distinguent pas sous ce rapport des paysans. Ce n'est qu'en 1647, que, pour empêcher les incendies fréquents, les boïars plus riches construisent en pierre ¹.

D'après Bandini, il n'y avait que deux cents élèves dans la vingtaine d'écoles appartenant à plusieurs nations: celle des Roumains, qui brûla, aux Trois-Hiérarques, et un autre incendie la détruisit là où elle avait été transportée, puis celle des « Russes » (on les appelle ici *Rufeni*, c'est-à-dire Ruthènes, nom qui se conserve jusqu'à aujourd'hui pour un faubourg de la ville), l'école des Grecs, — donc séparée —, et naturellement l'école des Arméniens. Basile donna un emplacement pour l'école latine des Jésuites, auxquels il avait promis son concours ². Il aurait voulu cette école, mais Barlaam s'y opposa ³.

Les coutumes à la Cour se conservent comme sous Radu Mihnea, avec plus d'ordre et de pompe. En dehors des dimanches et des fêtes, devant près de deux mille soldats et spectateurs, et ayant autour de lui une garde de deux cents soldats d'infanterie et un cercle plus restreint de vingt grands écuyers avec des uniformes rouges et des armes dorées, il y a la table du prince sur laquelle repose la masse d'armes qui sert à châtier. « On ne tient compte nullement de la situation sociale des plaignants, et le prince appelle d'un geste celui qui lui paraît être le plus attristé ⁴. » Il est permis de porter plainte contre quiconque, fût-ce même « le hatman frère du prince », et celui-ci a le devoir de s'expliquer. Une fois furent enfermés, pendant trois jours, deux frères utérins, du reste inconnus, du prince. Celui qui prend quelque chose aux paysans par force est condamné à mort ⁵.

¹ En 1636, il y avait 6.000 maisons: P. P. Panaitescu, *Călători poloni*, p. 26.

² Pp. 257—258.

³ P. 269.

⁴ Princeps, nullo respectu habito personarum, quem videt magis afflictum stare, nutu jubet prodire, p. 321.

⁵ Nam saepe accidit ut miles bonus aut nobilis rem levem violenter a rustico rapiat; si capiatur, certo illi moriendum, p. 321.

Les boïars firent observer qu'il faudrait un peu plus de tolérance, étant donné qu'il y avait eu 15.000 de ces condamnations, compte qu'on trouve aussi dans une autre source ¹, mais le prince leur répondit: « Je ne pense pas à l'homme, mais à la justice, pas à la fortune, mais à la loi. Si vous tous commettrez quelque chose digne de mort, vous péririez certainement; même si une moitié de ce pays de Moldavie était coupable, la mauvaise partie doit être détruite, et conservée seulement la partie qui est bonne. Avec celle-ci, je vivrai en sûreté, avec les mauvais je serai toujours en danger ». Comme à l'époque de Vlad l'Empaleur, en cette Moldavie, après ce brigandage effréné que nous font connaître, pour l'époque antérieure, les lettres des habitants de Câmpulung aux Saxons de Bistrița, — mais, sous le règne même de Basile, du côté des montagnes et du côté des Tatars, les voleurs existent encore —, un voyageur peut dormir sur la route auprès de ses marchandises et de sa bourse ².

Les boïars ne doivent pas intimider les paysans qui viennent avec le sens hardi de leur droit, mais, au contraire, les exhorter à parler. « Lui (le prince) seul veut juger tout procès important, et il se justifie en disant que les autres juges se laissent facilement gagner par des présents, et ainsi les pauvres sont vaincus, même lorsque le droit est avec eux. » La condamnation à mort ne peut être prononcée que par lui ou, dans des cas exceptionnels, par celui auquel il aurait donné sa délégation. On voit Basile poser des questions aux prêtres catholiques qui étaient mêlés à un procès de terre et leur présenter des citations de l'Évangile ³. Lorsque le roi de Pologne, d'après leurs prières, lui envoie des lettres de recommandation pour eux, le prince n'en tient pas compte lorsqu'il s'agit de son jugement. « Pour les procès, il ne faut tenir compte ni de la faveur, ni de la richesse, car la justice seule doit régner... Cette chose me tient tant à cœur, que même pour le bien de nos enfants, nous ne voudrions

¹ Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 231. 40.000, d'après Paul d'Alep.

² P. 321.

³ P. 265.

faire quelque chose contre elle ¹ ». Bien que sa vie même prôtât à des critiques en ce qui concerne les rapports avec les femmes, il se montrait tout préparé à écarter de la Cour, enchaînés, ceux parmi les catholiques accusés dont on aurait pu prouver l'immoralité ². Il n'admettait pas de querelle entre les prêtres, disant que « il y a vraiment honte de voir se prendre à parti ceux qui, par leur mission et leur établissement, doivent apporter, cultiver et former la paix » ³.

Cette noblesse, bien que ne vivant pas dans des maisons splendides, a, dans les vêtements, le même luxe que le prince, qui donne l'exemple, et elle est imitée par les autres, de sorte que les paysans les plus pauvres aimeraient aussi se présenter vêtus comme les nobles ⁴. Néanmoins, aussi des personnes appartenant à cette brillante noblesse peuvent être vues en chemin ou à l'armée tremper un morceau de pain sec dans l'eau d'une source. Les enfants des boïars sont élevés pour pouvoir affronter le froid le plus rigoureux.

La classe supérieure a des possessions étendues, sur lesquelles d'abord ceux qui sont venus d'au-delà des frontières ⁵, puis aussi les anciens habitants libres déçus en arrivent à la situation de serfs, mais, étant donnée la façon paternelle dont on les traite, ils ne ressentent pas trop cette diminution de leur liberté. Ils élèvent du bétail et des brebis, et le voyageur catholique nomme tel propriétaire qui a jusqu'à 24.000 brebis ⁶, et elles sont d'une si grande taille que le même, tout en exagérant, les présente comme paraissant de loin être des vaches, la queue seule de l'une d'entre elles pesant autant que la moitié d'une brebis d'Allemagne.

¹ At in tribunali, nec favoris, nec gratiae ratio hebenda; una justitia praedominari debet... Nobis vero ita cordi justitia est, ut nec in favorem filiorum quicquam contra illam facere valemus, p. 266.

² P. 269.

³ P. 270.

⁴ Pp. 310—311: « quasi barunculi splendide incedunt ».

⁵ Iorga, *Constatări istorice cu privire la viața agrară a Românilor*, Bucarest 1908, dans *Studii și doc.*, XVIII, *passim*.

⁶ Bandini, loc. cit., p. 309.

Dans les maisons des boïars, il ne manque pas de poêles en faïence, comme ceux de Transylvanie¹, mais construits à l'ancienne façon moldave.

Autour du prince et de la princesse, cette Circasienne de Cabardie², ces chefs du pays remplissent journallement leur devoir, chacun des rangs étant, dès cette époque, distribué en trois classes. Ceci sans compter les secrétaires pour le roumain et aussi pour le grec, le latin, le polonais et le hongrois, et même pour le turc, puis, séparément, pour le tatar. L'ordre du service est parfait: « Généralement, chacun veille tant à ses devoirs qu'on ne peut trouver en rien le manque ou la faute les plus légers, car, autrement, l'officier devrait expier par le châtement le plus sévère ce manque ou cette faute ». Les conseillers partent à midi, sauf ceux qui sont retenus spécialement par le prince. Les autres reviennent pour le jugement d'après-midi. Il y en a qui restent pendant la nuit à la « porte » du prince.

Cette « porte » est gardée jour et nuit par dix capitaines; à l'entrée se trouvent cinquante fusiliers; il n'y a pas de passage qui ne soit strictement gardé d'après le modèle du Sérail de Constantinople. Auprès des mercenaires, il y a les « soldats de la Cour », qui amènent avec eux leurs serviteurs.

Chaque fois que le maître passe, précédé des huissiers et de trois petits postelnics portant des bâtons argentés, ainsi que des petits spathaires, avec le « sceptre », l'épée et la balance, on se range des deux côtés pour lui rendre honneur et faire la garde. L'étiquette demande une profonde inclinaison, les mains sur la poitrine. Personne ne peut être présent que ceux qui appartiennent au palais du monarque, les étrangers curieux devant se cacher dans les coins. Lorsque le prince se rend à l'église d'Étienne-le-Grand, dédiée à Saint-Nicolas, six cents soldats l'entourent. Avec une suite de cinquante hommes armés et avec tous les boïars autour de lui, il avance comme un successeur de Justinien allant à Sainte-Sophie, pour demander à Dieu le salut du Saint-Empire. A l'entrée de

¹ P. 312.

² Démétrius Cantemir, *Hronicul*.

l'église, le clergé sort devant celui qu'il reconnaît, dans cette qualité pareille à celle des empereurs de jadis, comme son maître¹.

En 1643, un secrétaire polonais a vu Basile sortir des Trois Hiérarques pour se rendre dans les environs de Jassy. Il avait avec lui « trois drapeaux de Cosaques, puis quelques dizaines de janissaires à pied, avec leurs fusils, et ensuite deux chevaux ». A cheval, le prince était flanqué de deux cavaliers vêtus de rouge, puis deux chevaux, enfin le spathaire portant la masse d'armes et l'épée, et quelques boïars. Les cloches sonnaient sur son passage².

Pendant les fêtes, on observe le cérémonial que nous avons déjà décrit pour la Valachie. On permet aux catholiques eux-mêmes de saluer, à l'Épiphanie, le prince, qui se lève devant eux aussi et baise la croix latine, écoutant des discours d'hommage en roumain et en latin, et on sert, dans de petits verres en or, aux enfants, venus avec des chants et de modestes productions théâtrales, du vin. Bandini a vu Basile assister à la bénédiction des eaux, avec la princesse et leurs deux fils, « l'un de sept ans, l'autre de cinq », — il semblerait donc que, du second mariage, à côté de cet Étienne, nommé d'après Étienne-le-Grand, il y en a eu encore un. Les dernières minuties de l'étiquette étaient établies, et le témoin de cette cérémonie brillante les décrit. La femme du maître, paraissant seulement en pareille occasion, rassemble autour d'elle les femmes des boïars, vêtues de soie avec des colliers et des bracelets en or.

Quand il y a une grande festivité militaire, on peut voir passer les troupes permanentes du pays. Bandini mentionne

¹ Pp. 313—315.

² P. P. Panaitescu, *Călători poloni*, pp. 48—49. Happelius, dans *Thesaurus exoticorum*, en 1688, parle encore des cinq cents villages de Tatars obligés au service militaire. (« Es gibt im Lande auch viel Reussen, Ratzen, Armenier und Tartern: diese haben bei 500 Wohnplätze und sind verpflichtet wieder die andern Tartarn dem Fürsten zu folgen. ») La soumission des Tatars, leur organisation en cours (*dvor*), correspondant aux « aouls » de leur ancienne patrie, avec le devoir de participer à la guerre, résulte certainement de l'expédition du roi Louis de Hongrie, au XIV-ème siècle, qui leur avait imposé le même système que celui que ses antécresseurs avaient créé aux Coumans, et pas à une action ultérieure de la part des princes roumains.

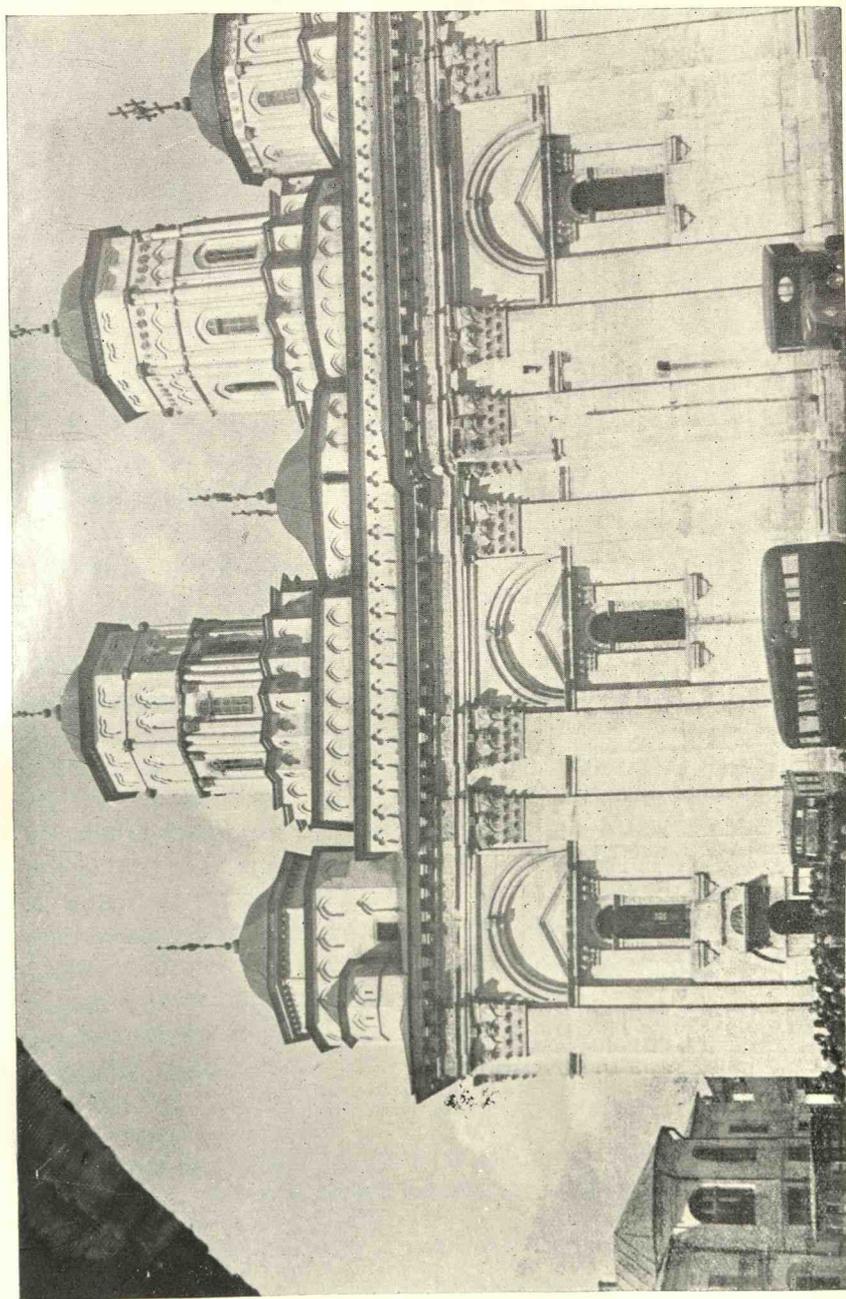


Fig. 17. — Église de Golía, à Jassy.

jusqu'à dix mille cavaliers défilant à pied, en dehors des cent cinquante dragons. Mille fusiliers sont à côté. Une musique occidentale fait entendre les anciens airs. La multitude qui s'incline devant chaque regard du monarque qui l'inspecte des yeux s'élève jusqu'à vingt mille.

Le vêtement et les ornements de cet émule des maîtres de jadis pour l'Orient entier sont splendides. L'hôte occidental estime que les boutons seuls de son dolman, ceux avec lesquels il est représenté dans un beau portrait gravé ¹, valent plus de 100.000 ducats et ce que la princesse porte comme bijoux peut être d'une valeur de 40.000 autres.

Voici, dans ce cadre de suprême majesté impériale, l'aspect physique, de tous points pareil à celui qui a été saisi par un peintre occidental, du plus riche et plus fier de tous les vassaux de l'« usurpateur » constantinopolitain: « de taille pas trop grande, mais harmonieuse, d'un brun rubicond ², les sourcils noirs, le front haut, le nez un peu recourbé, les lèvres un peu renversées ³, les moustaches et la barbe noire ⁴, le visage sévère, mais le regard d'une majesté de César ». La princesse est, elle-même, d'une assez haute taille, la peau du visage blanche, légèrement fardée: « elle a la grâce et la bienveillance d'une impératrice ». Un voyageur polonais, qui a vu Basile en 1643, le décrit de cette façon: « La grandeur du prince est vraiment digne d'être contemplée, car elle est, sous tous les points de vue, admirable. Entre autres, il avait sur lui un vêtement si richement orné qu'on n'en peut voir de pareil pas même chez le Sultan turc ou chez n'importe quel monarque. Il m'a semblé qu'il était fait de brocart d'or, sur lequel étaient brodées, en relief, et en fil d'or, des fleurs hautes d'un doigt; il avait deux paires de boutons de diamant splendides. Le vêtement était fourré de zibeline ⁵. »

¹ En tête du volume IV, partie I, de la collection Hurmuzaki.

² Subfusco roseum et flavum colorem temperante vultu; p. 318.

³ Mediocriter deductis; *ibid.*

⁴ Miron Costin parle aussi de la coutume qu'avait Basile de se faire teindre les cheveux.

⁵ P. P. Panaitescu, *Călători poloni*, p. 35.

Ajoutons, d'après une description de voyage récemment découverte et publiée, que les écuries du prince de Moldavie étaient mieux fournies que celles de n'importe quel prince de l'Occident ¹.

Les hôtes d'importance sont amenés à la Cour dans la calèche princière, précédée par les mêmes soldats vêtus de rouge. Les boïars les reçoivent dans la première chambre, tandis que, de l'autre chambre, le maître s'avance. A la lecture des lettres de recommandation, le prince salue, levant son bonnet. On lui présente les cadeaux sur un plateau, sous une serviette, d'après la coutume chrétienne des offrandes à l'église. La princesse, les fils du prince reçoivent séparément ².

Les banquets se font dans la chambre du Conseil, le prince étant assis sur un siège recouvert de velours attaché par des clous en or. Les boïars, les invités étrangers l'entourent. On apporte les mets dans des vases en argent, couverts. Les cuillers et les fourchettes sont du même métal. Pendant qu'on offre chaque mets au prince, qui l'accepte ou le renvoie, l'échanson, qui goûte le premier les boissons, se tient derrière le siège de Basile, et le spathaire a en mains l'épée et la masse d'armes; les huissiers, avec leurs bâtons en argent, restent de garde. Étant donnée la quantité de vin, de bière, d'alcools de fabrication étrangère, accompagnés de toasts comme ceux que nous connaissons, le banquet peut durer jusqu'au soir ³.

Le service à l'église est fait par le métropolite, qui a le droit de tancer n'importe qui, étant continuellement près du prince ⁴, et on permet aussi au lieutenant d'évêque latin d'occuper la cinquième place. Toute une compagnie de métropolitains et d'évêques étrangers, que les Turcs ont chassés

¹ Voy. Fr. Babinger, *Hildebrand's (Conrad Jacob) Dreifache schwedische Gesandtschaftsreise nach Siebenbürgen, der Ukraine und Constantinopel (1656—1658)*, Leyde-Sibiu, 1937; du même, *Robert Burgrave, un voyageur anglais dans les pays roumains du temps de Basile Lupu (1652)*, *Mém. Ac. Roum.*, XVII (1935—1939).

² Paul de Alep.

³ *Ibid.*

⁴ P. 322.

de leurs Sièges, prennent place seulement à la suite des évêques, de tous les rites, du pays. Après la cérémonie, accomplie d'après un rite millénaire, et après la détonation des canons et des fusils, on fait passer devant celui qui porte le fier bonnet de guerre de Michel-le-Brave, comme jadis à Alba-Julia devant le héros, les vingt-quatre plus beaux chevaux des écuries de la Cour, que le métropolitain Barlaam asperge d'eau bénite.

Nous avons dit que, maintenant, il y a une capitale, une seule, qu'on ne peut pas transporter ailleurs. Si le prince la quitte un moment, c'est pour voir de quelle façon la frontière orientale est gardée contre les Tatars. Mais, alors même, les prescriptions du cérémonial sont observées avec le soin le plus minutieux, plus qu'en Occident, où le roi d'Espagne reste caché à l'Escurial; et Louis XIII vit retiré, avec ses misères physiques, à Saint-Germain-en-Laye.

Le départ d'une pareille petite troupe est annoncé deux ou trois semaines auparavant. Trois mille cavaliers, deux mille gens à pied accompagnent, prêts à affronter l'ennemi, le prince, qui chevauche au milieu de sa garde, pareille aux janissaires de Constantinople, et le frein de son cheval est tenu par deux écuyers, « stapedarii », au milieu de vingt autres, vêtus de rouge, portant de longs bonnets parsemés de croissants et d'étoiles en argent, reproduits par l'artiste ruthène qui présente sur le frontispice de l'Évangile expliqué la procession des reliques de Sainte Parascève, et, tout autour, les boïars ont revêtu leurs plus beaux habits. Au total, la force armée qui se trouve dans ce cortège imposant peut être évaluée à 12.000.

Alors que, un peu plus tard, en France, un voyage en province du jeune Louis XIV est une charge lourde pour les habitants, ici on épargne, par l'ordre le plus parfait, le pays. Mille chariots de marchands suivent le cortège, et les paysans peuvent venir vendre aux meilleurs prix leurs produits, chacun des boïars devant avoir ce qui est nécessaire pour sa nourriture et celle de sa suite, dans son chariot spécial. « Il y a tant de discipline entre eux, que, même pour la cuisine du prince, on n'ose toucher à rien sans avoir aussitôt payé. »

Ajoutons, d'après une description de voyage récemment découverte et publiée, que les écuries du prince de Moldavie étaient mieux fournies que celles de n'importe quel prince de l'Occident ¹.

Les hôtes d'importance sont amenés à la Cour dans la calèche princière, précédée par les mêmes soldats vêtus de rouge. Les boïars les reçoivent dans la première chambre, tandis que, de l'autre chambre, le maître s'avance. A la lecture des lettres de recommandation, le prince salue, levant son bonnet. On lui présente les cadeaux sur un plateau, sous une serviette, d'après la coutume chrétienne des offrandes à l'église. La princesse, les fils du prince reçoivent séparément ².

Les banquets se font dans la chambre du Conseil, le prince étant assis sur un siège recouvert de velours attaché par des clous en or. Les boïars, les invités étrangers l'entourent. On apporte les mets dans des vases en argent, couverts. Les cuillers et les fourchettes sont du même métal. Pendant qu'on offre chaque mets au prince, qui l'accepte ou le renvoie, l'échanson, qui goûte le premier les boissons, se tient derrière le siège de Basile, et le spathaire a en mains l'épée et la masse d'armes; les huissiers, avec leurs bâtons en argent, restent de garde. Étant donnée la quantité de vin, de bière, d'alcools de fabrication étrangère, accompagnés de toasts comme ceux que nous connaissons, le banquet peut durer jusqu'au soir ³.

Le service à l'église est fait par le métropolite, qui a le droit de tancer n'importe qui, étant continuellement près du prince ⁴, et on permet aussi au lieutenant d'évêque latin d'occuper la cinquième place. Toute une compagnie de métropolites et d'évêques étrangers, que les Turcs ont chassés

¹ Voy. Fr. Babinger, *Hildebrand's (Conrad Jacob) Dreifache schwedische Gesandtschaftsreise nach Siebenbürgen, der Ukraine und Constantinopel (1656—1658)*, Leyde-Sibiu, 1937; du même, *Robert Burgave, un voyageur anglais dans les pays roumains du temps de Basile Lupu (1652)*, *Mém. Ac. Roum.*, XVII (1935—1939).

² Paul de Alep.

³ *Ibid.*

⁴ P. 322.

de leurs Sièges, prennent place seulement à la suite des évêques, de tous les rites, du pays. Après la cérémonie, accomplie d'après un rite millénaire, et après la détonation des canons et des fusils, on fait passer devant celui qui porte le fier bonnet de guerre de Michel-le-Brave, comme jadis à Alba-Julia devant le héros, les vingt-quatre plus beaux chevaux des écuries de la Cour, que le métropolitain Barlaam asperge d'eau bénite.

Nous avons dit que, maintenant, il y a une capitale, une seule, qu'on ne peut pas transporter ailleurs. Si le prince la quitte un moment, c'est pour voir de quelle façon la frontière orientale est gardée contre les Tatars. Mais, alors même, les prescriptions du cérémonial sont observées avec le soin le plus minutieux, plus qu'en Occident, où le roi d'Espagne reste caché à l'Escorial, et Louis XIII vit retiré, avec ses misères physiques, à Saint-Germain-en-Laye.

Le départ d'une pareille petite troupe est annoncé deux ou trois semaines auparavant. Trois mille cavaliers, deux mille gens à pied accompagnent, prêts à affronter l'ennemi, le prince, qui chevauche au milieu de sa garde, pareille aux janissaires de Constantinople, et le frein de son cheval est tenu par deux écuyers, « stapedarii », au milieu de vingt autres, vêtus de rouge, portant de longs bonnets parsemés de croissants et d'étoiles en argent, reproduits par l'artiste ruthène qui présente sur le frontispice de l'Évangile expliqué la procession des reliques de Sainte Parascève, et, tout autour, les boïars ont revêtu leurs plus beaux habits. Au total, la force armée qui se trouve dans ce cortège imposant peut être évaluée à 12.000.

Alors que, un peu plus tard, en France, un voyage en province du jeune Louis XIV est une charge lourde pour les habitants, ici on épargne, par l'ordre le plus parfait, le pays. Mille chariots de marchands suivent le cortège, et les paysans peuvent venir vendre aux meilleurs prix leurs produits, chacun des boïars devant avoir ce qui est nécessaire pour sa nourriture et celle de sa suite, dans son chariot spécial. « Il y a tant de discipline entre eux, que, même pour la cuisine du prince, on n'ose toucher à rien sans avoir aussitôt payé. »

Le camp, pareil à celui du Sultan, est une vraie ville, avec ses rues. Au milieu, le prince se trouve dans une tente de soie tissée d'or, quatre autres, tout aussi luxueuses, étant réservées aux officiers de sa suite. Il y en a environ quatre cents pour les autres boïars, chacun pensant à ses frais à lui. De là se détachent, s'il en est besoin, des troupes de cavalerie légère, qui chassent et déciment les bandes de proie des Tatars¹. Les chasses sont faites par une véritable armée, ici comme en Valachie, où il semble qu'une noblesse guerrière les recherche encore plus².

Les Turcs appelaient Basile: « le bey d'or »³, mais, avant tout, c'est l'homme de la justice et de l'ordre.

Or ceci représente le monarque dans le sens le plus parfait du mot. Tout dépend de lui, qui en porte sur ses épaules le poids. Le même clerc catholique écrit, montrant qu'il n'y a pas de charge qui soit en dehors du bon plaisir princier: « Car ceci signifie la domination absolue, aucun boïar ne pouvant être, que celui que le prince absolu veut et reconnaît comme tel »⁴.

En Valachie, le vieux prince garde beaucoup mieux les anciennes formes patriarcales, ayant plutôt des rapports avec l'armée, qu'il inspecte souvent, et avec le peuple, dont les coutumes lui tiennent à cœur et auquel il a accordé la concession de ne travailler pour les couvents que trois jours par an⁵. Et il avait l'habitude de regarder en souriant le

¹ Pp. 319—320.

² Paul d'Alep. — Pour les cérémonies du mariage, la description dans G. Happelius, *Historia moderna Europae*, Ulm 1692, p. 134, de celui de la princesse Marie (traduction par Mme Marcelle Caragea, dans la revue *Ioan Neculce*, IV, pp. 252—260; voy. aussi T. G. Bulat, dans la *Rev. ist.*, X, p. 263 et suiv.). D'autres observations, dans Franz Babinger, *Robert Bargaive*, déjà citée. C'est ici que le voyageur anglais apprécie les écuries de Basile comme étant supérieures à celle du grand-duc de Florence ou du roi d'Angleterre; *ibid.*, pp. 166, 171.

³ P. 323.

⁴ P. 326.

⁵ Ils furent élevés à cinq, puis rétablis dans l'ancienne forme par le prince

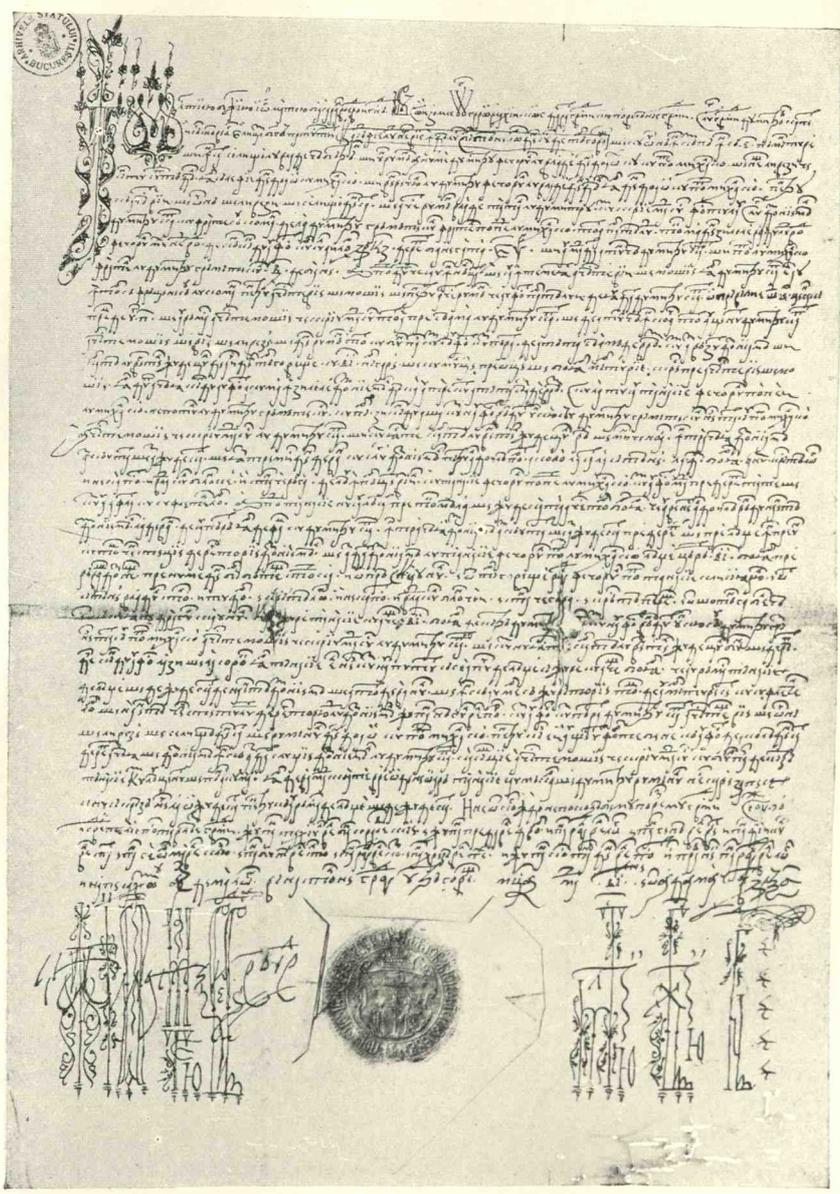


Fig. 18. — Document de Matthieu Băsarabă (1653).

peuple qui se jetait avec avidité sur les monnaies qu'il jetait de tous côtés pendant les festivités, comme jadis les empereurs de Byzance, ainsi qu'a pu le voir Paul de Alep lorsque le patriarche d'Antioche, Macarius, parut à Târgoviște pour les fêtes de Noël de l'année 1653. Mais la discipline fut, jusque bien tard, stricte; les soldats, indigènes et étrangers, devaient se bien garder de trop boire. Pendant la nuit, les rues de l'ancienne capitale étaient gardées avec le plus grand soin contre les malfaiteurs.

Ici encore, aux grandes fêtes et aux cérémonies, le prince, qui habite dans un petit palais assez beau, mais « sans rien de particulier »¹ et ne dépense pas pour ses vêtements autant que le voisin de Moldavie, apparaît, au bout des chambres pleines d'officiers, avec le spathaire, qui tient son épée et la masse d'armes. Mais le vêtement des boïars de Valachie cherche à atteindre et à dépasser celui des Moldaves. Les banquets rassemblent le même monde, d'après les mêmes règles, sans la moindre différence, et les uns et les autres copient non pas les coutumes turques, bien différentes à toute époque, mais les archaïques modèles byzantins; les mêmes caftans de fête sont distribués par le prince à la fin d'un repas de cérémonie. Pour divertir les visiteurs, on leur accorde la musique orientale et des spectacles donnés par les pehlivans turcs (c'est-à-dire: joueurs de corde, etc.)². A Târgoviște, comme à Jassy, le métropolitite a l'obligation de célébrer la messe journalièrement devant le prince et de participer, naturellement, à tous les jugements. Le diacre syrien Paul d'Alep relève aussi la coutume de nommer et de changer tous les dignitaires au commencement de l'année, le jour de la distribution de ces caftans. A l'Épiphanie, d'après le programme que nous connaissons déjà pour la Moldavie, rien ne s'ajoute, sauf la farce de l'apparition, au dernier moment, d'un petit boïar

Duca; Iorga, *Condica lui Constantin-Vodă Brâncoveanu*, dans *Studii și doc.*, V, p. 364 (procès du 1696).

¹ Description du voyage de Georges Krasinski, en 1636, dans P. P. Panaitescu, *Călători poloni*, pp. 30—31.

² *Ibid.*, p. 32.

monté sur un mulet et d'un autre qui a choisi comme monture un âne.

Mais, ici, à côté de la grandeur du prince, d'autres spectacles d'importance sont tolérés. Il faut voir la description du palais métropolitain de Târgoviște, au milieu d'un grand et beau jardin, où sur les murs de la maison princière aujourd'hui ruinée on voyait différentes fresques représentant « les miracles de la Création du Monde sur terre et sur mer, la description de Jérusalem et des couvents, du Mont Sinaï, du Mont Athos, avec ses vingt-quatre couvents devant la mer; un riche trésor était compris entre ces puissantes murailles »¹. Il y a aussi un grand cortège d'évêques, avec des « gardes du corps et des petits comis, tous fils de boïars, magnifiquement vêtus d'habits fourrés de zibeline ».

Pour les habitations des boïars, elles sont décrites comme bien bâties en pierre et avec beaucoup de chambres, comme au palais de Filipești, appartenant au postelnic Constantin Cantacuzène, frère de Thomas et de Iordachi, qui avait aussi une bibliothèque, assez riche, de livres grecs. Et le diacre syrien note: « les chambres imitent celles de Constantinople. En effet, tous les boïars valaques ont des résidences admirables comme architecture. Ils cherchent à se surpasser dans la beauté de leurs édifices et de leurs établissements: c'est toute leur ambition et tout leur orgueil. Lorsqu'il arrive que quelqu'un d'entre eux soit destitué, il se retire dans sa maison de campagne et passe ce qui lui reste comme vie entre ses murs et à proximité de son couvent ».

¹ Paul d'Alep pensait que la Valachie avait à cette époque un peintre qui venait de chez Basile.

CHAPITRE VI

LES LETTRES MOLDAVES À L'ÉPOQUE DE BASILE LUPU

On ne comprend pas comment un règne comme celui de Basile, avec sa passion de faire connaître partout sa richesse, sa puissance, son influence, ses fondations, n'a aucune œuvre d'histoire, car il y avait sans doute assez de personnes qui, dans une société où la culture était prisee, aurait pu le faire. On irait jusqu'à penser à une disparition, au milieu de la révolution qui mit fin à ce long et brillant règne, des pages qui devaient le commémorer, de même que l'absence de témoignages pour l'époque après le prince Aaron pourrait être expliquées par ce fait que Basile, mêlé à tant de conspirations et de troubles, aurait désiré les faire disparaître.

Le monument littéraire de cette époque, qui s'arrête cependant à la fin du siècle précédent, monument qui surpasse de beaucoup tout ce qui avait pu être réuni chez les Valaques pour telle partie seule de la compétition visant le trône de Matthieu a un caractère tout à fait différent de celui d'un ouvrage de présentation calme des circonstances. Il faudrait même que la chronique de Grégoire Ureche ne soit pas nommée de ce titre, comme l'auteur ne l'a certainement pas voulu ¹, car, de fait, cette œuvre d'histoire, en quelque sorte

¹ Il parle avec quelque mépris de ce qu'on trouve dans les « livres d'Église »; éd. Kogălniceanu, p. 137. Nous préférons cette vieille édition à celle, d'une critique minutieuse, mais pas toujours sûre, de C. Giurescu. L'édition donnée jadis par Popovici a des prétentions systématiques qui en rendent l'emploi difficile. Émile Picot, dans une édition parisienne, richement annotée, ne fait que rendre, en lettres cyriliennes, la première édition de Kogălniceanu.

érudite et critique, met à côté les témoignages des anciennes annales slavonnes et les sources latines et polonaises même, qui touchaient au passé moldave, et cherche à atteindre la connaissance d'une vérité qui intéresse par elle-même.

La révision à laquelle elle a été soumise, une vingtaine d'années après, par un didascale Siméon, venu de Transylvanie, et par un obscur moine Misaël, du reste inconnu personnellement, a pu tromper quelques-uns des critiques de notre époque, qui ont fait descendre le vornic de Basile du rang qu'il conserve sans doute, malgré tous ces suppléments superficiels et parfois superflus qui n'ont pas pu toucher au tissu originaire dans lequel toute une époque se reflète, ainsi qu'une génération, et une attitude présente de politique bien déterminée et absolument visible, permettant de fixer de plus près l'époque où ce travail inattendu a pu être formé.

Le fils de Nestor Ureche ¹ avait passé beaucoup d'années de jeunesse chez les Polonais, lorsque son père était réfugié auprès des Movilă; il avait été aussi le conseiller des jeunes princes malheureux qui se succédèrent pendant les premières dizaines d'années de ce siècle. La défaite définitive de la famille de Jérémie a écarté, pendant quelque temps, Nestor du rôle de directeur de la politique moldave, qu'il avait eu pendant plusieurs années. Mais, en 1644, son fils, ami permanent des Polonais, partisan d'une alliance avec eux, se trouvait à la tête du Conseil, à côté de Toderășcu Ianovici, qui avait subi, lui aussi, la même influence et poursuivait la même tendance. Il occupait cette place de grand vornic du Pays Inférieur, dont lui est resté le nom ².

En ce moment, se posa le problème d'orientation politique nouvelle de sa Moldavie, et nous avons vu que la victoire a été remportée par le parti grec de la paix.

Alors même, Bandini avait, sur les commencements de la Moldavie, une opinion qui correspond en partie, et d'une

¹ En 1607, l'indigénat polonais est accordé à Nestor Ureche, au hatman Basile Orăș, au logothète Georges Mavrodi, à Ésaïe Balica, à Georges Lozon-schi; Grabowski, *Antiquités polonaises* (en langue polonaise: *Ojezysti wspominki*), II, p. 628.

² Voy., p. e., Hasdeu, *Arch. Ist.*, I, p. 120, n° 172.

façon frappante, à celle qui a été recueillie par le vornic moldave, dont l'œuvre n'avait certainement pas été connue par le missionnaire catholique. Aussi pour ce Bosniaque, de bonne préparation latine, les Roumains sont des Romains, des « Italiens », et à savoir par une création d'État « romain » en Transylvanie, d'où se détachent, d'après la légende, trois frères : Domoncuș, dont le nom rappelle un des anciens boïars existant de fait au commencement du XV-ème siècle (Domocoș), puis « Volcha » ce qui ne signifie que « le Valaque », et Dragoș, nom du premier fondateur d'une Moldavie vassale de la Hongrie. Ils passent la frontière et trouvent dans la forêt le bison et la chienne éponyme de la légende. Domoncuș, au nom maramorésien, n'arrive pas à régner, alors que les deux autres, qui firent venir leur mère aussi dans ces régions, qu'ils avaient trouvées agréables, se seraient suivis dans une domination nouvelle, absolument fabuleuse. Le premier aurait laissé son nom à sa femme, l'autre aurait fondé, d'une façon définitive, l'État. Dans ce récit, il ne manque pas même l'opinion, qui sera répandue par le didascale Siméon, que ces « Italiens » auraient été pris parmi les grands coupables exilés d'une Rome de simple imagination¹. Or, Ureche lui-même affirme, avec force, comme point de départ et comme élément de fierté, l'idée romaine : « Nous venons de Rome », « des Romains que nous appelons Latins ». Il voit un seul début de l'État, reprochant cependant aux Valaques, dont il connaît l'histoire et reconnaît qu'elle est plus ancienne, — « les Valaques d'abord », — d'avoir nommé leur nouvelle patrie : « Pays Roumain », alors que ce titre ne lui revient pas : « car ils ne veulent pas se séparer et reconnaître l'existence de deux pays, mais ils écrivent qu'il y a eu un seul pays et un seul territoire ».

A l'égard des Valaques, Ureche n'a pas même le sentiment de cette bonne entente établie en 1644—1645, mais celui qu'avait pu laisser dans son esprit la participation de Matthieu au détronement de Basile en 1653, dont il sera question ensuite. Il rappelle à ces voisins qu'il y a eu une

¹ Loc. cit., pp. 306—307.

époque où c'était la Moldavie qui commandait chez eux : « de même, non seulement les Valaques étaient menacés et terrifiés par les Moldaves, mais ceux-ci changeaient leurs princes, et les Valaques acceptaient ceux que ces autres voulaient »¹. On voit la même pensée de revanche pour les événements de 1653 aussi lorsque, plus tard, il attaque les Transylvains, — et sans doute ceci n'aurait pas été fait par le Transylvain Siméon, avec son récit naïf sur le « roi » Ladislas en lutte avec les Tatars mêlés à l'histoire de la fondation de la Moldavie — : « Ces mêmes Moldaves ne permettaient pas aux Transylvains de se reposer, mais leur causaient sans cesse des dommages, et ils avaient pris plusieurs forteresses, les ayant annexées au pays de Moldavie ». Contre les Turcs, qui « avaient couvert tout le monde comme d'un brouillard », ces Moldaves ont fait des guerres, ont gagné des victoires, contre eux ils se sont soulevés, mais, tout de même, il n'y a pas le même sentiment d'inimitié qu'à l'égard de ceux qui, Valaques et Transylvains, avaient agenouillé, récemment, sa Moldavie à lui².

Plus loin, Ureche a vu sur les champs la trace de ce « troïan », c'est-à-dire fossé d'origine ancienne, qu'il relie au glorieux passé de Trajan. Ne connaissant pas la vie des pays voisins, il croit que les fondateurs de la Moldavie venaient « des États qui ont existé à cette époque à Rome ». Il ne cherche pas à relier l'origine maramorésienne de la principauté à ce départ de la si lointaine Rome. Quant à Domuncuş et à « Volcha » que connaît l'autre tradition, celle que nous pourrions appeler : catholique, ils n'existent pas pour lui.

Mais, cherchant à démêler le commencement de sa nation moldave, conçue dans le sens plus étroit, sans aucune préoccupation pour ce qui se passe en Valachie, il poursuit, à côté du but de faire que le passé ne soit pas oublié, c'est-à-dire « que les années passées de tous les pays ne se noient pas dans l'oubli, pour qu'on ne sache pas ensuite ce qu'on

¹ P. 132.

² *Ibid.*

a fait, étant pareils aux bêtes muettes et sans raison », aussi celui d'établir la vérité autant qu'on peut la saisir, car il en reconnaît le caractère peu certain, de même que jadis l'Anglais Walter Raleigh: « souvent l'homme même ne peut pas ranger les faits qu'il voit de ses yeux et il fausse la vérité, disant plus ou moins qu'il n'en a été, d'autant plus lorsqu'il s'agit de choses anciennes et sur lesquelles tant d'années ont passé! ». Mais il pense surtout à présenter *une pensée politique*.

Car il écrit *après* les fautes de politique intérieure, dues à la faveur que Basile avait accordée aux Grecs, et de politique extérieure, par suite du changement d'orientation, qui avaient été si durement payés. Car, autrement, celui qui avait vu et servi le brillant règne, de grand prestige, de Basile n'aurait pas pu parler dans sa préface même de « la diminution qu'on peut voir de nos jours », ce qui renvoie à quelques années après la catastrophe de 1653, peut-être même après la chute du successeur de Basile, Georges Étienne, qui s'était imposé par une révolution.

Le fait que Ureche n'apparaît plus à partir de 1647, peut être attribué aussi à une disgrâce, qui expliquerait tout aussi bien son attitude envers Basile, et, quant à l'acte de partage de sa fortune, datant du 3 mai de cette année, il n'a été mentionné que deux fois par V. A. Urechiă¹, dont les assertions sont très souvent suspectes. De fait, le prélat catholique Bandini mentionne Ureche comme vivant et occupant sa fonction le 2 novembre de cette année 1647².

Celui qui était habitué aux Diètes souveraines de la Pologne rend responsable de cette décadence cette Monarchie absolue elle-même, qui ne tient compte d'aucun conseil: avec la confusion d'influences, Basile « s'était attribué, en puissant juge, toute la justice et ce qui lui a semblé être ou bon ou mauvais en est devenu loi; et, de là, il apprit ce qu'il lui

¹ Al. Gâdei, *Studiu asupra cronicarilor moldoveni din secolul XVII*, p. XIII, et la critique d'Étienne Orășanu, extrait des *Convorbiri Literare*; Urechiă, *Istoria Literaturii române*.

² Voy. dans Veress, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, VI, p. 394: l'illmo Ureki, sommo giudice causarum ».

fallait pour s'élever, d'un si grand orgueil, jusqu'aux cîmes. Donc la volonté du prince en était arrivée à être imposée à tout le monde, sans penser à l'avantage ou au dommage du pays; coutume qui dure jusqu'à aujourd'hui »¹.

Mais Ureche croit que, dès le début, le pays n'a pas eu une « bonne organisation », les princes changeant fréquemment, de sorte que la principauté n'aurait représenté qu'une espèce de « capitanat », auquel manquait l'hérédité du trône. Lorsqu'il est question de la victoire d'Étienne-le-Grand sur le roi Matthias de Hongrie, une autre flèche est lancée contre les hommes « orgueilleux et vaniteux », dont les œuvres, par la volonté de Dieu, finissent par être « frêles et mensongères »². « Personne ne doit s'appuyer sur sa propre force, mais son espoir doit être en Dieu; il ne faut pas faire de guerres déraisonnables, car Dieu s'oppose à ceux qui sont orgueilleux »³. Étienne-le-Grand lui-même n'échappe pas à la critique de cet écrivain contre les personnages insatiables de pouvoir et de grandeur: « selon la coutume de la nature humaine, qui, au fur et à mesure qu'elle a, désire avoir encore plus, le prince Étienne ne se contentait pas de ce qu'il avait, pour le maintenir et le fortifier, mais, par suite de son avidité, il voulait gagner aussi ce qui ne lui appartenait pas encore »⁴. Comme il présente Radu-le-Beau cherchant par deux fois « à prendre sa revanche de l'injustice qu'il avait subie » de la part de son terrible voisin moldave, Ureche semble vouloir attaquer les efforts que Basile lui-même avait faits pour reprendre son siège en 1653, et il écrit: « il arrive souvent que celui qui veut prendre sa revanche est deux fois battu »⁵. Mais il serait question de Basile, à cause de ses lois dignes d'être louées, dans ce passage: « où il n'y a pas de lois écrites et où tout repose sur la volonté des princes, beaucoup d'injustices se perpétuent »⁶, mais si ce code, traduit du grec

¹ Pp. 131—132.

² P. 153.

³ Pp. 153—154.

⁴ P. 157.

⁵ *Ibid.*

⁶ P. 186.

et du latin, avait été mis en pratique. La sentence de mort prononcée par le jeune Étienne, au XVI-ème siècle, contre le boïar Arbure et ses fils est sévèrement critiquée.

Mais nulle part l'attaque n'est plus directe, dans des paroles plus dures, que lorsque Ureche, semblant parler de la façon de vivre dépravée d'Étienne Rareș, paraît toucher, de fait, celui sur le compte duquel Miron Costin a pu écrire : « Et même le prince Basile a ravi à quelques familles de boïars leurs filles contre la volonté des parents et, quant aux personnes appartenant à sa maison, ces neveux du prince Basile, ils le firent d'autant plus, s'attaquant même aux jeunes fils de ses sujets, et toutes ces actions plus tard se sont transformées en un grand châtement contre la Maison du prince Basile »¹.

Ureche va jusqu'à excuser l'assassinat du prince qui, étant installé par Dieu lui-même, doit suivre la volonté du Seigneur pour une vraie justice, mais être aussi imitateur de Dieu par sa douceur, car lui-même a besoin que Dieu lui pardonne. Et il poursuit, passant au chapitre du dévergondage : « existe-t-il au monde un homme qui admette que sa femme soit maltraitée et en souffre ? Existe-t-il quelqu'un qui ne soupire voyant sa fille vierge, qu'il a défendue contre tous, et que le prince emploie pour ses plaisirs ? Et un militaire, ou un boïar, peut-il accepter qu'on lui ravisse sa femme pour des appétits non réfrénés, et qu'il ne compte pas s'en venger ? Pouvons-nous condamner donc celui qui ne pourrait pas souffrir cette amertume dans son cœur ? ». Et il ajoute que le châtement qui vient ensuite est l'œuvre de Dieu lui-même². On sent que la dureté de Basile est critiquée lorsque Ureche rappelle que, « en Moldavie, les plus humbles souvent meurent sans avoir été jugés, sans être coupables, et sans en faire aucun compte : les grands seuls sont juges, ils sont les seuls dénonciateurs et les seuls exécuteurs de la loi... Beaucoup parmi les chefs aiment à verser le sang innocent et puis accusent les habitants qui'ils sont infidèles... Je

¹ P. 310.

² P. 208.

crois qu'il vaudrait mieux être servi par amour que par terreur. Si les grands suivaient l'exemple de ces mouches sans raison, les abeilles, et gouvernaient ainsi ! Car toutes les abeilles défendent leurs petites cellules et leur nourriture, de leur dard et de leur venin, et leur prince, qui est l'abeille-mère, ne blesse personne, de sorte que toutes suivent sa direction ». « Donc, ne serait-ce pas mieux d'écouter le chef à cause de sa douceur, de l'aimer et de le servir par affection que, effrayé et s'inclinant devant lui par terreur ? Car celui qui désire être craint par tant de personnes doit craindre lui aussi tout le monde »¹.

Au sujet des autres rapports avec les pays et les nations voisines, Ureche est un ami des Polonais, mais il soutient le droit de son pays de rester indépendant. Lorsque Étienne-le-Grand envoie des drapeaux de sa victoire au roi Casimir, Ureche ajoute qu'il l'a fait, « non parce qu'il aurait été obligé de les envoyer, ainsi que le disent certains qui prétendent qu'il a été vassal des Polonais, mais seulement pour avoir un ami au moment du péril, et pour une collaboration »². L'attaque du roi Jean-Albert contre la Moldavie le remplit de colère, et à cette occasion il montre aussi son mépris pour les Turcs infidèles.

Les Valaques sont plus d'une fois traités avec sévérité, et ce « moine » Vlad qui a aidé les Turcs contre Étienne, bien qu'ayant été établi par lui, est qualifié de rebelle contre « son maître »³, ce qui concorde avec les attitudes de Basile comme prince aussi envers les Valaques.

Les troubles de cette époque avec les Cosaques, ennemis des Polonais et associés aux Tatars, traversant, menés par le désir de la proie, la Moldavie, justifient son jugement que « cette engeance est toujours prête à se mêler à tout, sans demander la permission de personne », et un dernier exploit cosaque explique l'affirmation que « les Turcs eux-mêmes ne peuvent jamais leur résister »⁴.

¹ Pp. 220—221.

² P. 159.

³ P. 167.

⁴ Pp. 225—226.

L'orgueil moldave du chroniqueur le fait enfin présenter les guerriers du XV-ème siècle comme des hommes « prêts à mourir ou à gagner la victoire »¹. Ceci a été vu en 1476, lorsque les boïars « sont tombés non pas çà et là, mais se sont défendus jusqu'à la mort, et n'ont pas été vaincus par les armes, mais ont été écrasés par la multitude des Turcs »².

Ureche n'est pas un ennemi des exploits accomplis par les braves : « les cœurs des braves, au milieu de la guerre, en deviennent plus forts »³. Il est satisfait de l'influence décisive que, à cette époque, la Moldavie a eue sur ses voisins même : « Pense donc combien de personnes peuvent s'abriter sous un bon arbre et combien d'éloges se gagnent, non seulement le prince, mais aussi le pays, quand on s'adresse à lui (à Étienne), et au pays aussi, de la part de princes étrangers, pour les installer, et ils espéraient gagner la partie par son aide »⁴; mais, bien entendu il n'est pas question, comme dans le cas de Basile, qu'un prince moldave conquière quelque chose pour lui, pour son fils, pour son frère, pour son gendre. Il approuve seulement que la frontière avec les Valaques ait été fixée, par force, dans le district de Putna, parce que cette mesure, bonne et juste, assurait la paix⁵. Étienne-le-Grand lui apparaît, au moment du suprême triomphe, comme « un empereur et vainqueur des nations païennes », que l'Église bénit⁶. Et, pour son éloge, après qu'il eût repris son pays et châtié ses ennemis, est élevé un hymne à l'ancêtre : « Chose admirable ! Après sa première défaite, celui qui n'avait plus de soldats, mais rassemblait les bergers des montagnes et les serviteurs, les armant, se relève maintenant au-dessus des vainqueurs, celui qui paraissait d'abord avoir perdu son pays, donne à présent des couronnes à d'autres et étend les frontières de ce pays ! »⁷. La façon dont il explique la paix conclue

¹ P. 159.

² P. 165.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ P. 162.

⁶ P. 163.

⁷ P. 167.

par Étienne avec le roi de Pologne Jean-Albert, disant qu'il a voulu montrer que le vrai initiateur de cette guerre impie n'est pas lui-même, appartient au même jugement destiné à défendre l'honneur de sa nation. Mais, chez Étienne même, les continuelles attaques contre « la paix d'autrui » sont jugées comme une faute, et il en apparaît ainsi « comme un lion prêt à se jeter sur la proie et que personne ne peut adoucir »¹.

Il est intéressant de signaler aussi la place où, pendant cette guerre contre Jean-Albert, qui aurait suspecté et présenté comme appui moral de son expédition en Moldavie, que (les Moldaves) « n'auraient plus été contents du prince Étienne », parce que, « au cours de tant de guerres sans relâche et sans mesure, il en est arrivé à se battre avec tout le monde », il ajoute : « mais le pays pensait que, si même il lui était difficile de vivre sous son propre prince, sous l'étranger la situation serait encore plus intolérable »².

Parlant de l'instabilité des Turcs, il pense à l'assaut par les cadeaux à la Porte de son époque : « c'est pourquoi nous savons que (Alexandre Lăpuşeanu, qui avait détruit les forteresses) n'a rendu aucun service au pays, car, lorsqu'un vase n'a pas de fond, on peut verser d'eau autant qu'on veut et il n'en sera pas plein. De même le Turc : plus on lui donne, plus il demande, et il insiste encore plus, car un cadeau se transforme pour lui en coutume ; et, ensuite, si même on ne veut plus lui donner, il insiste qu'on lui donne »³.

Partout on trouve les preuves que l'écrivain est un homme familiarisé avec ces régions de la Moldavie Inférieure où Ureche avait été vornic. Il sait « d'où part la rivière de Smila, dans le district de Tutova », et il mentionne la colline de Şendrea, sur la place où est tombé, devant la frontière valaque, ce boïar du XV-ème siècle⁴. Lorsqu'il mentionne la fuite des Turcs en 1475, il note : « et on appelle cet endroit le gué des Turcs, jusqu'à aujourd'hui ». Arrivant à la men-

¹ P. 177.

² P. 171.

³ P. 221.

⁴ Pp. 161—162.

tion de l'ancienne forteresse de Crăciuna, il explique : « qu'on appelle maintenant Putna ». On apprend par sa chronique que « la colline Căiata » est « de l'autre côté de la rivière du Râmnic »¹. Il est évident qu'il connaît personnellement « la grande colline de Tecuciu ». La frontière des Valaques est définie par lui comme pouvait le faire un homme qui l'avait vue plusieurs fois². C'est encore par expérience qu'il parle de la maison princière près de l'église fondée à Vaslui par le grand prince Étienne³, et on sait combien Basile lui-même avait pris soin de cette église.

Les descriptions de batailles, si belles pour celle de Vaslui et pour le grand sacrifice de Războieni, ne peuvent venir que de la plume de quelqu'un qui était habitué lui-même à combattre.

Le style vif, sans aucun défaut, tout en présentant des cas rares d'archaïsme pittoresque dans les mots et dans la syntaxe, comme : « fece »⁴, « acasă-și », « înma », « cândași », montre certainement un remaniement, et ceci a pu être la mission de Siméon, qui, se donnant le titre de « didascale », — ce qui peut signifier seulement professeur à la seule école princière, celle des Trois Hiérarques, *rapidement déchu*⁵, et ceci, établit une limite de temps⁶ —, ce style a été recommandé dans une préface totalement obscure et barbare, pleine d'éloges pour lui-même et d'affirmation, contradictoires comme venant du texte même d'Ureche, qu'on n'aurait fait que copier⁷. De fait, on peut attribuer à Siméon⁸ seulement ces traductions ou adaptations de la chronique de Sébastien Münster, qui traitent, sans aucun

¹ P. 181.

² P. 162.

³ *Ibid.*

⁴ P. 169. Dans l'édition de C. Giurescu, par erreur : « făcea ».

⁵ Voy. Iorga, *Ist. învătămintului*, pp. 27—28.

⁶ Quand il est question des invasions continuelles des Tatars en Pologne (éd. C. Giurescu, pp. 123—124), ceci renvoie aux années après 1650, lorsque Tatars et Cosaques troublaient continuellement le royaume.

⁷ Voy. P. P. Panaitescu, *ouvr. cité.*

⁸ A côté d'explications fausses, comme celle qui fait de Pierre-le-Boiteux, petit-fils de l'ancien Mihnea, son neveu (d'après l'ambiguïté du terme de *nepot* en roumain). C'est à lui aussi qu'il faut attribuer ce transfert bizarre de l'ex-

rapport avec l'ancien texte, des pays voisins¹, et on a reconnu depuis longtemps² qu'aux informations cueillies par l'auteur même de la chronique dans le travail historique d'un Joachim Bielski Siméon a ajouté celles venant de Martin Paszkowski. On ne pourrait pas établir ce qui appartient à ce moine bizarre qui a été attaqué par Miron Costin et par son fils pour des opinions contraires à la dignité de la nation; nous avons à faire sans doute à un obscur copiste du texte qu'il avait devant lui. La mentalité des compilateurs est autre, plus humble. Il est bien certain que ce n'est pas Ureche qui aurait écrit, parlant des rapports avec les Turcs, qui tant de fois apparaissent chez lui battus: « sous leur main et sous leur joug, nous vivons en serfs ».

Entre ceux contre lesquels les deux Costin, dans leur chronique, combattent, il y a aussi le logothète Eustrate, qui ne peut être que le traducteur du code et d'Hérodote. Il n'est pas impossible qu'il ait revu le travail du vornic; Ureche même aurait pu le lui demander.

Il a fallu enfin que l'ère religieuse d'entente avec les catholiques contre les calvinistes fût terminée pour qu'on puisse écrire, après la mort de Pierre Movilă, sur la rupture définitive entre les deux Églises, ajoutant comme reproche d'un esprit plus large: « (comme si) Orient et Occident n'étaient pas les mêmes fiancées du Christ »³.

Il semblerait que Ureche lui-même, qui aurait recouru donc aussi aux conseils de ce logothète Eustrate, ce qui expliquerait encore mieux sa mention comme compilateur par les deux Costin, si même il ne fallait pas attribuer à Eustrate la continuation de l'ancienne chronique jusqu'au règne de

pédition de Lobodă et Nalivaiko, de la fin du XVI-ème siècle, à l'époque d'Étienne-le-Grand. En effet, dans certains manuscrits, le titre ayant la bonne date se trouve à la place où la chronique finit.

¹ La préface de M. C. C. Giurescu les attribue à Ureche lui-même par erreur.

² Aussi le retour confus sur le sort de Pierre Aaron vers la fin du règne d'Étienne-le-Grand montre que c'est un de ces passages ajoutés par le didascale.

³ P. 140.

Basile, eût chargé Siméon, qui a pu être aussi précepteur de ses enfants, ainsi que le faisait un Théodore de Feldru pour ceux du boïar Ciogolea, de revoir un manuscrit qui lui paraissait manquer de « grammaire », et c'est pourquoi, dans la préface mentionnée, il est question du « vornic Ureche » et, dans le texte, au règne du Despote, on emploie cette autre forme: « Messire le vornic Ureche »¹.

Nous avons cru même pouvoir présenter cette hypothèse que ce didascale serait le même que « Siméon le second logothète » qui, en 1634 traduisait du grec un décret du patriarche de Jérusalem, Païsius, mentionnant aussi le prince de la Moldavie et celui de la Valachie², mais, comme on le verra, une autre identification est plus probable que celle-ci, parce que, autrement, on devrait admettre qu'un boïar du Conseil a pu, fût-ce même à cause de sa culture, être employé comme didascale.

En ce qui concerne cependant le fonds, les informations ajoutées par Siméon sont prises sans science, ni critique: il transforme ainsi, lorsqu'il trouve dans son texte étranger, pour la princesse Roxane, dans ses rapports avec le Despote, le terme latin de « germana », qui signifie là: cousine, en « vraie sœur ». Dans sa traduction, la frontière moldave devient « la frontière valaque », ignorant que les Polonais employaient pour la Moldavie même le terme de Valachie³.

Telle qu'elle nous a été transmise, l'œuvre d'Ureche est une des plus importantes parmi les *actions* du passé roumain, digne d'être mise à côté des édifices les plus fiers et des combats les plus acharnés. Pour la première fois, un boïar parmi ceux qui, comme on l'a vu par leurs lettres politi-

¹ Pour distinguer ce qui a été ajouté au texte primitif, pourrait servir peut-être une certaine formule du didascale, comme lorsqu'il dit: « Martin Paszkowski écrit ». Jamais Siméon n'est descendu jusqu'à la discussion des sources divergentes. Il n'a pas même vu le récit moldave contemporain sur ces circonstances.

² *Mag. Ist.*, IV, p. 330.

³ Voy. aussi les observations minutieuses de M. P. P. Panaitescu, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 1925.

ques, étaient capables de juger les princes et de montrer les directions qui leur paraissaient être les meilleures, a étendu, partant de constatations et de souffrances de son époque, l'œuvre de critique sur tout un passé de son pays, qui lui semblait devoir être connu aussi par les voisins. Capable de rapprocher, d'opposer et de réconcilier les témoignages différents, il a prouvé pouvoir les confondre dans un seul exposé, sûr et coulant. Élevé dans une école latine, il a eu, par les modèles classiques qu'il connaissait dès l'école, l'instinct qu'il lui fallait pour transformer une langue qui, dans les préfaces valaques, fût-ce même celles d'Udriște Năsturel, un homme savant, apparaît si grossière et si mal assurée, dans des phrases d'un seul jet, sans que la discipline se transforme, ainsi qu'on le verra plus tard dans les écrits de Démétrius Cantemir, en un effort, et l'originalité en un caprice. Il y a tout autant de marbre solide dans ces Gestes des princes que dans la fondation, solide pour l'éternité, de l'église des Trois Hiérarques.

CHAPITRE VII

LA RÉVOLTE DES BOÏARS CONTRE LA MONARCHIE

Les circonstances aux frontières des pays roumains furent totalement changées par deux morts de princes qui arrivèrent pendant l'automne de la même année 1648: celle de Georges Rákóczy (mort le 10 octobre), depuis longtemps malade et remplacé, de fait, comme régent, par son homonyme, et celle du Polonais Vladislav.

Leurs successeurs étaient bien différents, comme tempérament et goûts, de ces hommes de grandes qualités, qui, malgré leur ambition, avaient su s'arrêter devant les empêchements qu'ils savaient bien ne pas pouvoir vaincre. Dans le jeune Rákóczy, il y avait l'effervescence du désir de jouer un rôle comme celui qu'avaient cherché à se gagner les Báthory, Sigismond et Gabriel. Au contraire, le frère de Vladislav, Casimir, élevé pour l'Église, et devenu cardinal, était comme fait pour présider aux périls, à l'anarchie et peut-être à la destruction d'un royaume qui, au cours de la première moitié du siècle, avait pu chercher à conquérir Moscou et donner à la Suède aussi son Souverain.

Et les perspectives d'avenir s'ouvraient très larges, mais dans un autre sens, par la fin de la longue lutte contre les Habsbourg et l'établissement, dans les traités qu'on appelle de Westphalie, d'un ordre de choses permanent pour le Centre et l'Occident, terriblement troublés, du continent: « l'équilibre européen ».

Devant ces changements, si importants, les princes roumains, qui s'entendaient encore entre eux, cherchèrent à prendre des positions nouvelles.

Matthieu le fit par l'ambassade, en 1649, d'Udriște. On cherchait à refaire l'ancien pacte, mais avec quelques changements, pas toujours importants, comme l'était la demande de permettre des mariages entre les deux classes dominantes de Transylvanie et de Valachie, mais telles autres prétentions montrent le désir d'écarter une clause offensante, comme celle du tribut en guise de dédommagement pour ce que le Trésor valaque prenait aux pâtres transylvains, qui, d'après l'envoyé, ne venaient plus si nombreux au Sud des Carpathes.

Ce n'était plus l'époque où Matthieu, employant aussi une lettre de la princesse Hélène adressée à Rákóczy I-er, cherchait à affirmer que la politique valaque ne s'appuie pas seulement sur l'alliance avec la Transylvanie, mais, avec un grand éloge du pacha dominateur de Silistrie autonome, on demandait au puissant Transylvain une bonne entente entre ces deux voisins du pays, qui sont, dit-il : « comme des parents, et des conseillers, et des directeurs pour toutes nos affaires »¹. L'égalité entre les trois pays, qui s'imposa peu à peu de soi-même, devait s'affirmer de plus en plus, et ceci sans aucune considération pour l'Empire Ottoman, qui était maintenant entre des mains incapables, ne pouvant pas imposer une volonté, fût-ce directement par la Porte ou par ce pacha des frontières qui avait été jadis si puissant et dont l'autorité sera refaite plus tard, mais seulement après le mouvement des boïars roumains contre cette Monarchie absolue que critiquait si vivement Ureche, ce qui diminuera la puissance de résistance des princes.

Devant ces demandes de Matthieu, le nouvel état d'esprit en Transylvanie s'avère par le conseil de Kemény, si souvent mêlé aux affaires roumaines et qui était arrivé à être le directeur des actions du jeune prince de Transylvanie. Il croit que, s'il y a à conclure quelque chose, il faut tenir compte de « la dignité » et du « rang » de la Transylvanie magyare².

¹ D'après Hasdeu, dans *Columna lui Traian*, 1874, pp. 1870—1871; Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CCXXVI, note (la lettre, du 3 janvier 1633, d'Hélène).

² D'après des sources hongroises, Sárbu, ouvr. cité, pp. 266—267.

On arrivera cependant, le 18 février 1650, à une alliance qui ne changeait rien à la situation antérieure¹.

En ce qui concerne Basile, il avait averti Kemény, aussitôt après avoir appris la mort du grand Transylvain, qu'il revient sur toutes les choses qui avaient été jusque là discutées². Ce qui l'intéresse le plus à ce moment, c'étaient les rapports, qu'on aurait pu difficilement harmoniser, avec les Polonais du nouveau roi, avec les Cosaques et les Tatars.

Ces derniers avaient terriblement dévasté la Pologne, faisant aussi une visite du côté de la frontière de la Moldavie. Le fier prince, qui avait à sa disposition l'armée que nous avons vue, ne voulut pas le tolérer ainsi que l'avaient fait ses voisins du royaume polonais. Bien que Miron Costin, qui, en ce moment, au commencement de sa carrière, était simple chambellan du prince³, croie que cette réponse décisive a été une imprudence lourde de conséquences, les Tatars, ceux du Boudchak et ceux de Crimée, furent attaqués et châtiés. « Les habitants des rives du Pruth », auxquels on avait pris leurs « provisions », se plaignirent à un prince qu'ils savaient capable de les venger. « Le prince Basile, se trouvant à table et joyeux, appela aussitôt ses capitaines, leur donnant l'ordre de partir, à ce moment même, avec leurs soldats, prenant aussi les serviteurs des boïars, et, dans la ville, quiconque voudrait participer au butin pour attaquer les Tatars⁴ ». Ainsi, cette troupe, d'un caractère

¹ *Mon. Hung. Hist. Dipl.*, XXIII, pp. 27—28. En tête de l'ambassade valaque il y avait le grand vornic Dragomir, le grand stolnic Barbu et le postelnic Ienachi; *Mon. comit. Trans.*, XI, pp. 68—69; en roumain, dans Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 28—29, n° XXXVIII.

² *Török-Mag. Állam-Okm.*, III, p. 411.

³ Grabowski, ouvr. cité, I, p. 60. Son père vivait encore et avait un rôle dans les négociations de Basile avec les Polonais; *ibid.* cf. Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CCXXX, note 5.

⁴ A ce moment, il pensait à de nouveaux édifices et demandait en Transylvanie s'il ne peut pas y trouver des maçons italiens; Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 1170—1171, n° MMCLXXV. Nous avons ici peut-être l'explication du caractère du nouveau couvent de Golia, avec ses pilastres dans le style de la Renaissance. En 1651, il faisait travailler aux murs de Suceava; *ibid.*, p. 1097, n° MMCCXLV.

mêlé, surprit-elle la bande des pillards et lui arracha ce qu'elle avait pris par force; la bataille eut lieu à Brătuleni, « à Răzina », dans la région bessarabienne. « Les nôtres se jetèrent aussitôt, l'épée à la main, contre eux. D'autres Tatars furent attaqués dans la région de Lăpușna ¹. »

Il s'ensuivit des plaintes de la part des vaincus auprès du khan et à la Porte, qui permit une revanche, bien que Basile eût cherché à montrer que tout s'est passé à son insu, et qu'au contraire il a donné des provisions aux Tatars et même de l'argent ².

Entre Tatars et Cosaques, des relations de fraternité dévastatrice s'étaient formées. Chmil avait conclu maintenant, à Zborow, en 1649, une paix, fût-elle même mal assurée, avec la Pologne, et Kiev était devenue la résidence permanente de celui qui se présentait comme un troisième prince orthodoxe dans ces régions. Portant, lui aussi, le vêtement et le bonnet guerrier des princes roumains, cherchant à former autour de lui une espèce de Cour, il envoyait ses ambassadeurs à Rákóczy, dans lequel il voyait son allié naturel contre une revanche polonaise possible ³; des ambassadeurs passaient à travers la Moldavie, du hetman cosaque au roi polonais, Basile étant plus ou moins satisfait de cette amitié, sur laquelle, ni d'un côté ni de l'autre, il n'avait été consulté ⁴. Le projet de mariage entre sa fille, Roxane, revenue de Constantinople, malgré ses fiançailles avec Grillo, dont le père fut tué par les Turcs, et entre Sigismond, frère du prince de Transylvanie ⁵, resta en l'air: le prince de Moldavie, encore au comble de son pouvoir, ne pouvait pas prévoir à quel gendre grossier il devait donner

¹ Miron Costin, pp. 318—319. Dans une lettre du 15 décembre 1648, le prince maudit les Tatars qui ont pillé son pays; Hurmuzaki, IV², p. 570, n° DCLXVIII.

² Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 237, n° LXXIII. Un fils du hatman, frère de Basile, était tombé lui aussi entre les mains des Tatars; Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 1168—1169, n° MMCLXXIII. Voy. aussi le rapport hollandais suivant.

³ Sârbu, ouvr. cité, p. 271.

⁴ Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. CCXXIX—CCXXX.

⁵ *Ibid.*, pp. CCXXXI—CCXXXII.

sa fille. On croyait en Pologne que le Cosaque vaniteux, qui, lorsqu'il s'enivrait, menaçait tout le monde, aurait l'intention d'attaquer les pays roumains qu'il déclarait vouloir soumettre sous sa masse d'armes redoutée¹.

Pendant l'été de l'année 1650, lorsqu'on croyait que ces associés par dessus la différence de religion doivent tomber sur les Moscovites², se produisit la terrible invasion en Moldavie.

D'après un plan bien établi, une partie des envahisseurs se dirigea de Soroca vers Suceava, tandis que l'autre venait d'Orheiu et de Lăpușna. Miron Costin compare la dévastation accomplie alors avec celle sous le règne de Jean-le-Terrible. Tous les bourgs entre le Pruth et le Séreth souffrirent par suite du passage sauvage de la horde, unie aux bandes des Cosaques, et certaines de ces bandes pénétrèrent jusque dans la montagne. « A la campagne, ils trouvèrent tous les habitants chez eux, avec leur bétail, leurs chevaux, dont était plein le pays alors ». Des boïars furent tués chez eux, comme Étienne Murguleț à Cernăuți, « indigène célèbre parmi les soldats de la Cour »; d'autres, comme la femme de Miron Ciogolea, furent menés en captivité. De nouveau on vit à Țuțora les tentes des Tatars.

Alors que la princesse fut envoyée à Suceava, le prince Basile suivit l'exemple des gens de Chigheciu, qui se cachèrent dans leurs forêts, où ils pouvaient se défendre. Donc, avec une armée qu'un Polonais supputa à 5.000 hommes, il choisit comme résidence de son refuge la grande forêt de Vasluiu, à Căpotești, où s'éleva, pour les prières princesses, une pauvre chapelle en bois, remplaçant la splendide église des Trois Hiérarques. Pendant ce temps, Jassy brûlait. «Çà et là, étaient restés quelques petits magasins. Le palais

¹ Voy. aussi en 1644, Hurmuzaki, IV², p. 531, n° DCXXII; J. Bogdan, *Doc. Pol.*, III, p. 27, n° XXI.

² Dans le camp polonais, on savait, vers la fin de l'année 1649, que le khan s'est dirigé vers Bar pour punir le Moldave; Iorga, *Acte și fragm.*, I, p. 201, n° 2. Mais celui qui conduisit l'invasion fut seulement le lieutenant du kalga. Pour l'invasion de 1650, *ibid.*, p. 202.— Le vieux logothète Théodore Ianovici mourut pendant ce refuge devant les Tatars; Miron Costin, p. 329.

princier, les maisons des boïars, toute la ville devinrent cendres en une heure ». Les couvents seuls, avec tout ce qui était caché comme fortune des particuliers, se défendaient, le respect du hetman orthodoxe des Cosaques s'étant imposé aux Tatars. Le couvent des Trois Hiérarques lui-même fut entouré par les flammes immenses.

Il fallut en arriver à un traité de rachat. Une source polonaise montre qu'on a donné aux Tatars jusqu'à 130.000 thalers¹, Chmil se contentant de 10.000 seulement, mais Basile fut obligé de donner sa fille Roxane au fils du Cosaque, prétention que, jusque là, il avait trouvé le moyen de tourner². Les Tatars avaient obtenu aussi la promesse d'un cadeau annuel et d'un beau vêtement de cérémonie³. La convocation de Basile à la Porte avait été peut-être en rapport avec cette invasion, mais il avait répondu que le pays ne lui permet pas de partir⁴.

L'hégoumène de Humor écrit: « Les villes, les villages et les monastères sont devenus déserts »⁵. Mais, à cette occasion, s'avéra, pour la première fois, sinon cette déloyauté des boïars, qui se préparait en cachette, du moins le caractère mal

¹ Le compte de Miron Costin est exact. Un rapport hollandais de Constantinople parle de 120.000; Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 238, n° LXXIV.

² J. Bogdan, *Doc. Trans.*, III. Là aussi, pp. 27—28, on fixe la place où s'étaient arrêtées les différentes bandes de la terrible invasion. Il semblerait que cependant Roxane avait été, de fait, mariée à Constantinople avec le jeune Grillo. Un rapport du 24 avril 1643 du baïle parle de « il parentado »; Hurmuzaki, IV², p. 524, n° DCXIII. En 1645, Basile intitulait le vieux Antonachi Grillo: « consuocero »; *ibid.*, pp. 541, 545, 549, et le jeune Ambrogio, « gendre »; *ibid.*, p. 544. Antoine Grillo, en 1649, s'était opposé au départ de Roxane; *ibid.*, p. 571, n° DCLXV. Ambrogio était encore vivant; *ibid.*, n° suivant. Mais, en 1651, l'ambassadeur vénitien à Vienne montre que le mariage n'a pas été consommé et que la mort du vieux Grillo a été provoquée même par celui qui était devenu son parent, Basile; Hurmuzaki, IX, p. 4, n° VI. Pour le refus de permettre le départ de Roxane de Constantinople, le rapport hollandais du 8 juin 1648, dans Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 234—236, n° LXXI. Cf. aussi Hurmuzaki, V, p. 4, n° IV.

³ Miron Costin, pp. 318—321.

⁴ Hurmuzaki, IV², p. 574, n° DCLXXV.

⁵ Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1188, n° MMCCXXV. Des mesures de garde en Transylvanie; *ibid.*, pp. 1180—1190, n° MMCCXXIX.

assuré de la base militaire sur laquelle s'appuyait cette Monarchie roumaine, non seulement en Moldavie, mais, comme on le verra, après trois ans à peine, en Valachie aussi.

Les trabants osèrent même chercher à piller la maison du prince absent. Basile les en châtia, paraissant devant eux « ceint du sabre » et entouré par ses fusiliers allemands, qu'il avait demandés aux Polonais¹. Les rebelles d'un moment furent désarmés, quelques-uns d'entre eux étant enfermés, et même envoyés aux salines².

« Depuis lors », écrit Miron Costin, qui, comme jeune boïar, a vu ces malheurs, « le pays s'est tourné vers la décadence, d'une année à l'autre, jusqu'à aujourd'hui », et ainsi a disparu « l'ancienne prospérité »³.

Pendant ces jours terribles, auxquels succéda cette peste qui vient de la misère, aucun secours ne fut envoyé par Rákóczy, qui était de nouveau allié contre n'importe qui avec le prince de Valachie⁴, et pas même un secours de la part de l'autre prince roumain, envers lequel il y avait eu des serments si solennels. Au contraire, Matthieu avait reçu, au commencement de cette année, des émissaires des Cosaques, qui lui offraient l'amitié du hetman⁵; il fut appelé lui-même à la Porte, mais refusa⁶, montrant qu'il en est empêché par son grand âge et l'état de sa santé. Du reste, il se montrait disposé à s'enfermer dans un couvent, si on ne lui donne pas comme successeur un prince d'origine étrangère, — et ceci signifiait la possibilité de la succession du Moldave⁷. Il en revenait ainsi à la décision de 1642, de toute la noblesse valaque, qui avait déclaré être capable de « faire que Matthieu se retire de son bon gré si, à sa

¹ Ces fusiliers auraient été au nombre de 4.000; Iorga, *Acte și fragm.*, I, p. 201, n° 3.

² *Ibid.*, p. 321.

³ *Ibid.*

⁴ *Tört. Tár*, 1889, pp. 343—344. Cf. Sârbu, ouvr. cité, pp. 282—283.

⁵ *Ibid.*, pp. 276—277.

⁶ Ainsi que Basile; *ibid.*, p. 573. Il y aurait eu cependant un projet de Basile contre Matthieu.

⁷ Hurmuzaki, *Fragm.*, III, pp. 153—154.

place, ne se présente un parent (*dependente*) du Moldave »¹. Les boïars firent les mêmes déclarations devant l'aga Redchep². Le temps était bien passé où, en 1645, décrivant la situation chez les Tatars, qui préparaient dès lors la surprise de 1650, de sorte que, en ce moment, tout le monde en Moldavie était sur le point de s'enfuir et le prince prêt à monter à cheval, bien décidé à ne pas « se laisser tuer comme un oiseau », mais à combattre, Basile pouvait appeler Matthieu : « son frère »³. La Moldavie restait seule à se défendre, et le prince de Valachie, qui avait conclu, à peine, son pacte avec le Transylvain, devait voir lui-même, après avoir transformé son indifférence actuelle envers la Moldavie en une inimitié nouvelle, et acharnée, combien est frêle l'appui qu'on pourrait attendre du Nord des Carpathes. Et, quant aux Turcs, Chmil était maintenant leur vassal⁴.

Mais cette alliance étroite de Matthieu, qui était aussi en toute forme l'allié du khan, avec le prince de Transylvanie ne devait pas durer. S'appuyant sur son armée, qu'il déclarait ouvertement, en triomphateur, savoir être plus grande que celle de Michel-le-Brave lui-même, il demandait une autre forme de traité, sans l'obligation des cadeaux annuels qui, s'il les envoie, dépendront de sa bonne volonté, et il menaçait qu'autrement il s'entendra avec Basile et avec le prétendant Székely⁵. Il avait, en même temps, les meilleurs rapports avec les Bulgares, qui continuaient à travailler pour leur délivrance⁶. Kemény, indigné, rejeta ces propositions d'un prince qu'il considérait comme « décrépit » et qui ne peut pas vivre encore longtemps : plutôt, s'écriait-il, le mariage avec le Moldave⁷ !

¹ Hurmuzaki, IV², p. 525.

² *Ibid.*, p. 528, n^o DCXVIII.

³ *Ibid.*, p. 541.

⁴ Iorga, *Acte și fragm.*, I, p. 202. Des ordres auraient été donnés aussi aux pachas voisins pour le soutenir; *ibid.* p. 203, n^o 2.

⁵ Sârbu, ouvr. cité, pp. 282—283 (aussi d'après *Mon. Hung. Hist. Dipl.*, XXIV, pp. 418—419).

⁶ *Ibid.*, p. 287 et suiv.

⁷ *Ibid.*, pp. 283—284.

Alors que Basile cherchait à employer tous ses efforts pour soigner les blessures si profondes de son pays ¹, Matthieu, que les Cosaques considéraient comme un ancien et sûr ami, — Chmil se voyait, du reste, réconcilié avec ses trois voisins chrétiens ² —, était prié par les Polonais de présenter sa médiation avec ce terrible ennemi ³. Et en même temps il obtenait un nouveau traité avec Rákóczy, par lequel celui-ci l'assurait de son secours pour le cas où les Turcs chercheraient à violer les « conventions que le prince et son pays ont avec la Porte Ottomane » ⁴. C'était la première reconnaissance du fait que la Valachie était un État indépendant, ayant seulement certaines conventions avec l'Empire des Sultans. En échange, on promet à la Transylvanie un concours militaire, aussi contre les Turcs et les Tatars, qui sont mentionnés expressément. Mais Matthieu admet les clauses contre lesquelles il avait combattu jusque là : le tribut et le don de chevaux ⁵.

Une grande ambassade alla en Transylvanie pour le serment ⁶. Enfin, lorsque les Tatars demandèrent au prince de Valachie de consentir, lui aussi, au paiement d'un tribut, qu'ils fixaient à 80.000 thalers, le vieux guerrier fit passer les envoyés de ces barbares entre les rangs d'une puissante armée, qu'il supputait, peut-être avec une certaine exagération, à 50.000 cavaliers, envoyant au khan la réponse qu'une pareille somme ne peut être donnée qu'à un suzerain et, si le khan le veut, il n'a qu'à essayer, à l'égard d'un pays si bien gardé ⁷. Au mois de mars 1652, un envoyé valaque cherchait en vain de nouveau un appui chez les Impériaux ⁸.

¹ Timoszek, le fils de Chmil, avait pillé jusqu'au couvent de Dragomirna ; Ghibănescu, ouvr. cité, III, p. 126.

² *Mon. Hung. Hist. Dipl.* XXIII, p. 38 et suiv.

³ *Ibid.*, XXIV, p. 424 ; cf. Sârbu, ouvr. cité, p. 297, note 5.

⁴ *Mon. Comit. Trans.*, XI, pp. 133—134 (25 avril 1651).

⁵ *Ibid.*, pp. 61—62 ; *Tört. Tár*, 1889, p. 457.

⁶ Sârbu, ouvr. cité, p. 304.

⁷ Hurmuzaki, *Fragm.*, III, p. 172 et suiv. En 1650 aussi, Matthieu aurait envoyé aux Tatars la réponse qu'il les attend ; Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 239, n° LXXIV.

⁸ Hurmuzaki, IX, pp. 10—11.

Assuré ainsi et ayant à sa disposition des moyens si importants, Matthieu ne pouvait menacer personne : il ne pensait qu'à être à l'abri des surprises, étant laissé continuer l'œuvre de civilisation qu'il avait commencée. Envers son voisin de Moldavie, qui deviendra lui-même ami des Cosaques, jadis les alliés de passage du Valaque, il n'entendait pas combattre autrement que par des succès dans ce domaine culturel. De son côté, Basile passa ces années 1651—1652 au milieu de nouvelles épreuves, du côté des Polonais même, auxquels il était depuis longtemps lié, et des Cosaques, dont l'amitié et la parenté lui inspiraient la crainte et le dégoût.

Ces années représentent le moment décisif pour la carrière fulgurante du vieux Cosaque Bogdan Chmilnitzki. En 1651, on croyait qu'il pourrait passer aussi par dessus les souvenirs de l'ancienne « guerre servile » d'un Spartacus ivrogne et grossier contre les Polonais, pour attaquer l'Empire, avec le « bolchévisme » de ses forces militaires bien organisées et prêtes à tout sacrifice¹. Il se plaignait à Basile que Janus Radziwiłł, gendre du Moldave, veut se mêler à une guerre qui était sur le point de se rouvrir : attendant le mariage de son fils Timoszek avec Roxane, il se considérait déjà comme étant le parent du fier et riche prince, qui, de son côté, ne savait quel moyen employer pour retarder l'honneur d'une parenté aussi indésirable².

Du reste, Chmil lui-même demandait ce retard de mariage, car, disait-il, il ne pense pas aux noces, mais à la guerre : il doit « casser la gueule à certaines personnes »³. De son

¹ Iorga, *Acte și fragm.*, I, p. 204, n° 1.

² *Ibid.*, pp. 204—205. Le mariage avait été ajourné de Noël 1650 à Pâques de 1651; Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1192, n° MMCCXXXVII. Cf. aussi Hurmuzaki, V, lettre, du 16 janvier 1651, de Rákóczy; VIII, pp. 538—539. Voy. aussi Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CCXXXV. Roxane aurait dû se marier avec un Zamoycki, un Wisznowiecki; *ibid.*, p. CCXXXIV. Le métropolitain Barlaam était allé à la capitale de Bogdan, à Tchiguirine, pour préparer les noces; Michailowski, ouvr. cité, pp. 592—593.

³ Iorga, *Acte și fragm.*, I, p. 205, n° 1.

côté, Basile attendait avec impatience qu'une nouvelle campagne cosaque, annoncée avec tant de fracas, finisse par un désastre général et définitif, qui le débarrasserait en même temps des Cosaques et de leurs alliés, les Tatars, car Rákóczy croyait que ceux du Boudchak pourraient attaquer la Moldavie, mais Matthieu, méprisant ce qu'ils pouvaient faire seuls, considérait une pareille tentative comme dépassant leurs moyens ¹.

En été, une grande bataille fut livrée à Beresteczko, entre des armées que l'exagération contemporaine déclarait avoir été si puissantes que « jamais on n'a vu la pareille sous le soleil » ². La présence des Roumains, c'est-à-dire des Moldaves seuls, dans le camp polonais est indubitable, bien qu'on eût supputé ce contingent comme allant jusqu'au nombre, impossible, de 4.000 ou 5.000 hommes ³. La victoire fut remportée par le roi Jean-Casimir, et Basile en fut si réjoui, qu'il recouvrit d'un caftan les épaules de son burgrave de Hotin, qui lui avait apporté la bonne nouvelle ⁴. La paix conclue à Bialocerkow semblait avoir réfréné pour longtemps les desseins agités de Chmil. Et, comme les intrigues du Grec Pavlaki, qui voulait le trône de Moldavie et était considéré comme celui qui avait provoqué cet ordre de venir à la Porte dont nous avons pu apprécier la réponse, furent coupées par son exécution, tandis que le patriarche, considéré comme son associé, restait mal assuré sur son Siège ⁵. Les jours heureux paraissaient revenir pour ce prince si éprouvé.

¹ Sârbu, ouvr. cité, p. 310. Basile aurait offert aussi des secours aux Polonais; Iorga, *Acte și fragm.*, I, p. 205, n° 2 (20.000 soldats!). De fait, Miron Costin participa à ces combats; p. 321. On croyait encore que les gens du Boudchak n'étaient pas venus aider les autres Tatars par crainte des Moldaves; Iorga, *Acte și fragm.*, I, p. 205, n° 3.

² *Ibid.*, p. 206, n° 3. On parlait de 50.000 Polonais, avec un million de chevaux! D'un autre côté, 300.000 « Turcs et Tatars »...

³ *Ibid.* Et il y avait aussi des Roumains de Pologne; *ibid.*, p. 207, n° 1. Des Tatars de la Dobrogea passent alors du côté de Ciubărciu, au-delà du Dniestr; Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 1195—1196, n° MMCCXLII. Menaces tatars; *ibid.*, p. 1198, n° MMCCXLVI.

⁴ Miron Costin, p. 321.

⁵ Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 239—241, n° LXXV.

Mais, alors qu'une armée polonaise, formée de contingents indigènes et étrangers, se dispersait tout aussi facilement qu'elle s'était formée, les bandes des Tatars et des Cosaques se rassemblaient d'elles-mêmes pour le butin habituel, et d'autant plus pour une revanche, à laquelle ils se sentaient obligés. Donc, les forces qu'on put opposer, en 1652, à ces envahisseurs furent insuffisantes pour repousser leur attaque furieuse. C'est en vain que Basile attendit un secours polonais, au moment où son futur gendre se préparait à venir en armes pour une nouvelle demande en mariage, c'est en vain que les deux Potocki, Nicolas et André, écrivaient que ce vieil et bon ami qui est le Moldave ne peut pas être abandonné: en quelques semaines, toute la puissance militaire de la Pologne était détruite¹. Depuis 1619, à l'époque de la bataille de Țuțora, les Polonais n'avaient pas souffert un malheur pareil à celui qui les atteignait maintenant. Miron Costin lui-même, témoin de cette terrible défaite, qui fut un véritable anéantissement, affirme que toute l'infanterie a été taillée en pièces par ceux qui ne voulaient pas de prisonniers, une partie seulement des cavaliers pouvant se sauver. Le hetman Kalinowski et son fils avaient fait leur devoir, combattant jusqu'à la mort, dans cette bataille de Batow².

Il fallut donc maintenant, lorsque Chmil s'accordait un sursis comme triomphateur, aller jusqu'aux noces de Roxane avec celui qui, d'après l'appréciation du narrateur moldave, excellent connaisseur de ses contemporains, ne représentait « que la figure d'un homme, alors que tout son naturel était d'une bête féroce ». Des lettres de la part de Timoszek imposaient l'accomplissement des promesses³.

A cette occasion, se développèrent, pour la dernière fois, les grandes pompes de ce règne à caractère impérial. Devant

¹ Voy. *ibid.*, p. CCXXXVIII et suiv.

² P. 321. Pour la retraite des Moldaves vers la montagne en été de l'année 1652, Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1207, n° MMCLXVI. Rákóczy permet l'accueil à Bistrița des boïars amis; *ibid.*, p. 1208, n° MMCLXIX. On entendit parler ensuite de la retraite de Chmil, qui avait quitté l'armée tatar, et des préparatifs pour les noces moldaves; *ibid.*, p. 129, n° MMCLXXX.

³ Iorga, *Acte și fragm.*, loc. cit.; *Studii și doc.*, IV, p. CCXXXIX.

les ambassadeurs venus de partout, aussi de la part de Matthieu, Basile montra, encore une fois, de quoi est capable sa richesse et sa haute civilisation sociale, de tradition byzantine : « règne de dix-huit ans, pareil à un empire comme richesse et comme dignité »¹.

Thomas Cantacuzène alla à la rencontre de ce vilain gendre brave, le visage ravagé par la petite vérole, à Soroca, lui offrant, non pas le cheval de guerre auquel était accoutumé le jeune Cosaque, mais une calèche à six chevaux. Néanmoins, les suspicions qu'entretenaient encore les Cosaques firent que Thomas fut appelé au-delà du Dniestr, à Iampol, et retenu comme otage, attendant le frère même du prince, le hatman, qu'on avait demandé d'abord pour remplir cette même fonction². Par la bourgade de Bălți, le cortège de ces hôtes redoutés avançait maintenant vers Jassy. Amenant huit chevaux pour son gendre, et ils étaient magnifiquement caparaçonnés, Basile lui-même sortit de sa capitale à la tête de 8.000 soldats, qui lui avaient tant manqué au moment de ses plus grands dangers, mais qui figuraient maintenant avec le même caractère imposant que lorsque l'évêque catholique Bandini les avait vus. Le Moldave parut à cette occasion aussi, d'après l'appréciation du narrateur polonais qui décrit les noces, comme « un vrai monarque et potentat, dont on ne peut pas assez présenter la bravoure ». Ces soldats de luxe, rangés sur deux lignes, laissèrent passer les 3.000 terribles guerriers de Timoszek, qui étaient à peine revenus de leurs plus grands exploits, et on voyait le butin qu'ils avaient recueilli par leurs vêtements grossièrement parsemés d'or et de perles.

Le prince de Moldavie, embrassant ce nouveau parent, lui fit un discours auquel Timoszek ne pouvait guère répondre, cette mission revenant au secrétaire polonais de la Moldavie, Wychowski.

Au bruit des détonations, au son de la musique turque et de la bande musicale des tziganes, le gendre fit son entrée

¹ Iorga, *Acte și fragm.*, loc. cit.

² D'après Miron Costin auraient été retenus, dans ce but les fils des frères du prince, le hatman Gabriel et Georges, de même que les jeunes boïars Nicolas Buhuș et Jean Prăjescu; pp. 321—322.

dans ce palais qu'à peine avaient brûlé les siens. Les cérémonies habituelles suivirent, avec des danses, avec le grand banquet, avec les représentations des « pehlivans » turcs, alors que les Cosaques, ayant établi leur camp dans les vignobles, pourchassaient les Juifs, allant les trouver dans leurs magasins, et des femmes qui chantaient leurs mélodies : « lado, lado »¹ accouraient chercher, au grand dépôt des marchandises, les boissons accoutumées. Après le service des noces, sans doute dans la splendide église des Trois Hiérarques, et les jours de bombance qui suivirent, après l'échange des cadeaux, qui furent précieux aussi de la part de Timoszek, mari et femme partirent pour la steppe des Cosaques, le 6 septembre². La dot de Roxane avait été, de même que celle de Marie, de 150.000 ducats en argent et 50.000 en bijoux³.

Basé sur cette alliance, le prince de Moldavie chercha à jouer de nouveau son ancien rôle de médiateur entre vainqueurs et vaincus, les Polonais demandant cependant comme otage Georges, le fils cadet de Chmil⁴. Au cours des festivités même, il aurait parlé à Timoszek de la paix, et celui-ci, tirant à moitié son épée, se serait écrié que la guerre durera « autant qu'il y aura un os de Polonais et un os de Cosaque »⁵. Mais il ne savait pas que celui qui était si fier d'avoir gagné par sa fortune guerrière « presque la moitié du royaume de Pologne : Ukraine, Russie Blanche, Volhynie, Podolie et tout le pays russe », écrivait aux Turcs, « leur offrant comme vassale toute l'orthodoxie », au nom d'une armée de 300.000 hommes, qui aurait été prête toujours à la guerre —, et il ajoutait qu'il est prêt de jurer devant les pachas voisins de Silistrie et de Cetatea-Albă —, se déclarait disposé à con-

¹ Miron Costin, loc. cit.

² Éd. Bogdan, *Doc. Pol.*, III, p. 34 et suiv. (en langue polonaise); Iorga, *Acte și fragm.*, I, p. 208 et suiv. (traduction en allemand).

³ Hurmuzaki, V², p. 2, n° II. Une lettre de Basile au résident impérial à la Porte, 15 septembre 1652; Hurmuzaki, V, pp. 11—12, n° XIV. Cf. Veress, ouvr. cité, X, nos 139, 152, 162—164, 166.

⁴ J. Bogdan *Doc. Pol.*, I, p. 33, n° XXVI. Cf. *ibid.*, p. 43.

⁵ Hurmuzaki, IX, pp. 15—16, n° XXVI. Cf. aussi *ibid.*, p. 17, n° XXVIII. Une mésintelligence prétendue entre Timoszek et son père, qui serait resté l'ennemi de Basile; *ibid.*, p. 18, n° XXXI. Voy. plus loin, dans le texte.

quérir le reste de la Pologne et de la Lithuanie, si seulement on lui offrirait comme récompense préalable la domination même de la Moldavie. Ceci parce que Basile, qui, jusqu'à ce moment, à ce qu'il paraît, ne s'était pas décidé sur le fait de la parenté, n'était en réalité qu'un traître de l'Empire Ottoman ¹.

Mais la chute de Basile était déjà préparée au moment où il voulait jouer de nouveau le rôle, qui lui avait gagné tant de réputation, de pacificateur à ses frontières ².

Depuis longtemps, la noblesse indigène se sentait écartée par les Grecs qui entouraient le prince. Nicolas Catargiu en était arrivé à être le conseiller le plus écouté, et il avait joué le rôle principal dans la négociation du mariage de Marie avec Janus Radziwiłł ³. On le trouve souvent employé dans des missions. Les frères Cantacuzène, Thomas et Iordachi, avaient la Trésorerie, et ils étaient toujours auprès du prince. On le voit lui-même demander aux Polonais la délivrance d'un de ces Grecs qu'on avait découverts dans le camp des Cosaques ⁴. Les représentants de la Moldavie à la Porte étaient, en 1675, ce Catargiu, portant le titre d'ancien grand trésorier, Ionașcu, ancien aga, mais ils étaient flanqués de Iordachi Cantacuzène, comme ancien grand postelnic, d'un Grec non encore acclimaté, le grand échanson Ramandi, d'un secrétaire Iorga, d'un Dima Rusul, d'un Scarlate, d'un médecin Iani, d'un Conduratu, d'un Parvana, d'un Margariti, d'un Pantazi, mêlés au commerce des brebis en Moldavie, d'un ancien fonctionnaire au dépôt des marchandises, Nicolas Pană, d'un Assanachi, fils de Constantin Assani Tchélébi, d'un Georges Assani et ses fils, d'un Apostole Mavrodi et d'un Nichita, tous des Grecs ⁵.

¹ *Ibid.*, p. 41. Pour les bruits politiques qui suivirent les noces, Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. CCXL—CCXLI.

² Cf. aussi J. Tanoviceanu, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XXIV (1901).

³ J. Bogdan, *Doc. Pol.*, III, à cette date.

⁴ *Ibid.*

⁵ Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 343.

Au mécontentement que provoquait cette clientèle se mêlait aussi la conscience que toute cette pompe, tout ce prestige coûtent trop cher. C'est ce que disait un jeune boïar, Sturdza, du côté de Hotin, dès 1640, à un Polonais: lui-même paye ordinairement 100 ducats par mois et, lorsque le prince l'ordonne, même par semaine, et les paysans, même dans le plus petit village, sont obligés de verser mensuellement huit cents ducats¹. En 1651, se trouvait en Transylvanie, avec une mission de son prince, un des plus riches boïars de la Moldavie, Georges, fils de Dumitrașcu Étienne; il occupait, bien que ses connaissances n'eussent pas été des plus riches, la place qu'avait détenue, pendant de longues années, d'une façon si digne, jusqu'après le commencement de l'armée 1648, Théodore Ianovitch. C'était un homme passionné et prêt aux décisions rapides; son mariage avec Élisabeth, fille du boïar influent et ambitieux à l'époque des Movilă, Boul², était résulté d'un rapt, car, ayant rencontré la calèche qui portait cette jeune fille, il donna l'ordre de retourner vers sa maison de campagne³. A l'occasion de cette mission, il montrait à Mikes, un des principaux conseillers de Rákóczy⁴, que non seulement les boïars, mais tout le monde ne peut plus supporter le poids des impôts continuellement augmentés⁵. Jadis, au commencement de l'année 1653, ce logothète Georges, qui savait si bien signer, et un autre, avec une signature primitive et grossière, car c'était un homme que Miron Costin présente comme ayant été tiré des bas-fonds du pays, Étienne, le grand serdar, s'obligeaient envers le prince de Transylvanie, « sur notre âme chrétienne, ainsi que Dieu nous aide, et Sainte Marie la Vierge, et les saints anges, et tous les saints de Dieu, la Sainte Église et le Saint-Carême », que, « si Sa Majesté le roi de Transylvanie a pitié de ce pauvre pays et nous débarrasse du

¹ P. P. Panaitescu, *Călători poloni*, p. 46.

² Voy. Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CCXVIII, note 2.

³ Neculce, *O samă de cuvinte*, éd. Kogălniceanu.

⁴ Son voyage en Moldavie en 1648; Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 1167—1168, n° MMCLXXI.

⁵ Sârbu, ouvr. cité, pp. 308—309.

prince qui y est maintenant, Basile, et Sa Majesté envoie dans ce but ses armées, si nous ne pouvons pas venir les deux, l'un d'entre nous au moins se présentera au milieu des troupes de Sa Majesté et l'autre se déclarera contre le prince, de façon à l'empêcher de rassembler une armée, et que lui-même ne puisse s'échapper; et, quant à sa fortune, nous avertirons Sa Majesté ou le représentant de Sa Majesté du lieu où elle est cachée, et prendrons soin, de tout ce que nous pouvons, pour qu'elle tombe entre les mains de Sa Majesté»¹. Basile, qui ne soupçonnait guère que telles sont les intentions de Georges Étienne, lui accordait alors même la place de grand logothète².

Le prince de Transylvanie, dont les yeux se tournaient toujours vers la couronne de Pologne, crut pouvoir accomplir, contre cet homme qui visiblement n'avait aucun appui dans le pays et qui avait perdu la faveur des Turcs et, enfin, était devenu, par sa parenté avec les Cosaques, un ennemi de la Pologne elle-même, ce qu'avait accompli jadis, au-delà des montagnes, contre un autre prince de Moldavie, Sigismond Báthory. Il avait été offensé aussi par l'insuccès de son frère Sigismond³, qui devait être le mari de Roxane, et ce mariage avec Timoszek devait être encore un motif d'inimitié.

Mais il voulait que l'expulsion du prince de Moldavie, maintenant si ébranlé et isolé, soit faite non pas directement par lui, mais avec le concours et l'initiative de Matthieu, soulevant de nouveau entre le Valaque et son voisin l'ancienne inimitié. Présentant Basile comme tout préparé à une attaque contre la Valachie, ce qui était une impossibilité, et prétendant plus tard que Basile aurait voulu installer en Valachie Timoszek, chose tout aussi inadmissible, étant donné le respect permanent envers l'origine dynastique, au moins

¹ Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 29—30, n° xxxix.

² Une lettre pour lui concernant des verres en argent demandés aux gens de Bistrița, le 12 janvier 1648; Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 1166—1167, n° MMCLXIX.

³ Il meurt le 4 février 1625. Sur lui aussi Veress, ouvr. cité, X, nos 82, 141, 152.

indigène, des princes, il l'invita à faire ce qu'on appelle aujourd'hui une guerre préventive ¹.

La réponse du vieux Matthieu, qui affirmait cependant qu'il n'a aucune confiance dans son voisin, étant donné son naturel instable, qui l'empêchait d'avoir une situation assurée, fut qu'une pareille entreprise n'est pas réalisable. Comme il savait les intrigues qu'on tramait autour de son héritage, qui devait être bien proche, et se rendait compte que les boïars n'élèvent pas leurs regards en première ligne vers lui, mais vers ceux qui pourraient être ses successeurs: ou bien le fils de sa soeur, Diicul (ce qui signifie Dinicu, Constantin), ou le bâtard auquel il avait fait mutiler le nez, mais qu'il avait ensuite reçu en grâce, lui accordant de hautes missions militaires: un autre Constantin, fils de Radu Șerban, il confessait que chez lui il n'y a plus la solidarité de jadis. Il est vrai qu'il n'a rien à craindre lui-même ou ce successeur quel qu'il soit. Le pays a bien pu résister à une époque où il y avait d'autres ennemis que ceux d'aujourd'hui. Il ajoutait que, en fin de compte, «les dépenses qu'il devrait faire, sans aucune utilité, dans cette guerre contre la Moldavie peuvent être mieux employées vers d'autres buts, plus dignes» ².

¹ *Mon. Hung. Hist., Dipl.*, XXIII, pp. 99—103.

² *Ibid.*

CHAPITRE VIII

LE TRAVAIL TYPOGRAPHIQUE SOUS LE PRINCE DE VALACHIE MATTHIEU

Nous connaissons déjà les buts culturels poursuivis par le prince Matthieu. L'oeuvre des publications utiles à l'office des églises et à l'âme chrétienne s'était poursuivie aussi après la date à laquelle nous nous sommes arrêtés pour examiner les rapports politiques qui avaient atteint ce point.

En 1649, apparaît, pas dans un couvent, mais à Târgoviște même, un « Penticostaire » ou « Triode fleuri » en slavon, qui est imprimé aux frais de la princesse Hélène, déjà vers la fin de ses jours, et la préface pompeuse, qui déclare que c'est un travail correspondant à sa destination, est dûe naturellement à Udriște Năsturel. « La princesse de tout le pays hongrovalaque, transalpin », dédie ce livre à Damascène, du monastère de Saint-Sabbas, au Mont Athos, un moine serbe athonite, Jean de Gômionitza, collaborant pour la correction de cet ouvrage avec le typographe slavon Proca ¹. L'année suivante, un hiérodiacre, Michel, fournit des fonds pour la publication en roumain du « Livre qu'on appelle les prières pour la sépulture des prêtres et des diacres ». C'est un travail littéraire soigné, pour lequel « on a comparé le texte slavon au texte grec », par « des lettrés bons et sages ». Cet opuscule, d'un peu plus de cinquante pages, est donc destiné uniquement au service, à « l'information » du clergé ². La forme est claire et montre un travail intelligent et honnête.

¹ Bianu et Hodoș, ouvr. cité, I, pp. 171—175, n° 55. Le Triode au n° 56 ne peut être que celui-ci même.

² *Ibid.*, pp. 175—177, n° 57.

Cette imprimerie de Târgoviște n'était naturellement pas celle du couvent, qui aurait été transportée dans la résidence princière, car, pendant la même année, l'hégoumène de Câmpulung, Melchisédech¹, donnait un Psautier slavon, destiné, comme aussi d'autres publications en langue étrangère de ce moine, à passer les frontières².

Le métropolite Étienne lui-même, qui s'intitule: « par la grâce de Dieu archevêque métropolite de Târgoviște, de la région des collines et de toute la Hongro-Valachie, exarque du Saint-Siège apostolique de Constantinople », est celui qui prend sous sa protection, aussi pendant l'année suivante, 1651, la publication d'un livre sur les mystères, qui porte le nom gréco-latin de « Mystères ou Sacrements ». Ce n'est pas une réponse aux « Sept Mystères » de Jassy en 1644. Ces à peine cinquante-trois pages ne peuvent être un élément de concurrence au travail six fois aussi étendu de l'érudit qu'était le logothète Eustrate, d'autant plus qu'on ne trouve pas même une allusion à ce livre, de beaucoup supérieur, des Moldaves, et, du reste, il n'y est plus question d'explications théologiques, car on veut présenter seulement les prières concernant ces mystères³.

Enfin, à l'époque même où se tramait la catastrophe de Basile, l'imprimerie de Târgoviște s'annexait une partie du contenu du « Livre d'enseignement » publié par Barlaam,

¹ Une lettre de lui en roumain, datée de 1646, dans Iorga, *Braşovul și Români*, pp. 129—130, n° 7. Une autre, sans date, *ibid.*, pp. 130—131, n° 8. En 1651, cependant, l'hégoumène est Denis; *ibid.*, pp. 29—30, n° 1. Dans la *Rev. arch.*, VII (1886), p. 346 et suiv. *Inventaire des pièces manuscrites grecques des XVII-ème et XVIII-ème siècles, conservées dans les Archives du couvent Saint-Louis à Péra de Constantinople*, par André Leval, p. 353, est signalée une lettre « amicale » de Matthieu Băsarabă, adressée à Hyacinthe, archevêque de Smyrne (5 février 1654).

² Bianu et Hodoş, ouvr. cité, I, pp. 177—178, n° 58. Le compositeur, Preda Stancévitch, est certainement le frère de Proca Stanciovitch, qui est mentionné plus haut comme ayant travaillé à Dealu et puis à Târgoviște.

³ Voy., dans la préface (*ibid.*, p. 182): « nous n'avons pas voulu donner, comme jusqu'ici, en slavon les typiques, qui ne peuvent pas être compris ainsi par les honnêtes et pieux prêtres à cause de leur caractère inintelligible, mais tout est donné en roumain ».

pour le travail étendu d'un nouveau code ou, avec son titre intégral: « Correction de la loi, au nom de Dieu, comprenant tous les jugements des archiérées et des empereurs, pour tous les délits des prêtres et des laïques, code des Saints Apôtres », — ce qui était contenu en partie aussi dans les « Sept Mystères » de Jassy, — « dans les sept conciles et les autres auxiliaires, et ensuite les enseignements des saints didascales du monde: Basile-le-Grand, Timothée, Nicolas, la Théologie des docteurs divins, jadis mis par écrit et compilé de par l'ordre et l'initiative du pieux empereur kyr Jean le Comnène, par le diacre prédicateur de la Grande Église de Dieu et jurisconsulte, kyr Alexius Aristénos, et maintenant pour la première fois traduits du grec en langue roumaine ».

Celui qui a cherché l'original, l'ayant trouvé enfin, après des recherches restées vaines, aussi chez le patriarche œcuménique, en manuscrit, — car le métropolitite déclare ne plus avoir de confiance dans les ouvrages imprimés, qui sont tant de fois entachés d'hérésie, — chez le second trésorier de Matthieu, Georges Karydis, de Trikala, est un moine de Transylvanie, qui signe, avec une certaine prétention de lettres classiques: « le moine Daniel le Pannonien », sa Pannonie à lui devant être quelque village d'au-delà des montagnes. Il se présente comme l'humble disciple des deux maîtres de Chio établis en Valachie, Ignace Pétritzî ¹ et Pantéléimon Ligaridès. La seconde préface, due au métropolitite lui-même, qui semble avoir fait un jeu de mots lorsqu'il qualifie de « loup » (voyez le nom de Lupu pour le Moldave) Satan, « le grand trompeur », ajoutant tout un déluge de phrases, tout aussi lourdement tissées que celles du traducteur, donne des éclaircissements sur les sources, de même que sur le but de l'ouvrage offert « à cette province et toute petite région ». Mais le métropolitite, étant un fils de paysan, en arrive à descendre aux réalités, lorsqu'il définit de cette façon la règle employée par les artisans: « quand ils travaillent le bois ou la pierre, qui sont noueux, tordus, pleins d'angles et non

¹ Dans le livre posthume de Démosthène Russo, I, p. 137—141 et ailleurs, des renseignements supplémentaires sur ce personnage.

polis, lorsqu'ils emploient leurs règles, ils les arrangent et les polissent et font qu'ils peuvent entrer les uns dans les autres ». On verra l'apparition d'Hippocrate lui-même, qui ne pourrait avoir aucun rôle dans cette compilation peu assurée, de même que l'Histoire des Papes, suivie par celle de la Rome profane, avec ses consuls, appelés, à la grecque, hypates, est tout aussi peu de mise. Il ne manque pas non plus une naïve histoire de toutes les législations à travers les siècles.

De fait, alors que Daniel, qui s'intitule aussi « Andréan », c'est-à-dire Adrien, annonçait qu'il donnera seulement, aussi avec la bénédiction du patriarche Païsius de Jérusalem, la traduction du texte de ce compilateur byzantin qu'avait été Alexius Aristéno, de l'île de Rhodes, une grande partie de ce volume immense, de presque huit cents pages, contient, sans aucune excuse ou explication, le propre travail moldave d'Eustrate, qui est seulement corrigé ça et là ¹.

Dans la même série de traductions du grec se place aussi ce livre sur la consécration des églises, datant de 1652, qui porte, avec orgueil, comme premier titre, celui-ci, en grec : « Engheniasmos » (*ἐγκαινιασμός*) et le titre slavon correspondant, *Târnosenia*. L'imprimeur paraît avoir été un Moldave, car, — cas bizarre et tout à fait unique —, Étienne est intitulé, à la moldave : « métropolit de tout le Pays des Montagnes », au lieu de « tout le Pays Roumain » et Ureche avait désiré lui aussi que les Valaques s'intitulent de cette façon. Mais, dans la préface, naturellement, il ne pouvait apparaître que comme « archevêque et métropolit de la cité gardée par Dieu de Târgoviște et de toute la Hongro-Valachie ». Ici encore, il y a des citations d'auteurs, jusqu'au Byzantin Pachymère, ce qui montre un important relèvement du niveau.

La grande importance de cet opusculé réside cependant dans le fait que, pour la première fois, on donne en roumain le typique et les prières, commencement d'une roumanisa-

¹ Préface, *ibid.*, pp. 190—203. Pour les éditions, Iorga, *Ist. Lit. Rom.*, I, 2-ème édition, p. 280, note 2.

tion du service, qui sera continuée seulement plus tard, et non sans avoir vaincu de grands empêchements.

Ce qui est important dans ces ouvrages, c'est avant tout le résultat des efforts pour harmoniser avec la langue parlée, vers la moitié de ce XVI-e siècle, les formes qui appartiennent à une langue d'aussi haut développement que le grec. Ainsi, tous ces codes, parmi lesquels aussi la première traduction en Valachie, sont un vrai trésor de termes amenés à revêtir les notions les plus hautes et les plus fines de la pensée juridique. Il n'y a pas cependant d'effort, fût-il même si faible, — car pour cela il aurait fallu d'autres connaissances, un autre sens de la vie réelle —, pour relier ces normes sévères de jugement de la Rome romaine et de la Rome byzantine aux réalités mêmes de cette société patriarcale où, au fond, il y avait néanmoins les mêmes principes. Mais, lorsqu'il est question de certains délits et des châtimens leur correspondant, de certaines coutumes et règles, le traducteur valaque, Roumain de naissance et venu de la Transylvanie rurale, où il n'y avait pas d'État de la nation, plus que ce Moldave chez lequel on peut deviner une origine étrangère, grecque, doit recourir à la façon de parler de son propre milieu, et, comme toute traduction est aussi une adaptation, il en arrive, par ce qu'il ajoute au sens de l'original, et en élague, à donner aussi des notes sur la coutume du pays, et ces notes devraient être recueillies et interprétées avec la plus grande attention. Tout cela en même temps que la langue elle-même, amenée à revêtir de pareilles idées et de pareilles formules, gagne par ces quelques ouvrages de traduction ce qu'elle n'aurait pas pu gagner par un long développement d'une littérature originale.

Mais, alors que la Valachie de Matthieu, continuant à publier les livres slavons pour le service divin ou correspondant aux désirs pieux de tel membre du clergé, pour être utiles, sous le rapport religieux et moral, aux contemporains, montrait pouvoir soutenir la concurrence dans le domaine des entreprises littéraires les plus difficiles, en

Transylvanie ce qu'on pourrait appeler l'impérialisme du second Rákóczy, qui poursuivait, de fait, une domination comme celle de Sigismond et de Gabriel Báthory sur une nouvelle « Dacie » jusqu'au Danube, se manifeste aussi dans la nouvelle activité d'impression, de beaucoup supérieure, comme pensée et même comme forme, de l'Église roumaine locale, conduite par cet intelligent nouveau métropolitain Étienne (nommé d'après celui de la Valachie voisine), qui s'était appelé comme laïc Siméon et n'était peut-être que le même Siméon le didascale qui a ajouté et surtout poli par endroits la chronique d'Ureche ¹.

Car, — et ceci soutient la tentative d'influence transylvaine au-delà des montagnes —, la vie ecclésiastique des Roumains de toutes les provinces tend, par ce changement perpétuel de place et de dépendance de ses chefs, vers une action commune, solidaire.

Nous avons vu que Udriște s'entendait avec le métropolitain Barlaam pour la réponse au catéchisme calviniste, puis que le « Pannonien » Daniel Adrien travaillait à Târgoviște, pour revenir, après la mort du prince Matthieu, dans sa Transylvanie « pannonienne » et être ensuite un des successeurs, par l'érudition grecque et certainement aussi latine, de Siméon Étienne ². Un moine Sylvestre fut appelé en Transylvanie pour commencer, d'après un texte slavon, une édition locale du Nouveau Testament, et ce hiéromonaque mourut pendant le travail, qui dut être repris ensuite sur une base plus large ³.

¹ Dans des actes intérieurs, il se fait appeler seulement « l'évêque Étienne d'Alba-Julia et de tout le pays de Transylvanie »; Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 28, n° xxxvii. Dans la lettre que nous venons de citer, de même que dans les préfaces, il conserve le moldave *d* à la place de *ă* final. Cette lettre dont nous avons donné un fac-similé à l'endroit indiqué ci-dessus est, du reste, d'une grande finesse.

² Cf. les distinctions, précises, mais aussi hypothétiques, de M. Păclișanu dans son compte-rendu cité de la revue *Cultura Creștină*, XIX, pp. 46—49.

³ Bianu et Hodoș, loc. cit., p. 169. On voit aussi des moines de Voronet rassembler des aumônes dans le Maramourèche et en Transylvanie; Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1177, n° MMCXCVI. Dans ce Maramourèche fonctionnait

Après la publication, en 1648, par un imprimeur de Braşov, qui ne montre pas avoir été roumain, Martin Maior, à Alba-Julia, en caractères latins, avec une préface en hongrois, pour l'Église « valaquo-magyare » du Banat et les écoles qui vivaient sous la protection du ban roumain de cette province, qui était un futur prince transylvain, le Roumain Acace Barcsai, d'un Catéchisme calviniste, traduit, du hongrois et du latin, par le prédicateur Étienne Fogarasi, qui montre, d'après son nom, avoir été originaire du pays transylvain de l'Olt, — un ouvrage de combat, pas autant contre l'ancienne orthodoxie, si radoucie sous les persécutions, mais contre la foi catholique, dont les rosaires et bréviaires sont attaqués dans les explications, — et on attendait aussi un Psautier, traduit par le même, le métropolitain de Transylvanie pouvait être fier d'avoir édité le splendide Nouveau Testament, qui parut, sous ce titre de latinité, dans la même capitale de la Transylvanie ¹.

C'était encore un travail qui se recommandait comme partant d'un texte grec, par dessus le texte slavon, et correspondait ainsi à la nouvelle tendance vers les formes premières, des lettrés vivant dans les deux pays roumains libres. Mais son importance ne réside pas seulement dans cette authenticité, si prônée.

La préface d'une chef d'Église qui n'était conseillé et conduit par personne, mais travaillait d'après les seules impulsions de son âme, — il s'appelle, avec fierté : « archevêque et métropolitain du Siège d'Alba-Julia et de Vad et du Maramourèche et de tout le pays de Transylvanie », — commence courageusement par l'affirmation, appuyée sur les Écritures, que « Dieu n'a pas créé les hommes pour les rois, mais

alors un évêque roumain, Sabbas, en rapports avec la Moldavie; *ibid.*, p. 1183, n° MMCCXVI. C'est de lui et pas de Sabbas Brancovitch, qui sera présenté dans la suite, que parle la lettre adressée par Rákóczy aux gens de Bistriţa, le montrant réfugié en Moldavie; *ibid.*, p. 1199, n° MMCCXLVIII. Et, en échange, dans le monastère de Moïse, dans le même Maramourèche, il y avait, à côté du prêtre, aussi un protopope; *ibid.*, p. 1190, n° MMCCXXX.

¹ Pour les conditions matérielles de la publication, J. Minea, dans les *Cercetări istorice*, V—VII, p. 350.

qu'il a choisi et installé les rois et les seigneurs pour les hommes », idée qu'on rencontre plus d'une fois dans les jugements de la chronique d'Ureche. Dans des paroles éloquentes est proclamée la suprématie de la culture, qui est « comme, dans une maison, la lumière au milieu de la nuit ». Rákóczy reçoit des éloges pour ses sympathies envers les « lettrés », qu'il envoie même en Occident, « pour apprendre fondamentalement la parole de Dieu telle qu'elle est dans les Écritures en hébreu et en grec ». Dans l'Église même des « Roumains qui vivent dans le pays de Sa Majesté » il a désiré voir la parole divine en roumain, ce qui manquait depuis longtemps. Il avait cherché donc parmi les « popes » des « prêtres lettrés et des hommes savants », capables d'employer en même temps les textes grecs et latins, et non seulement les textes en slavon suivant la coutume. On a fait venir, naturellement, de Târgoviște aussi des imprimeurs, des « typographes ». Il est déclaré que les textes sont d'abord celui en grec, puis la traduction de Saint-Jérôme, et, en ce qui concerne le texte slavon ou « serbe », c'est celui qui, depuis peu, avait paru à Moscou. On insiste sur la façon de les présenter, avec « le résumé pour tous les chapitres, et ce résumé est en vers ». On souligne la conservation des mots grecs lorsqu'il n'y a pas le correspondant en roumain, comme pour : synagogue, publicain, gangrène, et même ces « pierres précieuses qu'on ne connaît pas chez les Roumains, pour les noms d'hommes, de bois, de vêtements et de nombreux autres dont la signification roumaine est inconnue, et nous les avons conservés en grec parce que d'autres langues en ont agi de la même façon ». Et, maintenant, vient ce passage, souvent cité, où se montre la préoccupation que le texte, employant des mots courants, puisse être compris par tous, regrettant seulement que les Roumains, étant « répandus » dans plusieurs pays, aient été contraints d'emprunter à d'autres nations des éléments étrangers, de circulation purement locale. Et ce principe, si sain, est fixé, ne pouvant partir que d'une raison éclairée, ayant l'instinct de ce qu'il faut pour arriver au style unitaire désiré : « les Roumains ne parlent pas dans toutes les régions de la même façon, et même, dans aucun pays, tous dans la

même forme. C'est pourquoi il est difficile d'écrire de façon à être compris par tous, car les uns nomment un objet d'une façon et les autres d'une autre, soit qu'il s'agisse du vêtement, des vases, ou de tant d'autres objets qu'ils ne nomment pas de la même manière. Mais je sais bien que les paroles doivent être comme la monnaie, car la monnaie est bonne qui est acceptée par tous les pays; de même sont bons les termes que tous comprennent. C'est pourquoi nous nous sommes efforcés, selon notre possibilité, d'écrire de façon à être compris par tous les lecteurs. Mais, si tous ne comprennent pas, ce n'est pas de notre faute, mais de la faute de celui qui a répandu les Roumains au milieu d'autres pays, de manière à mêler leurs paroles avec celles d'autres langues, ne pouvant pas parler tous identiquement »¹.

Pour la première fois se posait un problème aussi difficile, et il recevait une solution si sage. Quelle différence entre ce ton et celui du pauvre prédicateur pour Lugoș et Caransebeș, qui parle une seule fois de la « nation magyare », dans laquelle il confond les siens ! Et ce métropolitain de Transylvanie, qui connaît les différences de vocabulaire d'un pays à l'autre, montre avoir vécu lui-même parmi d'autres Roumains que ceux de Transylvanie d'où il paraît être originaire. Ceci confirme l'opinion que, étant difficile qu'une nation ait, en même temps, deux lettrés d'une valeur égale, ce chef des Roumains de Transylvanie a pu être pris, peut-être même par l'intervention du prince Basile, à l'époque où il était en bons rapports avec Georges Rákóczy I-er, de cette Moldavie, où Siméon aurait rempli des fonctions de didascale à l'école des Trois Hiérarques². Le nom d'Étienne étant probablement en rapport, ainsi que nous venons de le dire, avec celui du métropolitain de Valachie, ce Siméon Étienne, qui tenait, du reste,

¹ Bianu et Hodoș, loc. cit., p. 170.

² Cette opinion, combattue par M. Păclișanu, *Cultura creștină*, XIX, pp. 45—46, a rencontré cependant un meilleur accueil de la part de M. Șiadbei, *Cercetări asupra cronicelor moldovene*, Jassy 1939 (ressemblances de style). La date à laquelle le didascale a revu la chronique d'Ureche, ce qui s'opposerait, d'après le critique, à notre hypothèse, n'est qu'une conjecture de l'éditeur de cette chronique et ne peut pas servir de base pour une argumentation.

d'après la coutume calviniste, comme pour Georges Gennadius et Élie Ioreste (le second nom étant celui de moine), à conserver son nom de laïc, représenterait donc, sous plus d'un rapport, cette unité roumaine qu'il recommandait concernant la langue littéraire et d'Église pour réunir ceux qui sont si largement « répandus ».

Le même esprit anime au même niveau le Psautier, d'Alba-Julia, en 1651, portant un titre hébreu et roumain en même temps, ce dernier étant « Cântarea ». Le titre proclame qu'il a été tiré directement de l'original hébreu. Avec le même souci de ne pas troubler l'orthodoxie, de sorte que ce beau livre puisse circuler partout, Siméon Étienne explique, dans le même style, si sûr et si coulant, pour les lecteurs de partout, les conditions de son nouvel ouvrage et le but qu'il poursuit. Et, pour le mieux éclairer, il dit sagement à ceux qui étaient habitués au slavon : « C'est une belle chose que le don de Dieu de connaître plusieurs langues; seulement, il faut vivre au milieu d'elles, pour que le lecteur comprenne ce qu'on dit, car autrement personne ne pourra gagner une consolation à la lecture de la parole sacrée ». Il demande donc le parler vivant de la nation pour la messe, mais, pour éviter de blesser les Orientaux, il cherche à prouver la mauvaise influence d'une langue étrangère dans l'Église seulement concernant les catholiques : « Les Papes romains et ces Franciscains paresseux et ces paters qu'on appelle pères, ces prédicateurs et ces nonnes qui ne savent rien, mais chantent la prière dominicale, les Ave-Maria et les Psaumes en langue étrangère, sans aucune connaissance »¹. Les auteurs de la préface, ces connaisseurs d'hébreu, mentionnent « Siméon Étienne, le métropolitain du Siège de Belgrade », conservant pour eux leurs droits d'auteurs.

C'est un travail savant, qui tient à donner, comme dans les publications hongroises et occidentales, les différences entre la forme grecque et celle d'où on est parti².

¹ L'orthographe continue à être moldave.

² Voy. les préfaces, *ibid.*, p. 184 et suiv. (M. Aurelian Sacerdoțeanu a réuni dans une seule publication toutes ces préfaces). Cf. aussi Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, XIII (sur la princesse Hélène et l'impression).

CHAPITRE IX

CATASTROPHE DU PRINCE BASILE

Bientôt, l'impression et les soucis de culture disparaissent devant la tragédie que la vanité de Rákóczy préparait à la Moldavie, mais qui devait atteindre ensuite aussi ceux qui renverseront Basile, portant le même dommage à la Valachie et à la Transylvanie.

On ne peut pas admettre que, pendant l'hiver de 1653, Matthieu se soit senti si menacé par Basile qu'il eût dû chercher un abri dans les montagnes, avec ses boïars, tout en implorant le secours du Transylvain¹, car le prince de Valachie avait, ainsi qu'on le verra bientôt, les moyens de combattre contre un ennemi quelconque. Il est question dans l'acte, non daté, qu'on a invoqué², d'une ancienne panique du côté des Turcs. L'attaque contre le Moldave vint donc de Rákóczy, qui s'était entendu, depuis longtemps, avec le logothète qui désirait le trône.

Celui-ci, Georges Étienne, qui gardait, depuis longtemps, le secret de toutes les négociations les plus étendues entre Basile et Rákóczy³, avait été de nouveau envoyé en Tran-

¹ *Török-Mag. emlékek*, V, p. 427 et suiv.

² Sârbu, ouvr. cité, pp. 322—323 et p. 322, note 1. Le fragment sur les pages 425—427 de la publication magyare, lui aussi sans date, ne peut pas être contemporain: il est question, de la part d'un envoyé valaque, d'une guerre préventive contre Lupu; les Turcs pourraient être achetés et, en tout cas, un lien s'établirait avec la Moldavie, comme celui sous Michel-le-Brave. Cf. Sârbu, ouvr. cité, p. 323 et note 1.

³ Voy. sa lettre de 1648 à Rákóczy pour « des questions qui sont pour le bien de Ta Majesté et de la maison de Ta Majesté » et qui pourraient être confiées seulement à Jean Kemény, dans Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 25—26, n° xxxv.

sylvanie, en même temps que le serdar Étienne chez les Valaques, pour donner des assurances d'amitié des deux côtés¹. Et il revint avec des informations si trompeuses, que Basile qui, se trouvant à Hotin pour des négociations, croyait qu'il est sur le point de faire conclure la paix entre Polonais et Cosaques, commença, sous la pression de ceux qui se plaignaient que les impôts sont trop lourds, par licencier ses mercenaires². Il avait avec lui les Allemands déjà mentionnés, venus de Pologne, et un certain nombre de Hongrois, sous un Jean Szilágyi³. Une partie des armées se dirigea donc, comme s'il avait été question d'une simple affaire avec les Tatars, sous le commandement du serdar, vers le Dniestr⁴.

Une lettre adressée, le 2 avril, par Rákóczy aux gens de Bistrița leur ordonnait de fermer les défilés⁵, ce qui montre que, dès lors, tout était préparé pour l'invasion, qui devait s'accomplir par le défilé de Trotuș, sous la conduite de Jean Kemény, celui qui avait été envoyé pour les noces de Roxane, et le logothète déloyal, qui déjà s'était entendu avec les Transylvains, avait demandé la permission de se rendre à ses villages du côté de la montagne⁶, car sa femme est grièvement malade.

Le prince de Moldavie apprit ce qu'on lui préparait par une lettre venant, comme si un mercenaire étranger l'avait écrite, aux boïars Ciogolea, dont l'un, Petrașcu, était le beau-frère de Georges Étienne, boïars qui étaient entrés dans le complot⁷. Ils furent arrêtés, et des soldats furent envoyés chercher le logothète lui-même, qui se trouvait cependant en ce moment au milieu de ses alliés étrangers; le serdar qu'on

¹ Kraus, p. 198. Cf., pour la date, mal assurée, Sârbu, ouvr. cité, p. 324, note 2.

² Paul d'Alep. Sur le chef des Allemands, Veress, ouvr. cit., X, n° 175.

³ Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 1161—1162, n° MMCLXI; p. 1167, n° MMCLXX.

⁴ Voy. aussi Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CCXLIV.

⁵ Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1213, n° MMCCCLXXVIII.

⁶ Sârbu, ouvr. cité, p. 324.

⁷ Pour Constantin, qui se trouvait alors sur sa terre, à Calafendești; voy. Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1212, n° MMCCCLXXVI.

avait rappelé du Dniestr osa venir, et il fut exécuté, avec les deux Ciogolea, au moment même où Basile était prêt à aller se renfermer dans sa forteresse de Hotin ¹.

En ce moment, Kemény s'était déjà réuni aux Valaques, qui, sous le commandement de Diicul, avaient pénétré par Focşani, et le groupe destiné à appuyer la révolte se trouvait à Roman ². Mais le pays restait calme, et c'est en vain que Rákóczy demandait, le 15 du mois, « si le peuple se groupe autour du prince ou autour de notre armée, ou bien s'il s'est enfui et dispersé » ³. C'est aussi en vain qu'on chercha les boïars dont on se croyait assuré: Şeptelici et deux autres ⁴. « Le pays lui-même était plein de haine », assure Miron Costin, mais il ne se mettait pas en mouvement ⁵.

L'établissement de Georges Étienne ⁶, arrivé le jour des Pâques Fleuries ⁷ se fit d'après les anciennes coutumes décrites par Paul d'Alep, qui accompagnait le patriarche syrien d'Antioche, mais il n'en était pas moins un prince nommé par Rákóczy, imposé par la force de cet étranger, installé par ce général magyar, qui prenait des attitudes de vice-roi. Miron Costin reproduit la scène qui avait échappé aux clercs asiatiques. Devant Diicul, qui semble avoir voulu ce trône moldave pour lui-même, la multitude, rassemblée de partout pour prendre part à la destruction d'un régime brillant, mais pesant pour le pays, se rendit vers Jean Kemény, en s'écriant: « nous voulons que le logothète Étienne Georges soit notre prince ». Et Jean Kemény répondit: « qu'il en soit selon votre désir » ⁸. C'était la même chose que lorsque, une soixantaine d'années auparavant, avait été établi, par les soldats hongrois du prince Aaron, au nom de Sigismond Báthory, un

¹ Miron Costin, pp. 323—326.

² *Ibid.*, p. 326.

³ Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 1212—1213, n° MMCCLXXX.

⁴ N° suivant.

⁵ P. 326.

⁶ Démétrius Cantémir, dans son *Hronic*, le croit lié à la famille des Báthory; p. 26.

⁷ *Magazinul istoric*, IV, p. 323. Douze boïars allèrent aussitôt à la Porte avec des dénonciations contre Basile; Hurmuzaki, *Fragm.*, III.

⁸ P. 326.

autre prince Étienne, Răzvan. Donc le nom d'Étienne-le-Grand était, pour la seconde fois, profané pour un règne décidé par les étrangers, par cette Transylvanie hongroise et privilégiée qui, suivant ses buts, avait regardé toujours avec mépris et haine tout ce qui se passait dans les pays roumains ¹.

L'évêque de Huși, Gédéon, fut celui qui, dans l'église du vieil Étienne, Saint-Nicolas près la Cour, accomplit la cérémonie de la consécration sur celui qui, jusque là, avait été le conseiller de Basile. Quant à Barlaam, il avait refusé de bénir l'usurpateur et s'était cherché un abri sous la montagne, où résistait la forteresse de Neamț, contenant le trésor du prince fuyard ².

La poursuite de Basile, qui avait envoyé les ambassadeurs de son désespoir à Timoszek et au staroste de Kameniec, un ancien obligé ³, fut aussitôt commencée. Le 24 avril, le prince de Transylvanie était sûr que la forteresse de Hotin avait été déjà prise ⁴. De fait, l'occupation eu lieu sans combat; encore une fois, l'armée de l'ancien prince, où il y avait des boïars avec leurs contingents, les mercenaires, puis les trabants, avec un Cara, qui paraît avoir été Grec, avec environ soixante seïmens que Basile avait empruntés, de même que Matthieu, à la nouvelle armée des Turcs contre les janissaires et contre les spahis toujours en révolte, et un reste d'une centaine d'Allemands, avait refusé de combattre. Les réfugiés, dépouillés en chemin par les habitants de Hotin, auxquels avait été donné un nouveau burgrave, Hâjdău, passèrent donc le Dniestr, pendant que les boïars et l'armée, avec les canons, allaient capituler à Jassy, devant Georges Étienne.

¹ Dans sa lettre du 28 août 1653, Rákóczy considérait Georges Étienne comme un « prince élu »; Hurmuzaki, V, p. 15, n° XIX. Voy. aussi l'opinion de Paul Palfy dans le n° suivant.

² *Ibid.*

³ Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 1213—1214, n° MMCLXXX.

⁴ Miron Costin, p. 327. Miron Costin fut lui-même envoyé dans cette direction. La réponse du 2 mai, dans Iorga, *Acte și fragm.*, I, pp. 218—219. On lui recommandait de s'adresser aux Cosaques! Le commandant des Hongrois intervenait auprès des Polonais pour le nouveau prince; *ibid.*

Basile, qui avait reçu par son neveu, Étienne, son trésor de Neamț, n'avait avec lui que son frère Georges et les deux Cantacuzène¹. Les Polonais ne voulurent pas l'aider, mais lui accordèrent une pleine hospitalité².

Timoszek, dont le père avait promis tout secours à son parent moldave, même s'il devait venir en personne³, n'arriva pas par cette voie, mais par l'ancien gué de Soroca, se dirigeant tout droit vers Jassy⁴.

Dans cette guerre, préparée d'une façon si savante, l'hypocrisie, provoquée aussi par la crainte des Turcs, dominait. Diicul, qui n'avait pas pu atteindre son but était parti, Kemény avait renvoyé par Oituz ses canons et ses meilleures troupes allemandes, sur lesquelles s'étaient jetés au passage les ouvriers hongrois des salines d'Ocna⁵. Ceci bien que le nouveau prince, avec les évêques, les boïars, « les soldats et tous les principaux rangs », lui eussent donné, d'après son désir, un certificat que l'arrivée en Moldavie de cette armée s'est faite, « non pas autrement, mais d'après notre désir et contre celui qui avait révolté le pays, prince de nom seulement, mais en fait un ennemi, pour qu'il nous sauve nous, les habitants du pays » dans la compagnie du « prince Matthieu », et qu'ils s'étaient

¹ Miron Costin, p. 328. Cf. J. Tanoviceanu, dans l'*Arch. soc. științ. și lit. din Iași*, loc. cit.

² Voy. la lettre du 2 avril de Rákóczy au Palatin de Hongrie; Hurmuzaki, V, p. 15, n° XIX. Pour la façon dont fut reçue à Vienne la nouvelle de la chute de Basile, peu sûre, *ibid.*, IX, pp. 19—20, n° XXXIII. Voy. aussi les n°s suiv., aussi, pour les combats du mois de mai, avec la dispersion sous Jassy des Valaques; pp. 21—22, n° XXXVI. On considérait Basile comme étant « arrêté » par son gendre; voy. aussi p. 23, n° XXXVIII. Le prince chassé aurait envoyé aussi un émissaire à l'empereur; *ibid.*, n° XXXVIII.

³ Iorga, *Acte și fragm.*, I, pp. 216—217 (de Tchiguirine, 18 avril). La lettre adressée par Timoszek à « son père moldave » suit. Voy. aussi l'article de M. G. J. Constantin, dans la *Rev. Ist.*, 1938.

⁴ Voy. aussi la lettre datée du 3 mai de Basile à Potocki, dans Iorga, *Acte și fragm.*, I, p. 220. Il est question aussi de l'ancien emplacement de combat, Cornul-lui-Sas.

⁵ Alexandre Costin, frère de Miron, qui était le chef des mercenaires allemands, étant suspecté, fut enfermé dans la forteresse de Făgăraș; Miron Costin, p. 332. Voy. aussi Hurmuzaki, V, à la date du 28 avril. Voy. Iorga, dans *Conv. lit.*, XXXIV, pp. 926—928.

comportés, « non pas comme des ennemis, mais comme nos indigènes, d'une façon décente et douce »¹. De cette façon, à Popricani, sur la Jijia, les Cosaques, au nombre de 8.000, auxquels s'étaient ajoutés des Bessarabiens, les Hânțești, adversaire de ceux de Orheiu, qui étaient les amis du nouveau prince, et un certain nombre de fidèles de l'ancien prince purent gagner la victoire sur les trabants, qui furent en grande partie massacrés. Les cavaliers transylvains et les partisans du nouveau règne avaient bien combattu, réussissant d'abord à repousser l'attaque de cette furieuse cavalerie des Cosaques, mais, le lendemain, ces soldats, qui n'avaient aucun but à poursuivre, commencèrent à se disperser². Le gendre de Basile présida à une nouvelle dévastation de la Moldavie, restant lui-même à Jassy, où, à côté du neveu de Basile, l'échanson Étienne, il attendait le maître légitime, contre lequel du reste les Turcs n'avaient pris aucune mesure³.

De son côté, Basile revenait par la Bucovine. Après quelques jours, le 28 avril, il était dans sa maison princière, et Timoszek allait s'établir au couvent de Galata, où il agissait à sa guise, allant jusqu'à tuer, au milieu d'un banquet, le secrétaire polonais de son père⁴, et il menaçait même les deux Cantacuzène⁵. Le 22 mai, Rákóczy doutait que Basile eût pu regagner sa capitale.

Mais le prince de Transylvanie voulait cette fois descendre du côté de Brașov pour accourir lui-même, par cette voie plus sûre, contre le Moldave, qui préparait déjà sa vengeance sur

¹ Iorga, dans le *Bul. Com. Ist.*, II, p. 219, n° XLII.

² Voy. aussi la lettre de Basile, dans Hurmuzaki, V, p. 17.

³ Miron Costin, pp. 330—331.

⁴ Basile se plaint pour cet assassinat de Kutnarski au général polonais, le 19 mai; Iorga, *Acte și fragm.*, I, pp. 220—221. Le récit de Miron Costin se montre brillamment véridique aussi sur cet incident sanglant. Timoszek avait l'habitude de blesser et de tuer même ses officiers. Il s'excusa pour le meurtre du malheureux secrétaire par l'ordre formel qu'il avait eu de son père; *ibid.* Certains des Cosaques mêmes furent frappés parce qu'ils ne l'avaient pas empêché, étant ivres, de tuer Kutnarski; Hurmuzaki, IX, p. 25, n° XLI.

⁵ Miron Costin, p. 332.

Matthieu, et il se vantait que, « s'il rencontre en route les Cosaques, il les chassera du pays »¹.

La passion de revanche, approuvée par les Turcs eux-mêmes², de Basile qui, accordant une large amnistie, avait appelé tout le pays autour de lui, fut foudroyante³. Les Cosaques allaient devant sur la route de Bârlad, atteignant près de cette ville la place où Étienne-le-Grand avait remporté sa grande victoire. Le nombre des habitants qui accourait vers l'ancien prince prouvait combien s'était trompé dans ses calculs ce Transylvain violent et toujours pressé.

Les épisodes des guerres antérieures entre Moldaves et Valaques, à partir du vieil Étienne jusqu'à Jean-le-Terrible, se répétèrent à cette occasion. La partie valaque de la ville de Focșani fut incendiée, de même que les villages voisins, par la cruauté des Cosaques. Diicul, dans le camp duquel se trouvait Étienne avec quelques jeunes gens, n'arriva pas à arrêter l'invasion. Cosaques et Moldaves se déversaient des collines vers la grande route de Târgoviște⁴.

L'amour qu'on conservait à Matthieu, les vieux et les jeunes se réunissant dans ce sentiment, le calme avec lequel le vieillard conduisit la bataille de Finta, mais aussi la bonne fortune et le vrai miracle d'une pluie violente frappant le visage de ses ennemis épargnèrent au prince de Valachie une défaite catastrophale, qui aurait envoyé en exil ses dernières années.

Le combat fut livré d'abord à Șoplea, entre les rivières de Ialomița et de Teleajen, puis devant le village même de Finta, le 27 mai. Au commencement, les seïmens valaques, qui se retirèrent en ordre, furent repoussés, et Timoszek, qui décidait tout en maître, put passer une nuit à Cocorești,

¹ Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 1215—1216, n° MMCCLXXXIII.

² Hurmuzaki, *Fragm.*, III pp. 181—185. Mais les Turcs finiront par faire l'éloge de Matthieu; *ibid.*

³ En ce moment, Matthieu cherchait un appui chez les Polonais, auxquels écrivait aussi Rákóczy; voy. Hurmuzaki, IX, p. 22.

⁴ Voy. la description autrichienne dans Hurmuzaki, *Fragm.*, III, p. 188 et suiv.

où se conserve l'ancienne église. Mais l'avance du lendemain fut accomplie d'une façon dispersée, car le jeune Cosaque regardait avec envie la part qu'avaient eu à la victoire les Moldaves eux-mêmes. Ceux-ci, avec les Allemands qu'ils avaient à leurs côtés, arrivèrent à repousser les « Rouges » des Valaques, qu'on avait placés au premier rang, jusqu'aux tentes, par dessus les fossés que Matthieu avait fait creuser. Le prince lui-même, bien que blessé au pied, ne voulait pas se retirer du front. Fier de ce qui avait pu être accompli en ce moment, Miron Costin, qui avait été élevé dans les traditions chevaleresques des Polonais, écrit : « Personne ne pourrait dire qu cette attaque ne fut pas celle d'hommes braves ». Mais Matthieu, avec ses canons, rétablit le combat à l'aile droite, pour revenir au centre. Le dernier assaut, par lequel les Cosaques croyaient pouvoir regagner la victoire, fut affronté par les Polonais se trouvant au milieu de l'armée valaque, qui avaient beaucoup à payer aux Cosaques. La pluie qui intervint alors décida le désastre de l'armée avec laquelle Basile avait cru pouvoir entrer vainqueur à Târgoviște. Avec sa grande bravoure, reconnue même par les ennemis, mais aussi avec ces « paroles douces et bonnes », que trouvait toujours ce magnifique vieillard, Matthieu s'était assuré ainsi une fin sereine entre ceux qui l'aimaient pour l'amour infini qu'il avait eu lui-même envers tous ¹.

« La bonne et joyeuse nouvelle » de la défaite « de cet envieux » était communiquée par la princesse Hélène, abritée à Rucăr, à la femme du maire de Brașov : « Toute la cavalerie de Basile est tombée, et l'infanterie, restée seule, s'est enfermée entre les chariots du camp... ; or les armées de mon prince les ont entourés de tous côtés », de sorte que, dit la lettre, qui aura été rédigée par le frère d'Hélène, Udriște Năsturel, « on espère détruire la témérité des ennemis » ².

¹ Miron Costin et la Chronique valaque, dans *Magazinul Istoric*, loc. cit. Le nombre de ceux qui tombèrent est, dans la chronique valaque, de 3.000, de 4.000, dans la lettre d'un Hongrois ; Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1220, n^o MMCCCLXXXVII. Seize canons furent pris ; *ibid.*

² T. G. Bulat, dans la *Rev. Ist.*, XII, pp. 18—19.

Le 31 du même mois, Rákóczy, qui, bien qu'appelé au secours¹, n'avait contribué en rien, ainsi qu'il y aurait été obligé, à cette bataille, par laquelle avait été sauvé le trône de Matthieu, la considère cependant comme un exploit personnel, et il pensait l'exploiter à son profit. Il se vante d'avoir laissé à Étienne de 600 à 700 soldats transylvains, dont une partie serait tombée en combattant. Il laisse entendre que, s'il n'a pas participé lui-même au combat, c'est parce que son allié valaque a tenu à le gagner lui seul, et il ajoute que, même après la victoire, il a été prié de ne pas descendre dans le pays, ce qui certainement était absolument inutile pour la guerre et dangereux pour la tranquillité et la fortune des habitants. Il était décidé à rester encore dans son camp de Feldioara, d'où il aidera aussi, par des troupes fraîches, au rétablissement de Georges Étienne². Après quelques jours, il demandait, non sans quelque appréhension, si le vaincu ne prépare pas une autre guerre³. Il présentait Basile devant les Turcs comme un nouveau Michel-le-Brave, qui se serait entendu même avec l'empereur⁴. Mais, pour rétablir le nouveau prince de Moldavie, ni Rákóczy, ni Matthieu ne voulaient prendre la responsabilité⁵.

On croyait que Basile avait été déjà remplacé par les Turcs, qui supportaient toutes les témérités, mais ne pardonnaient jamais aux vaincus⁶. Mais, vers la fin de juin, il est encore à Jassy, car son adversaire avait très peu de soldats, même venus du côté valaque, de sorte qu'il s'attardait sur la frontière⁷. Mais Timoszek avait quitté la Moldavie⁸,

¹ *Mon. Hung. Hist. Dipl.*, XXIV, p. 456 et suiv.; *Tört. Tár*, 1889, pp. 461—462. Voy. aussi le récit étendu, mais confus, de la chronique saxonne de Kraus.

² Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 1216—1217, n° MMCCCLXXXIV.

³ *Ibid.*, n° suivant. Dans une lettre du dignitaire transylvain Étienne Sulyok, réapparaissent les deux Şeptelici, Élie et Georges; *ibid.*, p. 1219, n° MMCCCLXXXVI. Pour Élie Şeptelici, *ibid.*, p. 1243, n° MMCCCXVII.

⁴ Hurmuzaki, *Fragm.*, III, pp. 185—186.

⁵ *Mon. Hung. Hist., Dipl.*, XXIV, p. 460. Les Turcs eux-mêmes conseillaient la paix; Sârbu, ouvr. cité, pp. 337—338.

⁶ Cf. *ibid.* et Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 1221—1222, n° MMCCCLXXXIX.

⁷ *Ibid.*, p. 1222, n° MMCCXC.

⁸ Voy. aussi *ibid.*, n° suivant.

les siens étant poursuivis par les paysans guerriers de Orheiu et de Lăpușna¹. Sans un puissant secours transylvain, car, à son tour, Matthieu n'entendait pas continuer la guerre, se contentant de permettre qu'Étienne enrôle ceux qu'il peut parmi les trabants, à côté de l'ancien secours des 400 seïmens, Basile, qui ne pouvait pas être attaqué avec si peu de moyens, serait resté et aurait réussi, par les sacrifices habituels d'argent, à se gagner l'appui de la Porte.

Il fallut donc qu'arrivent les Hongrois de Jean Boros, pour que la petite troupe de Georges Étienne, jusque là cachée entre le Séreth et la montagne, avec toute espèce de jeunes petits boïars indigènes, car, parmi les grands, seul Sturdza restait avec l'usurpateur, pour que ce groupe armé avance de Roman vers Jassy. Une bataille fut livrée près de la capitale, à Sârca, et Basile, déjà vieilli, employa toute son énergie, toute sa fierté offensée et toute sa haine contre le traître qu'il avait devant lui, pour essayer de vaincre. Mais, encore une fois, il fut abandonné par son armée, qui s'éparilla aussitôt dans cette plaine du Bahluiu; le frère même du prince fut fait prisonnier, et il restera pendant longtemps enfermé en Transylvanie (16 juillet²). Gardé par ses fidèles Hâncesti, Basile dut quitter de nouveau le pays, se fixant, pour le moment, dans une bourgade cosaque au-delà du Dniestr³.

Le vainqueur, qui n'avait pas attendu un succès si rapide, n'avait que le charge de prendre Suceava, où s'étaient réfugiés, depuis longtemps, la princesse et son fils, lui-même un Étienne. L'ancienne capitale revécut les moments où, un siècle auparavant, le Despote était assiégé par les troupes

¹ *Ibid.*, p. 1225, n° MMCCXCIII. Miron Costin présente ces gens de Besarabie, avec les Hâncesti, envoyés contre le prince Étienne; p. 338.

² Une description exacte, dans la lettre de Rákóczy au Palatin de Hongrie (Brașov, 19 juillet); Hurmuzaki, V, pp. 19—20, n° xxvi. Le prince de Transylvanie croyait que Basile lui-même pourrait être parmi les prisonniers. On parlait cependant aussi de conflits entre les paysans et les Hongrois de l'invasion; voy. ce qu'écrit l'évêque de Gran; *ibid.*, p. 21.

³ Voy. les informations fournies par Étienne Sulyok, de Radnot, où se trouvait alors le prince de Transylvanie; Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1227 et suiv., et celles dans les *Acte și fragm.*, I, p. 227 et suiv. Cf. aussi Hurmuzaki, *Doc.*, VI, IX¹, et *Fragm.*, III, p. 178 et suiv.

de Jean Sigismond Zápolya. Comme alors, en tête des assiégés, il y avait les Hongrois, arrivés de nouveau, sous un Étienne Petky. Le roi de Pologne lui-même, qui avait conclu une alliance avec Rákóczy¹, avait envoyé maintenant un secours de mille cavaliers, au nouveau voisin, qui combattait contre Timoszek, revenu pour défendre la famille de sa femme et la fortune de son beau-père.

Le siège de Suceava, qui dura plusieurs mois, fut surtout à la charge des Polonais de Konracki et de Döhnhoff, animés par le désir de se venger des Cosaques. Un nouveau secours transylvain ne vint que vers la fin, sous Jean Kemény.

Ce siège dura jusqu'au moment où Timoszek, blessé au genou par un boulet, mourut en quelques heures. Aussitôt, les Cosaques capitulèrent, à condition de pouvoir sortir avec armes et bagages². Les Polonais gagnèrent ainsi leur plus grande victoire sur ces anciens ennemis³. Prisonnière, la princesse Catherine fut menée par le nouveau prince, qui osa s'en prendre à elle, dans son village de Buciulești⁴, et les neveux de Basile, qui, lui-même, apparut un moment sur le Pruth⁵, avec quelques Tatars, avait dû partir pour chercher un nouveau refuge chez le khan⁶, puis à la Porte, furent tués. Ainsi

¹ Iorga, *Acte și fragm.*, I, p. 223, n° 1. Les négociations avec le général de Pologne; *ibid.*, p. 223 et suiv. Cf. Sârbu, ouvr. cité, pp. 338—340 (d'après les actes dans *Tört. Tár*, 1889, pp. 462—466).

² L'acte même de la capitulation, signé par le nouveau chef, Nicolas Féodorovitch, et conclu aussi à l'égard des deux princes roumains, dans Iorga, *Acte și Fragm.*, I, pp. 236—237, et dans l'*Istoria* de Maiolino Bisaccioni, p. 424 (reproduit dans l'*Arch. soc. št. și lit.*, IV). Le bulletin de victoire de Rákóczy, 12 octobre; Hurmuzaki, V, p. 32, n° XXIX.

³ En signe de reconnaissance, Georges Étienne envoie au roi « soixante vaches jeunes, quarante vases de vin, quarante tonneaux de cidre et autres cadeaux »; Iorga, *Acte și fragm.*, I, p. 238. La moitié des drapeaux fut envoyée au roi, l'autre à Rákóczy; *ibid.*, p. 239, n° 1.

⁴ Voy. le récit contemporain dans la Chronique valaque: « Atuncea plângea mult, întrând în inima ei spaima și groaza mare »: « Alors, elle pleura beaucoup, car son cœur était saisi de peur et d'une grande terreur », p. 327. Des renseignements supplémentaires, dans Veress, ouvr. cité, X, no. 82.

⁵ De Rachkov, où il avait attendu; Iorga, *Acte și fragm.*, I, p. 228, note 2.

⁶ On croyait, en juillet 1654, qu'il est là enchaîné; Hurmuzaki, V, p. 25, n° XXXIII. Cf., pour son séjour aux Sept-Tours de Constantinople, *ibid.*, p. 27, n° XXXVII.

périssent le brave échanson Étienne, fils du hatman Georges, qui était lui-même prisonnier, et les fils de l'autre frère, et hetman lui aussi, Gabriel, Alexandre et Ienachi¹. On jeta en prison aussi les deux Cantacuzène, confiés à ce grand armache, Grégoire Hăbășescu, c'est-à-dire l'« Abyssinien », dans lequel le nouveau prince avait une confiance particulière. Il fallut une intervention des Valaques, sous l'influence du troisième Cantacuzène, leur frère, Constantin le postelnic, très influent auprès de Matthieu, pour qu'ils soient épargnés². Seuls les frères de ces derniers, Radu le stolnic, Abaza le sloudchar et quelques autres purent s'échapper; Georges avait laissé aussi deux filles, Mariette et Hélène, cette dernière la femme du douanier Ursachi³.

¹ Miron Costin, p. 347.

² Constantin le Capitaine, éd. Iorga, pp. 131—132.

³ Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CCLVIII, note 1. La princesse Roxane avait un procès, pour de l'argent prêté, avec les fils de Gabriel; *ibid.*



Fig. 19. — Pierre tombale de Matthieu Băsărabă, au couvent d'Arnota.

CHAPITRE X

DERNIÈRES ANNÉES DU PRINCE DE VALACHIE MATTHIEU

Mais l'état d'esprit qui avait amené cette chute, que Basile ne croyait pas définitive, s'appuyant sur sa grande fortune, qui pouvait lui gagner l'amitié des Turcs, ce penchant contre le régime d'obéissance et de splendeur monarchique inauguré par Radu Mihnea passa aussi chez les Valaques. Il produisit le premier mouvement des soldats contre l'autorité et le prestige, jusque là intacts, de Matthieu, retenu pendant longtemps au lit par cette blessure de Finta qui lui causait de grandes souffrances.

La Chronique de Valachie, qui contient un récit contemporain, parle, elle seule, de la « mauvaise disposition de ces soldats et surtout des dorobants (trabants), des seïmens et des autres régiments », que « le prince Matthieu avait beaucoup engraisés, les rassemblant tous de pays étrangers, où ils étaient très pauvres ». Suit la description des souffrances morales du prince vieilli sous le poids des soucis de son pays : « Le diable entra en eux tous, et ils en devinrent fous, commençant à n'observer rien de ses ordres, mais ils se moquaient de lui et, chaque jour, ils hurlaient à sa Cour, et prenaient les canons pour les faire sortir aux environs, et entraient dans les chambres du palais où il gisait, l'attristant par leurs vantardises, prétendant que ce sont eux qui ont gagné la guerre contre les Cosaques, et demandant qu'on leur donne, en échange, trois fois leur salaire, et que sinon ils briseront la porte de la chambre du Trésor et prendront eux-mêmes ce qu'ils voudront. Ils l'attristaient de plusieurs façons, l'in-

vitant à quitter le trône et à se faire moine, car ils disaient qu'il a vieilli et qu'il a perdu la raison. »

La fureur de cette soldatesque, qui ne se sentait plus de maître, se tourna naturellement contre le Gréco-Albanais qui était un des grands conseillers du prince: Ghinea (Ghin, nom albanais) Țucala (Tzoukalas, «le potier») ¹ et contre l'armach Radu, qu'on appelait «le marchand de choux», Vărzarul. Ils furent pris dans la maison même de Matthieu, où on avait fouillé dans tous les coins, et, les ayant battus, ils furent menés hors de la ville et tués. L'ancien conseiller princier, Socol de Cornățeani, dont on a tant de lettres adressées aux gens de Brașov, fut découvert, malade, chez lui, et eut le même sort.

Lorsqu'enfin Matthieu put se relever et faire un voyage de convalescence du côté de Curtea-de-Argheș, ville des anciens tombeaux princiers et du souvenir de ce Bășărabă Neagoe dont le vieillard affirmait énergiquement tirer sa généalogie, ce qui est, du reste, avéré aussi par le nom princier de son père, il trouva cette armée rangée devant les fossés de Târgoviște, non pas pour l'accueillir, mais pour l'empêcher d'entrer. «Car ils disaient que dorénavant ils ne veulent plus de lui comme prince et qu'il doit, ou bien sortir du pays, ou bien se faire moine. Donc, il resta avec tous ses boïars, ainsi, attristé, sous les fortifications de la ville, pendant trois jours, et ils ne permettaient pas même qu'on lui apporte du pain pour jouir de son propre bien et de tout l'honneur dû au prince. » Il dut se racheter. Néanmoins, l'anarchie continua: «Comme des loups faméliques, jour et nuit, ils hurlaient, et ils allaient dans les maisons des boïars comme des mendiants, pour les offenser et leur demander à boire. Personne ne pouvait leur résister, car ils étaient toujours ivres, gisant dans les caves avec leurs femmes et leurs enfants ². »

¹ Son fils était le logothète Costea; Constantin le Capitaine, éd. Iorga, p. 128, note 3. Pour ses fils Chrétien le kloutchar, Florescu l'échanson et Ienachi le spathaire; *ibid.*, p. 129, note 1.

² Voy. aussi le récit, d'une chronologie confuse, de Kraus. Un de leurs capitaines, Sima, récompensé pour la part qu'il avait eue à la bataille de Finta; Constantin le Capitaine, éd. Iorga, p. 127, note 2.

Comme à Constantinople, les soldats s'étaient transformés en habitants civils, avec leurs propriétés et leurs intérêts, cherchant leur gain et étant, ainsi qu'on le verra, à la disposition de toutes les intrigues. Des liens de parenté avaient été noués entre les étrangers et les dorobants, qui étaient des indigènes, de sorte qu'ils travaillaient comme un seul corps « politique » : Roumains et « Serbes » ensemble, les Serbes auxquels l'ancien protecteur de la tendance vers la liberté de ces Bulgares de fait avait donné tout un quartier de sa capitale, qui dure, sous ce nom, jusqu'à aujourd'hui.

Dans son désespoir, Matthieu aurait pensé à demander l'intervention armée de Rákóczy. Et le narrateur que nous avons deux fois cité pour présenter directement l'image de ces terribles mois va jusqu'à croire que le vieux père du pays aurait été en état de faire venir, pour détruire la rébellion, « 30.000 Tatars »¹.

De fait, au fond des troubles continuels, qui déshonoraient la fin d'un règne glorieux, il y avait aussi autre chose. L'héritage, qu'on croyait proche, du vieillard avait opposé l'un à l'autre ceux qui croyaient avoir un droit au trône de Valachie. On ne parlait plus de faire venir Michel, fils de Nicolas Petraşcu, que retenaient les Impériaux, l'employant en Pologne et jusque chez les Cosaques, car celui qui signait : « héritier de la Valachie »², mourut au milieu des étrangers³. A un moment, il avait pensé, poursuivant aussi le projet d'une révolte des Roumains de Transylvanie au nom de l'empereur, pour lui-même, à un mariage avec la princesse Roxane⁴. Les rivaux, prêts à recourir à tous les moyens,

¹ *Mag. ist.*, IV, pp. 327—330.

² Voy. la lettre de 1651, dans Hurmuzaki, IX, pp. 6—7, n° XI; pp. 11—12, n° XIV. Voy. aussi *ibid.*, pp. 16—17, n° XXVII; pp. 66—67, n° CXVII; pp. 92—93, n° CLVIII.

³ Hurmuzaki, V, pp. 4—7, nos v—VIII; p. 13, n° XVI; *Mon. Hung. Hist., Dipl.*, XXIII, p. 142. Sur sa famille, de nombreux renseignements, dans Veress, ouvr. cité, IX, nos 138, 141, etc.

⁴ Hurmuzaki, *Fragmente*, III, p. 215; *Mon. Hung. Hist., Dipl.*, XXIII, pp. 223—224. Il mourut en août-septembre, de la peste, et son corps, ayant été apporté à travers la Moldavie, fut placé certainement à côté de celui de son père et de celui de Radu Şerban, qui lui-même avait été transporté de Vienne dans son église de Comana; *ibid.*, p. 248.

étaient seulement Diicul, le neveu de Matthieu par sa sœur, qui avait été employé dans la dernière guerre de Moldavie, où il n'avait pas donné des preuves de capacité, mais son oncle le favorisait cependant, et ce fils de Radu Șerban qui, lui-même envoyé jadis avec des troupes en Hongrie, était, depuis quelque temps, négligé. Diicul étant le chef de l'armée, toute révolte militaire se dirigeait contre lui¹. Il faut ajouter à ces prétendants, sans que cet autre eût trouvé un appui matériel pour de pareilles prétentions, un beau-frère de ce voévode Michel, le trésorier Eustrate, qui avait épousé, ainsi que nous l'avons dit, la fille de Radu Șerban, revenu dans le pays, Anca, sa sœur Hélène étant mariée au boïar, riche et habile, Constantin Cantacuzène. Hélène, femme de Matthieu, venant à mourir au mois d'août 1653, l'influence, qui n'avait jamais été politique, d'Udriște Năsturel, son frère, occupé de ces traductions, auxquelles il ajouta un « Barlaam et Joasaph » en roumain, qui ne put pas être imprimé², disparut totalement. Resté seul avec les souffrances de son corps et de son âme, Matthieu attendait, dans des circonstances si tristes, une fin qui ne pouvait pas tarder et qu'il avait désirée lui-même comme une délivrance.

Cette mort lui arriva pendant les premiers jours du printemps de 1654. Devenu de nouveau malade, on l'avait exposé au soleil, ce jour du 9 avril, quand ses yeux, si fatigués et brûlés par les larmes, se fermèrent³.

Nous connaissons par le récit minutieux de Paul d'Alep dans quelles conditions modestes furent faites les funérailles, pour le moment pas à Arnota, nécropole de la famille, mais près de la princesse, dans l'église princière de Târgoviște, de celui qui avait administré et épargné le pays pendant deux dizaines d'années. Aussitôt, on s'empessa de procéder à l'élection, d'après la coutume introduite à partir de Radu Șerban, du nouveau maître. Diicul étant absent, car il se trou-

¹ Voy. Iorga, *Răscoala Seimenilor*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XXXIII.

² Voy. l'édition donnée par le général P. V. Năsturel.

³ Voy. aussi *Chron. Fuchsio-Lupino-Oltardinum*, II, p. 53. Voy. l'inscription sur sa tombe, dans Iorga, *Inscripții*, I, p. 204, n° 435.

vait à la campagne, près d'un enfant malade, Constantin fut proclamé sans aucune opposition. Puis, pour faire confirmer le nouvel élu, on employa le même moyen que jadis pour Matthieu. Une députation de « boïars, de Rouges et de prêtres »¹ fut envoyée à la Porte. Quand on obtint du Sultan, qui était un enfant, cette confirmation, il fallut ajouter au tribut habituel, envoyé déjà en été, un cadeau de 400.000 thalers, pris sur le riche héritage du prince mort.

A ce moment, un grand changement s'était passé aux frontières chrétiennes des pays roumains. En automne de cette année 1653, on avait vécu sous la menace d'une invasion des Tatars, qui avaient rompu maintenant leur alliance avec les Cosaques, réduits à se chercher une autre orientation. On voit Georges Étienne se retirer du côté de Roman, vers la moitié d'octobre, et Rákóczy lui-même s'intéresser, par un ambassadeur spécial, à la paix que ses amis polonais avaient conclue avec le khan, sans qu'il y fût compris, pas plus que le prince roumain². En février 1654, le nouveau prince de Moldavie écrivait à Kemény que quelque chose se prépare du côté des Cosaques, où sont venus, — mais il ne savait rien de l'arrivée du petit-fils de Michel-le-Brave —, des hommes de l'empereur, qui, maintenant, n'ayant plus de souci sur le Rhin et dans le monde germanique, pouvait penser à l'héritage politique de Rodolphe II. Il croyait qu'il est question d'une attaque des Cosaques et des Tatars, réunis, contre la Transylvanie et la Pologne en même temps. Les associés de 1652, qui avaient renversé Basile et les troupes autrichiennes, devraient soutenir cette action³. De fait, Chmilnitzki, ayant perdu son fils aîné, se dirigeait vers le tzar de Moscou et

¹ Une variante de la Chronique valaque présente comme membres de cette députation : Stroe Leurdeanu, Pană Filipescu, Georges Băleanu, Drăghici Cantacuzène logothète (fils de Constantin), Danciu Pârâianu, Georges Olănescu, Neagu Tătaru et Preda Bucșanu ; Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 268—269, n° c. Cf., en général, N. Băjenaru, *Domnia lui Constantin-Vodă Șerban.*

² La Chronique du pays et la compilation de Constantin le Capitaine ; Hurmuzaki, V², 29 juillet et 6 septembre 1654, 13 avril 1655.

³ *Ibid.*, pp. 241—242, n° LXXVI.

l'excitait à la guerre contre la Pologne, qui fut en effet bientôt ouverte, devenant le commencement et le sens même du mouvement orthodoxe et russe, qui se prononça de plus en plus. Dès le 3 mars, un traité avait été conclu avec Alexis Michailovitch.

Bientôt des ambassadeurs de la Russie impériale arrivèrent chez le prince roumain. Matthieu les écarta d'un geste fatigué, mais Georges Étienne n'hésita pas à les accueillir, malgré son alliance avec ce patron transylvain qu'il offensait sans cesse, lui demandant ce qu'il devait pour son installation, de sorte que, pendant longtemps, il dut s'en excuser dans ses lettres, rédigées dans un roumain pittoresque et naïf de vieux propriétaire de campagne, montrant que le « roi » peut le torturer autant qu'il veut, mais qu'il ne peut pas payer, lui, parce qu'il n'a pas de quoi. De Moscou, on lui parlait de choses beaucoup plus séduisantes pour son désir de consolider et assurer son règne: un simple serment sans tribut, une lutte chrétienne pour faire partir les Tatars du Boudchak et, éventuellement, aussi une défense commune contre les Turcs, sans compter la promesse d'un commerce important vers l'Orient, pour les intérêts duquel Basile lui-même avait envoyé, du reste, en 1653, le serdar Étienne sur le Dniestr; le serment fut prêté réciproquement, en grand secret, dans l'église d'Ivan Véliki, au Kremlin¹.

Rákóczy ne savait rien de cette violation du pacte; au contraire, on lui avait dit, de même qu'au roi de Pologne, l'autre patron, que rien n'a été conclu et que le prince de Moldavie a envoyé à Constantinople les lettres d'Alexis². De son côté, il était en bonnes relations avec celui même qu'il avait renversé. Basile, écrivant en roumain à son frère, qui était prisonnier en Transylvanie, pour montrer qu'il est content de son audience au Sultan, audience que jamais un

¹ Révélations par les déclarations du 24 décembre 1664 de Georges Étienne, pendant son exil; Hurmuzaki, IX. Cf. aussi Al. Lapedatu, *Din grijele și greutățile unei Domnii* (Correspondance de 1653—1654 avec Kemény), dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, XII.

² Hurmuzaki, *Fragm.*, III, pp. 211—212; Iorga, *Acte și fragm.*, I, pp. 240—243.

prince déposé n'avait eu et de son séjour aux Sept-Tours, où il était comme dans un vrai hôtel, recevant du maître des provisions, ajoutait avoir noué des rapports avec les représentants de la Transylvanie. Du reste, il considérait le prince de Valachie, Constantin, comme « un fils », et il recommandait à Georges le hatman de passer, après sa délivrance, du côté du Valaque pour venir ensuite avec les gens de Constantin à Constantinople; le khan, qui avait fait accompagner Basile d'un aga, avec une lettre de recommandation, à la Porte, était compté, lui aussi, parmi les amitiés qui devaient lui procurer la restauration. Et le souvenir de ce qu'il avait souffert se résumait dans cette sentence qui, tant de fois, se détache des lèvres des nôtres lorsqu'ils sont malheureux: « Dieu nous a punis pour nos péchés, donc il faut seulement l'en remercier et le prier, car il ne nous abandonnera pas »¹.

Nous ne connaissons aucune nouvelle obligation de Georges Étienne envers Rákóczy, qui attendait son heure pour arriver à la réalisation de son rêve polonais, malgré l'apparence des excellents rapports avec le roi Jean-Casimir, si menacé. Mais le Valaque Constantin se crut obligé lui-même de confirmer le pacte de Matthieu avec son voisin de Transylvanie, auquel il ne devait lui-même rien, ce qui le mettait dans une autre situation que son prédécesseur, d'abord accueilli et aidé, pour l'obtention de ce trône, par Georges Rákóczy I-er. Une rédaction par écrit des relations réciproques était d'autant plus nécessaire que le jeune Rákóczy se plaignait à la Porte de la sympathie que le nouveau prince de Valachie montre aux Cosaques et des fils mystérieux le relie au jeune Michel, qui conspirait en Transylvanie pour la cause impériale².

Une grande ambassade valaque, avec le trésorier Bunea Grădişteanu, ancien conseiller de Matthieu, le vieux logothète

¹ Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 30—31, n° XL. Il était question qu'il soit envoyé comme ambassadeur des Turcs auprès du tzar; Hurmuzaki, V², 25 septembre 1654.

² Hurmuzaki, *Fragm.*, III, p. 215.

Sabbas et Udriște Năsturel, vinrent conclure l'acte d'alliance¹. Les principaux boïars durent jurer, eux aussi, sur « l'amitié de voisins envers Sa Majesté le roi »²; entre autres, Constantin Cantacuzène, que le nouveau prince avait destitué de sa charge de postelnic: ce dernier recommandait à Rákóczy ses frères moldaves, qui avaient échappé au châtement par l'intervention seule de Constantin, assurant que ceux-ci conserveront le même souvenir reconnaissant à leur bienfaiteur³.

Ainsi, le successeur de Matthieu, bien qu'entouré de mercenaires auxquels il avait épargné « la dîme et l'impôt sur les brebis », « leur payant un kharadch intégral »⁴, crut pouvoir rétablir la haute situation de la Monarchie, par dessus l'agitation de ces soldats, qu'il redoutait aussi pour tout ce qui les liait à Diicul, inconsolable de n'avoir pas pu être lui-même « Constantin I-er, prince de Valachie ». En tout cas, il chercha à écarter au moins les étrangers d'où était partie la révolte, conservant les trabants roumains; le chef des seïmens aurait été même tué⁵.

Comme il fallait s'y attendre, cette armée habituée à l'anarchie, cette caste qui s'était formée d'abord pour le bien du pays et qui se tournait maintenant contre lui, se révolta. Les scènes que nous avons vues à la fin du règne de Matthieu se renouvelèrent, d'une façon encore plus sauvage, sous ce jeune prince qui était cependant lui-même un guerrier. Les bandes furieuses escaladèrent les collines de la Métropole, où Constantin faisait bâtir une grande et belle église pour le chef, transporté de sa résidence à Târgoviște, du clergé valaque. Tous les boïars trouvés en chemin furent tués et mis en pièces. C'est là que périrent le ban Ghiorma⁶, Dră-

¹ *Tört. Tár*, 1889, pp. 663—664.

² Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 32—33, n° XLI. Cf. Kemény, *Notitia*, pp. 357—358.

³ Chronique du pays, p. 336.

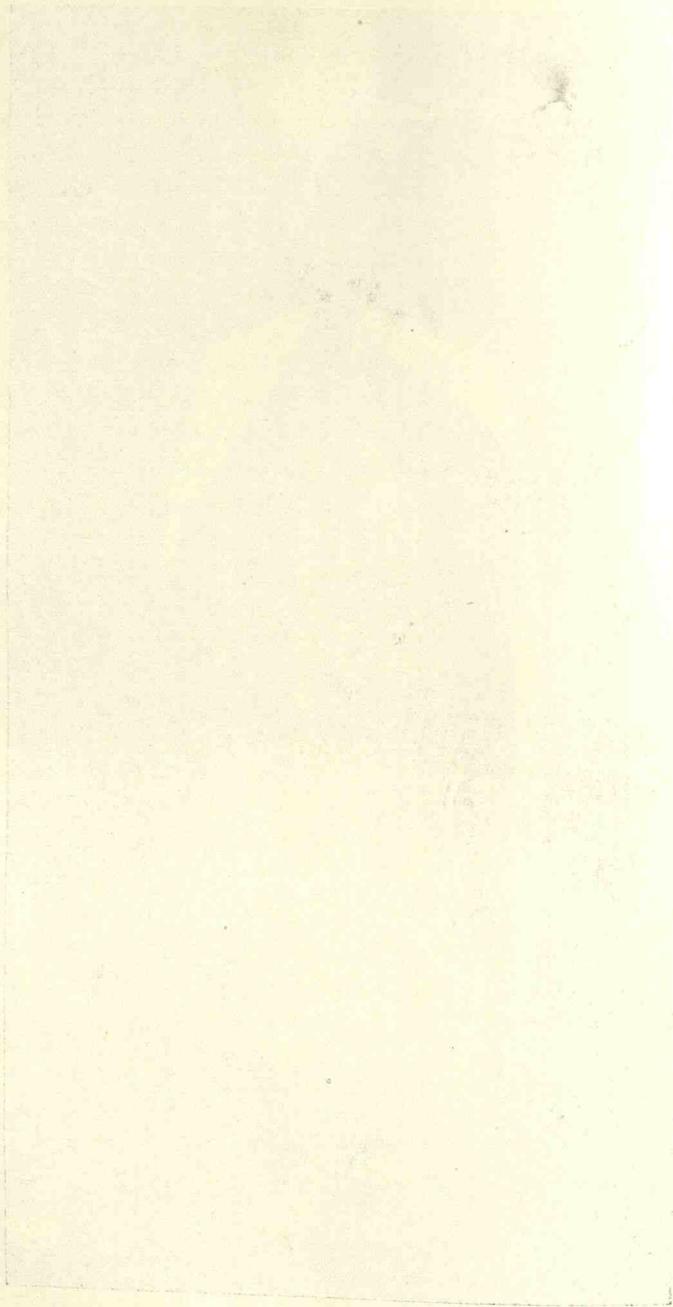
⁴ Le récit dans Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 126, n° III.

⁵ Voy. aussi N. C. Bejenaru, *Răscoala Seimenilor* (d'abord dans la revue *Archiva de Jassy*).

⁶ En 1653, auprès de Matthieu, seulement grand kloutchar; Iorga, *Brașovul și Români*, pp. 301—302, n° 4.



Fig. 20. — Le prince Constantin Bășărabă.



ghici Greceanu, dont la mère était la fille de Michel-le-Brave lui-même, Papa, fils de Preda Brâncoveanu, proche parent de Matthieu et père de cet enfant Constantin qui sera prince à son tour, — une croix rappelle jusqu'aujourd'hui la place où son sang fut versé, — le trésorier Georges Karidas, puis un des fils de Socol, Chrétien, Udrea, seigneur de Doicești, où le même Constantin, devenu prince, élèvera un de ses plus beaux palais, Preda Beca de Maïa, le « choufar » Sabbas Creștiureanu, Dumitrașcu Frejureanu et Démètre Stănescu ¹, enfin un tchokhodar, c'est-à-dire : page, et quatre capitaines considérés comme ennemis ².

Dès ce moment, la bande militaire eut le pays à sa disposition. Ils prenaient eux-mêmes leur salaire, pillaient les églises, maltrahaient les prêtres, vendaient les ornements d'églises, allant jusqu'à revêtir de leurs étoffes leurs femmes et leur filles; ils donnèrent des spectacles de vrai iconoclasme, arrêtant les ambassades à l'étranger, pour voir si elles ne préparent pas quelque chose contre eux; bien entendu, ils commençaient par piller les boutiques ³. Les paysans suivirent cet exemple, et les moines furent attaqués dans leurs couvents ⁴. Le prince dut accepter un régime qui était pour lui une offense de chaque moment, bien qu'on le voie quelques fois prendre des mesures pour qu'au moins le pays soit conservé tranquille, alors qu'il continuait à être le prisonnier des hommes de « la révolte » ⁵. Il savait que Diicul se trouve, dès l'automne de l'année précédente, en Transylvanie et que son fils y allait trouver le père ⁶.

La même chose se passait en Moldavie de la part de ces mille seïmens qui, ne pouvant pas s'entendre avec les Allemands que Basile avait fait venir de Pologne, se décidèrent

¹ Pour lui, Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 30, note 1.

² Pour eux tous, voy. aussi la note dans l'éd. de Constantin le Capitaine par N. Iorga, p. 133.

³ Chronique du pays.

⁴ Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CCLXIII, note 3.

⁵ *Ibid.*

⁶ Hurmuzaki, *Fragm.*, III, p. 222; Szilágyi, *Bellum boreo-orientale*, I, p. 384, à côté de nos notes dans *Socotelile Sibiului*, loc. cit.

à les détruire, pour rester ainsi maîtres d'un prince sans défense. Pendant ce même carême, ils se soulèvent et vont chercher à Jassy ces rivaux, pour les tuer. Mais, rassemblés à la Cour, où s'étaient réfugiés ces Allemands, les seïmens de Valachie furent aussitôt massacrés. Tous les autres éléments militaires, étrangers et indigènes, étaient tombés sur eux. Ce qui en resta fut expédié par delà la frontière¹.

Bien que le fait d'avoir accueilli en Transylvanie Diicul et son fils et le manque total d'intérêt envers les troubles de Valachie ne paraissent prédire rien de bon, Constantin dut recourir, dès le mois de mai, à l'intervention de son voisin. Une grande ambassade, avec le métropolitain Ignace en tête, — et Ignace était lui-même un « Serbe » —, avec Preda Brâncoveanu et le nouveau postelnic Danciu Pârâianu, avec l'armache Ivaşcu Ceparul, ainsi que d'autres éléments de la boïarie valaque, alla chez Rákóczy déclarer qu'ils prennent, eux et le pays, la responsabilité, si les troupes transylvaines descendent, de châtier « ces étrangers brigands » qui étaient les seïmens d'origine bulgare². L'obligation solennelle est prise par un des actes, rédigés en roumain coutumier, au nom de « tous les boïars qui sont les héritiers de la Valachie, de même que des Rouges et d'autres soldats indigènes héritiers du pays, les petits paharnics et les petits spathaires et d'autres groupes de paysans exempts d'impôt ». Comme on le voit, la base de cette ambassade était celle de la séparation nette entre les Roumains et les mercenaires d'au-delà du Danube, ces « étrangers qui sont venus d'autres pays sur cette terre, et commencent à peser lourdement, en la ruinant, sur la raïa (c'est-à-dire les sujets) du très-splendide et très-puissant empereur, par des incendies et par des actes de brigandage, qui l'avaient menée presque jusqu'à la fin »³.

Rákóczy avait aussi la permission de Siavouch, pacha de Silistrie, qui n'avait pas osé venir lui-même dans le pays, ainsi que son voisin de Timișoara, auquel s'étaient adres-

¹ Miron Costin, p. 349.

² Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 33—36, n° XLII (cf. *ibid.*, p. 36, n° XLIII). Voy. aussi Szilágyi, loc. cit., pp. 394—395; *Tört. Tár*, 1889, p. 664 et suiv.

³ Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 33—36, n° XLII.

sés quelques-uns des fuyards. Il se décida à prendre enfin sur lui une action du résultat de laquelle il attendait la soumission plus profonde de l'allié valaque et la destruction d'une armée qui, en d'autres circonstances, pourrait être pour lui un danger ¹.

De son côté, Constantin donna la preuve d'une capacité extraordinaire de cacher ses intentions. Il fit semblant d'être le chef même d'une puissance militaire prête à combattre jusqu'au bout contre les envahisseurs, et il se rendit dans le camp de Gherghița, chez les rebelles, qui ne lui avaient pas encore opposé un autre prince ². Il fut accueilli au cri de « Sur eux, sur eux ! Pourvu que tu nous les montres ! » ³. Constantin avait maintenant un nouveau Conseil, avec le ban Chirca, Georges Băleanu comme vornic, Preda Brâncoveanu comme logothète, Pârveu Vlădescu comme trésorier, Pană comme spathaire, Barbu comme kloutchar, Danciu comme postelnic, Basile comme stolnic, Badea comme comis, Măinea comme sloudchar, Colțea comme pitar et, comme échanson, l'ancien spathaire Hrizea, qu'on appelait aussi Hrizica, « le petit Hrizea », neveu de feu ce boïar Hrizea, jadis si puissant ⁴.

Presque le même jour de la mi-juin, Rákóczy se trouvait du côté de Brașov, et Georges Étienne, qui se rendait à toute invitation de ce côté, passa de sa terre de Răcăciuni dans le district de Putna ⁵.

Tandis que l'un avançait vers le défilé de Buzău et l'autre vers le gué du Milcov, Constantin s'enfuyait de son camp et allait chez le pacha de Silistrie : il voulait montrer ainsi que ce n'est pas lui qui a appelé les envahisseurs et qu'il n'entend pas participer à leur campagne.

Totalement désorientés, en se voyant abandonnés par celui qu'ils croyaient être leur chef, les rebelles, qui avaient offert

¹ Voy. *ibid.*, pp. CCXLV—CCXLVI.

² Constantin le Capitaine, p. 134.

³ Miron Costin, p. 350.

⁴ Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CCLXVIII, note 1.

⁵ Les deux Chroniques et la lettre de Georges Étienne, dans *Mon. Hung. Hist., Dipl.*, XXIII, p. 195 ; cf. Szilágyi, loc. cit., p. 411, et Iorga, dans la revue *Literatură și artă română*, IV, p. 401 et suiv.

le trône à Preda Brâncoveanu, bien qu'ils eussent tué son fils, tandis que ce parent du prince Matthieu, poursuivi par Constantin, venait de s'enfuir lui aussi, passant aussi du côté de Silistrie, puis en Transylvanie¹, proclamèrent comme nouveau prince ce Hrizea, « fils de Dumitrașcu de Bogdănei, dans le district de Ialomița »². Il envoya partout des lettres annonçant le nouveau règne et même une pétition à la Porte, demandant qu'il soit confirmé³.

« Le prince Hrizea » essaya d'une conciliation, non seulement avec les ennemis, qui s'approchaient, mais avec le pacha et les Tatars, dont l'arrivée était déjà annoncée⁴. De leur côté, les Moldaves n'osaient pas dépasser Buzău jusqu'à l'arrivée des Hongrois, qui ne se pressaient pas trop⁵.

Mais il fallut bien livrer, après quelques jours, la bataille, à Șoplea, sur l'emplacement même où, des années auparavant, avait été le camp des Moldaves et des Cosaques. Georges Étienne était encore en chemin quand les seïmens forcèrent la décision. C'était une chaude journée d'été, le 26 juin, et les buffles qui traînaient les canons, dont le rôle avait été si grand à Finta, se jetèrent dans l'eau, pour se rafraîchir; on a parlé aussi d'un acte de trahison de la part du commandant de l'artillerie, un Allemand. Ayant donc devant lui l'artillerie et les fusils de l'armée de Transylvanie, Hrizea n'arriva à rien en tuant de sa propre main, comme traître, Lupu Buliga, le commandant de son artillerie⁶. Sans cavalerie, il ne pouvait pas résister au feu des Allemands de Gaudy. L'armée, prise de panique, s'éparpilla de tous côtés, beaucoup d'entre eux changeant de vêtements pour s'échapper⁷.

¹ Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 127. Cf. Veress, ouvr. cité, X, nos 190—191.

² Chronique du pays, p. 341. Pour sa femme, Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1257, n° MMCCCXLIV.

³ Voy. les Chroniques valaques et Miron Costin, p. 350.

⁴ Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 36—37, n° XLIII.

⁵ Miron Costin, p. 350. Cf. Veress, loc. cit., nos 191—192.

⁶ Il est le fondateur du monastère de Topolnița; voy. Iorga, *Inscripții*, I, p. 208, n° 442.

⁷ Les Chroniques (surtout Constantin le Capitaine) et la description dans Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 127—129. Une lettre hongroise, Veress, loc. cit., pp. 297—298.

Hrizea s'enfuit, pour essayer ensuite un mouvement à Brăila : puis, il fut mené en Transylvanie, où, étant épargné pour des motifs inexplicables, il devait jouer encore un rôle ¹.

Dès son abri chez les Turcs, il avait conservé les sympathies du pays au passage par Târgoviște, « Les habitants le plaignaient, s'inclinaient devant lui et l'embrassaient » ² : car au fond c'était lui qui relevé le drapeau du pays contre l'étranger. De son côté, Constantin fit élever sur la place du combat, par son capitaine de Gherghița, une croix en l'honneur « de l'honorable roi de Transylvanie » qui, d'après sa « requête », était venu, avec les boïars du pays et avec les « réfugiés », et avait vaincu « l'armée des rebelles » ³.

Le prince de Moldavie aura expressément tardé pour se justifier devant les Turcs, prouvant qu'il n'a pas pris part personnellement à cet acte d'envahissement de la province voisine. Mais, lorsque les vainqueurs se réunirent près de Ploești, il y eut une grande fête, avec des joueurs de cornemuse et des trompettes, à laquelle était invité aussi le mirza tatar qui se trouvait chez Georges Étienne. Là, à Gherghița, il y eut aussi d'autres réjouissances lorsqu'arriva Constantin, avec une simple garde. C'était Rákóczy qui offrait ce banquet à ses voisins, devenant ainsi, d'après l'expression de Miron Costin, « comme un roi sur les rois et un prince sur les princes » ⁴.

A son départ ⁵, il laissait comme gardien de celui qui avait été rétabli sur son trône, Boros, celui qui avait assiégé Suceava contre Timoszek, et le vrai vainqueur de la bataille de Șoplea, l'Allemand Gaudy. Prenant trente-trois canons, il en donna quatre à Constantin. De cette façon, avait été complètement détruite l'ancienne armée composite de Matthieu.

¹ Chronique du pays, p. 342.

² *Mon. Hung. Hist., Dipl.*, XXIII, pp. 206, 211, et Kraus, à côté du journal de Jean Nemes, dans *Tört. Tár*, 1902, et Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 277.

³ Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 243—244, n° LXXIX. Un éloge latin rédigé en Transylvanie pour la victoire, *ibid.*, pp. 269—270, n° CI.

⁴ P. 351.

⁵ Voy. aussi Kraus, *Mon. Hung. Hist., Dipl.*, XXIII, p. 213; Iorga, *Socotilele Sibiului*.

Ceux qui restèrent, osèrent à peine affronter, avec Boros, les Turcs à Călugăreni¹. Cependant, une partie des soldats, même des « Serbes », avaient fait leur soumission en décembre de la même année, par un serment; les actes, avec leurs signatures, nous ont été conservés². Et, comme les Hongrois de Boros, qui mourut dans le pays³, se comportaient d'une si mauvaise façon que tout le monde était contre eux, on leur demanda de s'en aller, Gaudy restant avec ses Allemands⁴. Mais, par un nouveau pacte, Constantin renforçait ses rapports avec le roi voisin, s'obligeant même à le consulter sur toute nomination dans les grands offices, et il consentait à élever le tribut de 1.500 en pièces de « monnaie ancienne » à 3.000⁵.

Le lendemain de sa victoire⁶, Rákóczy, qui se croyait plus fort que jamais⁷, commença cette campagne polonaise pour la couronne royale dont il rêvait.

Les princes roumains ne l'accompagnèrent pas, mais ils durent fournir leur contingent. Georges Étienne, qui avait aidé aussi les Polonais contre les Cosaques, avait envoyé son fidèle Hăbășescu et le capitaine de Fălciu, Frățilă, alors que,

¹ *Mon. Hung. Hist., Dipl.*, XXIII, pp. 206—211; Kraus; Hurmuzaki, IX; *Fragm.*, III, pp. 127—128.

² Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 37—43, nos LXIV—LXVI. On comptait six drapeaux de « Serbes »; *ibid.*, p. 48, s'y ajoutant les « levants », les Polonais, les dragons, « les bechlis tatars », et les apros en dehors de la Cour, cette armée étant de 2.430 hommes, « tous avec des lances et des fusils ».

³ Nekesch-Schuller, dans *Quellen der Stadt Brassó*, p. 242, et Kraus, pp. 200—201. Il fut remplacé par Coloman Mikes. A l'entrée dans le pays, Rákóczy avait donné l'ordre d'épargner les églises; Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 127.

⁴ *Ibid.*, p. 46 et suiv. On aurait consenti, tout au plus, à conserver, d'une façon provisoire, les « infanteries hongroises »; *ibid.* — Pour les plaintes du capitaine de Buzău, qui montraient que les Hongrois profanent les églises et brisent les icônes, *Mon. Hung. Hist., Dipl.*, XXIII, p. 230.

⁵ Kemény, *Notitia*, I, p. 129.

⁶ Pour les conditions de politique générale, voy. Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. CCLXXVII—CCLXXVIII.

⁷ Toute la noblesse de Moldavie prenait cependant une nouvelle obligation pour la somme dûe par Georges Étienne; *ibid.*, pp. 41—45. Cf. les explications concernant cette dette du prince lui-même; *ibid.*, p. 50 et suiv.

de Valachie, arrivait un autre capitaine, Odivoianu; mais, d'un côté et de l'autre, le concours se bornait à seuls 2.000 hommes, qui allèrent chercher l'armée commandée, avec le meilleur espoir de victoire, par Kemény lui-même, venu récemment en Valachie. Des Cosaques aussi aidaient leurs terribles ennemis de 1653¹. Entrant en Pologne par les défilés du Maramourèche, au milieu des neiges de janvier 1657, Rákóczy était en mars à Cracovie, laissée sans défense. Après quelques semaines, le nouveau « roi de Pologne » s'entendait avec son associé, le roi de Suède. Mais, alors que les armées réunies se saisissaient de la forteresse de Brzesk, une attaque danoise rappelait chez lui le Suédois. Lorsque les Tatars parurent, le concours de ce roi fut nettement refusé à Rákóczy, qui en arrivait à craindre pour son propre pays. Cependant, en juin, les ennemis de Jean-Casimir étaient à Varsovie².

Une terrible défaite, que les deux princes roumains avaient prévue, parlant du danger tatar, et celui de Moldavie prenait aussi des mesures pour pouvoir se renfermer à Suceava et s'enfuir, le cas échéant, du côté de Câmpulung³, suivit. Le roi de Suède et l'électeur de Brandebourg, le Moscovite lui-même s'étant retirés de la campagne destinée à partager les provinces polonaises, Rákóczy, resté seul, fut entouré par les Tatars. Lui-même put trouver un chemin vers son

¹ Miron Costin, p. 353. Il observe que les soldats d'Odivoianu « n'étaient pas même des Valaques, mais des habitants de la frontière vers la Moldavie », p. 356. Le projet d'envoyer chez eux Udriște Năsturel; *Mon. Hung. Hist., Dipl.*, XXIII, p. 425, n° CCXLIX. Pendant l'automne de l'année 1656, Georges Étienne alla « en promenade » du côté de Galatz, d'où il voulait se diriger vers les couvents de la montagne; Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 51, n° XLIX.

² Voy. aussi *Lettres de Pierre des Noyers* (secrétaire de la reine de Pologne, la Franco-Italienne Marie de Gonzague). Des détails, dans Szilágyi, *Erdély és az éjszakkeleti háboru* (résumé par M. V. Motogna, dans la *Rev. Ist.*, XII, pp. 313—314); Eugène Pavelescu, *Georges II Rákóczy, prince de Transylvanie*, Jassy 1924. Cf. l'opinion de Georges Étienne: « Il s'en allèrent tous pour cette affaire de Pologne et se fourrèrent dans un endroit où, s'il y avait eu de l'autre côté un bon plan de guerre, il y aurait beaucoup de malheur », dans le *Bul. Com. Ist.*, II, p. 222.

³ *Mon. Hung. Hist.*, XXIII, pp. 503, 511—512.

pays, non sans avoir laissé comme otage un Apaffy, mais, quant à son armée, Kemény en tête, elle resta prisonnière pendant longtemps¹.

La nouvelle situation des princes roumains, aussitôt appelés à la Porte par un vizir ayant la volonté de fer du vieux Macédonien Mohammed Keupruli (de Keupru, Vélès, en Macédoine), « baiser le pan du vêtement du Sultan », invitation qui, Basile étant là, paraissait particulièrement dangereuse pour le Moldave, — et il écrivait là-dessus, lui-même, à Rákóczy, en 1657: « Voici de quelle façon ses affaires se dessinent: à tel moment, il nous semble qu'il est détruit, et puis, de nouveau, il se relève »² —, et pas tout à fait sûre pour Constantin aussi, contre lequel travaillait le fils, élevé chez les Turcs, auprès du Sultan et du pacha Kénaan³, de Radu Mihnea, portant le même nom que son grand-père, cette situation était devenue particulièrement difficile, ni l'un ni l'autre n'étant en état d'opposer, ainsi que l'avait toujours fait le vieux Matthieu, une résistance armée contre une campagne d'expulsion.

Mais les deux avaient autour d'eux le pays entier. Nous avons vu quels étaient les boïars qui entouraient Constantin⁴. Le successeur de Basile avait auprès de lui de vieux boïars indigènes: un Ionaşcu Rusu comme grand logothète (c'était l'ancien représentant à la Porte de Basile), puis le frère de la princesse Élisabeth, Étienne Boul, comme vornic du Pays Inférieur, Eustrate Dabija, futur prince lui-même, dans le Pays Supérieur, un Basile comme hatman, l'ancien ami qu'était Élie Şeptilici comme postelnic, un autre vieil ami, Mo-gâldea, comme échanson, et, comme trésorier, encore un

¹ Voy. le récit de Kemény lui-même, dans Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1266 et suiv., n° MMCCCLVIII.

² Iorga, *Studii şi doc.*, IV, p. 53.

³ On voit paraître aussi Radu, fils de Léon, qui régnera ensuite; voy. *Mon. Hung. Hist., Dipl.*, XXIII, pp. 254, 310.

⁴ Cependant Boros disait que, en dehors du grand vornic, du grand comis et du boïar Barbu, il n'a que des Grecs; *ibid.*, p. 236. Pour l'idée d'un « règne viager » qu'il poursuivait, *ibid.*, p. 265. Une tentative faite par le capitaine Priboiu de tuer le prince à l'église même; Kraus, p. 244.

Roumain, Salomon de Bârlad; d'après l'exemple valaque, il y avait maintenant aussi un spathaire, dignité jusque là inconnue en Moldavie, et c'était un parent du logothète, portant le même nom de famille, Grigorașcu Rusu ¹.

La tentative de rentrer dans le jeu compliqué de la politique européenne, car Georges Étienne venait de recevoir des agents suédois, comme Daniel Welling et Alexandre Torquatus, avait amené ce prince sur le bord du précipice ².

Il avait cherché aussi un appui à Moscou, où il envoya, en 1656, le métropolite Gédéon et un boïar, Grégoire Neniul. Il montrait qu'il aurait désiré se déclarer ouvertement, mais malheureusement il est entouré par les « Infidèles » turcs et tatars, prêts à détruire son pays. Dans cette nouvelle relation, il voulait conserver les établissements des pays roumains à leur époque de liberté, établissements qui avaient été respectés par les Turcs aussi, qui, s'étant contentés du tribut, « n'ont dommagé en rien la dignité princière, ni l'organisation du pays ». Il veut que dorénavant le prince soit toujours un indigène, que les régions usurpées par les Turcs soient restituées, s'obligeant à payer au nouveau suzerain seulement un simple cadeau annuel. Tout ce a doit être mis par écrit dans un acte solennel de sa part, et il présente la garantie des patriarches de Jérusalem et d'Antioche. Dans ces conditions, il est prêt à marcher contre les dits « Infidèles » ³.

Un privilège de commerce fut aussi conclu, le 29 juin ⁴. Mais ce n'était pas de là que pouvait venir, en 1657, le secours qu'attendait Georges Étienne.

Il chercha une excuse pour sa participation à la campagne de Pologne envers un vizir du caractère de Keupruli, qui avait déjà pris toutes ses mesures pour rétablir l'ordre im-

¹ Iorga, *Studii și doc.* IV, pp. 44—45.

² *Mon. Com. Trans.*, XI, p. 245; Iorga, Hurmuzaki, X, pp. iv, vii et note 1; Veress, loc. cit., no. 211.

³ Démètre G. Ionescu, *Tratatul încheiat de Gheorghe Ștefan cu Rușii în 1686*, dans la *Rev. Ist. Rom.*, III, pp. 2—3; cf. Iorga, dans la *Rev. Ist.*, XX, pp. 1—3.

⁴ Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 244—245, n° LXXX.

périal ottoman au Nord du Danube¹ et avait ordonné que le patriarche Parthénus, auquel on supposait des rapports avec le grand duc de Moscou², soit perdu; le prince de Moldavie prétendait, sans pouvoir être cru, que les soldats moldaves près de Rákóczy étaient seulement des réfugiés³. Mais tous les efforts qu'il fit pour pouvoir se maintenir restèrent vains. Constantin tomba le premier, dès la fin de janvier 1658⁴; le même sort était réservé, au mois de mars, au Moldave, qui avait écrit, en août précédent, à ce « frère bien aimé », que, « à cette époque où tout le monde est occupé seulement à proférer des mensonges et à semer des conflits », « Dieu lui est charitable, car il le laisse vivre, malgré les mauvaises intentions de tous »⁵. « Ce chien de vizir », car c'est ainsi que l'appelait Georges Étienne dans sa façon de parler, d'une si robuste sincérité⁶, les avait mangés tous les deux. Pour le nouveau régime de vicariat impérial, que le vizir s'était attribué, une décision de prestige était une nécessité, et il n'était pas homme à la retarder. Tout en attendant le châtement, dès lors décidé, de Rákóczy lui-même, initiateur et principal coupable, les deux princes avaient été destitués.

Basile, qui vivait aux Sept-Tours, ainsi qu'on l'a vu, d'une façon assez large pour pouvoir offrir des repas à d'autres prisonniers, qui n'avaient pas les mêmes moyens⁷, mais, parfois, se mettant en colère, s'avisait de les maltraiter, et qui,

¹ Les détails de politique générale, dans Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CCLXXX et suiv., et dans l'excellente étude détaillée de M. Ciorănescu, *Domnia lui Mihnea III (Mihail Radu)*, 1658—1659, dans le *Bul. Com. Ist.*, XIII, p. 59 et suiv.

² Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CCLXXXII et notes 5, 6.

³ *Ibid.*, p. DCCLXXXI, note 4. Cf. aussi *ibid.*, les notes précédentes.

⁴ Hurmuzaki, V², p. 32, n° XLVI; p. 40, n° LX. Pour les candidats à ces trônes, *ibid.*, p. 38, n° LVI. Pour la nomination du nouveau prince Ghica, *ibid.*, p. 43, n° LXIV.

⁵ Iorga, dans le *Bul. Com. Mon. Ist.*, II, pp. 220—221.

⁶ *Ibid.*

⁷ Hurmuzaki, V², pp. 17, 52, n° LXXX.

appuyé par les janissaires¹, attendait l'heure d'un retour triomphal en Moldavie, éventuellement aussi en Valachie², avait provoqué jadis la colère de Siavouch, pacha de Silistrie³, et l'ancien gouverneur du Danube n'était pas de ceux qui oublient: son influence était assez puissante pour pouvoir s'opposer même à celle de Keupruli⁴. Alors, on recourut, pour la place vacante en Moldavie au premier qui s'était présenté, das Turcs voulant avoir surtout un boïar sans relations dans le pays, sans rapports avec une dynastie dont cependant, après la nomination de Basile lui-même, on ne tenait pas grand compte. C'est de cette façon qu'arriva à être prince de Moldavie, prenant le nom de Georges, — et il se serait prévalu aussi de l'origine commune avec le grand vizir et de ces rapports d'enfance, dont parle une chronique⁵, — celui qui, sans avoir jamais accompli une mission plus importante, était en ce moment représentant à Constantinople de Georges Étienne: le vornic Ghica, âgé de soixante ans⁶.

Pour la Valachie, l'élu fut quelqu'un qu'on rencontre quelques années auparavant comme prétendant à un héritage qui lui aurait été dû à cause de son origine⁷. Il avait été élevé à la Cour du pacha Kénaan, l'ancien maître du Danube turc, dans les premières années du prince Matthieu. A l'époque où Constantin terminait son procès avec les militaires

¹ *Ibid.*, p. 41, n° LXII.

² Constantin était convaincu que cela serait possible; Szilágyi, ouvr. cité, II, p. 464. Pour une entente entre eux deux, *ibid.*, p. 460.

³ Hurmuzaki, V², pp. 12—13, n° XVIII.

⁴ Pour une tentative de Georges Étienne d'obtenir la mort de son pré-décesseur, *ibid.*, p. 24, n° XXXIII; pp. 25—26, n° XXXVI.

⁵ Cf. Miron Costin, p. 357, et Neculce, pp. 188—189.

⁶ Hurmuzaki, V², p. 43, n° LXIV. Il avait été aussi marchand; Miron Costin, p. 357. Dans un acte de 1642, par lequel il vend une vigne près de Jassy, à Șorogari, Ghica, alors grand vornic du Pays Inférieur, ne présente aucun nom de baptême, celui de Ghica (= Georges) lui-même étant considéré comme le remplaçant; Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CCLXXXIX, note 2. La femme de son fils, Grigorașcu, était la propre nièce de Georges Étienne, Marie Sturdza; Miron Costin, p. 357.

⁷ Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 459.

rebelles du pays, il se présenta devant le baïle vénitien de Constantinople, qui le décrit comme « un jeune renégat âgé de presque vingt ans, et d'un esprit assez vif », capable de préparer de grands projets chrétiens d'avenir que, d'entente avec la République, il croyait être en état d'accomplir assez facilement. Il pourrait obtenir, d'après son opinion, la Moldavie même, où avait gouverné, avec tant de pompe, son prétendu père, Radu Mihnea, et ceci « bien que musulman, car il y a des exemples de personnes qui ont reçu antérieurement une pareille investiture ». Il parlait aussi de ce que lui avaient offert les Grecs belliqueux du Maïna, avec le clergé, desquels il avait des rapports secrets, mais il croyait que la délivrance ne viendrait pas de cette Espagne égoïste et toujours changeante, mais de la splendide Venise, si riche ¹. Bien entendu, de pareilles propositions furent aussitôt rejetées avec mépris ². Il est possible qu'il eût été, non pas le fils de Radu lui-même, mais celui d'un de ses frères turcs, peut-être de celui que nous avons trouvé, quelque temps auparavant, à Silistrie, Moustapha. Après deux ans, celui qu'on connaissait sous le nom de Givan-bey devenait le prince Mihnea de Valachie, pour se transformer en guerrier et héros, avec les dehors les plus imposants du monarque, sous le nom de Michel Radu, car il pensait aux exploits de Michel-le-Brave. Il partit après l'audience du 29 janvier, avec un cortège inaccoutumé, car depuis longtemps on n'avait plus fait, à une époque

¹ Hurmuzaki, V², pp. 22—23. Mais, en 1658, des lettres vénitienes de Vienne le présentent comme « une noble grec, fils de feu le prince Radu, élevé à Constantinople, dans la maison du vieux pacha Kénaan »; *ibid.*, p. 42. De même dans une lettre particulière de Constantinople: « uno nominato Iovan Vaivoda, figliolo di Radulla che fu principe »; *ibid.*, p. 48. Pour l'écrivain Levinus Warnerus, il est « un satrape chrétien »; Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 247, n° LXXXIII. Un autre prétendant, en Hongrie, *ibid.*, p. 249, n° LXXXV. Le baïle écrit encore: « Il Giovan-bey, Greco dalla stirpe delli Waivodij passati ». Lui-même déclarait avoir été élevé « dans le Sérail », étant le favori de la Sultane-mère et de la soeur du Sultan, qui lui auraient présenté la perspective d'une carrière s'il consentait à renier, ce qu'il aurait refusé; Ciorănescu, *Documente*, dans le *Bul. Com. Ist. a Rom.*, XIII (1936), pp. 53, 119, n° CXXII.

² *Ibid.*, p. 24, n° XXXIV.

où les princes étaient choisis ou imposés par les armes, un prince à la Porte ¹.

Constantin était cependant décidé à rester. Ses agents s'informaient auprès du baïle si Venise entend continuer cette grande guerre contre les Turcs pour l'île de Crète, et alors une révolte sur le Danube pourrait être d'un grand avantage ². Il avait eu aussi une rencontre avec Rákóczy dans une localité-frontière, et, pour confirmer l'alliance avec lui, ce prince, qui n'avait pas d'enfant, laissait, sauf ce qui serait réservé à sa femme Nedelea ³, toute sa fortune à ce François Rákóczy, seul fils du Transylvain, qui, sans être arrivé à dominer la Transylvanie, laissera le souvenir de ses épreuves et de ses malheurs ⁴. Les frères Mikes furent envoyés pour le soutenir. Et, après que Georges Étienne, qui cependant avait déclaré « préférer être mangé par les chiens de sa terre que vivre dans des endroits étrangers et y végéter » ⁵, avait quitté le pays sans essayer de s'opposer, Constantin était, de son côté, prêt à combattre ⁶. Il avait encore son armée, indigène et hongroise, capable de résister, et les boïars étaient restés fidèles autour de lui. Rákóczy, contre lequel avait été déjà lancée une sentence de déposition, lui avait envoyé un certain nombre d'Allemands et de cavaliers, dont le nombre a été énormément exagéré, car en Hongrie on parlait de 70.000 hommes (!). Mais, pour chasser Constantin en Transylvanie, les troupes médiocres du pacha de Silistrie, Fazli ⁷,

¹ *Ibid.*, p. 42, n° LXIII.

² Voy. aussi *ibid.*, p. 32, n° XLVII.

³ Cf. Ciorănescu, *Domnia lui Mihnea* (dans le *Bul. Com. Ist.*), p. 133, note 2. Une lettre signée d'elle pendant son exil, dans Veress, ouvr. cité., XI, no. 24 (facsimilé).

⁴ Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 54—55, n° LI; Hurmuzaki, IX, à la date de décembre 1657.

⁵ Iorga, dans le *Bul. Com. Ist.*, II, p. 222.

⁶ Pour ses relations à la Porte, Hurmuzaki, V², p. 50, n° LXXVI.

⁷ En 1655 on attribuait « dix ou douze mille hommes » à son prédécesseur; *ibid.*, IX, p. 64, n° CXII. Mais Georges Étienne, qui était un bon connaisseur des circonstances, montre que le vizir menaçait d'envoyer les Tatars, parce que ce pacha voisin, qui pourrait lever quelques milliers d'hommes au besoin, avait prouvé, en 1657, qu'il ne disposait que « de très peu, cinq cents

et une invasion de Tatars suffirent. Comme cependant Constantin, dont les soldats incendièrent Bucarest et ne purent pas conserver Târgoviște, où s'était enfermé le spathaire¹, put s'enfuir, après avoir pris, dans le village de Dobreni, où était morte sa mère, les trésors cachés « dans le lac »², le sévère régime nouveau de la Porte amena aussitôt le supplice du pacha qui n'avait pas réussi à se saisir de l'ennemi³.

Le nouveau prince de Valachie avait trouvé dans le pays qu'il n'avait jamais vu un fort élan guerrier, en vue d'une indépendance qui avait été toujours poursuivie par Matthieu et qui avait réuni depuis peu les sympathies de la nation autour de Hrizica. Ce dernier avait, du reste, employé l'absence de Rákóczy pour sortir de son internement et essayer de se rétablir sur le trône qu'il avait perdu en 1655. Il était entré par les régions roumaines de la Transylvanie, qui auraient accepté avec la même amitié ce malheureux guerrier. Il passa donc par Orlat et Gura Râului et trouva au monastère olténien de Bistrița les seïmens qui s'y trouvaient encore renfermés. S'il fut pris par trahison, les siens continuèrent la résistance, et un combat fut livré au village de Cărbunești, qu'on appelait aussi le bourg de Benga, dans le district de Gorj. Ayant été battus, ils furent massacrés et leurs têtes plantées sur des pieux, alors que le rival du prince légitime était brisé sur une roue, le 8 avril 1656⁴.

Avec cet état d'esprit guerrier, qui s'était conservé chez les Valaques, il y avait cependant le devoir de représenter la foi orientale, qu'avaient servie, pendant de longues années,

ou six cents hommes »; Iorga, dans le *Bul. Com. Ist.*, II, p. 223. Il croyait que, quoiqu'il en soit, « la parole du khan représente un appui plus important »; *ibid.* Et il ajoute: « Devant le pacha, il me semble que je ne quitterai pas la place »; *ibid.* Sur les rapports de Mihnea avec ce pacha, Veress, loc. cit., n° 415.

¹ Voy. aussi le rapport hollandais du 27 janvier 1658, dans Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 247—248, n° LXXXIII. Du côté des Turcs, la chronique de Hassan Vedchikhi, que nous avons publiée dans les *Mém. Ac. Roum.*, XXI.

² Constantin le Capitaine, éd. Iorga, pp. 141—142.

³ Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 55, n° LXXXVI.

⁴ Kraus, pp. 265—267; Szilágyi, ouvr. cité., II, p. 289.

les imprimeries de Matthieu, et de protéger une culture roumaine, qui était maintenant assez avancée. Mais les souvenirs du rôle de politique générale qu'avait joué, pendant longtemps, le pays n'avaient pas disparu non plus, malgré ces rapports avec l'Occident, avec Vienne, vers lesquels, en septembre 1646, Constantin avait envoyé une belle lettre pleine de souvenirs classiques, — il y est question aussi des lois données par Périandre aux Corinthiens, — dans laquelle il remerciait pour l'hospitalité accordée par l'empereur à sa sœur Anca et au fils de celle-ci, ce neveu de Michel, mort depuis peu¹. Il entendait entretenir des rapports aussi avec Venise, à laquelle Mihnea se sentait si lié aussi par les traditions de famille et avec Rome elle-même, à laquelle déjà Constantin avait envoyé comme émissaire un Franciscain².

Beaucoup de boïars restèrent à côté de cet inconnu ignorant jusqu'à la langue du pays, dont les Turcs avaient fait un nouveau prince. La Transylvanie accueillit seulement ces exilés qui avaient pris l'obligation d'être « de bons serviteurs » de Rákóczy et « des hôtes bien disposés pour le pays de Sa Majesté jusqu'à la fin de leur vie » : Stroe Leurdeanul, logothète, le spathaire Pană, qui avait quitté Târgoviște, rapidement détruite, elle aussi, par les mercenaires hongrois, le stolnic Radu Fărcașanu, les comis Radu Mihalcea et Badea, le kloutchar Chirca Rudeanu, l'armach, bien connu, Ivașcu, un vâtaf Constantin, un logothète Preda, un kloutchar Manea, un kloutchar Stroe, un Anastase sloudchar et le fils aîné de Constantin Cantacuzène et de la princesse Hélène, Drăghici, qui était logothète. Dans sa suite, l'exilé, qui ne s'était pas montré digne de sa descendance d'un grand guerrier et des espoirs placés en lui, avait aussi six des capitaines d'une armée maintenant détruite³. Des envoyés de l'autre partie de la noblesse étaient venus à Constantinople dé-

¹ Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 245, n° LXXXI. Il est question aussi d'Hélène, fille de Anca.

² Hurmuzaki, IX, p. 76, n° CXXXII. Une lettre du Pape adressée au prince de Valachie, qu'il ne sait pas nommer, dans Hurmuzaki, V².

³ Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 56—57, n° LIII. Voy. aussi Trauschenfels, ouvr. cité, p. 344; *Quellen der Stadt Brassó*, VI, p. 57.

clarer qu'ils n'acceptent pas cet étranger et cet homme sans argent¹.

En 1659, seulement Mihnea essaya d'une concentration autour de sa personne. Preda Brâncoveanu revint de Transylvanie; il n'avait pas été à côté de celui dont il s'était montré, pendant quelque temps, le rival pour le trône. Les Cantacuzène suivirent: le père, apparenté à la famille de Constantin, et le fils aîné. Eustrate Leurdeanu, époux d'Hélène, fille de la princesse Anca, s'ajouta au nouveau Conseil. Nous y trouvons aussi Udriște Năsturel. Même Radu Mihalcea, Pârvu Vlădescu, Barbu Poenaru consentirent à servir l'étranger. Il n'y a pas de nom nouveau qui aurait pu signifier un favori personnel du nouveau prince, sauf le vornic Manu².

L'administration que Mihnea aurait voulu établir dans le pays imitait celle de Constantinople, qu'il connaissait si bien. De là vient l'établissement des prix fixes pour le marché³. De là aussi une justice sévère, sur laquelle, écrivant aux gens de Sibiiu, il parlait avec fierté: « Maintenant, grâce à Dieu, dans notre Conseil manquent totalement les faux jugements, qui provoquent les pots-de-vin et les actes d'hypocrisie, chacun soutenant ses parents ». Une pompe brillante devait entourer celui qui se sentait, malgré son passé turc, comme descendant des empereurs byzantins de jadis, et aimait le dire⁴. Le patriarche Macarius d'Antioche jouissait des mêmes honneurs que sous Matthieu et Constantin⁵, et il fut chargé de consacrer ce prince extraordinaire dans les formes les plus solennelles de l'Église d'Orient⁶. Mihnea crut même pouvoir imposer, dans un synode où il y avait aussi des Grecs et des Bulgares, de nouveaux canons à toute l'Église orientale; un manuscrit grec qui les contient a été

¹ Hurmuzaki, *Fragm.*, III, p. 238.

² Ciorănescu, *Domnia*, p. 202.

³ Antalfy, *Călătoria lui Evlia-Celebi*, éd. du *Bul. Com. Ist.*, p. 30.

⁴ Détails dans Ciorănescu, *Domnia*, p. 114, note 2. Il avait auprès de lui aussi un métropolitain de Gaza, Païsius Ligaridès; *ibid.*

⁵ Dosithée de Jérusalem, *Ἱστορία πατριαρχών*, p. 205.

⁶ *Ibid.*



Fig. 21. — Michel Radu ou Mihnea III, prince de Valachie, d'après une estampe contemporaine.

récemment découvert¹. Pensant au passé du pays, d'après, peut-être, le conseil d'Udriște, il prend le titre qu'avait porté Matthieu, mais pas Constantin, de « duc de Făgăraș et d'Amlaș », et il se transforme en « archiduc » pour ces « régions voisines »², scellant, par une confusion voulue avec la maison archiducal des Habsbourg, de l'aigle bicéphale³, qu'on voit aussi sur ses drapeaux et sur la monnaie qu'il fit frapper, comme jadis le Despote, alors que Matthieu avait employé la monnaie courante et Bâsile, Georges Étienne les schellings des pays voisins⁴. Des témoins se trouvèrent pour lui parler des guerres de Michel, que lui-même avait pu connaître, du reste, aussi par l'ouvrage sur les exploits de ce héros qu'avait écrit le trésorier Stavrinou, et c'est de là que vient le changement de nom qui en fit un « prince Michel », se croyant en état de gagner aussi le droit d'y ajouter le qualificatif de « brave ».

Pour la guerre qui devait faire de ce prince bizarre et ambitieux un héros de la chrétienté, il croyait pouvoir gagner l'appui de Rákóczy, qui après la proclamation, sous la pression des Turcs, d'un nouveau prince, François Rhedey, était revenu au pouvoir, décidé à affronter les Turcs, qui ne voulaient pas lui pardonner son expédition royale en Pologne⁵. Il ne sembla pas que ce soit une chose difficile de le détacher de la convention, bien que solennellement jurée, avec Constantin l'exilé, lequel s'était pris de querelle récemment avec l'autre hôte indésirable de la Transylvanie, Georges Étienne.

Au mois de mars 1658, les boïars réconciliés avec Mihnea demandent au voisin transylvain de chercher à s'entendre

¹ Iorga, *Două contribuții la istoria bisericească a Românilor*, dans les *Mém. Ac. Rum.*, 2-ème série, XXXVIII; cf. *Studii și doc.*, XXIII, p. 234.

² « Duce d'Olt », titre dont parle Gualdo Priorato, cité par M. Ciorănescu, *Domnia*, p. 193, note 2, est celui en rapport avec le pays de l'Olt.

³ Iorga, *Steagul lui Mihnea-Vodă Radul*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XXXVI.

⁴ Voy., pour Georges Étienne, Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 267. Pour la monnaie de Mihnea, Ciorănescu, *Domnia*, p. 111, note 1.

⁵ Cf. Veress, loc. cit., no. 212.

avec lui ¹. En juin, Constantin Cantacuzène intervenait chaleureusement dans le même sens ². Un traité put être donc conclu, en ce moment même, traité que nous ne connaissons pas dans son texte, mais qui a dû reproduire les obligations antérieures des deux côtés ³.

Rákóczy chercha à refaire, avec la Moldavie aussi, l'alliance « dace ». N'ayant pas réussi à gagner Ghica ⁴, il essaya d'une autre manière. Mais Georges Étienne, qui avait vagabondé aussi du côté de Blaj, en Transylvanie, fut si faiblement aidé dans sa tentative de reprendre la Moldavie ⁵ qu'il dut se retirer devant les Tatars, sans avoir trouvé, parmi ses anciens sujets, un soutien dans la lutte qu'il avait si légèrement entreprise ⁶. Ses appels au pays et les promesses arrachées aux Tatars étaient restés sans résultat. Dans un conflit près de Târgul-Frumos, se noyèrent les espérances de nouveau règne de celui qui avait laissé un bon souvenir pour son administration soignée ⁷, mais pas aussi des amitiés actives ⁸.

Les Tatars de Chirin-bey, qui avaient amené la fuite de leur ancien allié, descendirent maintenant en Valachie pour se réunir à l'armée déjà formée par Mihnea et aller en Transylvanie mettre fin à la domination, si offensive, de ce second Rákóczy.

L'armée d'invasion ⁹ contenait aussi des Cosaques et nécessairement les troupes du pacha de Silistrie, Khidr. Mihnea

¹ *Mon. Hung. Hist., Dipl.*, loc. cit., pp. 612—613.

² Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 230—231.

³ Sur celui de Constantin avec Rákóczy voy. plus loin.

⁴ Voy. la lettre de refus du fils de ce prince, Grégoire, *ibid.* pp. 55—56, n° LII: il offre des relations de bon voisinage et se défend contre l'idée qu'il penserait à envahir la Transylvanie. Mais le prince de Transylvanie est, du reste, libre de mettre à exécution ses menaces.

⁵ Il avait avec lui aussi des Polonais, des haïdouques, des Moldaves et des Valaques; *ibid.*, IV, p. 249, n° LXXXVI.

⁶ Krauss, pp. 342—343; Miron Costin, p. 357 et suiv., Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. CCXCII—CCXCIII; Ciorănescu, *Domnia*, p. 129 et suiv.

⁷ Voy. le fragment de comptes que nous avons donné dans *Studii și doc.*, IV, p. 263 et suiv., n° XCIX.

⁸ Voy. aussi la lettre de la princesse Élisabeth, *ibid.*, X, p. 292.

⁹ Voy. aussi Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1284 et suiv.

crut à la possibilité d'une révolte du pays, au moment où « les Infidèles » avaient des troupes si importantes et où les Moldaves montraient vouloir rester fidèles au Sultan. Les boïars furent surpris lorsqu'on leur fit connaître que, d'après une entente secrète que Mihnea a avec Rákóczy menacé, qui ne pensait pas à résister, laissant le pays sous la garde de ses lieutenants, les Turcs doivent être massacrés en Valachie, — toute une armée sous les yeux des Tatars ! —, avant de passer la montagne. On lui présenta les arguments les plus puissants du bon sens de la part de ceux qui, au fond de leur âme, ne toléraient pas la façon d'agir de celui que le peuple, pas impressionné par ses connaissances et ses prétentions, considérait comme un faux fils de prince, comme un ancien « usurier » du nom de Phrantzès¹, fils d'un « Iani le sourd » et comme un rénégat de la foi ancestrale². Ils croyaient que ce « serpent » qu'est le Turc ne doit pas être excité. Alors Mihnea leur proposa de l'accompagner au moins jusque sur la rivière du Teleajen, sur l'emplacement de la bataille de Șoplea, où lui-même, avec ses seuls mercenaires, fera ce coup avant l'apparition des Tatars et, sans doute, aussi des Moldaves. Mais l'armée, de même que celle de la Moldavie, lorsqu'elle avait poursuivi de réclamations bruyantes de salaires Georges Étienne, pendant sa première retraite³, refusa elle-même de se jeter dans cette aventure. Elle passa dans le camp turc, où furent reçus aussi les boïars.

Ce traître, qui n'avait pas pu trahir, eut sa vengeance contre les boïars. Ayant obtenu, par ses dénonciations, l'acquiescement du pacha de Silistrie, il réédita les massacres de 1655, faisant périr Pârvu Vlădescu⁴, Eustrate Leurdeanu, grand postelnic, l'aga Preda Bârsescu, et envoya son second armach « serbe », Dincă, pour exécuter aussi, à Târgoviște, le riche vieillard Preda Brâncoveanu, qu'il accusait de briguer

¹ Phrantzès est le nom de l'ancien chroniqueur byzantin.

² Chronique du pays, p. 316.

³ Miron Costin, loc. cit.

⁴ Il avait été page du Sultan; Constantin le Capitaine, éd. Iorga, pp. 113—114. On l'accusait d'avoir mal administré le trésor; Paul d'Alep. Voy. Vlădescu, dans *Revista Arhivelor*, I, p. 230 et suiv.

de nouveau le trône ¹, Constantin Cantacuzène, qui se trouvait à la campagne avec son gendre Pană Filipescu, était sur le point d'avoir le même sort, mais il put s'échapper en Transylvanie, où il y avait aussi son fils Drăghici, comme ambassadeur, un autre fils, Șerban, nommé d'après son grand-père, ce qui semblait lui prédire un règne, se trouvant près du prince, et il passa la frontière avec lui ².

A la mi-août, Tatars, Moldaves et Valaques, venus par le défilé de Buzău, étaient près des villages transylvains de Homorod et de Cohalm, continuant leur marche ³. Les Cosaques venaient ensuite. Les troupes de Ghica se saisirent aussi de quelques fortifications du côté de Brașov. On arriva ainsi rapidement à Alba-Julia, qui fut incendiée. De là, le jeune Grégoire, fils du prince de Valachie, partit, avec les siens, contre Georges Étienne, qui est à Bacău, en juillet ⁴, et le Tatar Chirine-bey se dirigea vers la Hongrie Supérieure ⁵. D'autres allèrent du côté de Sibiu, et de là, par Cluj ⁶ à Orade, pour y rencontrer l'armée du vizir, qui venait de l'Ouest. Le pacha de Bude occupa la forteresse d'Inău, qui avait été, depuis longtemps, réclamée au prince de Transylvanie, alors que le contingent roumain, les princes en tête, fut chargé, d'après la coutume humiliante des Turcs, de remplir des fonctions de simples manœuvres pour la réfection de la forteresse, et ils y restèrent jusqu'assez tard en automne. Puis, Acace Barcsai étant établi comme nouveau « roi » ⁷, on lui donna comme appui un certain nombre de

¹ Il s'excusait en Occident en prétendant que le massacre avait été dû au fait que les boïars auraient découvert ses projets de révolte; Ciorănescu, *Doc.*, p. 74.

² D'après une autre version de la Chronique du pays, Ciorănescu, *Domnia*, p. 136.

³ Chronique du pays. La justification du prince, dans le document que nous avons donné dans *Studii și doc.*, VI, p. 602. Cf. aussi *Mon. Comit. Trans.*, XII, p. 110.

⁴ Veress, loc. cit., n° 218.

⁵ Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 249, n° LXXXVI.

⁶ Une lettre de Mihnea adressée aux bourgeois de Cluj, à Orade; *Bul. Com. Ist.*, II, p. 224, n° XLIV.

⁷ Pour la situation de celui-ci, qui fut toléré seulement provisoirement

Moldaves, comme ce Nicolas Milescu, dit le Camus, qui avait eu le nez mutilé pour ses aspirations au trône et était un des plus importants lettrés de la Moldavie; Miron Costin, qui décrit cette campagne, ne manque pas de noter le nom de ce compagnon d'étude ¹.

Pendant tout le cours de la campagne, les deux princes épargnèrent, autant que possible, les régions où il y avait des Roumains, qu'ils arrivaient ainsi à connaître ². Mihnea, qui avait, depuis longtemps, une correspondance avec les gens de Sibiiu, auxquels il demandait des armes ³, avait averti ceux de Braşov qu'il ne vient pas comme ennemi, mais « pour le bien des chrétiens » ⁴. A ceux de Sibiiu il donnait l'assurance qu'il est entré seulement forcé et qu'il a fait tout ce qu'il avait pu pour arrêter cette expédition ⁵. Mais les deux princes roumains avaient contribué par leur présence et leurs efforts à un résultat qui intéressait la vie de toute une partie de la race roumaine: par le passage du régime des princes hongrois de Transylvanie aux Turcs, au pacha qu'on établissait maintenant à Inău, de toute cette « Valachie Citérieure » roumaine, centre de calvinisme, dont le dernier ban avait été précisément celui qu'on établissait, écartant la candidature de Kemény, comme prince de Transylvanie: Barcsai. Les paysans profitèrent de ce changement, car les Turcs étaient partout les défenseurs des « pauvres », et la religion orientale de ces sujets sera désormais soutenue contre le calvinisme de la noblesse ⁶. Pour la prin-

par les états de Transylvanie, qui attendaient le retour imminent de Rákóczy, voy. les observations excellentes de Ciorănescu, *Domnia*, pp. 148—151.

¹ P. 361. Les détails dans les sources transylvaines, dans Ciorănescu, *Domnia*, p. 141 et suiv.

² Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1285; Kemény, *Fundgruben*, II, pp. 150—152; Iorga, dans le *Bul. Com. Ist.*, II, p. 224; Metes, dans la *Rev. Arhivelor*, I, p. 235; Ciorănescu, *Doc.*, p. 166.

³ Th. G. Bulat, dans la *Rev. Ist.*, XII, pp. 307—308; Iorga, *Mém. Ac. Roum.*, VII (1927).

⁴ Th. G. Bulat, loc. cit., pp. 309—310. Voy. les explications plus abondantes que nous donnons, en rapport avec une reproduction phototypique de ces lettres, dans les *Mém. Ac. Roum.*, loc. cit., p. 93 et suiv.

⁵ Kemény, ouvr. cité, II, p. 141 et suiv.

⁶ Une lettre, du 22 novembre, de Ghica, *Mon. Com. Trans.*, XII, p. 87.

cipauté magyare de Transylvanie, c'était cependant une grave perte, et Rákóczy, réfugié à Orade, exposait à la malédiction de la chrétienté ce « monstre d'ingratitude », ce mauvais chrétien, qui était devenu maintenant « esclave des Turcs » et qui, ayant acheté le trône princier par une grande somme d'argent et une augmentation du tribut, a livré aux Turcs ces cités de Lugoï et de Caransebeș, « qui jusque là avaient été, de ce côté, le vrai boulevard du monde chrétien »¹. Par là maintenant les Turcs pourraient avancer, avec les Tatars² et avec les princes roumains, jusqu'à l'Adriatique³.

Et la Transylvanie roumaine avait vu encore une fois des soldats de la même nation avancer victorieux. Entre le Moldave et le Valaque, tous les deux étrangers, du reste, fut conclu, aussitôt après le retour, le 28 novembre, un pacte de bonne amitié, qui nous a été conservé⁴; des néologismes comme « conștienție », c'est-à-dire « conscience », dans cet acte de fraternité, montrent qu'il avait été rédigé dans la chancellerie innovatrice du nouveau prince « Michel ».

A ce moment, celui que les Roumains appelaient: Jean Borcea (Acace Barcsai) cherchait à se former une armée, même avec des éléments roumains pris dans les deux pays libres⁵. Et Mihnea proposait de conclure un pacte contre les Turcs, que le nouveau Transylvain non seulement refusait, mais son refus était communiqué aussi à Rákóczy, dont son ancien fonctionnaire se considérait comme le simple lieutenant⁶.

Mais, Rákóczy lui-même, qui savait bien que sa situation est pour toujours perdue, était préparé pour n'importe quel acte de désespoir, voulant finir héroïquement sa grande

¹ Ciorănescu, *Doc.*, p. 139.

² Jadis, Georges Étienne, sommé d'aller avec les Tatars ou de leur donner un contingent, disait que « les Moldaves ne se trouveraient pas bien dans la compagnie des Tatars »; Motogna, dans la *Rev. Ist.*, XII, p. 318.

³ *Ibid.*

⁴ *Mag. Ist.*, II, pp. 181—186; Iorga, *Steagul lui Mihnea-Vodă*, loc. cit., pp. 537—540.

⁵ D'après Kraus, les Chroniques de Brașov, loc. cit., et *Mon. Comit. Trans.*, XII, Ciorănescu, *Istoria*, p. 153.

⁶ *Mon. Comit. Trans.*, XII, pp. 162—163, 207.

carrière, d'une ambition si haute et, à la fin, si malheureuse. Il trouva facilement l'approbation de cet autre amateur de grandes choses qu'était le nouveau « Michel-le-Brave », qui, malgré tout ce qu'on pourrait accorder à son zèle pour la chrétienté, n'en était pas moins comme un nouveau Despote, étant, du reste, de la même race, esprit fantastique, tel que le décrit ce bon connaisseur de psychologies, Miron Costin, qui a été aussi dans son camp : « un homme ne craignant guère Dieu, sans aucune solidité, un tyran, un vrai fantasque, aux pensées confuses »¹. Par un boïar de Făgăraș, qui avait été aussi à la Porte et est l'auteur d'un écrit latin, Jacques Nagy de Harsány, qu'on trouvera plus tard auprès de Georges Étienne au bout du long exil de ce dernier², le prince transylvain, revenu sur son siège, s'entendit avec son voisin³. Il était question d'une guerre sur ce Danube valaque, d'une attaque contre les Turcs du Banat, d'une croisade impossible dans les Balcans, où, dès l'année passée, par son ambassadeur en Occident, Mihnea avait montré s'être lié par serment avec des gens de « Bulgarie, Grèce, Macédoine, Thrace et Serbie »⁴, d'Albanie même, ayant à son service certains « Serbes », et avoir essayé même des rapports avec les Cosaques⁵. Comme le patriarche syrien Macarius se trouvait encore en pays roumain, sa présence était invoquée comme preuve de la grande conspiration chrétienne, qui se serait étendue aussi sur l'Asie. Tout cela, sans mentionner aussi les Moldaves, « nation féroce par tempérament et qui dans l'antiquité, — souvenir de Décébale, — avait rendu tributaires les Romains eux-mêmes et, s'ils souffrent aujourd'hui le joug de la souveraineté ottomane, ils le font avec cette férocité qui a pu effrayer toujours, et souvent dommager, les armées

¹ P. 361.

² Iorga, *Acte și fragm.*, I, pp. 285, 291.

³ D'après *Monumenta Comitalia*, XII, Ciorănescu, *Domnia*, pp. 159—160. Ce pacte n'a pas pu rester caché, d'autant moins que Mihnea proposait à Barcsai une entente avec son ancien maître, qui lui aurait coûté le trône. De là viennent les plaintes de Barcsai à la Porte et l'excitation des suspensions turques envers le vassal sur le Danube; *ibid.*, pp. 160—162.

⁴ Ciorănescu, *Doc.*, p. 43, n° XII; cf. *ibid.*, pp. 74—75, n° L.

⁵ *Ibid.*, p. 52.

du Sultan »¹. Projets que ne pouvait encourager personne parmi les Occidentaux, l'empereur, Venise, le Pape, auxquels on avait envoyé depuis longtemps un Franciscain de Bulgarie, amateur d'un siège épiscopal, Gabriel Thomasi, par lequel Mihnea s'offrait à devenir catholique pour une œuvre de croisade².

Mihnea croyait avoir découvert, pendant son voyage en Transylvanie, certaines choses concernant le rôle de ce pays, qui avait été si cruellement dévasté. Il lui semblait qu'on pourrait créer une autonomie des Saxons, qui seraient directement liés par un tribut à la Porte, et ce tribut lui, Mihnea, le recueillerait, pour que, ensuite, toujours en rapport avec Michel-le-Brave, qu'il plagiait, il se propose lui-même de poursuivre ce programme d'action politique et militaire, comme prince des trois pays roumains, mais par la grâce du Sultan³. Peu après, il accueillait à Târgoviște les anciens prisonniers chez les Tatars: Kemény, François Kornis, et il pensait à faire du premier, qu'il fit passer en Transylvanie, non sans s'être entendu avec Rákóczy, un prince opposé à Barcsai, proposition que ce général expérimenté refusa de la façon la plus décidée, cherchant à amener une conciliation, qui lui paraîtra bientôt être déjà atteinte⁴.

Pour le moment, grâce à ce commencement de rapports avec le prince restauré, Mihnea avait échappé au danger

¹ *Ibid.* Il se vantait d'y avoir rétabli Georges Étienne; *ibid.*, p. 35, n° XIX. Des communications s'ajoutaient qui avaient été faites à un Franciscain, « le père Étienne de Valachie »; *ibid.* Puis, vers la fin de 1659, un troisième Franciscain, Grégoire de Kiprovat; *ibid.*, p. 89 et suiv. La lettre par laquelle le prince l'accrédite est du 1-er octobre, Târgoviște; *ibid.*, pp. 92—94, n° LXXX. Voy. aussi Hurmuzaki, *Fragm.*, III, pp. 244—245. Une lettre du métropolitain Ignace au Pape, 2 octobre 1659, dans Theiner, *Monuments historiques*, p. 38; J. Ardeleanu, *Istoria diecesei Oradei Mari*, Gherla 1883, pp. 129—131, et puis Hurmuzaki, V², p. 65 (cf. *ibid.*, pp. 70—73).

² Ciorănescu, *Doc.*, p. 33 et suiv. La lettre de Mihnea au doge est du 5 juin 1658; *ibid.*, pp. 42—43, n° XI.

³ *Ibid.*, p. 142, n° CLXX; *Domnia*, p. 164, note I; Veress, loc. cit., n° 224, 225.

⁴ Ciorănescu, *Domnia*, p. 167 et suiv. (d'après Szilágyi, les lettres de Rákóczy, et *Diplomataria*, XXIII).

d'une invasion de la part de Constantin¹. Mais, comme celui-ci conservait encore les restes de la grande fortune de Matthieu et ne devait pas être laissé sans perspective, on lui donnera l'idée que la Moldavie serait préférable, et Georges Étienne devra se résigner jusqu'à ce qu'une occasion se présente². Et, de fait, le fils de Radu Șerban ne tenta plus une invasion inutile en Valachie, tout en réussissant à se conserver, pendant quelques semaines, sur le trône de Jassy. Pour le moment, il errait du côté du Maramourèche, laissant comme souvenirs durables des cadeaux qu'il faisait aux modestes églises roumaines³ et réunissant en même temps les paysans roumains de Transylvanie sous les drapeaux de son aventure⁴.

Avant que Rákóczy fût revenu dans le pays, qui l'acceptera avec des acclamations, et les Roumains eux-mêmes étaient plutôt du côté de ce brave que du côté d'un prince de leur propre race, Mihnea avait cherché à se gagner la liberté de mouvement par le sacrifice de ce qui était resté encore de la grande race des boïars.

N'ayant aucune confiance dans ceux qui l'entouraient et qui lui semblaient être d'entente avec Constantin Cantacuzène, lequel, rappelé de Moldavie⁵, avait été mené, non pas chez celui qui aurait voulu avoir sa tête, mais à Constantinople, où il put se défendre dans le divan du vizir contre ceux qui avaient été envoyés pour acheter sa mort: le cloutchar Doicescu et le Grec Nicolas Sofiali, Mihnea ordonna une exé-

¹ Pour cette intention qu'il avait lorsqu'il se trouvait à Mediaș, dans le comté de Sătmar, voy. la lettre, du 19 juin 1659, d'Étienne Tököly, dans Iorga, *Recherches dans les Archives royales de la Haye*, dans le Bulletin français de la section historique de l'Académie Roumaine, 1936, pp. 8—9.

² Pour les vaines protestations douloureuses de ce prince, voy. Hurmuzaki, V, pp. 61—62; IX, pp. 165—168, le 9 octobre 1658 et le 26 avril 1659.

³ Voy. aussi Iorga, dans le « Bulletin français » cité de la Section Historique de l'Académie Roumaine. Les catholiques craignaient que, par de pareilles visites, la foi orientale ne soit renforcée dans la province; cf. aussi Ciorănescu, *Doc.*, p. 143, n° CLXXIII.

⁴ Meteuș, *Moștile Domnilor și boierilor*, p. 136.

⁵ Des suspensions de malversation; Iorga, *Studii și doc.*, V, p. 123.

cution en masse ¹. Alors, tombèrent sous l'épée de ces dorobants qui, comme en 1655, représentaient une vraie haine sociale contre la riche aristocratie, qui s'était mieux conservée en Valachie qu'en Moldavie après les massacres d'un Tomşa et les sacrifices d'une longue guerre civile, les représentants suivants des anciennes familles sur lesquelles s'étaient appuyées la paix et la possibilité de défense du pays: le grand vornic Radu Căndescu, avec ses deux frères, Negoită et Moïse, le grand spathaire Udrişte, Diicul Buicescu, grand kloutchar, le stolnic Radu Fărcaşanu, les deux Pârâianu, le père et le fils: Danciu, au nom princier, et Preda, puis le grand comis Badea Comăneanu, le kloutchar Stroe Bârsescu, le grand capitaine Basile Câmpineanu, et d'autres encore. « Ils furent jetés par les fenêtres du palais, les chaînes au cou, et les dorobants se réjouissaient et les foulaient aux pieds, et ils profanaient leurs cadavres; ils ne permettaient pas même qu'on les ensevelisse dans des églises, mais les jetaient sur du fumier, et leurs femmes étaient torturées, et toute leur fortune fut prise ». Un autre contemporain écrit: « et la musique turque joua jusqu'à ce que ils fussent tous tués » ². Le sentiment de pitié et de révolte pour cet acte, qui tendait à détruire toute une classe brave et magnanime, qui avait imposé un caractère national roumain au pays, est exprimé dans ces lignes de Miron Costin, qui les avait connus tous: « cherchant à faire de façon à se débarrasser des boïars qui étaient les chefs de la Valachie », — et à ce moment déjà, il pensait à une révolte concertée avec Rákóczy, prêt à revenir, — « il fit tuer, par suite de sa grande tyrannie indicible, trente boïars, les premiers du pays, et les remplaça par des boïars à son gré » ³. Le profond connaisseur des

¹ Le prince de Moldavie délivre un acte pour confirmer l'innocence de Preda Brâncoveanu; *Rev. Ist.*, 1935, pp. 195—197.

² *Mag. Ist.*, IV, p. 351. Cf. la Chronique de Constantin le Capitaine, éd. Iorga, p. 145. Large description dans Iorga, *Rev. Ist.*, V. Une version différente de la chronique est donnée par M. Stoica Nicolaescu, dans la *Rev. p. ist., arh. și filologie*: on les aurait dévêtus jusqu'aux chemises. La date approximative est fixée, d'après le personnel des Conseils princiers, dans Ciorănescu, *Domnia*, p. 173, note 3.

³ P. 361.

choses turques aura donné les explications qu'il a pu trouver dans l'ingéniosité d'une intelligence dérégulée, mais, pour recevoir de nouveau des éloges dûs à « sa justice », suffisait le fait qu'une partie des biens confisqués par celui qui avait fait de la libération des paysans, mais tout en payant le prix à la Chambre des princes, un des points principaux de sa politique intérieure¹, fut considérée comme propriété du Sultan, prise à des traîtres². Les Grecs Iani, Manu et Manta, puis le beau-frère serbe et ensuite Georges Băleanu et Stroe Leurdeanu, Barbu Poienaru, Radu Cocorăscu, Michel Argetoianu ou Hârjetoianu, Vlad Bengescu, un postelnic Neagoe et un stolnic Georges prirent la place de ceux qui avaient été sacrifiés³. A la fin de juillet 1659, le premier acte de la tragédie avait été joué.

Le pays était plein de Turcs. Mihnea les avait attirés comme soldats, sous le nom de bechlis, saradchas, comme marchands, comme créanciers du Trésor, affaibli par les derniers troubles⁴. Mais, par un nouveau massacre, celui des représentants même de la domination des « Infidèles », Mihnea, en tant que « croisé », entendait commencer l'œuvre de ce qu'il considérait comme une « délivrance ».

Le 28 août, Rákóczy annonçait au général impérial de Cassovie que, suivant le désir du pays⁵, il a repris son trône. Une semaine après, le 2 septembre, Mihnea répétait la scène de 1594, le massacre des créanciers turcs. Il feignait de punir les excès commis par les hommes de cette nation à travers le pays. Il avait fait entourer Târgoviște de cavaliers, pour que personne n'échappe. Et, d'après l'exemple donné par Michel-le-Brave, il fit attaquer Silistrie, le nouveau pacha étant de fait battu et blessé⁶, puis Giurgiu et Brăila.

¹ Ciorănescu, *Domnia*.

² Ciorănescu, *Doc.*, p. 244, n° CLXXIV.

³ J. C. Filitti, *Archiva Gh. Gr. Cantacuzino*, p. 221.

⁴ Les deux Chroniques; Ciorănescu, *Doc.*, p. 147, n° CLXXXI.

⁵ Hurmuzaki, IX.

⁶ M. Ciorănescu, qui note toutes les sources pour cette lutte, en grande partie des échos vénitiens, voit dans le conflit avec le pacha, qui n'était pas cependant un grand vizir, comme jadis, Sinan, à la tête d'une puissante armée

Seulement, une soixantaine d'années auparavant, tout cela avait un sens. Une grande action chrétienne était partie, le Pape et l'empereur en tête, réunissant des combattants de tous les pays chrétiens qui accouraient y participer, la Transylvanie se montrait prête à entrer dans la croisade et la Moldavie se trouvait sous un prince allié. Maintenant, aucun parmi les Occidentaux ne soutenait de ses armes Venise, prise dans une guerre si difficile, depuis de longues années, et la République elle-même, qui aurait désiré, sans doute, une diversion, n'entendait signer aucune obligation. De plus, Rákóczy n'était que le fantôme de sa puissance antérieure, et Ghica, en Moldavie, représentait la fidélité la plus assurée envers les Turcs.

Alors que la petite armée rassemblée par Mihnea, et qu'il présentait comme étant composée de « guerriers de choix et de seïmens à cheval, avec de longs fusils et de petits canons »¹, de fait avec les quelques petits canons donnés par Rákóczy, était largement louée par celui qui n'avait pas d'autre appui², Mihnea cherchait à s'assurer l'appui de Rákóczy lui-même, qui s'étant gagné Kemény, fut reconnu par la Diète d'Odorheiu, avant la fin de ce mois de septembre³. Le métropolitain Ignace, et le grand logothète Radu Crețulescu vinrent chez lui pour une entente formelle, qui fut signée le 4 octobre, dans une forme particulièrement solennelle, employant des phrases latines du répertoire de la Renaissance. C'est une alliance purement militaire, dans laquelle, étant données les circonstances d'un côté et de l'autre, il n'était plus question de tribut, du don des chevaux comme preuve de vassa-

impériale, un vrai triomphe roumain, auquel il ne faut pas même penser; *Domnia*, p. 183. De fait, les guerriers de Mihnea n'étaient pas, en grande partie, des Roumains, et il n'est pas certain que le prince qui devait ensuite quitter si facilement la partie les ait commandés lui-même. Pour l'éloge que s'accordait Mihnea lui-même, voy. *ibid.*, p. 185. M. Ciorănescu (p. 199) signale des rapports avec Bulgares (Hurmuzaki, IX, pp. 149—150, 153). D'autres rapports, sans valeur, avec des étrangers; Ciorănescu, loc. cit., p. 199.

¹ Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 58.

² *Mag. Ist.*, IV, p. 352.

³ Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. ccxcix-ccc.

lité, d'une hégémonie transylvaine, les relations étant celles d'une parité parfaite, comme l'avait en vain demandée Matthieu et Constantin, à une époque où leur voisin se trouvait à la tête d'une aristocratie solidaire et d'une puissante armée¹.

Après le serment prêté en Transylvanie, les deux frères d'armes se rencontrèrent à Rucăr² où fut conclu un traité confirmé par beaucoup de signatures de boïars valaques et capitaines de l'armée³.

À cette entrevue étaient accourus aussi Constantin et Georges Étienne, ce dernier, lui aussi, s'étant d'abord rendu dans la capitale du Maramourèche. Le 15 du mois fut conclu un pacte « dace », dans lequel, comme en 1595, était fixé le rôle que devait avoir chacun des associés, aux intérêts si divergents. Le vieux Moldave pauvre fut écarté, et en Moldavie, où les Turcs venaient d'envoyer le jeune Étienne, fils de Basile, car Ghica devait passer en Valachie, allait entrer Constantin, avec des troupes données par ses alliés, des Transylvains, commandés par Coloman Mikes, des Valaques, avec Georges Băleanu et Démètre le Serbe, spathaire, le beau-frère de Mihnea⁴. Constantin avait cédé formellement à Radu ses droits sur la Valachie, avait donné aux Transylvains toute sa fortune, et avait promis le paiement immédiat de 150.000 thalers⁵.

¹ *Török-Mag. Állam.*, III, p. 456 et suiv. Cf. aussi *Mon. Com. Trans.*, XII, pp. 358—360, 377 et suiv., 388, 396, 413—414; Szilágyi, ouvr. cité, II, pp. 557—558; Şincai, III, à cette date. Cf. Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. cccxc-ccc; *Mon. Com. Trans.*, XII, p. 386; Hurmuzaki, V et IX.

² Aussi Ciorănescu, *Doc.*, pp. 149—150, n^{os} CLXXXVI-CLXXXVII.

³ Dans *Mon. Com. Trans.*, XII, pp. 414—415; Veress, ouvr. cité, X, n^o 227; cf. *Rev. Ist.*, 1938, pp. 272—273. L'acte d'alliance de 1658, conclu par Constantin avec Rákóczy; *ibid.*, n^o 213; cf. n^{os} 216—217, 226. Lettre de Mihnea, qui signe de son ancien nom, *ibid.*, n^o 215; cf. n^o 219.

⁴ Chronique valaque, loc. cit.; Kraus et Nekeš-Schuller, pour les sources saxonnes (cf. Trauschenfels, ouvr. cité, p. 347); Jean Bethlen pour l'information hongroise.

⁵ *Mon. Com. Trans.*, XII, pp. 411—413. Pour la rencontre de Rucăr, les notes riches de Jean Nemes, dans *Tört. Tár*, 1902, et Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 278.

Accompagné momentanément par Georges Étienne, avec lequel il entra à Braşov, pour s'en séparer aussitôt ¹, Constantin pénétra donc en Moldavie avant la fin du mois. Car Mihnea avait décidé, dès le 29 septembre, que « le temps est arrivé » ².

L'expédition moldave ³ fut brève et totalement malheureuse. Un acte donné par Ghica s'exprime ainsi : « ils venaient avec de mauvaises intentions contre le prince Ghica, pour fouler aux pieds le drapeau de l'honorable empereur; or, Dieu ne le leur a pas permis, mais a terrassé Georges Étienne et tous ceux qui venaient avec lui » ⁴. Ghica n'essaya pas même de couper le chemin aux envahisseurs; il se retira jusqu'à Țuțora, attendant le secours des Tatars, qui ne devait pas manquer. Les troupes qu'il avait laissées derrière lui sans un commandant écouté, car son fils était à Constantinople, rencontrèrent celles de l'invasion du côté du village de Tătărești, où déjà avait été livré un combat pour le trône, mais on ne put pas arriver, aussi à cause de l'état moral où se trouvaient ces étrangers, à un combat. Miron Costin, qui était présent, a été témoin de leur désordre, dûment châtié. À Sârca, on essaya d'empêcher la marche de l'ennemi, précédé par des fusiliers allemands de grande valeur, mais la bravoure initiale ne put pas gagner la victoire.

Constantin, qui pensait aussi se soumettre au tzar ⁵, accueillit avec amitié les boïars prisonniers, parmi lesquels

¹ Pour les espérances tenaces de ce dernier concernant la Moldavie, voy. sa lettre dans *Mon. Hung. Hist., Dipl.*, XXIII, pp. 655—656. Cf. Veress, loc. cit., no. 226.

² Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 57—59, n° LIV.

³ Pour l'impossibilité de considérer la seconde femme de Costin comme une Movilă, Sèvre Zotta, dans la *Rev. Ist.*, XIII, pp. 47—51. Mais la première femme, Bălașa, fille de Nicolachi Rale, appartenait, par sa mère, à la famille Boul, celle d'Élisabeth, femme d'Étienne et parente des Prăjescu; *ibid.*, p. 50 (Bălașa a le même nom). Une lettre de la princesse, datée de Baia, le 15 novembre, avec la mention de l'approche redoutée des Tatars, dans Szilágyi, *Bellum*, II, p. 561.

⁴ Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 113.

⁵ Ciorănescu, *Domnia*, p. 207, note 4.

un descendant de Bucioc et ce Gavriliță, en ce moment simple gardien de la cave princière, qui devait être le fondateur de la lignée énergique et ambitieuse, disposant de beaucoup de moyens, des Costachi. Ghica, contre lequel s'étaient levés ses propres défenseurs, dut passer le Pruth du côté de Lăpușna, pour aller plus loin vers Bender.

Or, l'apparition des Tatars changea toute cette situation, que l'esprit de Constantin considérait comme définitive. Ayant appris l'envoi de Ghica en Valachie, le kalga, commandant de cette armée redoutée, prit sur lui l'initiative de chasser l'usurpateur. L'aga « de la mer », le chef du Boudchak, arriva rapidement à Jassy, où Constantin crut d'abord pouvoir résister dans les tranchées. Puis, il passa, à l'attaque, employant les canons commandés à Lwów par Georges Étienne. Mais, comme il n'arrivait pas à effrayer les Tatars par ce feu « allemand » du front, les gens de Constantin commencèrent à s'ébranler. Bientôt, sur la place où on avait escompté si facilement la victoire, « il y avait trois séries de cadavres correspondant aux trois rangées de l'infanterie »¹. Parmi les prisonniers qui furent menés en Crimée, comme jadis Kemény, il y avait aussi le grand boïar valaque Georges Băleanu².

Le 21 novembre, avait été livré un dernier combat; le 14 décembre, le jeune prince Étienne entra à Jassy³.

Miron Costin, qui n'aime pas trop les Roumains de Valachie, semble croire que Mihnea n'avait opposé aucune vraie résistance à l'entrée des Tatars, qui amenaient le nouveau « prince Georges », si étranger au pays⁴. De fait, après que le nouveau ban Chirca chercha à défendre le passage du Danube⁵, après une série de conflits sans importance avec de

¹ Miron Costin, p. 366.

² Voy. aussi l'information dans le journal de Jean Nemes, *Tört. Tár*, 1902; Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 278.

³ *Ibid.*, pp. CCCIII—CCCV. L'Information vénitienne exacte venue de Constantinople et d'Allemagne, dans Hurmuzaki, V² et IX. Cf. aussi le récit de Hasan Vedchikhi, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème, série, XX.

⁴ *Ibid.*

⁵ Szilágyi, *Bellum*, II, p. 549, à côté des informations vénitiennes.

petites bandes turques, le combat de Frătești, près du Călugăreni de Michel-le-Brave, fut gagné, mais seulement par les Allemands de Gaudy. Ayant appris aussitôt l'insuccès de Moldavie, la fuite de Constantin en Transylvanie, l'approche de son successeur avec les Tatars, Mihnea s'enfuit du côté de Târgoviște, où il trouva naturellement l'avidité de ses propres soldats étrangers, qui demandaient à être payés pour le laisser passer. Il se glissa à travers les montagnes, avec l'espoir vain de pouvoir être plus tard restauré¹.

Une variante de la chronique valaque témoigne de la résistance des boïars à tout prolongement de cette guerre qui était impossible, les Tatars se trouvant en face, et la Transylvanie envahie par les Turcs. Bref, les seïmens ne voulurent pas combattre. Car, de fait, ce n'était pas une guerre du pays, comme celles de Michel-le-Brave et du bon Matthieu; il n'y avait plus de groupes de boïars riches et fiers, défendant leur propre patrie, car ils avaient été tués par la bande d'une armée démoralisée et influencée d'une façon décisive par les étrangers auxquels ils s'étaient associés; il n'y avait plus le dévouement d'une aristocratie noble et brave pour l'un d'entre eux, qui était un père, un frère, un parent pour ceux qui l'entouraient, et, encore, il n'y avait pas l'étincelle héroïque d'un chef couronné: Michel à Călugăreni et Matthieu à Finta. Avec quelques Bulgares payés, avec quelques Allemands et Hongrois empruntés à un voisin, lui-même incapable d'une grande action guerrière, et avec quelques serviteurs d'un prince tyrannique, qui s'était levé sur les cadavres ensanglantés des descendants des anciennes familles, on ne pouvait faire qu'une démonstration d'aventure, terminée par le ridicule pour elle, mais aussi par un terrible désastre pour le pays qui ne s'appartenait plus.

Pendant ce temps, Rákóczy avait eu à faire avec Barcsai, qu'étaient venus soutenir les Turcs de Bude. La tentative ne

¹ Chronique du pays; Nekesch-Schuller; *Chron. Fuchsio-Lupino Oltardinum*, II, p. 19; *Mon. Hung. Hist., Dipl.*, XXIII, pp. 654—655. Cf. Ciorănescu, *Domnia*, p. 181 et suiv. (les rapports avec Rákóczy après le massacre des Turcs). Voy. aussi Iorga, *Studii și doc.*, XXIII, p. 234.

réussit pas. Les nobles roumains de cette région ne bougèrent pas, bien que dans le camp de Rákóczy se fussent trouvés quelques hobereaux roumains, quelques membres du clergé, comme le prêtre de Ciurila¹. Le grand chevalier princier de la noblesse hongroise n'osa pas livrer, à la place de cette croisade dont la nouvelle avait rempli tout l'Occident, au moins une honorable lutte de défense. Le siège de Sibiiu, où il s'était renfermé, devait durer longtemps, les Roumains de Transylvanie se trouvant aussi dans l'armée de l'ancien maître du pays. Les princes roumains, devenus de simples prétendants aventuriers, durent donc chercher par des sorties au hasard leur fortune.

Dans cette Transylvanie, qui en avait assez de ces combats stériles, l'acceptation de ce fuyard valaque, accompagné par son triste associé, le fuyard de Moldavie, rencontra de la résistance: les Saxons et les Hongrois guettaient ceux que le gouvernement imposé par les Turcs en Transylvanie avait mis hors la loi². Mihnea osa se chercher un abri sur les possessions, jadis roumaines, au delà des montagnes, que mentionnait son titre archiducal; on le trouve à Făgăraș, à Vurpăr³. Il en arriva ensuite, lui et son rival de jadis, Constantin, jusqu'à Sătmar, et là, après un repas offert par celui-ci, mais non sans avoir été auparavant malade, l'imitateur en faillite de Michel-le-Brave fut trouvé mort, le 5 avril 1660⁴, près de la Circassienne qui était sa compagne; rien du caractère de Constantin, de beaucoup supérieur à son associé par force, ne justifie le soupçon répandu qu'il aurait donné du poison à quelqu'un qui, dans l'état où il était, ne pouvait représenter aucun danger⁵.

¹ Șincai, III, pp. 126—130.

² Voy. Veress, loc. cit., n^{os} 31—234 (la place exacte de sa mort aurait été le village de Nagy-Szöllös) 239 (témoignage de Paisius Ligaridès, archevêque de Gaza, sur la fortune de Mihnea), 240 (des témoignages roumains).

³ Voy. aussi le journal de Jean Nemes, dans *Tört. Tár*, 1902, et Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 278.

⁴ Pour ces errements, J. Minea, dans les *Cercetări istorice*, V—VII, p. 349; Ciorănescu, *Domnia*, p. 219 et suiv.

⁵ Les sources pour ce soupçon, dans Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. cccvi, note 2; Ciorănescu, *Domnia*, pp. 220—221.

La tentative du fils de Radu Șerban de regagner son trône au printemps tomba elle aussi, et on ne peut pas comprendre, étant donné le danger d'une destruction totale où se trouvait Rákóczy lui-même, ce qui a pu séduire ce prince valaque perpétuellement agité, qui fera ensuite une tentative en Moldavie, à tenter un nouveau coup, mais il avait conservé des amis parmi les vieux boïars et soldats ¹, qui ne pouvaient avoir aucun dévouement pour le vieux boïar moldave qu'on leur avait donné comme chef ². Or, Ghica suivit la même tactique qu'en Moldavie envers le même ennemi. Il se retira vers le Danube, poursuivi par les gens de Constantin, et aussitôt les forces insignifiantes du pacha de Silistrie et du mirza suffirent ³ pour forcer les envahisseurs à repasser la montagne, cherchant un abri paraissant plus sûr chez les Cosaques, qui n'avaient plus leur vieux hatman, mais étaient sous les ordres du fils, totalement inférieur, de Chmil, Georges.

A ce moment, en marge de Cluj, le patron de toutes ces confusions historiques et de ces profonds malheurs, Rákóczy, forcé enfin par les Turcs à combattre, fut blessé, et il mourut à Orade, totalement abandonné, quelques jours après, dans ce même mois de mai 1661 ⁴.

Mais le prolongement de l'aventure une fois suscitée ne s'arrêta pas là. Elle fournit une longue histoire de vagabondage douloureux pour Georges Étienne, un dernier éclat de confiance en sa fortune de la part de Constantin Șerban.

Au printemps de l'année 1660, le premier se trouvait à Vienne, cherchant, d'après son ancienne coutume moldave,

¹ Tel un capitaine Ghica; Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 271, n° CIV.

² Voy. Miron Costin, p. 368: « Il avait rassemblé une armée très bonne, car tout le pays était venu à lui ». Il ajoute que chez l'ancien prince il y avait aussi « des Polonais, des Allemands, des Hongrois, des Serbes mercenaires, car il n'avait pas encore fini l'argent du prince Matthieu ». Et ils s'enfuirent tous à la première rencontre avec les Tatars redoutés, dont n'était arrivé cependant qu'une faible avant-garde.

³ Voy. Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. CCCVI—CCCVII, 254, n° LXXXVII. Cf. Nekesch-Schuller et Trauschenfels; Șincai, III.

⁴ Pour la participation des armées roumaines à la dernière bataille contre lui, voy. aussi Miron Costin, p. 371, et Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 352—353 (une lettre de Ghica à son « cher fils »).

à acheter une terre, quelque part en Hongrie, pour la cultiver à sa façon, et il en trouva une qui appartenait à la famille Homonnay ¹. Mais le nonce croit qu'il désirait tout de même aussi une situation officielle de ce côté. Reçu par l'empereur, il lui montrait de quelle façon il a été trompé par Rákóczy, qui lui avait pris jusqu'à 300.000 écus, lui faisant perdre un pays si bon et riche, qui lui donnait, par an, 500.000 thalers. Il avait vendu les bijoux qu'il avait pu prendre, et des brigands l'avaient dépouillé ², mais il y avait de l'argent déposé à Dantzig ³. Cependant, lorsqu'il parlait à l'ambassadeur de Venise, il se déchaînait contre « la grande bête » qu'est le Turc, que lui-même avait combattu ⁴. Dans un acte présenté à l'empereur, il promettait des choses extraordinaires: soumettre son pays au Pape, s'allier au prince qui sera en Valachie, faire élire par son influence à Constantinople un patriarche favorable à l'union avec les Jésuites, garder près de lui un évêque catholique comme principal conseiller, ouvrir une école à Jassy avec les mêmes Jésuites, et surtout il ne reprendra jamais son alliance avec Rákóczy ⁵.

Le fuyard essaya aussi du côté du roi de Suède, qui lui avait envoyé jadis des émissaires pendant ses rapports avec les Cosaques, excités contre la Pologne ⁶. Après un séjour en Moravie, il se décida à rappeler au tzar ses anciens engagements ⁷. Il alla en Livonie suédoise, à Dorpat, puis à Riga, en 1662, et s'offrit à commander 5.000 hommes, comme un ancien guerrier, dans une future guerre contre les Turcs ⁸. De là, en août, il se plaignait que la princesse Élisabeth, sa femme ⁹,

¹ Voy. *ibid.*, p. CCCIII, note 1; Şincai, III, p. 131.

² Iorga, loc. cit.

³ Hurmuzaki, IX, pp. 174—175.

⁴ *Ibid.*, pp. 170—173, n° CCCXXXIII; pp. 196—197, n° CCLXX. Il était à Munkács, en mai; Veress, loc. cit., n° 235.

⁵ Iorga, *Studii şi doc.*, IV, pp. 254—255, n° LXXXVIII.

⁶ Hurmuzaki, IX, p. 180 et suiv. Voy. aussi Iorga, Hurmuzaki, X, p. v (aussi d'après Hurmuzaki, *Fragm.*, III, p. 248; Şincai, III, p. 131).

⁷ Pour lui, voy. Hurmuzaki, IX, p. 217, n° CCXCVII.

⁸ *Ibid.*, pp. 200—201, nos CCLXXII—CCLXXIII.

⁹ Voy. Veress, ouvr. cité, XI, n° 3 (elle était à Ersek-Ujvár, le 12 octobre 1661).

n'a pas tenu parole, pour l'attendre en Pologne: « Elle m'a abandonné et est revenue dans le pays, et m'a rendu ridicule »¹.

Chez le tzar, il fut très mal reçu, sans pouvoir obtenir au moins l'argent qu'il avait déposé chez des marchands moscovites. Revenu dans les possessions du roi de Suède, cette fois en Poméranie, celui qui rêvait d'un retour guerrier, à la tête d'une armée de croisade, et excitait aussi les chrétiens esclaves des Turcs, demanda qu'on lui accorde un abri, sinon une propriété à Wismar, mais le nouveau roi, Charles XI, — car son prédécesseur Charles-Gustave n'avait rien voulu savoir sur le compte de cet exilé —, lui indiqua comme domicile Stettin, où le réfugié mena une vie très modeste, sans cesse offensé par la dureté des châtelains, ayant comme seul soutien celui d'une femme dévouée qui, plus tard, sera sur le point de devenir la tzarine de Pierre-le-Grand, Stéphanie Michailova², et, comme seule consolation, la lecture des psaumes, qui furent traduits pour lui dans sa langue moldave par le confesseur qui l'avait accompagné, le moine Antoine de Moldovița³, qui devait transmettre aussi les informations sur la fin de son bon maître. Georges Étienne y resta de 1664 à 1668⁴, essayant d'obtenir un allègement de sa situation aussi par des interventions auprès de Louis XIV, et dans ce but il employa Nicolas Milescu. Le seul qui voulut le secourir fut le Grand Électeur de Berlin, Frédéric-Guillaume, qui n'oubliait pas de lui envoyer des provisions et même de l'argent, offrant de lui acheter le reste de ses bijoux, et même il fut logé au château de Berlin à l'occasion d'une visite pour présenter

¹ Iorga, dans la *Rev. Ist.*, IX, pp. 100—101. Pour le passé de la princesse, Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. ccxxiv, note 1. Elle vivait encore en 1678; *ibid.*, p. ccxc, note 3 (elle était la marraine de la femme de Miron Costin). Des documents venant d'elle en 1665—1670, *ibid.*, p. 273 et suiv. Pour l'époque de sa mort, *ibid.*, p. 275, note 1.

² Iorga, *Acte și fragm.*, I, p. 277 et suiv.; *Studii și doc.*, IV, pp. 109—111.

³ Voy. Iorga, *Ist. lit. rom.*, II.

⁴ Une lettre du 16 mai, adressée aux gens de Brașov; Iorga, *Brașovul și Români*, p. 112, n° 5.

des requêtes et des remerciements ¹. La femme qui avait veillé sur ses dernières années apporta, non sans difficulté, le corps pour le placer elle-même, bien que la princesse fût encore vivante et en bonne santé, dans la belle église du couvent de Caşin, dans lequel Georges Étienne avait cherché à rivaliser avec Basile Lupu, copiant l'édifice splendide de Golia ².

¹ Il s'adressait aussi à l'électeur de Saxe, se plaignant du manque de loyauté du Moscovite et citant, par ses envoyés, Torquatus et Harsányi, compagnons de malheur, l'historien romain Justin; il envoyait aussi, avec un modeste cadeau, « le colonel » Nacu; Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 108, n° 1. Des lettres à la femme de l'électeur aussi de la part de Stéphanie Michai-lova, la compagne du réfugié, qui osait s'intituler, en allemand, « Fürstin zur Moldaw »; *ibid.*, p. 109. Voy. aussi les n° suiv. Et elle se fait intituler aussi (p. 110): « Der Fürst. Gnaden zu Moldau hinterlassene Wittibe und Fürstin ». Un acte roumain pour une propriété, sans date; *ibid.*, pp. 111—112; voy. aussi *ibid.*, p. 112, note 1. — Pour les rapports de Georges Étienne avec l'électeur de Brandebourg, Papiu, *Tesaur*, III, pp. 83—84, 97; Iorga, *Acte și fragm.*, I, p. 270 et suiv. (ambassade de Nacu; *ibid.*, p. 276, n° 1). Dans cette affaire d'héritage, est mêlé ensuite aussi le nouveau prince de Valachie, Grégoire Ghica, qui s'appuie sur les droits de sa femme, Marie Sturdza, nièce de Georges Étienne et élevée par la princesse Élisabeth comme une fille, étant mariée par l'ancien prince à ce boïar encore si jeune; voy. surtout plus haut, *ibid.*, p. 287. Harsányi était à Stettin en 1668; *ibid.*, pp. 290—291. — Intervention auprès du roi de France (1-er janvier 1665), par Torquatus, puis (*ibid.*, p. 254, n° CCCLXXV) par Milescu, dans Odobescu et Tocilescu, ouvr. cité, I, p. 249 (l'endroit est inintelligible: « Cimini Ianos », Kemény János). Georges Étienne croyait pouvoir s'appuyer aussi sur les Szekler. Pour l'intervention française à Constantinople en sa faveur, *ibid.*, pp. 250—251, nos CCCLXVIII—CCCLXXI. Lettre du roi dans le même but; *ibid.*, p. 253, n° CCCLXXIII. Voy. aussi *ibid.*, p. 254, n° CCCLXXV. De la Haye, l'ambassadeur de France à Constantinople, eut des rapports avec un des successeurs de Georges Étienne, Duca; *ibid.*, p. 255, n° CCCXXVIII. — Pour les rapports de Georges Étienne en Autriche (1662), Veress, ouvr. cité, XI, nos 20—22. Une lettre de Nicolas Milescu (Sătmar, 19 décembre 1664); *ibid.*, n° 46. — Rapports avec la Bohême, Macurek, dans le n° sur la Roumanie de la *Prager Presse*; d'autres avec la Suède, mais aussi avec le Danemark, Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, X, p. 511 et suiv. Quelques mots de sympathie pour la chute et la mort de Rákóczy (pp. 518—519) doivent être attribués à Harsányi. Ils se trouvent dans la lettre du 24 novembre 1662. Un appel au roi d'Angleterre par l'ambassadeur Nacu, en 1666; *ibid.*, p. 522 et suiv.

² Voy. Iorga, Hurmuzaki, X, pp. v—vii, à côté du travail de Al. Papadopol-Calimah, *Gheorghe Ștefan*, qui résume l'article d'un chercheur alle-

Nous ne connaissons aucune nouvelle entreprise de Constantin le Valaque que son « escapade moldave ». Elle n'eut aucun rapport avec les circonstances de Transylvanie, où, enfin, Kemény, candidat du khan dont il avait jadis été prisonnier, obtint, par la volonté du pays, contre Barcsai, qui devait périr dans des conditions obscures, étant mis en morceaux et jeté aux chiens ¹, l'héritage des Rákóczy, cette couronne de vassalité de la Transylvanie. Une expérience de Constantin chez les Valaques ne pouvait plus être tentée après la double expérience malheureuse.

Du reste, ce trône était maintenant bien gardé. En septembre 1660, Ghica, auquel on avait demandé vainement une somme de quatre-vingt bourses, répondit que, après tout ce qu'avaient dû subir ses sujets, il n'a pas même quatre-vingt centimes, et il fut arrêté par le pacha de Silistrie, qui, comme à l'époque d'Abaza, était le maître du Danube, et mené à Constantinople, où, sous la terreur des menaces, il mourra bientôt, et sa place avait été déjà prise par son jeune fils, Grégoire, qui avait su se gagner des appuis parmi les Turcs influents (décembre).

Constantin crut pouvoir répéter son invasion cette fois contre le prince Étienne Lupu ², l'adolescent qui se trouvait sur le trône moldave, où l'avait placé et le maintenait l'influence de son père, bien décidé, jusqu'à sa mort ³, en 1661 ⁴ à ne plus le demander pour lui-même, et bientôt, en

mand. — Jusqu'à la fin, le prince avait été accompagné par ce fidèle « colonel », Constantin Nacu.

¹ Voy. Ciorănescu, *Domnia*.

² Des lettres de lui, dans Veress, ouvr. cité, X, nos 236, 237. Voy. aussi Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1305 et suiv. Retour d'Étienne, *ibid.*, pp. 1308—1309, nos MMCCCCIX—MCCCXIII.

³ Chronique du pays; Kraus, II, pp. 411—412; Kemény, loc. cit., II, p. 239; voy., Hurmuzaki, V², p. 79, n° CX XI; *Fragments*, III, pp. 253—254; Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CCVIII et note 1.

⁴ Miron Costin, p. 371. Pour le temps passé par l'ancien prince à Constantinople, Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, XI, p. 161 et suiv. — Pour la mort de Basile et son tombeau, certainement aux Trois-Hiérarques, où son fils fit transporter ces restes, voy. C. Moisil, dans *Cronica numismatică și arheologică*, II, p. 23 et suiv., et le *Bul. Com. Mon. Ist.*, IX, p. 43; Babinger, dans les *Mém.*

septembre 1665, sa belle maison de Constantinople était habitée par sa veuve ¹.

Il avait l'appui de Georges Chmilnitzki, qui se plaignait à Vienne de ce que ce jeune Étienne avait dévasté, au delà du Dniestr quelques possessions de la princesse Roxane, alors que, de fait, il avait voulu seulement l'arracher, contre sa volonté, de Rachkov et la faire venir auprès de sa propre jeunesse, agitée et légère, qui offensait même des boïars ayant l'âge de Miron Costin ². Devant les Cosaques téméraires, la petite armée moldave de Nicolas Catargiu, ancien fidèle de la famille, de Hăbășescu et du serdar de Bessarabie, Mihalcea Hâncu, avec les « cavaliers paysans du pays et les descendants plus agiles des anciens boïars », se retira, et le chroniqueur moldave, qui sent la honte de cet acte, écrit : « armée qui s'éparpilla au seul bruit, n'étant poursuivie par personne ». Le camp du « petit Étienne » attendait sur le Pruth, au village de Coiceni, mais le prince n'osa pas livrer le combat; conseillé par les Tatars, qui se trouvaient par hasard auprès de lui, il descendit pour rencontrer l'aga de la mer, du Boudchak tatar, qui, plus que le pacha de Silistrie, exerçait une influence sur le gouvernement des pays roumains. Ainsi, Constantin put s'établir de nouveau à Jassy, d'où il délivrait un acte pour les moines du couvent du prince Aaron, le 26 janvier 1661. Il avait avec lui des évêques et quelques-uns des boïars du Pays Supérieur.

Mais les Tatars du Boudchak sauvèrent la domination d'Étienne, devant lequel, dans un combat près de Jassy, les Cosaques se retirèrent. Il dut subir cependant les durs reproches du pacha de Silistrie, qui arriva ensuite et ordonna d'arrêter quelques boïars comme traîtres, de sorte que seuls purent se racheter d'anciens conseillers de Basile, dont la fidélité certainement ne pouvait pas être suspectée, comme

Ac. Rom., 3-ème série, XVII (d'après le voyage de Robert Bargrave), p. 147, note 3; Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, XI (1930); Meteș et Zotta, dans la *Revista Arhivelor*, I, pp. 137 et suiv., 297.

¹ Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. cccviii, note 8. Pour son retour dans le pays, voy. Oltea Nistor, *O Circasiană pe tronul Moldovei*, Cernăuți, 1928.

² P. 368.

Thomas Cantacuzène, Prăjescu et Şeptelici¹. Après douze ans de cette aventure, Constantin, abrité en Pologne, cherchait à regagner l'argent qu'il avait prêté en Transylvanie, à Barcsai; il aurait servi à entretenir la vie difficile de ce réfugié, maintenant vieilli et sans aucun espoir². Il attendit sur sa terre de Jastrzbiec même jusqu'à l'invasion polonaise de 1673 en Moldavie, quand il croyait que les soldats victorieux du roi Jean Sobieski pourraient le rétablir, mais, l'année suivante, il en était à courir toujours après cet emprunt qui s'était perdu en Transylvanie. Jusqu'au bout, l'ancien prince de Valachie s'intitulait: « prince du pays de Moldavie »³.

Quelques mois après que Barcsai et son frère avaient disparu, Kemény dut affronter à son tour les Turcs, qui entraient, cette fois aussi, par la Porte-de-Fer. Le concours que lui avaient promis les Impériaux, auxquels il s'était adressé dès le commencement, ne lui fut pas utile, malgré l'apparition momentanée dans ces régions du général de Souches. Le pacha Ali, commandant de l'armée d'invasion, le remplaça par un jeune Szekler, Michel Apaffy, qui avait été, lui aussi, prisonnier chez les Tatars. Des soldats roumains avaient participé à cette dernière lutte pour la vraie liberté de la Transylvanie. Kemény, revenu pour une offensive, tomba en combattant, homme de guerre parmi les premiers de son époque, mais sans une fortune correspondant à ses mérites⁴.

Avec la magnificence de Michel Radu, imitant celle du Sultan même, avec Georges Étienne, qui, malgré la simplicité traditionnelle de son esprit, ne pouvait pas se détacher complètement de ce grand modèle qu'avait été Basile, avec Constantin, qui se sentait le continuateur de la tradition de solidarité politique intérieure de Matthieu Băsărabă, la Monarchie projetée et réalisée par Radu Mihnea avait disparu. Elle

¹ Miron Costin, pp. 370—371. On en demanda compte au pacha, et son lieutenant perdit la tête.

² Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 259—260, n° xciv.

³ *Ibid.*, Voy. aussi les observations, *ibid.*, p. 260 et note 1.

⁴ Récits et sources, *ibid.*, pp. CCCX—CCCXI.

avait disparu dans l'aventure et dans le ridicule. Ce n'était pas un Georges Ghica, traînant sur les deux trônes les restes d'une vie sans énergie, qui eût pu la relever de sa décadence. Lorsque cette Monarchie se relèvera, elle pourra être l'une des deux : ou bien l'hégémonie d'un parti, ou bien une brillante action culturelle.

LIVRE III

LES ROUMAINS DEVANT LES NOUVELLES
GUERRES OFFENSIVES DE LA TURQUIE
RÉGÉNÉRÉE

CHAPITRE PREMIER

APPARITION DU PARTI DES CANTACUZÈNE

Sur le Danube, le vieux grand vizir Keupruli avait rétabli l'ordre, cet ordre de mort et de soumission qu'il avait désiré. Il avait maintenant la possibilité de commencer ses guerres offensives par lesquelles il croyait, et non sans fondement, pouvoir régénérer l'organisme vieilli de l'Empire Ottoman. C'était, de fait, une « contre-croisade », qui fut aussitôt ouverte, sans aucune provocation, contre ceux qui étaient les plus faibles parmi les chrétiens voisins, ces Habsbourg contre lesquels partait, cherchant des alliés dans cet Orient même, l'impérial État, d'hégémonie européenne, de Louis XIV¹.

Dès 1661, le fils de Basile², que les Turcs avaient appelé pour garnir la frontière du côté des Cosaques, avait gagné le typhus à Tighinea, et il mourut dans le camp même.

¹ Iorga, *Gesch. des osm. Reiches*, III, et *La France dans le Sud-Est de l'Europe*, p. 93 et suiv.

² Lettres de cet Étienne, 30 mai 1660; Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 1294—1295, n° MMCCCXCIV; pp. 1296—1300; p. 1303, n° MMCCCIII. Kemény l'appelle, lui aussi, « le petit Étienne »; *ibid.*, p. 1305, n° MMCCCV. Il avait comme boïars ses cousins: Radu, nommé stolnic, et Abaza, fils du hatman Gabriel, puis Thomas Cantacuzène, Jean Prăjescu et Élie Şeptelici, comme hetman, Miron Ciogolea et Toderaşcu Iordachi (un Cantacuzène) comme burgraves de Hotin, Nicolas Buhuş et Élie l'Arabe comme burgraves de Neamţ, un Andronic à Roman, un Dima, comme portier de Suceava (cette dignité était distincte de celle du hatman-burgrave), le Grec Andronic, comme postelnic, Nicolas Racoviţă, comme spathaire (dignité empruntée aux Valaques), Grégoire Hăbăşescu, Iordachi Cantacuzène, comme trésorier, et, en plus, un comis; Ghibănescu, *Surete şi Izvoade*, III, pp. 299—300. D'autres actes, du même, suivent.

Aussitôt, ceux qui avaient subi la domination, décrétée par les Turcs, du premier Ghica et ensuite de cet adolescent venu de Constantinople, s'empressèrent d'élire un prince parmi les boïars, et l'élection éleva quelqu'un du même type que Georges Étienne, sous lequel il avait servi comme vornic: Eustrate Dabija. Deux envoyés du pays allèrent demander aux Turcs la confirmation, au moment où on descendait dans l'église des Trois Hiérarques le corps du jeune Étienne ¹.

Avec cet indigène, car il y avait eu, en 1936, un Démètre Dabija comme staroste du district de Putna et un Jérémie Dabija comme burgrave ², avec ce bonhomme qui affectionnait l'excellent vin des régions dont il venait, et avec le fils intelligent et rusé de Ghica, les armées ottomanes devaient entreprendre leurs campagnes dans l'Empire, en 1663 et 1664.

Grégoire Ghica était sans doute un homme capable de commander et de continuer une politique plus large, et il savait échapper aux difficultés qu'il rencontrait en chemin. Marié, ainsi que nous l'avons dit plusieurs fois, avec une Roumaine de la famille des Sturdza, il avait avec la nation sur laquelle il régna, d'abord en Valachie, puis en Moldavie, d'autres relations que celles de son père, l'Albanais. N'ayant pas la même fidélité que ses prédécesseurs sur le trône roumain envers l'orthodoxie, — car sa femme seule, Marie, fit des dons à certaines églises, comme celle de Dragoslavele en Valachie ³, — il était prêt à faire au Siège Romain le même sacrifice qu'avait offert, en même temps que Mihnea, Georges Étienne, cependant fondateur du couvent orthodoxe de Cașin.

Mais Grégoire trouva en Valachie, à laquelle il a été plus attaché qu'au pays voisin, des boïars de son âge qui croyaient

¹ Miron Costin, pp. 372—373. Ici s'arrête cette chronique de Miron Costin, si riche et pittoresque, sur laquelle nous reviendrons. Une lettre d'Eustrate, dans Veress, ouvr. cité, XI, n° 9.

² Hasdeu, *Arch. Ist.*, I, p. 93, n° 123.

³ Iorga, *Inscripții*, I, pp. 138—139, n° 277.

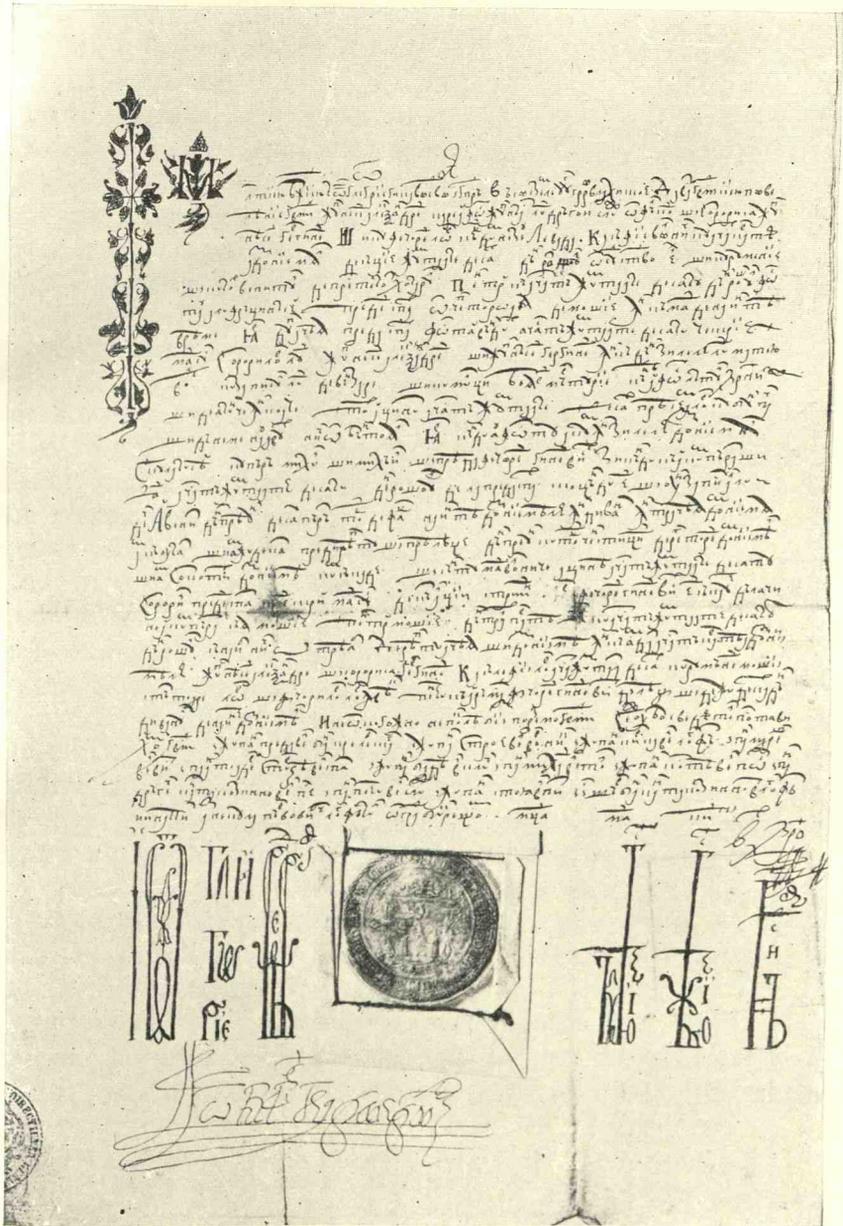


Fig. 22. — Document du prince Grégoire Ghica (1662).

qu'eux-mêmes auraient le droit de régner. Bien que le vieux Ghica eût donné à Șerban Cantacuzène, qui n'était que second logothète, la terre de Cotroceni, près de Bucarest, confisquée avec la fortune d'un capitaine traître¹, les Cantacuzène pouvaient regarder de très haut ce « Grec » et ce Moldave, car ils descendaient, par leur père, d'une lignée impériale, et par leur mère ils étaient les neveux de Constantin qui se faisait appeler Bășarabă. Ils représentaient la dynastie, le droit indubitable au pouvoir suprême, et un de leurs clients, le modeste petit boïar Stoica Liudescu, rassemblait, pour ramener vers eux tout le passé du pays, une information qui portait de la prétendue « descente » du fabuleux Radu Negrul, parti de Transylvanie. Étant donné que la sœur d'Hélène, Anne, avait été la femme de Nicolas Petrașcu, ils apparaissaient en même temps comme les héritiers, en quelque sorte, du jeune Michel, fils de Nicolas, et ainsi ils pouvaient se relier au glorieux souvenir de Michel-le-Brave, si vivant encore que cet étranger qu'avait été Mihnea s'était senti obligé d'en ressusciter l'histoire. Il ne manquait pas non plus des liens avec l'autre candidat à la succession de Matthieu: en effet, une fille de Diicul, Păuna, avait épousé le fils aîné de Drăghici Cantacuzène². Et, en Transylvanie, dès 1658, un diplôme de Rákóczy intitulait ce Drăghici « Trajan Cantacuzène de Filipești », noble du pays³, alors que son frère Șerban appuyait en Moldavie la domination du vieux Ghica⁴.

Ainsi, pour plusieurs années, le principal souci dans cette principauté valaque fut celui de la rivalité entre ce jeune prince, qui avait un seul héritier, Matthieu, et entre les fils de Constantin Cantacuzène avec l'impériale fille de prince Hélène: Drăghici, Șerban, Constantin, Michel, Iordachi, qui, sauf le dernier, portant le nom de son oncle moldave, avaient tous des noms en rapport avec des personnages

¹ Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 271—272, n° CIV.

² *Genealogia Cantacuzimilor*, éd. Iorga, p. 94.

³ *Ibid.*, p. LXIV. Il donnait une éducation soignée à son fils; voy. une lettre de lui dans le ms. grec de la Bibl. Ac. Rom.

⁴ Voy. Tanoviceanu, dans l'*Arch. soc. șt. și lit.* de Jassy, II, p. 81; Iorga, *Despre Cantacuzini*, p. LXVI.

importants du passé historique, auquel ils se reliaient, et qu'ils entendaient continuer : ainsi, Drăghici de Mărgineni, du XV^e-ième siècle, dont venait la ligne des Filipești, avec lesquels il y avait aussi un autre lien de parenté par le mariage d'une des filles du postelnic Constantin Cantacuzène avec Pană Filipescu, puis ce Șerban, l'ancêtre, Constantin, le père, qui lui-même portait un nom byzantin plein de souvenirs et d'espoir, Michel, d'après le nom de Michel-le-Brave lui-même. Une autre sœur de ces jeunes gens bien élevés, comme le prouve l'esprit critique du jeune Constantin, qui fit des études à Andrinople, à Venise et à Padoue, alors que son frère Michel était allé en Occident, d'où il prit le goût d'un nouvel art, qui porte, par les emprunts faits à Venise, le sceau de la famille, avait épousé ce Papa de Brâncoveni, ensuite victime des seïmens, qui avait hérité de l'immense fortune de son père, Preda, bien que, après l'exécution, par ordre de Mihnea-Michel, de celui-ci, elle eût passé, en partie, par confiscation au Trésor de Târgoviște et à celui de Constantinople. Il était impossible, dans de pareilles circonstances, que ces jeunes Cantacuzène ne veuillent pas, avec le titre dynastique même, le pouvoir dans un pays qu'ils considéraient comme leur héritage, mais il était tout aussi impossible que Grégoire Ghica, forcé, parfois à abandonner sa place à des intimes des Turcs, comme le fils du prince Léon, un si ancien candidat au trône, cède à ces Cantacuzène, qu'il appelait, d'après le surnom du vieux Michel : Chaïtanoglou, « fils de Satan », les Șăitânești, les bénéfiques reliés au pouvoir suprême. Une nouvelle aristocratie, composée de jeunes gens descendant de ceux qui avaient été tués par les seïmens et par Mihnea, dut donc se partager entre ces deux dynasties, et la plupart préférèrent se grouper autour de Drăghici, puis autour de Șerban, enfin de leur neveu, Constantin, fils de Papa Brâncoveanu et de Stanca Cantacuzène, alors que, auprès de l'intrus, il y avait, avec le descendant à Leurdeni des anciens Golescu, Stroe, seulement ces boïars plus âgés qui s'étaient compromis s'abaissant jusqu'à servir le tyran Mihnea, dans la compagnie des plus obscurs, des plus haïs et méprisés parmi les Grecs de la dernière importation.

En tout cas, de ce côté il y a une vie, un élan, un idéal qui mènera Șerban Cantacuzène jusqu'à la prétention de sceller de l'aigle byzantin et de rêver de la possession d'une Constantinople chrétienne. En Moldavie, un Eustrate Dabija n'est pas l'homme des Cantacuzène, mais, comme on le verra, d'une autre famille rivale, celle des Rosetti, à un rejeton desquels il maria sa seule fille du mariage avec la princesse Catherine-Dafina, cette si jeune mariée qui est ensevelie dans le couvent de Bârnova, sous une belle plaque de marbre. Mais les deux vieux Cantacuzène de Moldavie, Iordachi et Thomas, puis leurs fils, cependant riches, influents et intrigants, ne purent pas se maintenir à la même hauteur que les descendants de leur frère Constantin. Ils se laissèrent dépasser par « l'usurpation » du Grec qui se faisait appeler Élie, fils d'Alexandre Iliăș, et ils subirent la domination du riche et entreprenant Rouméliote Duca, celle, due à une élection par les boïars, pareille à celle de Dabija lui-même, d'un Étienne Petriceicu. Parmi les autres Cantacuzène, un seul arriva à régner, mais ce n'était qu'un lointain parent resté à Constantinople et depuis longtemps oublié, un type de vieillard ridicule et dissipé, Démètre ou Dumitrașcu Cantacuzène.

Pour faire confirmer l'élection de Dabija, on avait envoyé à la Porte le représentant de cette opiniâtre famille de nouvelle influence, Draco Rosetti, que les Moldaves appelaient Chiriță, diminutif du grec « kyr », « seigneur ». C'était un homme d'origine levantine, comme Grillo, et l'épithète dont il était affublé était le même que celui qu'on trouve à côté du nom de ce Paléologue qui était en Moldavie au commencement du XVII-ème siècle; on pourrait penser aussi au turc « kirichdchi », épithète qu'on accolait aussi au nom des Sultans du XV-ème siècle. Cette famille, d'une grande habileté levantine, présente des rejetons comme Iordachi, Lascarachi, Mihalachi, capables d'affronter, sur les voies compliquées de cet esprit d'intrigue raffinée qui dominait Constantinople pendant la seconde moitié du XVII-ème siècle, n'importe quelle concurrence ¹. Opérant aussi en Valachie sous le

¹ Sur les Rosetti, voy. surtout l'ouvrage, si abondant de données, que vient de publier le général Radu Rosetti.

règne de Duca, les Rosetti avaient établi cependant leur siège en Moldavie, où ils purent bientôt élever un prince de leur famille, Antoine, qui espérait même fonder une dynastie pour ses deux fils, du reste incapables. Et une troisième lignée de grands ambitieux ressort à la tête de ces boïars qui changent les princes et les Conseils: les descendants de ce Gavriliță Costachi, qu'on appelait en même temps les Costăchești ou les Gavrilițești.

Jusque là, chaque prince avait eu devant lui des boïars avec lesquels il pouvait travailler à sa volonté. Maintenant, il y a des partis autour des familles dominantes, et ce ne sont pas eux qui servent le maître, c'est le maître qui leur appartient.

L'étude des chroniques écrites pour servir à cette rivalité en Valachie, alors qu'en Moldavie, sans avoir le même caractère décidé, tout est influencé par le même phénomène politique, peut faire vérifier ce signe des temps en ce qui concerne l'aristocratie nouvelle qui, formée, vers la fin du règne de Basile et de celui de Matthieu, entrait en action avec les souvenirs des guerres qu'ils avaient vues, mais avec l'incapacité de les continuer devant la domination, attentive et impitoyable, de l'Empire turc régénéré, et qui donc dépensera son esprit combattif dans ces oppositions politiques de partis.

Pour les caractériser il faut recourir au récit, si charmant, de Miron Costin, pendant la première phase d'une activité d'écrivain qui s'inspirera ensuite d'autres idéologies et suivra d'autres buts contemporains.

Ce témoin des dernières années du règne de Basile, de la guerre civile qui ensanglanta la Moldavie, de l'agitation perpétuelle que représente la frêle domination de Georges Étienne, ce facteur important de ce qui suivit après la disparition du dernier prince de véritable aspect monarchique et enfin ce fauteur de projets pour une nouvelle politique, qui devait choisir entre la tradition « turque » et les rapports qui s'offraient du côté des chrétiens préparés pour une nouvelle croisade, incorpore, de fait, pour la Moldavie, avec des influences venues de Pologne, et pas d'Italie, comme chez Constantin

Cantacuzène, toute cette époque, qu'il présente dans ses abondants mémoires, dénués de passion politique.

En première ligne, Miron Costin entreprend son travail pour un double motif.

Élevé à Bar, dans les écoles d'une Pologne qui aimait à raconter, et qui, en ce moment même, était séduite vers la description des événements contemporains, ainsi que l'a fait un Jacques Sobieski pour la guerre de Hotin, il tient à ce que les gestes de la Moldavie ne soient pas ensevelies dans l'oubli, car, dit-il, « il y a peu d'écrivains qui les rédigent, et l'imprimerie nous manque »¹. Ureche, dont la chronique avait été assez répandue sous la forme revue par « le didascale Siméon » pour qu'un réfugié valaque, le si jeune Constantin Cantacuzène, en eût pris connaissance, représentait un grand début qui ne pouvait pas être laissé sans continuation². Mais, ne sachant rien de sûr sur une époque si tragique et aussi glorieuse que celle de Michel-le-Brave et des Movilă, et forcé ensuite à recourir aux souvenirs des vieillards, de sa propre famille ou d'ailleurs, il veut continuer le fil des misères et des splendeurs moldaves, car, dans cette partie de sa vie, Miron, âgé de quarante ans au plus, n'est qu'un « patriote moldave », et pas encore un « nationaliste roumain ».

¹ P. 345, éd. Kogălniceanu. L'édition V. A. Urechiă est mal assurée et confuse.

² Miron Costin ne sait rien sur ce « didascale », et il écrit nettement : « Jusqu'au terrible second règne du prince Aaron le tyran (c'est l'épithète que lui accorde feu le vornic Ureche), les annales de la Moldavie sont écrites par le vornic Ureche... Mais, à partir du prince Aaron, on ne trouve rien d'écrit, ni par d'autres, ni même par le vornic Ureche, qui, soit qu'il en eût été empêché par ce devoir de tous les hommes, la mort, qui interrompt tant d'actions et ne les laisse pas finir, soit que ses sources, ce qui a pu être encore écrit à partir du prince Aaron, se soient perdues. Donc, nous commençons avec l'aide de Dieu au point où s'est arrêté Ureche »; p. 249. Plus loin : « Ainsi que l'écrit le vornic Ureche ». Lorsqu'il s'agit des combats de Siméon Movilă en Valachie, est mentionné, pour des informations qui ne se trouvent pas dans les sources étrangères consultées, un « chronographe », qui paraît avoir été roumain (p. 258). Cf. cependant à la page 277 : « Le chronographe polonais ». Aussi à la page 279 : « Le chronographe écrit » (il paraît que c'est une chronique polonaise). Cf. aussi, p. 282.

Le second motif est celui des intérêts de sa nation et de ses propres intérêts à lui. La mémoire de ce brave et malheureux Barnovschi, qui lui avait donné son nom, devait être conservée avec piété. La grande figure du prince Basile méritait d'être jugée d'après un critérium qui n'est plus politique, comme ç'avait été le cas pour Ureche, mais moral, et les sentences inspirées par la Bible et la philosophie antique devaient s'abattre sur ce règne long et splendide, une comparaison s'imposant avec l'autre, encore plus long, mais beaucoup plus prudent et, jusqu'à la fin heureux, de Matthieu. Les « exploits » tentés en Valachie par Basile sont continuellement critiqués comme devant attirer le malheur. Miron se moque des « conseillers si empressés pour la guerre » qui provoquent les défaites honteuses ¹.

Relié aux Cantacuzène et spécialement à Iordachi, — « j'étais toujours dans la maison du trésorier Iordachi » ² —, il est en même temps plutôt du côté des adversaires d'une politique de témérité par l'alliance avec les Polonais, telle que l'avait représentée, ainsi que nous l'avons dit, le groupe des autres boïars élevés en Pologne, comme Ureche et Théodore Ianovici ³. Il se présente comme témoin de ce que, dès ce moment, il a vu lui-même, et « auquel, d'un bout à l'autre, nous avons participé nous-même » ⁴, et il n'oublie pas l'ambassade dont l'avait chargé Basile chez Potocki de Kameniec ⁵. Il ne suivit pas cependant en Pologne les deux Cantacuzène qui avaient conservé leurs rapports avec Basile comme réfugié ⁶, — car, il n'était pas revenu de son ambassade —, et on le voit critiquer l'abandon, par Basile, de Hotin ⁷. Mais il était présent à la bataille de Finta, dans les rangs de Basile revenu sur le trône, et de là vient l'admirable description, minutieuse, des différentes actions de cette bataille. Il resta, après la destruc-

¹ P. 307.

² P. 325.

³ La maison de ce dernier dans le faubourg de Şcheia, à Suceava; p. 340.

⁴ P. 327.

⁵ *Ibid.*

⁶ P. 328.

⁷ Pp. 328—329.

tion définitive de ce règne, auprès de Georges Étienne, « duquel il a eu beaucoup de grâces »¹. Mais jamais le souci de la vérité ne le quittera : « Car rien ne détruit plus la confiance dans ceux qui écrivent les annales que la partialité, quand ils soutiennent l'un et couvrent de critiques l'action d'un autre ². » Il parle avec une profonde reconnaissance de ce Georges Étienne comme d'« un homme entier, équilibré, nature profonde, de sorte qu'on peut dire qu'en Moldavie aussi des hommes naissent »³. Il est resté et a combattu auprès du jeune Étienne Lupu, que les documents appellent « Étienne Basile », et il juge que ce prince n'était pas sans qualités, « mais exalté »⁴. Il n'a pas seulement servi le bonhomme Eustrate, mais il a eu aussi sa part de ses bienfaits. C'est sans doute le fils de Miron que ce Pătrașcu, troisième logothète, auquel ce prince accorde le village de Costești, confisqué à Georges Étienne par le jeune fils de Basile, en même temps que d'autres produits de confiscation, et cette donation remplace celle de Pașcani, terre restituée maintenant au hatman Basile, frère de Georges Étienne, à son retour⁵.

De même que Ureche, Miron Costin n'admet pas le gouvernement par la volonté d'un seul, car elle glisse facilement vers la tyrannie, et « la domination de tous les tyrans, dans tous les pays du monde, est haïssable »⁶. Et il réussit à donner l'incorporation même de la tyrannie dans la figure cruelle de ce prince à côté duquel se tenait toujours le bourreau, Étienne Tomșa. En échange de ces critiques, « combien

¹ P. 338.

² *Ibid.*

³ P. 356.

⁴ Pp. 368, 372. Il avait eu un procès pour un village, sans réussir, sous Ghica, en 1657; Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 270, n° CII. Sa femme était Hélène, fille de Jean Movilă, et il réclamait sa part de l'héritage de Balica, envers lequel Miron était « neveu »; *ibid.*, et pp. 272—273, n° CV.

⁵ *Ibid.*, p. 345. En échange, une sentence défavorable pour des serfs, dans un village d'Élisabeth, femme du vornic Șoldan, par Savin Prăjescu, Thomas Cantacuzène, le trésorier Savin et Ureche; *ibid.*, p. 342. Beaucoup d'autres détails biographiques, aussi dans Iorga, *Ist. lit. rom.*, I, p. 315 et suiv., où est présentée minutieusement l'analyse de la chronique.

⁶ P. 263.

sont heureux ces princes que leurs pays servent par amour, et non par terreur ! Car la terreur provoque la haine, et la haine finit toujours par éclater¹. » Beaucoup de lignes sont employées pour montrer que les conseillers sont toujours nécessaires, car « jamais ne naquit un homme auquel un conseil eût été inutile »². La figure de Radu Mihnea lui en impose, et il la définit avec un profond respect, bien qu'il lui impute « le manque de pitié pour le pays »³.

Devant les dominations des princes avides, il s'écrie : « Oh ! Moldavie ! Si tous tes princes avaient été sages, tu n'aurais pas péri si facilement. Car les princes qui ne connaissent pas tes traditions et qui étaient avides ont causé cette destruction, ne cherchant pas à se gagner un renom dans le pays, mais, effrénés dans leurs actions, ils ne pensent qu'à rassembler de l'argent, qui ensuite se disperse néanmoins, et leurs maisons elles-mêmes périclitent. Car la malédiction des pauvres, comme on le dit, ne tombe pas sur des arbres, fût-ce même très tard »⁴. Mais la personne même du prince est sacrée pour lui : « Le prince, bon ou mauvais, doit être épargné dans tous les dangers, car, quel qu'il soit, il vient de Dieu »⁵.

Généralement, tous les grands élans lui sont antipathiques, observant que « la témérité est la mère du péché », et il le dit aussi en ce qui concerne Michel-le-Brave, qui désirait « toujours avoir des armées »⁶, et les dangers « des premières victoires » finirent par « l'amener plus tard vers la décadence ». Ceci arrive surtout lorsque « le pauvre être humain part d'un élan déréglé et commence des choses qui dépassent ses forces, pour y trouver ensuite sa destruction ». Et il ne ressent aucune émotion roumaine lorsqu'il consigne : « Ainsi, le prince Michel, voulant gagner la Transylvanie, a perdu sa Valachie même », et il trouve même que cette Transylvanie aurait dû être conservée dans son rôle historique : « Et on a vu que la Transylvanie n'était pas pour lui, mais pour elle-même »⁷. Du reste, il ne comprend guère Michel :

¹ *Ibid.*

² P. 312.

³ Pp. 289—290.

⁴ P. 268.

⁵ P. 273.

⁶ P. 311.

⁷ P. 258.

le prince héroïque aurait été d'autant plus facilement tué que, à cause de sa victoire de Goroslău, il avait permis à ses soldats de piller: «Jusqu'à ses fils (!) sont allés piller». Donc, Miron préfère Jérémie, qui a bien mérité de «finir son règne paisiblement»¹, et il accumule les épithètes pour en faire l'éloge². Il se plaint que «les appétits des princes et des empereurs n'ont pas de limites». Il accuse donc la génération de Zamoyski d'avoir, par sa politique, ramené la Moldavie au tribut envers les Turcs³.

Dans les Turcs, il voit d'anciens ennemis, mais il connaît tous leurs artifices: «D'après les circonstances, le Turc donne et le Turc reprend; tenant compte des circonstances, il est doux quand la douceur est nécessaire, insolent et agressif lorsque c'est une époque d'insolence; il n'observe jamais la parole donnée aux chrétiens et n'a pas honte de les tromper. Il se dirige toujours d'après le temps qu'il fait⁴. . . Même avec des flèches de coton, les Turcs arrivent à tuer les gens»⁵. Il n'oublie pas «la panse» des Turcs et «le bien des Turcs»⁶. Mais il admire chez eux les jugements rapides contre les coupables, jugements qu'on ne trouve pas chez les chrétiens⁷.

Envers les Valaques, il est capable d'impartialité quand il parle encore de Michel-le-Brave, «ce célèbre entre les princes», ou, si le sens général roumain du règne sur les deux pays de Radu Mihnea lui échappe, lorsqu'il est question de Matthieu, contre lequel il a lutté lui-même, il le comprend bien, parce que celui-ci défend ce qui «lui appartient en propre»⁸. A la mort du bon vieillard, il écrit ce panégyrique ému: «C'était un homme heureux par dessus tous les autres règnes de ce pays, modeste, doux, indigène d'une justice sûre, actif dans les guerres et si courageux et incapable de crainte qu'on peut le mettre à côté des grands et célèbres guerriers du monde»⁹.

¹ *Ibid.*

² P. 267.

³ P. 252.

⁴ P. 261.

⁵ P. 296.

⁶ P. 300.

⁷ P. 267.

⁸ P. 305.

⁹ P. 348.

En Transylvanie, il ne mentionne pas même les Roumains qu'il y a cependant connus, mais il nie décidément le caractère royal attribué ordinairement à la monarchie magyare de ce côté: « Nous appelons les princes de Transylvanie: rois de Hongrie. Mais moi je ne peux pas leur donner ce nom, car ce ne sont pas des rois, mais des vrais princes ou knèzes »¹.

Il reconnaît les liens de vassalité d'Étienne-le-Grand et de son fils Bogdan avec les Polonais comme base des prétentions du royaume sur la Moldavie. Mais il voit dans les prétentions polonaises une vanité qu'il se croit obligé de combattre², et il ne se cache pas la profonde décadence du grand État voisin³. Il est question même de « tel Polonais arrogant et déraisonnable », et il cite le proverbe cosaque: « Après l'insuccès, le Polonais devient sage »⁴.

Il est pour l'alliance avec les chrétiens, mais avec une grande prudence. « C'est une chose louable qu'un prince qui est du côté chrétien. Car, si ce pays conserve son état jusqu'à aujourd'hui, c'est à cause des pays chrétiens. Mais il faut le faire avec prudence, non sans un sage calcul et sans une base. Car, autrement, au lieu de profiter au pays, on amène sa perte. Comme ceci est arrivé aussi à notre époque, plusieurs fois, lorsque le manque de prévoyance et la grande folie ont mis en discussion l'existence même de cette terre »⁵.

Il est dominé par une conception pessimiste, à une époque malheureuse. La résistance morale des hommes ne lui paraît pas possible: « A quoi ne peut arriver, dans ce monde, l'argent ? »⁶. Le terme des jours humains est décidé par une fatalité invincible⁷, car il y a une roue du monde qui tourne⁸. « Le bien est toujours chose délicate, et, à cause des péchés humains, il ne dure pas longtemps⁹. » Ça et là éclatent des jérémiades découragées. Les princes eux-mêmes ne sont pas stables, mais tout est « sous la volonté de Dieu, sans lequel il ne peut pas y avoir de règne »¹⁰.

¹ P. 249.

² P. 250.

³ *Ibid.*

⁴ P. 253.

⁵ P. 268.

⁶ P. 259.

⁷ P. 263.

⁸ P. 307.

⁹ P. 290.

¹⁰ P. 301.

En dehors des actions des princes, ce boïar de race mêlée ne croit pas aux vertus de sa propre nation moldave; ce peuple lui-même est coupable des changements, si fréquents, de ses maîtres: « les Moldaves sont naturellement enclins à briguer le trône »¹. Mais il exige de tout prince qu'il sache « la langue du pays où il règne » et il critique notamment Gratiani, qui ne connaissait pas le roumain². Comme pensée sociale, il croit en théorie qu'il est bien que « les petits craignent les grands », bien qu'il constate qu'il peut arriver aussi autrement³. Mais il craint lui aussi « l'indicible inimitié de la foule »⁴.

Comme forme, à côté de celle qui exprime des opinions sur la conduite des princes et des nations, une poésie passionnée se mêle à ce qui était inné dans une âme d'une compréhension si sympathique pour les hommes et les choses: « Mais, de même que les fleurs et les arbres et toute la verdure de la terre restent ensevelis et empêchés par le froid des brumes tombées avant le temps, et puis par la douce chaleur du soleil reviennent à ce qu'ils étaient et à leur première beauté, de même en est-il d'un pays »⁵. Ou, ailleurs: « De même que les arbres les plus hauts soutiennent le plus de tempêtes et de vents violents, il en fut de même avec le prince Moïse »⁶. A la chute du prince Basile, l'élan lyrique s'élève en une large période: « De même que les hautes montagnes et les rivages élevés, lorsqu'ils s'effondrent d'un côté, dans la mesure de leur hauteur est le bruit qu'ils font dans leur chute, et les arbres les plus hauts résonnent aussi le plus lorsqu'on les descend, de même les hautes familles et depuis longtemps établies tombent avec un grand fracas lorsque leur heure vient »⁷. C'est la comparaison obligatoire pour les poèmes, qui vient du fond de l'antiquité classique.

La note générale est celle d'un exposé personnel, qui déclare l'être, dans la note polonaise et généralement européenne de cette époque de mémoires parsemés d'anec-

¹ P. 263.

² P. 268.

³ P. 293.

⁴ P. 294.

⁵ P. 289.

⁶ P. 291.

⁷ P. 322.

dotes pittoresques. L'écrivain recueillera des paroles caractéristiques, il pensera à des plaisanteries, qui le distrairont lui-même, et il insistera sur les détails, il pensera au plaisir du lecteur, qu'il invoque, déclarant que c'est pour lui qu'il écrit, — ce qui jamais n'aurait pu être cru et dit, avec sa calme équanimité romaine, avec son attitude classique, par un Ureche. Il se satisfait lui-même par tout ce qu'il fouille dans la vie des hommes, considérés humainement, avec leurs qualités et leurs faiblesses, et il est sûr que d'autres aussi trouveront une satisfaction émue au spectacle de tant de misères, qu'il désire être pardonnées. Il n'y a plus le monde supérieur d'une politique conçue un peu à la façon antique, mais toute une « comédie humaine », avec ce qui y est attaché de bon, de mauvais, d'élevé et de bas. On dirait même, en rapport avec certains courants littéraires d'aujourd'hui, que, par-ci par-là, c'est une « histoire romancée ». Les dialogues ne manquent pas en effet, sans doute correspondant à l'état de choses, mais, en ce qui concerne la forme, de pure imagination¹. Personne n'a su, en effet, présenter mieux chaque chose isolée dans les niches d'un ensemble harmonieux. Il en est ainsi lorsqu'il développe le drame de la découverte du complot tissé par Georges Étienne contre son prince². Et ceci bien que le narrateur veuille donner un livre de morale politique, lui aussi: « Car les annales n'ont pas pour but seulement que, en les lisant, les lecteurs sachent ce qui s'est passé jadis, mais plutôt de leur montrer ce qui est bien ce qui est mauvais, les choses dont il faut se garder et celles qu'il faut imiter: le prince tirera profit de la connaissance des actes des princes, sachant comment ils ont été et quel est leur renom et leur bon souvenir, pour avoir ainsi un modèle, le boïar suivra la trace des boïars honnêtes et sages, le soldat le modèle d'un autre soldat »³.

C'est, en même temps, un horizon plus large, ouvert cependant sur les seuls événements de l'Orient européen, car,

¹ P. 316, p. ex.

² Pp. 323—325.

³ P. 360.

pour l'Occident, on ne peut y voir que la présentation caricaturale du calvinisme, « inventé par un prêtre des Flandres, soumis à l'autorité du Pape de Rome, par dessus les décisions des synodes, confirmées par tant de miracles divins »¹.

Le témoin dira tout ce qu'il a vu dans ce monde étranger polonais, où il a connu tel Tatar qui était « courtisan auprès du roi de Pologne »²; il a vu aussi, « étant à l'école à Bar », les dévastations des sauterelles en Pologne³, et c'est une de ses meilleures descriptions. Il a visité, à ce qu'il paraît, aussi Kiev, d'après la façon dont il décrit l'église des Archanges⁴. Il présentera, dans une belle page, les hussards redoutés par les Tatars: « couverts de fer » et ayant aux épaules des ailes d'aigle, comme Gabriel Báthory dans cette bataille, fatale pour lui, près de Braşov⁵. Il racontera, d'après les livres polonais qu'il avait ouverts devant lui, tout le développement des luttes entre Polonais et Turcs. Il s'interrompra, comme le faisait, dans la révision de la chronique d'Ureche, aussi Siméon le didascale, pour donner tout un chapitre, du reste très compétent, sur les Cosaques⁶. Quand il est question des appétits de Basile contre les Valaques, il ne lui suffit pas d'avoir trouvé un proverbe turc plein d'humour, mais il cherche aussi des comparaisons avec la Macédoine du Grand Alexandre, employant même comme source le récit fabuleux de ses exploits⁷, et il s'adresse à Rome même, répétant la critique précédente de la politique de Michel-le-Brave.

Il se rend compte lui-même de la grande place qu'occupent dans son récit les événements de l'étranger, et il s'excuse par le fait que, sans eux, on ne peut pas comprendre ce qui s'est passé dans le pays lui-même, — ce qui signifie

¹ P. 311: « Et à cette religion, étant libre, en peu de temps s'attacha toute la Flandre et l'Angleterre ».

² P. 314.

³ Pp. 345—346.

⁴ P. 304.

⁵ P. 257.

⁶ P. 322.

⁷ P. 305.

la première introduction de l'histoire générale comme élément explicatif essentiel pour l'histoire nationale: « Si quelqu'un me critiquerait pour cela, disant que ces annales mentionnent plutôt des choses étrangères que celles qui se sont passées ici, dans le pays, je dirai que j'ai fait cette excursion pour mieux expliquer ce qui s'est passé chez nous. Il faut savoir aussi ceci que, ce pays étant plus petit, il n'a jamais fait une chose exclusivement par lui, sans se rallier et se mêler à d'autres pays »¹.

Ainsi se présentait la pensée politique roumaine en Moldavie, pendant ces années après 1670, quand Miron Costin crut devoir continuer le récit d'Ureche. Il donne lui-même la date: « Mais, maintenant, de nos jours, (Kameniec) a été prise par le Sultan Mehmet, l'empereur turc, en neuf jours seulement, en l'année 7180 (1672), le 16 août, pour les péchés des Polonais et leur manque de solidarité »². Mais il est possible que ce soit une note marginale, ajoutée à une révision, parce que, autrement, on ne comprendrait pas pourquoi le récit s'est arrêté dix ans auparavant, sous le règne de Dabija. On pourrait supposer que la chronique de Nicolas Costin ne fait que rendre le texte de son père, qui certainement a laissé aussi des notes pour une époque ultérieure, mais le caractère de la narration est bref et interrompu, et, en outre, d'autres aussi, comme le chroniqueur Neculce et les compilateurs suivants partent du règne de ce même prince et, enfin, vers le milieu de son ouvrage, Miron parle de la mort de Moïse Movilă comme d'une chose lointaine, « ayant fini ses jours à l'époque du règne du prince Dabija »³. On trouve aussi, comme illustration de ceux qui amènent le « changement des règnes » pour de l'argent, ruinant le pays, le renouvellement du règne de Dabija à Belgrade, au retour de la campagne allemande, ainsi que cela s'est passé aussi pour le prince Duca, la première fois, et pour Iliăș, Alexandre, — or ceci, pour le dernier cas, signifie: 1668⁴. La fuite de Petriceicu en Pologne, en 1673,

¹ P. 318.

² P. 281.

³ P. 301.

⁴ P. 312.

est aussi mentionnée ¹. Miron Costin prévoit, tout au bout, le règne d'Antoine Rosetti. Enfin un des manuscrits donne pour la rédaction la date précise de décembre 1675 ². Mais la preuve qu'il y a eu une continuation par Miron lui-même est donnée par ce fait que le continuateur invoque, pour cette fuite de Petriceicu, « le texte du logothète Miron » ³.

Un autre esprit, totalement différent, se trouve dans le récit donné, comme instrument de combat, par les premiers écrivains valaques, qui, certainement sous l'influence de la chronique d'Ureche, connue déjà par les réfugiés valaques à l'époque de Mihnea-Michel, cherchèrent à donner à leur pays aussi une narration des événements, partant des débuts même du pays. Il faut présenter le développement même de ce procès politique, par les écrivains et à côté d'eux, avant de revenir aux rapports des pays roumains avec la grande offensive, en trois directions, du second parmi les grands vizirs de la Maison des Keupruli.

Les Cantacuzène avaient été beaucoup mêlés aux derniers changements de princes, et le postelnic Constantin avait fait deux voyages à Constantinople, où il avait une grande influence. Drăghici, réfugié en Transylvanie, avait été rappelé par Grégoire Ghica, au nom de son père: « Si même les circonstances nous amèneraient à nous séparer corporellement, il faut rester inséparables par l'âme et la fidélité ⁴ ». Le nouveau prince avait montré des sentiments de sympathie filiale pour le vieux postelnic, alors que les rapports avec son propre père, qu'il avait probablement contribué essentiellement à

¹ *Ibid.*

² Voy. Iorga, *Ist. lit. rom.*, I, p. 330, note 7 (aussi d'autres détails).

³ Kogălniceanu, *Letopisește*, II, p. 10. — Dans la continuation de Nicolas Costin, il y a des observations comme celle-ci: « Ce n'est pas une chose plaisante que d'attaquer sous le feu des Allemands », qui correspondent à des passages de la chronique de Miron. De même, au début, la critique du « naturel turc, soupçonneux et agité » (Kogălniceanu, *Letopisește*, II, p. 4). Enfin, « Les conseils peu mûrs amènent le malheur des princes »; *ibid.* Il faut mentionner aussi le respect qui est témoigné aux deux Cantacuzène et le regret pour la mort de Iordachi.

⁴ *Gen. Cant.*, p. 95.

renverser, n'étaient pas les meilleurs. Constantin est pour lui : « mon aimé et très bon postelnic », la princesse Hélène, la femme de ce boïar, une « mère », Drăghici, qu'il appelle « Drăghiceanu », continuant à être un bon frère. La femme de celui qui, étant enfermé pour dettes à Andrinople, ne rêvait pas d'un si rapide retour, était présentée au puissant protecteur comme « sa fille ». Mais Ghica, ce représentant hardi d'une nouvelle génération, dans laquelle pouvaient entrer aussi ces jeunes gens d'un esprit si vif, les Cantacuzène, ayant le sang de l'ancienne dynastie guerrière, était d'opinion que « l'homme jeune passe difficilement sa vie sans les conseils du vieillard ». Dans une autre lettre ¹, Grégoire qui représente encore son père près de la Porte (septembre 1660), se montre très soucieux du plan qu'aurait formé Keupruli d'établir un beglerbeg, avec d'autres Turcs, en Valachie, — « cette chose, que Dieu ne la permette pas ainsi ! » —, car ceci provoquerait une révolte et la Moldavie devra bien fournir son concours. « Je suis sûr que le vizir voudra établir ses Turcs, mais il ne le pourra pas. »

De fait, la chronique même du pays sait qu'il était question d'envoyer, mais comme « prince », à Bucarest, Moustapha, le gendre de Mohammed Keupruli, car il aurait rassemblé le tribut avec plus de zèle que ce vieux Ghica qui fut, pour ce motif, en danger de perdre la tête, et l'auteur de la chronique, un logothète des Cantacuzène, présente ce boïar respecté qui était Constantin le postelnic, poursuivi par la crainte que le pays « pourrait perdre sa foi et que les saintes églises en seraient devenues des mosquées turques ².

Le lettré chiote Panagiotis Nikousios, qui remplissait alors les fonctions de grand interprète et avait pensé même à être prince d'un des deux pays, faisait tout son possible pour écarter un pareil plan. Mais Grégoire Ghica déclarait avoir désiré, dans ces circonstances, la présence de ce père d'adoption qu'était le postelnic : « depuis que vous vous êtes éloigné

¹ *Arch. soc. št. și lit.* de Jassy, II, pp. 440—443; *Mag. Ist.*, IV, pp. 395—398, ou *Gen. Cantacuzinilor*, pp. 86—89.

² *Mag. Ist.*, IV, p. 257.

de moi, je suis resté muet et sourd, et sans aucun conseil. Je ne sortirai jamais de vos suggestions et, de votre côté, n'attendez de moi aucun bon conseil, car je m'appuie sur vous en toutes choses: selon votre avis, tout se fera... Car nous sommes parfaitement unis.» En échange pour cet appui utile, le postelnic avait demandé seulement, comme sous le prince Mihnea-Michel, de n'être mêlé ni aux fonctions, ni aux emprunts, ni aux obligations, « mais que je puisse me reposer dans ma maison, comme un vieux serviteur de vous et du pays »¹.

Le Conseil que s'était formé Grégoire Ghica contenait uniquement ces jeunes Cantacuzène et leurs amis: à côté des trois frères, Drăghici, Șerban et Constantin, les deux derniers étant employés dans des fonctions plus modestes, à cause de leur grande jeunesse, Radu Crețulescu, un des fondateurs du beau couvent de Rebegești, près de Bucarest, Mareș Băjescu, fondateur d'un autre couvent, à Cornetu, sur l'Olt, édifice élevé et orné de boutons en émail, et enfin un spathaire Stoica².

Ce fut un assez bon règne, car le nouveau prince ne prenait rien pour lui, très satisfait de pouvoir accomplir les exigences des Turcs. Avec une armée importante, qu'il avait su se former, il participa à la campagne de 1663 contre les Impériaux, ayant près de lui aussi les trois Cantacuzène plus âgés. C'est là que surgit la suspicion que ces jeunes gens travaillent au milieu des soldats dans le but de présenter le prince devant le vizir comme peu sincère envers l'Empire Ottoman, et il en résulta les reproches sévères de Ghica envers ceux qu'il avait fait appeler devant lui par son Moldave de confiance, qui était le chef des aprod. Un fils du ban Ghiorma, Alexandre, était considéré comme l'auteur de cette intrigue, et il s'entendait avec les lieutenants princiers restés à Bucarest, Stroe Golescu, Leurdeanu et ce futur prince de Moldavie, de la race des Cantacuzène eux-mêmes, qui était pour le moment le simple boïar Dumitrașcu. Les deux affirmaient que

¹ *Ibid.*, avant cet acte. Cf. *Gen. Cantacuzinilor*, pp. 84—85.

² Voy. aussi *Doc. Cant.*, p. LXXIV.

le vieux Constantin travaille auprès des pachas du Danube pour renverser celui qu'il avait couronné et mettre à sa place son propre fils, Şerban Cantacuzène. En vain Constantin lui-même sortit au devant de l'armée qui revenait à Craiova, pour proposer au prince une réconciliation avec sa famille. Cet esprit opiniâtre qu'était le second Ghica était profondément convaincu qu'il y a toute une conspiration contre lui. Il alla si loin que, suivant l'exemple récent laissé par Mihnea-Michel, il décida la mort du postelnic ¹.

Si Şerban, qui avait à peine épousé Marie, fille de l'ancien kloutchar Gheţea, auquel le même prince avait confirmé tout récemment une propriété ², n'était que marqué au nez pour ne pas pouvoir régner, le vieillard fut arrêté chez lui, mené au couvent de Snagov et, sans aucun jugement, étranglé par la « garote », près de la « grande colonne » du réfectoire, la famille ayant pris ensuite le corps pour l'ensevelir honorablement dans la grande église de la famille, à Mărgineni ³.

Un nouveau Conseil fut formé, où entraient maintenant seulement des boïars qui avaient servi tout dernièrement le prince Radu Mihnea: Georges Băleanu, revenu de chez les Tatars, en était comme le président; il avait eu aussi des parents en Moldavie ⁴, ce qui était une recommandation pour les Ghica. Le logothète Preda Bucşanu, qui portait le nom de baptême de Brâncoveanu, était resté, de même, naturellement, que Stroe, l'ancien régent ⁵, mais le grand trésorier est maintenant, à la place de Démètre Cantacuzène, Mareş. Le frère de la princesse, un Moldave, Théodore Sturdza, est à sa place comme spathaire, chef de l'armée; une ancienne famille, qui est en progression. Parmi les boïars

¹ Constantin le Capitaine, éd. Iorga, pp. 152—154.

² Voy. Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 439.

³ Voy. aussi Kraus, II, pp. 372—373. Aussi Nekesch-Schuller et le livre de Martin Albrich, *Disputatio philosophica de invocatione Sanctorum*, dédié à Constantin en 1655, d'après Seivert, *Siebenbürgische Gelehrten* (avec l'invitation au métropolitain de répondre).

⁴ Voy. Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 339. Un « Ivaşcu, fils du tchaouch, neveu du ban Georges Băleanu de Valachie », qui avait épousé une Murguleţ, vend sa terre de Lămăşeni, près de Baia, et passe en Valachie.

⁵ Voy. Iorga, *Braşovul și Români*, p. 295, n° 12 (lettre du 13 novembre 1664).

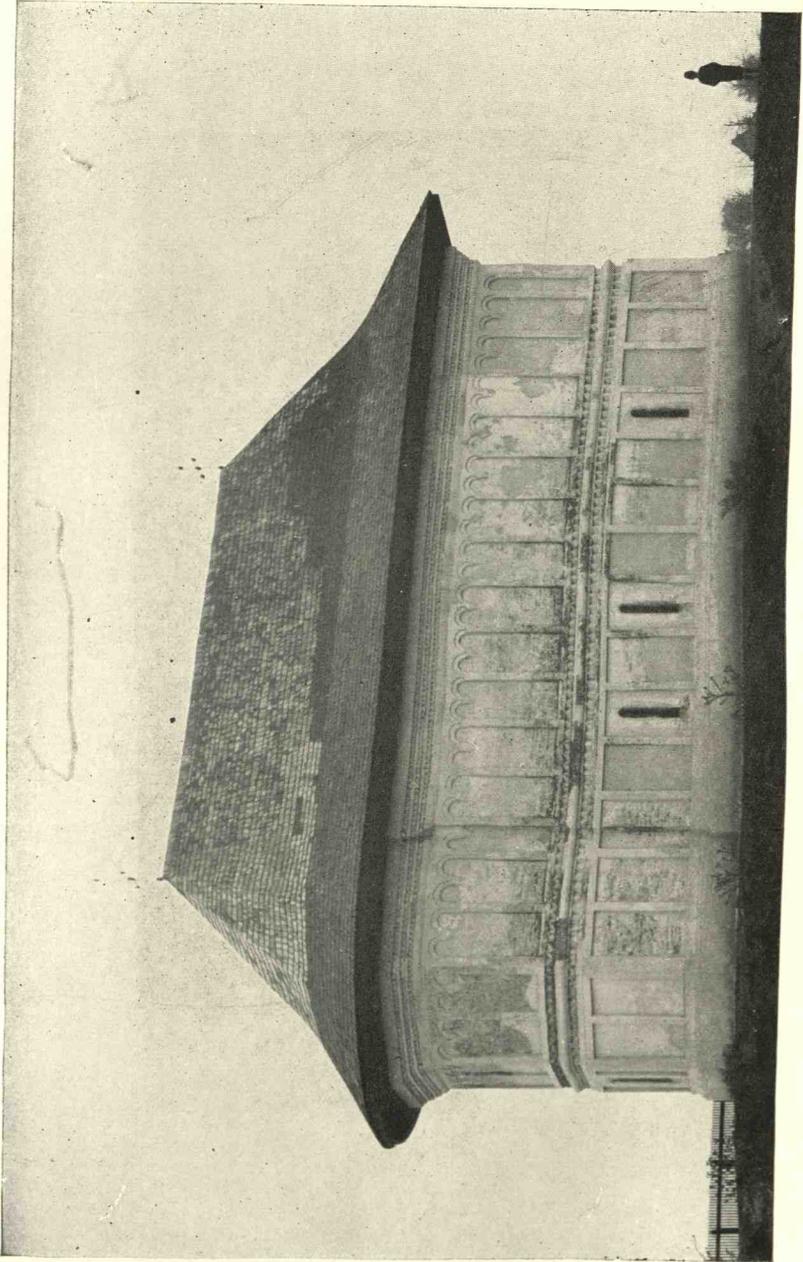


Fig. 23. — Église de Rebegești-Cretulești (district d'Ilfov); XVII-e siècle.

précédents, il y a le kloutchar Badea. La place de grand comis, qu'avait eue Constantin Cantacuzène, est prise par un Papa, qui porte le même nom que le père de Constantin Brâncoveanu, et Drăghici Cantacuzène est remplacé comme échanson par un Constantin, fils de ce Radu, « le cultivateur de choux », qui avait été tué par les seïmens sous Matthieu. Mais c'est un Grec, Costea, qui conserve la situation de grand postelnic ¹. Une grande donation fut faite au Mont Athos, par Grégoire, peut-être pour se faire pardonner l'assassinat de son bienfaiteur ².

Entouré par ces boïars, Grégoire se rendit ensuite, avec son voisin, le Moldave Eustrate, à Levençz-Léva, à l'époque où le grand vizir livrait la grande bataille inutile du St-Gotthard non seulement contre les Impériaux, chez lesquels avait ressuscité l'esprit d'offensive, mais, comme vers 1590, contre toute une armée de croisade, dans les rangs de laquelle se trouvaient aussi beaucoup de Français, venus sans qualité officielle, pour montrer qu'ils sont de bons chrétiens et goûter aussi de cette douce ivresse des aventures guerrières, et le commandant sur ce second champ de bataille était un Français, de Souches.

L'attaque contre cette forteresse médiocre n'ayant pas réussi, les princes roumains n'osèrent pas affronter les regards courroucés du vizir. Cependant, d'après les bons conseils de Georges Rosetti, Dabija changea de route pour se présenter devant Keupruli, et il fut confirmé, alors que Grégoire, en querelle avec ses boïars et poursuivi par cette idée d'une conspiration dirigée contre lui et, en plus, ayant, dès l'année passée, comme on le verra, conclu une entente avec les Impériaux, qu'il craignait de pouvoir être révélée, passa par cette Moldavie, qui était sa « patrie », en terre d'Empire, au moment même où les Turcs, bien que vaincus, avaient signé un traité qui ne portait pas atteinte à leurs intérêts ³.

¹ Le Conseil du 30 septembre 1662, dans Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 339; celui du 20 mai 1664, dans Constantin le Capitaine, p. 164, note 1.

² Loc. ult. cit.

³ *Mag. Ist.*, IV, p. 364; Constantin le Capitaine, p. 155. — Cf. Iorga, *Geschichte des osmanisches Reiches*, IV, et surtout Veress, *Pribeșia lui Gligorașcu*.

La Chronique des Cantacuzène marque, parmi ceux qui périrent au siège de Levencz, dans cet assaut imprudent ordonné par Grégoire Ghica, qui aurait donc voulu imiter, lui aussi, Michel-le-Brave, l'échanson Vărzarul et Preda, puis un serdar Ivaşcu¹, dignité nouvelle empruntée à la Moldavie, — et à cette occasion on trouve la biographie et la généalogie de ceux que Dieu aurait punis pour leurs péchés, montrant que ce Vărzarul, de Ploeşti, était le fils d'un des plus coupables pour les extorsions contre les pauvres, sous Matthieu, à côté du trésorier Ghinea, Albanais, « qu'on croyait être un Grec rouméliote », celui que nous avons trouvé auparavant avec le surnom de « Tzoukalas », « le potier ». « Car c'étaient eux qui avaient donné des conseils défavorables au pays, s'étant associés et unis d'amitié aux étrangers et leur donnant la suggestion de tuer les bons et sages boïars pour pouvoir ensuite piller le pays: ô Seigneur, juge-les pour les envoyer au milieu du feu ardent²! ». Pour prouver que Dieu veille sur de pareils coupables, il est

Vodă prin Ungaria și aiurea (1664—1672), dans les *Mém. Ac. Roum.*, II, p. 269 et suiv. (Marie Sturdza n'est pas la mère, mais la femme de Ghica). De fait, dans cette source, on présente aussi les détails du règne de Mihnea-Michel et les campagnes ottomanes à Ujvár (Ersek-Ujvár) et Léva, avec un large emploi des sources hongroises. La rencontre entre Apaffy et Grégoire Ghica ne se fit pas, naturellement, par ordre du pacha; *ibid.*, p. 276. L'auteur appuie sur le fait qu'Apaffy fut reçu par le Turc, lui offrant un siège, d'une façon plus honorable que le prince de Valachie; *ibid.*, pp. 277—278. Veress emploie aussi le témoignage du Turc Evlia Tchélébi et de Rachid-Effendi (dans *Hadtörténelmi Közlemények*, 1890). Pour la certitude, donnée par Ghica aux Impériaux, que c'est lui qui avait amené la perte de la bataille par ces derniers, *ibid.*, p. 314. Ici encore, le fils de Léon Radu apparaît avec le surnom de « Stridie »; *ibid.*, p. 316. Pour le passage de Ghica à la foi catholique, *ibid.*, p. 293 et note 5. Il avait pensé un moment à s'établir définitivement à Cassovie, où lui fut donnée une fille qu'il fit baptiser dans la foi catholique; *ibid.*, p. 299. Un essai des rebelles hongrois d'en faire leur chef; *ibid.*, p. 327. L'auteur donne aussi une riche collection de documents.

¹ Qui n'est pas Ivaşcu Cepariul, comme dans le *Mag. Ist.* Cf. Nicolas Costin, dans Kogălniceanu, *Letopisițe*, II, p. 4. Dans cette chronique moldave est mentionné aussi parmi les morts un comis Paul Bucium, encore un Moldave, transporté par les Ghica en Valachie. Il était un des héritiers, en 1642, du riche boïar Balica; Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 273, note 1.

² *Mag. Ist.*, IV, p. 364.

question aussi de la mort du jeune enfant de Ghica, qui avait été enseveli dans l'église bucarestoise du prince Michel, où tout récemment on a trouvé sa pierre sépulcrale ¹.

On essaya d'une élection princière, comme à la bonne époque. Il était question d'établir sur le trône un Dumitraşcu de Căpăţineşti, dans le district de Buzău ². Mais il fut impossible de faire l'élection publiquement par le pays, comme à l'époque où il y avait un Sultan lointain, ou un autre, mineur, et pas un vizir redouté, qui eût pu les remplacer; tout se passa dans le petit comité de ceux qui se rendirent ensuite à la Porte pour demander un chef. Mais, ici, on leur présenta la figure, tout étrangère, de ce Radu, fils de Léon, homme encore jeune, qui avait passé toute sa vie à Constantinople (12 février 1665) ³.

Le jeune Radu était un homme aimant les plaisirs, et on le voyait sans cesse « dans des promenades, à des chasses sur les marais, à des repas, chez les uns et les autres » ⁴. Mais, dès le début, il rencontra l'opposition décidée d'un « nationalisme » qui ne tolérait pas les Grecs dont était entouré le nouveau prince, ces intrus étant considérés comme apportant avec eux une avidité sans borne; il paraissait donc que la même situation que nous avons observée sous le père revenait sous le fils, bien que Drăghici Cantacuzène ne voulût pas jouer le rôle qu'avait pris alors Matthieu. Mais, Şerban Cantacuzène parlait, le 22 novembre, des « nombreux chagrins » qu'il a et du départ des boïars pour « élever un prince qui nous soit prince et maître » ⁵.

¹ Pour les avatars de la princesse Marie à travers la Transylvanie, voy. Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1322, n° MMCCCCXXI; p. 1327, n° MMCCCCXLI.

² Constantin le Capitaine, pp. 155—156.

³ Pour le départ pompeux de la princesse vers le pays et son retour forcé à Constantinople, voy. Veress, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, II, p. 318. Là aussi la mention d'un Roumain de Macédoine, Marc Manicati, « marchand à Belgrade » (« Hauptmann », doit être « Kaufmann »), que Panagiotis Nikousios aurait décidé, si les Turcs arrivent à amener de Transylvanie la princesse de Grégoire Ghica, à lui épargner une rénégation en l'épousant lui-même; *ibid.* Cf. Iorga, dans la *Rev. Ist.*, 1937.

⁴ Les Chroniques des deux familles.

⁵ Iorga, *Braşovul şi Români*, p. 296, n° 13.

Au cours de ce règne valaque, la Moldavie perdit Eustrate Dabija, en faveur duquel le vieux Keupruli lui-même avait exprimé, dans sa grande prudence, cette sentence de justice: « que le prince soit celui qui sera élu par le pays »¹. Ce prince, qui aimait tant le bon vin de ses vignes, mourut en septembre 1663, et son corps fut placé près de celui de sa fille mariée à Georges Rosetti, dans sa fondation, le grand couvent de Bârnova, près de Jassy.

La princesse Catherine-Dafina, qui avait été mariée en premières noces à Démètre Buhuș², décida sur la succession, envoyant une ambassade, en son nom, à la Porte. Sa fille du premier mariage, Anastasie, était l'épouse du riche boïar rouméliote Georges Duca: on crut qu'on pourrait en faire un prince. Le postelnic Stamati se rendit à Constantinople pour répandre l'argent nécessaire et préparer le terrain³. Ces envoyés demandèrent « qu'on leur donne un prince d'entre eux », et le fils de Mohammed Keupruli, Ahmed, homme intelligent, noble et d'une haute culture, y acquiesça: « le vizir leur permit d'élire le prince qu'ils voudraient ». Ainsi, le trésorier Duca, devenu un nouveau prince Georges, gagna le trône, à la suite de son beau-père par alliance⁴.

Lorsque Duca lui-même perdit son trône⁵, pour un malentendu, pendant l'absence d'Ahmed, qui était pris par la guerre de Crète, il fut impossible de faire valoir encore une fois le droit déjà gagné par le pays, et que le nouveau régime des Keupruli avait montré admettre. Par dessus cette coutume et cette reconnaissance de la part des Turcs, un ordre du Sultan, qui se trouvait à Andrinople, fit que le trône soit accordé à un homme doux, généreux, mais si étranger à tout, qui était le fils d'Alexandre Iliăș: son père venait à peine

¹ Nicolas Costin, p. 3.

² Un Nicolas fut grand logothète en 1665; Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 274, n° CVII. Voy. aussi Meteș, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, VII.

³ Constantin le Capitaine, p. 157. Il n'avait donc pas été tué par Georges Étienne, ainsi que l'affirme une généalogie ultérieure; Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 31.

⁴ Voy. aussi Constantin le Capitaine, loc. cit.

⁵ Voy. aussi Veress, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, p. 53.

de mourir ¹, et il portait, lui, le nom du grand-père (20 juillet 1666). Cet extraordinaire Iliaş Alexandre qui, lorsqu'il y avait quelque malentendu, payait de l'argent qu'il avait toujours dans ses poches pour de pareilles occasions, quitta la Moldavie aussitôt que, par le retour du vizir, Duca put expliquer son cas devant le Sultan à Yenicher, en Thessalie (novembre 1669) ².

L'exemple des Moldaves après la mort de Dabija fut suivi maintenant par les Valaques, lorsque, après trois ans de règne, ce qui paraissait maintenant être un terme invariable, Radu Léon fut appelé à la Porte. Son sort y dépendra de la volonté des boïars. Pour obtenir cet appui, il avait dû ordonner une enquête sur les circonstances dans lesquelles avait été tué le vieux postelnic Constantin Cantacuzène, et cette enquête fut obtenue, avec la signature même des dénonciateurs, contre Stroe, le 14 avril 1666 ³. On a prétendu, à cette occasion, qu'un procès avait déjà suscité à Vienne par le fils homonyme du postelnic contre l'assassin de son père ⁴. Radu avait accepté en même temps, pour pouvoir être confirmé, aussi un acte par lequel les Grecs étaient écartés de l'administration des couvents indigènes, usurpés par eux ⁵.

On vit donc de nouveau, à Andrinople, tout un cortège de boïars exigeant la confirmation de leur candidat, qui était le prince même qu'on venait de déposer. Ce qu'avait fait Stamati pour les Moldaves fut fait maintenant pour les Valaques par Drăghici Cantacuzène, puis Radu, demandant la faveur de pouvoir visiter sa maison à Constantinople, développée, à travers les rues de la capitale ottomane, un spec-

¹ Neculce, pp. 196—197.

² Cette source et Nicolas Costin. Ce bon prince qui ne revint jamais sur son trône laissa « un fils et une fille qui vivaient de la charité des chrétiens »; Constantin le Capitaine, p. 158.

³ *Mag. Ist.*, I, pp. 398—401, 404—405; Iorga, *Doc. Cant.*, pp. 65—69, n° xxviii. Confirmation par Radu Léon, le 7 février 1668; *ibid.*, pp. 72—75, n° xxxi (l'acte est rédigé par Stoica Liudescu lui-même).

⁴ C'est Neculce qui l'affirme, p. 194.

⁵ N. Iorga, *Doc. Cant.*, pp. 61—62, n° xxii. Un acte pour « Messire Drăghici Mărgineanul, grand spathaire », et ses fils; *ibid.*, pp. 63—64, n° xxvi.

tacle vraiment impérial¹. Le contrat conclu avec les Cantacuzène promettait que dorénavant il n'y aura comme Grecs que le tchokhodar, qui veillait à la garde-robe du prince, et surtout à ses chaussures, et le chambellan².

Mais la mort de Drăghici lui-même à Constantinople mit fin à cette seconde alliance des Cantacuzène, depuis longtemps préparés pour régner sous l'un ou l'autre des princes qu'ils considéraient seulement comme de simples fonctionnaires de leur propre domination, sans avoir eux-mêmes le titre princier³. On a parlé du poison qui aurait été donné à ce jeune boïar au bon nom historique de la part des favoris grecs qu'avait eus jusque là Radu: Nicolas de Sofia et Balasachi⁴.

Auparavant, le prince rétabli s'était servi de Georges Băleanu, de Mareș, de Radu Crețulescu, de Șerban Cantacuzène, comme postelnic, de son frère, Drăghici, comme spathaire, de Ghețea, comme stolnic, à côté d'un Grec Ianachi, comme trésorier, d'un Nicolas, encore un Grec, comme échanson, alors que le kloutchar Neagoe Secuianu, le comis Georges, le sloudchar Badea Bălăceanu, le pitar Stoïan étaient tous des Roumains⁵. Mais sous la déclaration favorable à la mémoire du postelnic Constantin signent aussi: le vieil ancien ban Radu Popescu, le stolnic Georges, l'ancien kloutchar Nicolas, le kloutchar Costea Doicescu, le spathaire Hrițea, le chatrar (garde des tentes) Constantin, l'échanson Preda, le logothète Vâlcu, l'armach Stoica Berelescu, même un Nicolas, grand échanson, qui signe en grec, et il peut être le même Nicolas de Sofia que les Cantacuzène considéreront ensuite comme leur ennemi le plus acharné⁶.

Mais la rupture du contrat de collaboration avec ce parti fut décidé par le prince en décembre 1667, dans des conditions révolutionnaires, d'un intérêt particulier.

¹ *Ibid.*

² Liudescu, p. 368.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ Iorga, *Doc. Cant.*, pp. 63—64, n° xxvi; pp. 64—65, n° xxvii.

⁶ *Ibid.*, pp. 68—69, n° xxviii.

La Chronique de cette famille, qui entendait dominer, ainsi que nous l'avons dit, le pays sous les princes qu'elle faisait nommer, retenait ou remplaçait, parle maintenant du nouveau règne, mauvais et oppresseur, de ce Radu, mené jusque là d'après la volonté de ses surveillants attentifs : « Il achetait des bijoux précieux impériaux et des aigrettes dont l'une coûtait 40.000 thalers, et il rassemblait dans sa maison de l'argent pris à terme, ordonnant aux boïars de se porter garants auprès des créanciers, de sorte que le pauvre pays devait payer, en fin de compte», — tout cela pour le profit de ces « Grecs désespérés », que commandait Nicolas de Sofia et Balasachi. Elle ajoute que les boïars auraient été chargés de chercher où se trouve de l'argent qu'on pourrait encore prendre ; les monastères auraient souffert eux aussi, car on leur prenait, non seulement le produit de leurs terres, mais aussi les objets du culte, « qui furent fondus tous, pour en faire des étriers et des plateaux et des selles dorées », citant aussi le cas des bagues arrachées aux doigts de St Nicodème. On aurait confisqué la fortune de quiconque parmi les riches mourait, et on vendait les objets, comme à Constantinople, aux enchères. Radu aurait eu même l'idée de tuer en masse les membres de l'opposition, le jour où les boïars furent appelés devant le prince, le 3 décembre 1668, les seïmens étant tout prêts à répéter ce qui s'était fait sous Mihnea-Michel.

A cause de ce soupçon, qu'on pourrait admettre difficilement, car Radu n'était pas une de ces natures courageuses qui n'épargnent personne, Șerban Cantacuzène, qui était alors spathaire, donc avait l'armée du pays à sa disposition, convoqua à Bucarest les capitaines et les lieutenants. On fit sonner les cloches de l'église métropolitaine, d'entente avec celui qui était à la tête de l'Église de Valachie, un doux Transylvain, originaire du village de Veștem, près de Sibiiu, Théodose. Des soldats furent gagnés. Comme sous le père de ce prince, et dans les mêmes formes, on demanda l'expulsion des Grecs.

On en arriva, comme alors, à un grand acte de réforme « nationale ». Par ce privilège du 9 décembre, Radu annon-

çait à tous les habitants du pays, de toutes les classes, qu'il se sépare d'« un Nicolas qui a été kloutchar et de Balasachi qui a été échanson », qu'il rétablira l'ordre roumain traditionnel dans les couvents, ainsi que l'avait décidé jadis son père ¹. Mais, peu après, les boïars recommencèrent à travailler contre lui.

S'étant réunis à Cotroceni, deux cents des chefs du pays décidèrent, sans pouvoir être retenus, d'aller devant le Sultan lui-même porter des dénonciations.

Ils furent reçus à la même place: Yénicher, en Thessalie ². On y trouve Georges Băleanu, Mareş, Neagoe Secuianul, Papa, un aga Pană, qui peut être Filipescu, Petraşcu Bălăceanu, chatrar, un ban Radu, un stolnic Georges, un logothète Vălcu et, comme membres des familles encore peu connues: Radu Ştirbei, Barbu Bădeanu, Şerban Popescu, Ivan Lăzureanu et même, parmi eux, aussi ce lettré, fils d'Udrişte Năsturel, Radu, qui, étant là, « pour les affaires du pays », trouvait le temps de se rendre compte que « notre pays est un pays pauvre et peu cultivé, et, à cause de leur pauvreté, les habitants ne peuvent pas envoyer leurs enfants à l'école », — c'est pour la première fois qu'apparaît ainsi l'idée que doivent être aidés à apprendre aussi ceux qui n'ont pas de moyens personnels, — et, ainsi, il fonda une école des pauvres à Câmpulung, motivant ce choix par le fait que cette ville est « un peu de côté » ³.

Il y eut donc un procès devant l'« empereur », Radu étant représenté par l'armach Alexandre et par un Grec de Caramanie, le portier Dumitraşcu ⁴, et ils cherchaient à gagner le caïmacam, lieutenant du vizir, qui lui-même combattait encore en Crète. Un aga fut envoyé comme enquêteur, et les boïars ne manquèrent pas de le gagner par l'intermédiaire de ce Pavlachi, que nous avons plusieurs fois rencontré comme désirant un trône pour lui-même; ce Pavlachi avait fait épouser par ses

¹ *Mag. Ist.*, I, p. 132.

² Liudescu, pp. 368—372.

³ Constantin le Capitaine, p. 160, note 2. Le document, aussi chez Dan Simonescu, *Câmpulungul*.

⁴ Futur boïar de Constantin Brâncoveanu.

filles des Roumains: l'une, Stanca, était la femme d'un Orezeanu et l'autre avait été mariée au fils même de Stroe Leurdeanu, Radu, mais ceci ne l'empêcha pas, à ce moment, d'être pour le parti des Cantacuzène¹. Une grande démonstration fut organisée dans le pays lui-même, envoyant jusqu'en Thessalie tout un groupe de paysans, comme ayant été dépouillés et maltraités par le prince².

Ainsi, Radu, qu'on appelait aussi le Stridiaire, le « vendeur d'huîtres », d'après son père³, perdit son trône, et, peu après, l'année suivante, il mourut, non sans laisser un héritier, car on rencontre un fils de lui, nommé Étienne, d'après le nom du vieux Tomşa, et qui fut mêlé au règne ultérieur de Duca en Valachie. Mais, se conformant à la coutume qui s'était déjà formée, les boïars eurent tout loisir d'élire le prince qu'ils voulaient.

Les Cantacuzène avaient sous la main quelqu'un de totalement inoffensif, qui était venu dans cette députation de cent personnes: le vornic Antoine de Popeşti, de Prahova, où il y avait une vieille église, datant du règne de Vlad l'Empaleur, près de laquelle Antoine et son fils élevèrent aussi la leur. Comme ce fils s'appelait Neagoe, — quant au nom du père, il correspond à celui de St Antoine, auquel était dédié le couvent de Vodiţa, au XIV-e siècle, — il faut admettre un lien avec l'ancien prétendant Neagoe, qui vivait sous Matthieu, et donc d'ancienne prétention au trône appuyée sur une descendance des Băsărabă. Donc, Antoine, qui ne mentionne pas son père et qui n'avait jamais réclamé publiquement cette descendance dynastique, fut nommé.

Le terrain était déjà préparé pour une pareille restauration. Par Stoica Liudescu, rédacteur des actes des Cantacuzène, fut créée une histoire du pays, où tout venait de cette dynastie, et à savoir de l'Olténie, d'où était parti Matthieu, le nouveau « Băsărabă ». Suivre de près ce compilateur, signifie mieux connaître l'esprit de l'époque.

¹ Voy. Constantin le Capitaine, pp. 160—162 et p. 162, note 1.

² Voy. aussi Veress, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, II, pp. 323—324.

³ Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 251, note 1.

Ce logothète, qui connaissait les chroniques moldaves, n'oublie pas de commencer par les Romains. Cependant, il ne les fait pas venir de l'Occident, mais du Midi, par dessus le Danube, et il est orienté dans cette direction par « la tour de Severin », — sans mentionner aussi le pont de Trajan —, d'où ils auraient passé ensuite dans les vallées de l'Olt, du Murăș, jusqu'à la Tisa et jusqu'au lointain Maramourèche, — on voit donc l'influence de la campagne faite à côté de Mihnea-Michel, en Transylvanie, et de la pénétration des prétendants, alliés à Rákóczy, jusque dans ces régions plus éloignées, du côté de Sătmar et de Sighet. L'élément roumain resté au Sud des Carpathes descend ensuite « jusqu'aux environs de Nicopolis ».

Le développement de ces idées est particulièrement intéressant, et il reflète toute une politique des « Băsărabă », à côté de laquelle l'origine des Cantacuzène est quelquefois laissée si profondément dans l'ombre que, dans tel des actes qui concernent Drăghici, celui-ci est mis en rapports seulement, comme il le faisait lui-même, du reste, dans ses lettres, avec la très ancienne lignée indigène des boïars de Mărgineni ¹.

Mais, correspondant à l'esprit de l'époque, ces « Băsărabă » ne sont pas des monarques par la conquête, mais *des élus des boïars*, qui ont commencé par être d'abord seulement de grands bans. « C'est alors qu'ils choisissent parmi eux ces boïars, qui étaient de grande lignée, et la situation de ban fut confiée à une famille qui s'appelait Băsărabă, pour être leurs chefs, c'est-à-dire grands bans. » La résidence princière passe de Severin à Strehaia, où il y avait en effet leur couvent à eux, que Liudescu connaissait bien et où, à cette époque même, on essaya de fonder encore un évêché pour ces régions ². De là, les princes descendent à Craiova.

Aussitôt, un rapport est établi avec la tradition, fixée à Câmpulung, du prétendu Radu Negru, personnage fabuleux

¹ Pour lui, voy. Georges Florescu, *Strămoșii boierilor din Mărgineni*, dans le *Bul. Com. Ist.*, IX.

² Voy. Al. Lapedatu, *Episcopia Strehaiei*; Iorga, *Ist. Bis. Rom.*, I, 2-ème édition, pp. 125, 383.

dont nous avons montré la création sous le règne de Matthieu. L'auteur, qui connaissait la population mêlée de cette ville ayant une puissante colonie d'étrangers venus de Transylvanie, indique, au moment de cette descente de la montagne, pareille à celle des Moldaves, comme participants à la fondation du pays « des catholiques, des Saxons, toute espèce de gens ». De là, on se dirige vers Argeș, jusqu'à ce qu'on arrive, « continuant l'avance sous la montagne », au lointain port de Brăila, et, au Sud, à la ligne du Danube. Pour réunir les deux traditions, voici le moyen trouvé par le rédacteur de la chronique: « La lignée des Băsărabă, avec les boïars qui étaient auparavant au-delà de l'Olt, se levèrent tous, et vinrent vers le prince Radu Negru, pour lui faire hommage et rester sous ses ordres, de sorte qu'il soit lui seul prince sur tous; à partir de là, le pays a pris son nom de Pays Roumain ». Et c'était un pays libre parce qu'il n'était pas accablé par les Turcs »¹.

Il est intéressant de voir ce qu'opposent à cette théorie les adversaires de ces Cantacuzène qui étaient devenus les maîtres réels du pays. Dans l'autre Chronique valaque, celle de Constantin le Capitaine, qui représente ces familles, on ne trouve que celui qui est descendu de Făgăraș, région où « les ancêtres des Roumains, qui étaient venus de Rome » s'étaient établis. Et cet homme, mieux orienté, qui cherche des rapports d'histoire universelle et emploie aussi le Byzantin Phrantzès, s'inspire des historiens moldaves pour ajouter l'intervention de « Trajan, empereur de Rome »². Donc, chez lui, il n'y a ni la lignée des Băsărabă, ni l'Olténie, ni Severin, ni Strehăia, ni Craiova, ni tout ce qui aurait précédé la fondation de la principauté. Cet autre chroniqueur affirme la continuation des rapports avec la Transylvanie, d'un côté, et, de l'autre, le caractère d'indépendance complète du nouveau pays.

Revenant à Liudescu, rien n'est plus naturel que le passage subit, par dessus une tradition indiciblement pauvre,

¹ Liudescu, pp. 231—232.

² Voy. éd. Iorga, pp. 1—2. Cf. aussi *ibid.*, p. 2, note 1.

à la gloire religieuse, culturelle et artistique de Băsărabă Neagoe, telle qu'elle ressortait de la vie du patriarche Niphon, le père spirituel de ce grand fondateur d'églises¹. Mais il est naturel que toute cette partie soit supprimée dans l'autre chronique, adversaire de cette conception concernant les Băsărabă. Elle n'a aucun intérêt à élever la famille dont venaient par leur mère les Cantacuzène. En arrivant au règne de Michel-le-Brave, que Liudescu décrit dans la forme, intacte, de l'ancien récit, rattaché à la famille des Buzescu, la chronique opposée écarte aussi le caractère de domination des boïars, qui pouvait appuyer, bien qu'employant d'autres familles, ce qui se faisait sous les yeux de l'auteur, vers 1670, et on préfère reproduire les notices contenues dans une source grecque. A cause des rapports entre Michel et la nouvelle dynastie qui se formait, Constantin le Capitaine cherche même à diminuer l'origine de Michel, dont la race était maintenant étroitement liée aux Cantacuzène, bien qu'aussi avec la famille de Stroe, qui cependant ne se présenta que plus tard comme leur ennemi irréductible. Comme Radu Șerban était un puissant appui pour l'ambition de ses descendants par sa fille qui étaient les Cantacuzène, ce règne est aussi beaucoup réduit. Seulement, pour Matthieu, la piété dont était entourée la mémoire du vieillard empêcha le changement de ton, pour qu'aussitôt commencent les luttes de partis, la direction devant être nettement différente².

Sous le nouveau prince Antoine, sont persécutés et punis les Grecs de Radu Léon : Balasachi, qui est envoyé aux salines, puis pendu, Nicolas, qui est expulsé au-delà du Danube, certains autres Grecs subissant ensuite les pires offenses³. Mais,

¹ Nouvelle édition par l'évêque Titus Simedrea, dans la *Biserica ortodoxă română*, 1937.

² Matthieu est présenté d'une façon encore plus énergique dans l'affirmation du droit dynastique, lorsque, en 1636—1637, il parle de « la volonté de Dieu, qui a voulu qu'il soit prince et maître sur le trône des ancêtres de Sa Majesté, ici, en Valachie, sur le trône de Bucarest », et l'action de Radu contre lui est attribuée à la famille des Catargiu; *ibid.*, p. 115, note 3. Ainsi nous revenons à la continuation de ces luttes de partis, racontées de deux façons différentes par les représentants littéraires des deux groupements.

³ De nombreuses lettres des années 1668—1670, dans Veress, loc cit.

surtout, un coup décisif fut frappé contre Stroe et ses partisans, qui n'avaient pas collaboré à l'établissement du nouveau prince, et, dans ce but, fut employé aussi le témoignage de Grégoire Ghica, qui errait maintenant, avec un long séjour à Leutschau-Löcse, en Hongrie Supérieure, où il vivait très estimé par les seigneurs hongrois, ses voisins, puis à Cassovie ¹, pour arriver, plus tard, à Vienne ² et jusqu'à Venise, où il se serait rencontré avec le jeune fils du postelnic sacrifié, Constantin ³.

En avril-juin 1669, enfin fut prononcée la sentence capitale contre le grand ennemi de la famille, et seule l'intervention généreuse de la fille de prince Hélène Cantacuzène empêcha l'exécution ⁴. Stroe fut mené à travers la ville sur un char à boeufs, « n'ayant que le caftan et son pantalon », et à côté les lettres par lesquelles il avait préparé l'assassinat du postelnic. On le mena à Snagov même, place du meurtre, comme pour une expiation suprême, et les moines du couvent le firent par force entrer dans leur ordre, alors qu'il s'écriait, en grinçant des dents: « Seigneur, Seigneur, ce n'est pas de ma volonté », et, ensuite, rechignant contre le nom qu'on lui avait donné: « Pas Sylvestre, plutôt Mahomet » ⁵.

Après avoir accompli cet acte de vengeance, on passa à d'autres. Il était évident que ceux qu'on appelait les « Postelnicești », c'est-à-dire les fils du postelnic Cantacuzène, voulaient le pays pour leur seule lignée. Ils avaient devant eux l'influence de Băleanu: la situation de grand ban ne fut pas donnée donc à ce vieux boïar, mais à Mareş, ami des Cantacuzène; Ivaşcu, le fils de Băleanu, obtint le rang d'aga seulement pour le perdre aussitôt; le gendre du premier, Hrizea, ne fut pas satisfait lorsqu'il demandait l'office de trésorier; Ştirbei ne put pas arriver à la situation de logothète, car la place avait été donnée à Creţulescu, qui était le beau-frère de Şerban. En

¹ *Ibid.*, nos 90, 91, 94, 96, 97.

² Cf. Constantin le Capitaine, pp. 162—163.

³ *Ibid.*, p. 165; voy. aussi *Operele lui Constantin Cantacuzino*, éd. Iorga.

⁴ *Mag. Ist.*, I, pp. 410—411.

⁵ Les actes favorables aux Cantacuzène sous le prince Radu Léon et sous Antoine ont été reproduits dans Iorga, *Doc. Cant.*, p. 70 et suiv.

1670, sur une plainte de Mareş, on jugea le procès de la famille des Băleanu, présentés comme conspirateurs contre la famille qui, de fait, régnait. On écarta aussi Badea Bălăceanu, qui paraissait, à un certain moment, être destiné à la mort, et Neagoe Secuianu, auquel, à cause du nom princier qu'il portait, on coupa le nez¹, puis aussi Stoica Bucşanul. Mais, les anciens et les nouveaux ennemis s'étant concertés, Stroe put s'enfuir en Transylvanie, et Apaffy, malgré toutes les réclamations, ne voulut pas le livrer².

Le pouvoir que s'était attribué ce groupe de famille était si grand que Antoine et son fils, qu'il s'était associé pour les jugements, étaient soumis au contrôle même de leur revenu princier, et une chronique ennemie de la trinité composée de Şerban Cantacuzène, du ban Mareş et de Radu Creţulescu prétend que les provisions de bouche du prince et de sa famille étaient décidées et calculées par ses tuteurs, dans la dépendance totale desquels le pauvre prince se trouvait³.

Il semble qu'une alliance eût été conclue aussi avec la Moldavie, pendant le dernier temps de ce règne, purement nominal, d'Antoine. On le voit par la façon dont se développa, contre le prince de ce pays, Duca, la révolte du nommé Hâncu.

Un mouvement moldave fut tenté donc vers la fin de l'année 1671, correspondant avec ce qui avait amené la chute de Radu Léon. On imitait ainsi, après une quarantaine d'années, ce qui s'était fait, entre Moldaves et Valaques, lors de la tentative d'établir, pour la seconde fois, Miron Barnovschi, d'après l'exemple de Matthieu Băsărabă. Sous prétexte que les impôts sont trop lourds dans les régions, toujours délicates, de Lăpuşna et d'Orhei, sans avoir cherché à gagner au prince les petits propriétaires de cette région, toujours prêts à une opposition et à une révolte, ils se soulevèrent, ayant à leur tête le stolnic Mihalcea Hâncu et le serdar lui-même,

¹ Constantin le Capitaine, p. 164.

² D'après les deux Chroniques et autres sources, Iorga, *Despre Cantacuzini*, pp. xciv—xcix.

³ Constantin le Capitaine, pp. 165—167. La mention de cette liste civile d'Antoine, aussi dans Neculce, p. 194.

qui gardait sur le Dniestr, Durac (en slavon « Le Sot »), ainsi qu'un kloutchar Constantin. La date de la révolte est donnée par la continuation de Miron Costin: 29 novembre. Une vraie armée se dirigea vers le palais de Jassy, où était arrivé, en ce moment même, l'aga pour prendre le tribut. Le prince lui-même et ce Turc y furent enfermés pendant trois jours, comme à l'époque du vieux Tomşa. Une lettre du vornic de Câmpulung explique, le 29 décembre, de quelle façon cela se passa: « Le Pays Inférieur s'est soulevé, chez nous, contre le prince ¹, et il s'est enfermé au palais avec le Turc qui était venu pour le tribut. Et, maintenant, ces boïars envoyèrent de Jassy des descendants d'anciens boïars et des soldats de la Cour et des bourgeois pris dans les villes et deux moines choisis dans chaque couvent pour aller à Constantinople. Et tout le pays s'est rassemblé à Jassy ². » La tentative de l'échanson Tălmăciu, avec quelques Cosaques, de battre ces gens du « Pays Inférieur » ne réussit pas ³. Par le moyen de Hâjdău, burgrave de Hotin, les rebelles offraient leur soumission au roi de Pologne ⁴.

La princesse, dont on a tant critiqué les rapports avec Şerban Cantacuzène, — et une véritable idylle s'était formée entre eux —, chercha donc son refuge chez les Valaques, dans le village de Drăgăşani, qui appartenait à Şerban, où l'accompagna aussi la Cour, avec tous ses boïars, qu'avait effrayé ce soulèvement de plébéiens. Duca lui-même dut passer la rivière-frontière et puis le Danube, jusqu'à la bourgade turco-tatare de Bazardchik. Puis, une grande députation, qu'on a présentée comme comptant jusqu'à trois cents membres, alla présenter ses plaintes contre le prince, dénoncé aussi comme faussaire ⁵.

¹ « Drum » est une erreur d'impression, de même que, dans le texte correspondant chez Kogălniceanu, II, p. 7: « Biraiul » pour « birăului ».

² Iorga, *Doc. Trans.*, III, p. 1343, n° MMCCCLXI.

³ D'après Constantin le Capitaine, p. 167, celui qui a été vaincu aurait été le hatman lui-même, Alexandre Buhuş, beau-frère du prince, à ce qu'il paraît.

⁴ Nerva Hodoş, dans Hurmuzaki, XVI, pp. 8—9, n° XIX.

⁵ *Ibid.*, p. 9, n° XX. Cf. aussi *ibid.*, 10—20, n°s XXI, XXIII—XXX; p. 15, n°

Mais les Turcs, auxquels on avait parlé au nom des boïars, — or Hâncu avait envoyé de son côté ses représentants —, n'étaient pas disposés à tolérer cet autre acte d'indépendance. Des Tatars furent envoyés en Moldavie et, avec eux, le pacha Kaplan (« le Tigre »), qui se trouvait sur la frontière du Danube. Mais le pays était bien décidé à résister. Il fallut donc livrer un vrai combat à Iepureni, près de Chişinău¹, où les Turco-Tatars, avec le serdar Alexandre Buhuş, vainquirent. Alors qu'une terrible invasion dévastatrice s'étendait sur les régions coupables, les deux chefs passaient le Dniestr chez les Cosaques².

Le problème de la Moldavie était ainsi résolu par les armes; maintenant commençait celui de la Valachie.

Le vizir Ahmed Keupruli avait introduit la coutume, nouvelle, du règne triennal, et les Cantacuzène voulurent obtenir pour Antoine ce renouvellement qu'ils avaient obtenu pour Radu Léon, car cela leur était avantageux. D'après la nouvelle coutume, et avant de faire partir pour cette confirmation « le pays » et le prince, on envoya chez les Turcs des informateurs: Constantin Cantacuzène le stolnic et le vornic Georges, pendant que la garde de la capitale était confiée à Radu Creţulescu, auquel s'ajouta plus tard, quand on vit que la situation n'était pas assurée, aussi Georges Băleanu, réconcilié maintenant, au moins en apparence. Bien que, de la part des mécontents, Neagoe Secuianul, avec son nez mutilé, alla à la tête d'une autre députation, bien que le jeune Constantin fût revenu apportant la mauvaise nouvelle que le Sultan a pardonné à Grégoire Ghica, qui était revenu de Venise pour redemander son trône, Şerban espérait pouvoir « étendre un pont de bourses d'argent du Sérail de la Valachie jusqu'au palais du vizir » et atteindre ainsi son but. Mais, à Andrinople, il n'était plus question de la confirma-

xxxiii. Hâncu s'était entendu avec le Cosaque Hanenko, du parti polonais, et avec son subordonné, Sârcu.

¹ Voy. aussi Neculce, pp. 197—198.

² Nicolas Costin, p. 7; Constantin le Capitaine, p. 167 et note 2.

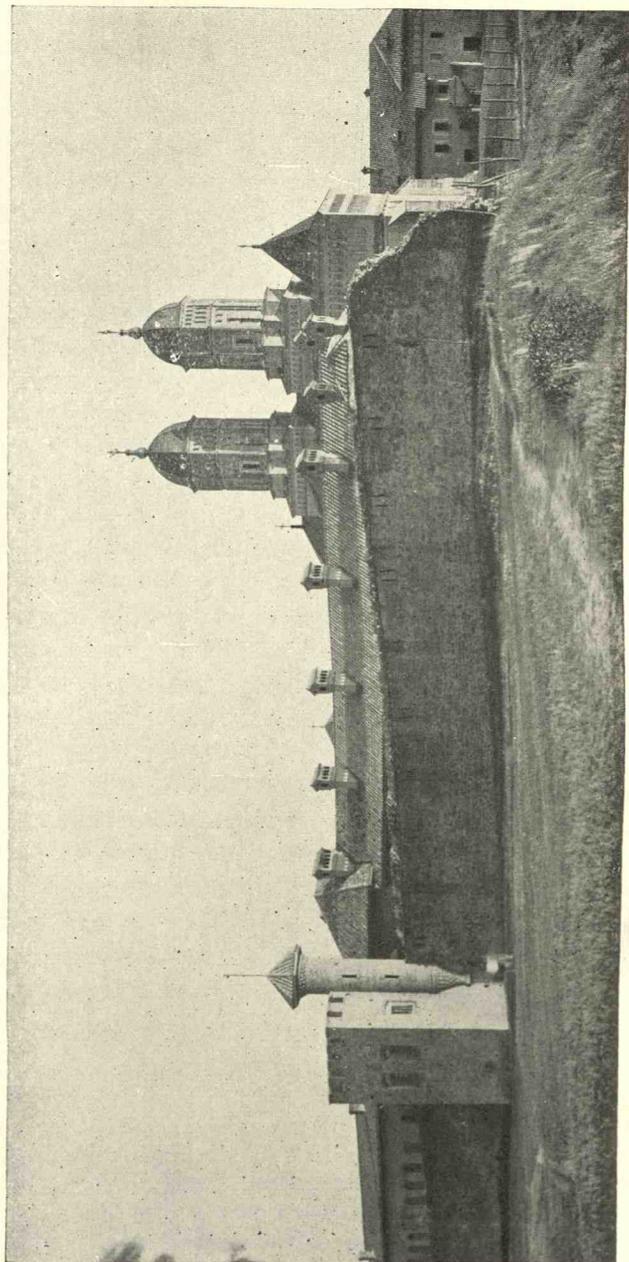


Fig. 24. — Couvent de Cetățuia, près de Jassy.

tion d'Antoine, « vieux et débile », et ceci avant la première campagne des Turcs contre la Pologne, mais du vornic Georges, et, seulement lorsque cette candidature ne fut pas acceptée, on en revint à la poupée inoffensive qu'avait été jusque là Antoine lui-même.

Mais, lorsque, appelés pour l'audience où ils espéraient se voir satisfaits, les boïars étaient déjà sûrs de leur fait, le vizir fit arrêter tout ce groupe de partisans: Mareş, Georges, Michel Cantacuzène, Gheţea, le comis Stoian et les autres. Et le nouveau prince fut Grégoire Ghica, qui, n'étant pas encore arrivé, était représenté par ses amis: Ivaşcu Băleanu, le trésorier Hrizea et Radu Ştirbei, — l'autre parti ¹.

Alors, commença une terrible domination de revanche. On arrêta à Bucarest, avec Creţulescu, les autres Cantacuzène, mais pas Şerban, qui s'était caché à temps à Andrinople. Les délégués de Ghica, Radu Năsturel et le vieux Georges, accomplissaient, d'une façon impitoyable, les ordres du prince. Ainsi furent délivrés les vingt-quatre boïars qui avaient été retenus en prison jusque là. Enfin, le 20 mars 1672, Grégoire revoyait sa capitale ². Aussitôt, le vornic Georges et Gheţea furent condamnés aux salines, avec le chroniqueur Stoica Liudescu, « théoricien » du parti. En même temps qu'on ordonnait une révision des comptes de la Trésorerie, des confiscations furent ordonnées.

Mais les boïars persécutés conservaient leurs rapports avec le prince de Moldavie, Duca, ceci à cause du rôle que continuait à jouer en Moldavie Thomas Cantacuzène ³. De sorte que Şerban put se réfugier dans cette Moldavie, où il fut caché dans le petit couvent de Hangu, sous la montagne ⁴.

¹ Un récit de mémoire, avec des erreurs, dans Neculce, pp. 194—195.

² Constantin le Capitaine, pp. 170—172. Cf. des informations étrangères dans Veress, *Mém. Ac. Rom.*, 3-ème série, II, p. 332 et suiv. Pour la princesse Marie qui fut amenée de Venise par son frère, voy., *ibid.* p. 335.

³ Voy. Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 1320—1321, n° MMCCCCXXIX, p. 1322, n° MMCCCCXXX.

⁴ Constantin le Capitaine, p. 173.

De là, au moment de la chute de Duca lui-même, il passa en Transylvanie¹, où il fut abrité chez le magnat szekler Étienne Lázár, et puis chez Jean Bethlen, l'historien, qui était chancelier de Transylvanie, de sorte qu'il put passer par le Banat à la Porte. Là, il réussit à obtenir la liberté de ses frères qui, eux aussi, avaient été amenés à Constantinople. Dans le pays, était resté seulement Mareş, alors que Gheţea allait à Nicopolis, dont il était originaire; seul, le prétendant qu'avait été le vornic Georges perdit sa tête. Quant à Şerban et Constantin, les deux frères Cantacuzène, et Creţulescu, contre lequel continuait à travailler Ghica, ils partirent pour un exil dans l'île de Crète. Mais le prince lui-même, après ce qu'il avait fait à la fin de son premier règne, avait dû envoyer à Constantinople, comme otages, sa femme et son beau-frère².

Comme, aussitôt après, le Sultan Mohammed commença son expédition personnelle à Kameniec, en 1673, et cette forteresse fut arrachée aux Polonais, l'ancien système des dénonciations fut repris par les adversaires de Duca, qui était mal vu chez les Turcs aussi, à cause de Şerban, mais qui était surtout considéré avec jalousie comme un intrus dans ces règnes roumains. Comme on avait trouvé que les arrestations ordonnées par lui pendant la révolte dépassaient la mesure, il fut déposé et même menacé de mort³.

De nouveau, le vizir Ahmed Keupruli admit une élection de prince. « L'empereur, revenant de Kameniec, aussitôt qu'il arriva à Hotin⁴, appela les boïars du pays de Moldavie, par un tchaouch impérial, à la Porte du vizir, leur ordonnant de désigner celui qu'ils désirent être prince. » Sous l'influence, évidente, de Ghica, fut donc élu son beau-frère, le frère

¹ Pour ses relations avec Apaffy, en 1672, voy. *Török-Magyarkori Allam-Okm.*, V, p. 558.

² Liudescu; Constantin le Capitaine, pp. 176—177; Del Chiaro, *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia*, éd. N. Iorga. Cf. Iorga, *Despre Cantacuzini*, pp. CIX—CX.

³ Nicolas Costin, p. 8; Constantin le Capitaine, p. 174.

⁴ Lettre du boïar Hăbăşescu, datée de cette forteresse, le 11 juin 1673, dans Veress, loc. cit., n° 106. Cf. le n° précédent et les n°s 107 et suiv.

de la princesse Marie, venue à peine de Venise, encore en habits francs, Théodore Sturdza¹. Mais il refusa avec obstination, « faisant serment que, s'il est forcé d'accepter, il saura bien mettre sous son sabre tous les boïars », et on savait qu'il a l'âme assez âpre pour tenir parole. Alors, ces boïars, suivant l'exemple des Valaques, s'arrêtèrent sur le plus inoffensif parmi eux, Étienne Petriceicu, qui était à peine grand médelnitcher². Cela signifiait un second prince Antoine, tout fait pour permettre à l'oligarchie des boïars de tenir sa place : « Un homme doux et faible comme prince, car quiconque disait quelque chose, aussitôt il le croyait, et personne ne le craignait »³.

Envers les Turcs, le nouveau prince était considéré avec tant de suspicion qu'on lui demanda aussitôt des otages pour la nouvelle campagne turque sur le Dniestr, et il envoya dans le camp du vizir son logothète, Nicolas Racoviță, le vornic du Pays Supérieur, Ionașcu Balș, et deux autres boïars, qui furent maltraités pendant la campagne, jusqu'à subir le châtiment de la « phalange », c'est-à-dire qu'ils furent frappés sur la plante des pieds.

Au cours de la campagne, les deux princes, dont la politique extérieure sera examinée dans la suite, trahirent leur maître turc, mais, alors que Grégoire, — qui avait eu à faire avec une vraie révolte de ses seïmens et dont les boïars, comme Badea Bălăceanu, appelé « Contoș », c'est-à-dire « le comte », par le chroniqueur, qui avait connu dans cette qualité de comte autrichien son fils Constantin, passèrent de leur propre initiative dans le camp des chrétiens⁴ —, put revenir chez les Turcs, — et on a une lettre de lui, datée de ce moment, le 10 décembre 1673⁵, — Étienne, de son côté, profondément offensé par l'un des pachas, Sary-Hous-

¹ Son nom de baptême est le même que celui de Théodore Ianovici.

² Une lettre de lui, dans Veress, loc. cit., n° 107 (26 octobre 1673, après avoir trahi les Turcs).

³ Nicolas Costin, p. 8. Le nom d'Étienne était celui de Georges Étienne.

⁴ Constantin le Capitaine, pp. 178—179.

⁵ Iorga, *Acte și fragm.*, I, pp. 294—295. Plaintes de la part des boïars qu'il les a abandonnés; Iorga, *Despre Cantacuzini*, p. cviii, note 1.

séin, passa chez les Polonais, où il s'établit même, mais non sans espérer revenir, au moment de quelque grande victoire chrétienne.

Cette fois, il ne pouvait plus être question d'une élection par les boïars en Moldavie, car « les boïars n'avaient plus de courage devant l'empereur, étant très satisfaits de voir au moins leur vie épargnée ». Ainsi, comme il n'y avait dans le camp du vizir, à Galatz, aucun candidat possible, la Moldavie fut obtenue, en décembre 1673, par un homme d'une réputation aussi mauvaise que celle de Démètre Cantacuzène.

D'un autre côté, Michel Cantacuzène se trouvait dans le camp turc pour servir Duca, et il employa les premières nouvelles de la trahison perpétrée par Ghica pour préparer le règne de l'ancien prince de Moldavie. Malade en effet, car il s'était alité à Hotin, Grégoire alla mourir à Constantinople¹.

Duca amenait avec lui, à ce moment où il pouvait s'établir d'une façon mieux garantie sur l'un des trônes roumains, la même notion de la Monarchie qu'il avait vue chez son ancien maître, Basile. Riche, d'une religiosité active, qui l'engageait à des fondations d'églises et d'imprimeries, ainsi qu'on le verra plus loin, gros marchand, enclin aux affaires et capable d'étendre jusque bien loin le rayon de ses entreprises, il ne se sentait lié à aucun des partis opposés et entendait se servir, selon les circonstances, des uns et des autres. Il ne repoussait pas même les Grecs, ayant comme représentants à Constantinople les Rosetti, qu'on appelait aussi les Cupărești, car leur père avait été « cupar », c'est-à-dire échanton, ce Georges, son ancien beau-frère: le spathaire Lascarachi, à côté de ses frères, Scarlatachi, Manolachi et Mihalachi², qui seront cependant plus tard des rivaux et des ennemis.

Il chercha à se concilier les boïars valaques en querelle entre eux, allant jusqu'à se présenter au tribunal de Brașov, — où Pârveu, fils de Drăghici, et Constantin, fils de Papa Brâncoveanu et de Stanca Cantacuzène, traînaient devant le magi-

¹ *Ibid.*, pp. CXI—CXIII.

² *Ibid.*, p. CXIII, d'après Nicolas Costin, p. 17.

strat de la ville Neagoe Secuianul et l'armach Élie, au moment où Stroe se préparait à venir ¹—, il se gagna Georges Băleanu et l'échanson Staicu, alors que le jeune stolnic Constantin Cantacuzène était l'époux de la Moldave Marie, nièce du prince ², et Lupaşcu Buhuş, fils de la princesse Anastasie, devenait beau-frère de Şerban ³, car Élisabeth, fille de Georges Cantacuzène, était depuis longtemps la femme de Lupaşcu ⁴. Peut-être que Duca serait arrivé à son but, de s'assurer le concours de tous les boïars dans un monde divisé par les passions, depuis de longues années, mais, depuis quelque temps, les circonstances intérieures étaient de beaucoup dépassées par les grandes actions militaires sur les frontières, et le nouveau régime des Keupruli, dirigé vers une incessante offensive, destinée à sauver l'Empire, demandait aussi le concours des armées roumaines, non pas autant pour l'utilité militaire que pour présenter, bien qu'on n'eût pas fait appel aussi aux Transylvains, la solidarité, l'unité de tous ceux qui se trouvaient dans l'ombre de la Byzance musulmane.

Les regards devaient se tourner donc, aussitôt que cette direction se fût dessinée, vers cet autre côté.

¹ Constantin le Capitaine, pp. 181—182 (liste des réfugiés); *Török-Mag. Allam-Okm.*, V, pp. 246—248, 261—262.

² Nicolas Costin, p. 17.

³ Neculce, p. 211.

⁴ *Ibid.*, pp. 192—193.

CHAPITRE II

LES ROUMAINS ET LES OFFENSIVES DE LA RENAISSANCE MILITAIRE OTTOMANE

Il n'est pas difficile de saisir dans la politique inaugurée par les Keupruli des éléments absolument nouveaux en rapport avec les pays roumains.

Dans les campagnes qui s'ouvrent, les Roumains ont leur part. Ils sont appelés avec leur armée que, par dessus tant de malheurs d'apparence catastrophique et définitive, ils avaient réussi à refaire, et dans des conditions satisfaisantes, qui sont mentionnées avec une certaine appréciation dans les sources occidentales et louées dans quelques sources intérieures avec un sentiment d'orgueil patriotique. Chacun des princes vient avec les siens, quelquefois seulement avec des Tatars à côté, qui étaient peu nombreux et n'avaient pas de commandants capables, tandis qu'auparavant leur seule apparition, attendue avec terreur, était décisive pour toute une campagne. Les troupes passent sous ces drapeaux aux couleurs des pays roumains, portant des images de saints. En 1663, on fixa même aux Roumains un champ d'action séparé, et Grégoire Ghica avait pu essayer une offensive qu'il croyait pouvoir lui gagner la gloire, mais qui, bien que repoussée par l'expérience d'un général comme de Souches, prouva la possibilité de résistance de ces Roumains, même à l'égard d'une armée occidentale qui en était arrivée à lutter avec les Français de Louis XIV.

Cette participation militaire exigée doit être mise aussi en rapport avec d'autres manifestations de la nouvelle politique ottomane, qui, à la place de l'ancienne conception des esclaves,

même si elle n'avait pas été acceptée par les princes roumains, tendait à placer l'association et, dans les guerres, la camaraderie avec ceux d'une autre religion. On a vu que l'envoi par la Porte de n'importe qui, quel qu'eût été son passé et ses droits imaginaires, quel qu'eût été son caractère étranger envers le pays qu'il venait administrer, avait été remplacé par le système d'écouter les désirs des boïars, qui sont toujours satisfaits, et ceci est présenté publiquement comme la confirmation d'un ancien privilège. Tous les trois ans, d'après le système qu'on attribue à Mihnea-Michel, les princes changent d'eux-mêmes¹. Ceux qui sont déposés, — sauf Duca, qui fut retenu chez le bach-tchaouch et maltraité², — ne sont plus emprisonnés, ni menacés de mort, ni envoyés dans les îles ou en Asie, avec un entretien de misère: ils ont leurs belles maisons à Constantinople et peuvent y habiter en toute tranquillité, jusqu'à leur rétablissement ou à leur mort naturelle. Leurs audiences chez le caïmacam, chez le vizir, le Sultan, se font dans des conditions honorables. « Des relations d'amitié », dont parlent les chroniques, relient ces princes aux facteurs principaux de l'Empire Ottoman.

Le prince Duca, pendant son premier règne, avait essayé de rendre des services diplomatiques aux Turcs, espionnant le khan des Tatars, et ce sont précisément ces lettres qui, ayant été saisies, avaient amené une destitution qu'il ne méritait pas³.

On verra enfin que, mené par la tendance à gagner des provinces nouvelles dans les régions du Dniestr, le vizir Ahmed Keupruli, esprit ouvert, capable d'entrevoir de nouveaux horizons, cherchera à employer Duca pour introduire un nouveau régime, d'honorable vassalité, chez les Cosaques. Et, même envers les pays roumains, Duca, cet homme de dehors splendides, fut utilisé comme le restaurateur d'une

¹ Nicolas Costin, p. 16.

² Neculce, p. 199.

³ Nicolas Costin et Neculce. Voy. aussi le rapport français dans Odo-bescu-Tocilescu, ouvr. cité, I, p. 250, n° CCCLXVII: « Le Grand Seigneur a changé le prince de Moldavie, accusé d'avoir intelligence avec les Tartares contre la Porte ».

Monarchie déjà déchue, comme celui qui peut rétablir l'ordre. Mais, à côté, une nouvelle politique d'entente avec la chrétienté occidentale se dessine.

L'examen des circonstances, commençant par les années de la guerre contre les Occidentaux, montrera le bien-fondé de cette conception.

Dès 1662, les Roumains qu'on avait laissés contre Kemény, soutenu par les Impériaux, avec un colonel Jacques, Français, combattent pour le prince transylvain des Turcs, le Szekler Apaffy¹. On parle de « quatre cents Valaques à cheval », et ce n'est pas une seule fois que leurs chants populaires, comme celui de la « Jeune fille qui avait perdu ses chèvres dans la montagne », résonnèrent dans les vallées de Transylvanie. Donc, « les gens d'Apaffy » et « les Roumains », soldats de la Cour, collaborent². De son côté, Ali-Pacha, le commandant des Turcs, répand en Transylvanie des proclamations rédigées en roumain et en grec, comme jadis, au commencement du siècle, son homonyme Magyarogli³.

Pendant la campagne de 1663, les troupes roumaines étant en Transylvanie vers le mois de juillet⁴, le nombre de ces Roumains, réuni à celui des Tatars, a été supputé au chiffre, évidemment impossible, de 35.000⁵. D'autres parlent de 20.000 seulement⁶. Sous le pacha Ribléli, ils prennent part à toutes les opérations, leur cavalerie légère allant chercher du butin jusqu'aux montagnes de la Moravie. Dabija dut faire garder aussi la tente du fils du khan, qui était très peu entouré par les siens⁷. Des provisions inportantes étaient

¹ Iorga, *Acte și fragm.*, I, p. 250, no. 2.

² *Ibid.*, p. 251, n° 1.

³ Iorga, *Brașovul și Români.*

⁴ Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 250, note 1. Doléances saxonnes pour les excès au passage; *ibid.*, pp. 256—257, n° xc.

⁵ Iorga, *Acte și fragm.*, I, p. 252, n° 1; p. 253.

⁶ *Ibid.* Dans une troisième source, six mille Valaques, quatre mille Molquins. Le même chiffre; *ibid.*, p. 259. Les Turcs comptent seulement

⁷ *Ibid.*

apportées des pays roumains, si nombreuses, qu'un bon informateur assure que, dans le pays, était resté seulement du millet ¹. Des barques du Danube roumain montèrent, avec ces précieuses provisions, jusqu'à la ville de Gran ².

Un témoin intelligent, ami du grand interprète, a « compté » les Valaques: ils auraient été trente-trois groupes, composés chacun de 80 à 100 soldats, qui portaient des sabres, des arcs, des lances, sous des fanions rouges et blancs, et la plupart étaient chaussés de sandales; ils étaient suivis d'arquebusiers à cheval, au nombre de mille, commandés par des boïars: ils passaient au son des tambours. Un autre millier d'arquebusiers étaient à pied. Ghica apparaissait entouré de quinze boïars, avec une garde de deux cents hommes, avec sa musique, sous les tougs, c'est-à-dire les queues de cheval plantées au bout de lances qui étaient le signe de l'inféodation de la part des Turcs. Sur les drapeaux, on voyait St Georges, le couronnement de la Vierge, la Communion portée par les Anges. Bons soldats, bien que leurs lances eussent été parfois rien moins que rectilignes, ils se moquaient des Tatars, qui dormaient lorsqu'ils étaient de garde et ne savaient pas, le lendemain, où trouver leurs arcs et leurs flèches ³. Les princes roumains avaient la coutume de racheter les captifs chrétiens faits par les Turcs et les Tatars ⁴. Un rapport daté de Cluj montre que Ghica avait, à un certain moment, le commandement général sur tous les Roumains, et aussi sur ces Tatars, peu nombreux, et mauvais soldats ⁵. On voit les gens du même venant à travers la Transylvanie, en novembre-décembre, dans le meilleur ordre. Le

¹ *Ibid.*, p. 256.

² *Ibid.*, p. 257.

³ *Ibid.*, pp. 258—266. On croyait que la crainte d'une attaque de la part de Georges Étienne pourrait retenir ce contingent utile, sans lequel le vizir ne pourrait rien essayer; *ibid.*, p. 266, n° 2 (« weil er ohne sie nichts tentiren könne »); *ibid.*, p. 264, n° 1. De fait, il était question, non pas de Georges Étienne, mais de Constantin Șerban; *ibid.*, p. 265, n° 1. Cf., pour son projet de restitution en 1659, *ibid.*, p. 257, note 1.

⁴ Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 257, n° xci.

⁵ Iorga, *Acte și fragm.*, I, pp. 265—266.

prince de Valachie entrait dans les villes saxonnes avec sa seule garde, ses troupes campant en dehors des murs. Moins bien ordonnée était l'attitude des Moldaves ¹.

Dès lors, Grégoire Ghica avait donné des signes de déloyauté à l'égard de ses protecteurs; de concert, du reste, avec l'interprète Panagiotis Nikousios, il facilitait la désertion des informateurs impériaux, qui étaient détenus dans le camp turc ². Pendant la même année, il avertissait les Transylvains qu'on a l'intention de chasser Apaffy, pour établir chez eux un pacha, de sorte que le prince ferait mieux de passer chez les Impériaux ³. Considéré dans le camp de ces derniers comme « un prince très chrétien », il n'hésitait pas à déclarer qu'« il est prêt à mourir, pourvu que la chrétienté et Sa Majesté l'empereur triomphent » ⁴. Ceci à l'époque où les Turcs faisaient son éloge pour des attaques de nuit réussies, et on affirmait que, contre la nouvelle coutume des règnes triennaux, il devra conserver encore trois ans son trône ⁵.

Après l'expédition de Neuhäusel ou Ujvár, en Hongrie Supérieure ⁶, suivit, dans les mêmes conditions, l'expédition, déjà mentionnée, de Levencz, que les chroniqueurs roumains appellent Leva, à la hongroise. Le même ordre fut conservé. Après l'offensive du côté de la Tisa du général, d'origine française, de Souches, au service des Impériaux, on commença, assez tard dans l'été, à rassembler les contingents roumains. De Souches et l'Allemand Heissler, qui sera du reste mêlé ensuite dans les guerres danubiennes, attendaient, avec la confiance dans leur propre expérience plutôt que dans la valeur des troupes qu'ils comman-

¹ Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 250. Cf. aussi Kemény, *Fundgruben*, II, pp. 139—140, et Nekesch-Schuller, pp. 278, 281.

² Iorga, *Acte și fragm.*, I, pp. 257—258.

³ D'après les Mémoires de Jean Bethlen et *Török-Mag. Állam-Okm.*, IV, pp. 442—443, Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CCCXII, note 3.

⁴ *Török-Mag. Állam-Okm.*, loc. cit. Pour des entretiens secrets de Ghica avec les Impériaux, Iorga, *Acte și fragm.*, I, p. 266, n° 1. Une lettre à Apaffy, considéré par lui seulement comme « notre frère Apaffy » (4 mars 1662), Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 58, n° LV.

⁵ Rapport hollandais, dans Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CCCXIII, note 3.

⁶ Voy. aussi Constantin le Capitaine, p. 152, note 1.

daient, et qui n'étaient qu'un ramassis tiré des comtés voisins, le corps d'invasion destiné à prendre cette forteresse. Le nombre des Moldaves est supputé à 3.500 et, avec les Tatars, il aurait été jusqu'à 10.000 hommes. La défaite, beaucoup exagérée, que Ghica y a subie, n'aurait pas été sans rapport avec ses intentions de passer du côté des chrétiens, et nous avons vu qu'il le fit, laissant en danger sa femme, qui erra, pendant quelque temps, à travers la Transylvanie ¹.

La preuve que ces armées roumaines peuvent être utiles amena les Turcs à se prévaloir d'elles seules pour rétablir l'ordre dans le Boudchak, où, d'après le système des Keupruli, ils avaient l'intention de transformer l'anarchie permanente des Tatars en une espèce de voévodat des Nogaïs, obligés à payer un simple tribut ². Et le prince Antoine, ce si pacifique chef de la Valachie, reçut l'ordre d'«expulser ces Nogaïs du Boudchak et des frontières de la Moldavie, car leur nombre s'était trop accru et ils causaient beaucoup de dommages aux gens du Boudchak et aux Moldaves». Mais cette intervention des deux princes, avec un sérasker de Silistrie et de la Dobrogea voisine, se maintint dans les limites de «bons conseils et pacifiques», «car on les redoutait, étant nombreux et braves». A la fin, lorsqu'on croyait qu'une rencontre était imminente, les Tatars se retirèrent au-delà du Dniestr (1668) ³. Les soldats roumains étaient pris en considération par les Turcs aussi pour le cas où on aurait besoin de secourir le nouveau hetman des Cosaques, qui s'était soumis à la Porte, Dorochenko ⁴. Cette fois, leur nombre aurait été de 10.000 ⁵.

La première expédition contre la Pologne trouva, ainsi que nous l'avons vu sous un autre rapport, Ghica chez les

¹ Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 258, n° XCII. Voy. aussi n° suiv. Pour la fuite de la princesse, *ibid.*, p. 259, n° XCIII, et p. 251.

² Voy. Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, pp. 230—231.

³ Constantin le Capitaine, pp. 164—165; Hurmuzaki, *Fragm.*, III, p. 271.

⁴ Iorga, *Acte și fragm.*, I, p. 291, n° 2.

⁵ *Ibid.*, p. 82.

Valaques et Duca chez les Moldaves. Les deux princes prirent part à l'expédition de Kameniec, par laquelle fut assurée la domination turque sur le Dniestr. Les Moldaves purent contempler le sombre Sultan Mohammed IV traversant, avec son armée, d'une discipline parfaite, leur pays et s'arrêtant en chemin à Jassy ¹.

Pour ce simple voyage militaire, sans lutttes, car la garnison de dragons allemands qui défendait cette ville de la Podolie, — dont le plan en cire avait été fait pour le Sultan par « le noble de campagne, originaire du district de Hotin, Grégoire Cornescul, qui s'entendait bien en fait d'inscriptions et de sculptures sur pierre et autres travaux analogues » —, fit exploser le dépôt de munitions et se retira ², le prince Grégoire présenta une armée supérieure encore à celle de 1663—1664. « Il est allé lui aussi avec ses armées, rassemblées dans toutes les corporations », — ce qui doit signifier attachées à tous les rangs et à toutes les dignités —, « cavaliers, dorobants, Rouges, soldats de la trésorerie, de la spatharie, du postelnic, du stolnic, du vornic, de l'échanson, et il leur a fait faire des drapeaux et leur a fait donner à tous des lances blanchies à la chaux et des drapeaux de toutes espèces, de sorte qu'en marchant et défilant solennellement devant l'empereur, il fut étonné, lui et tous les Turcs, du nombre de soldats qu'avait le prince Grégoire et de leur beauté ³ ». Constantin Cantacuzène le stolnic accompagnait l'armée ⁴.

¹ Voy. la description de Cornelio Magni: *Quanto di più curioso e vago hà potuto raccorre Cornelio Magni nel primo biennio da esso consumato in viaggi e dimore per la Turchia*, Parme, 1678; analyse dans Iorga, *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XXXIII, p. 35 et suiv.

² Neculce. Il a travaillé aussi à l'église épiscopale d'Argeş, où il a gravé son nom sur les murs, lors de la réfection sous Şerban Cantacuzène.

³ Voy. aussi l'intéressante lettre adressée au patriarche de Jérusalem, Dositée, par Panagiotis Nikousios (août 1672), avec son mépris contre les Polonais, sa haine contre les Moscovites, sa pitié envers les Cosaques soumis à ces derniers, alors que Dorochenko était à côté des Turcs, et aussi sa passion contre l'avidité de Duca, dans Iorga, *Doc. grecs*, pp. 208—210, n° CCXCIII. En échange, Ghica est appelé « notre petit Grégoire ». Sur lui aussi, dans la lettre de juin 1674; *ibid.*, pp. 211—214, n° CCC.

⁴ Constantin le Capitaine, p. 174.

L'expédition ressemblait, contre l'intention de Keupruli ¹, à une des chasses les plus splendides d'un Sultan qui amenait avec lui, du reste, ses chiens enchaînés d'or et d'argent et portant des boucles d'oreilles en pierres précieuses. A Țuțora, on passa en revue toutes les troupes, parmi lesquelles aussi celles des deux pays ². Duca a pu fournir, lui aussi, son contingent au groupe roumain de 15.000 hommes. Les deux armées se distinguaient par les couleurs de leurs uniformes: rouge chez les Moldaves, jaune chez les Valaques. « Elles étaient rangées dans un certain ordre », dit le critique italien, habitué à la discipline ottomane, et « elles présentaient un spectacle pompeux » ³. Elles apparaissent à la tête du formidable groupe des janissaires, qui, cependant, depuis longtemps, étaient en décadence (10 juillet) ⁴.

Jassy, la capitale moldave, se présenta à « l'empereur », venu incognito, entouré seulement de 500 cavaliers, tout en permettant aux gens de sortir aux portes et aux fenêtres pour le contempler, — mais il refusa d'accepter le café du prince au palais ⁵—, le 12 juillet, avec ses rues recouvertes de troncs d'arbres étendus, encastrés l'un dans l'autre ⁶, entre les maisons en bois et en briques, soigneusement enduites de chaux. Duca avait fait « étendre quelques pièces de soie et de taffetas des deux côtés de la rue par laquelle avançait l'empereur », et des cadeaux de chevaux turcs et d'objets précieux furent apportés devant le maître ⁷. A cause de la présence momentanée du Sultan, « le khodcha (prêtre turc) aurait crié dans le clocher de St-Nicolas », et il est certain que l'église en resta, pendant quelque temps, « scellée » ⁸.

¹ Magni, ouvr. cité, pp. 432—433.

² Neculce, p. 198.

³ Aussi De la Croix, dans Iorga, *Acte și fragm.*, I, p. 82 et suiv.

⁴ *Ibid.*, p. 83. Pour leur mission d'ouvrir le chemin, Odobescu et Tocilescu, loc. cit., p. 262, n° CCCLXXXVII. En France, on croyait que les deux pays pouvaient donner à peine 6.000 hommes; *ibid.*, n° CCCLXXXVIII.

⁵ Magni, pp. 434—435, et Neculce, loc. cit.

⁶ Iorga, *Mém. Ac. Roum.*, loc. cit., p. 52.

⁷ Neculce, p. 199.

⁸ *Ibid.*

Si le voyageur italien Magni, qui était venu avec l'armée du Sultan, compare le palais de Duca à une fabrique de fromages de Bergamo, le même entra dans la salle du trône, sous le baldaquin rouge duquel trônait le prince. Un visiteur polonais qui suivit, trouve cependant d'autres avantages à ce palais, et il observe aussi des fresques sur les murs ¹. Mais Magni lui-même ne peut pas nier la beauté imposante de ces deux églises que Basile avait données à sa capitale. Duca, d'origine rouméliote —, et on a raconté la scène avec son ancien maître, le spahi, qui était venu devant son Conseil pour le rappeler, comme son serf, chez lui, « en Roumélie » ² —, avait auprès de lui plusieurs étrangers: un confesseur de Paros, qui montrait du mépris pour le luxe et la corruption des Occidentaux, un moine de Crète, un Gozzadini, déserteur de la flotte vénitienne, un Français, pour les horloges, et, comme médecin, un Juif ³. D'autres Juifs de Pologne étaient employés aussi à la collection des impôts ⁴, qu'on distinguait maintenant d'après la nature de la monnaie recueillie, de sorte qu'entre les percepteurs on trouve ceux qui tirent leur nom du zlot, de la monnaie au lion, du ducat, du thaler et de l'ort polonais, à côté de ceux qui prenaient l'impôt spécial des cavaliers villageois privilégiés ⁵. Mais le pays ne souffrit guère par suite de ce voyage impérial, seuls les villages qui se trouvaient au bord du chemin étant forcés à se retirer ⁶. Tout était parfaitement préparé par le prince, qui devait être récompensé cependant par la destitution, étant aussi enfermé, maltraité et menacé de mort. Et, comme on prenait les provisions pour de l'argent, cette excursion

¹ Iorga, *Acte și fragm.*, I, pp. 90—91; P. P. Panaitescu, *Călători poloni*, p. 66 et suiv. Cf. aussi l'ambassade de Jérôme Radziejowski (1667), *ibid.*, p. 57 et suiv. Voy. aussi les observations dans Iorga, *Mém. Ac. Roum.*, loc. cit., pp. 54—55.

² Iorga, *Studii și doc.*, III, p. 40.

³ Voy. Iorga, *Mém. Ac. Roum.*, loc. cit., p. 57.

⁴ Magni, ouvr. cité, p. 434. Des Juifs à Galatz; Odobescu et Tocilescu, loc. cit., p. 260, n° CCCLXXXIV.

⁵ Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 270—271, n° CIII.

⁶ Magni, ouvr. cité, pp. 430, 446. Le chroniqueur Neculce l'affirme lui aussi, se rappelant les gros canons, tirés par quatre vingt buffles; pp. 198—199.

impériale avait été une vraie aubaine économique au pays, qui avait, du reste, pendant cette année, une récolte exceptionnelle¹. Lorsqu'il fut question que les Turcs passent l'hiver dans le pays, Miron Costin, qu'avait envoyé le nouveau prince Étienne Petriceicu, dont on a vu les avatars, pour l'honneur d'une conversation avec le vizir, déclara que « les Moldaves sont satisfaits que l'Empire s'étende de tous côtés le plus possible, mais ils ne désirent pas qu'il s'étende sur leur propre pays »; selon lui, le plus grand avantage aurait été de laisser le nouveau prince s'entendre lui-même avec les Polonais pour la tranquillité de son pays². Mais, pendant ce temps, les Valaques, avec des bandes de Tatars, se laissaient pousser à une excursion en Pologne, même jusqu'à Lwów³.

On arriva néanmoins au traité du 20 octobre 1672, qui devait être bientôt rompu⁴. Mais Duca, accusé d'avoir été négligent dans la construction des ponts, fut déposé sous menace de mort, son successeur devant être d'abord le boïar Catargiu, et on permit ensuite, comme nous l'avons déjà dit, aux boïars de procéder à l'élection qui donna un Sturdza, puis Étienne Petriceicu⁵.

¹ *Ibid.* Voy. le rapport français de Jaslowiecz, juillet 1672: « Pendant mon séjour à Jassy, il y avoit 7 mille chariots à 6 bœufs, qui y estoient venus chargés de toutes sortes de vivres, lesquels devoient estre suivis de plusieurs autres chargés de mesme. Les appareils et les richesses de ces gens-là ne sont pas à décrire. » Des propositions de paix faites par Duca, Nerva Hodoş, Hurmuzaki, XVI, p. 17, n° XLIV; pp. 18—19, n° XLIX. Il croyait que les Polonais pourraient écarter le danger en offrant un tribut.

² Neculce, pp. 200—201.

³ Constantin le Capitaine. Voy. aussi les rapports dans Odobescu et Tocilescu, loc. cit. Dans ce sens, surtout p. 263, n° CCCLXXXIX.

⁴ J. Bogdan, *Doc. Pol.*, III, pp. 89 et suiv., n° LIII. La paix antérieure, du 26 janvier 1670; *ibid.*, p. 80 et suiv., n° L.

⁵ Galland, éd. Schéfer, I, p. 203: « Vendredy, 9 septembre. On asseuroit que Gregorasque, nouvellement fait prince de Moldavie, avoit été démis de sa charge pour n'avoir pas bien réussi dans la construction d'un pont pour passer le Niester dont on luy avoit donné la charge, et qu'on avoit mis en sa place un certain Katergi Oglu, qui est du pays ». Ensuite, p. 216: « Samedy, 24 septembre. Le prince de Moldavie, ayant encouru la disgrâce de la Porte pour n'avoir pas bien construit sur le Niester le pont qu'on luy avoit ordonné

Avant d'en avoir fini avec cette expédition de 1673¹, Petriceicu, qui, homme d'une éducation distinguée, que prouve aussi le caractère de sa signature, n'étant donc pas « le sot » dont parle la chronique valaque, faisait des offres, autorisé aussi par son voisin valaque, au roi de Pologne débile et malade, Michel Wiszniewiecki, de fait un descendant d'Étienne-le-Grand et de Jérémie Movilă par les femmes, lui montrant qu'il faudrait, pour se défendre, établir, dès l'hiver, des troupes polonaises à Reni, à l'embouchure du Pruth et le long de cette rivière, pour arriver ensuite à ces places, perdues par la Moldavie, dans la Bessarabie Inférieure: Tighina, Smil-Ismaïl, Cetatea-Albă. Puis, au printemps, on pourrait aller au-delà du Danube et jusqu'à Constantinople même, tendant la main aussi aux Serbes, tout prêts à se révolter². Quant aux Cosaques, dont les uns, comme Dimitrachko Raïtcha, s'étaient déjà entendus avec les Moscovites, ils sont capables « de tromper le diable lui-même », et Doroschenko est un vrai Judas. Après quelques mois, suivant le conseil d'un clerc catholique comme Pierre Parcevitch, il parlait aux Génois eux-mêmes, par cet envoyé, sur le passé qu'ils avaient eu dans ces régions, et qui pourrait revivre³. Il convient de rapprocher ces idées de celles qui sont présentées pour l'origine des forteresses moldaves chez les deux Costin, Miron et Nicolas, et de certaines conversations que Miron eut en Moldavie avec Panagiotis Nikousios, dont les rapports avec l'île de Chio sont connus⁴.

En lisant les conditions posées par Petriceicu, au cas où la Moldavie devrait restée unie à la Pologne, on reconnaît facilement la façon de voir de Miron Costin lui-même. Ainsi, le désir de conserver, pour le prince et pour les boïars, toutes

de faire, reçut l'ordre de venir à Constantinople; mais il n'y arriva point, car la teste lui fut coupée le second jour qu'il s'estoit mis en chemin » (!). Cf. les Chroniques moldaves.

¹ Pour laquelle des informations nouvelles, dans nos *Studii și doc.*, XI, p. 131 et suiv.

² Hasdeu, *Arch. Ist.*, I, pp. 25—26.

³ Hasdeu, dans *Columna lui Traian*, 1882, pp. 477—478. Cf. Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 231 et note 5.

⁴ Voy. Miron Costin.



Handwritten text in Church Slavonic script, consisting of approximately 25 lines of dense, cursive characters.

Large decorative initial 'M' with vertical bars on either side, containing the Church Slavonic text 'МЛАДЕНЦА ТИКА'.

Handwritten signature or name in Church Slavonic script, possibly 'Григорий Гича'.



Large decorative initial 'M' with vertical bars on either side, containing the Church Slavonic text 'МЛАДЕНЦА ТИКА'.

Small handwritten text at the bottom right corner, possibly 'Григорий Гича'.

Fig. 25. — Document du prince Grégoire Ghica (1672).

les anciennes coutumes et les lois de jadis et, en matière fiscale, celle des dîmes. Mais Petriceicu lui-même tenait à ce que les boïars soient nommés par le maître et qu'ils gardent le respect dû au prince. Les soldats ne doivent pas être incommodés, introduisant dans leur maison à la campagne des mercenaires étrangers.

C'est aussi le moment où, pour la première fois, furent noués des rapports avec celui qui, à Moscou, apparaissait comme un protecteur non seulement des Moscovites, mais de l'orthodoxie. C'est ainsi que, par un hégoumène Théodore, du Mont Athos, on arriva à un échange de lettres avec Constantin Șerban, vieilli, mais cependant encore vivace et prêt à combattre jusqu'à la fin de ses jours ¹, et avec Étienne Petriceicu, auxquels Alexis Mihailovitch écrit, le 10 mars 1674 ². Les deux princes roumains, reconnus, chacun d'eux, comme ayant des droits sur leurs héritages, s'étaient adressés, pour exposer leurs relations avec la Pologne, au grand knèze, offrant un hommage qui pourrait aider le droit de ces pays à la liberté. Or, Alexis, ne comprenant pas bien quelle est leur situation et quelles peuvent être leurs prétentions, promet d'empêcher une attaque des Turcs et des Tatars sur la Moldavie et la Valachie et il annonce l'envoi des Cosaques de sa protection, commandés par Ramadanowski et par Samouïlovitch, pour soumettre l'Ukraine du Dniepr, qui appartenait à Dorochenko, le vassal de l'Empire Ottoman. Faisant cependant une réserve: si ces deux princes ne dépendent pas de la Pologne, le grand knèze se déclare prêt à les accepter sous sa protection, comme des princes chrétiens, mais une députation du clergé et de la noblesse devrait venir chez lui pour accomplir, dans toutes les formes, l'acte du serment ³.

¹ Cf., sur lui, P. P. Panaitescu et Sévère Zotta, dans la *Rev. Ist.*, VI, p. 207; p. 213; XIII, p. 55; Veress, loc. cit., n° 113.

² D'après *Polnoé sobranié zakonov*, dans Mitilineu, *Colecțiune de tratatele și convențiunile României*, Bucarest, 1874, puis dans D. A. et D. C. Sturdza, *Acte și documente relative la Renașterea României*, I, 1888, pp. 9—12 (traduction en roumain).

³ *Ibid.*

Ce projet de vraie expédition chrétienne en Orient pouvait d'autant plus obtenir l'assentiment de Ghica que, dès 1671, alors qu'il n'était pas descendu, de Vienne, où il avait fait baptiser un enfant au nom de l'empereur Léopold¹, à Venise, il avait écrit au roi de France, déclarant qu'il est tout prêt à servir ce roi « contre tout ennemi », allant jusqu'en France même, avec sa femme et ses fils; en Italie, il pourrait recruter « dans les possessions d'un prince, son ami », — et il ira jusqu'à Loreto, adorer la Vierge —, « 2.000 Albanais d'infanterie et 2.000 cavaliers croates, et même plus² ».

Enfin, au cas où on commencerait une lutte contre les Turcs, on pourrait compter aussi sur Durac et Hâncu, réfugiés alors chez les Cosaques³, et ces anciens rebelles avaient paru en 1672 sur la frontière moldave, du côté de Hotin et de Cernăuți, les habitants acceptant avec plaisir ces représentants d'une longue tradition de bravoure⁴. On avait répondu aussitôt par une invasion des gens de Duca au-delà de la frontière⁵. Il y avait des Roumains comme soldats aussi dans l'armée de ce Cosaque ami de la Pologne qu'était Hanenko⁶.

Mais le grand souci des deux princes était qu'une province turque ne soit pas formée aussi par dessus Hotin, en marge de leur pays⁷.

La trahison dont il a été question déjà sous un autre rapport aura été concertée entre les deux princes dominés par les mêmes espérances —, et, en 1673, on croyait à Constantinople que, dans la mosquée de Ste Sophie, l'ancienne basilique de Justinien, les cloches auraient sonné et qu'on aurait entendu des trompettes⁸. Petriceicu annonçait sa décision en toute forme au maréchal de Pologne et, le 11 novem-

¹ Galland, dans la *Revue rétrospective*, XXXIV (1897), pp. 40—41.

² Voy. aussi la *Chronique moldave*.

³ Odobescu et Tocilescu, loc. cit., p. 256, n° CCCLXXXIX.

⁴ *Ibid.*, p. 257.

⁵ *Ibid.*, p. 258. Voy. aussi Nerva Hodoș, loc. cit., p. 520, n°s L—LI.

⁶ Odobescu et Tocilescu, loc. cit., p. 259, n° CCCLXXXIV. Cf. Nerva Hodoș, loc. cit., p. 22, n° LVIII.

⁷ Nerva Hodoș, loc. cit., p. 18, n° XLVII.

⁸ Neculce, pp. 201—202.

bre, après la bataille de deux heures dans laquelle Jean Sobieski écrasa les Turcs, un Polonais pouvait écrire sous Hotin que déjà « il domine, sans aucun empêchement, la Moldavie et la Valachie », espérant encore mieux. En effet, c'est grâce à cette action des tributaires que Hotin avait pu être prise. Aussitôt, des raids de soldats polonais amenèrent aussi l'occupation des citadelles de Moldavie : Suceava, Neamț et la région de Câmpulung¹. Le 27 du même mois de novembre, Sobieski avait déjà fixé son camp de l'autre côté du Pruth, « sur la rivière de la Jijia »². Ghica lui écrivait, le 10 décembre, du gué d'Isaccea, disant qu'il a regagné la grâce du vizir et maintenant il s'offrait pour des négociations de paix avec les vaincus; il allait même, avec naïveté, jusqu'à poser les conditions relatives à l'envoi des otages de la part des Polonais, totalement enivrés par une victoire si grande et si rapide³. La trahison des princes roumains, qui « se retirèrent sans combattre », aurait décidé la campagne⁴, la cavalerie seule pouvant se sauver par la Moldavie. Mais les richesses trouvées à Jassy retinrent pendant quelques temps les Polonais, les empêchant de poursuivre les Turcs et de les mener vers une catastrophe totale⁵.

Le prince de Moldavie était alors Démètre Cantacuzène, que l'ancien prince de Valachie qualifie de parent; il envoya par son moyen la lettre que nous venons d'analyser⁶. Ce Cantacuzène déchu jouait cependant un rôle à Constantinople. En 1673—1674, il fait figure de parrain au mariage de la fille de

¹ Iorga, *Acte și fragm.*, I, p. 292 et suiv.

² *Ibid.*, p. 294.

³ *Ibid.*, pp. 294—295.

⁴ « Ils avoient engagés les Hospodars de Valakie et de Moldavie à joindre leurs troupes d'environ 10 mille hommes à celles du Grand Seigneur »; *Memoires du chevalier de Beaujeu*, pp. 227—228. On aurait établi, pour l'hiver, en Valachie « un corps de 20 mille hommes ». Voy. aussi le passage précédent: « Il sçeut si adroitement détacher les Turcs et les Valaques campez separement qu'ils se retirerent en effet sans combattre, la veille ou le jour même, ce qui fut le coup de partie » (p. 229). Cf. *ibid.*, p. 231.

⁵ « Si le Polonais eut fait diligence »; *ibid.*

⁶ Voy. aussi Iorga, *Acte și fragm.*, I, loc. cit. Petriceicu était à Nimirov en février 1674; Iorga, *Studii și doc.*, XI, p. 132.

l'interprète Tarsia, au service de Venise, avec l'interprète d'Allemagne; il fait apporter des cadeaux par « un Grec très riche, nommé Manolachi »¹. De fait, il sera le prisonnier des Tatars, qui avaient été envoyés par les Turcs pour occuper, en hiver, la Moldavie, parce qu'elle paraissait disposée à suivre dans son attitude de rébellion Petriceicu². Il est bien certain qu'il n'aurait pas été en état de chasser les Polonais qui, de deux côtés, descendaient en Moldavie. Mais les boïars eux-mêmes, Miron Costin en tête, étaient contre une décision si pressée, se rendant compte qu'il n'y avait pas d'armée polonaise prête pour une vraie conquête³. Ils se rendirent donc chez eux pour défendre leurs maisons contre les Tatars. Et les soldats suivirent cet exemple. Petriceicu ne pouvait donc rien faire d'autre que, dans la compagnie du seul boïar vraiment fidèle: Hăbășescu, se retirer dans le camp polonais.

Le projet de ces boïars était de revenir à l'élection du prince, d'après la volonté du pays, et, ainsi, Petriceicu étant considéré comme fini, les habitants de la Moldavie Supérieure s'entendirent avec leurs voisins du Sud, comme Gabriel Costachi et Alexandre Buhuș, pour présenter un candidat au vizir, qui jusqu'assez loin en hiver s'attarda sur le Danube Inférieur. Mais ils eurent à sa place le même Démètre Cantacuzène, qui, aidé par les Turcs et les Tatars, après une rencontre du côté de Fălciiu, fut rétabli sur son trône, avec la même garantie, et sous la garde des mêmes Tatars, ce que Miron Costin lui-même avait cru devoir recommander dans ces circonstances⁴.

¹ « Celui qui commença le premier fut un Grec fort riche nommé Manoulaki, qui faisoit l'office de parrain, à la place du prince de Moldavie, lequel apporta devant l'épousée cent sequins en pièces d'or »; Galland, loc. cit., p. 48 et suiv.

² Nicolas Costin, p. 10.

³ On croyait que, Kamenic une fois prise, on pourrait faire renier les habitants de la Moldavie. « Si les Turcs prenoient Caminietz, ils aboliroient la principauté de Moldavie pour y établir le commandement turc et la loy mahometane »; Galland, éd. Scheffer, I, p. 109. Cf. aussi *Journal du voyage de M. Collier, résident à la Porte pour Messieurs les États Généraux des Provinces-Unies, traduit du flamand*, 1672, p. 109.

⁴ Neculce, pp. 205—207. D'une manière plus confuse, chez Nicolas

De fait, le narrateur du passé moldave et ceux qui étaient de son opinion voulaient certainement, dès lors, se détacher du régime turc, qui devenait menaçant aussi par le nouvel essor que les Keupruli avaient donné à l'Empire. Mais la grande victoire polonaise de Hotin, qui eut un écho dans toute la chrétienté, ne représentait pas une manifestation de puissance durable pour le royaume polonais, et notamment ce point de départ, auquel, comme nous l'avons vu, certains avaient pensé, d'une action de croisade. Rien n'était préparé, ni comme moyens propres, ni comme alliance, ni comme situation générale, au moment où Louis XIV faisait tous ses efforts pour réconcilier les Polonais avec les Turcs et les jeter contre ses propres ennemis, les Impériaux, pour une action aussi risquée. Le projet de Petriceicu était absolument en l'air. On ne pouvait penser à l'occupation réelle des deux pays, alors que Hotin même était resté sans défense. Les Tatars s'étaient ressaisis de leur assoupissement passager, et ils demandaient un tribut pour ne plus incommoder la Pologne¹. Enfin, comme la fin du roi Michel paraissait être proche, le hetman vainqueur, Sobieski, pensait plutôt à son élection comme successeur, et cette pensée le mènera, par dessus la campagne du pacha Kaplan, le plus capable parmi les commandants turcs, qui traîna, en 1674, à la nouvelle paix de Żurawna.

L'armée turque était, en juillet de cette année, à Țuțora, pendant que d'autres troupes attendaient entre Galatz et Isaccea, où le pont sur le Danube avait été conservé. Pendant

Costin. Pour les détails des rapports, en ce moment, de Miron Costin avec les Polonais, voy. P. P. Panaitescu, *Influența polonă în opera lui Grigore Ureche și Miron Costin*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 1925, p. 260 et suiv. (avec une biographie complète, précise et en grande partie nouvelle du chroniqueur). Miron Costin reçoit, au mois de mars 1674, une mission chez le roi pour demander qu'on laisse au nouveau prince tout le pays, retirant les garnisons polonaises et, en échange, il offrait des services de médiation avec la Pologne (*ibid.*, d'après *Acta historica res gestas Poloniae illustrantia*, II², *Acta Joannis III*, Cracovie, 1881, I, p. 425). Intéressante observation dans le Journal de voyage de l'ambassadeur polonais Gliniski, en 1677; les informations sur la Moldavie viennent de Miron Costin, p. 263.

¹ Voy. aussi Iorga, *La France dans le Sud-Est de l'Europe*, p. 98 et suiv.

ce temps, aussi par l'ambassadeur de Hollande, très influent, Collyer, on travaillait secrètement, mais non sans résultat, à la confirmation de la paix. Le même état de choses se conserve ensuite pendant l'année suivante. Mais il fallut qu'une année encore se passe pour arriver au traité qui laissait aux Turcs Kameniec et une large partie de la Podolie, et ce ne fut qu'en 1677 que le palatin de Chelm, Jean Glinski, traversa, dans ce but, la Moldavie. Et, bientôt, le conflit turco-polonais fut mêlé à un autre, entre les Turcs et les Cosaques, reliés maintenant à leur nouveau protecteur, le czar orthodoxe de Moscou ¹.

Dans ces circonstances, se consolide, étendant de plus en plus son influence, le pouvoir de celui qui venait de renouveler la Monarchie dans le sens de Radu Mihnea et de Basile Lupu: le vieux Duca.

¹ J. Bogdan, *Doc. Pol.*, III, p. 102. Offre de tribut aussi de la part de la Pologne affaiblie et en discorde; Iorga, *Studii și doc.*, XXIII, p. 240, n° CCLXVI. Voy. aussi J. de Bréwil, *Sobieski et sa politique*; G. Rieder, *Johann III, König von Polen*, à côté de Fraknoi, *Papst Innocenz und Ungarns Befreiung*.

LIVRE IV

LA MONARCHIE ORIENTALE DE DUCA

CHAPITRE PREMIER

LUTTE POUR L'AUTONOMIE DE L'ÉGLISE ROUMAINE EN TRANSYLVANIE

C'est de Duca lui-même que dépendront bientôt les deux pays et, en même temps, aussi les Cosaques soumis à l'autorité du Sultan.

En 1675, il dut prendre part à l'expédition sans résultat réel contre Lwów. Comparé à un homme de la trempe de Démètre Cantacuzène, ce prince de Valachie apparaissait comme le vrai chef de tous les Roumains. Il avait auprès de lui aussi les Cantacuzène et, en même temps, leurs adversaires, bien qu'à un certain moment il eût fait enfermer Stroe Leurdeanu, revenu dans le pays, et le gendre de Georges Băleanu, Radu Dudescu¹; il avait pu laisser dans cette situation, comme gardiens de son siège, Stroe et Crețulescu, à côté du trésorier Vâlcu.

Mais, au retour, il crut devoir prendre pour la défense de son trône la mesure de faire arrêter Șerban Cantacuzène, qui ne fut sauvé que par l'intervention de la princesse Anastasie, qui l'aimait, et de la vieille veuve de Dabija, sa mère. Michel, frère de Șerban, se réfugia en Transylvanie. Mais on pouvait passer sur cet incident aussi, sans qu'en soit ébranlée une domination si bien établie.

Aidant aussi à la conclusion du traité avec la Pologne, Duca contribua à pacifier la Transylvanie.

Son prédécesseur, Ghica, poussé toujours par son désir de se mêler à tout, s'était lié secrètement, le 20 avril 1673,

¹ Iorga, *Studii și doc.*, XXIII, p. 241, n° CCLXX.

avec ce Georges Brancovitch qui, se trouvant à la Porte, poursuivait des buts personnels en rapport avec la tradition d'indépendance des Serbes et il l'intitule, à la roumaine, paraissant vouloir le confondre avec la famille des Brâncoveanu : « Brâncoveanu » lui-même ; il était question de renforcer cette orthodoxie, qu'il avait abandonnée jadis pour passer à la foi catholique ¹. Il avait soutenu contre Apaffy l'opposition transylvaine de Paskó, Ladislas Csáky et Paul Bélydy, qui ne se lassait pas dans ses efforts pour renverser un prince que le pays n'avait pas voulu, — et ils amenèrent la mort de Denis Bánffy —, et qui, pour eux, imposé par les Turcs, représentait la honte de la défaite double de Rákóczy et de Kemény. Des agents de ces conspirateurs furent accueillis et nourris de promesses par le prince de Valachie. Et, d'un autre côté, Ghica avait dénoncé aussi Apaffy, montrant aux Turcs qu'il a ces rapports cachés avec les Impériaux qui donneront à ces derniers, après vingt ans, la Transylvanie. Les lettres de ce mauvais voisin furent prises et lues dans la Diète transylvaine. Il semble même que Ghica avait certains projets personnels sur cette province, à l'époque où Stoica Liudescu et son adversaire mettaient par écrit le récit de cette « descente » des montagnes, et on le voit ainsi, sur les traces de Mihnea-Michel, prétendre qu'on lui restitue Făgăraş et Almaş ².

Mais Duca ne pouvait pas continuer cette politique d'intrigues. Dès le début, désirant regagner tous ses boïars, quelle qu'eût été leur action de parti, il entra dans les meilleures relations avec Apaffy ³. Il lui faisait dire qu'il lui faut à lui-même, pour un bon gouvernement, non pas « des conseils de jeunes gens », mais des anciens hommes capables du pays, qui, maintenant, n'ont plus à craindre des persécutions ⁴.

¹ Iovan Radonić, *Le comte Georges Brancovitch* (en serbe), Belgrade, 1911. Et, pour les vicissitudes de la vie de Brancovitch et de son frère, l'évêque Sabbas, voy. aussi plus loin.

² *Török-Mag. Allam-Okm.*, V, pp. 121—122, 127—133, 158—159; Iorga, *Despre Cantacuzini*, pp. CIV—CVI.

³ *Török-Mag. Allam-Okm.*, V, pp. 190—191.

⁴ *Ibid.*, pp. 197—198. Cf. *ibid.*, pp. 246—247, 261—262, 387—388 (pour

Mais, en 1675, il ne put pas empêcher l'émigration des mécontents de Transylvanie. Donc, Csáky, qui sera dorénavant souvent mentionné dans les affaires valaques, et Bélydy passèrent la frontière. Une des Chroniques valaques note les bons conseils qui leur furent donnés au départ par cet homme d'expérience qu'était le prince de Valachie: « Ne pas aller chez les Turcs, car ils sont méchants et capables d'être gagnés par l'argent, et ils n'en auront aucune utilité, car tout un pays, avec son roi à la tête, peut beaucoup plus qu'eux seuls. Donc, il leur recommande de rester chez lui et, ou bien se réconcilier avec le roi et revenir chez eux, ou, de Valachie, s'adresser aux Turcs, par des lettres, pour voir quelle sera la réponse et, d'après cette réponse, se diriger ¹. » Peu après, les prévisions du vieux prince se vérifient: Bélydy entra, en 1679, aux Sept-Tours pour la vie et sa femme fut enfermée en Transylvanie, Csáky seul pouvant échapper chez les Impériaux, dont il devint désormais l'instrument ².

Mais, maintenant, à côté des conflits habituels entre les dominateurs des deux pays, il était question d'autre chose encore, qui ne regardait pas seulement leur politique, mais les intérêts profonds de la nation roumaine dans les régions au Nord des Carpathes.

Une Église pendant longtemps attaquée par la Réforme hongroise devait se trouver devant un nouvel assaut du calvinisme, mais avec une différence: maintenant, le calvinisme ne représentait plus le fanatisme initial d'une conviction religieuse, mais l'arme par laquelle on cherchait à frapper à Bucarest le prince rival, qui s'était dressé devant celui de

un envoyé de Bélydy); en roumain, dans Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 60—61, n° LVII. Cf. Constantin le Capitaine, p. 184 et suiv.

¹ Constantin le Capitaine, p. 187.

² Voy. Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. CCCXIV—CCCXV et p. CCCXV, note 2; p. 63, n° LIX; Șincai, ouvr. cité, III, p. 186; Constantin le Capitaine, pp. 188—189. Dans une lettre de 1679, un capitaine Dragul écrit d'une façon familière à Apaffy qu'il a vu Bélydy enchaîné et que Csáky lui-même serait mort; Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 63, n° LIX; Nicolas Bethlen, Mémoires; *Mon. Com. Trans.*, XVI, pp. 417, 437—439; XVII, pp. 268—269.

Transylvanie. Tout dans ce nouveau drame religieux des Roumains de Transylvanie sera décidé par ce motif, purement politique.

Du reste, ces rapports changeants des princes de Valachie avec la Transylvanie officielle des Hongrois sont eux-mêmes reliés à la situation de l'Église roumaine au-delà des Carpathes, qui avait eu, pendant les troubles, comme évêque, ce « Pannonien », Daniel.

En 1660, alors qu'agonisait la domination de Barcsai, qui était appuyé, lui-même un noble roumain d'origine, par d'autres de sa catégorie, comme Pierre Balmoș, qui venait de la vallée du Someș, Pierre Buday de Inidoara, l'évêque calviniste des « prêtres roumains » était un Gennadius, le troisième de ce nom, qui, comme successeur de « l'évêque Sabbas », élu et consacré en 1656, délivre un acte roumain, en juillet 1659¹. De Sibiiu, où il était assiégé, Barcsai reconnaissait, le 15 février 1660, ce Gennadius, qui avait été, depuis plusieurs années, le curé de l'église roumaine d'Alba-Julia², et il indique quelle est sa nation et son origine. Ce n'était pas un Roumain, mais un Moscovite de Poutivla, amené en Transylvanie par des circonstances inconnues, peut-être par Udriște Năsturel, qui, comme on l'a vu, faisait élever son fils Radu par un précepteur de Moscou. On imposait à Gennadius, en relation aussi avec le Catéchisme qu'on venait d'imprimer, les conditions calvinistes les plus étroites, étant nommé en même temps pour les Serbes et les Grecs.

Il était, ainsi que nous l'avons déjà dit, un simple « évêque de siège » pour une cause perdue, et, ainsi, au moment de la chute tragique de Barcsai lui-même, Sabbas revint.

Ce Sabbas était un Roumain du Banat, où, d'après l'imitation des Serbes, était populaire chez les Roumains aussi, auxquels il appartenait par son origine, le nom du grand fondateur de l'Église serbe, jadis célébré aussi en Valachie

¹ Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1289, n° MMCCCLXXXV. Cf. aussi l'inscription sur une pierre tombale dans l'église « des fossés », en marge de la ville de Sibiiu; Iorga, *Studii și doc.*, XII. Cf. Iorga, *Ist. Bis.*, 2-ème éd., I, p. 357.

² Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 1291—1293, n° MMCCCXCI.

par la princesse de Neagoe Băsărabă: St. Sabbas ¹. Son frère était cet homme intelligent, inlassable dans ses intrigues et écrivain abondant, ayant, par dessus tout, des prédispositions d'aventurier infatigable, Georges Brancovitch, dont le nom, venant de Branco, était sans doute serbe, dans cette région de races mêlées, et il a préféré plus tard, au moment où Constantin Brâncoveanu montait sur le trône de Valachie, transformer ce nom d'après celui de ce protecteur ².

On rencontre donc Sabbas, destitué pour ses délits politiques, aussi au printemps de l'année 1661 ³. Lorsqu'Apaffy fut dûment confirmé, il donna à cet évêque, par un décret du 23 avril 1662 ⁴, non pas toute l'étendue de la Transylvanie roumaine, mais seulement ce qui est en dehors de la région de Făgăraș. Nous avons cru pouvoir expliquer ceci par la prétention de Ghica d'être consulté et obéi en ce qui regarde cet héritage de ses ancêtres. Mais on nous a objecté que, dans cette province, il y avait un autre évêque pour les Roumains, Daniel ⁵. Mais c'est sans doute à cause de l'influence du voisin valaque, qui ne manquait pas de l'exploiter, que Apaffy confirma, l'année suivante, aux prêtres roumains des privilèges fiscaux importants ⁶.

En même temps, se maintenait sur cette Église sans prestige, dont les presses avaient cessé pour le moment, l'influence de la Russie de Moscou qu'était allé visiter Macarius, le patriarche d'Antioche, qui semblait vouloir se fixer dans les pays roumains, et d'où venait l'influence politique, de plus en plus puissante, sur les Cosaques et les Ruthènes,

¹ Une reproduction de l'image de cette princesse dans Iorga, *Arts mineurs*.

² Voy. Mangra, *Sava Brancovici*; Radonitch, *Situațiunea internațională a principatului Țării-Românești în vremea lui Șerban Cantacuzino*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, XXXVI.

³ Iorga, *Studii și doc.*, XII, p. 10, n° CLXXVII.

⁴ Bunea, *Vechile episcopii*, pp. 120—122, note; Mangra, ouvr. cité, pp. 160—162.

⁵ Z. Păclișanu, dans la revue *Cultura Creștină* de Blaj, loc. cit., pp. 49—50. M. Păclișanu croit pouvoir établir qu'il y eut à la même époque trois évêques transylvains de ce nom (*ibid.*, pp. 46—47), ce qui nous paraît très peu admissible.

⁶ Cipariu, *Arhivă*, pp. 572—573; Mangra, ouvr. cité, pp. 162—163.

dont les prêtres avaient été consacrés jusque là en Moldavie¹, et qui ne voulaient ni les anciens ennemis polonais, ni les nouveaux protecteurs turcs. Cette influence était si forte dans les pays roumains, à ce moment, que l'évêque de Vârșeț (aujourd'hui Vrsac, en Yougo-Slavie) se rendait chez l'empereur orthodoxe, amenant avec lui aussi Nicodème, hégoumène de Vodița, ancienne fondation du saint de ce nom, maintenant comprise dans le territoire directement administré par les Turcs².

Dans ce lointain pays orthodoxe, d'où étaient venus de temps en temps des dons pour les églises roumaines sur les deux versants des Carpathes, et, entre autres, avait paru un Jérémie de Pélagonie, qui, à l'époque des souffrances en exil de Radu Șerban, prenait le titre de « métropolitite du pays hongrois »³, se rendirent, après « un grand synode » local pour l'explication de la doctrine⁴, les frères Brancovitch, sans que Apaffy, beaucoup moins dévoué à la cause calviniste que le Roumain Barcsai, oppose aucun empêchement, leur donnant même des lettres de recommandation⁵. En 1668, Sabbas prit part au service solennel et officiel dans la cathédrale du tzar, devant deux patriarches grecs, à côté du patriarche moscovite, auquel ces délégués de l'orthodoxie byzantine avaient accordé son autorité⁶. Sabbas parlait de la possibilité, même de la nécessité d'une croisade, comme celle que, cinq ans après, prêchera Étienne Petriceicu: on pourrait la mettre facilement ensemble, avec « la grande multitude de chrétiens orthodoxes, serbes, bulgares », — ainsi qu'on le voit, ces Slaves sont en première ligne, alors que, dans l'acte de nomination de Gennadius par Barcsai, c'étaient les Roumains —, « Roumains, qui sont tous déjà prêts et atten-

¹ Voy. une de ces consécérations dans Hasdeu, *Arch. Ist.*, I¹, pp. 65—66. Relations de commerce avec la Moscovie; Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 244—245, n° LXXX.

² Silviu Dragomir, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XXXIV, p. 16.

³ D'après le même, Iorga, *Ist. Bis.*, I, pp. 358—359, 361.

⁴ Sur ces circonstances, *ibid.*, pp. 361—365.

⁵ Silviu Dragomir, loc. cit., p. 38.

⁶ Mangra, ouvr. cité, p. 66; Silviu Dragomir, loc. cit., p. 35 et suiv.

dent que, de tous côtés, les chrétiens attaquent ce Turc maudit; car ils se trouvent dans un état de grande misère et oppression: tous ensemble pourraient former, par la volonté de Dieu, une armée ».

Il s'était trouvé quelqu'un pour avertir Apaffy sur cette attitude, qui était, de fait, impardonnable pour un sujet de l'Empire Ottoman. Alors, le prince de Transylvanie demanda, sous l'influence de son fanatique prédicateur, qui signait, latinisant son nom, Tophaeus, un programme de travail dans le sens calviniste, qui était de fait, ce qu'on ne peut pas nier, aussi un moyen de progrès culturel pour les Roumains: écoles dans la langue du peuple, à Alba-Julia et parmi les Roumains de la région de Inidoara et du Maramourèche, réfection de la typographie, nomination de prêtres qui se rendent compte du dogme, interprété, naturellement, à la façon des calvinistes¹. Mais, à côté de ces recommandations, utiles aussi pour la culture roumaine, il y avait la tentative de confondre l'Église humble des Roumains avec celle, dominante, des Magyars de Transylvanie: soumis au surintendant, l'évêque « valaque » devra soumettre à son tour à ce maître toute décision qui serait prise dans ses synodes à lui². C'était l'époque où, en Valachie, dominait, vers la fin de son règne, Radu Léon, et ce qui intéressait là-bas c'était seulement la lutte entre les partis.

Mais la décision ne pouvait pas être appliquée. Les nécessités de la politique étaient, à un pareil moment, beaucoup plus puissantes que les desiderata confessionnels. Les prêtres roumains continuèrent à jouir de la protection du « roi »³. Georges Brancovitch entra en rapports avec le prince de Valachie⁴. Alors de nouveau, en ce moment, intervint le surintendant calviniste, qui était maintenant un Szekler de Covasna, Pierre, en 1674, lorsque Grégoire Ghica

¹ *Ibid.*, p. 39.

² Cipariu, *Arhivă*, pp. 611—612; Mangra, ouvr. cité, p. 613 et suiv.

³ Cipariu, *Arhivă*, pp. 573—574; Mangra, ouvr. cité, pp. 70—72, 266—267.

⁴ Journal *Neamul Românesc*, ann. 1908, p. 252; Iorga, *Ist. Bis.*, I, p. 367.

occupait le trône de Valachie et son immixtion dans les querelles transylvaines lui avait créé des ennemis dans les deux camps : il réclamait le droit de gouverner n'importe quel prêtre roumain et il demandait qu'on rouvre, pour les éclairer, l'ancienne imprimerie ¹.

Mais les Brancovitch étaient « au pouvoir ». Georges, qui obtint la propriété de Vințul-de-jos, jadis apanage du prince de Valachie, en arrivera à être le représentant auprès de la Porte d'Apaffy ², et, de son côté, Sabbas était allé soutenir la femme de Ghica, pendant son exil en Transylvanie ³. Par les princes roumains plutôt que par une tendance de Sabbas lui-même, il était donc entré dans le cercle de l'action roumaine.

Cependant, un synode orthodoxe dans le sens calviniste se réunit en 1675, et nous avons ses décisions, très étendues, qui contiennent aussi une purification de l'orthodoxie traditionnelle, en écartant les anciennes coutumes de folklore, dont toute la liste y est donnée, ajoutant aussi certaines concessions en ce qui concerne les mystères ⁴.

En ce moment, lorsque Sabbas acceptait cette influence décisive du calvinisme officiel sans que le prince Duca eût quelque chose à redire, Michel et Șerban Cantacuzène demandaient à être acceptés comme nobles de Transylvanie, ayant perdu l'espoir de pouvoir continuer à jouer dans leur pays le rôle qu'ils y avaient eu. Ils prêtèrent serment de respecter, le cas échéant, « les quatre religions qui sont acceptées dans ce pays » et de se bien garder d'élever devant elles, comme une rivale, l'orthodoxie roumaine : « Aux dépens de ces religions, ou avec leur diminution, nous ne chercherons pas à consolider notre religion, ni contre elles, ni ouvertement, ni en secret, nous ne travaillerons, ni

¹ Cipariu, *Arhivă*, p. 575; Mangra, ouvr. cité, pp. 167—168; Șincai, ouvr. cité, III, année 1674.

² Thallóczy, dans *Századok*, 1888, p. 698.

³ Iorga, *Sate și preoți*, p. 69.

⁴ Cipariu, *Acte și fragm.*, p. 145 et suiv.; Mangra, ouvr. cité, p. 79 et suiv.; Bunea, *Ierarhia Românilor*, p. 266 et suiv. En échange, des faveurs de la part d'Apaffy; d'après les mêmes sources, Iorga, *Ist. Bis.*, I, p. 358.

ne ferons de pratiques contre n'importe quelle religion ». Ils s'engageaient même à dénoncer ceux qui se rendraient coupables d'un pareil acte : « Nous ne ferons pas des pratiques, et nous ne nous laisserons pas gagner par des conspirations et complots avec des pays étrangers ¹ ».

Ainsi, Duca pouvait être tranquille chez lui. Il s'assura aussi en ce qui concerne la Moldavie, renversant Démètre Cantacuzène, pour lui substituer l'un de ces Rosetti qui étaient, dès le règne d'Eustrate Dabija, en tant que parents par alliance de la femme de ce prince, des associés, de la façon la plus étendue et la plus étroite, de cette famille. Le nouveau prince, qui s'appelait Antoine ², était même celui qui avait préparé, lorsqu'il s'appelait seulement Chiriță Draco, le règne d'Eustrate, et un de ses fils, Georges, marié à une fille de Grégoire Ghica, habitait la Valachie, au moment où on lui annonça, suscitant toutes ses craintes en prévision du danger, l'élévation inattendue de son père, si doux et peu capable, alors qu'un autre fils d'Antoine, Alexandre, avait été le sloudchar de Petriceicu (décembre 1675) ³.

Mais cet excellent administrateur, si actif, qui a refait, dans un style basilical, l'église de St-Nicolas, près du Palais, et qui a donné, par un péristyle, le caractère constantinopolitain de ce palais princier, lui qui, ensuite, a entouré d'un mur le couvent de St. Sabbas, et, appelant des experts en fait de canaux, a doté Jassy d'une meilleure eau ⁴, n'était pas sans doute préparé pour la nouvelle série d'années difficiles qu'ouvrit l'intervention de la nouvelle Turquie combattant pour résoudre le problème des Cosaques.

Il fut cependant aussitôt mêlé, contre son naturel et sa propre volonté, dans la première expédition contre les Polonais, en 1676.

¹ Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 61—62, n° LIX.

² Voy. aussi Antonachi Grillo et le nom d'Antoine de Popești en Valachie, ainsi que le couvent de St.-Antoine à Vodița. Il y a peut-être aussi une influence latine, de St. Antoine de Padoue.

³ Nicolas Costin, p. 14.

⁴ *Ibid.* Voy. aussi Neculce, qui évidemment a connu cette chronique, p. 210.

Les deux princes amis, Rosetti, qui dépendait de Duca, et Duca, qui, à son tour, dépendait des parents constantinopolitains de Rosetti, se rencontrèrent près de Jassy, sous les murs du solide édifice, élevé par Pierre-le-Boiteux, du couvent de Galata, d'où le premier put apercevoir les tours élégantes de sa belle église de Cetățuia et les toits du palais qu'il s'était fait bâtir à côté. Après un repas moldave à Jassy même, suivit, pour le jour de St Pierre, à Cetățuia dans la vaste salle aux colonnes et aux croisées ogivales, la réponse, par un autre banquet, celui du prince de Valachie, qui se trouvait, pour ainsi dire, chez lui. Puis, on alla passer le revue de l'armée à Țuțora, où se trouvait l'ancien pacha de Silistrie, Kara-Moustapha.

Ainsi, Duca gagna sa confirmation, et le fait que le firman avait été apporté par Lascarachi Rosetti montrait que l'alliance avec ce clan était encore intacte: la lecture du firman fut faite avec une pompe militaire, au bruit de douze canons ¹.

L'expédition turque devait consister seulement dans un raid de proie jusqu'à Jaslowiec, Buczacz et Halicz, sur le chemin qui avait été jadis celui d'Étienne-le-Grand et de ses fils, Bogdan et Pierre. Après quelques rencontres, surtout avec des Cosaques, Sobieski, qui était maintenant le roi Jean III, entouré par les ennemis à Żurawna et forcé de descendre dans les tranchées, dut conclure cette paix humiliante pour le royaume ². Duca, qui avait de meilleurs courriers qu'Antoine, put annoncer, le premier, à Ahmed Keupruli moribond ce bon résultat ³.

L'année suivante fut consacrée, mais cette fois seulement sous le successeur faible de ce grand vizir Ahmed, à une tentative de soumettre les Cosaques.

Malgré tous les efforts qu'on avait dépensés tout dernièrement, il était impossible de se saisir rapidement de cette forteresse, récemment fondée par les Cosaques, qui était

¹ *Ibid.*

² Iorga, *Gesch. des Osm. Reiches*, IV. Bonne description dans Constantin le Capitaine, pp. 190—191.

³ *Ibid.*

Tchiguirine. C'est en vain que le Sultan lui-même était venu assister aux hostilités.

Nous avons déjà dit qu'une nouvelle campagne décisive devait amener cependant la conquête de ce Tchiguirine, le Sultan lui-même avançant jusqu'à Silistrie.

Le 21 juillet¹ commençait le siège de cette forteresse défendue par les Cosaques du tzar. Lorsque parut leur commandant, le hetman Samuel Popovitch, avec les Moscovites de Ramadanowski, le pacha Kaplan passa, sur les ponts établis sur la rivière du Tysmen par les princes roumains, contre l'ennemi, vers le Dniestr. Mais les Cosaques remportèrent la victoire, et le pacha lui-même fut blessé. On aurait pu conserver la forteresse elle-même, si les Turcs n'avaient employé des moyens de corruption, et la victoire fut gagnée à l'occasion d'un grand festin des assiégés qui, étant complètement ivres, ne pouvaient pas se défendre².

On considérait à ce moment la lutte entre les partis valaques comme finie, et ceci est prouvé par l'introduction, comme régent, de Șerban Cantacuzène, revenu de Transylvanie, à côté du chef du clan des Băleanu, Hrizea, avec l'échanson Staïco et avec Georges Rosetti comme postelnic³.

Probablement pour son incapacité, Antoine, auquel Duca avait imposé comme chef de sa milice son beau-frère Buhuș, fut destitué, à son retour, près de Chișinău, et mené enchaîné avec l'armée turque par ce dur vieux pacha qui devait préparer, quelques années après, la plus grande défaite des armées de la Turquie régénérée, ouvrant ainsi l'époque de la liquidation pour la Hongrie ottomane et d'une rapide et profonde déchéance⁴.

¹ Par erreur: « juin » chez Nicolas Costin. Ceci ne ferait pas le compte des « trente-sept » jours jusqu'à la prise, le 28 août. Mais la Chronique de Constantin le Capitaine donne « soixante-trois » jours; p. 193. Une lettre de Théodore, fils de Georges Cantacuzène (12 octobre), fixe le 14 août comme le jour où avait commencé le siège; Veress, loc. cit., p. 122.

² Voy. Nicolas Costin, qui présente aussi le règne valaque de Duca (pp. 17—18), et de même les détails, si pittoresques, dans la chronique valaque de Constantin le Capitaine. A côté, des lettres de témoins oculaires, dans Iorga, *Studii și doc.*, IX.

³ Constantin le Capitaine, p. 192.

⁴ Neculce, p. 210.

Duca avait contribué lui-même, et d'une façon essentielle, à cette destitution, car il désirait vivement revenir dans le pays où il avait vécu toute une vie, où il avait toutes ses relations, sans ces difficultés que créaient en Valachie, à n'importe quel prince, les luttes acharnées de partis.

Il est possible qu'il eût eu, par les deux femmes autour de lui, la princesse elle-même et sa mère, des relations politiques avec Șerban Cantacuzène, qui était soutenu aussi par le nouvel interprète de l'Empire Ottoman, Ianaki Porphyrita, qui se levait maintenant contre l'influence, jusque là exclusive, de la famille des Rosetti. Il avait devant lui une noblesse rebelle, qui avait repris le mot d'ordre de la lutte contre les Grecs : jusqu'à la lointaine rivière du Boug, pendant l'expédition contre les Cosaques, étaient venus des réfugiés portant des noms qui, en partie, sont nouveaux : un ban Milescu, un Dumitrașcu de Corbi, un Parascève de Bolești. Lascarachi Rosetti, attaqué, en première ligne, comme représentant de cette hégémonie grecque, fut arrêté par le nouveau vizir, et il dut se racheter. On apprit ensuite la fuite en Transylvanie de Radu Crețulescu. Du camp même de Duca s'était détaché un autre Corbeau, Vintilă, puis un fils de Crețulescu, Pârveu, pour prendre le même chemin. Șerban Cantacuzène lui-même avait passé le Danube à Roustchouk, et son neveu, Constantin Brâncoveanu, était parti chargé d'une mission de réconciliation avec les exilés ; mais il trouva qu'il vaut mieux les suivre. Une tentative d'entente avec les Cantacuzène, par le moyen du stolnic Constantin, qui resta fidèle jusqu'au bout, échoua. C'est en vain que Duca envoya des plaignants à la Porte contre Șerban, qui était déjà arrivé à Andrinople. Ainsi, en décembre 1678, le prince de Valachie regagna le trône de Moldavie, et le parti des Cantacuzène eut maintenant sur le trône de Valachie Șerban lui-même ¹.

¹ Il arrive à Bucarest le 6 janvier 1679 et envoie de là une lettre le 21 du mois. Voy. Constantin le Capitaine, pp. 193—195 ; Liudescu, pp. 18—19 ; *Török-Mag. Allam-Okm.*, VI, p. 36. Cf. le document délivré au nom de Șerban, dans G. M. Ionescu, *Istoria Cotrocenilor*, Bucarest 1902, pp. 29—30.



Fig. 26. — Antoine Rosetti, prince de Moldavie.

Constantin Brâncoveanu arriva, portant un turban turc sur la tête, pour apporter cette nouvelle à Bucarest ¹.

Ces deux règnes étaient totalement différents. D'un côté, un homme d'une grande fortune et d'une expérience correspondante, mais sans amis, la princesse elle-même lui étant infidèle et entre les deux époux n'existant plus, depuis quelque temps, aucun lien, bien que tout un petit monde de beaux enfants, tels qu'ils paraissent dans leurs vêtements précieux, les filles portant de petits chapeaux de mode occidentale, étaient nés de leur union: plusieurs filles et un seul fils, Constantin; mais, en même temps, une âme dure, allant jusqu'aux plus terribles vengeance, jusqu'au plaisir cruel pour les souffrances qu'il avait ordonnées; un monarque sévère, employant tous les moyens de la domination et décidé à conserver jusqu'au bout, au prix de tous les sacrifices, le pouvoir. De l'autre côté, un homme arrivé à peine à la maturité, beau, imposant, fier de ce qui lui était venu par l'héritage de son père, qu'avait conservé d'une façon impérieuse sa mère, la fille de prince Hélène, mais disposé, s'il le faut, à combattre l'influence de cette mère même ², sans lui rien épargner, et surtout enivré par son nom de famille impérial, apposant l'aigle bicéphale sur les documents et la conservant sur son sceau, allant même jusqu'à montrer par certaines paroles et des initiales qu'il croit à la possibilité de regagner ce qu'il considérait comme son héritage constantinopolitain; un prince de parti, qui, après avoir essayé de gagner ses adversaires aussi: Hrizea, Ivaşcu Băleanu, Bălăceanu, et Stroe Merişanu, ira jusqu'à des condamnations à mort,

Voy. aussi l'exposition plus large dans Iorga, *Despre Cantacuzini*, et Veress, loc. cit., n° 127.

¹ *Ibid.*; Neculce, p. 212. Sur le sort ultérieur du prince Antoine, dénoncé à la Porte par Duca, — et aussi par Miron Costin, — sur les tortures auxquelles il fut soumis pour dévoiler où se trouve une fortune qu'il n'avait pas, et sur les années de tranquillité qu'il put vivre dans sa maison de Constantinople, avec ses deux fils, dont la mauvaise conduite, surtout dans leurs rapports avec les femmes, a été considérée comme le motif moral de la chute de cette Maison, voy. Nicolas Costin et Neculce.

² Voy. Iorga, *Testamentul domnişei Elina Cantacuzino*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, XVI.

rivalisant sur ce terrain avec son voisin, qui, ayant appris une intrigue avec ses anciens ennemis, de la part des gens de Orheiu et de Lăpușna ¹, fit tomber trois têtes, dès le mois d'octobre de cette année 1679 ².

Bientôt, une expédition à Dohan-Guétched, sur le Dniepr, pour couper le chemin aux invasions des Cosaques, fit sortir les deux princes, qui avaient tant à se faire pardonner dans leur passé, à la tête de leurs troupes, mais nous n'avons aucune information sur leur rencontre à cette occasion.

Jusqu'à la grande erreur du grand-vizir Kara-Moustapha, qui fut sa tentative de prendre Vienne, les deux princes restèrent sur leurs trônes, préparant une action culturelle qui, naturellement, était dirigée chez chacun d'entre eux dans une direction différente.

¹ On tua aussi secrètement un « bâtard » de Hâncu, Donie (Antoine); Nicolas Costin, p. 20.

² Furent décapités: le trésorier Gheuca, le sloudchar Lupu et le gardien des provisions Georges Bogdan; voy. les Chroniques moldaves; Nicolas Costin, p. 19; Neculce, p. 214; Démétrius Cantémir, *Vita Constantini Cantemyrii*; cf. Iorga, *Despre Cantacuzini*, pp. cxxvii—cxxviii.

CHAPITRE II

TRAVAUX LITTÉRAIRES A L'ÉPOQUE DE DUCA

Duca n'avait plus retrouvé dans ce troisième règne chez les Moldaves l'école d'érudition slavonne, mêlée à des influences latines, qui avait été apportées par les disciples de Pierre Movilă, et aussi à des influences grecques, qui étaient en rapport avec l'origine et les tendances impériales de Basile, école établie aux Trois Hiérarques.

Quelqu'un qui fut attaché à la représentation diplomatique de la Moldavie à Constantinople et qui avait suivi des études à l'école de Théophile Korydaleus et de Jean Caryophile, appuyée elle aussi par Basile, se formant ainsi un autre esprit que celui des jeunes Moldaves de son âge, le spathaire Nicolas Milescu, qui avait été jadis aussi un compagnon d'exil pour Georges Étienne, étant employé pour des missions en Occident, de sorte qu'il était resté pour toujours étranger au milieu roumain, fut le premier parmi les hommes de sa race qui eût été complètement gagné par une vie à l'étranger, et il devint un représentant brillant de cette civilisation moldave.

Moldave d'origine et boïar moldave, bien que chez les Valaques on trouve un autre Milescu, le ban Barbu ¹, à une époque où, à partir de Radu Mihnea, les conseillers changeaient souvent, il était fils d'un Gabriel, sur le compte duquel

¹ Constantin le Capitaine, p. 193. Cf. la notice de Neculce, p. 190. Si Neculce prétend qu'il était originaire de sa terre du district de Vaslui, c'est par une confusion avec la famille des Miculescu, qui, eux, sont vraiment originaires de là. Il n'y a pas, en Moldavie, un village de Mileşti, mais Barbu lui-même a pu venir de Moldavie, avec le prince Ghica. D'autres Milescu valaques en 1685; Neculce, p. 128.

on ne sait rien, et c'est pourquoi en Russie on l'appelait Gavrilovitch ¹, et frère d'un Apostole, qui fit la même carrière et laissa des descendants, cet homme, né au commencement du règne de Basile, en 1636 ², servit, ainsi que nous l'avons déjà dit, fidèlement Georges Étienne comme secrétaire, et il l'accompagna peut-être dans sa première visite à Moscou, mais il était revenu dans le pays en 1659, quand on le voit commander une petite troupe moldave en Transylvanie ³. Avec les deux Ghica, il passa chez les Valaques, où il fut nommé spathaire. Lorsque le vieux Ghica fut pris par les Turcs et avant l'établissement de son fils, du même âge que Milescu, Grégoire, l'ancien commandant de troupes vint en Moldavie, où l'avait attiré Étienne, fils de Basile, et il participa à ses distractions violentes avec sa calèche et ses chevaux ⁴. Puis Grégoire Ghica en fit son représentant à Constantinople, pour aller en Occident en même temps que celui qui s'expatriait. En 1665, il devait être envoyé de Sătmar à l'empereur ⁵.

Il passait donc d'un réfugié princier à un autre. On l'a vu envoyé par Georges Étienne pendant les efforts désespérés de son exil ⁶.

Après avoir essayé, dans sa propre langue, une description des miracles du couvent de Neamț ⁷ et exécuté la transposition du grec en roumain d'un opuscule de théologie ⁸, il passa son temps, à l'étranger, surtout avec la traduction, pour la consolation du prince qu'il servait, d'un Évangélaire complet, suivant de cette façon le courant littéraire relié à l'œuvre du métropolitain Barlaam, à la traduction du logothète Eustrate,

¹ P. P. Panaitescu, *Nicolas Spathar Milescu*, dans les *Mélanges de l'École roumaine en France*, 1925, I, p. 40.

² *Ibid.*, p. 41.

³ Miron Costin. Il donne un livre à l'église de Barnovschi à Jassy; Papadopoulos-Kérameus, *Ἱεσ. Βιβλ.*, I, p. 257.

⁴ Neculce, loc. cit.

⁵ *Seinem Secretarium Spatarı*; Veress, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, II, p. 257.

⁶ Hurmuzaki, IX, p. 254, n° CCCLXXV.

⁷ Voy. aussi P. P. Panaitescu, loc. cit., pp. 47—50, 169.

⁸ *Ibid.*, p. 169.

à la rédaction de l'histoire du pays par Ureche, histoire due à un écrivain animé par des sentiments politiques, œuvres auxquelles s'ajoutaient maintenant les souvenirs personnels, naturellement cachés pendant longtemps avec soin, de Miron Costin, le plus connu, par son intelligence et sa culture, des boïars de la Moldavie. Ce courant pouvait se relier à celui qui, chez les Valaques, appuyant l'action, « nationale », en tout cas indigène, des Cantacuzène, cherchait à enrichir par de nouvelles publications la littérature roumaine, qui, en ce moment même, contenait aussi les récits, animés par les passions rivales, du passé. Ce n'est pas par un simple hasard que le métropolitain de Valachie à cette époque s'appelait Barlaam, comme le grand chef de l'Église moldave.

C'est donc à Milescu qu'il faudrait rendre le Psautier, avec des intercalations latines, qui a été attribué au confesseur princier, Antoine de Moldovița¹. La peu de sympathie de ces autres familiers de Georges Étienne, qui le considéraient comme espion, l'auraient forcé à partir. Mais, tant qu'il fut à Stettin, il lia les rapports les plus précieux avec des intellectuels suédois, comme ce Sparvenfeldt² qui resta son ami pendant longtemps. Par la mission dont il fut chargé à Stockholm en 1666, il arriva à connaître l'adversaire convaincu des calvinistes qu'était alors l'ambassadeur de France en Suède, Arnauld de Pomponne³. Il fut amené ainsi à donner des explications dogmatiques, qui sont contenues dans l'opuscule prétentieux intitulé *Enchiridion sive stella orientalis, occidentali splendens*, qui sera publié dans un des ouvrages de polémique religieuse de cette époque⁴. Du reste, il apparaît aussi à Paris, en juillet 1667, ayant la même qualité d'envoyé de Georges Étienne⁵.

Il serait revenu en Moldavie avec les ossements de son ancien maître, mort en janvier 1668. Un informateur russe

¹ Pour le reste de sa vie, voy. P. P. Panaitescu, ouvr. cité, p. 68 et suiv.

² *Ibid.*, pp. 151—153.

³ Hurmuzaki, IX, pp. 243—244.

⁴ Arnaud et Nicole, *La Perpétuité de la foy*, IV, pp. 50—54 de l'appendice.

⁵ Odobescu et Tocilescu, loc. cit., I, p. 249. Voy. aussi plus haut.

ayant qualité officielle assure que c'est alors, sous le doux prince Iliaş, qu'il aurait été marqué au nez, châtiment qu'on appliquait aux prétendants seuls, et dont parle la chronique de Neculce, en rapport aussi avec les aspirations de Constantin Şerban, vieilli dans son exil ¹. Un prince comme celui-là n'était pas capable d'une pareille décision, et cette mutilation de Milescu, en rapport avec la tentative de Constantin, par un maître d'esprit léger et violent comme le fils de Basile, est plus probable.

Il fut employé par Panagiotis Nikousios dans ses efforts pour amener la paix avec les Polonais, apportant la recommandation du patriarche de Jérusalem, Dosithée (janvier 1671). Il devait aller jusqu'à Moscou, où l'avait recommandé le patriarche; la suggestion n'était pas venue sans doute de lui, mais de cette Stéphanida Michailova, femme de grande énergie, qui, revenue en Russie, devait être, nous l'avons déjà indiqué, à un moment, la femme de Pierre-le-Grand. L'année ne se termina pas sans qu'il devint traducteur chez les Russes ².

Il restera chez eux. Il s'était séparé, comme lui-même le dit, de sa patrie. Nous avons cru, d'après l'indication d'un manuscrit, qu'il avait écrit aussi un livre contre l'Islam ³, mais on nous a opposé le droit d'auteur d'un moine grec, Athanase Gordios, qui n'aurait pas cependant osé, en pays turc, attaquer ses maîtres ⁴. En tout cas, il rédigera pour les Moscovites ce qu'on lui demandera ou ce qu'il croira convenir: des livres mystiques sur la valeur des nombres, des livres de prophéties, des livres sur la mort, la philosophie, les monarques, l'Église ⁵. Il ira comme ambassadeur en Chine et laissera

¹ P. P. Panaitescu, loc. cit., p. 57, n° 1, d'après les biographes russes de Milescu: Pierre Sârcu et Michalowski.

² Voy. P. P. Panaitescu, loc. cit., p. 58 et suiv.

³ Iorga, *Oeuvres inédites de Nicolas Milescu*, 1929, pp. 2 et 3.

⁴ D. Russo, ouvr. cité, II.

⁵ Pour d'autres ouvrages, voy. Ghibănescu, dans l'*Archiva* de Jassy, XXI (1910), pp. 185, 211 et suiv.; G. Pascu, *ibid.*, XXVIII (1921), p. 85. Cf., pour une prière demandée par le prince, Drăgănescu, dans le *Dacoromania*, pp. 424, 772—773.

un récit de son voyage et une description de ce vaste pays, ouvrage où, employant aussi des prédécesseurs, il a introduit une large partie originale. Mais sa nation il ne l'a jamais oubliée complètement.

Ainsi, on le voit chargé par Étienne Petriceicu en exil de demander au tzar secours dans le but « d'échapper des mains des Infidèles » par la descente des Moscovites dans le Boudchak et dans les pays roumains, tout pleins de provisions¹. Constantin Şerban, une ancienne connaissance, n'attendait que cela pour tenter lui-même sa fortune chez les Valaques, et, de fait, on le voit réclamer à Apaffy une ancienne créance². Non seulement Hăbăşescu, mais le patriarche Dosithée écrivaient dans le même sens³. Des boïars valaques, un Radu, un Petraşcu, demandaient à entrer dans l'armée moscovite: c'était le commencement de cette diaspora militaire roumaine qui donnera des soldats à toutes les grandes armées de l'époque.

On le rencontrera aussi plus tard, en 1679, quand il guidera l'ambassade envoyée au tzar Théodore dans la personne du capitaine Ionaşcu Bilevici⁴, au nom de Duca, qui lui-même n'avait pas oublié le « très-honorable et très-savant spathaire Nicolas »: on lui envoyait dire que, étant intelligent et habile, il ne ferait que son devoir de chrétien en pacifiant ces Moscovites avec les Turcs, maîtres du prince de Moldavie⁵.

Dans son livre sur la Chine⁶, transformé en grec par un jeune ami dont il sera souvent parlé dans la suite, Chrysanthe

¹ Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 259—260, n° xciv.

² D'après le travail russe de J. Arseniev, P. P. Panaitescu, loc. cit., pp. 136—137.

³ *Ibid.*, p. 137.

⁴ *Ibid.*, p. 138, note 1.

⁵ D'après les mêmes collections russes, *ibid.*, pp. 139—141; en outre, J. Bogdan, *O scrisoare a Mitropolitului Dosoftei*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, XXXIV, p. 489; Silviu Dragomir, *Relațiile*, pp. 1106—1107. Milescu devait trouver aussi pour Duca des images saintes, des fourrures de renard noir, comme celle qui l'avait sauvé à sa seconde destitution.

⁶ Voy. aussi Baddeley, *Russia, Mongolia, China*, Londres 1919, deux volumes; traduction roumaine du « Voyage en Chine » par Emm. C. Grigoraş, Bucarest 1926; C. Erbiceanu, dans les *Mém. Ac. Roum.*; Miron Nicolescu, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, VII, p. 105 et suiv.

Notaras, Milescu parle, tenant compte ou non du but de la compilation, de la Dacie et de Décébale, de la capitale de Trajan en Transylvanie, et il en donne aussi le nom hongrois, ayant connu ces régions par la campagne de 1659, et des explications géographiques sont ajoutées sur cette région ¹.

Enfin, il avait parmi ses livres, aussitôt après son apparition, le *Liturgiaire* de l'évêque moldave Dosithée, qu'il donnait, en 1685, à Moscou, à son ancien ami Sparvenfeld ².

Étienne Petriceicu, prince indigène, avait lié son nom à la première publication ordonnée par ce Dosithée, aussi actif qu'intelligent. Nous connaissons ³ les parents de ce prélat, qui portaient des noms gréco-orientaux: Léontari et Missira (ce qui signifie : «l'Égyptienne»), un grand-père portant le nom, tout aussi étranger, de Barila. Né en 1624, il semble avoir été originaire d'une famille de marchands vivant en Gallicie, plutôt à Lwów, si étroitement liée au passé roumain, où fleurissait une communauté orthodoxe de Grecs et de Moldaves, comme ce Balaban qui ajouta sa fondation à l'église de l'ancien douanier de Lăpuşneanu, Constantin Corniacte, et intéressé aux affaires de cet autre marchand, Ursachi, plus tard si cruellement persécuté par Duca, pour avoir été mêlé essentiellement à la première destitution de ce prince. Mais des noms comme Şerbul et Stanca, qui sont ceux de son beau-frère et de sa soeur, le nom du parent qu'était Cyriaque Papara, vivant dans ce même Lwów, montrent que la famille était d'origine macédonienne, à une époque où un Marc Manicate faisait par Belgrade le commerce entre Constantinople et Vienne et, à Bucarest même, se préparait cette colonie de Roumains balcaniques à laquelle se rapporte, dans son œuvre d'histoire, le stolnic Constantin Cantacuzène.

¹ Voy. aussi Iorga, *Oeuvres inédites de Nicolas Milescu*, p. 5.

² Iorga, *O tipăritură românească la Uppsala*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, VI, p. 73 et suiv. Pour sa *Bible*, voy. Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, XXXVIII, 1916; *ibid.*, partie admin., XXXVIII, p. 5 et suiv.; cf. P. Panaitescu, loc. cit., pp. 50—52.

³ Voy. Étienne Ciobanu, *Dosoftei, Mitropolitul Moldovei*, traduction par Étienne Berechet, Jassy 1918.

Il est possible que Dosithée lui-même, en laïcité Démètre, eût vu la lumière au-delà des frontières du pays auquel il devait être si utile en même temps sous le rapport religieux et sous le rapport littéraire. En effet, il apparaît, probablement, d'abord comme simple moine au couvent du Grand Skite, chez les Ruthènes, avant de passer à Pobrata, grand monastère qui avait été dernièrement négligé, jusqu'à la réparation ordonnée par le prince Basile ¹. Ce qu'il savait, il ne l'avait appris dans aucune école. Et, comme on le voit par une notice de sa main en 1649, sur le revers d'un document du XVI-ème siècle pour cette dernière Maison, sa connaissance du grec ancien était suffisante, bonne celle du grec moderne, excellente celle du vieux slavon et parfaite l'initiation à la langue polonaise, mais il ne se sentait pas bien dans les formes du latin. Après avoir été très jeune hiéromonaque, on ne peut pas croire qu'il eût pu compléter ses connaissances dans ce domaine.

Sa naissance étrangère est avérée par les fautes de langue qu'il fait parfois; nous les avons rassemblées pour son Liturgiaire, qui n'est pas une des plus anciennes traductions de lui. Le choix des termes, la façon de saisir leur sens, l'ordonnement de la phrase contiennent des réminiscences d'autres langues; à côté d'anciens éléments de vocabulaire et de mots créés pour des notions nouvelles, il y a assez d'incertitudes et d'erreurs: des fautes de déclinaison, de prononciation; la syntaxe est assez souvent totalement arbitraire, et, en ce qui concerne le vocabulaire, n'ayant pas compris parfois le sens, certains termes ne sont pas traduits, restant dans leur forme exotique, brute ².

Il fut nommé, très jeune, évêque de Huși, en 1658, après la chute de Georges Étienne, sous le vieux Ghica, à un moment de grands changements dans tous les domaines, le métropolitain Gédéon lui-même n'ayant pas pu conserver son siège, et le

¹ Les sources sont rassemblées en entier, d'après l'ancienne biographie, par Dinulescu, et la nouvelle, par M. Étienne Ciobanu, p. 75, dans Iorga, *Ist. Bis.*, I, 2-ème éd., pp. 391—392, et *Ist. lit.*, I. Pour le couvent sous Jérémie Movilă, Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 829, n° MDCLXXIII.

² Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, VI, pp. 75—77.

jeune Étienne, fils de Basile, nomma, d'après les suggestions de son père, à la place du fidèle d'un prince pour toujours disparu, un Sabbas qui avait été le disciple de Barlaam. Et, à la place de ce Sabbas, qui était sorti du couvent de Secu, fondation de Nestor Ureche, fut établi à Roman l'évêque de Huși¹. Dosithée n'arriva cependant à être métropolitain qu'en 1670—1671, après le passage sur ce Siège d'un autre Gédéon, originaire, lui aussi, du couvent de Secu.

A ce moment, sous le règne de Duca, au moment même où il se remettait difficilement des troubles provoqués par les rebelles de Bessarabie, ce même prince demandait à la confraternité de Lwów l'impression d'un Psautier slavon, de façon à ce que « le peuple comprenne, qui ne sait pas le slavon », et un « Évangile expliqué, avec questions et réponses »². Ce dernier ouvrage doit être certainement identifié avec « ce livre comprenant beaucoup de questions très utiles pour maints points de notre foi, traduit par le spathaire Nicolas, du grec dans notre vulgaire roumain », dès le 10 janvier 1661, qui a été conservé en manuscrit³; le texte est dû au grand Athanase d'Alexandrie. Nous avons vu déjà que Miclescu était en rapports avec la Moldavie. Quant au premier des ouvrages dont parle Duca, ce n'est que la grande œuvre de Dosithée lui-même, qui y avait travaillé, ainsi qu'il tient à le dire dans le titre même de l'ouvrage, dont l'impression fut faite en 1673, mais pas à Lwów, comme on l'avait désiré, car c'était la place d'origine même du traducteur, mais à Ouniev, dans les mêmes régions ruthènes de la couronne de Pologne, pendant non moins « de cinq ans, avec beaucoup de zèle »⁴.

Ainsi, sous la protection d'un prince qui commençait à manifester le désir de continuer la tradition de son grand protecteur de jadis, se réunissait l'érudition du clergé de la haute école constantinopolitaine avec ce que pouvait donner, dans l'esprit de Barlaam, la tradition des monastères mol-

¹ Iorga, *Ist. Bis.*, I, 2-ème éd., pp. 392—393.

² J. Bogdan, *Doc. Pol.*, III, pp. 82—85, n° LI.

³ Description dans C. C. Giurescu, loc. cit., pp. 251—254.

⁴ Bianu et Hodoș, ouvr. cité, I, p. 209.

daves, mais par un homme dont la formation, bien que modeste, se trouvait dans l'occidentalisme polonais.

Car le « Psautier » en vers du nouveau métropolitain n'est qu'une adaptation en roumain (Dosithée emploie la forme avec un *u* au lieu d'un *o*) du Psautier versifié en polonais par Kochanowski, l'un des grands poètes de la littérature du pays voisin à une époque antérieure.

Il est bien naturel que la langue y poursuive difficilement une grande réalisation poétique¹. Il n'y a là-dedans rien du style clair, d'une familiarité agile, de Miron Costin, et d'autant moins la fermeté classique romaine d'Ureche. On voit l'effort, et souvent une disharmonie se produit. Mais Dosithée doit avoir été un excellent chantre d'Église, et les rythmes lui venaient facilement à l'oreille. D'un autre côté, ayant vécu parmi les moines fils de paysans de cette région de Pobrata sur le Séreth, où les tombeaux de Pierre Rareș et de la princesse Hélène l'auront amené à penser à des problèmes de chronologie historique, il fut gagné et dominé, ce qui représentait une conquête précieuse de la nation, par le ton, en fait de termes et de sons, de la poésie populaire.

Dès le début, dans les vers mêmes qui sont consacrés à l'emblème du pays, on reconnaît la vraie poésie, qu'on avait si longtemps attendue, tout en comptant les syllabes. Bien qu'il n'y eût pas la versification des chansons populaires, le son est bien pondéré et d'une harmonie complète, — et parfois, quelque nouvelle comparaison ressort pour lui de l'observation des champs sur les terres du couvent, lorsqu'il compare

La tête du bison, fameux animal sauvage,
Représentant la force invincible du pays,

avec ce bison dégénéré qu'est le bœuf de charrue, au moment où le descendant du terrible animal penche ses cornes vers le sol pour paître paisiblement.

¹ On trouve des termes de nouvelle création, que la langue n'a pas acceptés.

Et il ajoute :

On voit facilement ce qui plaît au bison :
Il voudrait que toujours le pays reste en paix.

En manifestant ce désir, on voit bien ce qui dominait les âmes, au moment où, en 1673, aussitôt après la nomination de Petriceicu à la place de Duca, on sentait les préparatifs de la nouvelle campagne turque contre la Pologne, celle où devaient se livrer les combats au cours desquels les princes roumains allèrent tout droit vers le camp chrétien !

Les psaumes eux-mêmes sont rendus, ainsi que le promet le traducteur, « de la meilleure façon qu'on a pu », pour « attirer l'esprit du lecteur vers ce livre ». Cette « première gerbe de blé » a vraiment une odeur de terroir, et le peuple auquel elle s'adressait l'a reconnu, en répétant plus d'une fois, aux moments difficiles de son existence, les beaux vers dans lesquels Dosithée reproduit le texte du psalmiste, parlant de « cette rivière de Babylone où ceux qui pensaient au pays du Seigneur s'étaient arrêtés pour se plaindre, déclarant qu'ils ne pourront jamais oublier la cité de Jérusalem ». Vers prophétiques et touchants, comme pour une époque d'exils fréquents, où beaucoup de Moldaves, réfugiés très loin, pensaient à leur Moldavie, et le métropolitite lui-même goûtera des douleurs de l'exil, et, plus que cela, il restera pour toujours séparé de sa patrie, devant vivre désormais dans la lointaine steppe russe pour prendre soin d'âmes desquelles il a pu à peine se faire entendre, malgré ce dialecte ruthène de Galicie qu'il connaissait depuis son enfance ¹.

Oeuvre de synthèse, ce Psautier, qui devait être publié en même temps que le livre de doctrine de Milescu, se réunit

¹ Le Psautier roumain en prose se trouve dans plusieurs formes manuscrites : une forme moldave du XVII-ème siècle ; ms. Ac. Rom., n° 170 ; *Cat.*, I, pp. 391—392. Un autre, valaque ; *ibid.*, II, pp. 283—284. Une explication en fut écrite à Kiev, en 1766 seulement ; *ibid.*, p. 471. — Cf. Auner, *Les versions roumaines de la liturgie de St. Jean Chrysostôme*, Rome 1908 ; extrait des *Χρυσοστομικά*, fasc. 2). — Les vers d'enseignement religieux de Mardarius, moine de Cozia, montrent un vrai talent poétique. Mais ils s'éloignent du rythme de la poésie populaire ; *Cat. mss. Ac. Rom.*, II, p. 172 et suiv., et Iorga, *Catalogul manuscriselor de la Ghighiu și Argeș*.

ainsi chronologiquement avec la première rédaction de Miron Costin.

Celui-ci montre que, dès lors, il pensait à poser devant l'histoire de la Moldavie une fière préface romaine, devant remplacer les incertitudes d'un Ureche sur l'origine « de la nation du pays de Moldavie », qui est « le pays d'Italie », avec Flaccus, puis avec Trajan, ainsi que le montrent des monuments visibles à toutes les frontières, comme cette Tour de Severin, qu'on a cru venir de l'empereur Sévère, ainsi qu'il l'a vue lui-même, avec ses « ruines » :

De la race de cette nation, la Valachie
A été remplie, ainsi que toute la Transylvanie ¹
et la Moldavie.

D'après cette préface de Miron Costin, Trajan aurait « amené dans le pays » les « ancêtres de la Moldavie », chassant de ses frontières, l'épée à la main, les Gètes.

Ainsi,

combattant contre les Daces, dans la patrie des Saxons ²,
c'est-à-dire la Transylvanie, ce fondateur romain entra dans
cette Dacie qui deviendra plus tard « pays hongrois » ³.

Il est bien dommage que l'harmonie manque complètement dans l'expression de ces idées si hautes et nobles. Miron Costin présentera les mêmes idées dans le résumé polonais de 1677 d'un ouvrage dont il sera question plus loin. Et, cette fois, il pense à la situation politique du moment, où la paix de Żurawna semblait établir, pour longtemps, une sécurité dans les relations entre Polonais et Turcs, les armées ottomanes se dirigeant, à travers les Cosaques soumis au

¹ Il faut observer que l'évêque de Râmnic, Ignace, s'intitulait, déjà sous le prince Matthieu, aussi « de toute la Mehedia »; *Istoricul eparhiei Râmnicului*, p. 42.

² L'idée, bizarre, est empruntée au Saxon de Transylvanie Toppeltinus, un contemporain.

³ *Ibid.*, p. 214. Une nouvelle édition de ce Psautier a été donnée en 1887, par J. Bianu; voy. aussi Iorga, *Ist. Lit.*, I, p. 333, notes.

grand knèze, contre l'ennemi moscovite, qui faisait son apparition, manifestant des prétentions impériales.

Revenant au Psautier, dans sa préface il est question du passage en Moldavie du patriarche de Jérusalem, Nectarius, et de la présence actuelle de l'ancien archidiacre de ce Siègne, qui était maintenant son successeur, l'homonyme du métropolitain de Moldavie, Dosithée.

En rapport avec le grand problème de la direction de l'orthodoxie russe, qui chancelait entre le slavisme, que Milescu en arrivera à défendre ¹, et l'hellénisme byzantin, en même temps qu'elle était menacée de la tyrannie du nouvel « empereur » de Moscou, ce patriarche Nectarius était venu en Moldavie à l'époque où Eustrate Dabija était conduit par les Cantacuzène. Il trouva à Jassy un très bon accueil, étant logé au couvent dédié à St. Sabbas, où, à la place de l'ancienne école de slavon aux Trois-Hiérarques, les leçons étaient données en grec seulement, — sans mêler le latin, coutumier en Pologne, — par Nicolas Kérameus, qui fut, plus tard, appelé à Athènes en pleine restauration, et ensuite par un Théodore de Trébizonde, où les princes roumains soutenaient de leurs dons le splendide couvent, aujourd'hui désert, de Souméla, où il y avait un foyer de culture; ce dernier didascale finit ses jours dans la capitale même de la Moldavie, en 1665 ².

Le successeur de Nectarius, en 1669, fut le second des personnages mentionnés peu auparavant: Dosithée Notaras, qui, passant devant l'ancienne cité moldave de Chilia, était venu de Crimée, dès 1659, et, visitant le Boudchak et la ville de Galatz, avait connu le pays en 1663 déjà, pour aller, l'année suivante, à Bucarest; il obtint bientôt la situation d'« exarque en Valachie et en Moldavie », pour revenir à Jérusalem en 1667, comme métropolitain de Césarée. C'est alors qu'il connut

¹ P. P. Panaitescu, loc. cit.

² Chrysanthé Papadopoulos, *Δοσίθεος, πατριάρχης Ἱεροσολύμων* (1641—1707) (dans la revue *Νέα Σιών*, V), Jérusalem 1907, p. 2; *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XX, p. 217. Autres sources dans Iorga, *Ist. Bis.*, I, 2-ème éd., p. 363, note 2. Un acte de Nectarius, daté de Bucarest, septembre 1664; Iorga, *Doc. grecs*, I, pp. 202—203, n° CCLXXXIV.

Antoine de Popești et le prince de Moldavie, Duca. Il reviendra en 1673, se gagnant aussi le patronage de Grégoire Ghica. Or, c'est l'année où, en Moldavie, Étienne Petriceicu aidait à l'impression du Psautier roumain en vers. Ce prélat grec reviendra auprès de Duca en 1677, quand ce prince gouvernait à Bucarest, et un autre Antoine, Rosetti, avait été trouvé par ce familier des pays roumains à Jassy. Dosithée se rendra ensuite en Palestine pour y rester trois ans, mais les pays roumains devaient le rappeler et le retenir de nouveau ¹.

Il avait compris que, bien au-dessus de Jérusalem, appauvrie et troublée par l'immixtion des Turcs, une place d'organisation et de commandement meilleure se trouvait pour lui à Jassy, où se suivaient des princes d'origine grecque : un Iliș, un Antoine Rosetti, un Démètre Cantacuzène, certainement plus « Grec » que les Phanariotes ultérieurs, et surtout ce Duca, qui pouvait être considéré, après son ancien maître Basile, auquel il devait les débuts de sa fortune, comme un nouveau remplaçant, riche, généreux et plein d'une grande ambition, des empereurs d'une Byzance qui ressuscitait dans les esprits par les écoles néo-byzantines, de création plus récente. Byzance ressuscitée cherchait un centre d'action, qui ne pouvait pas être dans la Constantinople esclave, où l'énergie turque renouvelée des Keupruli opposait au « nationalisme » des sujets un « nationalisme » des maîtres. Tout autrement se présentait Jassy, où, du reste, Panagiotis Nikousios continuait à entretenir des relations capables de répandre des connaissances et de suggérer des idées. Comme une propagande catholique donnait, à ce moment même, après l'action en Moldavie de Bandini, qui menait ses élèves devant Basile et leur faisait représenter, à la façon occidentale, le drame d'Hérode, et après l'influence d'un Pierre Parcevich, le missionnaire bulgare, — on a une « Doctrine chrétienne » traduite

¹ Papadopoulos-Kérameus, *Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας*, Pétersbourg 1891, pp. 303—307; Iorga, *Doc. grecs*, I, pp. 199—201, n° CCLXXXI. Une lettre de 1671, de Panagiotis Nikousios au même, traitant aussi des circonstances sur le Danube; *ibid.*, pp. 204—208, n° CCXCH. Une autre, d'un contenu pareil, est daté de Kameniec, août 1672, n° suiv. — Cf., pour les voyages de Dosithée, aussi Iorga, *Ist. Bis.*, I, p. 382.

« en langue valaque » par le Franciscain Vito Piluzio de Vignanello et parue à Rome en 1677 ¹ —, comme, ensuite, en Transylvanie, on avait recommencé la lutte pour la purification dans le sens calviniste, comme, aussi, le slavon des pays roumains, attaqué continuellement par la direction roumaine, pouvait être remplacé, en tant que langue savante, par l'hellénisme, le programme d'action de ce prélat grec énergique en devint encore plus large. Par ce moyen, dans cette forme étrangère, on réalisait de fait ce qu'on ne pouvait faire que par les liens de l'Église de Transylvanie avec celle de Târgoviște, transportée à Bucarest, par les consécérations et les conseils de doctrine que pouvait donner la principauté de Valachie à tout évêque transylvain, non sans des difficultés qui, pour des motifs politiques, s'opposent à cette influence, le lien hiérarchique entre les deux pays roumains libres et entre ces pays mêmes et la Transylvanie. Dosithée, « sur-métropolitain », en arriva ainsi à incorporer sous son autorité et sa surveillance un commandement du temps et une nécessité des choses dont cet homme, resté toujours étranger à la culture roumaine, ne pouvait pas se rendre compte ².

Donc, en pays roumain, il n'y a pas eu, — comme à Moscou, où Dosithée lui-même enverra comme représentants de l'hégémonie grecque des adversaires de la pénétration catholique, comme les fondateurs d'une Académie de propagande, pendant les années de sa plus puissante activité, les frères Lichoudès, — une lutte entre la direction locale et celle, impérieuse, qui venait du dehors, mais plutôt une collaboration entre les deux courants par les rapports entre Dosithée le Grec et Dosithée le Roumain, par leur direction commune contre leurs deux adversaires qui étaient le slavon et la religion catholique, à laquelle avait adhéré, en toute forme, Grégoire Ghica. Pour faire plaisir au patriarche et lui assurer des revenus en Moldavie, le métropolitain homonyme dédia au Siège de Jérusalem son couvent même de Pobrata ³.

¹ Bianu et Hodoș, loc. cit., p. 216. Cf. Iorga, *Călători, ambasadori și misionari*, p. 56, note 5.

² Chrysanthè Papadopoulos, ouvr. cité, pp. 194—195.

³ Étienne Dinulescu, dans la revue *Candela*, 1885, pp. 147—150; Mel-

C'est alors, du reste, que commencent aussi les rapports avec Milescu, qui était, depuis longtemps, à Moscou, et le traducteur de son livre sur la Chine ne sera autre que Chrysanthé, neveu de Dosithée, les rapports entre ces lettrés faisant partie de la même synthèse moldave ¹.

Le projet du métropolite de Moldavie ne contenait pas, même en l'absence de l'imprimerie, une simple publication populaire isolée, comme le Psautier versifié. Bien qu'il ne parle pas, comme Miron Costin, de l'unité morale des Roumains, il entendait doter le pays et la nation entière de toute une série de publications en vulgaire, et, dans ce but, il ne suivait pas seulement une direction plus ancienne que son administration, mais il imitait un courant polonais, qui opposait au latinisme traditionnel, capable à ce moment de résister à toute attaque, le livre que tout le monde pouvait comprendre.

Ainsi, c'est encore dans ce lointain couvent d'Ouniev, pendant l'année 1673, en même temps que le Psautier, qu'il faisait paraître, avec l'ancien titre slavon, mais aussi avec l'explication, intercalée entre les lignes slavonnes, qu'il est question d'un ouvrage « traduit de langue slavonne en langue roumaine », — roumaine ici encore et pas « moldave », — l'*Acatliste de la Vierge* ². Deux prières qui sont ajoutées à la fin, adressées à St Jean Chrysostôme et à St Siméon, sont comme un commencement de livre de prières en roumain. Et, d'après les indications de Dosithée lui-même, qui pensait à tout un ensemble, cet opuscule de quarante-huit pages fut réuni

chisédec, *Notițe*, pp. 157—168; Iorga, *Doc. grecs*, I, p. 217, n° ccciii. La princesse veuve Élisabeth faisait la même chose avec le couvent de Bistrița, se posant comme descendante des fondateurs, « nos ancêtres bons et anciens »; *ibid.*, p. 221, n° ccciii. De même, en 1677, avec le couvent fondé par son mari, Cașin; *ibid.*, pp. 221—223, n° cccix. Le logothète Nicolas Racovița fait des donations à Pobrata, à cette occasion; *ibid.*

¹ Sathas, *Bibl. graeca medii aevi*; III, pp. 90—95; Legrand, *Bibl. grecque vulgaire*, p. 337 et suiv.; C. Erbiceanu, *Cron. greci*, p. 105 et suiv.; C. C. Giurescu, dans les *Mém. Ac. Roum.*, loc. cit.; Iorga, *Oeuvres inédites de Nicolas Milescu*.

² Bianu et Hodoș, loc. cit., p. 215.

au Psautier, comme un seul et unique livre d'intimité spirituelle pour le lecteur.

L'action, vraiment révolutionnaire, car il sera question bientôt aussi des livres d'office, dont la traduction en roumain soulevait de grandes difficultés, aussi en ce qui regarde la concordance des paroles avec le chant, sans parler d'une accoutumance si longue, atteint le comble de l'initiative courageuse par la traduction du *Liturgiaire*, qui fut publié en 1679.

Cette fois, on n'avait plus dû recourir à l'imprimerie russe qui avait donné les deux premiers travaux. Des caractères cyrilliens étaient venus en Moldavie de la Russie moscovite, mais pas les mêmes caractères que pour la Russie, ceux-ci étant fondus spécialement pour la Moldavie, et les gravures seules restaient slavonnes. Le « typographe » est un Russe, Basile Stavnitzki, mais les illustrations sont dues au Roumain Stanciu, qui s'intitule « le graveur ».

Dans le titre même de ce livre on trouve quel est le but, qui est la propagande: « Liturgiaire divin, publié pour la première fois en roumain, avec beaucoup de zèle, pour que tout le monde comprenne entièrement l'acte divin du Salut ». La préface, puissamment animée par les nouvelles idées, affirme que ce Liturgiaire, qui est « roumain », pas « moldave », se dirige, non seulement vers les Moldaves, mais « vers toute la race roumaine », et, innovation encore plus hardie, elle parle au nom du prince Duca, intitulé: « par la grâce de Dieu, prince et gouverneur de tout le pays de Moldavie », qui ne s'adresse pas seulement à ses sujets moldaves, auxquels il envoie un salut de « charité, paix, santé », mais à « toute la race roumaine », — encore une fois avec un *o*, d'après le latin —, « à tous les orthodoxes qui se trouvent partout, parlant cette langue ». C'est donc un don fait par Dosithée à la « langue roumaine », et il est fier de dire que cette version n'est pas d'après le slavon, mais d'après le grec ancien. C'est donc un livre, non seulement pour la lecture, comme les anciennes traductions faites dans les couvents, mais d'usage général, dans l'église elle-même, car c'est le sens de ces paroles: « pour que tous comprennent, ceux qui ne sa-

vent pas le serbe ou le grec », Dosithée dit: le « serbe » et non le « slavon », et, en précisant ainsi, sans parler du russe non plus, il semble marquer chez les Moldaves, qui n'avaient rien à faire, ni avec les Serbes, ni avec les Serbes bulgares, une démocratie qu'on pourrait appeler « nationale ». Et une proposition en grec sur David est ajoutée en lettres cyrilliennes pour marquer cette distinction. A la fin, à côté de quelques mots en slavon, il y a des propositions grecques entières, qui veulent prouver le droit qu'a le peuple qu'on lui présente les Saintes Écritures dans sa propre langue.

Dans les paroles qu'il adresse au prince, son patron, Dosithée affirme encore cette foi à laquelle il tient tant, comme s'il avait voulu montrer aux calvinistes de Transylvanie, qui, pendant la crise de l'administration de Sabbas ne donnaient pour le moment aucune œuvre imprimée, que l'orthodoxie elle-même s'adresse en vulgaire au cœur du peuple: « Ta Majesté, ô prince charitable, s'efforce pour le bien corporel et spirituel du pays de Ta Majesté, et pour répandre le sens des livres saints, pour qu'on comprenne la liturgie sacrée et divine, qui est la nourriture spirituelle éternelle »; et c'est pour cela que le prince est placé à côté des grands patrons de l'Église, Constantin et Théodose.

C'est le rôle, vrai, de Duca, depuis peu ramené en Moldavie, et qui doit être relevé. Et ceci doit être mis en rapport, non pas avec les origines de cet homme de Roumélie, qui n'a pas pu complètement oublier son ancienne patrie, mais avec la princesse Anastasie Buhuș, d'une ancienne race moldave¹, à laquelle on doit aussi la fondation de la grande église de la Métropolie à Jassy.

En face, l'église de Valachie donne un seul travail tiré du slavon, *La Clé du sens*, publiée à Bucarest dès 1678, avec des caractères apportés de ce même milieu moscovite. Mais, là aussi, le prince sous lequel est fait le travail est le même Duca. Le métropolite de Valachie, Barlaam, avait trouvé quelqu'un pour rédiger les vers consacrés aux armes du pays, vers inférieurs, mais il avait ordonné de faire la traduction

¹ Voy. Étienne Meteș, dans les *Mém. Ac. Roum.*, loc. cit.

en roumain, bien que l'ouvrier eût été un Russe, Ivan Boukow, aussi des symboles gravés sur le frontispice ¹, et, dans une de ces gravures, sont présentés Constantin et Hélène dans le costume et sous l'aspect de Matthieu Băsărabă lui-même et de sa femme Hélène ².

Cette Église valaque avait été cependant fortement ébranlée par les passions politiques. Le métropolite Théodose, un si bon calligraphe, ce Transylvain des environs de Sibiiu, avait été pris lui-même dans cette rivalité des Cantacuzène avec Stroe Leurdeanu et avec la famille des Băleanu, pour la révision de la sentence contre Constantin le postelnic. C'était lui qui, sous le prince Antoine, avait lancé les foudres de l'Église contre ceux qui avaient recommandé l'assassinat; il avait fait apposer sous cet acte les signatures de tous les hégoumènes, roumains et grecs, du pays ³. Lorsque Grégoire Ghica réoccupa son Siège, il dut naturellement chercher sa revanche aussi contre ce prélat. Donc le synode d'évêques grecs le destitua, non sans avoir pris l'assentiment du patriarche de Jérusalem, ce Dosithée. Un Grec, Denis, venu du Mont Athos, et jusque là supérieur du couvent du prince Radu à Bucarest, eut une administration de quelques mois seulement. Celui-ci venant à mourir, il fallut que sa succession soit acceptée par Barlaam, dont le nom, ainsi que nous l'avons dit, vient, ou bien du livre populaire des ascètes, ou de celui du grand métropolite de Moldavie; il avait été hégoumène au petit couvent de Glavacioc, après un pèlerinage en Moscovie, puis évêque de Râmnic ⁴: la princesse Marie s'associe ce nouveau métropolite pour sa fondation de Fedeleşcioiu ⁵. En même temps, on créait pour le Moldave Denis, appartenant au parti des Ghica, en rapport avec les sou-

¹ Bianu et Hodoş, loc. cit., p. 217 et suiv.

² *Ibid.*, p. 221.

³ Iorga, *Doc. Cant.*, pp. 37 et suiv., 82—83, n^{os} XXXIII, XXXIII^a.

⁴ Sources (Al. Lapedatu, dans les *Conv. lit.*, XXXIX, n^o 11—12; Iorga, *Studii și doc.*, V, p. 629, note 1; *Condica Sfântă*, n^o x), dans Iorga, *Ist. Bis.*, I, pp. 382—383.

⁵ Iorga, *Studii și doc.*, V, p. 482 et suiv.

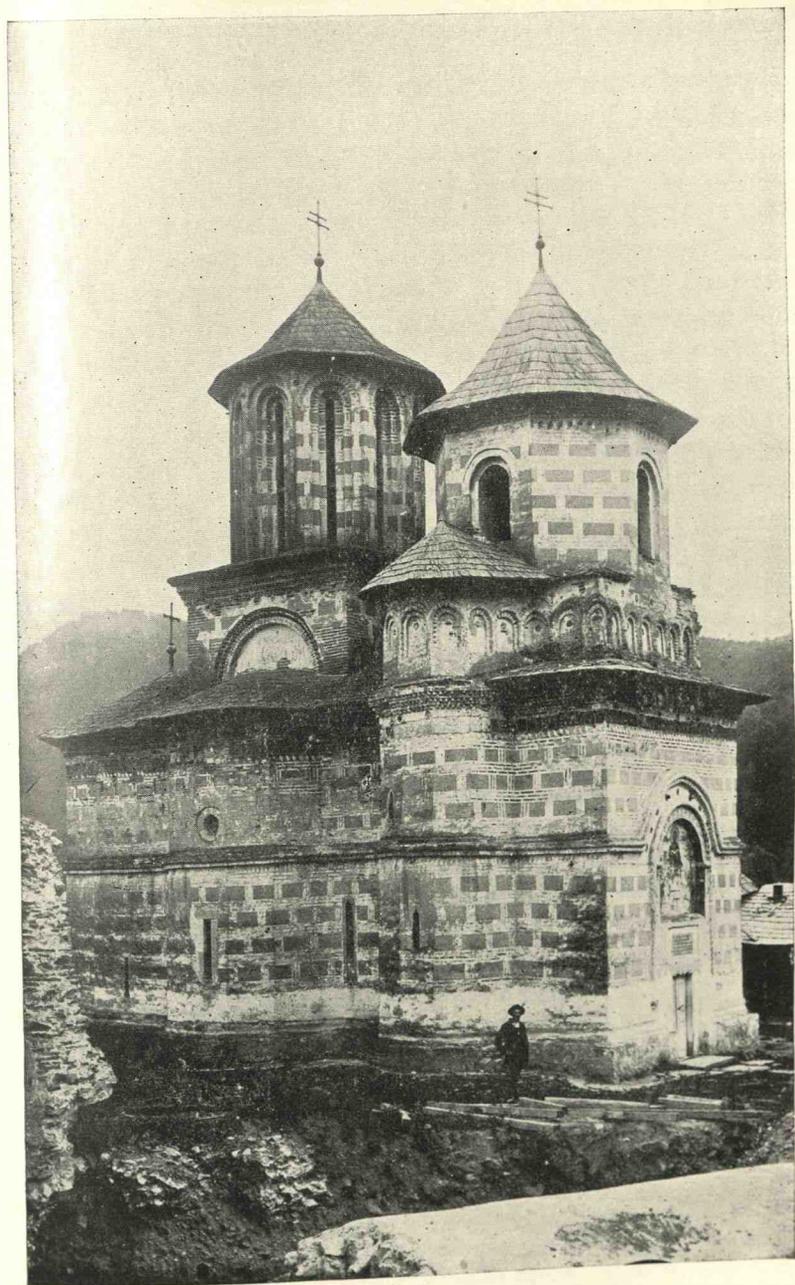


Fig. 27. — Église conventuelle de Cornetu, district de Vâlcea.

venirs des anciens seigneurs de Craiova, mais aussi avec la légende, recueillie par Liudescu, d'un ancien Siège de la principauté, qui y aurait été, pour ces régions de « Mehedia », un évêque de Strehaia, les régions banatiennes agrégées ayant été déjà mentionnées, comme on l'a vu, par le métropolite Ignace¹. Pendant ce temps, Théodose, qui conservait tous ses droits canoniques sur l'Église valaque, était enfermé au vieux couvent de Tismana, dont la situation purement roumaine avait été tout récemment confirmée par le patriarche œcuménique², et il écrivait de Mărgineni, monastère dû aussi aux ancêtres des Cantacuzène et sans cesse soutenu sous les règnes favorables à l'autre parti, pour demander à Crețulescu et à son fils, Părvu, qui y étaient enfermés, de soutenir ses droits³.

Il est évident qu'un pareil chef d'Église, du reste homme particulièrement pieux, auquel on doit la fondation du couvent, si élégant, de Trivale, près de la ville de Pittești, ne pouvait avoir ni la situation assurée, ni l'autorité de son contemporain de Moldavie, Dosithée.

Mais cette publication valaque, « La clef du sens », dont l'original était un ouvrage de théologie pour les Russes de Galicie, est adressée, de même que le « Liturgiaire » de Dosithée, à « tous les chrétiens orthodoxes parlant notre langue roumaine », et il est question de faire ainsi que « le talent en soit multiplié au milieu de la nation roumaine », commençant dans ce but par l'établissement de l'imprimerie, en même temps que le faisait le chef de l'Église moldave, et peut-être même un peu auparavant. Il s'était trouvé quelqu'un, probablement Radu Năsturel, pour recommander cette compilation savante, peu accessible pour des lecteurs comme ceux de Valachie, de Joannice Galetowski, archimandrite de Tchernigov, publication de Lwów. La préface dit que ce livre « a été retiré du dessous la couverture d'une

¹ *Ibid.*, pp. 487, nos 25—26.

² Iorga, *Doc. Grecs*, I, pp. 201—202, n° CCLXXXIII.

³ *Ibid.*, pp. 219—221, n° CCCVIII; pp. 238—240, n° CCCXVIII; Iorga, *Câteva știri nouă relative la legăturile noastre cu Biserica constantinopolitană în a doua jumătate a secolului al XVII-lea*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, XXXVIII.

langue étrangère » et présenté en roumain par « des didascales savants », dont le nom cependant ne pourrait pas être trouvé aussi facilement.

Cet ouvrage, peu étendu, du reste, qu'on avait commencé à imprimer sous Duca, dont l'initiative avait amené aussi dans cette autre principauté la reprise du travail typographique, ne put paraître cependant qu'après le changement de prince réalisé en décembre de cette année 1678. Donc, la préface, dédiée à celui qui avait été transporté en Moldavie, n'était plus de mise, et il semble qu'elle ait été détruite. Le titre a été ainsi changé, conservant l'année, mais remplaçant le nom du maître par celui de Şerban ¹.

L'année 1679 n'amena pas encore, pour la Valachie, de grands coups vengeurs contre le parti que Şerban était arrivé à vaincre, et ceci non seulement dans le domaine de l'Église. Barlaam, le fondateur de Trivale, ayant été écarté par Şerban Cantacuzène, pour que Théodose soit rétabli, il fallut aussi une intervention du Siège œcuménique. Le patriarche, qui était un parent et ami, Denis, envoie, pour faire une enquête, le grand logothète de son Église, Jean Caryophile, et le métropolitite de Maronée, exarque du Rhodope ². C'est de cette façon seulement qu'on a cru pouvoir rétablir le métropolitite écarté pour des motifs politiques sur son siège ³.

Comme, après cette enquête, il fallait que l'Église valaque soit débarrassée de cet ennemi politique établi par la volonté de Grégoire Ghica, un synode fut rassemblé à Bucarest pour accomplir l'expulsion. Au métropolitite de Maronée et à ce grand logothète du patriarcat de Constantinople fut ajouté le métropolitite de Dristra (Silistrie), Méthode. Barlaam, qui ne fut pas soutenu par les évêques de Râmnic et Buzău, savait bien quel homme violent se trouve devant

¹ La forme si abrégée du nom de celui-ci : « Şer. » montrerait qu'on a employé tout juste l'espace où était contenu le nom de « Duca ».

² Iorga, *Doc. Grecs*, III, pp. 33—36, n° XVII.

³ Le successeur de Denis, Callinique, donnera, après une vingtaine d'années, au même Théodose le droit de consacrer un métropolitite de Sébaste; *ibid.*, p. 51, n° XXIX. Cf. *ibid.*, pp. 55—56, n° XXXIII—XXXIV.



Fig. 28. — Șerban Cantacuzène et la princesse Marie, fresque à l'église de Popești (district de Vlașca).

lui comme prince, et il abandonna sans résistance sa crosse, Théodose pouvant être réinstallé, le 26 avril de cette année 1679¹.

Si c'était un péché, Șerban crut l'expié en élevant, sur la place où la légende fixe sa retraite devant les agents de Duca, qui aurait découvert alors l'histoire, déjà ancienne, de l'infidélité de sa femme, continuellement liée à l'aîné des Cantacuzène, sa belle fondation de Cotroceni, dans un style imité de l'église épiscopale d'Argeș, qui fut refaite par la piété du même prince, lequel, du reste, s'y entendant en fait de bâtiments, avait élevé le palais princier de Duca², sa propre maison à Constantinople et, au nom de Panagiotis Nikousios, l'église de St Georges à Bucarest³. De son côté, Marie, femme de Șerban, donnait à la capitale de Valachie la délicate église « de la princesse » (*Doamnei*), avec un épitaphe qui représente le couple princier et leur fils destiné à un sort très changeant, Georges⁴.

Dans l'ordre politique, Stroe Leurdeanu n'était plus vivant, ni Georges Băleanu, mais Hrizea restait comme trésorier, et la même grâce princière s'étendait sur Bălăceanu, Radu Crețulescu s'accoutumant à collaborer avec eux. De leur refuge furent rappelés Staicu Merișanu et le jeune Băleanu, Ivașcu. Seulement vers la fin de l'année, certains des boïars payèrent pour les péchés de leur passé⁵. Du reste, Șerban et Duca durent aller aussitôt, avec leurs soldats, ainsi que nous l'avons déjà dit, à Dohan-Guétched⁶.

¹ D'après le « Livre Saint » de la Métropole, les Mémoires de Jean Caryophile, publiés par C. Erbiceanu, *Iorga, Ist. Bis.*, I, pp. 385—386. Pour les rapports de Caryophile avec Șerban, *Iorga, Doc. Grecs*, I, pp. 223—224, n° CCCXII.

² Nicolas Costin, p. 17.

³ *Iorga*, I, p. 305; *Doc. Grecs*, I, p. 207. Le privilège de stauropygie du patriarche oecuménique; *ibid.*, p. 224 et suiv., n° CCCXIII. Cf. aussi celui donné par Dosithée de Jérusalem (avril 1680); *ibid.*, p. 231 et suiv., n° CCCXV. Voy. aussi les nos suivants.

⁴ *Iorga, Inscriptiï*, I, p. 277, n° 657 (année 1683). Cf. *Iorga, Arts mineurs*, II.

⁵ Les deux Chroniques du pays; *Iorga, Despre Cantacuzini*, pp. CXXV—

CXXVII.

⁶ Voy. plus haut.

En 1680, lorsque commencèrent en Valachie les persécutions qui amenèrent la mort de Hrizea et les tortures auxquelles furent soumis quelques-uns des anciens adversaires politiques ¹, le Moldave Dosithée commençait la transposition en prose du Psautier ayant en regard le texte slavon, de sorte que l'ouvrage puisse être employé pour l'office de même que pour la lecture ². C'est un beau travail, présenté avec les plus sympathiques caractères, menus, arrondis. Le frontispice artistique présente, peut-être non sans une intention symbolique, — étant données les circonstances, avec les difficultés, sans cesse accrues, de la part des Turcs, que dénonce la chronique de Liudescu ³, — la lutte, transformée en réalité militaire contemporaine, de David contre Goliath. Et, cette fois aussi, la traduction est expliquée par la nécessité de faire comprendre le texte sacré, car « à quoi peuvent être utiles un jardin fermé et une fontaine scellée ⁴? » A cette occasion, Dosithée proclame ouvertement la fin de l'ancien slavon: « Et ce peu de langue serbe qu'on apprenait pour comprendre a été abandonné dans ce pays »; puis il cite St-Paul en disant: « Quiconque parle doit prier Dieu qu'il puisse s'exprimer aussi de façon à être compris ».

Mais, maintenant, Théodose de Valachie veut avoir, à son tour, un *Liturgiaire*, et il fut publié en juillet de cette année, d'après l'édition moldave du mois d'avril. Șerban, qui est présenté maintenant comme « Șerban B. », c'est-à-dire lui aussi un Băsărabă, l'oppose au travail moldave et reçoit des éloges en vers, comme celui où il est montré que:

Du côté du père, il descend des empereurs,
Et, du côté de la mère, des princes ⁵.

La traduction est faite d'après le grec, et le ton, si sûr, de la préface signée par le métropolitain prouverait que celui

¹ Les deux Chroniques valaques.

² Bianu et Hodoș, loc. cit., pp. 226—230.

³ Pp. 20—21.

⁴ Quelques formes intéressantes de langue; Bianu et Hodoș, loc. cit., p. 228. Le travail d'impression est celui d'un moine de Bisericani, Métrophane, que nous rencontrerons dans la suite; *ibid.*, p. 230, n° 7.

⁵ *Ibid.*, p. 231.



... ИКОШЕ БАКОФ ...



Main body of handwritten text in Church Slavonic script, including the beginning of a new section: 'Съ аки...'.

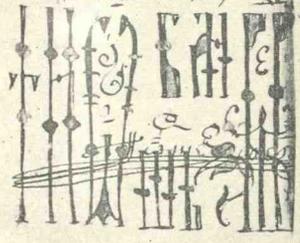


Fig. 29. — Document de Șerban Cantacuzène (1679).

qui avait travaillé n'est pas Théodose lui-même, d'une préparation plus modeste, mais, comme le montrent aussi les notes en marge, quelqu'un beaucoup mieux préparé.

Or, le traducteur pourrait être ce frère du prince, qui avait eu jusque là plusieurs missions politiques et qui, après des études en grec, à Andrinople et à Constantinople, à partir de 1665, sous un Gerasime de Crète et sous un Denis venant du métoque constantinopolitain de Jérusalem, étant confié aux soins de Lascarachi Rosetti, représentant du pays¹, avait connu, dès 1667, Venise, pour passer ensuite à Padoue, où il suivit les leçons d'un philosophe, Albano Albanese, d'un mathématicien, Bonvici, d'un Antonio dall'Acqua², ayant comme camarade un Saxon de Transylvanie, Martin Hermann, ce qui lui permettait de connaître certaines choses touchant la Transylvanie³, — initiation scolaire et scientifique si solide qu'il lui en resta des qualités de style que personne parmi les Roumains n'avait eues jusque là: la large phrase italienne de la Renaissance, avec toutes ses sinuosités élégantes, le sens fin dans le choix des mots, un horizon culturel plus vaste, lui permettant d'établir les meilleurs rapports, et cette « humanité » que ne pouvaient pas donner les lettrés d'Église, ni l'emprunt fait à la littérature polonaise de l'époque⁴.

On peut admettre l'initiative de ce Constantin le stolnic, sinon l'oeuvre même de la traduction, — car, si on voudrait la découvrir, il faudrait une recherche minutieuse du caractère du style, ce qu'on n'a fait jusqu'ici pour aucun des anciens livres sacrés ou d'office, bien que certains d'entre eux, comme les *Actes des Apôtres* imprimés par Coresi en 1563, montrent de grandes qualités d'écrivain chez celui qui a pu si bien traduire une des œuvres les plus difficiles des Écritures, — pour l'*Évangélaire* valaque de 1682, dont l'original est égale-

¹ Iorga, *Operele lui Constantin Cantacuzino*, Bucarest 1901, p. 12.

² Voy. aussi Ramiro Ortiz, *Per la storia della cultura italiana in Rumania*. Bucarest, 1916.

³ Iorga, *Operele lui Constantin Cantacuzino*, p. 10.

⁴ *Ibid.*, et *Ist. lit. rom.*, I.

ment grec. Cette fois, comme patron se présente, devant Duca, initiateur de toute une littérature, Șerban lui-même, et son orgueil se montre aussi dans le titre de cette belle publication illustrée, sous la grande aigle impériale de Byzance, qui domine le pauvre casque valaque: « Très-splendide et très-haut prince et gouverneur de tout le pays de Valachie, Jean Șerban C(antacuzène) voévode, vrai petit-fils du très-bon ancien », — car il s'agit de priorité et pas d'âge, — « Șerban Băsărabă » (pas Basarab), « voévode », — et sur cette descendance on s'arrête d'une façon plus accentuée, alors que le nom grec du père figure seulement par une initiale. En rapport avec les projets plus éloignés de Șerban, il y a aussi cette interprétation du titre de la métropole valaque: « Métropolitique du pays et exarque des pays au-delà des montagnes », — cette fois, il y a « laturi », et non « plaiuri », collines, ce qui représente une nouvelle traduction, mais aussi une prétention sur une certaine partie de la Transylvanie, réclamée aussi, comme on l'a vu, par Grégoire Ghica, et c'est de là que résulta cette rupture avec Apaffy dont les conséquences pour l'Église roumaine de Transylvanie seront présentées quand il sera question de l'attitude de cette Monarchie des Cantacuzène, au caractère impérial dans la croisade qui devait se déchaîner.

La nouvelle publication, portant pour la première fois la date de la Nativité, et pas celle de la Fondation du Monde, mentionne, du reste, Théodose seulement comme surveillant, et ce n'est pas lui qui signe la préface, dans laquelle parle le fier prince lui-même, dur vainqueur de ses ennemis à l'intérieur et représentant de ses ancêtres, qui ne sont pas seulement de ce pays d'héritage valaque. Ces pages claires et fortes de recommandation montrent un homme sachant écrire et maître de ses idées. Il déclare que l'adaptation à l'office a été faite d'après le texte grec, par un autre frère Cantacuzène, Iordachi, Georges, le stolnic ¹. Les belles figures énergiques des évangélistes, totalement différentes de celles que les

¹ Bianu et Hodoș, loc. cit., pp. 249—251. « L'imprimeur » est un Cyriaque, Roumain.

Вѣшъри, и, асѣпра Сгемеао Лѣминпѣдѣа, ши рѣлѣцѣтѣдѣ
 Дѣмь Иѣ Шѣбѣаь К : Б : Вѣвѣо .



Философин тѣ нѣмѣикъ . Пре Григоре а прѣаьтѣ .
 Пре ковадѣ зѣиъ а ѣиъ . Христитѣоъ де Прѣтѣ .
 Атециѣ а мѣндо нѣдѣиъ . Пре Дѣмь Шѣбѣаь Вѣвѣоъдѣ .
 Пре зѣнѣаь ши нѣ мѣрѣаь . Дѣспре тѣ вѣцѣ сѣтрѣѣѣ .
 Дѣспре тѣаь Григореаь . Нѣ мѣаь тѣаь а прѣтѣскѣ .
 Пре ковадѣ дѣтѣ мѣаь . Сѣдрѣиѣтѣ Дѣмьѣскѣ

Fig. 30. — Armes de Valachie à l'époque de Șerban Cantacuzene.

Galiciens interprétaient d'une façon dure, représentent la même influence occidentale, qui dominait aussi leur frère Michel, sur le compte duquel la généalogie de la famille affirme qu'il avait été aussi à Vienne, et cette influence peut être aussi observée dans le nouveau et harmonieux style des Cantacuzène¹ et surtout dans la riche sculpture, d'une variété infinie et d'une grande hardiesse technique, à côté de la nouvelle peinture, sans l'impressionnante sévérité hiératique, peinture qui laisse deviner des modèles vénitiens par la légèreté fluide des figures esquissées d'une façon plus rapide et plus « profane » sur un doux fond de bleu pâle².

Avec les mêmes belles illustrations, dûes à l'hiéromonaque Damascène « Gherbert », on publie, en 1683, à Bucarest, les *Actes des Apôtres*, autre traduction du grec³. On trouve la même préface au nom du prince, dans laquelle sont placés à côté, comme ancêtres, « les grands Cantacuzène, qui par des bienfaits importants se sont manifestés à la chrétienté », à Byzance, et « les grands et anciens prédécesseurs qui sont les Băsarabă ». Quant aux traducteurs qui ont continué l'œuvre de préparation pour le Nouveau Testament, ce sont « des didascales connus et savants, qu'on a pu trouver ».

Car, maintenant, Șerban, suivant les conseils de son frère Constantin, qui conduisait le travail, préparait la grande œuvre de la *Bible* de Bucarest, devant s'appuyer sur la traduction faite, une vingtaine d'années auparavant, par Nicolas Milescu, mais, jusqu'à ce moment culminant, et dernier, de ce règne, qui sera l'année 1688, que nous présenterons dans une autre série de développements, les princes valaques, s'étant consacrés, comme on le voit, seulement à cette préparation d'une nouvelle traduction et adaptation monumentale, ne donnent

¹ Ainsi que le désigne M. N. Ghica-Budești, dans son grand ouvrage sur l'architecture valaque de l'époque, dans la collection de la Commission des Monuments Historiques.

² Del Chiaro, dans les *Rivoluzioni della Valachia*, parle d'un jeune peintre valaque qui, à cette époque, avait fait des études à Venise.

³ Bianu et Hodoș, loc. cit., pp. 258—261.

plus rien. En échange, la féconde activité de Dosithée accumule, en Moldavie, les publications.

Le *Livre de prières* en roumain pour lequel on travaillait depuis longtemps, ainsi que nous l'avons dit, apparaît dès 1681, l'année où Duca, devenu aussi hetman de l'Ukraine turque et ayant en perspective une sorte de domination sur tous les Cosaques, avait fait une vraie entrée triomphale, sûre de la victoire, à Constantinople, où il donna ainsi la preuve de sa fidélité et de sa confiance. Ici encore, intercalant aussi des mots grecs dans la préface, on affirme qu'à la place des anciennes versions slavonnes on a eu recours au texte primitif hellénique¹.

Un élément nouveau s'y introduit, à l'époque même où Miron Costin avait composé la première forme en langue polonaise, langue qui était lue couramment par Dosithée, de ses considérations générales sur l'histoire de la nation. Faisant encore une fois l'éloge de la munificence du riche prince, le métropolitite se sent obligé de présenter aux lecteurs, dans de nouveaux vers, qui ne sont plus ceux, brefs, du rythme populaire, toute la série de ses prédécesseurs. Et voici la façon dont se suivent chez lui ceux qui :

se sont efforcés
De répandre la vraie foi dans le pays,
La loi orthodoxe n'étant pas contaminée.

Le premier de ces princes est Dragoș, le fondateur. Il serait, pour l'auteur de ces vers, un descendant des Romains :

Il descend, par le sang, des empereurs.

Donc, l'Église, à son tour, proclame ce Crédo historique qui avait été jusqu'ici seulement celui des laïcs : la descendance romaine. Suivent, avec les dates données par les obituaires, mais cherchant aussi des identifications, comme celle, erronée, entre le Russe Fédor et Lațco, et recueillant

¹ Pour d'autres Livres de prières : XVI-ème siècle, ms. 275 de la Bibl. de l'Ac. Roum. ; *Cat.*, I, p. 623 ; XVII-ème siècle, ms. 288 ; *Cat.*, I, pp. 634—635. Celui de 1686, à Orșova ; *ibid.*, II, p. 289.

aussi des noms de princesses inconnues, comme Marie, femme de Bogdan, et Anne, celle de Lațcu, les autres princes de l'ancienne série. D'abord, Pierre, dont le nom est présenté en valaque: «Pătru» et non «Petru»: Dosithée l'intitule exactement «Mușatin», c'est-à-dire «fils de Mușata», dont, du reste, il ne pouvait pas connaître le nom. Et parfois, des mentions de documents s'ajoutent, comme pour le titre du prince Roman, successeur de Pierre:

Celui-ci, mentionné dans les documents du pays,
Était un grand prince, et très heureux,
Car il a dominé le pays, des collines jusqu'à la mer.

Alexandre-le-Bon reçoit des éloges pour ses fondations d'églises et pour avoir amené les reliques de St Jean le Nouveau, ces reliques que Dosithée arrivera à faire passer, comme réfugié, en Pologne. Étienne-le-Grand apparaît comme un combattant, mais aussi comme le plus grand fondateur d'églises à travers toutes les époques:

Non seulement par les villages, mais aussi par les villes,
Par les montagnes et les forêts, il éleva églises au Christ.

Pour les successeurs, on tient compte, naturellement, par dessus les guerres, de leur zèle comme fondateurs d'églises et de couvents, et on n'oublie pas, naturellement, pour Pierre Rareș, la fondation de Pobrata, d'où était parti le poète métropolitain lui-même. Pierre-le-Boiteux, «l'homme sans tache», laissa lui aussi «un souvenir glorieux», pour ses fondations, et Galata lui apparaît, après les banquets entre les princes de Moldavie et de Valachie à cette époque, comme «toute prête pour des festins». Arrivant à Duca et à la princesse Anastasie, Dosithée n'oublie pas, en chemin, la douceur de ce prince passager qu'avait été Iliăș. Il est curieux que Petriceicu, qui vécut encore pendant longtemps en Pologne, où il avait épousé l'étrangère Marianne, qui est mentionnée elle aussi, comme Marie, passe parmi ceux qui «ont leur part au ciel», s'il ne s'agit pas d'une part réservée après sa mort. On trouve aussi des éloges pour le ridicule Constantinopolitain, toujours préoccupé de ses aventures de vieillesse,

Démètre Cantacuzène, qui reviendra sur ce Siègle moldave, et on lui fait un mérite de sa sévérité:

Il faut parler favorablement du prince Dumitrașcu,
Car il punit les traîtres, arrivant à le redouter.

De même, on attribue, ou on les destine seulement, toutes les félicités du ciel à Antoine Rosetti, qui, pour un travail accompli à l'église de St Nicolas, a sa partie de glorification:

car il s'est commémoré par ce qu'il a fait.

Enfin, il y a la prière pour les enfants du prince régnant: Constantin, Matthieu, Catherine, qu'on présente comme fiancée de cet Étienne, fils de Radu Iliăș, grandes fiançailles, « avec de riches fêtes »¹, et les autres filles, dont les noms ne sont pas donnés².

Par un sentiment d'obligation à l'égard des compositeurs, le moine Métrophane s'étant ajouté deux laïcs, Ursul et Nicolas, on donne aussi des vers en l'honneur de Ionașcu Bilevici, qui avait apporté ces « presses de Moscovie »³.

Une œuvre d'une plus grande extension et d'un courage peu ordinaire fut entreprise aussitôt: Les Vies des Saints ou « Vies et façons de vivre des Saints », les « Prologues de tous les Saints », qui est la plus importante et la plus heureuse des publications de Dosithée, comprenant un grand nombre de biographies, recueillies, avec zèle, non pas directement dans la grande collection byzantine du Métaphraste, mais dans des résumés grecs modernes et aussi dans des textes slavons⁴.

¹ Constantin le Capitaine, pp. 158—159. Duca essaya d'empêcher ces fiançailles, voulant donner sa fille à un Grec, Iordachi le Mousséline; le procès fut débattu à Constantinople, et Étienne remporta la victoire, Duca étant obligé de faire venir dans le pays, en 1681, son gendre, pour célébrer les noces; *ibid.*, pp. 201—202. Voy. aussi les Chroniques de Moldavie (Nicolas Costin, p. 21).

² Dans le « Livre de prières » et ensuite dans les « Proverbes » de 1683. Reproduit dans Bianu et Hodoș, loc. cit., pp. 264—268, et dans Kogălniceanu, *Letopisiște*, III.

³ Bianu et Hodoș, loc. cit., pp. 238—240. Sur le frontispice des Vies de Saints, dont il sera question plus loin, est témoignée aussi de la reconnaissance au patriarche moscovite Joachim, pour le don de l'imprimerie.

⁴ Voy. Iorga, *Ist. lit.*, I; *Ist. Bis.*, I.

La préface, adressée au « prince du pays de Moldavie et de l'Ukraine », comme s'il n'avait été question que d'un seul et même pays¹, n'a pas, sans doute, la même précision et la même mesure que les traductions sorties de la plume d'un homme ayant la préparation de Constantin Cantacuzène; les néologismes ne manquent pas qui n'ont pas pu être acceptés, ainsi que des éléments tirés du latin. Il est question cependant d'un grand et fécond effort que le métropolitain moldave montre avoir commencé depuis plusieurs années, mentionnant aussi les princes qui, pendant leur rapide passage, l'ont exhorté et appuyé, à partir du vieux Ghica, sans laisser de côté aucun de ses successeurs, et même « les boïars du pays », qui ont tenu, « pendant ces années difficiles pour le pays », à ce que soit accrue sans cesse cette collection volumineuse en plusieurs livres, qui occupera les presses moldaves pendant cinq années, de 1682 à 1686. Le traducteur est fier d'avoir donné aux lecteurs cette publication, qui « ne parle pas de la vie et de la puissance des empereurs, des Césars, des rois et des princes, ni des actes de bravoure et des victoires des généraux, ni des efforts des braves et des combattants du monde, mais des efforts et des victoires des guerriers au nom de l'Empereur et du Souverain des cieux, dont les exploits provoquent l'admiration des anges, pour la façon dont ils s'efforcèrent et réussirent dans leurs guerres si merveilleuses par dessus toutes les merveilles et honorables par dessus tout honneur »².

Devant cette activité incomparable, l'autre Dosithée, de Jérusalem, se sentit diminué, dans son orgueil néo-hellénique.

¹ La femme de Duca signe de même; Veress, loc. cit., n° 135.

² Bianu et Hodoş, loc. cit., p. 245. Le travail est fait par Métrophane, avec ses auxiliaires, Paul, Ursul et André. Parmi les protecteurs, il y a aussi la femme du maréchal polonais de Starodub, preuve intéressante des rapports du métropolitain avec les Polonais; *ibid.*, p. 246. — Pour les Vies de Saints traduites dès le XVII-ème siècle; *Cat. ms. Ac. Rom.*, II, pp. 42—43, n° 33; d'autres Vies de Saints en roumain dès le XVI-ème siècle, Iorga, *Studii și doc.*, XXI, p. 22 et suiv., sont restés renfermées, avec des « Miracles de la Vierge », dans les couvents réformés par le Russe Paisius au XVIII-ème siècle, jusqu'aux publications intégrales, très soignées, de ses disciples de

Il confesse lui-même cette jalousie. Donc il fit tout ce qui lui était possible pour apporter, certainement de Venise, où jamais l'impression grecque n'a cessé, les caractères avec lesquels, par le moyen du même Métrophane, il voulait commencer une autre série de prédications, pour poursuivre tout autre chose que l'utilité spirituelle d'un cercle restreint de lecteurs dans le monde de Duca et de Șerban Cantacuzène. Le patriarche de Jérusalem n'avait ni le zèle de Panagiotis Nikousios, qui employait des tournures de phrases classiques et se présentait comme un véritable néo-alexandrin de formation laïque, pour les monuments littéraires de l'antiquité, qui paraît ne lui avoir cependant rien dit. Il était, à cause de la rivalité avec les moines latins du Saint-Sépulcre, puissamment soutenus alors par la France, un fanatique ennemi de la foi catholique, contre laquelle il cherchait des armes dans toute la tradition littéraire de l'orthodoxie.

Il commença, en 1682, dans sa typographie du couvent de Cetățuia, où il avait dû établir les presses grecques, car celles pour le roumain étaient logées à la Métropole même, par un ouvrage de polémique « Contre la primauté du Pape », dû à son prédécesseur, Nectarius¹. La préface glorifie Duca, présenté comme maître, non seulement de l'Ukraine, mais aussi de « régions voisines ». Dosithée prend soin de le détacher de sa situation dans un petit pays et, le reliant à Basile, le présente comme un patron impérial de toute l'orthodoxie. Au figuré, Basile a été « son père », mais lui, Duca, est arrivé à dépasser son prédécesseur par ses vertus, comme c'est, du reste, aussi la loi naturelle. Basile avait réussi à enfreindre les calvinistes de la Petite Russie par son synode de Jassy; maintenant Duca, par son imprimerie grecque, rappelle à la vraie foi ces voisins de langue russe, qui échappent

Neamț. Voy. aussi ms. 272 à la Bibl. de l'Ac. Roum.; *Cat.*, I, p. 691. Les Vies de Martyrs, jusqu'au « Martyre de Saint-Georges » par le moine Barthélemy Măzăreanu et le protopope Théodore de Rădăuți, en 1779, ont eu le même sort. Enfin, un cercle de lecteurs vaste, mais bien délimité, se forma pour les Vies d'anachorètes d'Isaac le Syrien. Voy. aussi ms. 297 de la Bibl. de l'Ac. Roum.; *Cat.*, I, pp. 641—642.

¹ Bianu et Hodoș, ouvr. cité, I, p. 251 et suiv., n° 75.

pent ainsi au piège du catholicisme. Par ces armes, l'orthodoxie est donc défendue de nouveau, dans une autre direction.

Arrivant, dans l'introduction, à Nectarius, Dosithée montre comment ce prédécesseur est venu chez Basile dans la question du conflit entre le patriarcat d'Alexandrie et les moines du Mont Sinai. Plus tard, lorsqu'il était question d'élire un patriarche à Jérusalem, il y eut un conciliabule, au métoque du Saint-Sépulcre à Constantinople, entre les délégués de l'Église à laquelle il fallait donner un chef et « ceux du prince Basile », étant présents Panagiotis Nikousios et d'autres personnes influentes. Le passage par la Moldavie du nouveau patriarche, sous le prince Eustrate Dabija, n'est pas oublié ¹.

Un grand ouvrage massif suivit, bouclier byzantin de l'orthodoxie contre les anciens hérétiques: le livre de Siméon de Thessalonique. Or, pour un travail aussi étendu et important, on a cru nécessaire de faire venir à Jassy le notaire de la Grande Église de Constantinople, Jean Molybdos, car Dosithée lui-même se trouvait à ce moment à Andrinople ².

Mais l'imprimerie grecque s'arrêta ici, alors que le métropolitain de Moldavie continuait ses publications. Étant à Jassy en 1683, le patriarche d'Alexandrie, Parthénien, accorda sa bénédiction à une nouvelle édition du « Liturgiaire », accompagnée de quelques prières ³, peut-être aussi un *Octoïque* et, enfin, en cette année de grands changements à travers le monde, « les Proverbes pour toute l'année » ou le « Prophétologue », avec cette explication: « les proverbes et prophéties pour toute l'année, dont on donne la lecture dans la sainte église », ou « pour les fêtes qui sont contenues dans les Ménées » ⁴.

¹ Des Grecs de l'étranger avaient cherché des rapports même avec des princes aussi peu consolidés qu'Antoine Rosetti, auquel Nectarius le Crétois dédie en 1677, une *Ἐπιτομή τῆς ἱεροκοσμικῆς ἱστορίας*, surveillée par un Crétois de Venise, Ambroise Gradenigo, et imprimée par le typographe, bien connu, Glykys, à Venise même. — En 1665, était mort en Valachie un patriarche, d'Ochrida; Gelzer, *Achrida*, p. 26 (d'après les historiens russes de l'Église, Mouraviev et Goloubinski).

² *Ibid.*, pp. 273—275. Dans la dédicace à Duca, le traducteur se demande ce que c'est que *ἡράνωρ*, c'est le terme solennel pour « dominateur ».

³ *Ibid.*, pp. 262—263, n° 77.

⁴ *Ibid.*, p. 263 et suiv.

LIVRE V

LES ROUMAINS ET LA NOUVELLE
CROISADE D'OCCIDENT

CHAPITRE PREMIER

LES RAPPORTS DES PAYS ROUMAINS AVEC LEURS VOISINS CHRÉTIENS JUSQU'AU SIÈGE DE VIENNE ¹

Pendant son nouveau règne en Moldavie, Duca s'était borné aux rapports avec ses sujets, qui ne l'aimaient pas et n'en ont conservé aucun bon souvenir. Le grand marchand qu'il était cherchait à étendre encore plus ses rapports d'affaires, faisant vendre en Pologne des boeufs et cette « potasse » qui était obtenue en brûlant l'écorce de chêne dans les vieilles forêts de Moldavie.

En 1681, il fit le voyage à Constantinople qu'il avait cru, à l'encontre de ce qu'avait fait Radu Léon ou Antoine de Popești, espérant sa confirmation, pouvoir entreprendre sans danger, bien qu'il ne fût entouré par aucun boïar. Là, à Constantinople, comme l'administration sur les Cosaques du frère de Timoszek, Georges ou Yourachko, s'était montrée impossible, le prince de Moldavie, par orgueil, mais aussi avec la pensée, pratique, d'établir dans cette steppe de terre noire, jusque là non exploitée, une grande entreprise, demanda et gagna cette Ukraine, étant revêtu d'un caftan de hetman, et un nouveau « toug » lui fut accordé, comme signe de cette dignité nouvelle. Les Moldaves, qui restaient en grande partie ennemis de ce prince marchand, furent, eux aussi cependant, flattés lorsque leur prince arriva à être ainsi « maître de deux pays », et ils n'oublièrent pas de le présenter sous ce double

¹ Voy., pour la politique générale, aussi D. Levi-Weiss, *Le relazioni fra Venezia e la Turchia dal 1670 al 1684 e la formazione della sacra lega*, dans l'*Archivio veneto-tridentino*, VII (1925), VIII (1926).

titre. Mais Duca ne confia pas le gouvernement de cette nouvelle domination à ses boïars indigènes, établissant au-delà du Dniestr un Grec slavisé, Iani Grédinitch. Un Conseil de Cosaques l'entourait dans sa résidence de Nimirow, à laquelle était attachée aussi la terre de Tzikanowka. La langue dans laquelle on rédigeait les documents était le roumain ¹.

Duca alla lui-même visiter cette Ukraine qu'on lui avait confiée ². Il était accompagné par la princesse Anastasie, par son gendre, Étienne, et toute une armée passa la rivière au-delà de laquelle, dans des régions où il y avait dès lors plusieurs milliers de Moldaves émigrés, y cherchant une liberté entière, et où habita pendant longtemps, heureuse dans la maison de son veuvage, la princesse Roxane, femme de Timoszek, s'étendait donc ainsi une puissance qui partait de Jassy. La région s'éleva bientôt à un degré de civilisation supérieure, avec les maisons princières de cette « Țicănauca » devant Soroca, avec d'autres sur le Boug, à Nimirow, où « on commença à rassembler des ruches, des vaches, des brebis, des charrues à bœufs, partout où il y avait des marchés, de l'autre côté du Dniestr », à côté des « fabriques d'eau-de-vie, de bière et autres », qui donnaient aussi du cidre, employant le miel moldave, pour les Cosaques, qui, au besoin, se contentaient aussi de cette douce boisson enivrante. Et le bruit se répandait que tant de dépenses, une création économique si vaste ne pouvaient signifier que la pensée du vieillard de s'en aller au-delà du Dniestr, se liant avec Moscou, qui aurait été son dernier refuge chrétien ³.

De fait, entre lui et le pays tout lien avait été rompu. Plus que la Monarchie partisane de Șerban Cantacuzène, cette autre Monarchie, de domination économique, poursuivant chacun, boïar ou plébéien, indigène ou étranger, avec ses « papiers de fiscalité », pesait trop. Les chroniqueurs contemporains présentent des boïars jetés en prison, comme Théodore

¹ Iorga, *Ucraina moldovenească*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, XXXV. Pour le retour de Constantinople, Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1378, n° MMDXXIV.

² Il avait aussi la mission de l'augmenter; Iorga, *Studii și doc.*, XI, p. 132, note 2.

³ Nicolas Costin, p. 22.

Paladie, d'une lignée nouvelle, Théodose Dubău, Cyriaque Sturdza, Contăș, Ursachi, grand trésorier, soumis aux plus dures souffrances, « dépouillé jusqu'à la peau, lié à un pal pendant le dur hiver », à côté des femmes d'autres boïars, parmi lesquelles se trouvait aussi « une cousine au second degré de la princesse ¹. » Une émigration se produisit, qui mena en Pologne ce Théodose Dubău, connu surtout parce qu'il a ajouté à la Chronique de Moldavie, le médelnitchar Savel Zmucilă, avec son frère Georges, un Gabriel Neniul, un Moțoc, un Murguleț, un Élie Drăgușescu, grand armache ². Entre le prince et Ursachi il y avait certainement de vieux comptes ³, alors que Dubău et Sturdza pouvaient être suspectés de trahison, mais les jeunes boïars qui quittèrent le pays cherchèrent avant tout une place quelconque où ils pussent montrer leur bravoure. Plus tard, Théodore Paladie, regagnant la confiance du prince, fut laissé cependant en 1683 pour garder la capitale ⁴. De fait, de même que Duca avait envoyé en 1681 les boïars se plaindre à la Porte contre Șerban, celui-ci, de son côté, faisait passer en Pologne l'exilé Élie Drăgușescu ⁵.

En ce qui concerne maintenant d'autres rapports de Șerban, pour lui et pour les siens Apaffy n'était pas le « roi » respecté de l'ancienne époque, mais un voisin au même niveau, envers lequel, même comme fortune, comme prestige, sans parler aussi de l'âge, Duca se sentait supérieur. De son côté, le vornic de Câmpulung, qui est alors le stolnic Nacu, écrit

¹ *Ibid.* Une grande partie de ces boïars, avec Miron Costin et les deux Racoviță, Nicolas et Jean, avec Hăbășescu et Lupașcu Buhuș, avec Tode-rașcu Rusu, en 1666; Ghibănescu, *Surete și izvoade*, III, p. 261, n° CCXXXII. Pour Cyriaque Sturdza, *ibid.*, p. 266, n° CCXXXV. Contăș, comme grand stolnic; Iorğa, *Doc. Trans.*, II, pp. 1365—1366, n° MMCCCXCVII (1676; à côté de Preda Drăgușescu, trésorier). Théodore Paladie apparaît en 1683 comme le seul fidèle de la princesse; Nicolas Costin, p. 27. Donc la grande persécution paraît avoir été un peu exagérée. Il y aurait eu un malentendu passager, pour des affaires d'argent.

² Nicolas Costin, p. 23; Neculce, p. 216.

³ Pour son procès contre Balaban à Lwów, J. Bogdan, *Doc. Pol.*, III; pour les réfugiés, voy. aussi Neculce, p. 215; Muste, dans *Letopisițe*, III, p. 21; Hurmuzaki, *Fragm.*, III, p. 225.

⁴ Nicolas Costin, p. 25.

⁵ *Török-Mag. Allam-Okm.*, VI, p. 232.

comme à « notre honorable, bon et chéri quasi-fils par l'esprit » à Nicolas Apaffy, frère du prince, et le fils de Nacu, Alexandre, est traité dans cette lettre de « frère de Ta Grandeur » : ce « fils selon l'âme » devrait donner aussi quelques informations sur les « Allemands »¹.

Entre le système de Duca et celui du Cantacuzène il n'y avait au fond aucune différence. Un rapport catholique de Valachie l'explique. Alors que, sous le prince Antoine, dit cet écrivain anonyme, « le prince était une ombre princière », car Șerban, comme spathaire, Mareș et Crețulescu étaient les vrais princes, maintenant on vend les offices, et les nouveaux-nommés doivent se refaire sur le pays, de sorte que ceux qui ne peuvent pas payer sont torturés, liés à un pal au milieu de l'hiver ou pendant les grandes chaleurs de l'été².

Mais Duca n'a eu, jusqu'en 1683, aucune politique à lui au-delà des frontières, du côté de la chrétienté. Il en est tout autrement du Cantacuzène de Bucarest. Bien qu'il ait assuré, à sa nomination, Apaffy de toute son amitié, il avait des rapports avec l'opposition de Transylvanie, et cette Transylvanie, où il avait voulu jadis se fixer, l'attirait sans cesse. Depuis longtemps, il n'y avait plus d'évêché de Vad, en rapport avec la Moldavie, mais les évêques de Transylvanie continuent à venir à Târgoviște, puis à Bucarest, pour la consécration et la leçon de dogme³. Pendant qu'il vivait au-delà des montagnes, Șerban a dû connaître naturellement le métropolite Sabbas. C'est pourquoi, aussitôt après son installation, il demanda à Apaffy, qui avait permis à son surintendant de faire une enquête sur la gestion de Sabbas en ce qui concerne l'école, qui nous est inconnue, et, l'imprimerie, à laquelle

¹ Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1366, n° MMCCCCXCVIII. Pour les rapports de Nacu avec la Transylvanie, où il est envoyé comme ambassadeur en 1677, *ibid.*, p. 1367 et suiv. Pour son successeur à Câmpulung, *ibid.*, p. 1370, n° MMDIX. Ses lettres, que nous avons placées à l'année 1684, *ibid.*, pp. 1395—1396, n°s MMDLXV—MMDLXVI, doivent être transportées à 1673.

² D'après Engel, *Gesch. der Wallachei, Mag. Istor.*, V, p. 35 et suiv.

³ En échange, la Transylvanie, dont était originaire le métropolite Théodose, envoie en Moldavie des maîtres d'école, comme Georges de Romos; Ghibănescu, ouvr. cité, III, p. 79, n° 85.

on devait travailler donc, sans donner cependant d'ouvrages jusqu'en 1683, ce qui montre le peu de dispositions qu'on avait à s'en servir pour ce calvinisme imposé, la confirmation de celui-ci, qui fut accordée le 24 octobre 1679; la Diète le confirme au mois de janvier de l'année suivante¹. Le prince de Valachie et le métropolitite de Transylvanie et des régions voisines s'entendaient aussi en ce qui concerne la direction politique, que, pour le moment, ils ne pouvaient pas manifester. Le frère de Sabbas, l'esprit aventureux qu'était Georges, tendait à ramener à la vie politique la nation serbe, qu'il considérait comme étant la sienne, et à lui donner un État, comme pendant ce passé qu'il connaissait bien et auquel il dédia tout un travail en roumain; il devait être, lui, en tant que Brancovitch et portant le nom de Georges, qui était celui de son homonyme du XV-ème siècle, découvert en compulsant les chroniques, et sans avoir certainement aucun rapport de famille, Despote des Serbes². De son côté, Șerban rêvait de la résurrection de l'Empire byzantin par les armes de l'empereur d'Occident, et il se voyait déjà établi dans cette Constantinople, où on lui construisait une maison destinée à vaincre de sa splendeur l'ancien palais de Basile, habitée maintenant par l'internonce autrichien, Leslie, et celui de Duca. Tout un clergé franciscain, de propagande et d'excitation, avait commencé dès lors à travailler à côté de lui, et dans cette œuvre chrétienne se mêlèrent aussi des Français, comme Antide Dunod, des Italiens, comme l'évêque de Nicopolis, à la place de ces Bulgares, de ces Slaves qui avaient été employés jusque là.

Nous ne pouvons pas suivre les fils des rapports secrets de Cantacuzène avec les Impériaux, mais ils amenèrent une tension des rapports avec Apaffy, et celui qui devait payer la note était le métropolitite roumain de Transylvanie³. Les persécutions commencèrent contre lui, mais on n'incrimina

¹ Voy. Cipariu, *Acte și fragm.*, p. 289 et suiv.; *Archivu*, p. 951, à côté des travaux de Mangra et Bunea, cités.

² Voy. aussi Yovan Radonić, dans les *Mém. Ac. Roum.*, XXXVI.

³ Voy. Yovan Radonić, *Le comte Georges Brankovitch* (en serbe; cf. aussi le large résumé, par M. Silviu Dragomir, dans la revue *Neamul Românesc Literar*, 1911, pp. 429 et suiv., 445 et suiv., 461 et suiv., 476 et suiv.). Dès le 7 juillet

Sabbas ni pour des motifs religieux, ni pour des raisons politiques, employant le prétexte de malversations, et surtout les dénonciations faites contre lui, le Serbe, par des nobles roumains d'un calvinisme ancien et sincère et parfois même fanatique, qui soupçonnaient celui qui avait fait jadis le voyage de Moscou d'avoir gardé dans son âme une inébranlable orthodoxie ¹.

Le fait qui montre qu'il y a eu un procès des fonds et qu'il continuait est la séquestration, à Braşov, au profit du prince, en février 1680, des chevaux de l'« évêque valaque » ².

Sabbas avait cherché un refuge en Valachie, et on ne peut pas savoir dans quelles circonstances on l'avait fait revenir. Il était maintenant malade à Alba-Julia, dans sa résidence, lorsqu'un nouveau synode, une année après, recommença l'enquête. Apaffy était représenté par « les jurés et les patrons » qu'il avait imposés, d'après le système calviniste, au métropolitain: un laïc, Paul Enciu, et les protopopes, gagnés par le surintendant calviniste, de cette ville et aussi de la région dominée par la réforme religieuse, comprenant les centres de Deva, Vinţ, Ormeniş. De ce synode, on passa à une commission de jugement, dans laquelle le protopope de Vinţ devait se trouver au près du protonotaire du prince et d'un pasteur calviniste. De la part des autres Roumains, qui maintenaient l'orthodoxie intacte, en rapport avec les pays roumains libres et avec les Grecs qui y étaient établis, il y avait ce riche marchand, Pater Ianăş, donc lui aussi un noble, et on donnera comme successeur de Sabbas un de ces nobles calvinisants, d'une culture qui est avérée aussi par sa belle calligraphie, Joseph Budai, s'intitulant de Piskincz ³, qui avait aussi des terres en Valachie ⁴.

1683, Georges Brancovitch aurait obtenu de l'empereur le titre de baron; loc. ult. cit., p. 493. A Moscou, Georges avait pu connaître les projets panslavistes d'un Krijanitch; *ibid.*, pp. 461—462; P. P. Panaitescu, *Milescu*.

¹ Cf. aussi J. Lupaş, *Principele Acaşiu Barcsai şi Mitropolitul Sava Brancovici*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 1913.

² Iorga, *Socotelile Braşovului*, loc. cit., à cette date.

³ Voy. Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1376, n° MMDXX.

⁴ Un « Eustrate, neveu de Pater Ianăş, d'Alba-Julia », dans Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1396, n° MMDLXVIII.

Condamné, le 2 juillet, Sabbas avait été confié pour le châtement corporel aux officiers hongrois, qui ne l'épargnèrent pas avec leur brutalité. Mais « l'évêque Joseph », vrai Roumain, calviniste de conviction et de tradition, ayant comme antécédent un autre métropolitain, celui qui vivait près de Barcsai, dut aller cependant, tout en conservant l'ancien compromis, à Bucarest pour sa confirmation.

Ici, on ne lui refusa pas ce qui était dû d'après la coutume ; mais le texte de sa confirmation spirituelle contient une âpre critique de ce qui avait été décidé en Transylvanie par Apaffy, qui n'est pas même nommé « roi », mais seulement « celui qui règne là ». Et on disait, en continuant, que dans ce jugement, qui s'appuyait sur de simples « calomnies » contre « ces hommes libres », qui donc ne pouvaient pas être retenus dans toutes leurs actions, on avait évité l'immixtion de ceux qui avaient le droit de dire, eux aussi, un mot : « n'ayant pas désiré un jugement venu d'ailleurs ». Joseph est donc reconnu seulement parce qu'il a été élu légalement par les protopopes et par les chrétiens qualifiés d'« orthodoxes », pour qu'il n'y ait aucun soupçon d'hérésie, et parce que le Siège ne pouvait pas rester inoccupé, du moment que « le prédécesseur ne pouvait plus regagner son Siège », mais ceci pas à cause de ses péchés, mais seulement par suite « des innombrables coutumes et établissements de cette république de Transylvanie ». Ces « coutumes et établissements », Théodose le Transylvain, métropolitain de Valachie, les connaissait bien, mais, s'il est question de « république », on sent que celui qui a dicté n'était pas un prélat, mais une des personnes qui, Constantin Cantacuzène en tête, se trouvaient comme laïcs autour du prince ¹.

Bien qu'on eût donné à Joseph la confirmation demandée et qu'il eût commencé son administration épiscopale, l'affaire n'était pas considérée comme terminée. Șerban écrivit à Apaffy, montrant qu'il aurait eu le droit de juger le procès chez lui, en Valachie ². Alors, d'après l'intervention

¹ *Condica Sfântă*, éd. Gennadius Enăceanu. Cf. Cipariu, *Acte și fragm.*, pp. 234—235; N. Popea, *Vechea Mitropolie*, pp. 7—8.

² *Török-Mag. Allam.-Okm.*, VI, p. 97.

de Georges Brancovitch et de Radu Năsturel, qui était maintenant ban à Craiova ¹, Șerban confia cette affaire à ses représentants à Constantinople. Nous verrons bientôt leur rôle, qu'on connaît par une lettre rare, qui nous a été conservée, de même que, plus tard, nous aurons une autre révélation de diplomatie roumaine sous Constantin Brâncoveanu. En échange, Apaffy dut envoyer des instructions, en automne, à ses représentants auprès de la Porte ².

Sabbas, qui avait néanmoins continué son activité pastorale ³, fut jeté en prison, en même temps qu'on donnait à Joseph aussi les territoires du pays de l'Olt, dont il a été question, comme d'une formation particulière, plus haut ⁴.

Mais le prince de Valachie travaillait énergiquement à rétablir Sabbas, qu'il considérait comme son métropolitain à lui pour la Transylvanie. Les chefs des mécontents transylvains, Csáky et Paskó, le reconnaissaient ⁵ et consentaient même, ainsi que le dit Constantin Brâncoveanu, chargé de ces négociations, « à laisser notre Église de Transylvanie dans ses anciennes lois et ses anciennes coutumes » ou « à permettre la foi orthodoxe qu'on appelle généralement : roumaine dans ses anciennes cérémonies coutumières, d'un libre exercice, selon les lois du pays, et, si certaines choses auraient été imposées contre leur volonté (des Roumains), nous nous engageons à les ramener à l'état d'ancienne liberté, et à savoir publiquement, devant le pays » (août 1681) ⁶.

Le stolnic Constantin lui-même alla à Constantinople pour cette mission. Les réfugiés hongrois, qui étaient entretenus par l'argent de Bucarest, offraient à l'oncle princier

¹ Mémoires de Georges Brancovitch.

² *Török-Mag. Allam.-Okm.*, VI, p. 101.

³ Iorga, *Studii și doc.*, XIII, p. 100.

⁴ Cipariu, *Acte și fragm.*, pp. 60—70; Mangra, ouvr. cité, p. 173 et suiv.

⁵ Leur lettre, de Constantinople, 21 août 1681, dans Veress, loc. cit., n° 131.

⁶ D'après Pierre Maior, *Ist. Bis.*, p. 80, note, et Cipariu, *Arhivă*, p. 652, Mangra, ouvr. cité, pp. 179—180; une partie dans Iorga, *Ist. Bis.*, I, 2-ème éd., p. 373, note 3. Cf. aussi Veress, loc. cit., n° 129.

et au neveu, qui devait être prince, les terres transylvaines de Porumbac et de Sâmbăta ¹.

Si Sabbas n'eût bientôt fini ses jours, sans qu'on puisse fixer avec précision les circonstances dans lesquelles il se trouvait alors, cette lutte pour le Siègne épiscopal de Transylvanie aurait certainement continué.

En 1862, le métropolitain Joseph disparaît aussi, du reste, par sa mort, ou plus probablement par une retraite, qui aura signifié la victoire du droit que s'attribuait le prince de Valachie.

Pendant la même année, Șerban se mêlait aussi aux affaires de l'Église œcuménique de Constantinople, d'après l'exemple de Basile. Mécontent, pour des motifs que nous ne connaissons pas, du patriarche Jacob, qui cependant avait accordé le privilège au couvent de Cotroceni, il envoyait de Valachie l'ancien œcuménique, Denis le Séroglan, un parent des Cantacuzène, et faisait tous ses efforts pour le réinstaller. Dans ce but travaillait, par les moyens connus, son représentant, Ianaki Porphyrita, dont les rapports étaient écrits en roumain par un secrétaire, lui-même les dictant dans cette langue avec un accent grec qu'on sent dans certains passages. Bien que Jacob «s'efforçait de faire renouveler sa nomination comme patriarche», — donc la mesure prise pour les princes était devenue une coutume d'État aussi pour le chef de l'Église, — il dut se reconnaître bientôt vaincu.

La situation du prince de Valachie chez les Turcs, où il jouissait d'un appui non conditionnel de la part du grand vizir Kara-Moustapha, était si forte et si haute que, lorsque sa mère, la princesse Hélène, avec son fils, le spathaire Michel, entreprit un pèlerinage aux Lieux Saints, elle eut le droit d'emmener toute une petite armée roumaine pour la garder ².

¹ *Török-Mag. Allam.-Okm.*, VII, pp. 599—600; Iorga, *Sate și preoți*, pp. 177—178; *Despre Cantacuzini*, pp. CXXIX—CXXX.

² Son testament dans Iorga, *Doc. Cant.*, pp. 104—110. Pour sa suite et son entrée à Jérusalem, le 26 avril 1681, Papadopoulos-Kérameus, *Ieq. Biβλ.*, II, p. 721.

La lutte contre Apaffy continuait cependant. Porphyrita avait reçu l'ordre d'appuyer Csáky, et il devait lutter avec les Français de Louis XIV, qui soutenaient l'ennemi des Impériaux. Mais les Turcs lui répondaient que « le temps n'est pas encore venu », et le représentant de Şerban croyait qu'ils se gardent bien de « à fouiller dans ceci aussi »¹.

Mais de la question de Hongrie, où les Turcs croyaient pouvoir faire revivre l'ancien royaume de Bocskai, en rapport avec toute la politique européenne, au moment des grands conflits entre Louis XIV, ayant des liens en Pologne, où Sobieski suivait les suggestions de sa femme française, Marie d'Arquien, et les Impériaux du faible Léopold I-er, sortit la tentative de Kara-Moustapha de continuer contre l'empereur l'offensive des Keupruli et de prendre cette Vienne que n'avaient même pas pu gagner les puissantes armées de Soliman-le-Magnifique.

Les pays roumains se trouvèrent donc pris dans ce nouveau et grand conflit².

Les deux princes, qui se haïssaient et se dénonçaient l'un l'autre, Şerban accueillant, à ce moment même, une nouvelle émigration moldave, composée de boïars du Pays Inférieur, le comis Constantin, deux Scărlet, un Paladie, Preda et le futur prince Constantin Cantémir, tous des boïars de second ordre³, s'unirent à Apaffy, contre lequel avait tant travaillé Şerban, aux éléments révolutionnaires de la Hongrie Supérieure, à la tête desquels s'était levé Éméric Tököly, dont la femme était la veuve de Rákóczy II, — ce Tököly qui poursuivra avec opiniâtreté la couronne de Hongrie et qui, plus tard, avec tous ses adhérents, sera mené en Transylvanie, à côté d'Apaffy, mais comme roi de Hongrie, par les troupes valaques.

¹ Iorga, *Studii și doc.*, IV, pp. 96—97.

² Voy. aussi Iorga, *Studii și doc.*, XI, p. 132 et suiv. (aussi pour les circonstances de politique générale).

³ Nicolas Costin, pp. 25—26. C'est par cette voie que serait arrivée la dénonciation que Duca n'est pas sûr au point de vue politique; Iorga, *Studii și doc.*, XI, p. 134, note 2.

Les soldats turcs se réunirent à Albe-Royale, mais les tributaires, qui commencèrent par se présenter au Sultan, qui n'alla pas plus loin, car Kara-Moustapha avait pris sur lui l'expédition, ne suivirent pas le même chemin. Duca traversa la Valachie et apparut à Braşov¹, puis passa par le Banat, entrant à Caransebeş et à Lugoj, qui n'avaient jamais vu de prince roumain: un informateur a laissé dans une chronique moldave la mention de ce voyage militaire, de Szolnok jusqu'à la Tisa, pour prendre le chemin de Bude. Il ne rencontra que là Şerban, qui était parti auparavant². Poursuivant sa route, Duca, en route dès le 1-er mai³, était à côté des Turco-Tatars devant Vienne le 15 juin⁴. Le prince de Valachie aurait proposé à son voisin de demander la permission de revenir, d'autant plus qu'on entendait parler d'une invasion des Polonais en Moldavie, mais celui-ci aurait insisté sur la nécessité de remplir un devoir militaire qui devait amener nécessairement sa récompense⁵. Or, à Vienne, on ne leur donna pas d'autre mission que celle de faire travailler leurs soldats comme des manœuvres⁶.

Apaffy, que Tököly, le futur roi de Hongrie au nom du Sultan, n'aurait pas vu d'un bon œil, fut arrêté en route, alors que les autres, avec les Tatars, se dirigeaient vers la capitale de l'empereur.

Sur le contingent roumain au cours de cette expédition nous n'avons pas de détails précis. Indirectement on apprend que Şerban a dû mener sous ses drapeaux le reste des dorobants et des seimens, 2.000 hommes, si on ne fait pas le compte par groupe, puis quelques Rouges à l'ancienne façon, une petite troupe d'Allemands, en dehors de ce qui avait une qualité militaire sous chacun des grands boïars⁷. Duca avait

¹ *Ibid.*, p. 135.

² Iorga, loc. cit.; Kogălniceanu, *Letopisițe*, III, p. 79.

³ Nicolas Costin, p. 25.

⁴ *Ibid.*, p. 79.

⁵ *Ibid.*

⁶ Iorga, loc. cit., p. 136. Ils construisent des ponts et se chargent des transports; *ibid.*

⁷ Rapport catholique, cité, dans Engel et dans le *Mag. Istoric*, V. Cf.

« les cavaliers des villages et les mercenaires et les soldats de la Cour et les *hânsari* »¹, en dehors de ce que représentaient et amenaient les boïars et les descendants de boïars, et aussi en dehors des Cosaques de l'Ukraine, élément nouveau, qui étaient venus avec leur hetman².

Ces troupes, bien différentes de celles qu'on avait employées dans les autres campagnes, en Hongrie impériale, n'eurent aucun emploi militaire. Ce qu'on a attribué à Șerban seul, mais pas à Duca, en ce qui concerne une orientation politique déclarée vers les chrétiens est seulement une erreur d'interprétation. Ayant fixé son camp près d'une petite forêt, un *Hoelzl*, dont le nom s'est conservé, en même temps que celui des Roumains, il devait avoir un emplacement pour ses prières, et il a fait élever cette croix portant le morceau de lin pour des reliques qu'on appelle un « antimense », qui permettait, d'après les anciennes coutumes, la célébration de la messe. Les catholiques trouvèrent ensuite ce symbole de la Loi chrétienne, et ainsi fut créée la légende du prince chrétien qui aurait osé affronter la colère de ses maîtres représentant d'un geste de défi la preuve de ses sympathies³.

Après une résistance longue et totalement inattendue, qui dura deux mois d'été entiers, la population elle-même aidant dans la lutte le comte Starhenberg, des secours arrivèrent enfin, le roi de Pologne pouvant se réunir à l'empereur après une bataille, dans laquelle les Turcs, empêtrés dans leurs tranchées, comme autrefois à Hotin, montrèrent qu'ils sont incapables de changer le système militaire auquel ils avaient dû leurs anciennes victoires. La retraite se fit en bon ordre, mais l'ancien pacha de Silistrie, qui avait été l'ami de jadis des Cantacuzène, dut payer de sa tête la défaite.

Otto Brunner, *Oesterreich und die Walachei während des Türkenkrieges von 1683—1699*, dans les *Mitt. des österr. Instituts f. Geschichtsforschung*, XLIX (1930), p. 276, note 9.

¹ Sur les *hânsari*, voy. les observations du général R. Rosetti, dans le *Bulletin de la Section historique de l'Académie Roumaine*, année 1940.

² Neculce, p. 216.

³ Voy. Iorga, *Studii și doc.*, XI, p. 137 et suiv. Dans cette étude est présentée aussi la forme roumaine à laquelle correspond le texte latin.

Le sentiment dont était animée l'armée valaque est prouvé par une notice sur un livre de prières latin, « ancien et massif », racheté des Tatars; à la date de mai, on y trouve cette mention: « la chrétienté a battu toute la puissance des Turcs et les a chassés de là à grande honte, leur prenant tous leurs biens, et leurs armes, le chef de toutes les armées chrétiennes étant Jean III, roi de Pologne, de la famille des Sobieski, et Charles, duc de Lorraine, qui était beau-frère du très-haut Léopold I-er, empereur des Romains »¹.

Des 13.000 hommes qu'avaient conduits les chefs des trois pays du Danube², un très petit nombre fut absent au retour. Șerban³ regagna son pays tranquillement, alors que Duca dut payer ses anciens péchés à l'égard des boïars, car la Moldavie était revenue à l'état d'esprit et aux décisions de 1673.

On accomplit donc le projet de cette année 1673, signé alors par Étienne Petriceicu, comme prince régnant, mais sorti d'une pensée qui, comme nous l'avons dit, paraît avoir été celle de Miron Costin lui-même. L'ancien prince de Moldavie avait envoyé d'abord les chefs des réfugiés disponibles, de la catégorie des petits boïars, des propriétaires de campagne désireux d'aventures, comme Smucilă et Moțoc. Pendant l'automne avancé, ils se trouvaient non pas dans le Boudchak, — car les Cosaques de Kunicki, ancien officier de Duca³ dans le village de Boroslav, qui avait pillé sur les terres de celui-ci et venait du côté de Soroca, faisant partir avec lui les anciens mécontents de Bessarabie, puis ceux de la grande forêt voisine de la Bessarabie, les Codreni (de Codru, grande forêt), dans ce Boudchak où, en ce moment, il n'y avait

¹ Iorga, *Studii și doc.*, XI, p. 141.

² Iorga, *Acte și fragm.*, I, p. 95, n° 2. L'auteur du rapport français croit que, si on avait poursuivi les Turcs jusqu'à Belgrade, les tributaires, « tyrannisés », se seraient unis avec les chrétiens. La situation du prince de Transylvanie se rapprochait tant de celle des princes roumains au-delà des Carpathes que Guilletière, dans son livre *Athènes* (1675), qualifie Rákóczy de « hospodar ou prince de Transylvanie »; p. 392.

³ Nicolas Costin écrit: « il était officier et fixé par le hetman Ene à Boroslav, du côté du Dniepr, à la frontière »; p. 27.

pas de Tatars —, mais près de Jassy, sur la Jijia, au village de Chiperești¹.

De ce camp, les soldats de Petriceicu s'adressaient, au commencement de décembre, à Cantémir et à d'autres exilés moldaves, les invitant à collaborer à cette grande œuvre de délivrance: « Détruisons l'Infidèle pour racheter notre terre, car ces Infidèles nous en ont chassés »². Les adversaires de la domination turque se réunirent à Chișinău, où fut conclue une union politique entre Moldaves et Cosaques, bien différente de celle qu'avait réalisée, en 1681, Duca, dont le gouverneur de la province ukrainienne s'était enfui. Un serment de collaboration militaire entre les gens de Petriceicu et entre ceux du hetman cosaque nommé par Sobieski fut prêté. Se dirigeant ensuite sur le Boudchak, ils arrivèrent à vaincre le beg de Bender et son compagnon, ainsi que le lieutenant de l'aga tatar de la mer.

Kunicki fait l'éloge de la bravoure dont firent preuve les exilés moldaves. La ville de Bender brûla, et des bandes chrétiennes parurent sous les murs anciens de Cetatea-Albă³.

L'écho de ces combats fut si grand que, à la fin de novembre, les gens du Câmpulung moldave pouvaient écrire à leurs voisins saxons de Bistrița: « Sa grandeur le châtelain, voévode de Cracovie, a détruit toutes les forteresses qu'il y avait du côté de Kameniec et de toute la région », — il s'agit d'une autre armée polonaise, du caractère officiel —, « et les Cosaques ont dévasté la Crimée et le Boudchak et ont pris Tighinea, et nous espérons que la volonté et la grâce de Dieu seront en faveur des chrétiens, pour que, contre

¹ Des renseignements de détail, dans les lettres transylvaines, sont donnés par Veress, loc. cit., n° 199 et suiv. On y croyait que les Polonais veulent rétablir, en Valachie, Constantin Șerban; n° 140. Sur les exploits de Kunicki surtout le n° 141. La lettre de Sobieski, annonçant à Apaffy l'installation de Petriceicu, *ibid.* n° 142 (9 janvier 1684).

² J. Tanoviceanu, dans l'*Archiva* de Jassy, VIII, pp. 715—716, et le rapport de Kunicki, Bender, 7 décembre, d'après Lünig, dans Hasdeu, *Arch. Ist.*, I², p. 28, à côté du rapport dans Hurmuzaki, IX, pp. 307—311. D'autres informations, dans Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 236, note 2. Les informations de Nicolas Costin sont très sûres.

³ Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, loc. cit.

eux, se bute ce païen qui nous a foulés aux pieds... Quant au prince Petriceicu, il faut que vous sachiez que des lettres de lui sont venues dans toutes les bourgades, dans tous les villages, et nous espérons en Dieu que, dans peu de temps, Sa Majesté sera installée sur son trône »¹.

Mais les luttes, qui suivirent, entre Savin et Moțoc, d'un côté, et, de l'autre, les groupes de Tatars, qui revenaient chargés de butin, montrèrent facilement le peu de solidité que pouvaient avoir les conséquences de ces exploits². Kunnicki termina donc par la décision de ne jamais plus vouloir travailler d'accord avec les Roumains³.

La princesse Anastasie avait passé du côté des Valaques, où, dans ce pays de Șerban, elle était comme chez elle. Tous l'avaient abandonnée, malgré les rapports qu'elle avait personnellement avec les lignées des boïars. C'est une chose significative que, pendant la retraite des gardiens de la capitale, Jassy fut confiée à un des fils de Miron Costin, Jean⁴, qui resta jusqu'au bout près de Duca. D'après Neculce⁵, Miron lui-même aurait recommandé au prince « de ne pas quitter la place, car cette terre est pétrie du sang de nos grands-pères et de nos ancêtres », ce qui peut être vrai pour le détourner de l'idée du départ.

La princesse s'était fixée dans la forteresse turque de Brăila⁶. Tandis que Petriceicu revenait à Suceava, puis à Botoșani, où les boïars sortirent à sa rencontre⁷, Duca, sachant combien peut être désagréable pour lui la rencontre avec Șerban, venait par la Transylvanie, où s'étaient cachés,

¹ Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1389, n° MMDXLVIII.

² Voy. la description minutieuse dans Nicolas Costin, p. 29.

³ Zaborovschi, *Politica externă a celor trei Principate*, Bucarest 1925, p. 51, note 4. Cf. aussi Iorga, *Studii și doc.*, XI, p. 141 et suiv.

⁴ Nicolas Costin, p. 27.

⁵ P. 220.

⁶ Elle emmenait toute sa famille, ses fils : Constantin, Matthieu et Étienne, ses filles : Catherine, Hélène, Alexandra, Marie, Élisabeth et Anastasie. Voy. Nicolas Costin, p. 33.

⁷ Hurmuzaki, IX, p. 310. La localité de « Tilgrotinum », qui est mentionnée dans ce rapport, semble être le bourg de Tintul, depuis longtemps disparu, sur lequel voy. Étienne Ciobanu, dans la *Rev. Ist.*, V, pp. 85—87.

par crainte de lui, Nicolas Racoviță, Théodore Iordachi Cantacuzène et Georges Ciudin, trois des plus importants boïars du pays. Il venait par cette route, bien que Apaffy lui eût dit franchement qu'il le soupçonne « de vouloir être roi de Transylvanie »¹. Au lieu de descendre par la Valachie, où l'attendaient des sentiments peu amicaux, il se sépara donc de ses boïars, qui, comme Gabriel Costachi et Jean Racoviță, descendirent par le défilé de Buzău², et entra lui-même en Moldavie par le défilé de Oituz. Il s'arrêta ensuite sur la propriété de la princesse Dafina, sa belle-mère, Domnești, dans le district de Putna, alors que son rival s'établissait à Jassy.

Mais, l'armée avec laquelle il revenait n'ayant pas été payée, elle commença à se disperser³, et, quant au reste, il était peu sûr. Un raid, d'après les systèmes des Cosaques, sous un Bainski, neveu de Petriceicu, peut-être par sa femme, put donc venir arrêter le prince isolé.

Or, comme la domination de Petriceicu, qui s'était lui-même adressé aussi au grand duc de Moscovie⁴, n'avait aucune base après l'apparition des Tatars du nouveau et énergique khan, la retraite du nouveau prince commença, non sans qu'on lui eût amené, au couvent de Dragomirna, Duca, qui fut conduit ensuite, comme prisonnier du roi, à Lwów, la grande ville qui avait eu jusque là tant de rapports d'affaires importants avec lui. En août de l'année suivante, il était à Jaworow, d'où il écrivait à Apaffy⁵. En mars 1684, pendant que des officiers polonais s'installaient dans les

¹ Nicolas Costin, p. 28.

² Ils étaient conduits par un Hongrois, Gyárfás István, avec lequel ils avaient des rapports; *ibid.*

³ Voy. aussi Neculce, p. 219: « L'armée du prince Duca étant mécontente de ce qu'elle n'avait pas été payée de la Saint-Georges à la Saint-Nicolas ». Étaient restés auprès de lui seulement quelques seïmens et des Tatars Lipcans de Pologne; *ibid.* Neculce fait aussi le compte de ce petit nombre de soldats; p. 220.

⁴ Silviu Dragomir, *Contribuții*, loc. cit., p. 1109.

⁵ *Török-Magy. Állam-Okm.*, VI, pp. 476—477. Cf. Constantin le Capitaine, p. 207, note 2. Une lettre du Sultan, le croyant mort pendant cet exil, dès son internement, Veress, loc. cit., n° 144.

forteresses de Moldavie, le prince Étienne fermait « son second règne », non reconnu, et abandonnait pour toujours la Moldavie ¹.

Une nouvelle domination de Démètre Cantacuzène s'effondra, après un an et trois mois, devant le refus de collaboration de la part des boïars ². Ne pouvant pas se trouver des amis, bien qu'il les cherchât par toutes espèces de promesses, il se confia totalement à ce fils de Georges Cantacuzène qu'on appelait couramment « Toderășcu Iordachi » ³. Il ne partit cependant pas sans que ce « tyran peureux » eût laissé des victimes parmi ses boïars: un Brăiescu, grand gardien des dépôts princiers, et quelqu'un que nous connaissons, par une série de lettres bien rédigées, comme vornic de Câmpulung, Théodore, fils de Nacu, qui avait été le fidèle boïar de Georges Étienne. Au mois de février 1684, il annonçait, de sa résidence à Câmpulung, que, Turcs et Tatars ayant été battus, « nous espérons en Dieu pouvoir gagner la victoire complète » ⁴. Il finit pendu par les mains, d'après l'exemple terrible des Turcs ⁵.

Pour cette action contre les boïars, il pouvait trouver une excuse dans la décision ferme de ceux-ci de ne pas le tolérer. Une autre lettre de Câmpulung, datée de l'été 1684, après avoir montré cette continuelle avalanche des raids de proie polonais, ajoute sur la disposition d'esprit de la noblesse:

¹ Pour les opérations polonaises en 1684 et 1685, des détails dans Iorga, *Studii și doc.*, XI, p. 147 et suiv. Cf. Veress, loc. cit., n° 144.

² Voy. les informations de Câmpulung, après l'entrée de Petriceicu dans le pays et « la sortie à Galata » de Démètre, dans Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 1389—1390, n° MMDL. Démètre à Galatz, *ibid.*, p. 1393, n° MMDLX. Aussi Veress, loc. cit., n° 219.

³ Neculce, p. 228. Mais ce fut le même qui alla porter des dénonciations contre lui à Constantinople; *ibid.*, p. 229. Il y mourut, et Șerban, son neveu, ramena ses ossements pour les faire ensevelir dans l'église du couvent de Bisericani; *ibid.*, pp. 229—230.

⁴ Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1390, n° MMDLIV. Voy. aussi *ibid.*, pp. 1391—1392, n° MMDLVI. A sa place, fut établi ensuite, à Câmpulung, encore un Moldave, Gabriel.

⁵ Nicolas Costin, p. 34.

« 3.000 Polonais sortirent dans la vallée du Pruth en secret, espérant pouvoir prendre le prince Démètre, et le prince Démètre sortit lui-même de Jassy jusqu'à Țuțora... Il faut que Vos Seigneuries sachent que la décision des boïars est celle-ci: aussitôt que le prince partira de Jassy, tous doivent le quitter »¹. De fait, ce vieillard ridicule, qui passait son temps avec « la fille de cabaretier » dont parle la chronique, la princesse étant restée, cette fois aussi, à Constantinople avait transformé dans une copie grossière des choses de l'Empire déchu ce qui avait été, sous Radu Mihnea, une splendide imitation de l'Occident et sous Basile une copie de Byzance. Il alla si loin dans cette contrefaçon que ce pauvre homme avait introduit en Moldavie, comme organe de ses décisions, des « avdchis », le nom turc des chasseurs du Sultan².

Le séraskier Soliman, qui se trouvait à Isaccea, car la guerre contre les Polonais continuait, demanda donc aux réfugiés qu'on lui envoie le modeste petit propriétaire du côté de Fălciu, Constantin³, qu'on appelait Cantémir en souvenir du souverain du Boudchak pendant la première moitié du siècle, et, ayant eu des rapports avec lui, malgré les services que Cantémir avait rendus à la Pologne, comme officier, le fit nommer prince, bien qu'il n'eût eu dans les rangs de la noblesse que la situation de grand kloutchar du prince Duca⁴. Il devait participer, comme défenseur du pays, à la guerre que Sobieski avait commencée pour accomplir ce qui avait été, jusque là, le rêve du Transylvain Étienne Báthory: une Pologne allant jusqu'au Danube.

C'était la récompense méritée d'un de ceux qui avaient ressuscité parmi les Moldaves tyrannisés l'ancienne bravoure. L'ancienne idée de la Monarchie ne gagnait que quelques

¹ Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1397, n° MMDLXX.

² *Ibid.*

³ Une signature gauche de boïar de cet ancien soldat illettré, dans Iorga, *Studii și doc.*, VI, p. 25.

⁴ Voy. Démétrius Cantemir, *Vita Constantini Cantemyrii*, éd. Iorga, D'après Nicolas Costin, il serait originaire de la localité de Tabac, dans le Boudchak.

fidèles de la Maison de Dabija et des hommes d'affaires ayant les mêmes intérêts que « le marchand » Duca: tels, Miron Costin et Constantin dit le Pâtre (Ciobanul); cet orgueil qu'avait transmis Basile semblait maintenant une chose exagérée et ridicule. On le voit par la façon dont le chroniqueur Neculce parle du projet formé par Duca « d'être roi en Pays Hongrois, d'établir un de ses fils en Moldavie comme prince, un autre fils comme prince de Valachie, son gendre même », — le jeune prince Étienne —, « comme hetman en Ukraine: il visait trop haut. Sa Cour, sa table, ses dépenses étaient celles d'un roi ¹. » Et le chroniqueur sait bien d'où ce prince avait tiré son modèle: « Lorsqu'il sortait devant le public, ses sourcils étaient toujours froncés, pour remplir de terreur les gens, car il avait pris comme modèle le prince Basile, ayant été le grand chambellan de Basile » ². Lorsque Démètre Cantacuzène essaya des mêmes méthodes, il souleva tout le pays contre lui, et c'est pourquoi, à son départ, il fut accompagné de la même façon que, jadis, le vornic Lupu, le futur Basile, avait préparée pour Alexandre Iliaş. Alors que, dit la chronique, s'étant entendu avec le Turc qui apportait le firman de destitution, il « avait eu la fantaisie de faire sonner les trompettes et battre les tambours, . . . , le peuple l'injuriait et le poursuivait d'insultes, et lui jetait des pierres et des morceaux de bois ». En même temps, un boïar du second rang, Théodore Fliondor, armach, se moquait, de la façon la plus cruelle, des Grecs du prince ³.

Les moyens de sévérité cruelle ne servaient donc plus pour assurer l'obéissance. Un individualisme désireux d'aventures gagnait de plus en plus les esprits. Bientôt, chacun des émigrés revenait de la place où il s'était caché pour chercher

¹ P. 222.

² *Ibid.* Il teignait sa barbe comme Basile: « C'est par là qu'on reconnaissait qu'il n'avait pas trop de raison, et ne craignait pas Dieu ».

³ Neculce, pp. 228—229. Neculce se rappelle, à cette occasion, ce cas précédent en Moldavie et ce que les Grecs avaient souffert chez les Valaques. Il est aussi contre tout le système de Basile, comme celui de pressurer les boïars pour leur arracher de l'argent: « Voici à quoi servent les dignités dans ce pays de Moldavie à partir du prince Basile! »; *ibid.*, p. 230.

des exploits et du butin n'importe où, et l'état d'anarchie s'étendait sur tout le pays, ces braves se justifiant par le risque qu'ils couraient pour chacune de leurs tentatives. Cantémir, un ancien camarade, devra donc chercher, en même temps qu'il aidait les Turcs contre les Polonais de Jablonowski, quelquefois, mais combattant ordinairement contre les officiers établis dans les forteresses, à rappeler à l'ordre ceux avec lesquels, lui-même, jadis, avait cherché fortune sous un drapeau étranger d'aventures¹.

A côté des braves, qu'on trouve désormais partout, et dont il faudra suivre les exploits, se créait, par le manque de réussite des princes envoyés par les Polonais, à la place desquels Sobieski en arriva à penser bientôt qu'il vaudrait mieux établir un franc gouvernement étranger, contre lequel le pays se lèvera bientôt, aussi un parti polonais de l'émigration, qui n'existait pas auparavant, les Polonais étant souvent critiqués pour certains défauts de tempérament. Avec Petriceicu, que les boïars n'avaient pas tous appelé, quelqu'un d'entre eux allant jusqu'à le combattre par fidélité pour Duca, il y avait non seulement ces petits boïars agités, comme Samuel Smucilă, qu'on appelait, pour se moquer de lui, aussi Smucicâne, c'est-à-dire « celui qui excite les chiens », ou son camarade Ciudin, qui avait combattu, à côté de Cantémir, contre les Tatars, mais aussi des boïars de la qualité de Miron Costin, qui était maintenant grand logothète, de celle de Élie Drăguțescu, que nous avons déjà rencontré, ou d'Apostole Catargiu, qui avait été, depuis peu, otage à l'étranger du prince Duca².

L'année 1685 finit, pour les Moldaves, par un pays totalement dévasté. Les raids la traversaient d'un bout à l'autre, surtout dans la région entre le Séreth et la montagne. A partir de « la ville de Piatra vers le Nord », écrit Théodore Nacu, « les Polonais n'avaient laissé que la terre nue, le roi ayant permis aux armées qui avaient pris leurs quartiers

¹ Voy. Iorga, dans *Revue hist. du Sud-Est eur.*, X, p. 287 et suiv.

² Neculce, p. 224. Chez les Valaques, restait seulement Buhuș, défenseur de Duca pendant les derniers jours de son règne. Il mourut dans la petite localité de Rușii-de-Vede; *ibid.*, p. 225. Voy. aussi Meteș, loc. cit.

d'hiver de piller dans le pays »¹. Le même correspondant ajoutera, au printemps de l'année 1686: « Depuis des années, nous ne savons pas ce que c'est que la charrue, à cause de la terreur des païens et de tant de malheurs qui sont tombés sur nous »².

Comparée à cet état de choses en Moldavie, la Valachie, où Şerban, confirmé par le Sultan en 1685³, rassemblait autour de lui le plus grand nombre possible d'émigrés de Moldavie, comme Buhuş et la famille des Costachi⁴, pouvait être considérée comme heureuse. Şerban sera fier d'avoir collaboré à faire disparaître en Moldavie ce lointain parent ennemi qu'était Démètre Cantacuzène, élevé dans un milieu constantinopolitain comme « marchand de chevaux au Fanar de Constantinople »⁵. Cantémir lui avait promis de se débarrasser de la famille des Rosetti, que le prince de Valachie considérait comme ses ennemis permanents⁶. Car, dit le même témoignage, bien fondé de Neculce, qui, étant lui-même apparenté aux deux Cantacuzène, Thomas et Georges, pouvait bien connaître les pensées des grands de son époque, « l'intention et les préparatifs du prince Şerban se faisaient pour qu'il devienne empereur à Constantinople »⁷.

Poursuivant cette intention, car il ne pouvait être question que d'une simple intention pour le moment, il assista d'abord, dans un état de prudente réserve, aux conquêtes incessantes qui donnaient à la Maison impériale des Habsbourg l'héritage des anciens rois de Hongrie. Il ne tenta aucune action,

¹ Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1399, n° MMDLXXXVI.

² *Ibid.*, p. 1401, n° MMDLXXXI.

³ Veress, loc. cit., n° 147.

⁴ Neculce, p. 224.

⁵ *Ibid.*, p. 225.

⁶ Les Rosetti étaient parents, par leur mère, du prince de Valachie; *ibid.*,

p: 227.

⁷ *Ibid.*, p. 277. Cependant, un ambassadeur de Şerban, envoyé à Cantémir à Jassy, est mentionné; Constantin le Capitaine, p. 209. Pour les efforts que Şerban faisait alors contre Démètre, Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1405, n° MMDXCI.

pas même lorsque Sobieski, sans s'être cependant entendu avec ceux qu'il avait aidés, en 1683, à sauver Vienne, se décida à prendre possession de la Moldavie, qui n'était pas seule comprise dans les projets d'avenir du roi de Pologne, car la Transylvanie l'était aussi ¹.

Avec cette Transylvanie il conclura, du reste, comme on le verra ensuite, un pacte, en juin 1685, négocié par les envoyés valaques, Matthieu, frère du prince, Barbu Milesco et le spathaire Șerban, Apaffy désirant s'appuyer sur ce voisin contre les efforts de son rival, appuyé chez les Turcs par la diplomatie française, ennemie des Impériaux, Éméric Tököly ².

Mais le vainqueur de Kara-Moustapha rêvait, pendant l'été de 1684, lorsqu'il reçut les envoyés roumains de la part des deux pays, d'une route toute droite, partant de Hotin jusqu'aux embouchures du Danube; du côté de la Valachie, arriverait, pour cette croisade, le duc de Lorraine, qui venait de conquérir la forteresse de Vác et allait faire le siège de Bude, sans réussir à s'en saisir. Dans ce grand élan d'optimisme, on parlait de la possibilité de prendre Constantinople, à l'aide d'une flotte vénitienne qui se présenterait à Salonique ³. Les Vénitiens arrivaient à savoir que « les Valaques, eux aussi des chrétiens schismatiques, qui se glorifient de tirer leur origine d'Italie, et c'est pourquoi, jusqu'à aujourd'hui, ils parlent, bien que d'une façon corrompue, la langue italienne, pourraient faire, s'ils auraient le secours des chrétiens, ayant eux-mêmes les meilleurs chevaux d'Europe et d'Asie, beaucoup d'entreprises contre l'ennemi commun, ainsi qu'on l'a vu dans le passé », et, « avec ces Valaques, il y a aussi les Bogdans, les Moldaves, qui descendent jusqu'à la Mer Noire, leur pays ayant comme frontière le

¹ Pour l'expédition, d'après plusieurs sources polonaises (Dupont, Zaluski), Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, pp. 237—238.

² Veress, loc. cit., n^{os} 148—149. Une ambassade à Bucarest de Pierre Buday, en novembre; *ibid.*, n^o 150. Mais les rapports secrets continuaient avec Csáky; *ibid.*, n^o 152.

³ Iorga, *Studii și doc.*, XI, p. 150.

Danube et le Dniestr »¹. Mais, jusqu'en automne, rien ne fut fait.

Pendant cet été de l'année 1684, un groupe de boïars appela les Polonais dans le pays. Ils demandaient d'abord qu'on conserve une religion dont ils n'entendaient pas se séparer pour passer au catholicisme polonais, et ensuite la conservation des privilèges « des boïars, des soldats de la Cour, des *hânsari*, des darabants et de tous les propriétaires de terres ». Les serfs qui s'étaient enfuis au-delà des frontières devront être restitués. Et, si les choses marcheraient mal, un abri devra être accordé à ceux qui seraient en danger par la conclusion de la paix².

Les nouvelles de Câmpulung moldave annoncent au mois d'août 1686 l'apparition du roi sur le Pruth: « Le roi de Pologne est venu dans le pays jusqu'à une bourgade qu'on appelle Ștefănești... Mais ils n'ont pas établi un autre prince », dit l'armach Théodore, qui était commandant à cette place d'observation, mais qui, pour le moment, fuyant devant des « brigands », se trouvait à Dorna, où on attendait un nouveau règne d'Étienne Petriceicu, de fait maintenant totalement abandonné pour pourrir dans un coin quelconque de cette Pologne qui n'était plus disposée à l'aider³. A Ștefănești même, nous trouvons le héros polonais, le 9 août⁴. L'armée royale, totalement inapte à une campagne dans des régions désertes, souvent affligées de sécheresse, allait imprudemment vers le Boudchak, renouvelant, aux dépens du prestige de son chef royal, l'expédition bruyante, cruelle, mais sans aucun résultat, de Korecki et des exilés. Le 16 septembre, dans une lettre adressée à un grand dignitaire de Transylvanie, Teleki, le roi reconnaissait sa faute; par-

¹ *Ibid.*, p. 150, note 3. Cf. Zaborovschi, ouvr. cité, p. 58 et suiv. (avec beaucoup de détails menus et de simples racontars).

² Bogdan, *Doc. Pol.*, III, pp. 151—152, n° LXXVIII.

³ Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 1304, n° MMDXC.

⁴ Il n'est pas question de Jassy, malgré l'ancienne équivalence entre « Stepanovetia » et la capitale de la Moldavie. Cf. Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 238 et note 1. Nous avons vu que la lettre de l'armach Théodore fixe la distance entre les deux localités.

tout il n'y avait que le désert brûlé par le soleil : « des cendres et des charbons ». De nulle part ne surgissait un ennemi, tatar ou turc. Les Polonais moururent littéralement de faim dans cette région de steppe enflammée ¹.

Cette invasion en Moldavie n'avait pas été faite sans les négociations que résume, à ce qu'il paraît, le prince Démétrius Cantémir, fils de Constantin, dans la présentation de la vie de son père ². On aurait rappelé au prince de Moldavie sa présence sous les drapeaux polonais, on lui aurait promis que, s'il accueille le roi en ami, s'il réunit ses armées aux armées royales et se dirige contre Constantinople (!), il sera reconnu comme prince héréditaire du pays, mais aussi comme membre du conseil de la Diète du royaume, sa situation restant, sous d'autres rapports, la même ³. Il aurait répondu que, si le roi, a les sentiments qu'on peut attendre des chrétiens, lui, le prince, est néanmoins retenu par les soucis concernant son fils, qui se trouve à la Porte, et les grands préparatifs que font le séraskier et les Tatars, prêts à piller de nouveau, d'une façon sauvage, la Moldavie. Seuls, des succès militaires importants de la part du roi, qui, en première ligne, devrait chasser le Tatars du Boudchak, amèneraient le vieux prince à sacrifier son fils même. Autrement, il se bornera à approvisionner, en secret, le roi, sans se réunir à ses armées ⁴.

Alors, Sobieski, qui n'avait plus sous la main Petriceicu, serait entré en négociations avec Miron Costin, depuis peu revenu dans le pays, où ses fils occupaient des fonctions, une de ses filles ayant été mariée par le prince, et son frère, Velişcu, trouvé dans le pays par le nouveau prince, avait été,

¹ Indication des sources; *ibid.*

² Un rapport cité par M. Zaborovschi montre que le Saint-Siège recommandait de conserver comme membre du royaume, à côté de la Pologne elle-même et de la Lituanie, cette Moldavie, à laquelle on aurait ajouté l'Ukraine.

D'après un rapport dans Iorga, *Studii și doc.*, XI, p. 163, Cantémir aurait été celui qui aurait demandé trois diplômes: pour sa sûreté personnelle, celle du clergé, et celle du pays.

⁴ Démétrius Cantemir, loc. cit., pp. 42—43.

dès le commencement, nommé hatman, dignité qu'il conservera, bien que des mesures de surveillance aient été prises à son égard. On essaya aussi d'une révolte des soldats moldaves. De fait, au printemps de l'année suivante, le roi recevait des lettres chiffrées de la part de ce « Mironaszko », qui demandait qu'on chasse le réfugié Alexandre Davidel, pour les Polonais un Davidenko, qui s'était caché à Câmpulung¹, et que les Polonais, aidés par les Moldaves mêmes, fortifient Suceava, Neamț, Roman, Bacău et Jassy, pour que la Moldavie, arrivant à être conquise, puisse au moins se défendre contre les Turcs². Et cependant, Miron Costin consentit à accepter, de la part du prince, avec la mission de faire disparaître les brigands, la situation de staroste du district de Putna³.

Constantin se retira, avec les boïars et l'armée, dans la Moldavie Inférieure, pour le moment jusqu'au village de Iepureni. Il se garda bien de prendre une décision sans avoir demandé aux boïars s'il faut aller chez les Turcs ou attendre les Polonais. Au nom de tout un parti, Gabriel Costachi, ancien réfugié auprès de Șerban, et Constantin le Pâtre se déclarèrent pour la dernière alternative⁴. Le prince permit à qui-conque le voulait d'aller trouver Sobieski, mais, pour son compte, il crut que seule la fidélité envers les Turcs pouvait empêcher la destruction du pays. Tous le suivirent, sauf quelques petits boïars désireux d'aventure et quelques soldats qui voulaient à tout prix combattre⁵.

Pendant deux semaines, Jean III, le croisé polonais, resta à Jassy, où les « banquets » de ce seigneur habitué à vivre largement sont restés dans le souvenir des habitants. Le fils de Cantémir, Démétrius, a conservé même la chanson par la-

¹ Iorga, *Doc. Trans.*, II, pendant cette année.

² J. Bogdan, *Doc. Pol.*, III, pp. 156—157, n° LXXXI.

³ Nicolas Costin.

⁴ D'après Nicolas Costin, il aurait eu aussi l'idée de se retirer sur Focșani.

⁵ Démétrius Cantémir mêle à ce récit l'incident d'un complot qui, d'après l'instigation de Velișcu Costin, aurait tendu à jeter le prince dans le Pruth, alors qu'il regardait sur la rive ce qui se passe de l'autre côté; loc. cit., p. 45.

quelle le roi se moquait de ce qu'il appelait « la fuite » du prince de Moldavie :

Ô Constantin, tu fuis bien,
 Tu n'as ni maison,
 Tu n'as ni table,
 Tu n'as ni ta femme chérie.

Et le vieillard aurait répondu que, en effet, il n'a plus, depuis longtemps, sa femme, mais il a su être néanmoins un hôte accueillant pour son royal visiteur. Et il ajoutait aussi des conseils qui, malheureusement pour l'armée polonaise, ne furent pas pris en considération.

Au départ, après que Jassy eût brûlé par la négligence des soldats polonais¹, Sobieski prit avec lui le métropolitain Dosithée, qui crut devoir emporter aussi le cercueil en argent contenant les reliques du défenseur de Suceava, St Jean le Nouveau, les transportant à Żolkiew, où il commença une triste vie d'exilé, désirant sans cesse revoir le pays qu'il avait pour toujours perdu².

Le lendemain de ce vrai désastre militaire des chrétiens d'Orient, qui avaient cru pouvoir arriver, avec leurs troupes, jusqu'en Valachie, chez Șerban Cantacuzène, l'aidant à détruire le territoire turc du Danube³, les Impériaux, qui avaient maintenant la plus grande partie de la Hongrie, s'adressaient à Șerban lui-même, flattant ses grandes espérances.

¹ Voy., sur la question, encore discutée, si Jassy a été incendiée par les Polonais ou par ordre de Cantémir, Iorga, dans la *Rev. hist. du S.-E. eur.*, loc. cit. Un rapport de Vienne dit cependant, de la façon la plus claire : « l'insolenza dei soldati accese il fuoco nelli tetti delle chiese greche, nelle quali erano ricovrati gli abitanti et il meglio delli loro haveri, e, perchè si vedeva difficoltà di preservare quella città e castello, si retirò il presidio e monitioni, per essere quel popolo di fede incerta ». Un autre, de Vienne : « ia er (der König)... hette vil mehre von den Seinigen die Statt Jassi einäscheren lassen », Iorga, *Studii și doc.*, XI, pp. 169—170.

² Beaucoup de détails, avec des preuves documentaires, dans Iorga, *ibid.*, p. 161 et suiv. Cf. Chowanec, dans *Închinare lui N. Iorga*, Cluj, 1931.

³ J. C. Filitti, *Din Arhivele Vaticanului*, II, Bucarest 1914, p. 168. Aussi des projets sur la Transylvanie; *ibid.*

Șerban avait continué cependant ses relations avec l'opposition de Transylvanie¹. Il avait réussi cependant, contre la décision transylvaine de ne jamais recourir à une instance étrangère², à imposer, en 1682, au prince faible qu'était Apaffy, comme métropolitain pour les Roumains de Transylvanie, un Grec de Lacédémone, certainement recommandé par le patriarche Dosithée. Ce Joasaph Acace fut élu à Sighișoara par un grand concile de caractère calviniste et, confirmé par la Diète, il dut passer les montagnes pour se faire reconnaître³. Un concile valaque « élut et confirma » le métropolitain de Transylvanie, comme si, en Transylvanie elle-même, rien ne s'était passé⁴. Ce ne fut pas Joasaph lui-même, qui ne pouvait pas avoir de pareils projets culturels roumains, mais le chef des protopopes, qui avait été l'ennemi de Sabbas, Jean de Vinț, l'auteur, en 1687, d'une collection de prêches pour les enterrements, pris certainement dans quelque travail hongrois, et, très fier d'avoir recommencé l'impression, ce représentant de « tous les protopopes et de tout le synode des Roumains de Transylvanie » intitulait, par une inspiration poétique, ou en copiant simplement le titre de l'original: « Cercueil d'or » ce don littéraire fait à Apaffy pour la vingt-troisième année de son règne⁵. Comme forme, c'est un produit purement transylvain, et la même préface demande d'excuser certains termes locaux, « parce que nous, les Roumains, nous ne parlons pas tous de la même façon », sans tirer la même conclusion que Siméon Étienne: que c'est précisément pour cela qu'il faut choisir les termes d'emploi général.

L'impression continua par un opuscule intitulé « Bref sentier vers les bonnes actions », en 1685, dans lequel il n'y

¹ Voy. aussi Étienne Meteș, *Șerban-Vodă Cantacuzino și Biserica românească din Ardeal*, Vălenii-de-Munte, 1915.

² Cipariu, *Acte și fragm.*, pp. 257—263; Mangra, *Sava Brancovici*, p. 93 et suiv.

³ Alexici, dans la *Revista teologică*, X, p. 80; *Rev. Ist.*, II, pp. 80—85; Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, XX, p. 223; *Condica Sfântă*, n° XVII.

⁴ Voy. aussi Iorga, *Ist. Bis.*, I, pp. 374—375.

⁵ Bianu et Hodoș, loc. cit., p. 269 et suiv. L'ouvrage est imprimé dans la partie calviniste de la province, à Sas-Sebeș.

a, naturellement, rien concernant le dogme¹. Cette fois, la dédicace est faite pour Apaffy II, fils du prince, qui célébrera à Blaj son mariage avec une fille de hobereau, et on s'adresse à ce malheureux jeune homme, que personne ne respectait et qui ne devait avoir aucun avenir, comme à « un roi venant d'un roi », à un associé au pouvoir « royal » car, lui, il est, — son père ayant été nommé par les Turcs —, « roi élu ». Au nom d'une Église qui était restée pendant longtemps sans vrai chef, ne représentant qu'une république de protopopes, Jean de Vinț parle de nouveau, « présentant ses vœux à tous les lecteurs qui ont choisi leur part vers Dieu ». C'est, en un peu plus de cent pages, un manuel de bonne conduite dans toutes les circonstances de la vie, d'après un original hongrois.

Le « pape Jean » terminera son travail d'impression, dont, il était, comme nous l'avons vu, si fier par la traduction, du slavon, d'un modeste livre de prières ou « Ciaslovet », publié à Alba-Julia, en 1687, ouvrage étendu, du reste, contenant 208 pages. Cette fois cependant, le protopope des protopopes a un maître, et ce « métropolitain d'Alba-Julia, et de Vad, et du Maramourèche, et de Silvaș », élu en 1687 et consacré dans le pays de Șerban Cantacuzène, porte ce nom de Barlaam, qui rappelle deux chefs de l'Église au Sud des Carpathes, dont nous avons vu les mérites comme lettrés. Animé de bonnes intentions, Jean de Vinț s'adresse alors « aux nombreuses personnes qui viennent sincèrement à l'église pour écouter et prendre une consolation spirituelle, mais, n'ayant pas compris, s'en reviennent chez eux attristés ». Mentionnant aussi Apaffy, il ne manque pas de souligner que la situation du nouveau métropolitain est due « à la volonté et à l'ordre du prince » et « aux conseils de tout le synode »². Dans tout cela, rien ne rappelle les anciens liens avec la Valachie, vers laquelle ne regarda jamais cet orgueilleux prélat séparatiste avec des attitudes franchement révolutionnaires dans le sens calviniste.

¹ *Ibid.*, pp. 275—276, n° 82.

² *Ibid.*, pp. 279—280, n° 84.

Ce qui parut encore à Alba-Julia, pendant que Șerban Cantacuzène se trouvait encore sur le trône de Bucarest, n'est qu'une maigre collection de prières pour le soir et le matin, donnant aussi « la série des chants », travail d'après l'ancienne tradition, paru sous le nom de Barlaam seul, sans mentionner en rien le prince, qui, avant lui, avait décidé tout ce qui regardait l'Église roumaine de Transylvanie ¹.

Pendant tout ce temps, celui qui, de même que jadis Duca, aurait voulu être « roi » dans cette Transylvanie soumise à une pauvre noblesse aussi arrogante que déchuë, comme fortune et comme valeur politique, avait d'autres soucis.

Il avait fallu une décision concernant cette guerre de Hongrie, dans laquelle, alors que les Polonais s'immobilisaient à Kameniec ou allaient mourir de soif dans le Boudchak, les Habsbourg gagnaient les victoires les plus inattendues et les plus ahurissantes, avec des armées difficilement formées, sous le commandement de chefs empruntés d'Allemagne, comme le duc de Bavière et le marquis de Bade, de France, comme le duc de Lorraine, d'Italie, comme un Caprara, un Caraffa, attendant un Eugène de Savoie, venu lui-même de cette Italie, soumise en grande partie aux Autrichiens, tout comme un Veterani et ensuite un Marsigli. La capitale de l'ancienne Hongrie, Bude, était reprise, le 2 septembre 1686, et, en 1687, l'année même où le « pope » de Vinț et le métropolitain Barlaam apposèrent le nom de Apaffy, père et fils, sur les frontispices de leurs publications, les troupes du duc de Lorraine pénétraient en Transylvanie, où on avait déjà obtenu l'acte de cession, le cas de sa mort échéant, de la part d'un prince sans puissance et sans prestige. Michel Apaffy ira donc à Vienne et soumettra à l'empereur, qui avait fait de son fils, à peine âgé de neuf ans, un roi élu de la Hongrie, comme fief à vie, et pour son fils après lui, le pays qu'il détenait de l'élection par les États et surtout de l'appui tout puissant des Turcs, qui, quelques mois auparavant, l'avaient solennellement confirmé, en grande

¹ *Ibid.*, p. 280, n° 85.

pompe, accordant aussi la succession du fils ¹. Revenu de Transylvanie, le duc français, ennemi du roi de France et étroitement lié au principal ennemi de Louis XIV, vengera, en août, la défaite de Mohács sur la place même de la terrible catastrophe. Le nouveau grand vizir Soliman, celui qui avait créé prince de Moldavie Cantémir, dut se retirer rapidement, et les Impériaux prirent Essek, puis, sous le général Dünewald, avec Peterwardein, Valpó et Possega, ce que le chroniqueur valaque appelle « tout le pays slavon », c'est-à-dire l'Esclavonie ².

Șerban continuait à attacher ses regards sur la Moldavie. Il avait combattu son lointain parent constantinopolitain, un ancien ennemi, qu'il avait réussi à détruire, il acceptait chez lui les anciens exilés, des « frères » pour lui, parmi lesquels avait été aussi Constantin Cantémir et, leur prédisant une domination sur leur patrie, il travaillait à la préparer.

Il assista au spectacle de l'installation de son ancien protégé comme prince, et il put observer que le guerrier qu'était resté Cantémir s'entend à couper la route à ces raids qui répandaient leur dévastation à travers le pays. En 1686, celui-ci avait gagné une victoire en toute forme, s'étant réuni avec le séraskier et le khan, à Boian, contre une vraie troupe d'expédition, sous trois généraux polonais. Démétrius Cantémir pourra parler de la victoire de « sept cents » Moldaves sur « sept mille » Polonais ³.

Șerban avait été invité à participer à cette campagne, mais « celui que dégoûtait l'odeur même des Turcs » retarda son arrivée. Il parut assez tard à Jassy, où il fut reçu devant le couvent de Cetățuia par le second fils du nouveau Constantin, ce Démétrius, baptisé par Démètre Cantacuzène, qui devait être l'un des écrivains les plus actifs et les mieux connus de toute l'Europe contemporaine. Ce fils de petit propriétaire, que le Cantacuzène aux velléités impériales trai-

¹ Ceci est assez largement noté par Constantin le Capitaine, pp. 208—209.

² *Ibid.*, pp. 209—210.

³ Voy. Al. Lapedatu, *Jurnalul principelui Iacob Sobieski asupra campaniei polone la 1686*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, XIII.

tait déjà de futur gendre, car les parents s'étaient depuis longtemps entendus sur ce point, put annoncer au prince de Valachie que la victoire a été gagnée dans cette marche de la Bucovine ¹. C'est pourquoi les Valaques n'allèrent pas plus loin, mais, après trois jours, leur camp près du couvent du prince Aaron se leva pour le retour, sans que Șerban eût cru qu'il fallait se présenter devant le généralissime ottoman ².

Du reste, au fond, le vainqueur qu'avait été Cantémir n'était pas plus fidèle. Cantémir avait recommandé aux Polonais de bien défendre leur Kameniec, et, en tout cas, d'attendre les Turcs sur le Dniestr, au lieu de pénétrer dans la Moldavie, où ils n'auraient pas trouvé de provisions, mais des régions qui peuvent être dévastées par les Tatars, en dehors du fait que la puissance turque pouvait être accrue par des troupes venant de Silistrie et d'autres régions au-delà du Danube. Aux Polonais, le jour de la bataille de Boian, il avait donné le conseil de se retirer, mais, ayant été attaqué violemment par les Cosaques, il avait été contraint de livrer la bataille dont il eut tout l'honneur.

La situation difficile de Cantémir, qui avait, à la Porte, comme otage, son fils aîné, Antiochus, dont le nom avait été pris dans la légende d'Alexandre-le-Grand, ne fut cependant pas comprise par les Polonais, qui s'imaginaient pouvoir répéter contre un pareil homme, ancien soldat d'expérience, ce qui avait été accompli par le raid de Bainski contre Duca, lequel vivait en captivité ses derniers jours de vieillard malade et isolé. La tentative d'un nouveau raid, conduit par Zaharowski, le jour de la St-Georges de l'année 1687, ne réussit pas. Le prince crut devoir permettre aux envahisseurs d'entrer à Jassy et de s'adonner à des excès dans les cabarets, pour être ensuite attaqués et détruits ou faits prisonniers, les châtiments les plus cruels ayant atteint seulement les Moldaves trouvés dans leur compagnie ³.

¹ Démétrius Cantémir, ouvr. cité.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

Dans ces circonstances, et avant les derniers grands succès, Șerban avait envoyé à l'empereur le moine italien Del Monte ¹, avec une lettre dans laquelle il offrait de prendre ouvertement le parti des chrétiens (16 avril 1687) ². Il offrait donc son alliance à ceux dont il voyait le progrès continu. Mais la réponse tarda, Léopold envoyant au prince de Valachie, le 1-er septembre, aussitôt après la bataille de Mohács, ce moine français Antide Dunod ³.

Mais, pour comprendre ce qui suivra, il faut poursuivre, dès le début, cette orientation politique.

Il y avait un plan, qui partait d'une conception « dace » de l'Église romaine, qu'on rencontre, dès 1682, chez le cardinal Buonvisi ⁴. Aussitôt après que les Turcs se fussent retirés de Vienne, l'ancien client de Șerban, Csáky, qui avait été envoyé à Varsovie, devait parler aussi au prince de Valachie, l'invitant à aider la cause des chrétiens: on lui répondit que, pour cela, il faudrait un secours de troupes et d'argent ⁵. En 1684, le métropolite Dosithée annonçait que Șerban aurait tué des Turcs qui étaient venus pour le tribut et qu'il est prêt à passer du côté des chrétiens ⁶. On savait qu'il est parent du patriarche œcuménique Denis, et on croyait qu'il aurait préparé, par le moyen de ce prélat, une révolte de toute la chrétienté d'Orient ⁷.

Les Habsbourg avaient pensé que, du moment que l'ancienne Hongrie revivait sous leur domination et que les États

¹ *Mon. Comit. Trans.*, pendant cette année; Iorga, *Cronicile muntene*, pp. 127—129.

² Hurmuzaki, V, n^{os} CXXX—CXXXI.

³ Iorga, *Gen. Cant.*, pp. 214—216. On le retrouve dans Veress, loc. cit., p. 228.

⁴ Voy. Brunner, loc. cit., pp. 277—278 (mission de Csáky aussi en 1684); Zaborovschi, ouvr. cité, p. 17; J. Moga, *Rivalitatea polono-austriacă și orientarea politică a țărilor române la sfârșitul secolului XVII*, Cluj, 1933.

⁵ Zaborovschi, ouvr. cité, p. 44, note 4. Cf. aussi *ibid.*, p. 57 et suiv. Il était question aussi de la restitution de Petriceicu, loc. cit. Relations de Csáky avec ce dernier; *ibid.*, p. 51, note 4.

⁶ Silviu Dragomir, *Contribuții*, loc. cit., p. 1202.

⁷ Zaborovschi, ouvr. cité, p. 58 et note 1.

hongrois les acceptaient, la Valachie devra, purement et simplement, être ajoutée à ce royaume ¹. Quant à la Transylvanie, Csáky se la réservait, les deux Apaffy la détenaient encore, et Tököly espérait la gagner: c'était, dans ces conditions, certainement trop tôt pour manifester de pareilles intentions à l'égard de la province voisine ².

Alors, en février 1685, Vienne envoie dans ces régions ce jésuite français, Antide Dunod ³. Il apportait à Apaffy et à Şerban le projet d'une alliance perpétuelle: comme sujets au même titre du roi de Hongrie, un Habsbourg, ces deux provinces autonomes appartenant à Léopold I-er seront soumises dorénavant au même régime économique et financier, et elles se soutiendront réciproquement sous le rapport militaire; on recommandait aussi l'union des deux dynasties par des liens de famille ⁴. On ne connaît pas la réponse précise, en ce moment même, d'Apaffy, mais, en avril, Dunod connaissait les conditions du prince de Valachie: si les Impériaux prennent Timișoara (Temeschwar), et lui envoient 10.000 hommes, il s'ajoutera à eux avec 50.000 hommes et

¹ *Ibid.*, note 3.

² Voy. les recommandations de Buonvisi concernant ces deux pays; *ibid.*, p. 58. — Par cette croisade, la Transylvanie arriva à être mieux connue en Occident. Dans son exposé de 1689, Vanel décrit la ville de Sibiu (Hermannstadt), avec ses murs et ses fossés, avec ses habitants «généreux et polis aux étrangers», avec ses riches environs et ses salines: «Cette ville est bâtie dans une plaine marécageuse qui n'est commandée d'aucune hauteur. Ses murailles sont fort épaisses et flanquées de gros bastions: ses fosses, qui sont remplies d'eau vive et fort profonde, lui fournissent du poisson suffisamment; les bastions publics et particuliers y sont fort bien entendus. Les habitans ont la plupart l'abord assez facile et sont généreux et civils aux étrangers... La campagne des environs est très fertile, et particulièrement du côté de Silsbourg, village qui est à cinq milles, où il y a des salines qui apportent un grand revenu au prince»; ouvr. cité, IV, pp. 63—64. Dans une étude publiée par les *Mém. de l'Acad. des Sciences morales et politiques*, XXXI, sur le nonce Buonvisi et «la croisade de Bude», il est dit que Buonvisi avait dû refuser à Sobieski la Valachie; p. 264. — Voy. aussi Fraknói, XI. *Incze pápa és Magyarországnak*, Budapest 1886.

³ Duldner, dans l'*Arch. des Vereins für Sieb. Landeskunde*, XXVII, XXX (1896, 1901).

⁴ *Mon. Hung. Hist., Dipl.*, XIV, p. 5 et suiv.

ira tout droit à Constantinople¹. Jusqu'au moment où on pourra atteindre des buts si hauts et si difficiles, Şerban oppose à Apaffy, par ses envoyés Barbu Miclescu et Vintilă Corbeanu, le traité, déjà mentionné, qui sera, de fait, conclu le 1-er juin².

Devant la preuve, déjà faite, que les Impériaux et les Polonais ne peuvent plus avancer, étant donnée la capacité de résistance des Turcs, le prince de Valachie se décida à rompre ses relations avec Csáky. Il demande, au besoin, un abri en Transylvanie. Les deux voisins chercheront à se défendre solidairement, aussi bien contre les projets des Turcs que contre ceux des chrétiens. Comme, à ce moment même, Şerban avait concouru à l'établissement de Cantémir en Moldavie, il pouvait s'appuyer aussi sur ce nouveau voisin.

La victoire des Impériaux à Essek et la prise de Gran devaient changer rapidement ces rapports. Apaffy, sur l'initiative de la Diète de Transylvanie, conclut avec les Impériaux, par Dunod, le 27 novembre, à Ibaşfalău, une convention, par laquelle il promettait de l'argent et des provisions³. Il espérait pouvoir conserver une Transylvanie de vassalité et la transmettre à son fils⁴.

En 1686, l'année de la campagne malheureuse de Sobieski en Moldavie⁵, les Autrichiens envoient Csáky, à travers la Pologne⁶, chez Şerban, pour lui proposer une convention, dans laquelle il serait considéré comme un véritable allié, et pas comme un sujet⁷. Cette fois, l'émissaire hongrois de

¹ *Ibid.*, XVIII, pp. 331—332. Cf. Brunner, loc. cit., pp. 280—281, et les Mémoires du général Antonio Caraffa, dans sa biographie par G. B. Vico, *Opere*, éd. Giuseppe Ferrari, Naples 1859, vol. IV, Appendice, et Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, XIX, 24.

² Engel, *Gesch. der Wallachey*. Cf. Brunner, loc. cit., p. 282.

³ *Mon. Hung. Hist.*, XIV, p. 313.

⁴ Cf., d'après Gooss, dans *Oesterreichs Staatsverträge*, Zaborovschi, ouvr. cité, p. 77. Cf. Vico, et Iorga, loc. cit.

⁵ Une lettre de Constantin Brâncoveanu sur ce sujet; Veress, loc. cit., n° 157.

⁶ Une lettre adressée par lui à Şerban, *ibid.*, n° 151 (29 novembre 1685).

⁷ D'après Fraknói, *Relationes Buonvisi*, dans *Mon. Vaticana Hungariae*, 2-ème série, II, 1886, Zaborovschi, ouvr. cité, pp. 80—81, 92—93. Cf. Brunner, loc. cit., pp. 283—285.

l'empereur ne fut pas reçu personnellement par le prince de Valachie ¹. Il revint avec d'autres propositions ², peu avant le traité secret du 28 juin conclu par Apaffy lui-même avec l'empereur, qui obtenait le droit d'occuper seulement sous le rapport militaire la Transylvanie. Le prince hongrois avait vainement rappelé à son voisin les obligations contenues dans le traité de Făgăraş ³. On soupçonnait Şerban d'avoir abandonné la candidature de Tököly pour imiter Michel-le-Brave en prenant pour lui-même la Transylvanie ⁴.

Quand, à la fin de cette année, Bude fut prise et le général Veterani parut au-delà de la Tisa, à Szeged, et les chrétiens des Balcans commencèrent à se mouvoir, quand Caraffa demanda qu'on attaque la forteresse de Orade ⁵ (Gross-Wardein), qui serait facilement prise, ouvrant le chemin de la Transylvanie, alors que d'autres préféraient cette attaque contre Timişoara, admise par le général napolitain, pour lequel Şerban n'était que le chef peu sûr et méprisé d'un pays dévasté et exposé aux Tatars, n'ayant ni forteresse, ni autre armée que 6.000 hommes, capables d'être employés seulement comme une cavalerie légère ⁶, on crut que les discussions avec Şerban, qui avait fait saluer Caraffa à son entrée en Transylvanie, comme commandant suprême pour cette province et pour la Hongrie, doivent être reprises pour arriver à des précisions.

Il semblerait que l'initiative était partie du prince de Valachie, qui aurait assuré l'empereur de ses bonnes intentions,

¹ *Ibid.*, p. 81.

² Zaborovschi, ouvr. cité., p. 82.

³ *Ibid.*, ouvr. cité, note 6. Cf. Vico, loc. cit. (résumé dans Iorga, *Mém. Ac. Roum.*, 1937). Là aussi, des détails sur l'établissement des Impériaux en Transylvanie.

⁴ Veress, loc. cit., n° 155. Les rapports avec le chancelier Michel Teleki, *ibid.*, n° 158. Cf. la lettre de Brâncoveanu; *ibid.*, nos 160, 164. Du même, avec Constantin et Michel Cantacuzène; *ibid.*, nos 161, 165. Cf. aussi n° 163 (il désire une réconciliation entre les deux pays). Sur les rapports de Şerban avec le Vizir, *ibid.*, n° 159. Il l'assure n'avoir pas de rapports avec les Impériaux; *ibid.*, n° 162.

⁵ Hurmuzaki, V, p. 139, n° CXXX. On demandait des garanties aux instructions qui paraissent avoir été rédigées par le stolnic Constantin Cancuzène.

⁶ Vico, ouvr. cité.

par une lettre du 16 avril 1687, mais les instructions de l'ambassadeur qu'il envoie expliquent qu'il est question seulement d'une réponse aux propositions faites par Vienne, qui donnait des assurances de « protection, garantie et de secours », et il aurait présenté l'excuse que l'existence en chemin des forteresses turques empêche le concours promis. Şerban peut déclarer, de son côté, lui aussi, que, pour qu'il puisse se déclarer ouvertement et fournir une collaboration militaire, il faut faire prendre Timișoara et même Belgrade, et aussi Orșova, par les troupes impériales. Aussi que la Transylvanie soit assurée, pour pouvoir lui servir comme place de retraite, car tout son pays est ouvert aux Turcs et aux Tatars, — il le reconnaît donc lui-même, — la Moldavie est à bout de forces, après tant de dévastations¹, et, quant à ce que le Transylvain souhaite à Şerban, — que Dieu l'aide autant ! Quant aux Balcaniques, auxquels, de même qu'au patriarche œcuménique, Şerban avait été présenté comme un simple général impérial d'offensive par delà le Danube², il déclare n'avoir eu encore, par crainte des Turcs, aucun rapport avec eux, mais il est certain qu'ils peuvent se révolter. A ces déclarations prudentes était ajouté cependant l'espoir que les Turcs, auxquels manque l'argent et des armées d'élite, pourront être chassés d'Europe³.

Nous avons vu que seulement en automne l'empereur répondit, par le moyen de Dunod, aux offres de Şerban, le dirigeant vers le duc de Lorraine, qui était destiné à terminer le plus vite possible les formalités pour la prise de possession de la Transylvanie⁴. En même temps, on donnait au prince de Valachie les pleins pouvoirs pour traiter avec les chrétiens

¹ Voy. Veress, loc. cit., n° 156. Cf. *ibid.*, n° 153. Une lettre du prince Cantémir, 25 mars 1686; *ibid.*, n° 152.

² Radonić, Прилози, dans le « Sbornik » de Novi-Sad, I, 1909, pp. 37—38.

³ En même temps il assurait Apaffy de ses meilleurs sentiments; Veress, loc. cit., n° 170 (30 juin 1687). Pârva Cantacuzène était envoyé en mission; *ibid.*, n° 171. Une lettre de Şerban à Apaffy, de son camp à Copăceni, près de Bucarest, 16 septembre 1687; *ibid.*, n° 177.

⁴ Vico, loc. cit.; *Gen. Cant.*, pp. 214—216.

d'Orient ¹. Vers la fin de l'année 1687, le 4 décembre, l'évêque de Nicopolis, Antoine Stephani, se rend à Vienne avec des instructions plus précises ². Il était accompagné par quelques boïars ³.

Les négociations suivirent, et ainsi, en février 1688, on arrivait à cet établissement des conditions que désirait, depuis longtemps, le prince de Valachie.

Mais, pendant les derniers temps, Şerban avait fait aussi des sondages à Moscou ⁴, cherchant à s'intégrer, d'une certaine façon, dans la ligue chrétienne. De nouveau, un moine de l'Athos, Ésaïe, du couvent de St-Paul, moine que Démétrius Cantémir ⁵ présente comme étant le propre oncle du séraskier turc, Soliman Aïnedchi, ayant aussi des relations avec le Siège serbe de Peć, fut chargé de la négociation ⁶. Şerban montrait que « la Sainte Église d'Orient vacille » dans ces régions qui doivent être secourues. Il demandait donc, comme de coutume, des armées qui, allant dans le Boudchak pour en chasser les Tatars, formeraient la première condition pour que les princes puissent se mouvoir et travailler à côté des autres chrétiens. Des vaisseaux moscovites devraient apparaître sur le Danube. Dans ces conditions, on pourrait faire prendre les armes aux chrétiens d'au-delà du Danube, au nombre de 300.000 (!), qui ne veulent pas aider les Impériaux autrichiens à cause de leur religion différente ⁷, et

¹ *Ibid.*, pp. 216—218. Cf. Zaborovschi, ouvr. cité, p. 109 et suiv. Autres informations, riches, aussi d'après l'inédit, dans Brunner, loc. cit., pp. 288—90.

² Hurmuzaki, V, pp. 142—143, n° cxxxiv. Cf. aussi Vico, loc. cit. Voy. Brunner, loc. cit., p. 290.

³ Zaborovschi, ouvr. cité, pp. 115—116. Aussi une lettre d'informations de la part du stolnic Constantin; *ibid.*, p. 123, note 1.

⁴ Voy. aussi Silviu Dragomir, loc. cit., p. 1118 et suiv. Cf. Brunner, loc. cit., pp. 291—293.

⁵ Ouvr. cité, pp. 49—50.

⁶ De leur côté, les tzars envoient le boïar Tomine; Silviu Dragomir, loc. cit., p. 1124.

⁷ Cependant, ceux de Belgrade demandaient aux Allemands d'être déli-
vrés; Vico, loc. cit.

lui-même, Şerban, préférerait les rapports avec un empereur orthodoxe.

De la part des tzars Jean et Pierre, il y eut seulement la promesse que seront attaqués les *autres* Tatars, ceux de Crimée. Mais, par différence avec la politique de leur père, Alexis, qui admettait que les princes roumains conservent leurs rapports avec la Pologne, on demandait maintenant à Şerban de ne se lier à aucune autre Puissance chrétienne.

Il n'est plus question, du reste, d'une vassalité qui n'avait pas même été offerte. Au lieu d'accorder à Şerban un secours par charité chrétienne, on lui demande, le considérant comme « voévode et gospodar » de son pays, d'avancer lui aussi avec son armée vers le Dniepr. Puis, avec des troupes unies, on irait contre les Tatars dans la région de Cetatea-Albă¹. Naturellement, il n'avait pas été question, dans ces négociations, ainsi que l'assure plus tard ce savant ancien prince de Moldavie, Démétrius Cantémir, d'établir Şerban comme empereur dans cette ville de Constantinople, la Tzarigrade que les Moscovites revendiquaient pour eux-mêmes².

Une tentative fut faite aussi auprès du vieux Constantin Cantémir, mais il présenta les arguments, bien connus, qui l'empêchaient de prendre une pareille décision, lourde de conséquences³. Bientôt, l'influence des Rosetti, anciens ennemis du Cantacuzène à la Cour de Moldavie, transforma les bonnes relations de jadis en une inimitié ouverte. Şerban demanda qu'on lui livre un des membres de cette famille, Georges, comme étant son débiteur, mais ce puissant boïar put se sauver à Constantinople⁴. Les amis turcs de Cantémir lui avaient promis la Valachie s'il arriverait à se saisir de son voisin.

¹ La réponse, qui arriva seulement après la mort de Şerban, le 28 décembre 1688, d'après *Polné sobranii zakonov*, dans Mitilineu, ouvr. cité, p. 71; D. A. et D. C. Sturdza, ouvr. cité, pp. 12—14, n° 6.

² Loc. cit. Cf. aussi Del Chiaro, éd. citée. Cf. C. Giurescu et Dobrescu, *Documente și regeste privitoare la Constantin Brâncoveanu*, 1907, p. 14, n° 32; p. 19, n° 40.

³ Démétrius Cantémir, loc. cit., pp. 50—51.

⁴ *Ibid.*; aussi Nicolas Costin.

CHAPITRE II

LE LIVRE ROUMAIN POUR TOUS LES ROUMAINS ET LES OUVRAGES HISTORIQUES

Mais bientôt se terminera, comme on le verra, pendant cet automne de 1688, par un coup du sort que certainement personne n'avait aidé, un règne si ambitieux et plein de bruit : celui de Șerban, au moment même où, pour la première fois, les Impériaux, qui depuis longtemps étaient maîtres de Belgrade, entraient en Valachie, sous le commandement d'un général italien, Veterani, venu de Urbino, la patrie de Raphaël. Alors, un groupe de lettrés était sur le point de finir le grand monument de la littérature roumaine, cette Bible complète qui parut seulement sous le règne du nouveau prince, Constantin Brâncoveanu, mais qui conserve, avec raison, le nom de « Bible du prince Șerban », bien qu'on eût voulu flatter son successeur en ajoutant que le travail a été fait « d'après son initiative », expliquant, en même temps, sans rime ni raison, quelle était la légitimation de ce nouveau règne : « neveu par sa sœur de Sa Majesté (Șerban) et, après la mort du prince susdit, Dieu tout-puissant, par l'élection de toute la Valachie, l'avait couronné avec le règne et la domination de tout le pays de Hongro-Valachie » (du reste, les vers pour le blason du pays, rédigés par le logothète Radu Greceanu, conservent le nom de Șerban lui-même ¹).

La vraie importance de cette publication pourra être fixée seulement après avoir fait une comparaison attentive entre sa forme et celle du travail, probablement complet, qu'avait ter-

¹ Son blason est conservé, du reste ; Bianu et Hodoș, loc. cit., p. 282.

miné Nicolas Milescu et dont un exemplaire, naturellement manuscrit, a été présenté, il y a une quarantaine d'années, par un marchand de livres grecs au bibliothécaire de l'Académie Roumaine, sans qu'on se soit entendu sur le prix. Et, à côté de cette comparaison, on devra en faire d'autres, avec tout le reste de la tradition manuscrite, autant qu'on peut la connaître. Ce serait une œuvre, de simple patience, qui a certainement trop tardé.

La préface contient seulement les explications que, dans leur orgueil et leur exclusivisme, avaient cru nécessaires les personnes chargées de la correction du texte, car nous croyons qu'il peut être question d'une correction beaucoup plus que d'une vraie nouvelle version, bien que le titre de cette « Bible, c'est-à-dire Écriture divine », prétende que l'ouvrage a été « traduit du grec, pour donner un texte roumain compréhensible ».

Mais, le nom de Șerban étant présenté en première ligne, le véritable auteur doit avoir été, cette fois aussi, celui qui a été le principal directeur, pour ainsi dire, de cette grande entreprise, le stolnic Constantin Cantacuzène. En effet, on sent son style sûr, aux larges périodes, dans lequel se présentent ces belles pages où on trouve aussi quelques italianismes qu'on pourrait relever, entre autres la confusion entre le « charbon » et cette pierre miraculeuse du moyen-âge qu'est le carboncle. Une fois, il laisse échapper cette forme : « la langue roumaine » (avec un o). La « philosophie céleste », dont il parle, montre un rapport avec les études philosophiques faites par le stolnic à Padoue, et ce serait lui qui aurait fait appel au témoignage des « philosophes des Hellènes ».

Comme principal vérificateur des textes grecs est présenté un prélat mort depuis peu, Germanos de Nisse, évêque *in partibus infidelium*, qui avait sa résidence à Bucarest, avec beaucoup d'autres Grecs se trouvant dans sa situation. Le stolnic et le jeune Radu Greceanu, alors simple second logothète, descendant peut-être par sa mère ou son aïeule de Michel-le-Brave, doivent être compris, de même que certains prélats, dans cette modeste formule : « Nos indigènes, non

seulement cultivés en ce qui concerne notre propre langue, mais ayant aussi des connaissances de langue hellénique ». La charge la plus lourde a dû peser sur le logothète Radu et sur un autre collaborateur principal, le frère de Radu, qui, par la parenté qu'il y avait entre sa famille et celle de Șerban Cantacuzène, portait ce nom de Șerban, et était, lui aussi, deuxième logothète. Ils tiennent à affirmer leur rôle dans une note finale: « Par le labeur et sous la direction de ceux qui se sont trouvés comme didascales et, pour mieux expliquer le texte en roumain, les modestes et humbles serviteurs de Sa Majesté, Șerban, ancien second logothète, et son frère, le logothète Radu »¹.

On déclare avoir employé aussi « d'autres textes anciens », sans vouloir préciser: on les a comparés au texte grec des Septantes. Il a fallu lutter contre « les limites étroites de la langue roumaine ». Pour que l'authenticité de la traduction soit parfaite, avait été demandée la permission de la Grande Église de Constantinople.

La seconde préface, adressée à Șerban, est celle du patriarche Dosithée de Jérusalem, avec lequel, de même qu'avec son neveu et successeur, Chrysanthe Notaras, le prince avait conservé les rapports les plus étroits. Ici, idée et forme sont totalement différentes. Le grand prélat grec attire, du côté de ses Grecs à lui, le prince qui avait l'habitude de justifier sa situation, dans son titre solennel, par la descente, du côté maternel, de la dynastie des Bășarabă. Dosithée présente l'histoire, bien fondée, de la famille des Cantacuzène, sans oublier les mérites littéraires de l'empereur Jean. Un Démètre Cantacuzène est découvert, qui, en 1453, aurait empiété par son influence auprès de Mohammed II la destruction des églises. Le prélat grec n'oublie pas « la bonté » de Constantin le postelnic, sans faire cependant aucune allusion à son martyre. A côté, il a bien fallu parler de cette

¹ Loc. cit., p. 291. Pour l'impression, on avait gagné l'ancien typographe de l'atelier grec de Cetățuia, Métrophane, qui signe cette fois: « évêque de Huși », et il aura été, en ce moment, en tant que disciple et complice politique du métropolite Dosithée, lui aussi un exilé; *ibid.*

lignée des Băsărabă pour laquelle est employé aussi le chroniqueur byzantin Chalkokondylas, bien que, ici, on pourrait soupçonner des conversations avec le stolnic, qui préparait continuellement le travail d'histoire de sa race dont il sera question plus tard, avec tout ce que mérite une pareille entreprise, et il y a aussi une discussion historique sur les princes roumains, qui certainement ne pouvait pas trop intéresser un prélat étranger.

Il faut souligner aussi, et avec force, la tentative ingénieuse de découvrir ces Roumains sur les bords de la Mer Noire, auxquels Jean Chrystostôme, comme patriarche de Constantinople exilé, aurait parlé, à cette époque de son exil: « St Jean Chrysostôme a gagné au christianisme les Roumains, nommés aussi habitants du Dniestr par les annales ecclésiastiques, faisant apprendre par certains d'entre eux les lettres helléniques, pour que, à leur tour, ils les fassent passer aux autres »¹. A côté, on n'oublie pas, pour un travail de christianisation semblable, non plus le vieil Ulfila, dont l'époque est fixée, comme il le fallait bien, à l'époque de Valentinien². Il est intéressant aussi d'observer que Constantin Șerban, qui était peut-être à ce moment encore vivant, et alors lui serait revenu le trône de ce Neagoe qui échappe à l'attention de l'auteur de la préface, est mentionné lui aussi. Présenter Șerban Cantacuzène comme « le destructeur de ces tyrans de la patrie », louer son rôle politique, dirigé contre les Grecs, n'est pas sans doute ce qui pouvait correspondre le mieux à la situation d'un Grec et d'un grécisant, fondateur, par jalousie contre l'imprimerie roumaine de Moldavie, de son propre établissement hellénique. Ne seront pas oubliés, aussi dans cette préface, dont nous cherchons à montrer le véritable auteur, ces liens avec l'Église de Constantinople, qui, cependant, à un moment donné, avait lancé l'excommunication contre ce puissant protecteur.

¹ Loc. cit., p. 290.

² *Ibid.* Suit une citation de Strabon, où, à l'impression, au lieu des « Roumains », on a laissé se glisser le nom des Roumains.

Une autre question est traitée aussi, dans une autre partie de cette lettre, si riche et intéressante, signée par Dosithée. On apprend par là que l'impression du Nouveau Testament par Șerban n'a pas été seulement une œuvre littéraire, mais que le prince avait imposé aux prêtres de l'employer dans les églises: « Le Nouveau Testament, dont les exemplaires étaient rares, a été préparé pour être plus facilement lu, d'après l'ancien texte, trouvé avec difficulté, pour être lu par les prêtres du pays, selon la forme du typique hellénique ». Et de même pour l'Ancien Testament: « Le faisant traduire en roumain, il a permis qu'il soit lu »¹, — bien qu'on ne trouve pas aussi cette publication. Et l'explication suivante est contre les traditions les plus anciennes de l'orthodoxie byzantine: « Du moment que, d'après les lois politiques, l'homme grec ne peut pas ignorer les lois des Grecs, d'autant plus les chrétiens roumains doivent-ils connaître les lois divines, qui sont la Sainte-Écriture... Lorsque Dieu leur parlait d'une voix étrangère, ils n'écoutaient pas, mais, maintenant, les Saintes Écritures, par les efforts de Ta Majesté, sont lues et communiquées aux grands et aux petits ».

Enfin, est-ce l'esprit du patriarche de Jérusalem qu'on découvre lorsque le plus grand éloge pour Șerban est celui d'avoir donné l'Écriture à tous les Roumains: « les nations indigènes de cette Église » étant « les Roumains, les Moldaves et les Hongro-Vlaques », sous ce dernier nom, dans un sens qui n'est pas celui habituel, étant compris les Transylvains. Parler aussi de « la langue indigène » ne convient pas à des lèvres aussi étrangères que celles de Dosithée. Il faut donc, au bout de toutes ces observations, croyons-nous, admettre une collaboration de Constantin Cantacuzène avec celui qui, signant « Dositheu », en roumain, tenait à se séparer du Moldave, dont le nom, dans cette langue, était « Dosoftei ». Une traduction et transformation de la lettre du patriarche par le savant boïar qu'était Constantin le stolnic, ancien voyageur dans le monde étranger de la Renaissance occidentale, est d'autant plus admissible qu'il avait lui-même

¹ *Ibid.*, p. 289.

traduit du grec le testament d'un ami d'enfance, Dona Pépano ¹.

Vers le même moment historique il faut fixer les travaux principaux de Miron Costin. Deux en polonais: l'un en prose, adressé au grand comis de la couronne, l'autre, en vers, à Jean III Sobieski lui-même, et, peu auparavant, l'opuscule roumain sur la fondation de la nation roumaine.

Tout cela venait, surtout après le voyage en Transylvanie, de la connaissance du livre, d'un contenu très restreint, mais riche, de ce Saxon, Toppeltinus de Mediaş, qui montre tant de compréhension pour la race, la langue et les origines des Roumains ², et le désir de repousser l'idée, qui se trouve dans les annexes de la chronique d'Ureche, que les Roumains proviennent des brigands de Rome, qui auraient été si loin expulsés (peut-être est-ce un vague souvenir de l'exil d'Ovide), idée qui se rencontre dès l'époque où, sous Basile, le voyageur Borchgrave traversait la Moldavie ³.

Les deux premiers ouvrages, rédigés pendant l'exil de Miron, car le poème a la date de Daszow, 1683 et le récit polonais en prose peut être fixé entre 1676 et 1683 ⁴, ont un but nettement politique: ce sont des mémoires adressés aux chefs de la Pologne, de fait au roi lui-même, pour l'éclairer en vue de la réunion, désirée par Miron Costin, de son pays, en tant qu'organisme autonome, au royaume voisin. Donc, ces travaux doivent être mis à côté de ceux qui seront ré-

¹ Voy. le chapitre qui s'y rapporte dans *Operele lui Constantin Stolnicul Cantacuzino*.

² P. 70 et suiv. — Pour un traité de rhétorique dédié par Miron Costin à Antoine Rosetti (1676), voy. Théodore Holban, dans la *Rev. Ist.*, 1935, pp. 213—216. Tout dernièrement, on a trouvé que le livre de Miron Costin sur la Transylvanie n'est qu'une traduction d'un ouvrage latin dû à l'écrivain saxon (P. P. Panaitescu, dans les *Mémoires de l'Académie Roumaine*).

³ Voy. Babinger, dans les mêmes *Mém. Ac. Roum.*, 1936, p. 160.

⁴ P. P. Panaitescu, *Influența polonă în opera lui Grigore Ureche și Miron Costin*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 1925, p. 247. Discussions avec M. M. Minea et Băjenaru, dans la *Rev. Ist.*, XII, 1920, pp. 9—12; XIII, pp. 55—61. Cf. Sévère Zotta, *ibid.*, pp. 260.

digés, plus tard, pour les Russes, en vue d'une conjonction pareille, au commencement du XVIII^e-ième siècle, par Démétrius Cantémir et, pendant la seconde moitié du siècle, par un autre Cantacuzène, Michel ¹.

Dans l'opuscule polonais en prose, rédigé au moment où Miron Costin pouvait espérer que les pays roumains ne reviendront jamais sous les Turcs ², est marquée l'absence regrettable d'un travail pareil, avec la seule mention d'Ureche, non sans montrer ce qu'il avait emprunté à Bielski, et, comme base de la compilation, paraît Dion, Vie de Trajan, à tel endroit, et « Dion et les historiens grecs », connus seulement par le Byzantin Xiphilin, leur compilateur, ou, indirectement, par l'opuscule latin de ce Saxon de Mediaș que Miron a traduit lui-même ³.

La valeur historique de ce travail de Miron est sans doute faible. Par confusion avec le double sens du terme de « Scythe » chez les écrivains de la Renaissance, les Daces deviennent des Tatars, et même originaires de la « Grande Tatarie ». La colonisation romaine est présentée cependant d'une façon exacte, et le boïar moldave se rappelle avoir vu le pont du conquérant romain « dans le district de Jiu », — de fait dans celui de Mehedinți —, ce qui renvoie au voyage armé qu'avait fait Miron sous le prince Eustrate, en 1662. Il cherche dans des *domini* établis par Trajan l'origine des *domni* roumains. Il appuie sur la conservation du nom des Roumains chez tous les descendants de la colonisation ancestrale, tout en employant la forme « Rumâni ». C'est par ses mêmes excursions militaires que l'auteur connaît aussi l'élément roumain du Maramourèche et celui du pays de l'Olt, de sorte que, chez lui, le sentiment d'unité roumaine

¹ La préface de l'ouvrage polonais en prose dit : « Je considère comme un bonheur particulier pour moi qu'une partie de ma chronique sur le pays de Moldavie, avant d'être publiée (*nim iescize na swiat*) en Moldavie », — il était donc question d'une impression ? —, « arrivera entre les mains d'un si grand personnage », etc. ; J. Bogdan, *Cron. inédite*, pp. 153 et 178. Cf. aussi : « Soit que la nation moldave lise d'abord ma chronique ».

² Éd. cit., p. 187.

³ Voy. P. P. Panaitescu, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 1935.

dérive de l'expérience, et non de la lecture, comme ce sera le cas pour le stolnic Constantin Cantacuzène. Connaissant l'expédition de Trajan, il s'imagine que l'empereur a pris la route du Don, à travers l'Asie des Tatars, et ce territoire lui aussi aurait été soumis à Rome.

De même que, dit-il, des monticules artificiels montrent le passage des Sultans, de même un « fossé » romain, le *troian*, représente la ligne de cette expédition et, ayant définie le *vallum* en Moldavie, Miron note aussi ce qui y correspond chez les Valaques. A côté, l'auteur cherche l'origine des forteresses de Moldavie, regrettant le manque d'informations dans Ureche.

En ce qui concerne ce qui est pour lui « la seconde fondation » du pays, l'attribut princier de duc pour le pays de Făgăraș devient, pour lui, non pas un titre, mais une mystérieuse localité, et le problème de la fondation des États roumains se présente par une première retraite en Transylvanie; dans ce but, Miron désigne pour les futurs Moldaves, comme centres d'où il pourront essaimer, les régions de Gurghiu et de Ciuc, dans le pays des Szekler, certains éléments étant passés aussi par la Dobrogea, — et, pour expliquer tout cela, il recourt à l'invasion d'Attila. Six années de « pays désert » amènent aussi la « corruption de la langue », c'est-à-dire du latin des premiers ancêtres.

Miron poursuit par l'histoire du roi hongrois Ladislas, qui serait descendu jusqu'à la rivière moldave du Séreth, dont le nom, tiré du hongrois, viendrait de la satisfaction qu'aurait produite aux conquérants la vue de cette large rivière, les ennemis étant les Tatars. L'observation ne manque pas que les noms des rivières sont, ainsi, généralement récents. Comme, en ce moment, sont fondés des pays qui dureront, un paragraphe s'occupe de leurs noms.

La légende de Dragoș, premier fondateur de la Moldavie, est entièrement admise, et, comme preuve de l'existence du bison qui figure dans les armes moldaves, la naïveté de Miron présente le village de Boureni (*bour* = bison). Mais l'auteur connaît aussi le bison qui se trouve dans le blason de la ville maramorésienne de Sighet et, à côté du nom de la Moldavie, il

place celui, allemand, de Moldau pour la rivière que les Tchèques appellent Vltava. Avec intelligence, le nom des « champs de Dragoș », alors que de fait il est question d'un seul « champ », est employé pour terminer ce chapitre.

Dans ces explications qui tâtonnent, l'histoire des Valaques est si peu connue que Miron place Radu Șerban, vainqueur non seulement sur les Turcs, mais aussi sur le khan, à côté d'Étienne-le-Grand, dont les victoires sur les Polonais aussi sont accompagnées, par politesse pour les personnes auxquelles est adressé l'opuscule, de cette explication : « à la moldave », c'est-à-dire par les méthodes, plutôt simples, des Moldaves. N'est même pas oubliée l'existence en Pologne du vieux Constantin Șerban. Pour expliquer le corbeau qui figure dans les armes valaques, on présente la légende de la bague chez les Corvins (le roi-empereur Sigismond, qui, ayant eu un fils d'une femme quelconque, donne comme signe de reconnaissance éventuelle une bague, comme dans la légende indienne de Sakountala). On trouve, du reste, cette même légende dans une tentative d'écrire l'histoire de la Valachie au XVIII^e-ième siècle ¹. Sont mentionnés aussi les Polonais restés dans le pays dès l'époque de Siméon Movilă et de Matthieu Bășărabă, et, pour s'expliquer le teint, plus foncé, des Valaques, à l'égard des Moldaves, la simplicité d'esprit de Miron Costin recourt à Negru-Vodă, au « prince noir » de leur légende, tout en rejetant, par sentiment fraternel, une autre explication, par les nourrices tziganes qu'on y emploierait.

L'histoire de Moldavie est reprise, pour mentionner, avec orgueil, les aspirations des princes du pays sur « le Maramourèche, le Ciuc et le Gurghiu », c'est-à-dire une bonne moitié du pays des Szekler, et la domination de Pierre Rareș dans cette région du Ciuc. Il y a aussi une note sur les rapports

¹ Iorga, *Studii și doc.*, III, p. 55. Dans cet opuscule, est cité « un Miron, grand logothète de ce pays ». L'opuscule a été écrit après le règne de Constantin Mavrocordato, peut-être même sous son règne. Mais il est question des marchandises qui viennent de Leipzig et de Graz, ce qui renverrait à seconde moitié du siècle.

des Églises avec Ochrida et, à partir de Radu Mihnea, selon son opinion, avec Byzance.

Tenant compte du but poursuivi, Miron insiste sur l'ancienne domination moldave dans le Boudchak et sur les efforts, qui étaient récents, pour reprendre cette région. L'exposé géographique, qui comprend en marge aussi la Valachie, s'étend sur aussi les rivières et les villes, et c'est, de fait, la première géographie roumaine.

Le poème polonais, la seconde œuvre, a été loué pour le pureté d'un style que Miron Costin, qui signe « grand logothète du pays de Moldavie », juge cependant être inférieur, parce qu'il y a du temps qu'il n'a plus vécu en Pologne.

Le problème de l'élément ruthène au Nord du pays, strictement limité, trouve une solution poétique par la légende de ce gardien de ruches, Yatzko, qui, avec des Russes venant de Sniatyn, en Pocutie, aurait fondé le village de Ițcani, puis la ville de Suceava; pour expliquer le nom de cette ancienne capitale, Miron recourt à un établissement de Hongrois, de sorte que, à l'origine, il y aurait eu le terme hongrois pour « corroyeur », *szócs*. Des origines slaves sont découvertes pour les rivières de Moldova et Bistrița, mentionnant, ici encore, les « champs de Dragoș », reliés maintenant, à la notion de Câmpulung; il les place à l'origine même du pays politique. Une chronologie est essayée même pour la fondation des deux pays roumains. De l'histoire plus récente se détache la figure d'Alexandre-le-Bon, qualifié de « majestueux comme un roi ». Pour ce qui suit, Miron renvoie aux historiens de Pologne, car la fatigue de l'exilé empêche le désir du poète de chanter cette histoire, et la première pensée de l'écrivain ne pouvait pas s'arrêter là, bien qu'il eût déclaré vouloir présenter seulement un livre des débuts de la Moldavie.

Au point de vue littéraire, le travail est remarquable par le caractère frais des souvenirs classiques, par la beauté virgilienne des comparaisons. Les descriptions du pays, faites avec amour, sont tout aussi vivantes que la présentation des actions militaires. Nous avons déjà parlé de l'histoire des

ruches du vieillard Yatzko, et on trouve aussi la légende de cet amour entre la belle fille de campagne et « ce prince de Transylvanie » dont serait né Negru, le fondateur de la Valachie. On reconnaît aux Saxons, avec la mention de leurs cabarets, la création des villes de Moldavie. Dans des paroles pleines de fierté, est glorifiée la richesse de la terre roumaine.

Ce boïar a du sentiment et ressent de l'orgueil pour les paysans. Au moins ceux du Pays Inférieur sont restés libres, étant archers et cavaliers, propriétaires de terres et possédant même des Tziganes.

Comme nous l'avons déjà dit, ce livre a aussi un but politique. Parler, sur la base des documents, d'une Cetatea-Albă appartenant aux Moldaves, de même que tous ces *Campi bialogrodenses*, signifie inciter Sobieski à la conquête du Boudchak, et Miron Costin se demande quel est celui qui pourra faire revivre cette époque héroïque. Il déplore la perte de cette région et craint que Galatz et Hotin, où se sont glissés déjà des douaniers turcs, puissent avoir le même sort.

Le travail mérite toute l'attention. L'horizon est plus large : on y fait même de la philologie, grecque et slavonne, et on discute le changement des noms romains en noms slavons¹. Une formule d'ancienne langue est cherchée dans l'épisode de Yatzko, trouvant cette expression : « bun om ». Est indiquée l'existence, dans les couvents, des annales en slavons, que Miron connaissait donc, comme les avait connues et employées Ureche ; il cite des documents internes, auxquels avait recouru aussi le métropolitain Dosithée. Est accordée de l'importance à la tradition orale. Chronologiquement, Eustrate est placé avant Ureche, sans parler des compilateurs suivants. Des sources sont invoquées que l'écrivain a connues en partie directement, et il est sûr qu'il était familier de Cromer et de Piasecki.

Des connaissances d'histoire universelle permettent, enfin, à Miron de dire qu'Andrinople a été la première

¹ Chant III.

capitale européenne des Ottomans. On observe même un certain sens de l'histoire de Byzance.

Mais ce qui est le plus intéressant c'est l'introduction de l'histoire du pays voisin, dans la connaissance duquel le Moldave aura été introduit par le stolnic Constantin Cantacuzène, pendant ces années où, comme il le dit lui-même, ce savant boïar vivait comme exilé en Moldavie, près des parents de sa femme. Pour cet autre chapitre du passé roumain, est acceptée, comme nous l'avons vu, la tradition de Radu Negru, qui vient, ici, de l'Olt, et il faut remarquer que c'est la même hypothèse que dans la compilation du Valaque Stoica Liudescu. Ici encore, il y a la descente de la dynastie du pays de Făgăraş, avec cette interprétation erronée, dont nous avons déjà parlé, de « herţeg » (« duc »), comme étant la localité transylvaine de Haţeg. Miron voit les Băşărabă dominant la rive gauche du Danube jusque vers les embouchures et ayant une influence aussi en Bulgarie.

Plus que cela, la Transylvanie y est considérée aussi, avec l'observation que les habitants de cette province, qui s'appellent eux aussi: Roumains, ont la majorité. Mais la colonisation romaine complète est acceptée seulement pour les pays restés libres, en admettant, d'après les fantaisies de Toppeltinus, que les Daces revivent dans les Saxons. Non seulement dans le Maramourèche, mais aussi dans ces régions des Szekler, Gurghiu et Ciuc, qu'il connaissait personnellement, il voit les premières fondations roumaines¹.

Miron parle des gens de Făgăraş et du Maramourèche en connaissance de cause et avec les plus grands éloges. « Le Maramourèche même et le pays de Făgăraş contiennent aujourd'hui tant de Roumains, comme si jamais il n'y eût eu une émigration; ils parlent le plus pur roumain et le plus rapproché de l'italien ». Mais il s'arrête surtout sur ces gens du Maramourèche qui conservent encore le privilège de ne pas être serfs, « mais, étant restés des hommes robustes, ne servent jusqu'à aujourd'hui personne et, conservant la

¹ La même expérience personnelle lui fait indiquer les noms de localités de Oituz et Trotuş (par erreur: « Towaz »), aux défilés des Carpathes, comme des preuves de langue pour les invasions des Tatars.

forteresse de Hust, donnent au roi des soldats de cavalerie dont la bravoure est connue ».

Enfin, le Banat est mentionné lui aussi, et l'histoire souligne la supériorité numérique des Roumains envers les Serbes de cette province.

Dans la forme roumaine définitive¹, après cette première rédaction avant la guerre turco-polonaise, après la rédaction dont parle le livre polonais en prose, l'ouvrage sur « la fondation première du pays de Moldavie et de la nation moldave » est établi naturellement sur l'idée de cette unité roumaine, qui contient aussi la Valachie « et les Roumains des pays hongrois », « car ils sont une même nation, et leur fondation a été la même »². Seulement les « Koutzo-Valaques », qu'on ne voyait pas encore en Moldavie comme à Bucarest, lui paraissent appartenir non pas à la même souche, mais à une autre colonisation.

¹ Que M. P. P. Panaitescu fixe aussi par des arguments décisifs, après 1683 et même après 1686 (*Influența polonă*, loc. cit., p. 251). Cf. nos observations dans la *Rev. Ist.*, I, p. 8 et suiv.

² Pour l'âge de l'auteur, voy., dans la préface : « Voici jusqu'à cet âge même ». Lorsqu'il parle d'une « époque terrible », on peut penser aussi à celle où le pays était partagé entre le prince, les Polonais et les Tatars, sous Cantémir. Mais surtout (on cite Quint-Curce, Eutrope, Pline, qui n'ont pas été consultés directement, puis les nouvelles géographies et « l'Histoire des quatre monarchies », c'est-à-dire Sleidanus), la bibliographie est plus riche, comprenant aussi Bonfini; les idées sont plus claires. Ici, les Daces ne sont plus des Scythes, des Tatars, qui sont venus ensuite (chapitre III). Quant aux Tatars, Miron Costin découvre leurs restes aussi chez les « Teștebani », dans ces « villages du khan », qui, d'après Neculce, datent seulement de l'époque de Cantémir. Il faut observer que ce qui est dit sur le système de combat des Polonais et des Moscovites concorde seulement avec la situation après 1683, que la précision pour la forteresse de Crăciuna renvoie à l'époque où l'auteur était staroste de Putna. Le pont de Trajan est présenté d'une façon plus large. Miron Costin cite des inscriptions de Țiglina, près de Galatz, ainsi que celles du prince Despote et de Jérémie à Suceava, puis la monnaie, trouvée à Roman, du prince Jean-le-Terrible, dont il avait parlé aussi dans son récit polonais. L'ambassade, à travers le Maramourèche, vers Sobieski comme roi ne peut être mise en rapport qu'à la même époque de Cantémir (ou, le plus tôt, au troisième règne de Duca), et, à la même époque, pourrait appartenir aussi le passage du Dniepr près de Kiev (chap. IV).

Ici encore, l'information est souvent naïve: Homère est un « philosophe », Plutarque a écrit seulement la vie de Philippe de Macédoine et d'Alexandre-le-Grand, Tite-Live est « Titus Lucius », Ovide un « didascale », bien qu'il eût écrit en vers, Dioclétien, placé à côté de Néron, aurait vécu avant Trajan, et les Litvaniens seraient des Romains qui se seraient enfuis sous Néron ou à une époque antérieure, les Danois et les Suédois étant une espèce de Hongrois. Sur le passé classique, bien différentes étaient, ainsi qu'il ressort de ses lettres, les informations de cet « interprète Panagiotaki », c'est-à-dire Nikousios, avec lequel Miron déclare avoir discuté. Et l'information sera tout autre, d'après ses études en Occident, chez le stolnic Constantin Cantacuzène, un homme moderne, alors que, sous beaucoup de rapports, Miron Costin, avec tout le charme de sa personne et de ses écrits, est un homme du moyen-âge et, en dépit de son séjour en Pologne, il était resté un indigène. Le rapport de Ureche avec ses annotateurs n'est pas clair pour son successeur, et c'est pourquoi, à côté du nom, si respectable, du logothète Eustrate, on trouve celui de Siméon le didascale, qui lui-même pourrait être pris en considération, et enfin celui, dont il faut tenir très peu compte, de l'inconnu Misaël, la responsabilité des attaques dirigées contre ce moine anonyme étant cependant attribuée au boïar Nicolas Buhuș. De fait, ce moine peut n'avoir été qu'un simple continuateur, dont les pages se seraient perdues. On a déjà prouvé que le « Polonais Zamoschie », qui est aussi attaqué par Miron, n'a rien à faire avec le chancelier et grand lettré qu'avait été Zamoyski, mais bien avec le Hongrois Szamosközy, que notre écrivain moldave avait trouvé dans Toppeltinus¹.

Mais ce qui fait la valeur de l'opuscule c'est, à côté de la forme, beaucoup mieux consolidée, de la phrase, l'amour chaleureux pour sa nation, que Miron cherche à définir et à rehausser, en présentant les glorieuses origines, qui partent de ceux qui sont, chez lui, des « Romani », et pas, d'après le slavon, des « Râmleni », nom employé par ses pré-

¹ De là vient aussi ce « Cavație », qui n'est que le Transylvain Kovacsöczy.

décèsseurs et qui est chez lui seulement un élément d'explication. Des mots italiens, génois, français prouveraient la connaissance de ces langues aussi, donc une direction vers l'Occident plus large que le seul latin, appris dans une école de province polonaise. Miron croit que les mœurs des Roumains sont, en tous points, correspondantes à celles des Italiens modernes, et, dans ce but, il apporte le témoignage d'un « évêque italien », qui ne peut pas être Bandini, mais plutôt le prédicateur Vito Piluzio¹. Dans sa langue moldave, l'écrivain découvre aussi des mots latins et des mots italiens.

Il cherche à gagner l'intérêt des lecteurs, des boïars très peu préparés à le comprendre, par des digressions sur l'Italie, faisant le compte du voyage de Belgrade, qu'il connaît, jusqu'à Venise, présentant le beau pays qui « est maintenant le siège et le nid de toutes les études et de toutes les sciences », et mentionnant surtout Padoue, qu'il avait connue par Constantin Cantacuzène ou par les Grecs qui venaient de là comme médecins et philosophes, « iatrophilosophes », ou par les pages sur l'ancienne Rome, ou, enfin, par la comparaison entre les prétoriens de Rome et les janissaires².

Si on compare ce texte aux formes polonaises des écrits antérieurs, on pourrait découvrir que, dans cette rédaction aussi, le travail n'était pas considéré comme terminé, et beaucoup de retours, ainsi qu'une exposition désordonnée, montrent qu'il n'avait pas gagné une forme définitive. Comme sur les Koutzovalaques ou Chromovalaques, avec un terme slave (*chromo* est, en slave, comme *koutzo*, en grec: boiteux), il y a plus de précisions dans le récit polonais en prose, où est affirmée aussi l'existence d'une « Romanie », qui leur appar-

¹ Voy. Papiu Ilarian, *Tesaur*, I, pp. 105—106.

² Voy. aussi, en général, Élie Minea, *Cercetări istorice*, V—VII, pp. 356—357. Pour une liste des doges de Venise, dans Aron Densusianu, *Revista critico-literară*, IV, p. 306; *Rev. Ist.*, III, pp. 23—24. J'avais cru pouvoir attribuer à Constantin Cantacuzène, étant donné son séjour dans cette ville et la date où la liste a été rédigée, mais elle est dûe, ainsi que vient de le montrer Russo, à un écrivain grec qui l'a fait entrer dans sa compilation. Voy. ses *Opere postume*, table.

tient, il faut admettre que certaines parties dans l'ouvrage dont nous nous occupons ici n'ont pas été tenues au courant, alors que d'autres ont subi des augmentations importantes. On présente aussi d'une façon plus abrégée le paragraphe sur les éléments latins de la langue.

Avant la paix de Carlovitz et probablement même avant l'occupation de la Transylvanie par les Impériaux, ce savant boïar d'horizon occidental qu'était le stolnic Constantin Cantacuzène, poussé, sans doute, par le travail d'Ureche ¹, qu'il mentionne, — et voici l'Italien Marsili, qui, venant à Bucarest, se rappelle le fait que le stolnic lui a montré le manuscrit même de la chronique moldave ² —, mais sachant seulement, par ces discussions de Jassy, auxquelles Miron Costin montre qu'avait participé aussi le savant interprète Panagiotti Nikousios et le missionnaire catholique, Vito Piluzio ³, et peut-être ayant connu Nicolas Milescu, pour le passage relatif aux Goths de Crimée ⁴, ainsi que les préoccupations de Miron Costin, se décida à donner une large histoire de toute la nation roumaine, presque au moment où le vornic moldave réunissait, dans le poème polonais, l'histoire des deux pays et mettait à côté les Roumains de Transylvanie, mentionnant,

¹ Voy. dans *Istoria, ibid.*, p. 129 : « Je lis dans les annales moldaves que j'ai trouvées, étant encore en Moldavie, chez Ioniță Racoviță, qui était grand comis, homme très apprécié et sage... Je l'ai déjà fait transcrire et l'a apporté ici pour qu'il se trouve aussi dans notre pays ». L'Ureche que Constantin connaissait est la forme revue par le didascale Siméon (« ainsi que quelqu'un qui a transcrit cette chronique le déclare », p. 130). On voit que, dans le manuscrit, le nom même de Siméon n'était pas mentionné, ce qui est très important. Dans les citations de Ureche, qu'il donne, il y a des différences importantes de texte (ainsi pour le nom de la fête de Noël il emploie le terme latin « Născut » au lieu de « Crăciun », qui est un terme slave ; de même, pour le retour du roi Ladislas, qui se serait passé au commencement du carême). Mais le stolnic reconnaît qu'il y a eu ce quelqu'un qui a changé quelque chose dans l'écrit d'Ureche : « Celui qui a écrit ces annales (mais je ne dis pas Ureche) », p. 136.

² P. 47.

³ Il cite aussi avec éloge l'évêque polonais de Bacău, Dluszki ; *Opere*, éd. Iorga, p. 49.

⁴ Voy. *Istoria, ibid.*, p. 106.

ainsi qu'on l'a vu, dans un autre travail, aussi les frères du Pinde.

Mais la première suggestion pour examiner les problèmes en rapport avec tout ce passé ne lui vint pas du dehors, de cet ami de son pays, le général Marsili, qui préparait un grand et bel ouvrage sur « Le Danube pannonicomyse ». Car, dans les réponses qu'il a données à celui-ci, Constantin déclare qu'il travaille déjà avec beaucoup d'effort aux « Annales » de son pays, œuvre qui n'est pas encore terminée¹. Donc le commencement de ses préoccupations doit être cherché en Moldavie.

On trouve dans ces réponses, qui heureusement nous ont été conservées, non seulement les mêmes idées que chez Miron Costin, — ainsi, lorsqu'il parle des « Romains » réfugiés, après l'évacuation de la Dacie, dans le Maramourèche et dans la Transylvanie². De même que Miron, Cantacuzène commence par s'appuyer sur Toppeltinus³, traduit par l'écrivain moldave⁴, et sur Bonfini. On voit, en outre, l'emploi de la chronique de Liudescu pour le légendaire prince Negru, mais sans l'hypothèse des Băsărabă d'Olténie, qui cependant pouvait flatter son orgueil de descendant, par sa mère, de cette ancienne lignée. Comme dans cette chronique, le fondateur vient de Transylvanie, le long de la rivière de la Dâmbovița, et il s'arrête à Câmpulung, puis à Argeș. Du reste, c'est à cette chronique que se rapporte le stolnic lorsqu'il cite « les annales de la Valachie »⁵. Plus d'une fois, la source est cependant présentée comme insuffisante, bien que, là aussi, on constate le manque de toute domination tatare antérieure à la fondation⁶.

¹ Questo che Vostra Signoria Illustrissima desidera, vi vol del tempo e fatica grande, quale pro posse io fò in valacco, per più dilucidare gli annali di questa provincia, ma non è per hora finita; p. 44. Parlant de Mircea I-er, il prouve la connaissance des chroniques byzantines; p. 51.

² *Ibid.*, p. 41.

³ Voy. P. P. Panaitescu, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 1935, 188 et suiv., jusqu'à l'élection de Brâncoveanu.

⁴ Pp. 44—45.

⁵ P. 42.

⁶ P. 44.

L'histoire de la Moldavie est assez bien connue pour pouvoir corriger Marsili en ce qui concerne le caractère de l'établissement des Tatars dans le Boudchak ¹ et pour découvrir les descendants vivant en Pologne de Moïse Movilă ².

Dès lors, cherchant un rapport entre Hațeg et la place de la naissance de Jean Hunyadi, le stolnic affirme que, par toute la Transylvanie, il y a « un grand nombre de Roumains » ³. L'écrivain valaque les montre persécutés par les maîtres de la province, les « Scytho-Hongrois », mais conservant leur foi, et il reconnaît même une noblesse, qui, ayant embrassé le calvinisme des princes étrangers, arrive à des situations plus élevées. Il n'oublie pas non plus le rôle transylvain de Michel-le-Brave et sa disparition par suite de la jalousie de Basta.

La conception nationale, généralement roumaine, domine, bien que Cantacuzène préfère dire que la noblesse, dans laquelle il comprend aussi des Paléologue ⁴, des Craiovești, des Rudeanu, est, pour lui, d'origine étrangère, grecque ou bulgare, — même arménienne, et les Băsărabă seraient les descendants des anciens « rois » de Bulgarie au moyen-âge ⁵. Les autres boïars, les Buzescu, les Calomfirescu, les

¹ Il les connaît aussi en Crimée (p. 52), d'où est venu le négociateur de la paix à l'époque de Michel-le-Brave. Un Tatar est mentionné aussi en Moldavie. Un autre, qui était devenu Turc, Mourad-chah, est au service de Brâncoveanu; p. 52. L'auteur s'arrête, dans la liste des princes, plus largement sur ceux qui sont ses parents: Radu Șerban, Șerban, son petit-fils; pp. 45—46.

² P. 43.

³ P. 58.

⁴ P. 53. Mais le nommé Jacques Paléologue Olympiadaréios (voy. Le-grand, *Bibl. hell.*, IV (1906), p. 326 et suiv.; Joseph Svatek, *Ein griechischer Abenteurer*; *Evta*, 1881), était de fait un Paliotto, frère du cardinal Gabriel Paliotto, fils d'un Siméon ou Théodore et gendre de Martin Kuther. Après avoir passé deux années à Cluj, il va en Pologne, où il imprime un opuscule, *De magistratu politico*. Ensuite, il est enfermé à Rome. Ancien Dominicain, il finit par être décapité et brûlé. Il avait été l'ami du prince Miloș, au XVI-ème siècle, et avait voulu aller à Constantinople avec le représentant de la Moldavie, désirant être interprète; il avait passé un an à Bucarest. Voy. aussi D. P. Petrokokkinos, *Χιακὰ χρονιά*, VI, Athènes 1926.

⁵ Constantin déclare que, lorsqu'il parle de « pays serbe », il entend aussi

Fărcășanu, ne sont que des guerriers anoblis. Mais lui, qui a des ancêtres impériaux à Byzance, n'oublie pas de noter qu'il descend aussi des boïars Mărgineni et, s'attachant à l'ancien ancêtre Drăghici, il en fait le camarade, au moment de la descente des montagnes, du prince Negru¹.

La soumission envers les Turcs est définie par le stolnic entre les frontières étroites de la réalité, montrant que son pays a conservé sa foi et son autonomie et qu'il a osé, plus d'une fois, s'opposer à la tyrannie ottomane². Mais, dans la liste des princes de Moldavie, Étienne, le grand combattant contre les Turcs, obtient les éloges qui lui reviennent³.

Constantin Duca, fils du vieux Duca, étant mentionné pour la première fois comme prince de Valachie, ces notices rédigées en italien, langue courante pour le stolnic, sont donc antérieures à l'année 1695.

Dans cette première manifestation de ses idées, ce que poursuit, en première ligne, ce boïar valaque, de même que son contemporain de Moldavie, c'est l'affirmation de l'origine romaine, dont tout part.

Dès ces premières explications brèves, on voit que le stolnic entendait recourir aussi à des sources qui n'avaient pas encore été utilisées : des monuments, comme le château du prince Negru, des inscriptions tombales⁴. Nous avons cru donc qu'il fallait lui attribuer, à lui et pas à un autre, qui

les Bulgares et les Bosniaques et « tous ceux, de cette origine, qui descendent des Slovènes », p. 162.

¹ Pp. 54—56. Dans l'Histoire, *ibid.*, pp. 137—138, il affirme qu'il a aussi des boïars qui viennent des Serbes, des Albanais, même des Francs et « d'autres langues ». Puis, les Băsărabă sont « des Serbes », mais « Serbes » et « Bulgares », dans l'ancien langage, sont la même chose. Des Arméniens seraient pour lui, les Rudeanu. En ce disant il poursuit un but politique, car, si tous ont été, au commencement, de sang étranger, l'accusation de Grecs, lancée contre les Cantacuzène par les chroniqueurs contemporains, n'a plus aucune valeur. Comme cette preuve ne paraît pas suffire, le stolnic cite, pour montrer que toutes les nations sont plus ou moins mélangées, que des Tatars et des Polonais vivent à Moscou et que les Turcs même sont une nation d'origine mixte. Et il revient sur cette théorie du mélange naturel des nations.

² P. 56.

³ P. 57.

⁴ P. 43.

aurait dû alors avoir le même horizon et la même intention d'écrire une histoire du pays sur une base nouvelle, cette liste de documents conservée dans un manuscrit du XVIII^e-ème siècle, que, en la publiant, nous avons intitulée « Chronologie tabellaire »¹. On a objecté² que certaines de ces données appartiennent à une époque ultérieure, au XVII^e-ème siècle, et que l'auteur, — le critique croyait même pouvoir le nommer —, appartient à ce temps. Mais de pareils ouvrages peuvent être complétés et tenus au courant, et la discussion sérieuse des dates, des documents et des inscriptions en regard de celles qui sont contenues dans les chroniques appuie mon ancienne hypothèse. On peut ajouter aussi d'autres arguments, comme la tentative de faire de Radu Negru un Băsărabă³, le soin de noter quelle est l'origine des boïars Băleanu⁴ et des Leurdeanu, qui, au XVIII^e-ème siècle, n'avaient plus aucune importance⁵, la citation de la *Bible* de 1688, comme si tout le monde l'avait entre les mains⁶, l'identification erronée de Udrea, celui qui avait été tué à Oncești, avec un Doicescu, famille qui, plus tard, n'avait aucune importance⁷.

¹ Dans *Opere*, p. 19 et suiv. Pour sa formation, voy. aussi l'étude sur les plus anciens documents valaques, de M. J. C. Filitti, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 1925, p. 35 et suiv.

² Voy. Vasilescu, dans la *Rev. Ist. Rom.*, II.

³ *Opere*, p. 19.

⁴ Pp. 24, 26, 27.

⁵ P. 26.

⁶ P. 25.

⁷ P. 31. La mention qu'une terre appartient « à Monsieur Brâncoveanu » peut être prise dans un document ou ajoutée plus tard; p. 31. Un Étienne le Médelnitcher, chez lequel se trouveraient plusieurs documents, peut être trouvé plus d'une fois parmi les petits boïars. — Pour les questions du stolnic Constantin concernant l'Église, voy. ms. 185 de la Bibl. de Ac. Roum. Du même caractère sont celles de Milescu; ms. 235. — Cf. le dialogue de Panagioti avec le Turc (Iorga, *Mém. Ac. Roum.*; cf. ms. 283 de la Bibl. Ac. Roum.; *Cat.*, I, p. 630), mentionné dans Delacroix, aussi dans *l'État présent des nations*, p. 247 et suiv. (an. 1662). — Un *traité de théologie* adressé au stolnic Constantin Cantacuzène, écrit à Filipești, le 20 septembre 1687, doit être celui-ci; Litzica, *Cat. mss. grecs*, pp. 181—182, n° 340. Enfin, un manuscrit dédié à Constantin Cantacuzène vient d'être acquis par l'Académie Roumaine, avec la bibliothèque de feu le docteur Moïse Gaster.

Le livre qu'avait commencé Constantin le stolnic ¹ cherche à se présenter comme un travail nouveau, sans rien qui l'eût précédé, ce qui montre que le boïar valaque ne connaissait aucune des formes de l'opuscule de Miron Costin ². Il s'agit donc d'une vraie « histoire », dans laquelle il y aura, à côté de la partie politique, une autre sur « les coutumes et les lois » ³. Quant à ces « Annales » dont s'était d'abord servi le stolnic pour donner des renseignements au général Marsili, cet ouvrage lui semble maintenant, par suite de « l'ignorance » ou du « manque de zèle » de l'auteur, « être si mal organisé, si confus et si bref, qu'il provoque le trouble et l'étonnement du lecteur plutôt qu'il ne lui donne quelque chose de vrai » ⁴. Et, à cette époque-là, on ne demandait pas plus, car « on ne voulait pas apprendre ». De cette façon, la nation en est arrivée à être « ridiculisée et offensée », sans qu'elle-même « eût pensé à la honte » qui lui en revenait ⁵. Or, ces offenses provoquent au combat, de sorte que cet écrit suivra d'abord une direction polémique. Il se tournera donc contre quiconque, dans l'état actuel, offense, sans pouvoir être puni, par la plume ou par le bras ⁶.

Contre les calomnieurs, l'auteur affirmera que, « de ces pays petits et étroits », « de grandes et fortes choses » ⁷ sont sorties, qu'il promet de raconter. On sent l'écho des luttes contre les Grecs, lorsque le stolnic écrit à leur égard : « Aujourd'hui, cette nation est si diminuée, asservie, si attaquée et offensée qu'elle inspire de la pitié à tous ceux qui, le sachant, pensent à ce qu'elle a été et à ce qu'elle est aujourd'hui : ils ont perdu la science, leur pouvoir politique a été détruit, leur honneur s'est éteint, et ils se sont

¹ Dans sa thèse sur Sarmizégéthousa, J. Bogdan avait rejeté déjà l'attribution à Nicolas Milescu.

² Ici comme chez Miron Costin, il y a la mention du vallum de « Trajan » (p. 77) et celle du pont de cet empereur (pp. 79—80).

³ P. 63.

⁴ *Ibid.* Cf. p. 68.

⁵ P. 69.

⁶ *Ibid.*

⁷ Pp. 103—104.

dépouillés de toute la gloire qu'ils ont eue d'abord »¹. Ils sont forcés maintenant à apprendre chez les Francs, dit l'ancien étudiant de Padoue, et, puis, ils fondent chez eux, çà et là, quelque petite école, s'ils ne passent pas au catholicisme, — allusion à Leo Allatius, à Papadopoulos. Leur langue même, ils ne l'ont conservée que « corrompue et très barbarisée » par leur mélange avec toutes espèces de barbares. Et il cherche à expliquer ses affirmations par le rôle qu'en sont arrivés à jouer des Grecs en pays roumain, venant, par avidité, fût-ce même d'une façon « habile », donnant de mauvais conseils aussi aux princes auprès desquels, depuis quelque temps, ils sont toujours présents, mais le sort finit toujours par les punir. Ils ont corrompu aussi leur hiérarchie d'église et l'ont compromise, bien qu'ils aient le grand mérite d'avoir conservé, dans de si difficiles circonstances, l'orthodoxie. Et c'est pourquoi le stolnic désire qu'ils arrivent à se libérer du « pouvoir barbare »². Tout de même, il a voulu les châtier parce qu'ils se moquent des « Koutzovalaques » de chez eux et des Moldo-Valaques, et ceci bien que l'élément balcanique eût été celui qui a sauvé les Grecs des croisés latins³.

Le travail avait commencé par des considérations générales comme celles qu'on rencontre dans les travaux italiens qui ont servi d'incitation et de modèle à l'auteur, et il continue par des discussions et des considérations critiques, la narration n'existant presque pas.

Le premier projet avait été seulement celui de « raconter les événements du pays que nous appelons maintenant la Valachie »⁴. Mais, dès le commencement, ce penseur se rend compte que cette « patrie » plus petite dont il veut donner l'histoire a été détachée, de même que la Moldavie et la Transylvanie, d'un ensemble plus grand, plus puissant et d'une plus haute valeur, et ceci malgré les différences de

¹ P. 118.

² Pp. 117—122. Cf. aussi Élie Minea, *Dimitrie Cantemir*, p. 70, note 3.

³ C'est leur propre malheur qui les pousse à médire des autres; pp. 128—129.

⁴ P. 62.

langue qui sont intervenues plus tard ¹. Il s'arrêtera donc aussi sur la Transylvanie, mentionnant, cette fois aussi, les nobles roumains qui se trouvent du côté de Hațeg ². Il a connu Georges Brancovitch, « homme de bonne réputation et savant », — lui aussi un écrivain, ayant donné une compilation sur les Serbes ³, — « et curieux de beaucoup de choses », ainsi que son frère, l'évêque Sabbas, « lui-même homme savant, sage et craignant Dieu » ⁴. Et il déclarera que les qualités des Roumains se retrouvent aussi chez ces « Kou-tzovalaques », qu'il connaît bien, comme ce Pano Pépano dont le testament, d'un bon style, a été traduit par lui en 1677 ⁵. Ces Roumains des Balcans vivent dans de gros villages riches, mais ils sont « des ruraux et des paysans », dans des endroits rupestres et pauvres, en dehors de ceux qui passent dans les villes turques voisines, et c'est ce qui amena la corruption de leur langue, mais, dans peu de temps, ils arrivent à s'entendre avec les Roumains du Danube. Et il connaît aussi cette province de la « Grande Vlachie », qui a existé dans ces régions ⁶. Mais le but suprême de l'auteur est celui

¹ Pp. 114—115.

² P. 106.

³ Voy. la chronique, d'après le manuscrit du père Constantin Bobulescu, *Rev. Ist.*, III.

⁴ *Opere*, pp. 169—170.

⁵ P. 13 et suiv.

⁶ P. 125 et suiv. — A cette époque, à Palaiopolis, près de Cassopa (Gasopo), Georges Wheler, *Voyage de Dalmatie*, I, 1689, trouve comme abbé de Panagia « le papas ou prêtre Vlachi »; p. 49. Un grand marchand macédonien, ayant des affaires à Constantinople, Belgrade et Vienne, était employé aussi comme espion des Impériaux chez les Turcs; Iorga, dans la *Rev. Ist.*, 1937, juillet-septembre. Il est presque certain que, au milieu de ces marchands roumains de Belgrade, il faut placer ce « signor Marco » dont le nom rappelle Venise et Raguse, homme d'une intelligence distinguée et vivant dans une maison étroite, qui a si bien accueilli, en 1664, lord Howard, lui offrant ses vins précieux et chantant devant lui, pour le distraire, une chanson politique dans laquelle il attaquait le Sultan. Cf. aussi Alexandre Pecz, *Die griechischen Kaufleute in Wien*, 1888; Sp. Lambros, *Σελίδες ἐκ τῆς ιστορίας τοῦ ἐν Οὐγγαρίᾳ καὶ Δουναβίᾳ μακεδονικοῦ ἐλλητισμοῦ*, 1912. Dans le voyage de Lorenzo Bernardo, *Miscellanea publicata dalla R. deputazione veneta di storia patria, Viaggio a Costantinopoli di ser Lorenzo Bernardo* (1591), Bitolia, un

d'affirmer la romanité par les colonies des vainqueurs, non sans reconnaître qu'un certain nombre de Daces¹ s'est conservé pour la romanisation ultérieure: « Les Valaques, comme on les appelle, et nous nous appelons: Roumains, sont de vrais Romains, et des Romains d'élite pour la foi et la bravoure, dont le choix a été fait par Trajan lui-même »². La descendance est ininterrompue, car l'impossibilité d'évacuer la Dacie est affirmée avec force³. Ces colons se seraient appelés alors « armée romaine » ou Daces⁴. L'historien observe que se défaire, sous le point de vue politique, de l'Empire était une chose plus facile que « d'aller se fixer dans d'autres régions, plus âpres et plus sèches »⁵. Seuls se sont fixés dans les Balcans les plus « agiles », dont viennent les rares « Koutzovalaques », qui existent encore⁶.

Le stolnic combat Siméon le didascale —, qui est pour lui: Ureche, sans avoir rien appris sur celui-ci, — concernant cette origine des Roumains qui viendraient des brigands de Rome, d'après une chronique hongroise, que le savant boïar valaque déclare n'avoir jamais été trouvée. Et ceci donne à celui qui a été si mêlé aux troubles de Rákóczy l'occasion d'écrire: « toujours, et sans pouvoir en être guéris, les Hongrois ont été des ennemis et des envieux des Roumains, à tel point que,

des centres de ces Roumains, apparaît comme un gros bourg de 1.500 maisons, parmi lesquelles deux cents sont habitées par des Juifs. Ces habitants livrent au grand vizir les revenus dûs à l'Empire sur la cire, la laine et le cuir de Cordoue; c'est de cette Bitolia que viennent plusieurs cadis. Il n'y a, à présent, point de Turcs. Cf. Grelot, *Relation nouvelle d'un voyage à Constantinople*, 1680, p. 301: « Les Turcs ne mettent la main à la charrue que le plus tard qu'ils peuvent, et il faut qu'il n'y ait ny Grecs, ny Arméniens dans un village pour qu'ils s'embarrassent des semailles ou des moissons ». Le métropolitain Joasaph de « Moscopolis, Koritzza et Sélasphoros », vers 1709 (quelquefois sans Moschopolis dans le titre) fut une personnalité connue; Gelzer, *Achrida*, pp. 73, 75.

¹ P. 88. Cf. aussi p. 105.

² P. 136. Mais il revient à l'origine étrangère des boïars; pp. 137—138.

³ P. 122.

⁴ Il croit que le mot « dace » est resté chez le peuple comme une injure; p. 141.

⁵ P. 124.

⁶ P. 125.

s'ils avaient pu, ils les auraient soumis tous sous leur joug, comme ils l'ont fait pour la plupart de ceux qui se trouvent maintenant en Transylvanie, et ils en ont fait leurs serfs », mais ceci n'empêche pas beaucoup de Roumains du Maramourèche et de ceux qui vivent en Transylvanie d'échapper à ce sort et, à cette occasion, on revient sur ces Roumains qui, comme « les maîtres de ce pays sont jusqu'aujourd'hui des calvinistes », ont passé eux-mêmes au calvinisme¹. Continuant à combattre ce Siméon dont il ignore le caractère, il rejette l'opinion, manifestée par ce compilateur, que la Moldavie eût été fondée comme État par des « pâtres »².

Pour le même but, le stolnic cherche à connaître directement, non seulement des sources étrangères, qu'il a recueillies « chez les Grecs, chez les Polonais, chez les Hongrois et chez d'autres »³, — et il cite, pour la première fois, les Byzantins Tzétzès, Zonaras, à côté de Dio Cassius, puis Procope à côté de Strabon, ensuite Aeneas Sylvius, Flavius Blondus, Callimachus (*Attila*), comme écrivains de la Renaissance, tout cela par dessus Tite-Live, dont le nom est cité dans la forme italienne⁴, et cela suffirait pour identifier l'auteur —, en même temps que la conversation avec « un Grec de Constantinople qui avait la prétention d'être un grand érudit » et qui ne peut être que Nikousios⁵, mais il s'adresse aussi à des œuvres poétiques, comme un Virgile commenté, puis des livres de caractère général, tels: la géographie de Cluverius, la

¹ P. 132.

² Pp. 135—136.

³ P. 68.

⁴ Cf. aussi la correction de la formule « l'empereur romain » chez Siméon le didascale. P. 74: « Tito-Livio le Padovan » (pas, d'après le latin, « le Patavin »). Dans l'ouvrage de Constantin Cantacuzène est employée, pour les *Romains*, cette forme même, avec son adjectif, au lieu de la forme slavonne habituelle. Il est donc question non pas de ce « Râm », ainsi que Rome est appelée par les Polonais, les Russes, les Slaves du Sud, mais de « Roma ». Pour Scipion, on n'emploie pas la forme grécisée, mais une autre, qui ressemble plutôt à la façon dont les Allemands prononcent le nom. Nous trouvons aussi la forme de « Costanția ». L'auteur conserve, d'après l'italien, des formes qui correspondent à *crudità* ou *providenzia*.

⁵ P. 71.

chronologie de Nauclerus, la fameuse histoire de Sleidanus et la « Mythologie » de Natalis Comes, qui lui est inconnu comme historien traitant aussi du passé roumain, Carion, « Chronicon », l'Atlas, très répandu, de Blau, des écrivains moins connus, comme Rhaetius, Sambucus, ou le Transylvain Barcsai, à côté de sources anciennes: Diodore de Sicile et Aristote lui-même.

Mais le stolnic recourra aussi à des moyens d'information qui n'étaient pas encore d'utilisation courante dans les littératures de l'Occident: sans admettre tout ce qui y est contenu, il recourra à la tradition orale, aux « chansons qui parlent des hommes braves ou d'autres exploits des princes et d'autres personnes dignes qui ont travaillé », aux « chrysobulles des princes, qu'on trouve chez les boïars et dans les couvents », — voyez la « Chronique tabellaire », — source qui peut être connue seulement pour une très faible partie, même aux inscriptions, et il rejette des livres comme le récit populaire des exploits d'Alexandre-le-Grand, qui était répandu plutôt en Moldavie.

Mais, pour toutes les questions, il laisse la possibilité de douter et de choisir, car, dit-il, aucun témoignage n'est un « dogme d'Église »¹.

Il n'est pas rare de trouver de vraies surprises historiques, où l'auteur réussit à deviner la vérité. Le stolnic a compris, par exemple, la situation d'autonomie armée des provinciaux restés sur le Danube, sans autorisation impériale², et la valeur que peut avoir cette conservation du nom et de la langue est exprimée par ces paroles, si belles³: « Ces Roumains forment un objet de grande surprise pour tous ceux qui écrivent sur ce sujet et pour tous ceux qui y penseront bien, pour s'être maintenus jusqu'à aujourd'hui de cette façon, conservant leur langue et, selon la possibilité, aussi cette terre qu'ils habitent, car on trouve ceci pour peu de nations. D'autant plus que tant d'envahisseurs étrangers et barbares les ont attaqués et leur

¹ Pour Nikousios, aussi Ricaut, *Hist. de l'état present de l'Église grecque et de l'Église arménienne*, Middelburg, 1692, pp. 105—114.

² P. 168.

³ P. 161.

ont porté dommage, et, si la même chose avait été chez d'autres nations, on ne saurait plus rien à leur sujet ». Seuls parmi les nations envahies, « ces Roumains, par dessus tant d'invasions, d'oppressions et de maux indicibles, qui se sont succédés et les ont foulés aux pieds, cependant, jusqu'aujourd'hui, comme nous l'avons dit, s'ils ne se trouvent pas aussi heureux et totalement libres, ils conservent cependant leur domination et leur État, ainsi que la langue des Romains, qui se maintient, bien que corrompue, comme, du reste, aussi d'autres langues ont subi la corruption de leurs originaires et traditionnels éléments; il suffit que des traces soient restées pour reconnaître facilement leur caractère et savoir avec précision d'où ils sont venus. Et, en pensant bien sur ce sujet, tout cela n'a pas pu se passer sans la Providence divine et sans un miracle accompli par elle; mais, la raison, Elle seule peut la savoir ¹ ». Et il ne se cache pas aussi la collaboration de jadis entre Roumains et Hongrois contre les Turcs: « avec leur concours (celui des Hongrois) en très grande partie, ces pays aussi, tout en se séparant de la Transylvanie, c'est-à-dire la Valachie et la Moldavie, lorsqu'ils se sont formés et ont combattu contre leurs ennemis et surtout contre les Turcs, jadis, et plus récemment, jusqu'à nos jours, cette Transylvanie a été pour eux un appui et une aide permanente, bien que ces pays mêmes aient été pour les Hongrois un bon et fort mur contre les Turcs. Et ils ne leur ont pas porté dommage, si on examine bien les choses, avec impartialité, presque jamais, étant, au contraire, très utiles, surtout à ceux qui sont restés établis en Transylvanie ² ». C'est pourquoi il consacre à ces voisins l'histoire d'Attila, leur prétendu ancêtre. Et le stolnic est le premier qu'intéresse la question de l'ancienne patrie de la nation magyare, s'informant auprès de Georges Brancovitch, lorsqu'il a été en Moldavie ³.

Le livre est cependant celui d'un penseur politique. Le stolnic établit un cours fatal des circonstances qui dominent

¹ P. 163.

² P. 166.

³ PP. 169—170.

l'histoire et la vie: « Tout ce qui est né est condamné à se corrompre, et, une forme étant corrompue et condamnée à pourrir, il faut qu'une autre soit née et créée »¹. Et, ailleurs, comme si notre auteur avait lu le livre célèbre de Vico, paru seulement en 1725: « Tout ce qui se trouve au monde a ces trois degrés: ascension, conservation et décadence, ou, comme d'autres s'expriment: augmentation, maintien et déclin »². Toute l'histoire ancienne sera examinée jusqu'au fond, à l'époque de Charlemagne, qu'il présente comme ayant pu briser la force de l'Islam, et aux royaumes qui se détachèrent de son Empire, et il explique aussi l'état, qu'il connaît si bien, de l'Italie contemporaine, la séparation de l'Église d'Occident et ses conditions de vie. On reconnaît bien celui qui, dans ses lettres adressées au ministre russe Golovkine, montre tant d'intérêt et tant de compréhension pour les problèmes de la politique européenne. Lorsqu'il condamne les ambitions de la Rome pontificale, on voit l'homme qui a combattu contre la disparition des liens religieux entre sa Valachie et les Roumains de Transylvanie³. Par les discordes entre les chrétiens, les « Sarrazins » ont pu étendre leur puissance⁴, et tout un large tableau est présenté pour le prouver⁵. En matière politique et sociale, Cantacuzène lutte contre « les tyrans », qu'il attaque à Rome même, les présentant comme « plus méchants et plus cruels que les bêtes féroces et furieuses et que les serpents et les basilics, venimeux et empoisonneurs », ajoutant, non sans certaines allusions à l'état contemporain de son pays, qu'il y en a eu « aussi dans d'autres nations et sous d'autres règnes », « ainsi que jusqu'aujourd'hui, çà et là, ces tigres cruels, ces dragons venimeux ne manquent pas, étant des produits de décadence et des monstres dans la race humaine et pas un produit de l'humanité elle-même »⁶. Pour lui, est « barbare » tout dominateur qui ne respecte par la

¹ P. 143.

² P. 153.

³ Pp. 150—151.

⁴ Pp. 151—153.

⁵ P. 145 et suiv.

⁶ P. 85—86.

morale ¹. Ce que le stolnic veut c'est l'état d'ordre et de justice que, à l'époque suivante, des réformateurs chercheront à donner, dans une nouvelle organisation, raisonnable, voulue, aux pays roumains: « Les bons gouvernants et justes ont des lois stables et les maintiennent immuables, pour que demeurent l'État et l'association des humains, de façon à ce que ceux qui sont forts et grands n'oppriment et ne foulent pas ceux qui sont faibles et petits et que ceux qui sont petits ne calomnient et n'insultent pas ceux qui sont plus grands, et que l'un ne ravisse à d'autres et ne prenne sans convention et sans loi ce qui leur appartient » ². Il aura pensé aussi aux Turcs lorsqu'il écrit ensuite: « Les Empires et tout ce qui existe se corrompent et se détruisent par le manque d'ordre, par l'injustice et par la méchanceté » ³.

Le livre, dans les manuscrits qui sont arrivés jusqu'à nous, s'arrête aux invasions des barbares, présentées d'une façon absolument occidentale. Le stolnic annonce lui-même un chapitre sur les deux Corvins et d'autres sur les princes de Valachie. Mais nous avons des preuves que le travail avait avancé jusqu'au XV-ème siècle, avec le même système de citations sur lesquelles il exerce ensuite ses critiques, à côté desquelles il présente des considérations philosophiques et politiques. Un membre de sa famille, au XVIII-ème siècle, Michel Cantacuzène, cite cet antécédent pour l'empire des Vlaques au XIII-ème, dans les Balcons ⁴. Et, pour la partie plus récente, une compilation du même siècle ne fait que copier, en l'abrégeant, le texte de Cantacuzène ⁵. Il y a un siècle, on conservait encore au couvent de Hurezi le manuscrit

¹ P. 117.

² Pp. 133—134.

³ P. 134.

⁴ Comme représentant de l'ancienne conception de l'histoire universelle, en 1687, un chronographe du type de Danovici (cf. là-dessus un article dans la *Rev. Ist. Rom.*, année 1940) est traduit du grec « en roumain », pour le boïar moldave Théodore Cantacuzène, par « le secrétaire » Gabriel de Bălătești, sur les terres de ce boïar. Il y a aussi une histoire des Sultans jusqu'à Mohammed IV. Voy. Iorga, *Studii și doc.*, IX, p. 190 et suiv.; ms. 138, à la Bibl. de Ac. Roum.

⁵ Dans la *Rev. p. ist., arch. și fil.*, suite.

complet, qui, demandé par les Archives de l'État de Bucarest en vue d'études, a, depuis lors, malheureusement, disparu ¹.

Ajoutons, pour compléter ces rapports avec les Occidentaux, qu'il serait possible que certains marbres appartenant à Marsili et qui sont conservés maintenant au Musée de Bologne eussent été signalés, ou même donnés, à l'auteur du *Danubius pannonico-mysicus* par Constantin Cantacuzène.

¹ Iorga, dans la *Rev. Archivelor*, I.

LIVRE VI

MONARCHIE CULTURELLE DE
CONSTANTIN BRÂNCOVEANU



Fig. 31. — Constantin Brâncoveanu, d'après une gravure.

CHAPITRE PREMIER

ENTRE IMPÉRIAUX ALLEMANDS ET TURCS

Le stolnic Constantin Cantacuzène, lettré avant tout, amateur de littérature et d'art, créateur, depuis peu, d'une école de haute érudition grecque, d'après le modèle de celle de Padoue, d'où il venait, avait poussé si loin la prudence politique que, chef de la famille, — car la princesse Hélène, pendant longtemps en guerre âpre, composée aussi de conflits entre les confesseurs des deux partis, avec son fils Șerban, excommunié par le patriarche œcuménique, ne vivait plus ¹, — il ne voulut pas prendre sur lui la responsabilité du gouvernement. Il proposa donc, après la mort de Șerban, le second fils que sa sœur Stanca avait eu de Papa Brâncoveanu, et, comme Papa était mort jeune, tué par les seïmens, elle les avait élevés dans l'esprit des Cantacuzène. Le fils aîné, Barbu, étant mort sans avoir fait une grande carrière, l'une des plus grandes fortunes territoriales du pays avait passé au seul fils vivant ². Quant à Georges, fils de Șerban, on le trouva trop jeune ³, malgré les sympathies dont sa candidature jouissait auprès des seïmens.

Le nouveau prince se présente, non pas selon la formule politique, révolutionnaire, des Cantacuzène, ses parents par la mère, mais, suivant une direction propre, — il ne peut donc pas être question d'une influence du stolnic occidentalisé et « européen » —, d'après l'ancienne tradition des Bă-

¹ Iorga, *Testamentul domniței Elena Cantacuzino*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, XXXIV.

² Iorga, *Viața și Domnia lui Constantin Brâncoveanu*, chap. I.

³ Radu Popescu, dans *Mag. Ist.*, V.

sărabă, que nous avons vu se continuer à partir de Radu Șerban et surtout de Matthieu ¹.

Une source contemporaine a cherché, certainement d'après l'impulsion du nouveau prince lui-même, à conserver tous les détails de cette remarquable action politique, reliée au passé du pays, tel que pouvait le comprendre, l'interpréter et le réaliser l'état d'esprit contemporain. Cette source écarte l'idée d'un retard, qui aurait pu amener aussi un prince nommé par les Impériaux, avec lesquels devait être bientôt conclu alors un lien de vassalité, et, de même, la coutume, introduite par les Keupruli, de faire demander un prince à la Porte, d'où pouvait sortir un étranger, « fût-ce même parmi les fils de princes qui vivaient à Constantinople », alors que le désir général était d'avoir un prince « indigène ». L'élection fut faite à la Cour, et le nouveau prince Constantin, qui, « étant comme un prince chez lui », n'aurait pas ressenti l'ambition de régner, fut invité à l'église métropolitaine pour la cérémonie religieuse. En grande pompe, aussi entre des soldats, il y fut mené en une procession comme on n'en avait plus vu depuis l'élection de l'autre Constantin, fils de Radu Șerban. Le nouveau prince prit place sur le trône dans « l'église de la Cour », et c'est là qu'il demanda qu'on lui prête serment, ce qui fut accompli d'après une liste écrite. Il se rendit ensuite à la grande salle du Conseil, pour une autre installation, et tous les boïars vinrent lui baiser la main ².

Il y eut même, à cette occasion, comme un souvenir des rêves impériaux, par le fait que, sans pouvoir officier lui-même, se trouvait présent aussi ce parent des Cantacuzène qui était l'ancien patriarche œcuménique, Denis le Séroglan.

Dès ce moment, on chercha une confirmation de cette situation, y mêlant aussi un capoudchi-bachi qui se trouvait par hasard à Bucarest et qui fut pris par le mouvement. Mais, aussitôt, Brâncoveanu montra qu'il entend conserver

¹ La descendance de « Șerban Băsărabă » pour l'homonyme Cantacuzène est soulignée sur sa pierre tombale à Cotroceni; Iorga, *Doc. Cant.*, pp. 331—332, n° II.

² *Mag. Ist.*, V; Radu Greceanu, éd. Étienne Greceanu, pp. 11—12.

ces liens avec l'Empire des « Infidèles » dont Şerban avait tant désiré se détacher. Il envoya donc, immédiatement, un délégué, avec la nouvelle de son élection, à Andrinople, où se trouvait le Sultan, et à Babadag, où résidait le commandant des armées turques dirigées contre les Polonais, voire même chez le khan, qui était descendu récemment dans le Boudchak ¹. Aussi avec l'aide des cadeaux indispensables, on obtint, mais dans le terme d'un mois, la confirmation turque, par un aga.

On a conservé aussi les lettres patentes par lesquelles le pays était averti de cette installation d'un nouveau prince; nous les avons dans la forme adressée à l'hégoumène du couvent de Brâncoveni par celui qui, pour le moment, s'intitulait seulement « prince Constantin », avant d'arriver à une seconde formule: « Constantin B. Brâncoveanu » et à la forme, d'une affirmation dynastique ultérieure: « Constantin Băsărabă ». Il se présente comme un prince élu par « tout le pays » et ajoute les explications, qu'on trouve aussi dans la chronique, des raisons qui l'avaient forcé à accepter « ce joug ». Ne manque pas non plus la confirmation de « l'empereur puissant », qui « lui a fait grâce du sceptre de ce pays ». Mais le but qu'il poursuivait était d'obtenir, selon les moyens de chacun, la somme requise pour payer cette « grâce », qui devait être comptée ensuite avec ce qu'on appelait « le cadeau du drapeau » (d'inféodation) ².

Il fallait maintenant couper court à tout ce qui avait été offert à l'autre empereur dans sa capitale ³, bien que, le 10 janvier 1689, les émissaires représentant l'intérêt des Cantacuzène, d'abord Georges Cantacuzène et Constantin Bălă-

¹ Les deux sources historiques du pays.

² Iorga, *Doc. Brânc.*, pp. 173—174. Des ordres turcs pour payer une dette de Şerban, demandant aussi qu'on envoie à Constantinople sa veuve et son fils; C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, pp. 5—6, n° 11—12. Sur l'élection et les premiers rapports avec la Transylvanie, aussi Veress, loc. cit., n°s 188, 191, 197, 200, 206. Il entendait dire qu'Apaffy demande pour lui-même la Valachie; *ibid.*, n° 199.

³ Sur les doutes qu'on y entretenait sur les intentions de Brâncoveanu, voy. le rapport de Iorga, *Studii și doc.*, XI, p. 177.

ceanu¹, fussent arrivés, après un mois et demi de discussion, à une convention écrite, sans que nous puissions établir quel en était le contenu exact². Ayant appris ce qui venait de se passer, deux Cantacuzène, les ambassadeurs, avaient été retenus à Vienne³ « jusqu'à la ratification », et on prit la même mesure envers le gendre de Șerban, Constantin Bălăceanu, qui dut rester à Brașov, où on lui envoya le diplôme de comte⁴, un Vlădescu, qui avait eu le courage de se présenter au nouveau prince, étant même puni parce qu'on était allé trop loin dans ces relations avec les Impériaux. C'était en vain qu'étais apparu, encore une fois, Csáky, accompagnant les deux boïars qui revenaient dans le pays⁵.

Mais Brâncoveanu ne pouvait pas empêcher, pendant l'année suivante, après la prise par les Impériaux des forteresses serbes, sinon leur descente dans le pays pour y prendre leurs quartiers d'hiver, du côté d'Orșova et du côté de Bran, en même temps par l'Ouest et par le Nord, au moins une demande de provisions⁶, en vertu d'un acte qui cependant n'avait pas été confirmé. Dès le début, on avait demandé à un pays, considéré maintenant comme vassal, « la contribution »⁷.

¹ Des lettres des deux, datées de Dej (5 novembre), de Târgul Murășului (2 novembre), de Baia Mare (11 novembre); Veress, loc. cit., n^{os} 184—186. Une bizarre lettre de Șerban à Apaffy, se présentant déjà comme exilé qui cherche un abri transylvain, en même temps qu'il demande un médecin, Pécsi; *ibid.*, n^o 183 (octobre); cf. *ibid.*, n^o 203. Il faut compter que déjà Veterani était à Câmpulung, en septembre; *ibid.*, n^o 180 (est cité l'ouvrage de Andrea Lazzari sur le général, Urbino, 1805). En novembre, il avait passé à Brașov; *ibid.*, n^{os} 187, 189, 196.

² Constantin Giurescu croyait pouvoir le reconstituer; C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, p. v.

³ Iorga, *Studii și doc.*, XI, p. 178.

⁴ C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, p. 9, n^o 21 et note 1.

⁵ Greceanu, pp. 14—15. D'autres nouvelles, dans Iorga, *Viața lui Brâncoveanu*, pp. 56—58.

⁶ Brâncoveanu avait reçu aussi l'ordre de faire bonne garde sur le Danube contre le pacha révolté de Bosnie, Yéguen; Iorga, loc. ult. cit., p. 82, n^o xxvii; p. 86, n^o xxxvi. Cf. aussi la Vie de Caraffa, dans Vico, loc. cit., ou dans Iorga, *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XXI.

⁷ C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, pp. 7—8. Mais Vienne, encore

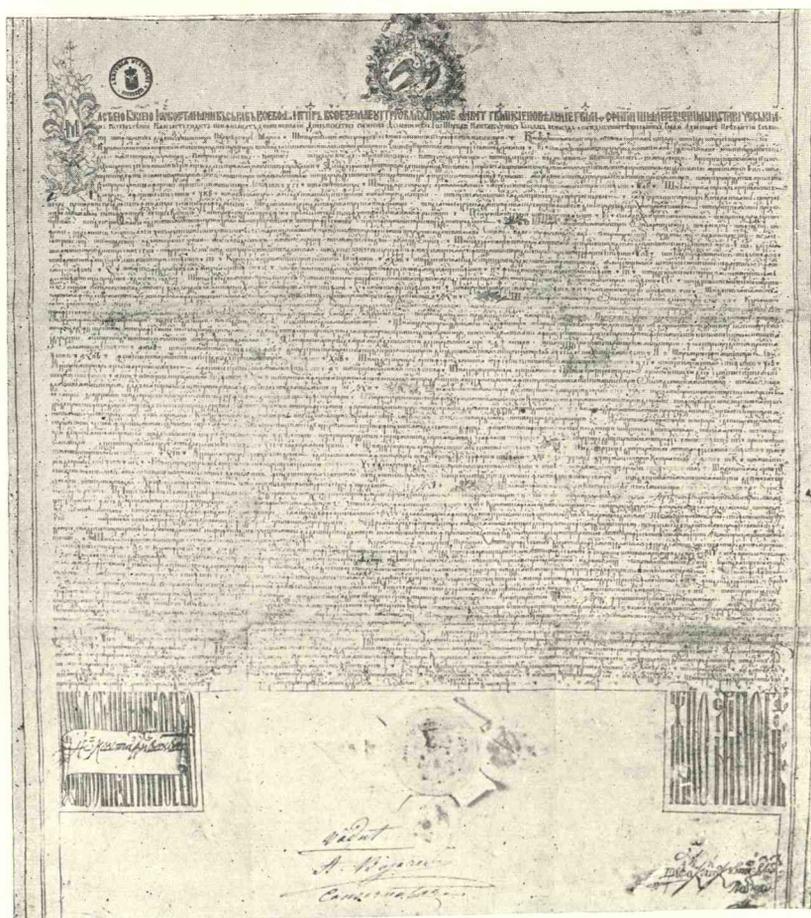


Fig. 32. — Document du prince Constantin Brâncoveanu.

Pour se défendre contre les demandes présentes des Impériaux, Brâncoveanu avait objecté les préparatifs d'invasion des Tatars¹. Le général Heissler, qui se trouvait sous les ordres de Veterani, avait pris, au mois de mars seulement, des mesures de défense, aussi du côté de la Moldavie². On a annoncé que les Turcs sont prêts à passer le Danube, qu'ils préparent des ponts, de sorte qu'il fallut envoyer, sans retard, le tribut de la Valachie³: au moment où cependant on continuait les négociations de paix entre le Sultan et l'Empereur⁴. On croyait que les Tatars pourraient être amenés en Transylvanie⁵, par Tököly, que les Impériaux ne perdaient pas de vue, et qui commençait à avoir des rapports avec le prince de Valachie⁶. Et, en même temps, entre les Impériaux et les envoyés de Sobieski, qui ne pouvait plus entreprendre une action militaire, se suivaient des discussions sur le sort réservé aux pays roumains que le roi de Pologne demandait pour lui-même, comme un droit qu'il aurait gagné par ses sacrifices pour la chrétienté, alors que Léopold les

une fois, ne voulait pas agir par force; *ibid.*, p. 9, n° 20. On croyait cependant qu'à la paix on pourrait obtenir des Turcs la Moldavie et la Valachie ensemble; *ibid.*, pp. 9—10, n° 22.

¹ *Ibid.*, p. 11, n° 24. Cf. les lettres de Constantin Cantacuzène; Veress, loc. cit., nos 207, 209.

² C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, p. 12, n° 28. Un rapport de missionnaire lui est adressé sur l'état de ce pays; Veress, loc. cit., n° 204. Cf. *ibid.*, nos 202, 205. La lettre par laquelle, le 15 mars 1689, Constantin Cantémir donne des nouvelles à Veterani (*ibid.*, n° 208) doit avoir été rédigée, dans ce bon latin, par son fils Démétrius.

³ Iorga, *Studii și doc.*, XI, p. 179, n° 1.

⁴ *Ibid.*, XX, p. 81, n° xxvi; p. 92, n° lIII; p. 93, n° liv. Surtout la Vie de Caraffa, loc. cit. Pour les détails, voy. Brauner, loc. cit., pp. 299—303.

⁵ *Ibid.*, p. 83, n° xxx; p. 84, nos xxxii—xxxiii. On craignait aussi une action de Brâncoveanu lui-même en Transylvanie; *ibid.*, p. 89, n° xLIV; p. 92, n° lIII; p. 93, n° liv; cf. *ibid.*, p. 85, n° xxxv. Toute une correspondance sur ce sujet entre Brâncoveanu et le stolnic Constantin Cantacuzène avec Veterani; Veress, loc. cit., nos 209, 211 et aussi n° 212. Lettres du missionnaire Giorgini, établi à Galatz; *ibid.*, nos 213, 214.

⁶ Philipp Röderer von Diersburg, *Des Markgrafen Ludwig Wilhelm von Baden Feldzüge wider die Türken*, II, Carlsruhe, 1842; C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, p. II.

considérerait comme des parties, déjà acquises par un traité, du royaume récupéré de Hongrie ¹.

Envers les Impériaux, Brâncoveanu avait déjà adopté une attitude double, de sincérité, de soumission, mais aussi de garanties ². En juillet, il annonça au commandant de Transylvanie qu'il ne peut pas reconnaître un traité conclu par dessus les instructions qui avaient été données aux délégués ³. Du reste, un pareil avertissement n'était plus nécessaire à un moment où on voyait les soldats rassemblés dans les Balcans par Șerban Cantacuzène pour sa campagne « impériale », travailler maintenant, d'après les ordres des Turcs, en rapport avec les projets de Tököly sur le Banat, où résistait encore Timișoara, à la fortification de la citadelle d'Orșova ⁴, défendue par le Français d'Herbeville. Les officiers autrichiens de Transylvanie, choisis parmi les Italiens, comme Pace, Corbelli, Tabella, Magno, Doria ⁵, n'avaient plus la permission de tenter quelque chose dans le style de Veterani contre ce pays voisin qui montrait des intentions d'inimitié. Ceci bien qu'on eût cru à Vienne, en septembre, que Heissler, homme d'initiative, plein de mépris à l'égard du prince de Valachie, était tout prêt à passer les montagnes pour aller jusqu'à Giurgiu et à Brăila ⁶.

A ce moment, Brâncoveanu avait essayé, tout en combattant les intrigues de Bălăceanu ⁷, qui était considéré comme son principal dénonciateur ⁸, une nouvelle explication avec

¹ Informations dans Odobescu-Tocilescu, ouvr. cité, I, à cette date de 1689; Hodoș, dans Hurmuzaki, XVI, à la même date; Iorga, *Studii și doc.*, XX, *idem*. Cf. aussi Zaborovschi, loc. cit.; détails, dans la Vie de Caraffa, loc. cit.

² Voy. plus bas.

³ Iorga, *Studii și doc.*, XX, p. 90, n° XLVII.

⁴ *Ibid.*, pp. 90—91, n°s XLVIII—XLIX. Il avait 4.000 hommes et son quartier était à Cerneți; *ibid.*, p. 94, n° LVII.

⁵ Caraffa avait un grand commandement. On attendait en Bulgarie un Piccolomini; *ibid.*, p. 100, n° LXIX.

⁶ *Ibid.*, p. 94, n° LVIII.

⁷ Une lettre de Bălăceanu, datée du 15 avril 1689; Veress, loc. cit., n° 213. Il en signe une autre, à côté du réfugié valaque Staico Bucșanu, dont la correspondance est comprise dans ce volume de la collection Veress, au n° 238.

⁸ Lettre du camp de Cerneți à l'empereur, 2 août 1689; Hurmuzaki,

les Impériaux, qui retenaient encore les deux ambassadeurs de 1688. La réponse fut cependant comme une déclaration de guerre. Sous l'influence de ces émissaires, on lui reprochait d'avoir violé le pacte, d'avoir persécuté Vlădescu, on lui demandait compte pour des prétendues expressions offensantes, pour avoir traité d'une façon très dure la veuve de Șerban, considérée comme étant sous la protection de l'empereur¹, pour n'avoir pas payé les sommes et envoyé les provisions dûes et enfin pour avoir continué ses relations avec les Turcs².

De fait, pendant ce même mois, les Impériaux prirent la citadelle de Nich et ils essayèrent d'établir un pont à Vidin³; Brâncoveanu avait des rapports avec le colonel Cusani, venu en Transylvanie⁴, et, après les progrès des Impériaux dans le Banat, avec le marquis de Bade lui-même⁵. Des ambassadeurs valaques se dirigeaient vers Vienne⁶.

Ainsi, cette première année du règne de Brâncoveanu ne se termina pas sans qu'il eût vu ce qui avait pu être évité avec tant d'habileté jusque là, c'est-à-dire les troupes de Veterani et de Heissler prenant leurs quartiers d'hiver dans le pays⁷. Quatorze régiments étaient entrés du côté de l'Ouest, et d'autres troupes descendaient par Brașov⁸; malgré tout, une convention avait été conclue pour un approvisionnement

V, pp. 278—279, n° cxciii. On demandait l'envoi dans le pays, ou au moins l'éloignement des frontières, du calomniateur, et, en même temps, le retour des deux Cantacuzène encore retenus.

¹ *Ibid.*, p. 219 (diplôme du 31 janvier 1689). Cf. Veress, loc. cit., n° 202. Une lettre de la princesse; *ibid.*, n° 250. Une autre de Bălăceanu; *ibid.*, n° 251. Pour les ambassadeurs de Brâncoveanu à Vienne, Hurmuzaki, V, p. 277.

² *Ibid.*, pp. 284—286 (lettre et explications données par les commissaires impériaux).

³ Iorga, *Studii și doc.*, XX, p. 98, n° LXIV. Des projets sur Nicopolis; *ibid.*, n° LXV.

⁴ *Ibid.*, p. 97, n° LXIII.

⁵ *Ibid.*, p. 99, n° LXVI—LXVII. Le marquis, malade, se retirait à Sibiiu; *ibid.*, p. 100, n° LVIII.

⁶ C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, p. 34. Dans la Hongrie Supérieure, on trouve un autre Italien, Nigrelli; Iorga, *Studii și Doc.*, XX, p. 112, n° xcvi.

⁷ *Ibid.*, p. 101 et suiv.

⁸ *Ibid.*, pp. 103—104, n° LXXVI.

régulier ¹, à Brâncoveni même, après l'occupation des districts de l'Olténie ², mais les Impériaux ne se montrèrent guère satisfaits des conditions de vie, dans une région d'habitations souterraines et de simples masures, avec une nourriture à laquelle ils n'étaient pas habitués ³. Le prince de Valachie avait dû payer même une partie du tribut que les ambassadeurs de Șerban avaient promis à l'empereur.

Mais Brâncoveanu ne se laissa pas attirer par cette conclusion de traité que Heissler avait eu en vue ⁴.

Pas même après que les Impériaux se furent établis à Câmpulung et à Târgoviște, dans une attitude de maîtres du pays ⁵, d'après les incitations de Bălăceanu, qui, pensant à se faire donner le trône à lui-même ou à le gagner pour son beau-frère, le fils de Șerban, cherchait à pousser à une rupture entre ceux dans l'armée desquels il avait obtenu un rang militaire, et le prince qu'il considérait comme un simple usurpateur ⁶.

Lorsque, s'étant retiré à Brâncoveni, puis, après que « les Allemands » s'étaient étendus à travers le pays, amenant avec eux Bălăceanu, qui arrivera à délivrer sa belle-mère et

¹ Hurmuzaki, V, p. 308. Cf. la lettre de Heissler, qui annonce, le 17 février 1690, sa retraite de Valachie; Veress, loc. cit., n° 254.

² Iorga, *Studii și doc.*, XX, pp. 104—105, n° LXXIX. Des nouvelles sur le départ des soldats impériaux; *ibid.*, n° suivant. Cf. aussi les informations recueillies par Röderer, ouvr. cité.

³ C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, p. 16, n° 36 et note 2 (d'après Röderer, loc. cit.). Voy. aussi la lettre de Heissler, pour les quartiers; *ibid.*, pp. 17—18, n° 38. Cf. sur les intentions du marquis de Bade, Veress, loc. cit., n°s 241—242. Aussi *ibid.*, n°s 246 et suiv.

⁴ Lettre de lui, citée.

⁵ Iorga, *Studii și doc.*, XX, p. 117, n° CVIII: « il principe vallacco... non assuefatto al peso dell'acquartieramento e dispotico dominio del soldato alemanno ». — Détails dans Brauner, loc. cit., p. 308 et suiv. — Cf., sur les menées de Bălăceanu, Veress, loc. cit., n°s 259, 260, 265. L'impératrice Éléonore envoie une lettre à la veuve de Șerban; *ibid.*, n° 262.

⁶ Voy. surtout ce que dit Radu Popescu sur sa conversation avec Heissler, en Transylvanie, dans le *Mag. Ist.*, V; il lui avait apporté aussi un don de mille bœufs. — Le but de cette descente de Heissler vers Bucarest était, ainsi que les Impériaux eux-mêmes le reconnaissent, celui « d'effrayer » le prince; C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, p. 48, n° 69.

son beau-frère, à Plătărești, dans le district de Vlașca, et enfin, vers Rușii-de-Vede¹, « Rușii lui Șerban », et à Drăgănești², Brâncoveanu vit la façon dont est traité le pays et sa propre dignité princière il écouta les conseils du stolnic Constantin et d'autres boïars³, qui le convinquirent qu'il vaut mieux avoir, à la place de ces Impériaux, arrogants et pleins de brutalité, qui pouvaient bien être une équipe d'occupation, mais ne représentaient pas une armée capable de défendre le pays, les Tatars, dont l'invasion possible avait été, pendant longtemps, l'argument principal pour refuser une entente définitive avec Vienne.

On demanda donc des secours aussi aux Turcs. Mais, comme on a prétendu aussi au chroniqueur de ce règne, Radu Greceanu, de noter, dans son récit officiel, ce que le prince croyait pouvoir atteindre par son habileté, c'était « de faire sortir d'un côté les Allemands, sans aucun danger pour le pays, et d'empêcher que les Turcs et les Tatars entrent dans le pays, pour ne pas le fouler, eux aussi, en pillant et en prenant des captifs »⁴. Jusqu'à l'arrivée des Tatars, le prince prit donc toutes les mesures pour ne pas se trouver à côté de ses hôtes « allemands », qui avaient poussé jusqu'à la place de sa résidence temporaire. Il confia les relations avec eux à son délégué de Bucarest. Le pays restait fidèle autour de son chef, les principaux conseillers princiers étant le métropolitite Théodose, les deux oncles plus âgés parmi les Cantacuzène, puis le trésorier,

¹ Il est question de cette localité et pas d'autre Ruși, ainsi que le montre le résumé impérial des opérations: « Aus Fluss Vaida »; voy. C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, p. 48, n° 69. La date de la rencontre avec Heissler est donnée dans cette source: 15 janvier 1690. — Des informations, généralement très exactes, aussi dans Neculce, qui connaît aussi la distance qu'il y a de Bucarest à Ruși, où Brâncoveanu « passa deux ou trois semaines ». Ce chroniqueur moldave sait aussi que l'approvisionnement des Impériaux se faisait d'une façon irréprochable. Ceux qui s'enfuyaient étaient punis en leur coupant le nez et les oreilles, pour qu'on ne manque pas de travailleurs. Pour Drăgănești, terre qui appartenait à Șerban: « Drăgănești n'est pas loin de Ruși, à deux heures seulement ».

² Röderer, ouvr. cité, pp. 189—192.

³ D'après Neculce, tous les boïars, sauf le stolnic, auraient été pour une situation de vassalité à l'égard des Impériaux.

⁴ P. 24.

l'aga Cornea et Constantin Ştirbei¹; l'opposition représentée par les deux Bălăceanu, Constantin et Matthieu, par Barbu Bădeanu², par Michel, fils de Mareş Băjescu le ban, et ce Preda Prooroceanu que nous retrouverons plus tard, portant une « queue » à l'allemande et un vêtement correspondant, ne pouvait gagner que très peu de boïars qui, dit la chronique, « s'étaient laissés gagner par le cours du temps »³; du reste, le prince les fit arrêter⁴. Et ceux qui échappèrent, surtout des boïars des derniers rangs, attaqueront ensuite violemment en même temps le prince et le stolnic⁵.

Ce qu'on avait entendu du côté des Impériaux, c'est-à-dire une décision du pays en leur faveur, ne s'était pas produite. Cette « chrétienté » catholique, employant une soldatesque prête à tous les excès, n'avait pas pu gagner les esprits. Mais, désormais, toute l'action du prince sera déterminée par la crainte que le parti autrichien, appuyé sur les généraux envoyés en Orient et sur Vienne elle-même, ne réussisse à le faire tomber.

La convention avec les Tatars, qui devaient chasser les usurpateurs, fut conclue dans des conditions tout à fait extraordinaires et qui assuraient leur parfaite discipline⁶.

Mais, jusqu'à l'arrivée de l'armée commandée par le kalga, car le khan lui-même était occupé dans les opérations de la grande guerre, le prince de Valachie eut devant lui son grand ennemi, Heissler, installé dès les fêtes de Noël dans la résidence même de Bucarest, dont les monastères étaient considérés comme pouvant servir à une consolidation de cette occupation au printemps⁷.

¹ Lettre de Michel Băjescu; Hurmuzaki, V, p. 310.

² Une lettre de lui, dans Veress, loc. cit., n° 244.

³ Greceanu, p. 21.

⁴ Hurmuzaki, V, p. 310.

⁵ *Ibid.*, p. 363. Ils sont présentés comme des Grecs « constantinopolitains... ».

⁶ Sur l'arrivée des Tatars, Veress, loc. cit., n° 257 (lettre du prince). Staïcu parle de la visite du « Sultan » au château de Brâncoveanu près de Bucarest, Mogoşoaia; *ibid.*, n° 258.

⁷ Sa lettre à l'empereur, 25 décembre; C. Giurescu et Dobrescu, pp. 20—22.



Fig. 33. — Constantin Brâncoveanu, d'après un dessin contemporain.

On n'a pas d'informations sur cette rencontre entre le général et l'habile prince de Valachie, mais la chose principale fut l'avertissement donné par Brâncoveanu que, devant l'entrée, qui devait être prochaine, des Tatars, Heissler n'a aucun motif de rester dans le pays¹. Ce qui paraît très curieux dans ces circonstances changeantes, c'est qu'on ne voit pas du tout l'armée que le prince Șerban avait recueillie et dont il parlait avec tant d'orgueil, bien que, lorsque les Tatars parurent, des troupes roumaines, commandées par Cernica Știrbei, accompagneront les Allemands pendant leur retraite, pour les empêcher de piller².

Dans l'état où se trouvaient ses troupes, Heissler ne peut donc que suivre le conseil de s'en aller (2 février)³. Pendant l'hiver, les régiments fatigués et manquant ordinairement de discipline reprirent le chemin qui menait aux défilés de Bran. Les paysans se vengeaient contre les traînards⁴. Et, bientôt, on apprit que les choses ne s'arrêteront pas là, mais que Brâncoveanu, qui était sorti à la rencontre des Tatars jusqu'à Floci, sur le Danube, s'est entendu avec Tököly, avec lequel il aurait eu des rencontres mystérieuses pendant la nuit, et que le printemps amènera certainement une offensive contre ceux qui s'étaient comportés jusque là comme des maîtres arrogants⁵.

Une information hollandaise de Constantinople fixe à vingt-deux jours le temps que les Tatars ont passé en Valachie⁶.

¹ Voy. Greceanu, pp. 23—24; Radu Popescu, pp. 111—112; lettre de Michel Băjescu, dans Hurmuzaki, V, pp. 310—311, n° CCXIV. Ce dernier, un ennemi, prétend que Constantin le stolnic lui-même serait allé appeler les Tatars, qui, de fait, furent accueillis par deux boïars d'un rang inférieur. L'émissaire de Băjescu prétend que, le stolnic ayant appris, à Brăila, où il se trouvait pour surveiller tout de même l'entrée des Tatars, que le prince ne s'est pas saisi de la personne de Heissler, aurait dit: « Voyez combien le prince est bête quand je ne suis pas là »; *ibid.*, p. 365.

² Greceanu, p. 25. Il y avait, parmi ses soldats, aussi des Moldaves; Neculce.

³ C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, p. 48, n° 69. Heissler partit le 17 février.

⁴ Nicolas de Porta, dans le *Bul. soc. geogr.*, 1899, p. 26.

⁵ Lettre citée de Mareș Băjescu.

⁶ Iorga, *Doc. Brâncoveanu*, p. 105, n° 91. Greceanu, p. 27, écrit: « Après

Pendant ce temps, le prince, qui avait atteint son but, passa de Buzău¹ à Bucarest, et, pour remercier Dieu d'avoir échappé à un si grand danger, il commença à élever, au milieu des grandes forêts à la gauche de l'Olt, dans des régions où l'on n'entendait que le cri plaintif des oiseaux de nuit, à Huhurezi ou Hurezi, avec des artisans habitués aux sculptures délicates et aux douces fresques sur fond bleu, sous l'influence vénitienne, la plus belle et la plus étendue de ses fondations d'églises, à laquelle s'ajouteront aussi les dons de sa femme, Marica, petite-fille, par son père, Neagu, d'Antoine de Popești, et ceux de ses fils qui étaient maintenant d'âge. Un parent, Pârvu Cantacuzène, revenu enfin de Vienne, reçut, avec le pardon de ses erreurs par son cousin princier, la charge de conduire le maître maçon Caragea et ses auxiliaires, charge qui passa après sa mort à Cernica Știrbei², celui qui ensuite éleva le couvent portant son nom près de Bucarest. En ce moment de calme, fut finie aussi l'église de la princesse veuve, Marie Cantacuzène, à Bucarest, elle-même étant maintenant en Transylvanie, et, au milieu des jardins sur la rive de la Dâmbovița, devant l'ancienne église, fondation des fils de Chiajna, s'éleva ce palais princier, avec « des colonnes de pierres et trois loggie », elles-mêmes de style vénitien, qui a donné à cette église même, si le nom date de cette époque, l'appellation populaire de « l'Ancien Palais », *Curtea Veche*³.

Bientôt le prince eut l'occasion de payer sa dette envers les Impériaux, et à savoir dans leur citadelle même de Transylvanie, où, au milieu des négociations vaines, qui se prolongeaient sans cesse avec les Turcs, Heissler avait été presque oublié par les ministres de Vienne. Il se prépara avec d'autant plus de passion pour cette revanche, qu'il aura appris

beaucoup de dégâts qu'ils firent, eux aussi, au pays », et il ajoute, comme justification : « où une armée paraît, cette région ne peut pas être sauvée entièrement, d'autant moins lorsque une nation comme celle-là le fait ».

¹ La princesse était au couvent de Bradu; Neculce.

² Greceanu, p. 27.

³ *Ibid.*, pp. 27—28.

que ceux qui, jusqu'hier, avaient occupé son pays, avaient créé au mois de mai Constantin Bălăceanu, déjà colonel dans leur armée, commandant général des armées qui devaient lui être données pour les deux pays roumains ou qu'il aurait été capable d'y rassembler¹. Le contingent roumain devait être payé comme les Hongrois et les Serbes au service de l'empereur. Et le Conseil de Guerre de Vienne préparait une attaque par surprise de Bălăceanu dans la Valachie, une « cavalcade », comme celle des Polonais à Jassy, pour mettre la main sur un prince qui ne tient pas ses obligations². Au mois d'août, Heissler revint sur l'idée de se saisir de ce prince qu'il haïssait et méprisait³. Et un autre Conseil, celui de la province de l'Autriche Inférieure, croyait qu'on pourrait se saisir en même temps du prince de Moldavie. Bălăceanu deviendrait ainsi maître, au nom de l'empereur, des deux pays roumains⁴.

De son côté, Brâncoveanu, se plaignant à Heissler des dégâts faits par les Impériaux à Baia-de-Aramă, où on avait volé des dépôts valant 300 bourses d'argent, lui donnait des informations sur les Turcs, feignant d'être satisfait de l'offensive prise par le marquis de Bade à Belgrade, tout en l'avertissant qu'il sera attaqué lui-même en Transylvanie⁵.

Maintenant apparaît le projet de Tököly de s'installer dans cette Transylvanie, refuge pour la vie politique de sa nation, comme roi de Hongrie.

Lorsqu'il se trouvait encore à Bucarest, Heissler attendait la réponse de Constantin Cantémir aux propositions de soumission qu'on lui avait faites, et on voit le Conseil de Guerre viennois préparer l'acte par lequel le prince de Moldavie

¹ C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, p. 26.

² *Ibid.*, p. 30, n° 53 (décision du 1-er juillet); cf. *ibid.*, pp. 32—33, nos 57—58.

³ *Ibid.*, p. 37, n° 61.

⁴ *Ibid.*, n° suivant.

⁵ *Ibid.*, pp. 31—32, n° 56 (12 juillet). Cf. aussi *ibid.*, p. 31, n° 55. Des ambassadeurs valaques à Vienne en juillet; Iorga, *Studii și doc.*, XI, p. 180, n° 2. Un « Valaque » qui aurait voulu livrer Heissler aux Tatars; *ibid.*, n° 4.

devait être satisfait dans son désir qu'on lui reconnaisse sa dynastie et qu'on respecte les coutumes du pays, offrant des provisions et une somme de 24.000 thalers ¹, conditions qu'on rencontre chaque fois que les Roumains sont invités à passer sous un protectorat étranger ².

Car, dès le 17 février de cette année 1690, Constantin Cantémir, ayant envoyé en Transylvanie ses boïars Jean Buhuș et Pierre Iurașcu, avait conclu avec les Impériaux un traité, qui, renvoyant son entrée en guerre au moment où les soldats de Heissler auraient été sur le Bas Séreth ou à Brăila et permettant que les Moldaves conservent des rapports avec les Tatars, assurait le maintien de la dynastie moldave, le fils aîné du prince Antiochus devant être délivré de Constantinople et créé lui aussi comte d'Empire, avec la condition expresse que les boïars et l'Église conservent leurs privilèges, que quatre représentants du pays restent auprès des généraux de l'empereur; pour le moment sera offert de la part de la Moldavie le don de 25.000 thalers, avec cent chevaux et cinq cents bœufs ³.

Bientôt, cependant Heissler devait tomber de cette hauteur de sa confiance en lui-même, devenant un vaincu, avec toute son armée détruite: Impériaux allemands, nobles magyars, contingents des villes et Szekler, lui-même devenant prisonnier.

L'expédition contre Heissler, qui prit presque à l'improviste cet organisateur de coups, de faits accomplis et de « cavalcades », comprenait le séraskier Tcherkez-Ahmed et un sultan tatar, puis Tököly lui-même, qui se trouvait sur la rive droite du Danube, théâtre de ses menus exploits, venant de Nicopolis, avec sa petite armée d'aventuriers hongrois, qu'on appelait les « kouroutzes » ⁴.

¹ Iorga, *Studii și doc.*, XX, p. 108, n° cxxxvi. Pour ces négociations, aussi *ibid.*, p. 118, n° cix (16 avril).

² C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, p. 25, n° 47. Le traité (1690) a été publié par C. Giurescu, dans les *Conv. Lit.*, 1910, p. 974 et suiv.

³ Voy. le texte que donne Veress, loc. cit., n° 253.

⁴ A côté de Greceanu, aussi d'autres chroniques du pays; Iorga, *Studii și doc.*, XX, p. 109, n° lxxxix, et pages suivantes.

Les armées avaient voulu passer d'abord par le défilé de Buzău¹, mais, le sachant gardé et « le chemin fermé par des arbres abattus »², elles durent se diriger par un autre défilé, celui qui passait au dessous de la forteresse du prince Negru, vers Bran, pour descendre, par des sentiers que l'ennemi ne pouvait pas connaître, tout droit à Tohani. Comme l'armée de Heissler s'était dirigée vers le village voisin de Zârnești, c'est là que fut livrée la bataille, au milieu des Roumains de cette région, certainement effrayés par l'apparition des Turco-Tatars, mais émus à la vue des drapeaux de leur race, le 11/21 août, un siècle moins neuf ans après la victoire de Michel-le-Brave, qui cependant ne venait pas accompagné d'un prétendant hongrois et sous la protection des tougs turcs. Mais, comme en 1599, les Szekler ne restèrent pas à côté de la noblesse de Transylvanie, autant qu'elle-même, qui était calviniste et « nationaliste », aurait pu être considérée comme sincèrement reliée aux Impériaux allemands. En une demi-heure, d'après le chroniqueur officiel de Brâncoveanu, rien n'était resté de toute cette belle organisation³.

Heissler, pris et traité d'une façon chevaleresque par Tököly et par le prince auquel il avait fait tant de mal, répondit avec arrogance qu'une pareille défaite ne signifie rien pour lui et que, « esclave » pour le moment, par suite du sort changeant des armes, il ne voit dans Brâncoveanu qu'« un esclave de naissance »⁴. Aussitôt, Tököly, qui cherchait à délivrer sa femme, restée comme otage chez les Impériaux, lui permit de s'en aller, conservant seulement le général Doria, qui devait mourir peu après.

Mais la satisfaction la plus puissante fut obtenue par celui qui avait été, si longtemps, menacé et offensé, Brâncoveanu,

¹ C'est de là qu'écrivit le marquis de Bade, le 26 octobre; Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 1433—1434, n° MMDCXLIX.

² Greceanu, p. 32.

³ Voy. aussi la bonne description hollandaise, avec des informations qui venaient probablement de Yanaki Porphyrita, dans Iorga, *Doc. Brânc.*, pp. 106—107, n° 3. Quant à Neculce, il croit que le combat a été livré en Valachie, à Câmpina. Cf. aussi Brauner, loc. cit., pp. 315—316.

⁴ Greceanu, p. 34; Radu Popescu, loc. cit.

lorsque les Turcs lui amenèrent la tête de Bălăceanu. Michelle-Brave avait cependant enseveli, d'après la noble coutume de son époque, André Báthory dans le tombeau d'Alba-Julia de sa famille, tandis que les habitants de Bucarest purent voir pendant longtemps la tête pourrie de celui qui avait voulu être un autre prince Constantin, sur les pals mêmes de la haie de sa maison dans cette ville. Ainsi finit un des derniers braves, — à côté d'un Turculeț, en Moldavie¹, et de tant d'autres chercheurs d'aventures au milieu des étrangers, officiers employés au service des Polonais² —, ce Bălăceanu, qui « se confiait en sa fortune, en ses chevaux, en ses armes et en ses folles fantaisies »³. Mais la poésie populaire ne l'a pas oublié⁴.

Le commandant turc lui-même avait été tué, étant remplacé par le pacha Foundouk-Mustapha. Brâncoveanu et le « roi » vainqueur l'accompagnèrent à Brașov, tout en envoyant quelques troupes à Făgăraș, dans le district d'ancienne dépendance roumaine, où le prince de Valachie achetait des terres à Sâmbăta-de-Sus et à Poiana Mărului, les habitants roumains le considérant, ainsi que le dit une notice sur un Psautier manuscrit, comme leur vrai prince régnant⁵, et où il allait élever une belle église. A ce moment, un émissaire du prince de Moldavie arriva auprès de lui. Plus loin, foulant aussi la terre qui recouvrait les tombeaux des guerriers de 1599, Brâncoveanu assistait au « couronnement » de Tököly dans le pauvre village saxon de Crâstian et pas dans la capitale d'Alba-Julia, ainsi qu'on l'avait voulu.

Tököly chevauchait en « roi » entre le prince roumain et le capoudchi-bachi turc. Dans l'église elle-même, Brâncoveanu présenta, dans un beau discours, ses félicitations à

¹ Voy. aussi Iorga, *Studii și doc.*, XX, pp. 82—83, n° XXIX.

² *Ibid.*, V, p. 47, note.

³ Greceanu, p. 35.

⁴ Les filles de Jean, fils de Constantin, restèrent chez les Impériaux; voy. Iorga, *Studii și doc.*, III, p. 60 et suiv.

⁵ Le manuscrit, jadis en ma propriété, se trouve maintenant à la Commission des Monuments Historiques.

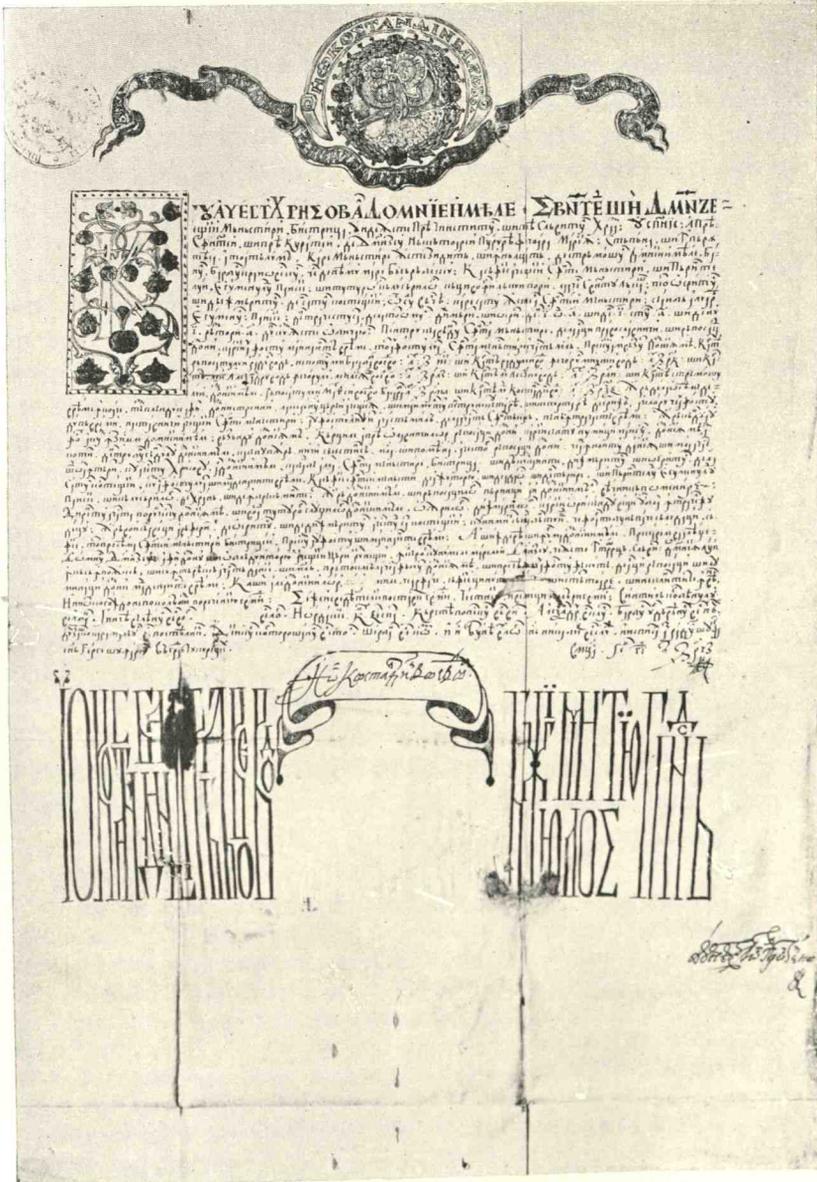


Fig. 34. — Document de Constantin Brâncoveanu (1689).

celui qui était théoriquement roi de Hongrie et prince de Transylvanie ¹.

Mais cette situation ne pouvait pas durer. Par Mediaş et Sighișoara, l'armée qui appuyait cette domination « royale » se dirigea vers le défilé, maintenant ouvert, de Buzău, — et avec elle partait aussi celui qui avait été couronné à Crâstian, rêvant d'un autre développement de cette expédition victorieuse. En chemin, on rencontra aussi le contingent, venu si tard, de Cantémir, avec son gendre Lupu Bogdan. Toute cette émigration transylvaine des partisans de Tököly se poussait maintenant en Valachie, qui avait été envahie en même temps, du côté de l'Olténie, par un raid des Serbes au service des Impériaux ²; Tököly amenait avec lui non pas une armée, mais tout un groupe de kouroutzes, qui devaient maltraiter, pendant des années, le pays les abritant ³.

Bălăceanu aura versé le sang des Turcs et des Tatars dans la bataille de Zărnești, mais Brâncoveanu fut, probablement, content voyant que les siens étaient employés plutôt à des travaux de terre et à la surveillance des chemins, bien que, d'après une tradition conservée par le chroniqueur moldave Neculce, un grand rôle dans l'obtention de la victoire serait revenu aux Cosaques de Valachie, commandés par un Moldave, Costin Neaniul ⁴. Car il croyait pouvoir être capable de continuer cette politique de bascule qu'il avait suivie avec succès jusque là ⁵. Ceci bien que, le 29 mars 1692, l'empe-

¹ Greceanu, pp. 39—40.

² Il est beaucoup trop exagéré dans les rapports impériaux (voy. Iorga, *Studii și doc.*, XX) alors que, pour le chroniqueur officiel, Greceanu (p. 43), il était question seulement de quelques « brigands » venus du pays hongrois.

³ Greceanu, p. 43. Une lettre de Tököly, datée de Ploești, 8 novembre, dans Veress, loc. cit., n° 276. Une autre, de Târgoviște même, le 15 décembre; *ibid.*, n° 277.

⁴ Il sait aussi que Lupu Bogdan, revenant par le défilé de Oituz, a été attaqué par les Szekler.

⁵ Reprise de la correspondance avec Veterani; C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, pp. 51—52, nos 73—74. Cf. aussi *ibid.*, p. 55, n° 76. L'opinion de celui-ci sur les ambassadeurs de Valachie à Vienne, qui étaient devenus de vrais résidents, puisqu'on ne les laissait pas partir, tout en les soupçonnant de pratiquer l'espionnage, *ibid.*, pp. 55—56, n° 78. Un des conseillers de

reur le « déposera » purement et simplement, donnant la Valachie au jeune fils de Șerban ¹.

Pour le moment, le prince roumain se trouvait devant une nouvelle occupation, celle de Tököly lui-même ², dont la politique française, dirigée contre les Impériaux, voulait faire un prince allié sur le Danube. Louis XIV allait jusqu'au projet de donner en mariage au fils de Sobieski « une princesse de France » et de « le faire Souverain des Principautés de Moldavie et de Valachie que Sa Majesté lui cederait (après avoir chassé les Turcs de l'Europe) et dont elle faciliterait la conquête aux Polonois, qui n'auroient pas de peine à le faire », car ces principautés sont sous leur main ³. Ce pauvre « roi », invité par les Turcs à revenir à Vidin, parut cependant à Târgoviște, puis à Câmpulung, essayant de pénétrer de nouveau, pour son propre compte, dans cette Transylvanie qui lui appartenait par la décision du Sultan. Un léger succès au défilé de Bran lui avait donné une confiance encore plus grande en lui-même. Il fallut beaucoup d'efforts pour amener celui qui était sur le point d'être pris à Câmpulung par un raid des Impériaux ⁴ à repasser le Danube; mais, dès ce

l'empereur, Joerger, voulait les écarter; *ibid.*, n° suivant. Aussi *ibid.*, p. 57, n° 80. Veterani demandait à être accrédité auprès de Brâncoveanu, espérant pouvoir l'employer dans le secteur d'Orșova; *ibid.*, p. 58, n° 81. Enfin aussi *ibid.*, nos 83—85, pp. 59—60.

¹ Iorga, *Doc. Brânc.*, pp. 38—46. Voy. ses relations avec Marsili, Iorga, *Manuscrite din biblioteci străine*, II, p. 65 et suiv. (dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XXI).

² Voy. David Angyal, *Tököly Imre*. Cf. aussi Élie Minea, *Dimitrie Cantemir*, p. 203 et suiv.

³ « Pour mettre les Polonois dans nos interets, outre les satisfactions d'honneur qu'Elle desire du Roy, on pourroit proposer le mariage d'une princesse de France pour le prince fils du roy de Pologne. » Louis XIV croyait même qu'on pourrait faire de Tököly un roi en Pologne; Drapeyron, dans la *Revue de Géographie*, 1877, p. 425. Aussi, *ibid.*, p. 452. On cite le ms. 7.176 fr. de la Bibliothèque Nationale (19 ancien Suppl. français). Ainsi, en 1689, Vanel pouvait écrire, dans son *Abrégé nouveau de l'histoire générale des Turcs*: « les Transilvains, les Valaques et les Moldaves, autrefois ses tributaires, ne relevent presque plus de sa puissance »; I. Préface.

⁴ Pendant ce temps, les kouroutzes avaient le même sort que les Impériaux qui s'étaient détachés dans la retraite de 1690 de Heissler. Tököly les

moment, entre celui que l'ambassadeur de France continuait à appuyer, lui offrant au moins la principauté de Valachie, et entre Brâncoveanu, qui savait parer chaque coup par les sacrifices de son Trésor, il y eut un combat de chaque jour¹.

Sorti de captivité, Heissler demandait, au commencement de l'année 1691², une indispensable action de la part des Polonais en Moldavie, action qui avait été retardée, avant tout, par le refus permanent des Impériaux de reconnaître les droits de leurs alliés sur ces pays et par les incitations permanentes des Français, qui employaient aussi la femme française du roi de Pologne pour lui faire conclure la paix avec les Turcs³. Et l'ancien commandant en Transylvanie croyait que la défense qu'on gagnerait ainsi pour la Transylvanie, arrêtant aussi les Tatars, méritait bien cette reconnaissance territoriale, pour laquelle avait lutté jusque là sans succès Sobieski. Il attirait aussi l'attention sur le fait que les deux Apaffy, menacés par la concurrence de Tököly, se dirigent, non sans rapports avec Brâncoveanu, qui avait inauguré maintenant une autre politique à leur égard, vers les Turcs et que les États de Transylvanie même favorisent ce changement de front. Comme médiateur envoyé au prince de Valachie se présente, dans cet acte d'une grande importance, un Ladislas Székely, dont la femme était roumaine et qui avait des possessions au Sud du Carpathes. Mais, pour les dépenses qu'il devrait faire, Brâncoveanu demandait en dépôt Făgăraș, se rappelant lui aussi les rapports qui avaient existé entre ce pays de l'Olt et la Valachie.

On s'étonne que, dans de pareilles circonstances, l'imprimerie grecque puisse encore travailler, l'imprimerie de Do-

vengea en arrêtant, comme s'il avait été le maître, le capitaine valaque de Cerneți; Greceanu, p. 45.— Pour les projets de Tököly et les intentions des Impériaux à son égard, Caraffa, dans Vico, loc. cit.

¹ Voy. aussi Iorga, *Doc. Brânc.*, pp. 107—108, n^{os} IV—V.

² C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, p. 49, n^o 72.

³ Voy. aussi les nombreux documents dans Nerva Hodoș, ouvr. cité, et dans Iorga, *Studii și doc.*, XX.

sithée de Jérusalem, transportée cependant à Bucarest. Elle donne, dans de bonnes conditions typographiques, des ouvrages de combat contre les catholiques, que ce patriarche avait combattus à Jérusalem même, et qui, avec les Jésuites de l'actif cardinal Kolonics, pénétraient maintenant en Transylvanie, où l'évêque Barlaam s'entendait seulement à patronner l'impression, en 1689, par le même protopope Jean de Vinț, d'un livre de prières, traduit du slavon, et d'un autre opuscule, sur les quarante martyrs ¹.

Ainsi paraissent à Bucarest, en grec, les travaux de polémique de Maxime Margounios, du Syrigue, de Dosithée lui-même contre les calvinistes, en 1690, année de la bataille de Zârnești ². Puis, en 1691, suivirent les Conseils, les « Parénétiques », de l'empereur Basile à son fils Léon, traduits en grec vulgaire par Chrysanthe Notaras. Un nouvel imprimeur, à la place de Métrophane, qui était devenu évêque chez lui, en Moldavie, l'Ibérien, d'« Ivir », Anthime, publiait ensuite deux offices de Saints, en 1692. Et le même Anthime, qui jouera un rôle important, sous tous les rapports, dans ce pays, où il s'était établi, donnera bientôt, en 1693, le splendide Évangélaire gréco-roumain ³, sous la surveillance et d'après la recommandation de Șerban Greceanu.

Mais, à côté, une œuvre roumaine d'impression avait commencé par la traduction du grec moderne, non sans les corrections de Constantin le stolnic, par les frères Greceanu, des « Perles » du Chrysostôme, en 1691. Ces deux lettrés, qui n'ont de néologismes que ceux qui viennent du grec, alors que leur contemporain Radu Popescu recourt au trésor latin, font l'éloge du « monarque » qui était leur maître. La préface cite les Byzantins Agapète et Cédrene, ainsi que Basile le Macédonien. Suit la traduction, par les mêmes boïars, de la

¹ Bianu et Hodoș, ouvr. cité, pp. 291—297.

² *Ibid.*, p. 297 et suiv. Parmi ceux qui travaillent à ces publications, on trouve le neveu du patriarche, Chrysanthe, et un Michel Makri. Dans la préface, on glorifie l'ascendance cantacuzène du prince de Valachie, qui est mise en rapport, par cette voie, aussi avec les Commène. Porphyrita est présenté comme le disciple du Syrigue.

³ *Ibid.*, p. 324 et suiv.

Doctrine Orthodoxe du patriarche de Jérusalem, Nectarius, sans doute d'après la recommandation de Dosithée, et sous la même surveillance du savant oncle princier. Enfin, le Psautier de 1694 introduit dans cet autre pays aussi cette pratique « nationale » qu'avait créée en Moldavie le métropolitain Dosithée.

Pendant ce temps, le marquis de Bade, qui était sûr de l'infidélité des Transylvains et des Valaques, croyait que les Polonais, sans secours allemand, ne seront pas en état de faire quelque chose en Moldavie ¹.

Vers l'automne, Sobieski, bien que mal aidé par la Diète polonaise, partait, en effet, vers la Moldavie, mais avec la décision de ne plus descendre dans le Boudchak et de ne pas perdre du temps à Jassy. Cependant Cantémir redoutait une invasion dans son pays, et, lorsque le roi, venant de Botoșani, se trouvait déjà aux vignobles de Cotnari, il envoya tout ce qui lui appartenait dans le district de Tutova, descendant lui-même à Țuțora, où l'attendaient les Tatars. Mais, aussitôt, Sobieski passa le Séreth et fit occuper la forteresse de Neamț, faisant fortifier aussi Suceava et jetant une garnison de Cosaques à Soroca ². Il semblait que les Polonais cherchaient à délimiter la partie de la Moldavie qui, au pire, devait leur rester. De cette façon, l'ancien désir de Miron Costin et de ses partisans était satisfait. Avec ces maigres résultats, Jean III pouvait se glorifier, dans une lettre datée « du camp dans le pays de Moldavie, sur la rivière de Moldova », le 20 octobre 1691, affirmant qu'il a chassé les Tatars du Boudchak et a occupé aussi une base d'action chez eux, pouvant menacer

¹ C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, p. 51, n° 72. Le manque de confiance envers le prince roumain est partagé par le Conseil de Guerre des Impériaux; *ibid.*, p. 55, n° 76.

² Voy. Nicolas Costin (d'après Théodose Dubău, ancien représentant du pays à Constantinople; Veress, loc. cit., p. 334, n° 213), Neculce et la Chronique ainsi-dite de Mustea. Neculce marque comme places ayant garnison aussi les trois couvents d'Agapia et de Secul, de Hangul. A Ropce, sur le Séreth, un ouragan aurait fait beaucoup de mal à l'armée polonaise en retraite, et on dut abandonner les canons.

Soroca et aussi la forteresse de Bender. De celle de Neamț, sous la montagne, il croyait pouvoir dominer « toute la Moldavie et la Valachie »¹.

Cantémir chercha à regagner au moins Câmpulung, où ses officiers ne s'étaient pas montrés adversaires du nouveau régime polonais, qu'on voit fonctionner, sous des officiers royaux, pendant des années. Mais ces officiers refusèrent de se soumettre à l'ordre du prince et en furent punis par une vraie expédition de seïmens et de mercenaires unis à des Tatars. Ces derniers s'étaient fait payer, occupant une large partie de la Bessarabie, soumettant Orheiu et Lăpușna sous un hetman de Cosaques qui était leur allié, comme s'ils avaient cherché une compensation pour l'extension de jadis de la Moldavie dans leur Ukraine. Vers l'Ouest, les nouveaux villages des Tatars allaient jusqu'à Chișinău².

A ce moment fut frappé le grand coup contre les boïars qui, dans une autre direction que pour les Rosetti, restés amis du prince et ennemis de Brâncoveanu, poursuivaient une politique des grandes familles du pays, et Neculce montre, comme origine d'un complot qui devait donner le trône à Velișcu Costin, une fête de famille dans la Moldavie Inférieure, au village de Băcani, dans le district de Tutova, où on célébrait les noces de Jean Pălădie, parent de celui qui avait intrigué contre l'ancien prince Duca; les mécontents, prêts à émigrer, auraient voulu passer dans le pays de Brâncoveanu pour présenter des dénonciations à la Porte. Ayant été trahis, certains d'entre eux purent passer la frontière de Valachie, alors que d'autres furent emmenés à Jassy. Parmi ceux-ci se trouvait Velișcu lui-même, que le prince frappa de sa masse d'armes. Puis, des soldats furent envoyés à Bărboși,

¹ J. Bogdan, *Doc. Pol.*, III, pp. 229—230, n° CIV. D'après Neculce, chez lequel l'ordre chronologique est un peu interverti, il y avait des dragons à Vasilcău, sur le Dniestr, puis à Orășeni: un Zaharowski, à Coțman: un Dobrowski, à Bănila: Turculeț l'aîné, à Hlinița: un Botez, à Cernăuți: un « Brănești » (*sic*) à Cuciur: Turculeț le cadet. Il présente aussi un exploit dû à Turculeț l'aîné.

² Nicolas Costin.



Handwritten text in Cyrillic script, likely a legal or official document, covering the upper and middle portions of the page.

Въсвѣдѣніе
Августинъ



Въсвѣдѣніе
Августинъ



Handwritten signature or name at the bottom right of the document.

Fig. 36. — Document de Constantin Brâncoveanu (1692).



dans le district de Roman, où Miron Costin faisait ensevelir, à ce moment, sa femme, pour l'amener devant le prince. Un second ordre contenait la condamnation à mort de cet homme dont la Moldavie n'avait pas un autre de la même hauteur spirituelle. Il fut exécuté à Roman, et, à l'aurore, Velişcu aura le même sort, sous les yeux mêmes de ce second fils du prince qui sera le célèbre écrivain Démétrius Cantémir. Ceci s'était passé malgré le mariage projeté entre le fils de Miron, Petraşcu —, qui portait le nom de Pierre Movilă —, et une fille du prince régnant, le fils aîné de l'historien, Nicolas, devant épouser une fille du prince Duca.

Des mesures de persécution, mais sans verser encore du sang, furent prises ensuite contre les fils de Miron, contre ceux de Gabriel Costachi : Basile, Solomon et Costachi, contre Georges Mitre et le spathaire Dediu, un autre Costachi, Lupu, avec deux de ses beaux-frères, ainsi qu'avec Antiochus Jora, pouvant passer la frontière en Valachie et aller jusqu'à Andrinople pour essayer, vainement, de renverser leur maître. Une dernière tentative fut faite par les fils de Miron Costin et les Cantacuzène, Basile et Élie, et le refuge de la famille de Costin chez les Polonais de Neamţ est caractéristique pour leurs rapports.

Il est très probable que, dans ces mesures, qui concordent si peu avec le bon naturel du vieux prince, il y avait aussi autre chose que le châtement d'une conspiration. Le fait que Sobieski avait accompli l'ancien projet de fortification des villes qui est dû à Miron Costin serait la preuve d'une entente avec les Polonais et la présence du jeune prince Démétrius à l'exécution de Velişcu montrerait le rôle que ce prince lettré aurait eu dans la découverte l'acte de trahison. Ceci d'autant plus que, ainsi qu'on le verra, Cantémir ne finira pas ses jours sans avoir essayé de reprendre aux Polonais Soroca ¹.

Et, pour punir aussi Brâncoveanu, les Moldaves essayèrent de faire présenter des dénonciations au camp turc, par un groupe de mécontents, que conduisait le germanophile Staïcu

¹ Voy. aussi J. Tanoviceanu, dans les *Mém. Ac. Roum.*, loc. cit.

Merișanu, qui n'était que le gendre de l'ancien prétendant au trône, Diicu, mais Staïcu perdit la vie ¹.

Les relations du prince de Valachie avec la Moldavie étaient restées mauvaises jusqu'à la mort de Cantémir, en 1693 ², le lendemain de cet acte de bravoure à Sorooca, par lequel avaient été consolées ses dernières années, troublées aussi par des remords pour la condamnation des deux Costin: de fait, Sorooca avait été reprise à la garnison des Cosaques établie par le roi de Pologne. Mais, après la mort du vieux Moldave, et, comme on le verra, contre la désignation du pays, qui préférait Démétrius Cantémir, Brâncoveanu arrivera à établir dans le pays voisin le fils aîné de Duca, Constantin, jeune homme lettré, élevé par un Spandoni ³ et qui épousera ensuite la fille du prince de Valachie, cette princesse Marie, si aimée par ses parents et si fière de la fortune de son père, qu'elle invoquera à haute voix, devant la Cour, au moment de la destitution de son mari.

Ainsi avait été écarté, pour le moment, l'accomplissement du rêve ambitieux de Démétrius Cantémir, qui, gendre de Șerban par son mariage avec la princesse Cassandre, était devenu ainsi le chef de l'opposition valaque, liée maintenant au jeune fils de Șerban, Georges, que, ainsi que nous l'avons vu, l'empereur reconnaissait comme vrai prince, à la place de Brâncoveanu, « déposé » pour ses péchés.

Cette élection moldave, décrite par Démétrius lui-même, qui eut lieu en la présence d'un certain nombre de hauts prélats grecs, Gérasime d'Alexandre lui-même célébrant ce « couronnement » dans l'église d'Étienne-le-Grand, St Nicolas de Jassy ⁴, aux acclamations de l'armée et de la multitude, avec

¹ Neculce, Greceanu, p. 48 et suiv., et note d'Étienne Greceanu, p. 49.

² A ce sujet, le chroniqueur officiel de Valachie, Greceanu, ne manque pas de dire que Cantémir a été « maquignon de chevaux et puis mercenaire, et enfin officier sous les ordres du spathaire dans ce pays »; p. 51.

³ Voy. aussi Démétrius Cantémir, *Ist. Imperiului Otoman*, et Démosthène Russo, dans la *Rev. Ist. Rom.*, IV (voy. vol. VII).

⁴ Nicolas Costin présente la cérémonie toute nouvelle du « baiser déposé sur le bord du manteau » du nouveau prince, comme dans les cérémonies

les cérémonies de proclamation et de sacre, ne correspondait en rien aux traditions de ce pays, étant une imitation, — comme l'avait jadis essayé Miron Barnovschi —, du triomphe en Valachie de l'ancien droit populaire. Mais une destitution instantanée de la part des Turcs ramena à la réalité les Moldaves et permit à Démétrius de poursuivre ses études. Disciple d'un moine et « iatrophilophe » crétois, Jérémie Cacavela, qui était auteur d'un livre sur la guerre entre Impériaux et Turcs ¹, Démétrius, ayant déjà reçu, à Jassy encore, une culture gréco-latine et entrant ainsi en contact avec cette pensée occidentale d'où il a tiré son livre de philosophie, « Le Divan ou la discussion du sage avec le monde », paru, — cas unique pour des presses destinées encore uniquement aux livres de service religieux ou de dogme, de combat théologique —, accompagné des dessins allégoriques du jeune auteur, à Jassy, en 1697, resta encore quelque temps à Constantinople, occupé uniquement de ses lectures.

Ainsi, alors qu'en 1692 Brâncoveanu redoutait qu'un des Rosetti, Lascarachi, aidé par Tököly et par les Français, n'arrive à être prince à sa place ², la mort de Constantin Cantémir lui donnait le droit de disposition sur la Moldavie.

Les Moldaves eurent donc comme prince, la nouvelle en arrivant le 18 avril, ce jeune homme lettré, âgé à peine de seize à dix-sept ans, et, lorsque le splendide mariage avec la princesse valaque, Marie, fut célébré ³, il y eut, autour des jeunes gens descendant des familles les plus importantes des deux pays, toute une belle Cour de boïars du même âge, dont certains avaient eu la même éducation choisie,

turques. Le vieux Cantémir fut enterré dans cette même église, dans le tombeau que s'était préparé, en vain, le restaurateur de ce monument; il fut transporté ensuite dans son couvent de Mera, dans la montagne.

¹ Iorga, *Studii și doc.*, XX, p. 130, n° CXLVII.

² Il fut exilé et revint à Constantinople seulement pour y mourir; *ibid.*, p. 141, n° CLXVI. L'audience de départ de Constantin Duca eut lieu au mois de mars, Démétrius quittant la Porte cinq jours après, et son successeur arrivant le 24 juin de l'ancien style.

³ A cette cérémonie, si bien décrite par Neculce, qui était alors second postelnic, on vit aussi Stanca, la mère de Brâncoveanu, et le stolnic Constantin.

comme celle des fils de Miron Costin, à l'école, favorisée par beaucoup de boïars, des Jésuites polonais de Jassy, professeurs de latin¹, qui firent de Nicolas Costin un continuateur et augmentateur de l'œuvre d'archéologie et de chronique de son père. Nous avons dit qu'il épousa Hélène, une des filles de Duca. Un autre fils de Miron, Jean, alla à Lwów apporter les ossements de Duca, qui y était mort frappé d'apoplexie². Une des chroniques du temps présente le nouveau prince comme un « philosophe », qui traitait de « Vous » jusqu'au dernier paysan venu présenter son procès et, de cette façon, il mettait en pratique l'enseignement qu'il avait reçu ; mais il sera question plus loin de cette attitude.

Cependant le sens de ce règne était le rappel des anciens boïars à la place des « simples » qu'affectionnait Constantin Cantémir³. Mais aussi on voit se dessiner, ainsi qu'il sera expliqué plus loin⁴, une espèce de politique sociale favorable aux serfs, que les boïars voulaient retenir, après leur séjour de douze ans, à la même place. Ce prince innovateur, dont la noblesse d'esprit et le désir de réformes favorables au pays n'ont pas été assez appréciés, demandait que des preuves sûres soient présentées, par des témoins prêtant serment, que d'une génération à l'autre ceux qui étaient amenés à son tribunal n'ont pas été libres, et, en général, il s'exprimait de cette façon sur le droit de liberté de tout homme : « C'est un péché que de ravir la liberté de ton frère, car les Infidèles eux-mêmes achètent des captifs pour l'argent, et, à la septième année, ils les rendent libres, et d'autres le font même auparavant, et toi tu es un chrétien, et, n'ayant pas acheté avec de l'argent ceux qui sont chrétiens comme toi, tu veux en faire des serfs pour toujours⁵ ».

¹ Voy. leurs comptes dans Iorga, *Studii și doc.*, I—II, p. 54 et suiv.

² Nicolas Costin.

³ Neculce aussi est satisfait de l'éloignement, plutôt cruel, de ceux-ci et il écrit : « Oh, le boïar qui est contraint d'adresser des prières à un paysan ! ». Les Grecs ne manquaient pas non plus parmi les boïars de celui qui avait été élevé à la grecque, et, à côté d'un Vlastos le postelnic, il y avait Panagiotaki Morona.

⁴ Vol. VII.

⁵ Voy. aussi le volume suivant.

Avec les revenus faibles d'un pays occupé en partie par les Polonais et pillé par les raids des Tatars, qui venaient attaquer les soldats de Sobieski dans la citadelle de Neamț et dans d'autres places fortifiées, avec ce que lui donnaient les impôts introduits d'après la coutume valaque, comme la contribution générale sur les bestiaux et celle sur les *pogons* cultivés de maïs, culture nouvellement introduite, le jeune Duca put conserver son règne environ trois ans.

Une espèce de tutelle locale fut exercée, pendant quelque temps, par Lupu Costachi, aussi comme trésorier, qui était allé jusqu'à Constantinople rencontrer cet adolescent princier, pour le séduire aux fêtes qui durèrent trois mois dans la capitale turque¹. Mais, de fait, celui qui conduisait la Moldavie c'était Brâncoveanu, et ainsi était rétabli le système, existant au commencement du siècle, pendant lequel, sous deux personnages princiers liés par un degré de parenté, il n'y avait en réalité qu'une seule volonté en Moldavie et en Valachie. On ne put pas se saisir cependant du gendre de Cantémir, Bogdan, ni de Georges Rosetti, anciens ennemis, qui avaient trouvé, comme nous l'avons dit, un abri chez les Polonais de Neamț, à une époque où, après la mort de Sobieski, une nouvelle action se préparait, mais pas par la voie des armes, pour obtenir à la paix non seulement la Moldavie, mais aussi l'autre pays roumain. Constantin Duca, qui employait les Moldaves de Neamț, comme un Moïse le serdar, pour le débarrasser, à Jassy même, d'un Turc déplaisant, finit par une vraie guerre contre les occupants polonais des forteresses et des monastères, sous la conduite de celui qui avait remplacé Nicolas Costin comme hetman, Antiochus Jora, disposant d'une armée qui s'élevait jusqu'à cinq mille hommes². Pour le moment cependant, l'ancienne époque paraissait revenir, alors qu'à ce mariage, qui réunit les deux dynasties, « les boïars des deux pays festoyèrent pendant trois semaines, avec beaucoup de luxe

¹ Neculce.

² *Ibid.*

et toute espèce de musique, et des représentations de saltimbanques, admirables ». Le patriarche œcuménique déposé, Jacob, qui mourra en terre roumaine, avait marié dans l'église de Golia les fiancés. Ces années, de 1693 à 1697, furent, du reste, les plus heureuses et les plus fécondes en résultats du règne, si long, de Brâncoveanu.

D'abord, pendant ce temps, ayant ou non l'appui de Constantin le stolnic, il avait réussi à passer avec succès par toutes les difficultés, venant des deux côtés, de la guerre austro-turque, qui, avec un sort si changeant, surtout après l'avènement d'un Sultan actif, Moustapha, se prolongea d'une année à l'autre jusqu'au grand coup victorieux de Zenta, en 1697, principale victoire en Orient d'Eugène de Savoie.

Ce glorieux vainqueur, dans lequel Brâncoveanu lui-même voyait surtout le chrétien ¹, et pas « l'Allemand » réclamant des quartiers et extorquant les pays étrangers, faisait partie de cette brillante série de généraux « latins », italiens pour la plupart, qui, non seulement comme talents militaires, mais comme direction d'esprit aussi, se distinguent d'une façon si avantageuse de ces prétentieux théoriciens de la guerre dont les Conseils de Vienne étaient remplis ².

Avec ces Italiens, dès le début, le prince de Valachie en était arrivé à lier des rapports qui se transformèrent en vraies relations d'amitié, que les contemporains ont connues et mentionnent.

Au commencement, Veterani, qui avait été gagné aussi par Constantin Cantacuzène, resté si Italien après ses études, se déclarait contre la méthode de brutalité, d'avidité et d'intrigues de Heissler. Pendant tout ce temps, les comptes de Braşov montrent ces liens continuels d'amitié obligeante avec Veterani: ainsi, en 1691, le moine Antoine, c'est-à-dire Dunod lui-même, passe en Transylvanie, et on rencontre allant en Moldavie le même « Pater Anthoni »; en juillet, un Gyulai Ferencz vient de Valachie comme envoyé auprès de Veterani.

¹ C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, p. 58, n° 81; p. 62, n° 91.

² Veterani reconnaissait lui-même que, sans prendre le Boudchak, on ne peut pas avoir la Moldavie; Iorga, *Studii și Doc.*, XI, p. 182.

Celui-ci fait conduire honorablement les boïars qui revenaient enfin de Vienne. Les lettres se suivent entre la Cour valaque et le quartier impérial de Transylvanie, ce qui n'empêchait pas qu'on continuait à y abriter le prétendant Georges Cantacuzène, qui était, en 1695, à Braşov ¹. Quant au projet qu'aurait eu Veterani d'établir Brâncoveanu en Transylvanie, de fixer à Bucarest le prince Philippe de Lichtenstein comme gendre du prince de Valachie et beau-frère même de Marsili ou de Prainer, ceci doit être mis surtout sur le compte de l'aventurier Nicolas de Porta, qui sera employé, dans les mystères les plus vilains de la diplomatie capricieuse, par Constantin Duca ². Une seule fois, en janvier 1693, Veterani préféra à Brâncoveanu Staïcu Merişeanu, dont on a vu la fin ³. Les anciennes forteresses durent être démantelées, et, lorsque en 1695, Veterani périt dans le combat de Lugoj, la liste de ses bijoux, dont héritèrent ses deux filles, contient aussi un diamant donné par le prince de Valachie ⁴.

Venant dans ce pays en 1691 déjà ⁵, le comte Marsili, de Bologne, neveu de Veterani et ancien secrétaire du baïle Civrano ⁶, homme d'un grand savoir, auteur d'un travail superbe sur « le Danube pannonico-myse », trouva le meilleur accueil et fut assuré des parfaits sentiments du prince de Valachie pour les Impériaux; on lui donna un officier supérieur pris pendant le combat de Zârneşti, et Marsili resta

¹ *Soc. Braş.*, loc. cit., p. 133 et suiv. Pour des affaires de lui qui signe en grec, voy. Iorga, *Braşovul şi Româniî*.

² C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, p. 74.

³ *Ibid.*, p. 75, n° 112; voy. aussi le n° suivant. — Les lettres latines de Brâncoveanu (*ibid.*, pp. 77—78) sont rédigées par Constantin le stolnic. En 1695 cependant, Veterani laissait la place à Truchsess; *ibid.*, p. 82, n° 124. Au départ, il communiqua les nouvelles offres de soumission de Brâncoveanu; *ibid.*, n° suiv. Voy. aussi *ibid.*, nos 126—127. Pendant cette même année, le commandant en Transylvanie était le Lorrain français prince Charles de Vaudemont; *ibid.*, p. 84, n° 130. Avec lui aussi, les relations furent excellentes; *ibid.*, nos suivants.

⁴ C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, p. 88, nos 144—145.

⁵ Pour son passage de Braşov vers le Nord de la Transylvanie, voy. Iorga, *Soc. Braş.*, p. 134, n° 232.

⁶ C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, pp. 68, 74.

assuré qu'il a à faire avec un homme absolument sincère, qui aide les armées impériales, qui transmet leur correspondance et s'offre à être pour l'empereur un « boulevard (*Vorvogt*) de la Transylvanie »¹. Les Impériaux négociaient aussi, à ce moment, avec Constantin Cantémir, pour trouver les provisions nécessaires jusqu'au Séreth².

Les relations avec ces Impériaux, auxquels s'étaient adressé aussi les moines de l'Athos³, à l'époque où un prince français, Charles Thomas de Vaudemont⁴, était établi dans le château, maintenant vide, de Apaffy, — il avait été question d'établir même le duc de Lorraine dans les pays roumains⁵ —, étaient si étroites que, après avoir ajouté, le 30 janvier 1695, aux anciens diplômes en faveur de Brâncoveanu celui qui en faisait un prince de l'Empire⁶, on discutait, pendant cette même année, les quatre nouvelles conditions, avec un fond qui était nécessairement l'ancien, auxquelles la Valachie devait conclure définitivement avec les Impériaux, de façon à ce que l'acte puisse être présenté aux négociations de paix qui se poursuivaient en Occident⁷.

¹ *Ibid.*, pp. 58—59, n° 82.

² *Ibid.*, p. 66, n° 99.

³ *Byz. Zeitschr.*, XX, pp. 197—198. — On croyait même à Constantinople que par le traité de 1699 un droit de tribut en Valachie sera reconnu à l'empereur; Paul Lucas, *Voyage au Levant*, II, Paris, 1714, p. 483 : « Ils (les Turcs) estoient aussi outrez de ce qu'il (le traité) assigne par la même trêve un tribut à l'Empereur vers la Moldavie et la Valachie, autre point contrevenant à leur loy ».

⁴ Dans le Banat, arrivait un autre Français, le général Rabutin.

⁵ Voy. Ciorănescu, dans la *Rev. Hist. du S.-E. eur.*, 1936, p. 334 et suiv.

⁶ Iorga, dans la même revue, 1937, pp. 177—186. Cf. C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, p. 294, n° 452. Pour les négociations avec Vaudemont, *ibid.*, p. 86 et suiv. — Brâncoveanu le priait qu'on ne fasse pas passer dans les journaux l'information sur les provisions qu'il donne; *ibid.*, p. 66, n° 100; cf. p. 68, n° 103.

⁷ Les rapports de Brâncoveanu avec son agent à Venise, Nicolas Caragiani, probablement un Roumain des Balkans (voy. aussi Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 85, note 1), se font par l'interprète impérial, apparenté par sa femme aux Cantacuzène, Antonio Mamucca della Torre (C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, p. 89, n° 146), auquel une monographie a été consacrée. M. Hâciu, dans son travail sur les Roumains de Macédoine, croit que c'est un Maimuca, Roumain (cf. *măimuță*, singe).

Mais les Turcs reprenaient, en 1692, Nich, et ils menaçaient Belgrade. Entre ces maîtres aussi, Brâncoveanu, par les provisions qu'il rassemblait pour eux aussi, par les cadeaux qu'il sut distribuer, put se gagner une situation toute spéciale. La chronique officielle de Greceanu note, lors de l'apparition du vizir, puis de ce Sultan bon et juste, Moustapha, qui ne permit pas, comme jadis en Moldavie Mohammed IV, de rien prendre sans payer et demandait avec compassion, pourquoi, au milieu de cette riche plaine valaque, le pays est si vide et si pauvre, l'attitude pleine de condescendance qu'on avait pour le prince de Valachie: le siège qu'on lui offrait au Conseil de guerre ottoman, les paroles élogieuses, les caftans et ces promesses de règne viager qui se réalisèrent, pendant tout le temps de cette paix si longtemps attendue.

Alors que, au début, Tököly, aidé par la diplomatie de Louis XIV, rêvait d'être prince en Valachie, qui serait devenue une espèce de « ferme », ainsi que s'exprimait un agent diplomatique français, « ferme » utile, à cause du voisinage avec la Transylvanie, et que, en même temps que les Tatars venaient par la Moldavie et entraient en Transylvanie par le défilé de Oituz, le vizir essayait d'une nouvelle campagne dans ce pays (1695)¹, Brâncoveanu eut la satisfaction de voir que son ennemi hongrois est disgrâcié, injurié, entretenu d'une façon misérable, pour que, pendant des banquets bien arrosés de vin, il se console de la catastrophe totale de ses espérances². Le prétendant ne paraîtra plus en Valachie, sauf une apparition à Giurgiu à l'occasion de la bataille de Zenta³.

Payant sans cesse, arrachant au pays des provisions jusqu'à le dépouiller, devant envoyer, une fois, jusqu'à vingt mille brebis, Brâncoveanu haïssait naturellement, au fond de son âme, cette suzeraineté qu'il ne pouvait pas changer. De son côté, Constantin le stolnic se plaint « que les temps et les

¹ Le projet se rencontre aussi en 1693; C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, p. 77, n° 117.

² En 1696 encore, arrive à Braşov, venant de Valachie, un « kouroutze » de Tököly; *Soc. Braş.*, loc. cit.

³ C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, p. 90, n° 147. Cf. Iorga, *Studii şi doc.*, XX, pp. 140—141, n° CLXVI; p. 142 et suiv., n° CLXX et suiv.

hommes d'aujourd'hui sont devenus très violents », du moment que « les maîtres et ceux qui sont plus puissants sous eux demandent plus, et en dehors de la coutume et des bons comptes, et il en résulte aussi d'autres actes impies et de nombreux dégâts pour la nation ¹ ». Et, cependant, en 1691, le courant d'humanité qu'on rencontre chez les Turcs pendant quelque temps avait amené le vizir à renoncer au tribut des deux pays ².

La chute de Constantin Duca, accusé aussi d'avoir voulu tuer en secret Sigismond Siculus, l'agent de Tököly ³, fut douloureuse pour Brâncoveanu, et bientôt s'ajouta la mort, à Constantinople, de la princesse Marie sa fille, atteinte par la peste ⁴. Et voici la tentative de quelqu'un qui espérait gagner cette Valachie à un moment où, comme on le voit, le chemin paraissait ouvert à n'importe qui, contre tout droit dynastique ou national.

Le principal négociateur de la paix avec les Impériaux avait été un Grec des îles, région d'où étaient venus aussi Panagioti Nikousios: Alexandre Mavrocordato était un homme de grandes qualités, qu'avaient développées des études faites à Padoue, presque en même temps que le stolnic Constantin, puis à Bologne, d'où il était revenu, ayant présenté une thèse latine, comme « iatrophilosophes ». Auteur de notices contemporaines, d'un traité de rhétorique qui a été traduit en roumain et de quelques autres écrits ⁵, il croyait pouvoir désirer, pour son fils Nicolas, plus que cette situation de grand interprète de l'Empire, qui devait paraître la plus haute récompense pour quelqu'un de sa religion et de sa nation. Mais Alexandre avait épousé une petite-fille d'Iliáš Alexandre,

¹ Iorga, *Braşovul şi Români*, La plaisanterie concernant les fils du Sultan qui seraient allés voir Mohammed au Paradis, dans une lettre de Brâncoveanu, paraît provenir du stolnic; C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, p. 78, n° 118.

² Iorga, *Studii şi doc.*, XX, p. 122, n° cxx. Comptes avec les Turcs, Iorga, *Doc. Grecs*, I, pp. 319—321, n° ccxxxv.

³ Le récit dans Neculce et dans Iorga, *Studii şi doc.*, XX, pp. 132—135.

⁴ Iorga, *Studii şi doc.*, XX, p. 143, n° clxxv.

⁵ Voy. Papadopoulos Kérameus, Hurmuzaki, XIII, table des noms, et notre volume suivant.

et son fils croyait donc qu'il pourrait prétendre à un trône occupé par plusieurs de ses prédécesseurs de la lignée de sa mère, lesquels s'élevaient jusqu'à l'homonyme de ce grand-père princier, Alexandre-le-Bon lui-même¹.

Un rapport contemporain dénote ces velléités. Elles parurent écartées, lorsque, avant la conclusion de la paix, Brâncoveanu maria sa fille Hélène à Scarlate, le fils, admirablement élevé et ayant de grandes dispositions pour les études, d'après la mode du temps, allant jusqu'à compromettre sa santé², du grand interprète. C'était encore une victoire sur les intrigues continuellement tissées et continuellement contre-carrées qui se dirigeaient contre ce trône si désiré. Le jeune Grec ayant une goutte de sang roumain fut créé aussitôt grand postelnic³. Après la mort de Scarlate, son père se réunit à Georges Rosetti et à Antiochus Cantémir contre son ancien parent par alliance⁴.

Mais l'attaque la mieux préparée contre le puissant prince⁵ fut celle de 1703, qui venait d'un ancien ennemi, le méchant vizir Rami. Tout à coup, Brâncoveanu reçut l'invitation de se rendre à la Porte. Il semblait être question d'une destitution cachée; le Turc qui devait l'accompagner s'était déjà présenté à Bucarest. Une maladie, vraie ou simulée, un érysipèle qu'avait gagné aussi la princesse, cette fois le médecin grec Pylarinos accompagnant, pendant ce voyage, son maître⁶, permit à Constantin de gagner deux semaines. Pendant ce

¹ Radu, fils d'Iliáš, était le gendre de Brâncoveanu; Greceanu, p. 112.

² Voy. *ibid.*, p. 85. Parmi ses livres, on trouve aussi les prêches de Mascaron, sur lesquels il appose une belle signature latine.

³ Il mourut dès 1700; *ibid.*, pp. 93—94. Il avait à peine vingt-deux ans. Dans la chronique, suivent les dénonciations de Dumitraşcu Corbeanu, de Grégoire Băleanu et de Radu Popescu contre Brâncoveanu; *ibid.*, pp. 98—100 et suiv. Il répondit par une ambassade en masse des boïars.

⁴ *Ibid.*, p. 104. La Chronique officielle cherche cependant à dégager la responsabilité du « sage interprète ».

⁵ Neculce parle aussi d'une tentative faite par Démétrius Cantémir.

⁶ Deux versions, dans Greceanu, p. 119 et suiv. Si Brâncoveanu avait pris avec lui son second fils Étienne, c'était pour que, s'il en serait besoin, il puisse être nommé à sa place. Le stolnic Constantin était resté dans le pays pour obvier à toute difficulté.

temps, son argent devait remporter la victoire. Encore une fois, une grande démonstration des boïars se produisit autour de lui. Alexandre Mavrocordato et son fils Nicolas, — le premier étant qualifié par Greceanu, dans une des deux formes de sa chronique, de « misérable et ennemi » —, se réunissant à l'ancien associé, pour une mission à l'empereur, d'Alexandre, le vizir Rami, et avec le moufti¹, croyait que le prince menacé s'empressera de passer en Transylvanie, où nous verrons quels étaient les liens qu'il s'était gagnés. Mais Brâncoveanu parut maintenant sûr de lui-même et, de nouveau, il vainquit. Le danger avait été si grand et le triomphe si important, que celui qui revint en grande pompe chez lui fit peindre les scènes de ce voyage à Andrinople sur les murailles de sa belle maison de campagne à Mogoșoaia², près de Bucarest. Mais le pays paya pour cette grâce et pour la confirmation par l'obligation de payer le tribut au double. Et la Chronique officielle ne manque pas de marquer que le prince est revenu « indemne des mains du tyran ».

Mais le nouveau prince de Moldavie, fils aîné du vieux Cantémir, Antiochus, ne montrait pas les mauvais sentiments que son entourage avait fait pénétrer dans l'âme de son père: Antiochus, qui finira par épouser la fille d'un grand boïar du pays, de la famille de Georges Étienne, Dumitrașcu Ceaurul, du village de Valea Seacă (« Vallée Sèche »), sous les Carpathes, avait été fiancé avec la princesse Marie, sœur de Constantin Duca, et il aurait été très satisfait de pouvoir épouser une des filles du riche prince voisin³, ce qui lui fut cependant refusé, probablement pour ne pas péricliter les espoirs de l'ancien gendre de revenir sur le trône. Lorsque, en septembre 1700, ce jeune Duca revint en Moldavie, Brâncoveanu, qui, d'après Neculce, aurait voulu maintenant faire prince de Moldavie un simple marchand de Galatz, Téodorachi, alla si loin dans ses sages intentions

¹ Mustea, dans Kogălniceanu, *Let.*, III, p. 28.

² Ces scènes étaient encore visibles vers 1854—1855; Étienne Grecianu, dans son édition de la chronique de Radu. Pour le voyage, aussi C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, p. 137 et suiv. Cf. Grecianu, p. 131, note 2.

³ Neculce, avec beaucoup de souvenirs tardifs.

de bon voisinage, qu'il pardonna le passé et conseilla, par le moyen de l'évêque de Buzău, Métrophane, Moldave d'origine, son ancien protégé, qui avait envoyé Nicolas Costin pour se justifier, de se réconcilier avec Georges Rosetti, qui reçut le poste de grand vornic. Pour assurer à Duca le concours des réfugiés, une véritable commission fut rassemblée à Focșani, dans laquelle il y avait, d'un côté, le métropolitain de Moldavie, de l'autre, l'évêque de Buzău¹.

Ce ne fut qu'à la chute, dans des conditions bizarres, de Constantin Duca, qui n'avait plus de liens étroits avec son ancien beau-père, — sa mère semble avoir été encore vivante: Anastasie avait perdu sa fortune dans les aventures de son jeune époux nouveau, le Grec Libéraki, « bey de Maina », qui finit d'une façon malheureuse² —, que l'influence du prince de Valachie, qui entendait retenir toujours la Moldavie en relations avec lui ne fut plus sensible. Duca, arrêté à Jassy par 500 spahis, espérait revenir après une simple visite à la Porte, ainsi que l'avait fait Brâncoveanu: c'était de nouveau l'imitation par les Moldaves de ce qui avait réussi aux Valaques. Mais ce groupe, dans lequel il avait entraîné, jusqu'à un certain point, aussi ses ennemis, avant de s'embarquer pour Constantinople, n'était pas soutenu par les mêmes distributions d'argent qui signalaient la générosité de Brâncoveanu, qu'on voit maintenant appuyer l'idée d'« un prince d'origine moldave, mais pas un Cantémir ou un Duca »³. Se trouvant à la Porte, au milieu des troubles

¹ Voy. Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 14, n° MMDCIV. Ceci peut être l'ambassade pour rappeler les réfugiés chez les Valaques, pour laquelle, le métropolitain Sabbas ayant refusé, il aurait été remplacé par l'évêque de Roman, Misaël, qui accepte. Voy. cependant Greceanu, pp. 108—110; cf. C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, p. 121.

² Pour la prise par les Turcs de « Lybiracis, considerable dans le pays » (le Magne), Guilletière, *Athènes*, 1675, p. 43.

³ A. A. Sturdza, *Constantin Brâncoveanu*, III, Paris 1915, p. 98. Thomas Cantacuzène, cousin de Brâncoveanu, écrit: « Il faut abandonner Duculeț (« le petit Duca »), de même que les Cantémir », p. 105, n° 87. Michel Racoviță, qui sera nommé, était cependant le neveu du stolnic Constantin et du spathaire Michel. En 1716, Antiochus est considéré comme un « Turc »; p. 135, n° 122.

qui amenèrent la chute du Sultan Moustapha, remplacé par son frère Ahmed, Duca arriva d'abord, dans son exil, ordonné par Rami, au port de Kavala, sur l'Archipel où jusque là jamais un prince roumain n'avait été¹. Antiochus Cantémir espérait être l'élu des boïars, auxquels on avait permis de se prononcer, mais ceci n'arriva pas. La décision fut prise, non sans que Brâncoveanu fût intervenu, chez lequel s'était abrité depuis longtemps, avec d'autres expatriés, parmi lesquels Basile Cantacuzène, et le candidat qui réussit à obtenir la place vacante, envoyant devant lui comme lieutenant Élie Buhuș, Michel Racoviță, — il avait épousé la fille d'un simple Balcanique, le spathaire Dediu, Anne, — était le fils d'une Cantacuzène et portait, comme on le voit, le nom d'un des oncles de Brâncoveanu. La chronique officielle de la Valachie reconnaît l'intervention de celui-ci et la somme d'argent dépensée dans ce but². Et, à cette occasion, le mariage de Nicolas, fils de Georges Rosetti, principal appui du nouveau règne, avec Ancuța, la fille du prince de Valachie³, scellait de nouveau le lien avec la Moldavie⁴. Plus tard, par l'intervention d'Étienne, fils du stolnic, un vrai pacte fut conclu entre Antiochus Cantémir, qui préparait son second gouvernement, et Brâncoveanu, faisant en-

¹ Il ne gagna jamais le trône; voy. sa plainte pour la mort de sa seconde femme, Euphrosyne; Iorga, *Doc. Grecs*, I, pp. 318—319, n° CCCLXXXIII. D'autres plaintes; *ibid.*, pp. 325—326, n° CCCLXXXVIII. Il suppliait le patriarche oecuménique d'essayer de le réconcilier avec Brâncoveanu; *ibid.*, p. 337. Lettre adressée à Chrysanthe Notaras (1707); *ibid.*, pp. 378—379, n° CCCXXVII. D'autres lettres; *ibid.*, pp. 378—379, n° CCCXXVII; p. 449, n° CCCXXIV (il est question de cette princesse Euphrosyne), ce qui renvoie à une date ultérieure à celle des pp. 318—319 sur sa mort.

² Greceanu, p. 137.

³ *Ibid.*, p. 138. On essaya aussi de diminuer le tribut doublé, mais les rebelles de Constantinople, qui paraissaient disposés à accepter cette concession, furent vaincus; *ibid.* Les représentants turcs du régime légal furent cependant gagnés pour une concession beaucoup moins importante; *ibid.*, p. 139 et suiv.

⁴ Malgré les partis qui s'étaient formés autour des princes, les liens de famille étaient conclus des uns aux autres: Neculce qualifie Manolachi Rosetti et Racoviță comme étant les beaux-frères d'Antiochus. Michel a été l'époux de la princesse Élisabeth Cantémir.

trer dans cette alliance aussi Démétrius Cantémir, qui reçut une pension de la part de Brâncoveanu¹. On arriva aussi aux fiançailles entre un fils de ce prince et une fille d'Antiochus². Bientôt après, le mariage d'Étienne, fils du prince de Valachie, avec la fille du Moldave Jean Balș, Bălașa, rendit ces liens encore plus intimes.

Le changement des princes de Moldavie se poursuivait avec une rapidité sans cesse plus grande, car Antiochus arriva à remplacer Racoviță, dont le court règne a trouvé aussi un chroniqueur pour en faire l'éloge³, et on ne peut pas connaître tous les ressorts de ces surprises incessantes.

On connaît cependant certains fils de ces intrigues par les témoignages, tardifs et intéressés, des chroniqueurs de Moldavie qui écrivirent après 1711, et on ne croira pas facilement que les Turcs eussent offert en 1703 à Brâncoveanu cette domination sur les deux pays qu'il aurait refusée seulement d'après les conseils, accompagnés de menaces de son oncle, le stolnic⁴. Ce qui est intéressant cependant à la seconde déposition de Duca, c'est la manifestation des boïars et des anciens boïars devant l'envoyé turc, contre ce prince⁵.

De fait, cependant, deux familles conduisaient encore les pays roumains, même sous l'égide de cette Monarchie, d'un aspect si brillant, de Brâncoveanu: les Cantacuzène en Valachie et, en Moldavie, malgré de brèves interruptions, mais, après quelque temps, avec l'acquiescement de Brâncoveanu lui-même, les Rosetti. L'influence de ces derniers était restée, ainsi que l'observe Neculce pour Georges Rosetti, pendant le second règne de Michel Racoviță, assez grande même lorsqu'ils n'occupaient pas de fonctions. On essaya d'une espèce de « vizirat », auquel s'opposaient ces boïars indigènes

¹ Neculce.

² *Ibid.*

³ Mustea; voy. p. 30 et suiv. Aussi l'éloge de Brâncoveanu, « homme très bon et célèbre par ses richesses ». Ce qui n'empêche pas qu'il soit présenté comme l'auteur principal des intrigues; p. 37.

⁴ Neculce. Tout aussi peu que Brâncoveanu, poussé par les circonstances aurait travaillé contre le trône de Duca.

⁵ *Ibid.*

que le même chroniqueur présente en comparaison avec son époque, vers 1740, « plus solides, plus puissants : ils s'aimaient les uns les autres et leurs conseils concordaient ». Ce qu'on appelait le règne des Phanariotes s'est appuyé sur l'affaiblissement des autres éléments politiques et sur la catastrophe, décidée par les Turcs, de ces deux grandes familles. La tentative faite par les deux Cantémir de s'appuyer sur les petites familles, — Antiochus ayant comme trésorier, pendant son second règne, un Lupu, qu'on appelait « Colivarul », ce qui signifie : celui qui prépare l'offrande de blé aux commémorations funèbres¹ —, ne réussit pas. Et, en ce qui concerne les Grecs, seulement Neculce le chroniqueur, qui était cependant lui-même Cantacuzène par les femmes, considère les Rosetti comme encore « Grecs », mais un Morona, déjà mentionné, arriva, par son expérience, à être très apprécié par Antiochus, de même que par le jeune Duca, qui l'avait amené dans le pays. Il mourut seulement à l'occasion du retour de Michel Racoviță.

Malgré les efforts désespérés des Polonais pour se gagner au moins la Moldavie, on s'approchait visiblement de la paix. Les Impériaux savaient bien qu'à sa conclusion ils devront se contenter de la seule Transylvanie. Tout autres étaient les espoirs du successeur de Sobieski, qui n'avait pas pu imposer son fils comme héritier ; le pompeux et orgueilleux nouveau roi, Auguste de Saxe, qui n'était pas suivi par les nobles polonais et devait lutter encore avec la concurrence de Stanislas Leszczyński, essaya de gagner Brâncoveanu par une ambassade. Par un Moro, par un « Albanais Arbănaș », qui obtint du prince une terre avec toute sa dot, il cherchait des rapports aussi dans ce pays, en 1695, et le fait que le stolnic considère cet « Arbănaș » comme un « frère », confirmerait l'hypothèse qu'il n'était que son ancien professeur à Padoue. Mais déjà on attribuait aux Cantacuzène une autre politique que celle du prince et du seul Cantacuzène qui lui restait attaché, le

¹ *Ibid.* Son successeur fut Élie Cantacuzène ; *ibid.* Celui-ci aurait même désiré le trône ; *ibid.* Pour le projet de mariage entre la fille d'Élie Cantacuzène et le fils de Brâncoveanu ; *ibid.*

vieux stolnic. Bien accueillis dans le palais de Potlogi, les émissaires du ministre saxon, Wackerbart, qui n'avait pas été admis à passer par la Transylvanie, où commandait Rabutin, parlèrent au prince, aux Cantacuzène, Constantin et Michel, obtenant l'assurance que rien ne sera conclu pour la Valachie avec l'envoyé impérial, un père Élias, et que, en ce qui concerne les Moscovites, le tzar est trop loin et un maître trop sévère. Attendant un envoyé du prince de Valachie, on recommanda au roi de commencer par prendre Tighinea et Cetatea-Albă, ce qui amènerait la révolte, non pas des Moldaves, sur lesquels on ne pourrait pas se fonder, — et on découvre les chefs d'accusation contre Antiochus —, mais de ces Valaques qui pourraient prendre bientôt Brăila et Giurgiu et le reste du territoire occupé par les Turcs; et ce n'est qu'alors qu'interviendrait aussi Brâncoveanu, avec 50.000 hommes, et il chercherait à faire quelque chose en Bulgarie même. Cependant, il faudrait assurer aux deux pays la même « capitulation ». En tout cas, il faut avoir deux choses: la présence d'une armée sérieuse et la garantie des coutumes du pays ¹. Et on ajoutait que ceux qui doivent entrer dans le pays ne soient pas des Polonais, mais des troupes allemandes, et que la convention ne soit pas conclue avec la République de Pologne, mais avec Auguste personnellement.

¹ Iorga, *Doc. Brâncoveanu*.

CHAPITRE II

LA TRANSYLVANIE ROUMAINE ET BRÂNCOVEANU LA CIVILISATION VALAQUE SOUS BRÂNCOVEANU

Les rapports du prince de Valachie avec la Transylvanie ont été décidés à cette époque par trois motifs : la nécessité de se garantir de bonnes relations avec les gouverneurs impériaux installés, après la paix de Carlowitz, dans la province qui avait été reconnue à l'empereur, puis le désir d'avoir toujours un abri sûr et agréable, de bon propriétaire terrien, tel que Brâncoveanu l'avait été toujours, et enfin le souci de l'orthodoxie roumaine, attaquée par l'invasion jésuite, sous le bouclier de la domination impériale.

Nous avons vu que le premier gouverneur de la Transylvanie avait été le général français Rabutin¹. Le commandant de Braşov fut, pendant quelque temps, le général allemand Glöckelsberg, avec lequel Brâncoveanu entretenait une correspondance².

Cette nouvelle domination des Impériaux au-delà des montagnes se montra respectueuse à l'égard du prince, dont

¹ C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, pp. 106—107, n° 174. La correspondance de Constantin le stolnic avec le Russe Golovkine est pleine de mépris et de haine contre Rabutin, traité d'incapable et de « tyran » et dont les actes de cruauté sont présentés; A. A. Sturdza, *Constantin Brâncoveanu*, III, p. 90. En 1703, Constantin envoie Sabbas (de fait Georges) Brancovitch, au « Sénat » d'Alba-Julia, nommé par le prétendant François Rákóczy; pp. 90—91, 97, n° 331; cf. *ibid.*, p. 93. Il parle de cet évêque de Transylvanie qui avait accepté l'union avec Rome, Athanase, surnommé « Satanase », et il croit que Brâncoveanu pourrait faire, contre celui-ci, un autre, un vieil évêque, à Alba-Julia. Une lettre de Mikes, p. 95.

² C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, pp. 119—120, n° 201.

on pouvait attendre seulement des secours, des informations et des provisions. Et Brâncoveanu désirait, de son côté, pouvoir conserver ses rapports avec ses possessions de Sâmbăta-de-Sus et de Poiana Mărului¹, ainsi qu'avec la maison qu'il avait acquise à Braşov et où il faisait vendre les vins de ses célèbres vignes princières de Dealul Mare². A Recea, dans le pays de l'Olt, une partie du village s'appelle jusqu'aujourd'hui Vaida-Recea, à cause de la domination du prince de Valachie. Michel Cantacuzène avait, lui aussi, des terres dans cette Transylvanie méridionale. Les Roumains de Transylvanie étaient employés pour des missions dans leur pays d'origine ou même jusqu'à Moscou; ainsi, un David Corbea, officier dans l'armée de Brâncoveanu, ce « tchaouch David » qui avait élevé à Bucarest l'église dite de l'Îcône, puis ce Pater Ianăş que nous avons rencontré dans les vicissitudes de l'Église transylvaine³, et enfin Dindar, le secrétaire permanent du prince de Valachie. Le prince chercha même à se former une garde d'« Allemands » de Transylvanie, s'adressant, de fait, à des éléments indigènes, que les Impériaux s'étaient déjà attachés, comme « Ratti », « Straina », ou « Stratina », et Jurko⁴.

Ce qui jeta cependant une ombre sur ces nouveaux rapports fut la nouvelle révolte rákóczienne qui éclata autour du « roi François », fils de la femme de Tököly, d'abord dans les régions de Hongrie, pour s'étendre ensuite sur la Transylvanie, devenue pendant longtemps la citadelle des mécontents de la domination autrichienne. Tout le calvinisme magyar appuyait celui qui est resté, figure jeune et brave, dans la mémoire des siens comme un héros national. Les Roumains de cette province auxquels on avait demandé, en 1691 déjà, de prêter serment à l'empereur et à son fils Jo-

¹ Voy. Iorga, *Braşovul şi Româniî*, p. 254, n° 6.

² Pour l'achat de la maison, en 1700, voy. Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 1478—1479, n° MMDCXCXVII. Voy. aussi *ibid.*, pp. 1478—1479, 1482 et suiv., 1491, n° MMDCXCXIV; *Braşovul şi Româniî*, pp. 258—259, n° 10.

³ Voy. Al. Lapedatu, dans *Prinos lui D. A. Sturdza*.

⁴ C. Giurescu et Dobrescu, *ouvr. cité*, p. 114, n°s 186, 193 et suiv.

séph, roi de Hongrie, par des actes au nom des maires de villages, des prêtres, sans oublier l'intendant des salines du village de Sântion¹, se déclarèrent, mais surtout dans les régions voisines de Bistrița, pour cette révolte, qui permettait des actions de bravoure. Un évêque calvinisant, Job, apparaît au milieu des Roumains de ces régions², en concurrence, ainsi qu'on le verra, avec le successeur de Barlaam, Théophile³, qui, lui aussi, aura été d'abord conduit à Bucarest, mais qui, sujet de la domination nouvelle autrichienne, devait lui soumettre, avec plus ou moins de science et de conscience, son Église.

On ne peut pas soupçonner chez le prince de Valachie un penchant particulier vers une cause nationale qui n'était pas la sienne. Les Impériaux de Transylvanie n'étaient pas faits pour le troubler ou pour porter dommage à ses intérêts. Si donc il s'expose à des plaintes de la part des officiers des Habsbourg, ceci est dû surtout à sa large hospitalité, à sa charité pour toute espèce d'hommes malheureux, à sa compassion pour les persécutés. C'est de là que vient la protection accordée aux amis de Rákóczy, un Petröczy, un Pekri, se bornant à promettre à ses voisins qu'il ne permettra pas à ces réfugiés de s'établir près des défilés des Carpathes, et, en effet, il défendit tout accroc à la paix par des invasions de leur part⁴.

Le 23 août 1692, l'empereur cherchait à attirer les prêtres roumains, les mettant, en fait de privilèges, au même rang que les catholiques, s'ils consentent à s'« unir » avec eux. Jusque là, cette espèce d'« uniates » roumains n'existait pas. Celui qui fut chargé de la créer fut le Jésuite Baranyi, d'Alba-Julia⁵, qui connaissait personnellement cet évêque, si

¹ Iorga, *Doc. Trans.*, II, année 1691.

² Voy. Iorga, *Ist. Bis.*, II.

³ Voy. Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1453, n° MMDCCV; p. 1455, n° MMDCCX (signature); pp. 1461—1462, n° MMDCCXXXVII.

⁴ Voy. Iorga, *Francisc Rákóczy*, loc. cit.

⁵ Nilles, *Symbolae*, I, p. 162, n° 2.

simple, Théophile¹. De là, on passa à une proposition formelle de réunion à l'Église latine.

Car le calvinisme prêché au milieu des Roumains n'avait pas abouti. Le commandant français de la Transylvanie était un catholique fervent. L'ancienne protection de la part du surintendant hongrois avait été annulée officiellement, et, de cette façon, la longue usurpation avait cessé. Les Jésuites ne demandaient pas que les Roumains se confondent avec les catholiques, et n'y pensaient pas même pour l'avenir. Ils exigeaient seulement la disparition des quatre points de différence dogmatique: sur la procession du St-Esprit, le Purgatoire, la façon de présenter la communion et, ce qui était plus désirable, ils demandaient la reconnaissance du Pape comme chef de toutes les Églises chrétiennes.

Un synode libre fut rassemblé, comme d'habitude depuis que les évêques roumains avaient accepté le système synodal calviniste, en février 1692, dans la capitale de la province, et il prit, au mois de mars, cette décision, pleine, au point de vue national, de conséquences, heureuses et moins heureuses, qui durent jusqu'aujourd'hui².

Ce qui décida, ce fut le sentiment de pouvoir échapper au joug calviniste³. L'évêque avait rappelé toutes les souffrances et toutes les humiliations subies jusque là: la tyrannie du

¹ Son influence était si grande qu'il en arriva, en 1696, à se considérer comme l'évêque des Valaques barbares; Silviu Dragomir, *Istoria desrobirii religioase a Românilor din Ardeal în secolul al XVIII-lea*, I, Sibiu, 1920, p. 7.

² Nilles, loc. cit., pp. 162—163, 164—165. L'acte de confirmation de la part du prince Apaffy, dans Hintz, *Geschichte des Bisthums der griechisch-nichtunirten Glaubensgenossen in Siebenbürgen*, pp. 83—89; Nilles, loc. cit., pp. 153—160. La date est le 18 décembre 1692. Cf. I. Crisian, *Beitrag zur Geschichte der kirchlichen Union der Rumänen in Siebenbürgen unter Leopold I.*, Sibiu, 1880.

³ Dans les parties occidentales, le joug était celui des Serbes. Le pacha d'Orade imposait par ses janissaires des évêques serbes aux Roumains, qui, en 1660, s'en plaignent; Aurèle Tripon, *Monografia-Almanah a Crișianei*, Oradea, 1936, pp. 19—20. Là travaillait cependant pour l'orthodoxie la riche Compagnie grecque (voy. Iorga, *Studii și doc.*, XII, *passim*; *Documente grecești și câteva românești privitoare la Compania grecească*. Pour la bibliothèque du groupe de Beiuș voy. aussi Hunfalvy, ouvr. cité, p. 175, note 1.

surintendant, la défense d'adorer les images, l'interdiction des carêmes, les enquêtes dans les maisons de paysans, la soumission des décisions prises par les synodes à l'approbation du même surintendant¹. Il ne faut pas négliger ce fait que Théophile avait été nommé, d'après l'ancienne coutume, « évêque valaque », il est vrai, mais pour « les églises des Valaques, des Grecs et des Ruthènes », alors que les Jésuites et le régime impérial traitaient avec lui seulement comme avec un évêque des Roumains, des Roumains seuls. Dans sa déclaration d'union, l'évêque s'intitule naturellement chef de « l'Église », — et pas « des églises » à la façon calviniste — « qui appartient aux Roumains en Transylvanie et dans les régions hongroises », mais il renonce au titre de « métropolitain », et il parle au nom du « clergé », au nom du « synode » ou du « grand synode » qui pourra donc être rassemblé aussi dans la suite.

Dans les discussions de ce synode, on ne procéda pas à la hâte, mais d'une façon très attentive, assurant la conservation du rite de l'ancien calendrier, au moins jusqu'à une transformation générale dans les États autrichiens, la séparation complète du clergé latin, le maintien des canons pour le jugement et la reconnaissance formelle des Roumains uniates, non pas comme « tolérés », d'après l'ancienne conception juridique magyare, mais, eux aussi, comme « fils de la patrie ». On spécifiait le droit d'entrer, à caractère d'égalité, dans les écoles et dans tous les offices².

Enfin, les choses se présentaient de façon qu'il ne pouvait pas être question d'un changement de confession, mais d'un « retour » sur la bonne voie³.

¹ Voy. le diplôme délivré à Théophile, où sont contenues aussi les « peaux » dues par l'évêque au prince, ainsi que les observations réunies par Nilles, ouvr. cité, p. 141 et suiv. On cite aussi la mention, faite par le patriarche Dosithée, dans un synode à Jérusalem, en 1672, de la persécution exercée par les calvinistes sur les frères orthodoxes de Transylvanie; *ibid.*, pp. 150—151. Dans le diplôme de Théophile, on demandait, à côté de la réfection de l'imprimerie, des écoles à Belgrade, dans les comtés du Maramourèche, d'Indoara et de Chior, dans lesquelles auraient été employé le latin à la place du roumain.

² *Ibid.*, pp. 167—169.

³ « L'évêque » demande qu'on lui reconnaisse le droit de nommer lui

Les protopopes qui signent sont ceux des Salines de Sibiiu, de Bistra, près du Maramourèche, de Orăștie, de Sighișoara (?), de Șinca Mare, de « Potșoga », de Giupal, de Săcaș, de Nimige, de Silvaș, de Uifalău; comme on le voit, de plusieurs régions de Transylvanie, mais pas aussi de Brașov, de Bistrița, de presque tout le pays des Szekler, pas de la région sur les rives des Târnave, et enfin pas des comtés ajoutés à la Transylvanie.

On s'empessa de confirmer cet acte par une nouvelle déclaration, faite au mois de juin ¹. Mais elle s'appuyait seulement sur l'action personnelle de Baranyi, qui avait combattu contre le calviniste Tököly, et sur l'autorité personnelle de Théophile, que sa signature montre avoir été un prélat particulièrement cultivé. Mais, lorsque le Jésuite accourut à Vienne avec cette nouvelle, il y trouva la puissante opposition des conseillers calvinistes, et, quant au vieux métropolitite, il s'éteignit peu après, non sans des soupçons de poison. L'adolescent qui fut élu à sa place, Athanase, ne peut être jugé ni d'après les éloges qu'on lui a prodigués, ni d'après des calomnies intéressées. Nous avons, sinon les actes regardant son élection, du moins ceux qui se rapportent au chemin qu'il dut faire jusqu'à Bucarest, où, à un des pires moments pour les relations entre Brâncoveanu et les Impériaux, — celui où le prince avait été « destitué » par Vienne, — le nouvel élu avait dû aller pour l'examen canonique et la confirmation.

Athanase, qui fut donc élu à nouveau contre la concurrence d'un Métrophane et d'un Denis, par un synode composé de trois métropolitites grecs: celui d'Andrinople, celui de Sofia et celui de Sébaste, y reçut, ainsi que l'avait fait Théophile, tout un programme dogmatique de la part du métropolitite Théodose ². Il n'y avait pas seulement l'imposition de toute une tradition, mais aussi on soulignait que le nouvel évêque n'acceptera pas même les formes roumaines pour l'office,

seul, et pas avec un Conseil de laïcs, les prêtres; *ibid.*, p. 170. — Il y a aussi une obligation spéciale envers Baranyi; *ibid.*

¹ *Ibid.*, p. 171 et suiv.

² Le registre de la Métropole, éd. Lesviodax et Gennadius, évêque de Râmnic.

formes que, à la suite de Dosithée le Moldave, représentait maintenant, ainsi qu'on le verra, l'évêque de Buzău, Métrophane. On recommandait même les synodes calvinistes comme un moyen de combattre une propagande qui n'est pas nommée, mais qui est naturellement celle des catholiques.

Sans confirmer celui qui n'offrait aucune garantie encore, l'empereur accorda, le 24 avril, un nouveau privilège pour les prêtres roumains, et les calvinistes y glissèrent aussi la clause que ceux qui passeraient à une autre religion « reçue », c'est-à-dire leur propre calvinisme, auront les mêmes droits que ceux au milieu desquels entraient les Roumains¹. Mais Athanase, suivant les conseils de Baranyi, employa pour remercier l'empereur seulement la partie concernant les catholiques². De son côté, le gouvernement de Transylvanie, plein de Hongrois calvinistes, ignore l'acte impérial³.

Rassemblant, le 24 octobre de l'ancien style, un deuxième synode, car la forme calviniste se conservait, le nouveau chef d'Église confirme l'acceptation des quatre points et demande au Souverain un « diplôme » comme celui qu'on venait de donner à l'évêque uniaste de Munkács, dès 1692. Cette fois, on parlait aussi au nom des « popes », et la Transylvanie seule était mentionnée; Athanase figurait comme « vlădică », terme archaïque ambigu que les catholiques étaient libres de traduire en « évêque ». On revenait cependant, pour conditionner l'Union, au respect de toutes les coutumes, au droit de protopopes, au maintien de cet évêque, dont le successeur devra être cependant élu⁴.

¹ Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1467, n° MMDCCCLVII.

² Nilles, loc. cit., p. 200.

³ *Mag. Ist.*, III, p. 278 et suiv. C'est l'époque où Brâncoveanu fait, le lendemain de la mort, à Târgoviște, du patriarche Denis le Séroglan (Iorga, *Doc. Grecs.*, I, p. 304, n° CCCLXIX; p. 314, n° CCCLXXV), élever l'église de Galata, à Constantinople; *ibid.*, pp. 312—313, n° CCCLXXIII.

⁴ Nilles, ouvr. cité, II, pp. 203—205. « Le patriarche des possessions de Son Altesse » (l'empereur) ne peut pas être, ainsi que je le croyais jadis, dans *Ist. Bis. Rom.*, celui de Carlowitz, un Serbe, mais le primat de Hongrie, Kollonics; *ibid.*, p. 206 et suiv. (avec facsimilé). Mais dans cet acte réapparaît l'ancienne forme calviniste des « églises roumaines », au pluriel. Voy. la communication faite aux états de Transylvanie; *ibid.*, pp. 205—206.

La nécessité de ce second acte, qui est un modèle de calligraphie, était d'autant plus grande qu'il fallait aussi d'autres signatures de protopopes que celles, si peu nombreuses, recueillies sous Théophile. Nous avons maintenant ceux de Hațeg, de Inidoara, de Giumal, de Sas-Sebeș, de Blaj, de Cața, de Nimigea, de Uifalău, — et ces deux se retrouvent dans l'acte de 1698, — de Bistrița, de « Haporta », de Bistra, de Orăștie, de Călata, de Lăpuș, de Daia, de Armeniu, de Chior, de « Kora », de Săcel, de « Cheza », de Colun, de Mohu, de Racovița, de Săliște, de Făgăraș, de Ilia, de Vinț, de Gurghiu, de Țichindeal, de Berghiș (dans le Banat), de Leapindea, de Șieuț, de Sinmihaiu, de Silvaș, de Ohaba, de Cugir ¹. Deux mille deux cent soixante-dix prêtres auraient immédiatement accepté l'Union ².

Suivit la confirmation, qui ne pouvait pas manquer, des privilèges du clergé. L'acte impérial du 16 février 1699 ³ rencontra cependant de nouvelles restrictions de la part du gouvernement de Transylvanie, assujetti au calvinisme: on demande et on obtient la limitation du nombre des prêtres, leur examen par le clergé de l'Église à laquelle ils seront réunis, des études faites dans une école étrangère, la définition du terrain exempté d'impôt, le renvoi au couvent des prêtres n'ayant pas de paroisse ⁴. On maintenait le point de vue que, pour rehausser sa situation, le prêtre roumain doit nécessairement abandonner son ancienne façon de croire.

De là sortit, pendant quelque temps, dans l'administration autrichienne de la Transylvanie, strictement fiscale, très formaliste et manquant d'unité et d'autorité, une époque de confusion. Rabutin et quelques nobles du pays des Szekler, comme Ladislas Apor, étaient de tout cœur pour la propagande catholique, pour laquelle s'efforçait Baranyi, alors qu'Athanase, cachant, d'après les circonstances, son jeu, et

¹ *Ibid.*, pp. 206—211.

² *Ibid.*, p. 212.

³ Nilles, loc. cit., p. 224 et suiv.; *Mag. Ist.*, III, p. 285 et suiv.

⁴ A côté des deux collections déjà citées, Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 1467—

employant Dindar, obtenait du « schismatique » Brâncoveanu le don de la terre de Merişani, dans le district d'Argeş¹.

L'imprimerie valaque donnait, avec un compositeur transylvain formé à Bucarest, et qui ira jusqu'en Hollande et en Géorgie, Michel Işvanovici, avec un Alphabet, qui devrait être examiné sous le rapport religieux, aussi un livre de prêches, qu'on intitule, d'après la coutume grecque, *Chiriadromion* (Kyriakodromion), avec l'assurance, de la part de l'imprimeur, que, sous la protection du vrai « patron », qui est le prince de Valachie, rien n'a été changé « dans la série des dogmes que maintient et ordonne l'Église orthodoxe d'Orient² ». Mais la noblesse calviniste de la Transylvanie continuait partout, sur ses terres, la lutte contre l'extension du catholicisme, allant jusqu'à faire détruire les chapelles uniates. Appuyé sur ses patrons, le prêtre Jean Țârcă, qu'intitulait « pope Ianăş » un noble calviniste, d'origine roumaine, Gabriel Nagyszegy³, ce Țârcă qui avait été enfermé par l'évêque, se transformait, dans la région vers la Moldavie, où François Rákóczy avait eu le plus grand nombre de partisans armés parmi les Roumains, en « évêque Jean ». Ceci se passait au moment où, dans le Maramourèche, un Joseph Stoïca, hobereau de cette région, consacré en Moldavie, était depuis longtemps « évêque orthodoxe », rappelant aussi l'ancien exarcat patriarcal œcuménique de l'époque de fondation de la Moldavie⁴, bien qu'il eût un synode à part, se considérant comme « administrateur » autonome du siège d'Alba-Julia, avec les protopopes qui dépendaient directement de lui⁵. Un nouveau concurrent surgira pour ce Maramourèche roumain dans l'évêque des Ruthènes de la province,

¹ Cipariu, *Arhivu*, p. 453 et suiv.; *Mag. Ist.*, III, pp. 305—306; Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, XXI, p. 288 et suiv., note 31.

² Bianu et Hodoş, *Bibl. Rom.*, I, pp. 369—370, n° 113. L'évêque Oxendius Virzirescu, pour les Arméniens passés en Transylvanie (voy. Iorga, *Doc. Trans.*, II, table), trouvait que l'Alphabet est strictement orthodoxe; Nilles, loc. cit., p. 263.

³ Voy. Silviu Dragomir, *Istoria desrobirii religioase*; cf. *Rev. Ist.*, VII, pp. 190—191.

⁴ Iorga, *Studii și doc.*, XII, p. 234, n° III; p. 298, n° v.

⁵ Voy. aussi Nilles, loc. cit., p. 268, note 3.

« le vicaire apostolique de la nation de rite grec dans toute la Hongrie », l'évêque de Sivas (Sébasté), qui était venu du milieu catholique de l'île de Chio¹. En échange, du côté de Orade, et jusque dans la région du Bihor, dans ce qu'on appelait « le pays du Oaş », où il y avait un petit couvent à Bicsad, et, à Szeged, les devoirs de l'évêque étaient accomplis par un moine grec du Mont Athos, mais soumis à l'autorité de Rome, Ésaïe². Enfin, ainsi que le montre Athanase lui-même, parmi les nobles roumains de la contrée d'Inidoara, qui avaient, dans cette ville même, une des plus belles églises de Transylvanie, s'était formée l'idée qu'on peut exploiter la situation, c'est-à-dire cette lutte entre les deux religions « reçues », pour continuer, sous la forme extérieure du calvinisme, de fait l'orthodoxie millénaire, cette « religion roumaine »³.

On ne peut pas contester une certaine habileté à celui qui avait été jadis Ange, le jeune fils de prêtre du village de Bobâlna⁴, ayant des privilèges de noblesse pour la terre de Ciugud, près de Alba-Julia, qui avait appris un peu de latin chez les calvinistes et avait été soutenu par Baranyi aussi à cause des rapports locaux avec son père. A une époque où, malgré la disparition des deux Apaffy, les Impériaux étaient seulement des occupants, il se garda bien de rompre avec les calvinistes, dont le régime pouvait revenir, et avec les riches marchands de la Compagnie des Grecs à Braşov et Sibiu, qui avaient partout leurs succursales, soutenues par des privilèges impériaux⁵, ainsi qu'avec l'ancien « patron » qui était Brâncoveanu. Ceci sans oublier cette noblesse roumaine, depuis longtemps calviniste, et même fanatique, qui, avec ce

¹ Iorga, *Studii și doc.*, XII, pp. XLVIII—XLIX; pp. 9—10, n° 9 (Catéchisme catholique de Tyrnau, Nagy-Szombath, 1696).

² *Ibid.*, pp. 220—222, n° XLIX—L; cf. aussi Iorga, *Ist. Bis.*, II, p. 18 et suiv.

³ Nilles, loc. cit.

⁴ Silviu Dragomir, loc. cit., p. 8.

⁵ Nouveau privilège, le 12 septembre 1700; Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1486 et suiv. Voy. aussi Iorga, *Documente grecești și câteva românești privitoare la Compania Grecească.*

Gabriel Nagyszegy, se mit en tête de l'opposition contre le catholicisme jésuite ¹.

Il en fut autrement lorsque, par le traité conclu avec les Turcs en 1699, les Autrichiens s'établirent comme maîtres définitifs dans la province.

Mais, alors même, au lieu de chercher à paraître seulement comme un simple protégé des Habsbourg, Athanase chercha, d'après la suggestion de certains laïcs, comme Étienne Raț et d'autres, qui seraient venus mêmes de Bucarest, au moins du secrétaire Dindar, qui était un Bulgare crypto-catholique ², mais serviteur de Brâncoveanu, à appuyer son changement dogmatique, non pas sur l'héritage de Théophile, ni sur une décision antérieure prise à l'époque provisoire sous le rapport politique, mais sur une grande manifestation nationale, au moment où l'empereur exerçait une domination de droit public ³.

En septembre, le diplôme depuis longtemps demandé était lu dans la Diète de Transylvanie, dont l'attitude fut celle que nous avons montrée. Elle ne pouvait pas satisfaire Athanase, et il continua, à côté, son ancien effort. Le synode de septembre prit une attitude contre l'acte de restriction injurieux, signé par les chefs de la noblesse de Transylvanie, un Bethlen, un Bánffy, un Naláczy, un Keresztesy ⁴. On déclara ouvertement ne pas vouloir admettre d'autres inspecteurs que de la part de l'empereur et du primat de Hongrie ⁵. Le clergé catholique lui-même ajouta sa déclaration solennelle que, ne connaissant pas la langue, il ne pourrait pas se mêler à de pareilles enquêtes ⁶.

¹ Voy. *ibid.*, pp. 262, 331 et suiv.

² Nilles, loc. cit., p. 267. Voy. aussi Al. Lapedatu, *Pater Ianoș*, dans *Prinos D. A. Sturdza*.

³ Jusque là, la correspondance avec l'empereur, dans laquelle il s'intitule « évêque de l'Église uniate de rite grec en Transylvanie et dans les parties annexes », dans Nilles, loc. cit., p. 229 et suiv.

⁴ *Ibid.*, p. 240 et suiv.

⁵ *Ibid.*, pp. 241—242.

⁶ *Ibid.*, pp. 243—244.



Fig. 37. — Athanase Ange, évêque uniéte de Transylvanie.

L'assemblée décisive eut lieu à Alba-Julia, en septembre 1700. La milice impériale y aidant certainement, on put rassembler non seulement les protopopes, mais aussi ceux qu'on appelait leurs jurés, avec des délégués du cercle protopopial et même des députés de village. Cette fois, étaient représentée la communauté de Braşov, par le protopope Basile, les villages de la région de Făgăraş, puis le district de Sibiiu, le Maramourèche, tout ce qui avait manqué jusque là. On a compté cinquante-quatre protopopes et mille cinq cent soixante-trois membres du clergé¹.

Non seulement on confirma la soumission envers Rome, mais on donna un nouveau statut à l'Église roumaine, statut d'un caractère culturel plus élevé, demandant des connaissances aux prêtres. Des mesures de moralité et d'ordre furent imposées. L'autorité des protopopes fut confirmée; on leur permit des assemblées locales. Sans plus parler de langue slavonne ou de grec, d'après les recommandations du patriarche Dosithée envers Athanase, on demande que l'Évangile et le prêche soient présentés en roumain.

Mais Athanase, élu et consacré chez les schismatiques, n'était pas encore reconnu par Vienne elle-même. Tous ses efforts tendirent à faire légaliser sa situation. Et il exigea qu'on le laisse aller vers l'empereur, désir que, sur la base des anciens souvenirs roumains, on rencontre d'un bout à l'autre de l'histoire des Roumains.

Il rencontra des empêchements aussi de la part de ceux qui, dans cette nouvelle Église, auraient pris volontiers sa place. Nous avons la liste des accusations qu'on porta contre lui². C'était, il est vrai, un homme jeune, qui admettait les fêtes avec des musiciens et les chasses, d'après les normes que les hobereaux hongrois avaient imposées à toute

¹ *Mag. Ist.*, III, p. 312 et suiv.; Nilles, loc. cit., p. 246 et suiv.

² *Ibid.*, p. 259 et suiv. Il avait conservé, du reste, son ancien secrétaire calviniste, Étienne Raş. « Mr. Raş Étienne de Chişfalud, juge d'Alba-Julia », est mentionné à côté du « protopope Georges, notaire de Daia », dans la préface du *Chiriadromion* d'Athanase, en 1699; Bianu et Hodoş, loc. cit., p. 375.

la vie publique de la province. On n'oubliait pas non plus ses rapports avec Brâncoveanu.

Le 5 février 1701, après un nouveau synode, l'évêque, que son clergé avait conduit au son des cloches, était à Vienne, avec son vicaire Mélétius, avec le secrétaire Raț et un Jésuite allemand¹. Il demandait sa confirmation, comme on était habitué à le faire à l'époque des princes de Transylvanie, et l'interdiction des persécutions hongroises contre son clergé (à la conférence qui eut lieu, l'empereur était cependant représenté par deux Hongrois); il offrait, au nom de son clergé, de donner des provisions pendant la guerre, pourvu qu'on lui permette de fonder des écoles. On aurait désiré aussi, dans le nouveau privilège, quelque chose qui pût attirer à la foi catholique plus qu'aux autres religions « reçues »².

Mais derrière lui on jouait une cruelle comédie. Du milieu jésuite même vinrent des accusations contre lui, et de là aussi l'idée de substituer à l'évêque gouvernant, qu'on taxait d'ignorant, d'incapable et coupable de certains péchés, un étranger, sous le nom de « théologien », non seulement pour tous les conseils, mais aussi pour toutes les élections et les nominations, les comptes et les actions en général. Aucune initiative ne partira de l'évêque, et les synodes perdront leurs droits³. Que pouvait donc signifier le retour pompeux de celui qui portait maintenant le titre de conseiller impérial, qui portait au cou la chaîne d'or avec le portrait sacré de l'empereur, son installation par Apor lui-même dans la capitale d'Alba-Julia, dont seront bientôt expulsés ses successeurs⁴ ?

¹ *Ibid.*, p. 272.

² Nilles, loc. cit., à cette date.

³ *Ibid.*

⁴ Au retour, Athanase s'intitule « archevêque pour les comtés extérieurs aussi »; *ibid.*, pp. 387—388. Il parlait de « sa métropole ». Il écrivait à Orade comme chef d'Église. Dans la préface du *Chiriadromion* de 1699, on l'appelle « archevêque et métropolitain du Siège d'Alba-Julia, de Vad, du Maramourèche, de Silvaș, de Făgăraș et des régions du Pays Hongrois, de la région de Chior, de Sălăgiu et de Crasna ». Sur la façon dont furent rapportées ces conversations de Vienne, en grec, Iorga, *Doc. Grecs*, pp. 334-336, n° CCCXCIII.

Du reste, dès la même année, Vienne céda devant les calvinistes, et un ordre impérial permettait à n'importe quel Roumain d'adhérer à la religion qu'il voulait ou de conserver la sienne¹, sans aucun acte de violence. Ce document fut publié aussi en roumain.

On en arrivera au point que Athanase, nommé cette fois, à la façon calviniste, évêque de toutes les églises roumaines de rite grec de Transylvanie, et de Transylvanie seule, dut demander, purement et simplement, en 1703, la confirmation de l'ancien privilège pour les prêtres, accordé par Apaffy².

L'effet produit à Bucarest³ par cette démonstration fut l'excommunication.

Elle fut prononcée de plusieurs façons, et avec la même violence. Bien qu'on y eut ajouté aussi une lettre de réponse, contenant des reproches âpres, du métropolite Théodose⁴, les patriarches grecs sont en tête: Callinique et Dosithée, et ce qui devait être une protestation contre la violation d'un grand droit historique et contre la rupture de l'unité spirituelle roumaine par l'Église fut ramené à une simple affaire de théologie et de hiérarchie byzantine⁵.

De son côté, Brâncoveanu employa l'influence du puissant ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, Paget, pour

¹ Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 1489, n° MMDCCXXI.

² *Ibid.*, n° suiv.; Nilles, loc. cit., p. 341 et suiv.; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 1494, n° MMDCLXVII. Les Saxons se plaignaient des excès commis par les prêtres roumains; *ibid.*, p. 1496.

³ Nilles, loc. cit., p. 348 et suiv.

⁴ *Ibid.*, pp. 334—336. Athanase avait demandé, aussi, de Valachie, qu'on lui envoie, comme livres d'église, le Triode et le Penticostaire. Comme la « Hongro-Valachie » de cette lettre de reproches de la part de Théodose fut rendue par « Transylvanie », Kollonics envoya au prince une lettre de menaces, parce que lui, Brâncoveanu, usurperait la Transylvanie; *ibid.*, p. 353 et suiv. Théodose refusa d'envoyer à Athanase la nouvelle édition de l'Octoïque par l'évêque Damascène.

⁵ Voy. Aug. Palmieri, *Dositeo Patriarca greco di Gerusalemme (1641—1707)*, Florence 1909. Aussi O. Stăniloae, *Viața și activitatea Patriarhului Dosoftei al Ierusalimului și legăturile cu Țările Românești*, Cernăuți 1929. Cf. aussi Zénobius Pâclișanu et Étienne Pop, dans la *Cultura creștină* de Blaj, 1913, et dans le journal local *Unirea*, janvier—février 1914.

adresser une lettre de plainte à l'empereur, mais on lui répondit verbalement que le prince devrait vaquer à ses propres affaires ¹. Suivirent aussi des incriminations de la part de Dosithée à l'adresse de Raț ².

Toute cette situation confuse venait de l'incapacité traditionnelle des Autrichiens de gouverner autrement que par le soldat et l'agent du fisc. Quelques années après la conclusion de la paix, tout le monde était assuré que, avant le terme de vingt-cinq ans de ce traité, qui n'était de fait qu'un armistice, les Impériaux perdront la Transylvanie. Rabutin lui-même reconnaît, en 1701 encore, cet état d'esprit, qui était en rapport aussi avec la guerre contre Louis XIV ³. Il observait, pensant aux agitations de Nagyszegy et d'André le Ban, qu'on appelait « le Grec », parent de Dindar ⁴, qui employait son sceau au nom de la nation roumaine, que tous les troubles partent de ces « Valaques » ⁵.

Du reste, les mécontents passèrent bientôt à une révolte ouverte, après la pénétration dans ce pays transylvain aussi de certains éléments balcaniques armés. Car autour de François Rákóczy se rassemblait toute la population hongroise. L'armée impériale sera enfermée dans les forteresses. Parmi les centres saxons, seuls Sibiiu et la citadelle de Brașov semblaient pouvoir se défendre. Tout travail sérieux aux champs arrivait à être impossible, et on devait aller chercher la nourriture du côté de la Valachie. De nouveau, les brigands étaient maîtres du pays, et un de ces haïdouks de Rákóczy, Pinteă, arriva à être glorifié dans les ballades de la bravoure. Dans un mémoire de 1704, la situation apparaît désespérée

¹ Nilles, loc. cit., pp. 354, 355. Aussi une lettre de Callinique. C'est, du reste, l'époque où ce Callinique de Constantinople critiquait Brâncoveanu pour l'idée qu'il avait eue de faire passer en vulgaire le Commentaire des Évangiles par Théophylacte; Iorga, *Doc. Grecs*, I, pp. 329—330, n° CCCXCI. Cf. aussi *ibid.*, pp. 338—339.

² Cf. *ibid.*, pp. 274 et suiv., 340—341. Cf. notre *Hist. des Roumains de Transylvanie et de Hongrie*, II.

³ Nilles, loc. cit., pp. 337—339.

⁴ *Ibid.*, p. 340.

⁵ *Ibid.*

pour les Saxons aussi, qui parlaient ouvertement du nouveau régime qui pourrait suivre ¹.

Tout le pays des Szekler était en révolte, demandant son droit à la liberté, et ces paysans libres assiégeaient Braşov. L'année 1705 amena une amélioration seulement parce que les Impériaux avaient sous la main un bon général français comme d'Herbeville et cet Italien, Cusani, qui se saisit de Cluj, mais ne put pas dégager la région de Braşov, ni se saisir, au-delà de la frontière, de Rákóczy lui-même, qui s'abritait à Gherla, ayant autour de lui presque toute la population roumaine des environs, avec l'évêque Jean Țărcă et ce brave Pântea en tête. En 1707 enfin, une Diète, à Oşorheiu, accorda à Rákóczy une situation « légale ». Il pouvait s'installer à Alba-Julia ², où Athanase dut céder, pour un moment, sa place à son concurrent, Job ³.

Toute une noblesse roumaine était autour du champion de la liberté magyare, Nagyszegy, Jean Talabă, envoyé à Constantinople, en même temps que le courrier dirigé vers Moscou, Théodore Corbea, frère du tchaouch David.

Brâncoveanu sut conserver une attitude prudente, ne voulant pas se compromettre avec les nouveaux « kouroutzes », car il connaissait trop bien les anciens, mais il ne travaillait pas d'une façon peu amicale contre eux. Aux Impériaux, qui n'étaient plus représentés par un homme de la qualité de Rabutin ⁴, il devait sa revanche pour l'acte d'union religieuse

¹ Détails et bibliographie dans Iorga, *Francisc Rákóczy al II-lea și Români*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, XXXIII (1910).

² *Ibid.*, pp. 4—5.

³ Iorga, *Doc. Trans.*, II. cc. — Pour les relations de Kollonics avec Athanase et son synode; Nilles, loc. cit., p. 357 et suiv. On espérait gagner aussi les boïars de Valachie. A l'école de Sibiiu, le médecin Pylarinos envoie son fils, qui fait profession d'être catholique. Voy. aussi un fragment de lettre de la part d'un fonctionnaire auquel on recommandait de faire la même chose; *ibid.*, p. 363. De son côté, le stolnic Constantin envoie son fils Răducanu, avec Chrysanthe Notaras, à Paris; Iorga, *Doc. Grecs*, I, pp. 327—328, n° cccxc. On attribue à Brâncoveanu lui-même l'intention de faire élever un de ses fils chez les Jésuites de Sibiiu; Nilles, loc. cit. Pour le projet d'une école qu'aurait fondée Athanase à Alba-Julia; *ibid.*, pp. 368—369.

⁴ Celui-ci, qui était menacé par Pekri et les Tatars, se plaignait, en 1703-

et la rupture des rapports entre les Roumains de Transylvanie et son pays. Il avait bien le moyen de le montrer. Le nouveau « roi » considérait le prince de Valachie comme son « frère », et il parlait, dans une lettre adressée au stolnic Constantin, des deux « regna » voisins ¹. Il parlait avec mépris de la simplicité d'Athanase, car il « soutenait » ce Jean Țârcă, ami de l'« Église d'Orient » ², sans se prononcer clairement sur ses intentions, et il ajoutait qu'enfin, appuyé sur le tzar Pierre, il aura ses amis, Pekri, Michel Mikes, qui prend part à un échange de terres en Valachie, ainsi que les frères Cantacuzène, Constantin et Michel ³.

Cependant les services apportés aux Impériaux étaient si grands qu'en 1707 on accordait au prince de Valachie le droit de se réfugier dans les États de l'empereur, où il voudrait, mais surtout en Transylvanie ⁴.

Il y eut même un moment où, le continuel appui de Bucarest ne manquant pas ⁵, il semblait que rien ne restera de l'acte

1704, de l'attitude du prince voisin; C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, p. 141, n° 236. Brâncoveanu aurait libéré quatre cents « anciens rebelles », pour les laisser passer en Transylvanie; *ibid.*, pp. 141—142, n° 237. Cependant il était question de 100.000 florins qui seraient venus au général, de Venise, par Pano Pépano et Brâncoveanu; *ibid.*, p. 142, n° 230. Voy. aussi les n°s suivants. En 1706, Rabutin partait vers la Hongrie Supérieure avec la cavalerie; *ibid.*, pp. 149—150, n° 252. Il réapparaît ensuite pour recommander qu'on cherche des chevaux de remonte en Valachie; *ibid.*, p. 166, n° 269. On trouve aussi en Transylvanie un lieutenant-colonel de Renaud; *ibid.*, p. 152, n° 256 et ailleurs. Dès 1708, commandait dans cette province le général allemand Krichpaum; *ibid.*, p. 176, n° 283. Il demande un emprunt à Brâncoveanu; *ibid.*, p. 179, n° 287. Lettre de Brâncoveanu à Quarient, envoyé par l'empereur Joseph à la Porte; *ibid.*, pp. 147—148, n° 248; Hurmuzaki, VI, pp. 36—37, n° LVIII.

¹ C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, pp. 373—374, n° 2.

² *Ibid.* Pour la perte par les Impériaux de la Tour Rouge et de la possibilité des rapports avec Brâncoveanu, *ibid.*, p. 143, n° 242. Pour un Gyulay qui avait des villages en Valachie, *ibid.*, p. 173.

³ Hurmuzaki, IX, pp. 434—435, n° DXXCVII; pp. 438—439; Iorga, *Doc. Cant.*, pp. 274—283; *Francisc Rákóczy*, pp. 12—13.

⁴ *Ibid.*, p. 152, n° 254; p. 153, n° 257. Des affaires d'argent avec lui; *ibid.*, pp. 155 et suiv., 162 et suiv., 168 et suiv.

⁵ Le stolnic Constantin s'intéressait à l'état de l'orthodoxie chez les Serbes; Iorga, *Doc. Grecs*, III, pp. 58—59, n° xxxvi.

d'Union de l'Église roumaine, à laquelle un Jésuite de cette nation, considérant Athanase comme archevêque, donnait, en 1703, un Catéchisme en caractères latins¹. L'empereur Léopold était mort, puis Kollonics; Baranyi, qui était maintenant le second théologien pour l'Église uniata, après un Allemand, faisait des efforts désespérés pour pouvoir conserver son œuvre. Au synode de 1708, où assista aussi le chef des Jésuites, à peine vit-on trente-trois protopopes². Un évêque d'Héraclée, Denis, s'établissait à Braşov³.

C'est, du reste, l'année où le représentant de Rákóczy, le comte Károly, appuyé par Antiochus Cantémir et ayant des rapports avec Nicolas Costin, s'assurait une si haute situation que Brâncoveanu et les Cantacuzène commencèrent à être ébranlés dans leur attitude⁴.

Pendant le calme relatif, entre 1700 et 1708, lorsque le problème de l'Orient européen sera posé par l'héroïque aventure en Pologne, contre la Russie de Pierre-le-Grand, de Charles XII, de grandes œuvres de culture sont accomplies en Valachie, la Moldavie plus pauvre les imitant dans des proportions plus modestes, après avoir pu rassembler ses habitants, à la suite de la paix de 1699 et du départ des garnisons polonaises et des colons tatars établis du côté de Orhei.

Il est question, avant tout, d'une activité typographique, très soignée sous le rapport artistique, qui, comme on le verra, était destinée à doter aussi les Églises étrangères par tout le monde grec, moins dans le milieu slave, mais, par une greffe jusqu'au Caucase, l'Église géorgienne aussi.

Dès 1694, avait commencé en Valachie, dans ce domaine de l'impression, la lutte entre les deux tendances: celle de Métrophane, évêque de Buzău, auquel se rallie aussi Anthime, qui sera évêque de Râmnic, pour donner des livres roumains, mais destinés seulement à la lecture, comme le Psautier de

¹ Bianu et Hodoş, loc. cit., p. 447, n° 138.

² Nilles, loc. cit., pp. 372—373.

³ Silviu Dragomir, ouvr. cité, Annexes, pp. 15—16.

⁴ Hurmuzaki, IX, p. 437, n° DCV; p. 140, n° DCVII; pp. 440—441, n° DCVIII; Iorga, *Francisc Rákóczy*, pp. 14—15.

cette année, imprimé par Anthime, et, ainsi que le désirait Métrophane, d'après la tradition de Dosithée de Moldavie, pour l'office lui-même, continuation, de plus en plus affaiblie, du slavonisme intransigeant, et, de l'autre côté, le néo-hellénisme byzantin, avec des préoccupations offensives contre le catholicisme, tel qu'il était représenté par le patriarche Dosithée, incité, dès le commencement, par les luttes religieuses entre moines à Jérusalem même.

L'attention est accordée surtout aux massifs volumes grecs, destinés surtout à d'autres cercles que les Roumains. A Jassy, en 1694 encore, Dosithée donne sa réponse aux opinions, qu'il jugeait hérétiques, du grand logothète de l'Église de Constantinople, Jean Karyophile¹. Cet opuscule semble n'avoir pas eu de titre, mais c'est un hommage que le jeune lettré Constantin Duca offre au tout-puissant patriarche dont l'autorité dépassait de beaucoup celle des œcuméniques contemporains². A un moment où n'avait pas encore été mise en discussion l'orientation de l'Église de Transylvanie sous l'occupation autrichienne, on publia au même endroit, sous le même patronage, mais, par prudence, sans mentionner le prince protecteur, la déclaration du vieux Byzantin Jean Eugénikos sur l'Union de Florence³. Le même compositeur moldave, Démètre Pădure, termine enfin l'important travail, commencé dès 1692, par lequel sept théologiens condamnent la Rome des Papes, *Τόμος καταλλαγῆς*. A l'égard du prince, est conservée la même attitude, qui a dû être certainement exigée, attitude de réserve.

A la publication de Dosithée contre Karyophile répond, de Bucarest, par l'imprimerie slavonne, l'opuscule par lequel, d'après la recommandation de Constantin Cantacuzène lui-même, Karyophile, très mêlé aux affaires roumaines explique ses opinions, en 1697⁴. C'est l'année où, de Padoue, Nicolas

¹ Voy. aussi la traduction en roumain, par C. Erbiceanu, de ses *Éphémérides*.

² Bianu et Hodoş, loc. cit., pp. 337—338, n° 97.

³ *Ibid.*, n° suivant.

⁴ *Ibid.*, pp. 349—350, n° 107. Le manuscrit acheté à la Bibliothèque



СФНТА ШН ДМНЕЗЕМСКИ

ЕВАНГЕЛІЄ

КѸ ВОЛ ПРѢ ЛѸМНІАТѸЛІИ, ШН ЛНЦА
 ПѸЛІИ ДМНѸ, ШН СѸКЛДВНОМ
 АТОЛѢЦАРА РѸМАНСКИ, ІС
 КѸРТАДИМЪ Б: БОІВѸ.

ШН КѸ ПОРѢКА ПѸРѢТКОРИМѸ ПРАВОСЛАВІИ
 ПРѢ СФІЦІАТѸ КѸ ОІОДШІЕ МІТРОПОЛІТѸ
 АТОЛѢЦАРА РѸМАНСКИ, ШН
 ЕЗАРХѸ ПЛАНРНАШѸ:

А КОДѸ АДОЛШѸ ТѸПѢРНІТѸ ШН ДѸОРАШІИ
 ТѸ МАН КѸ МѸАТѸ НЕВОИЦѸ.

А СФІТѸ МЛАНІИРѸ І СЛѢГІВѸ.

А Л АНУЛ ДЕЛЛ СПѢНІА ЛѸМНІ, ЛѸТѸ.



ДѸС ПЕРВІТѸ І ПРѢ СРМОПѸ
 А ПЛІМЪ ІВАНУШѸ

Fig. 38. — Page d'Évangélaire, imprimé à Snagov (1697).

Papadopoulo, qui s'ajoutait le qualificatif de Comnène, dédiait un ouvrage dogmatique au même savant boïar¹.

Jusqu'ici, on est donc encore dans le domaine du livre grec², l'imprimerie de Snagov pouvant travailler aussi pour des étrangers, comme Galaction Vidali, de l'île de Tinos, ancien moine de la Grande Lavra d'Athos, qui publiait une « Anthologie » grecque pour ses Grecs à lui³.

Mais voici que le changement de prince en Moldavie amène aussi une nouvelle orientation culturelle, qui n'est pas cependant celle d'Antiochus lui-même, influencé, de même que Duca, et pas dans la même mesure, par la culture hellénique, mais celle de son frère cadet, Démétrius, grand adversaire de Brâncoveanu, et qui, vivant parmi des Grecs savants, des Turcs lettrés et ces Français mêmes qui, étant les amis de Duca, dans lequel ils voyaient un descendant des empereurs de Byzance, recevaient volontiers chez eux cet Oriental occidentalisé, sans qu'il eût des rapports avec son propre milieu naturel, ainsi qu'il apparaît aussi dans ce beau portrait, conservé aujourd'hui au Musée de Rouen, sur lequel il porte un turban bleu et blanc avec aigrette, un justaucorps de brocard d'or et un khandchar à la ceinture, mais ayant aussi les longues boucles, la petite moustache relevée, la cravate des courtisans de Louis XIV. Celui qui, par son mariage avec Cassandre Cantacuzène, semblait avoir gagné des droits aussi sur le trône valaque, alors que le frère de Cassandre, Georges, vivant sous la protection des Impériaux, obtenait des droits sur la Moldavie par son mariage avec Luxandre, fille d'un des fils d'Antoine Rosetti, restait, pour le moment, étroitement lié aux Turcs, les accompagnant aussi

Gaster par l'Académie Roumaine semble être une traduction roumaine de cet opuscule.

¹ Iorga, *Doc. Grecs*, I, pp. 311—312, n° CCCLXXII.

² Voy. aussi, sur les rapports du patriarche Dosithée avec la Géorgie, E. Takaïchvili, dans le *Journal Asiatique*, CXX (1927), pp. 357—368. Ainsi qu'on le verra plus tard, c'est par lui que Brâncoveanu fut lié avec ce pays si lointain.

³ Bianu et Hodoș, loc. cit., pp. 347—348, n° 106.

dans cette campagne malheureuse de Zenta, qui ébranla pour toujours, dans son esprit, la confiance pour l'avenir de l'Empire Ottoman.

Dans son beau palais de Constantinople, Démétrius Cantémir, complétant chaque jour ses larges connaissances et employant la forme du roman pour présenter la caricature de ses ennemis, incorporés dans des animaux, comme dans l'ancien roman grec, crut que l'heure est venue pour sa nation, qu'il considérait encore seulement entre les frontières de la Moldavie, de participer aussi aux fruits, qui lui avaient été jusque là cachés, de la pensée philosophique de l'Occident. Tout en traduisant en latin les idées du philosophe van Helmont, il se décida à publier, en roumain, à Jassy, deux écrits: une traduction et une compilation, dont la dernière seule lui avait été jusqu'ici reconnue.

La première est la traduction d'un livre du maître de Démétrius, Jérémie Cacavela ¹, *L'Interprétation de la Liturgie*, qui parut en 1697 ². La préface est signée par Lupu Bogdan, beau-frère des Cantémir, mais on ne peut pas voir qui aurait été capable, en Moldavie de cette époque, de faire passer en roumain un travail d'un pareil contenu, — certainement aucun des évêques moldaves, qui avaient une si faible préparation monacale.

L'autre, *La discussion entre le Sage et le Monde* ³, œuvre gréco-roumaine, comme l'Évangélaire de Snagov, — l'inspiration aura été celle de Cacavela, qui est connu aussi par son travail sur la guerre de Hongrie ⁴ —, est un travail de

¹ Voy. pour ceci aussi Const. J. Karadja, *Un memoriu al lui Ieremia Cacavela în biblioteca lui Constantin Brâncoveanu*, dans la *Rev. Ist.*, XII, pp. 16—18; cf. Bogrea, *ibid.*, pp. 7—8; Basile Grecu, dans *Codrul Cozminului*, I, pp. 577—578.

² Bianu et Hodoș, loc. cit., pp. 344—346, n° 104.

³ *Ibid.*, p. 355 et suiv.

⁴ L'original de Cacavela est le *Raggualio storico della guerra tra l'armata cesarea e ottomane dal principio della rebellione degl' Ungari fino l'anno corrente*. Venise 1683. La préface de la forme grecque adressée à Șerban Cantacuzène, d'après la demande de Constantin Brâncoveanu, est donnée par Marshall, dans Bèes, *Jahrbücher*, III, pp. 135—136. On souhaite à ce chef d'un « petit diocèse » d'arriver à gouverner toute la chrétienté.

morale strictement religieuse, opposant à l'homme des passions, qui est le Monde, l'homme de la pensée philosophique qui est le Sage. Le dialogue est vif, quelquefois avec une note populaire alerte, qui montre combien s'était conservé chez les jeunes fils de Cantémir l'ancien esprit de propriétaire rural de la famille. Plus d'une fois, les plaintes sur le sort humain ont un caractère aussi élevé que touchant: « Où sont-ils les empereurs de Perse, les admirables et les célèbres? Où est Cyrus et Crésus? Où est Xerxès et Artaxerxès? Ceux-ci qui se considéraient comme des dieux et plus puissants que tous les hommes du monde, jusqu'au point de vouloir dominer l'agitation de la mer et les ondes de la tempête, ordonnant à leurs serviteurs de battre de verges ces ondes et de les enchaîner, pour lui avoir brisé son pont sur la mer, pont qu'il avait fait construire au golfe du Chersonnèse, qui s'appelle maintenant Bogaz-Hissari, et autres choses vertueuses dont il s'était montré capable? Où est Alexandre, le grand Macédonien, qui est appelé « grand », non pas pour l'étendue de son État, mais pour ses grandes et admirables guerres et sa conquête de plusieurs pays? Et il ne faut pas s'étonner concernant d'autres anciens et admirables empereurs des Grecs, mais, pour ceux plus récents, où est Constantin-le-Grand, fondateur de Constantinople? Où est Justinien, celui qui a créé cette admirable église dont tout le monde, dans tous les coins de la terre ronde, fait l'éloge, et qui s'appelle Sainte-Sophie? Où est Théodose le Grand et Théodose le Petit? Où est Basile le Macédonien et son fils, Léon le Sage, et d'autres empereurs puissants, grands et célèbres, des Grecs? Où sont les empereurs de Rome, la cité qui a vaincu toutes les autres? Où est Romulus, le fondateur, et d'autres jusqu'à César Auguste, auquel toutes les régions de la terre firent hommage? Et que puis-je ajouter? Où sont nos grands-pères et nos ancêtres? Où sont nos frères, nos amis, avec lesquels hier, avant-hier, nous étions à la même place et qui ont disparu de notre monde, semblant aujourd'hui n'avoir jamais existé? ». Ou, ailleurs: « — Mais, après leur mort, dis-moi: de toutes les richesses et de tous les trésors qu'ils ont eus, qu'est-ce qu'ils ont pu emporter et emmener quelque chose avec eux? — Il faut que tu saches qu'ils n'ont

pris qu'un morceau de toile pour s'en recouvrir, comme s'ils étaient restés vêtus de leur chemise de soie, et ils ont été placés dans un cercueil, ceux qui jadis étaient vêtus d'un vêtement de pourpre foncée, ils ont été jetés dans une fosse, ceux qui vivaient dans leurs séraïls et leurs grands palais recouverts de tous les ornements; ils s'en sont allés, et ni dans leur sein, ni sur leur dos, ils n'ont rien pu emporter avec eux. » On pourrait citer beaucoup de descriptions tout aussi belles.

Dans des paroles touchantes, Démétrius, qui avait demandé aussi à Cacavela une lettre de recommandation¹, salue Antiochus, comme un frère « doux » et aimé, duquel l'écrivain est éloigné au point de vue matériel, mais « l'âme ne peut pas être retenue et elle pénètre partout », comme une étoile qui ne peut pas être séparée de la sienne; il lui dédie donc ce « bouquet de petites fleurs cueillies et liées par lui ». Des paroles chaleureuses, dans des diminutifs caressants, viennent sous sa plume quand il s'adresse aux siens, vers la patrie lointaine, de cette Andrinople de son exil d'otage diplomatique. Des paroles d'une vulgarité rurale s'y rencontrent à côté².

Le slavon donne dans cet ouvrage, pour des notions peu coutumières, des néologismes d'un son disharmonique. L'écrivain princier n'a pas le courage de faire comme ce logothète de Brâncoveanu qui cherche en latin, fût-ce seulement dans le latin employé publiquement en Transylvanie, des termes pour les nouvelles idées. Mais il emprunte du latin et du grec cette topique impossible qu'il conservera cependant, introduisant un membre de phrase entre le verbe auxiliaire et l'infinitif lui correspondant³.

Livre peu commun⁴, ouvrant pour les lettres roumaines une nouvelle voie, qui n'a cependant pas été très suivie.

¹ Il parle aussi de « l'ornement de la parole, autant que peut contenir cette langue moldave ».

² Quelques proverbes roumains aussi : « Tu vends le poisson qui se trouve encore dans le marais ».

³ Comme source, aussi ici, un André Vissovetius, qui ne peut être que Wisznowiecki; p. 16 de l'édition de l'Académie Roumaine.

⁴ Sur les attaques contre les catholiques, pp. 88, 151. Démétrius pense certainement lui aussi à la récente Union des Roumains de Transylvanie.

L'intérêt pour ces idées est diminué par l'absence de l'élément contemporain ¹, qui est le fonds même de cette histoire hiéroglyphe ², qu'on ne pouvait pas publier à une époque où les chroniques mêmes ne devaient circuler qu'en manuscrit. La seconde partie est seulement une collection de citations de l'Écriture, pour confirmer les recommandations de moralité ³.

Jusqu'à cette date, l'imprimerie valaque ne peut pas s'orienter. Elle donne en grec et en roumain tour à tour des brochures en rapport avec le jour de fête du prince Constantin ⁴.

Dans le domaine de l'Église même, une explication définitive ne s'impose pas. Athanase le Transylvain demandait, ainsi qu'on l'a vu, qu'on lui envoie des livres roumains d'office. Mais Anthime avait fait imprimer, en 1697 déjà, un Évangélier en roumain seul, mais pour la lecture ⁵. Car, en effet, une grammaire slavonne, parue pendant cette année ⁶, dit nettement que cette langue étrangère est la langue même de l'Église roumaine. Pour que cette disposition, explicable pour une génération déjà âgée, représentant avec une certaine splendeur

¹ Dans le titre, Démétrius semble avoir voulu dire que, dans ce récit masqué, il y a dix-sept (« 1700 ») années de l'histoire des pays roumains et qu'il a terminé son ouvrage à trente et une (« 3100 ») années de sa vie. Voy. aussi Élie Minea, *Dimitrie Cantemir*.

² Mais aussi une citation d'écrivain persan; p. 147. St. Augustin est mentionné avec ce titre catholique, de Saint, alors que l'Église d'Orient l'appelle seulement « l'heureux Augustin ».

³ Bianu et Hodoş, loc. cit., pp. 341—342, n° 102.

⁴ Demande du patriarche d'Alexandrie de fonder une imprimerie grecque dans ce pays; Iorga, *Doc. Grecs*, III, pp. 52—53, n° xxxi. Pour ses publications, aussi la lettre du prêtre Georges Maïota, qui habitait près de l'église de Ste Catherine en mars 1707; *ibid.*, pp. 56—57, n° xxxv. Le stolnic Constantin le jugeait comme étant « de nulle valeur », capable seulement « d'enfantillages »; *ibid.*, p. 63. La nomination de Maïota comme prédicateur de la Cour; *ibid.*, pp. 67—68, n° XLVII. A côté, il y avait cependant un autre prédicateur, Jean Abramios (Avramie), près de l'église de St. Georges; il était venu de Venise; *ibid.*, pp. 60—62, n° xxxviii. En 1707, le métropolitain de Silistrie est à Bucarest; Aurèle Negoescu et P. Dimitriu, *Durostor*, p. 172.

⁵ Bianu et Hodoş, loc. cit., p. 343.

⁶ *Ibid.*, p. 351.

la tradition seule, disparaisse, il a fallu l'initiative de l'école moldave du métropolite Dosithée, transportée en Valachie par Métrophane, jadis imprimeur à côté de Pădure, Athanase et Denis, restés en Moldavie, alors que leur compagnon de travail était devenu, après avoir occupé le Siège moldave de Huși, évêque de Buzău en Valachie et avait conservé son caractère, ne voulant nullement une collaboration avec Anthime, qui, malgré ses prêches roumains, si beaux¹, représentait, ou suivait au moins, encore une autre direction.

Le premier acte d'innovation de la part de Métrophane a été le « Triode » roumain et slavon de 1697², mais cette édition paraît être peu sûre, sans négliger cependant le fait que, dans la lettre de reproches adressée au métropolite de Transylvanie, Théodose parle de l'Octoïque, du Triode et du Penticostaire comme des livres qui auraient pu lui être envoyés, si son acte de trahison n'était pas intervenu³, mais il est vrai que le premier Octoïque sera de 1700, et le Penticostaire ne paraîtra qu'en 1701; on pourrait néanmoins croire que dès lors on avait l'intention de donner ces éditions en roumain.

Et voici qu'en 1698 déjà, Métrophane commence par faire imprimer à Buzău, chez lui, des « Ménées » en roumain, c'est-à-dire des Vies de Saints accompagnées de tout l'office, les mettant ainsi à la disposition de tout le clergé qui voudrait se faire entendre par les fidèles. Grande et heureuse innovation, d'un caractère totalement révolutionnaire⁴.

Ce changement ne part pas de Brâncoveanu ou du cercle de lettrés qui étaient autour de lui. Le prince s'en tient

¹ *Didahiile lui Antim Ivireanu*, éd. C. Erbiceanu.

² Bianu et Hodoș, loc. cit., p. 349, n° 105.

³ Nilles, ouvr. cité, I, pp. 346—347.

⁴ Un Évangélaire slavo-roumain est écrit en 1677, peu avant l'Évangélaire gréco-roumain publié par Anthime. C'est l'œuvre d'un professeur de secrétaires, originaire de la région de Coiceni, village qui se trouvait alors dans le pays de l'Olt; *Cat. mss. Ac. Rom.*, II, p. 211 et suiv. — Pour les prêches d'Anthime, qu'il appelle des « Didachies », les manuscrits de la Bibl. de l'Ac. Roum. 268, 300, 319—320, 326; *Cat.*, III, pp. 524—525. — Un office de saints préparé par Anthime est resté manuscrit; ms. 406 de la Bibl. de l'Ac. Roum.

strictement à la tradition slavonne, qui était certainement suivie dans toutes les églises bâties, refaites ou patronnées par lui, et dont il sera question plus loin. Et, quant aux Cantacuzène, malgré ce grand amour du stolnic Constantin pour le passé de toute la nation, donnant des explications à Marsili dès 1694 et se dirigeant lui-même vers son grand ouvrage historique¹, ils étaient en rapport avec la culture hellénique.

Cependant, la préface, signée par Théodose, — mais la citation de Synésius et la mention de Ptolémée montreraient un rédacteur plus savant —, attribue au prince la pensée heureuse d'introduire enfin dans l'office d'Église la langue de compréhension générale. Le rédacteur de cette préface est aussi le traducteur, mais pas du slavon, du grec: Radu Greceanu, qui n'oublie pas de mentionner que ce gros ouvrage est sorti de ses efforts. Il affirme que tout ce gros travail a été fait par lui seul, ayant dû lutter avec « le caractère étroit de la langue roumaine ». De son côté, Métrophane se présente, très modestement, dans sa seule qualité d'imprimeur.

Alors que Antiochus Cantémir arrive à être, dès 1698, sous l'influence de Dosithée de Jérusalem, qui publie à Jassy, d'après la recommandation de Cacavela, le « Tome de l'amour », *Τόμος ἀγάπης*², contre les Latins, anciens ennemis des Grecs de Jérusalem, un massif ouvrage de 454 pages³, Brâncoveanu, continuant la concurrence perpétuelle entre les deux pays, comme sous Basile et Matthieu, répond, — le rôle « national » était transporté maintenant en Valachie —, par un autre travail de polémique contre les mêmes « Latins »: « Livre de lumière », traduit d'un texte de Maxime dit « le Péloponésien » c'est-à-dire: évêque de l'île de Cerigo. La préface, pleine de prétentions historiques, de même que le caractère de la traduction, montrent que l'auteur ne peut être que Radu Greceanu, qui, pour des motifs qui

¹ Iorga, *Operele lui Constantin Stolnicul*.

² Voy. aussi Palmieri, dans la revue *Bessarione*, IV, pp. 104—128; V, pp. 63—106.

³ Bianu et Hodoş, loc. cit., p. 369, n° 112.

tiennent à la politique de Brâncoveanu, n'a pas voulu mentionner son nom ¹.

Les « Conseils chrétiens » de 1700, traité de morale, n'ont pas le même but et ne viennent pas du même traducteur, mais d'un moine de l'Athos, Philothée, contemporain, le rôle de Georges Radovici, mentionné comme disciple d'Anthime, étant seulement celui d'imprimeur². Dans cette même direction, il y a aussi, sous le titre de « Fleur des dons », une ancienne collection, dûe au même Philothée, traduction publiée par le fils d'un docteur Georges, originaire de Crète ³.

Du reste, le prince de Valachie cherche à ravir à son voisin de Moldavie ce rôle d'éditeur des livres grecs de théologie, et ainsi au couvent de Snagov apparaît, en 1699, la « Confession de foi », par les soins du docteur Jean Comnène, qui arrivera à être métropolite de Silistrie, et du savant didascale de l'école grecque à Bucarest, Sébastos le Kyménite, de Trébizonde, imposante figure de professeur, qui finira ses jours à Bucarest, après avoir élevé toute une génération d'excellents connaisseurs du grec ⁴.

C'est à Buzău encore, en 1698, que paraît le livre de prières, ayant un titre grec en première ligne: « Euchologe, c'est-à-dire Molitvenic » (1699), travail fait pour les prêtres et pas présenté comme une curiosité aux laïcs ⁵: la publication fut si bien accueillie qu'il en fallut, en 1701, une

¹ *Ibid.*, pp. 370—372, n° 114. Comme ennemis, sont présentés Léon Allatius, dans sa qualité d'uniatè, et même Karyophile.

² *Ibid.*, p. 390 et suiv.

³ *Ibid.*, pp. 393—395, n° 119.

⁴ *Ibid.*, p. 378 et suiv. Sur lui, d'une façon plus large, voy. Iorga, *Istoria Invățămintului*. Sa pierre tombale a été reproduite dans le Bulletin de la Commission des Monuments historiques. Pour soigner l'impression, on avait appelé un Panaïoti, du couvent de Snagov. Le Kyménite est satisfait que l'Occident n'ait plus le monopole de l'impression grecque. Cet homme d'Anatolie se lève maintenant, avec son orthodoxie indubitable, devant le Crétois Cacavela, qui pouvait être suspecté de sympathie pour les Latins. Pour Comnène, Litzica, *Cat. mss. grecs*, p. 184, n° 344; pp. 180—185, n° 346. Pour la collaboration possible du prédicateur de la Cour, Jean Abramios, *ibid.*, p. 304 (aussi sur le médecin de Brâncoveanu, Pylarinos; p. 320).

⁵ Bianu et Hodoș, loc. cit., p. 377, n° 116.

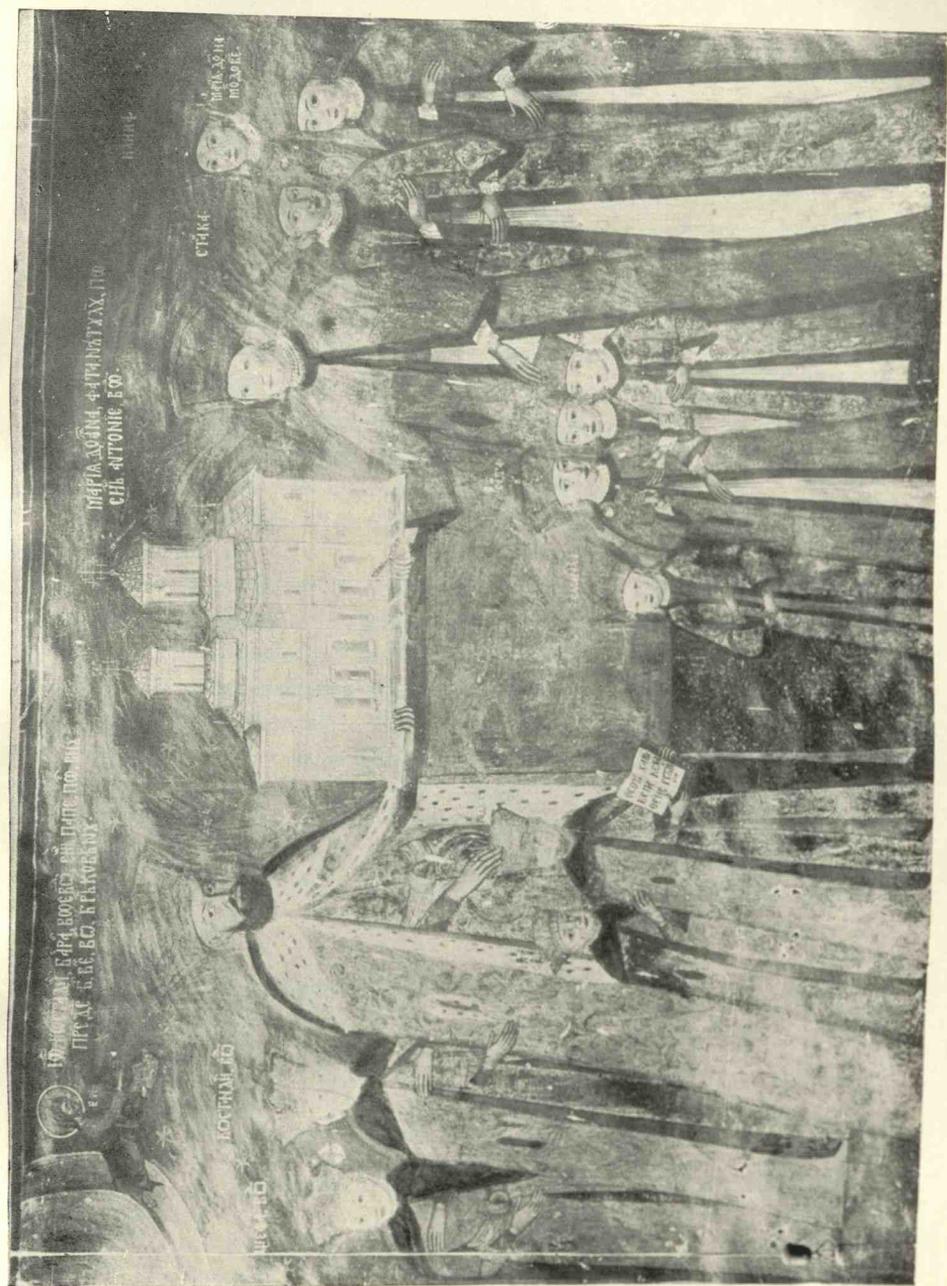


Fig. 39. — Constantin Brâncoveanu et sa famille, fresque du couvent de Hurezi.

nouvelle édition ¹. Puis, en 1700, on a l'admirable édition de l'Octoïque, d'après une traduction qui semble avoir été plus ancienne ², en même temps que le Triode ³. Dans la préface de ce « Livre de chansons », glorifiant un si grand résultat pour l'Église et pour la langue, le métropolitite fait aussi l'éloge de la politique par laquelle le pays a pu être maintenu libre du côté des Impériaux, de même que de celui des Tatars: « Non seulement des dégâts que commettent ceux qui trompent avec le nom de la chrétienté, mais aussi de la grande dévastation des Tatars, pareils aux bêtes féroces ».

Terminant cette œuvre de livres de chants pour l'Église, Théodose pouvait écrire, avec satisfaction: « Dorénavant, nous ne serons donc plus réduits à emprunter de pareilles publications, comme auparavant, des autres, mais nous aurons les nôtres et les distribuerons avec zèle à d'autres, s'ils en ont besoin ».

Restait seulement le Penticostaire, qui fut publié à Buzău dès 1701 ⁴. Cette typographie active publie pendant cette même année un nouveau Psautier ⁵, dans lequel il est dit qu'il est destiné non seulement aux écoles, dont c'était le premier livre d'enseignement, mais aussi à l'emploi dans les églises.

Après un « Enseignement des sept mystères » (Buzău, 1702) ⁶, dirigé, à ce qu'il paraît, contre les calvinistes, et « Les prières du soir » ⁷, on donne une nouvelle version du « Liturgiaire » (même année) ⁸, une réédition du « Nouveau Testament » (1703) ⁹, un « Psautier » ¹⁰, des « Actes des Apôtres » (1704) ¹¹.

¹ *Ibid.*, pp. 411—412, n° 123.

² *Ibid.*, p. 395 et suiv., n° 120.

³ *Ibid.*, p. 402 et suiv., n° 121.

⁴ *Ibid.*, p. 412 et suiv., n° 124.

⁵ *Ibid.*, p. 414 et suiv., n° 125.

⁶ *Ibid.*, pp. 433—435, n° 131.

⁷ *Ibid.*, p. 539, n° 132¹.

⁸ *Ibid.*, pp. 435—436, n° 132. C'est un don de l'échanson Șerban Cantacuzène.

⁹ *Ibid.*, p. 448 et suiv., n° 139.

¹⁰ *Ibid.*, pp. 540—541, n° 139¹.

¹¹ *Ibid.*, p. 454 et suiv., n° 144.

Ce dernier travail est dû à ce traducteur actif qu'a été Damascène, maintenant évêque de Buzău¹, presque au moment où Anthime lui-même devenait évêque de Râmnic et inaugurerait dans sa résidence une imprimerie qui publia, en même temps qu'une « Anthologie » en roumain², en 1705, l'autre livre de polémique contre les catholiques par le patriarche Dosithée qui n'avait pas pu paraître jusque là, « le Tome de la Joie », en grec *Τόμος Χαράς*³. Suivront, dans cette autre imprimerie épiscopale, à côté de quelques services de saints⁴, un « Livre de prières »⁵, un nouvel « Octoïque » (1700)⁶, où cependant les seules explications, et pas le chant lui-même, sont rendus en roumain.

De cette façon, la Valachie et tous les Roumains, ont été dotés de livres d'office, à une époque où, dans la Moldavie gouvernée par Michel Racoviță, l'impression avait été abandonnée, le métropolitain Antoine se bornant à demander qu'une publication valaque paraisse aussi sous ce nom.

À côté de cette grande création, où le premier rôle continue à appartenir à cet évêché de Buzău, soumis à l'influence moldave, ce que donne Anthime est formé seulement de quelques publications occasionnelles, comme les discours faits par Étienne et Radu Brâncoveanu, le jour de la St Constantin, de la St Étienne, de la St Nicolas, de la Ste Vierge, patronne de leur mère⁷, — leur frère Constantin fait passer une maigre partie de Plutarque en grec vulgaire⁸ —, quelque production rhétorique du même genre, due à Georges Măiota,

¹ Voy. Al. Lapedatu, *Damaschin episcopul și dascălul*, dans les *Conv. Lit.*, 1906.

² Bianu et Hodoș, loc. cit., p. 462, n° 147.

³ *Ibid.*, p. 463 et suiv., n° 149. Pour l'édition de Dosithée, voy. aussi Iorga, *Doc. Grecs*, pp. 409—410, n° CCCXXXVII.

⁴ Bianu et Hodoș, loc. cit., p. 467, n° 150¹.

⁵ *Ibid.*, pp. 511—512, n° 150¹.

⁶ *Ibid.*, p. 467 et suiv., n° 151. Le livre est publié aux frais de Michel Cantacuzène.

⁷ *Ibid.*, pp. 419 et suiv., nos 127—128; pp. 440—441, n° 135; p. 169, n° 153; pp. 452—453, n° 142; p. 457 et suiv., n° 145; pp. 468—469.

⁸ *Ibid.*, pp. 460—461, n° 146.

leur professeur ¹, lequel fait publier à Râmnic un de ses discours en roumain ².

Nous avons à faire donc avec des travaux qui sont en rapport avec l'école grecque du couvent de St Sabbas à Bucarest, et nous avons le programme de cet établissement pour cette époque ³. Il réunissait l'étude des tragiques grecs, de Thucydide, d'Ésope, de Plutarque, de Phocylide et de Pindare, de Démosthène, avec l'interprétation des œuvres de St Jean Chrysostôme, des Byzantins Agapète, Synésius et Théophylacte Simokatta, employant dans ce but la Grammaire de Laskaris et celle de Chrysoloras. Comme matières: la logique, la rhétorique, la physique, l'astronomie, la psychologie, la métaphysique ⁴. Le Vénitien Maïota se trouvait en face de Sébastos seulement comme précepteur particulier des fils du prince ⁵.

Sébastos lui-même publie l'explication des fêtes de l'Église, son « Héortologe », et un travail de théologie ⁶. Jean le Comnène donne un livre de pèlerinage au Mont-Athos, ce qu'on appelait en grec un « Proskynétaire » ⁷.

Les commandes grecques deviennent rares ⁸. Parmi les prélats grecs qui entourent Brâncoveanu, considéré comme chef de toute l'orthodoxie, un Clément d'Andrinople, un Jean Comnène, dont la descendance impériale était moins sûre que celle de Denis le Mousélime, ancien patriarche de Constantinople ⁹, un Anastase de Silistrie, puis Denis de

¹ *Ibid.*, pp. 450—451, n° 508; pp. 408—409, n° 152.

² *Ibid.*, pp. 478—479, n° 155.

³ Voy. Iorga, *Doc. Grecs*, I, p. 394 et suiv., n° CCCCXXVII.

⁴ *Ibid.*, p. 392 et suiv., n° CCCCXXVI.

⁵ Sébastos le Kyménite était né à Kymai, en 1630; il avait fait des études avec Karyophile et Alexandre Mavrocordato, et avait professé en Asie Mineure, entre 1680 et 1683. Il meurt en 1702. Voy. aussi Kyriakidès, *Βιογραφία τῶν ἐκ Τραπεζοῦντιος καὶ τῆς περὶ αὐτῆν... ἀκμασάντων λογίων*, Athènes, 1897, p. 62 et suiv.; *Échos d'Orient*, VIII, p. 262 et suiv.

⁶ Bianu et Hodos, loc. cit., p. 416, n° 126; pp. 450—451.

⁷ *Ibid.*, pp. 422—423, n° 129. Cf. Urechîă, *Ist. Școalelor*, Annexes, pp. 841—844.

⁸ Voy. aussi *ibid.*, pp. 440—441, n° 134.

⁹ Voy. aussi l'*Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια* du 24 juillet 1881. Il se trouvait en Valachie en 1686.

Trnovo, Maxime de Hiéropolis, Néophyte de Sébaste, Mé-trophane de Nissa, Macarius de Varna ¹, l'un de ces prélats, Auxentius de Sofia, fait imprimer « Le service de consécration des églises » ², alors que le neveu du patriarche Dosithée, formé aussi en Occident, où il avait fait éditer un livre d'arithmétique, ce Chrysanthe qui dominera, pendant quelques dizaines d'années, la vie culturelle de caractère étranger des pays roumains, se mêlant, comme on le verra, aussi aux affaires politiques, fait publier un opuscule de rhétorique sur la mission des prêtres ³.

Mais, à côté, Brâncoveanu, se considérant lui-même comme continuateur des empereurs œcuméniques, patrons de l'orthodoxie, met à la disposition des chrétiens de partout, et non seulement des Grecs ⁴, son imprimerie. Aux Slaves, il donne seulement un Livre de prières ⁵, aux Grecs cependant, des traités de théologie pour les intellectuels ⁶. Surtout, pris de compassion pour les Syriens, dont le chef religieux, le patriarche Athanase d'Antioche, était venu vers lui ⁷, lui ⁸ dédiant aussi une Histoire de son Église, le prince roumain leur donne, tour à tour, un « Liturgiaire » gréco-arabe, un Livre de prières, un Psautier (1706—1709) ⁸. Il envoie jusqu'en Géorgie Michel Iştvanovici pour y faire imprimer dans la langue de ces chrétiens orthodoxes les livres d'Église nécessaires: l'« Évangélaire » et le « Liturgiaire » ⁹.

¹ Greceanu, p. 175.

² Bianu et Hodoş, loc. cit., pp. 451—452, n° 141. Un Psautier grec.

³ *Ibid.*, pp. 448—449, n° 136. Pour son voyage à Paris avec le fils de Constantin le stolnic, Radu, voy. Iorga, *Doc. Grecs*, I, pp. 327—328, n° CCCXC.

⁴ Bianu et Hodoş, loc. cit., pp. 409—411, n° 122 (un Psautier).

⁵ *Ibid.*, p. 454, n° 143.

⁶ Voy. aussi A. A. Sturdza, ouvr. cité, p. 234, n° 251.

⁷ Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XX, *Manuscrite din biblioteci străine*.

⁸ Bianu et Hodoş, loc. cit., pp. 423—424, nos 130—142 et suiv.; n° 157: p. 469 et suiv.; p. 539 et suiv., n° 137.

⁹ *Ibid.*, p. 483, n° 161; p. 543 et suiv., n° 157¹. Pour le voyage de Michel Iştvanovici, de Géorgie par la Russie en Hollande, voy. Iorga, *Doc. Grecs*, III, pp. 106—107, n° LXVI. Cf. *ibid.*, pp. 112—113, n° LXX. Anthime lui-

La musique aussi jouit de la protection de Brâncoveanu; sous lui, en 1713, le moine Philothée, fils de l'aga Jipa, « disciple du père Théodose de la Ste Métropole », crée un nouveau texte dans « notre langue, celle du pays et de ses habitants », composant « les vers les plus doux et convenables » dans son livre de chants d'église, la « Psaltichie ». Il appelle ce produit de ses efforts une « vlacho-musique » dont il est fier, se représentant comme chantant ses vers devant « tous les boïars et toute la nation », devant le prince lui-même, qui est pour lui un Alexandre-Ptolémée, « car, de même que, à cette époque, se sont développés les arts et ont fleuri les études, et la science s'est accrue, et les maisons sont devenues pleines de livres, de même maintenant, sous le gouvernement éclairé de Ta Majesté, ce pays gardé par Dieu s'est orné de livres et de didascales et de l'art de l'enseignement ». Celui qui avait désiré qu'un texte roumain soit introduit, c'est le prince lui-même: « la pensée divine de Ta Majesté demandant que ce qu'on chante dans les églises ne soit pas seulement chanté, mais aussi compris par les chrétiens orthodoxes qui écoutent », et il a cherché depuis longtemps « l'explication des paroles qu'on ne comprend pas facilement et des chants de l'église, pour être présentés d'une façon plus intelligible »¹.

Athanase d'Antioche fait, entre autres, l'éloge des beaux édifices qui sont dûs à ce prince magnanime. Ces édifices sont nombreux, et, en les regardant, la reconnaissance envers cet homme sage, qui a su conserver presque un quart de siècle une domination qui, avant lui, et à son époque même, en Moldavie voisine, changeait si souvent, et même, d'après

même parle sur son imprimerie; *ibid.*, pp. 115—117, n^{os} LXXII—LXXIII. Le n^o suivant est dû au typographe Métrophane, qui sera métropolitain, de même que les n^{os} LXXVI—LXXVII.

¹ Les vers des chansons pour les enterrements, ce qu'on appelait le « Catabasie », « sont compris par très peu de personnes, qui écoutent seulement la musique et ne saisissent pas le sens de ce qu'on chante ». Ms. 61 de la Bibl. de l'Ac. Roum. (avec le portrait du prince). Prière de Philothée, fol. 255 V^o. — Voy. aussi *Cat.*, II, pp. 308—309.

la coutume établie définitivement, tous les trois ans, sachant employer pour de hauts buts de culture les revenus d'un pays qui devait satisfaire aussi l'avidité des Turcs, en est accrue. Car c'est, de fait, aussi par ses efforts, que le pays a terminé son revêtement d'édifices d'une grande beauté artistique ¹.

Mais Brâncoveanu n'a pas innové en ce qui concerne le style de ses fondations. La forme durable de ses édifices d'église, fixée déjà à la fin du siècle précédent, avait obtenu les derniers changements de fond sous le prince Matthieu, et la nouvelle ornementation, d'un gothique moldave pour l'architecture, de riches sculptures d'après la mode italienne, de peintures abondantes, claires, légères, sans profondeur et peu caractérisées, sous l'influence vénitienne, venait des deux Cantacuzène, Constantin et Michel, qui avaient été en Italie, et de leurs parents, influencés par eux.

Ce travail des Cantacuzène, dans la forme la plus luxueuse, se rencontre aussi à Râmnicul-Sărat ², où cependant la peinture n'est plus de la fresque, et, de la façon la plus délicate, dans les proportions menues de cette église du monastère dans les forêts près de la frontière, dans le district de Prahova, qui, portant le nom du Mont Sinaï (Sinaia en roumain), commémore le pèlerinage à la montagne sainte de l'Arabie accompli par Michel avec sa mère Hélène ³.

Très souvent, pensant aux églises, Brâncoveanu s'est trouvé devant des situations définitives. Bucarest lui doit très peu, sauf une réfection de l'église de St Jean des Grecs, démolie depuis ⁴, et celle de l'église de St Georges-le-Nouveau, où, comme boïar, il avait été chargé par Nikousios d'élever les cellules et la grande auberge ⁵, puis « l'Église d'un seul jour », refaite par la princesse Marie, comme réponse à l'église « de la Princesse », dûe à sa rivale, Marie, femme de

¹ Greceanu, p. 175.

² Iorga, *Doc. Grecs*, III, p. 153, nos CLV—CLVI.

³ Voy. *ibid.*, pp. 352—353, n° CCCCH.

⁴ Greceanu, p. 117.

⁵ Voy. Iorga, *Doc. Grecs*, III, pp. 143—144, nos CXLVI—CLVIII; pp. 322—324, n° CCCXCH; pp. 387, 388 et suiv., 425. — Dans le domaine de l'utilité publique, tel lac et l'eau amenée à Focșani; Greceanu, pp. 76—77.

Șerban Cantacuzène, à côté de l'église faite par un Iani et restaurée par Pană, fils du prince Neagoe, frère de Marie Brâncoveanu. L'église et l'hôpital de Colțea, nommé ainsi d'après son premier fondateur, ont été transformés, devenant un des grands ornements de la capitale, par le spathaire Michel. A Étienne Cantacuzène, un cousin de Brâncoveanu, est due la réfection de la fondation de Mircea le Pâtre, à Curtea Veche (l'« Ancien Palais ») et l'érection d'une nouvelle église des Apôtres, en marge de Bucarest. Michel le spathaire est le fondateur de l'église de Fundenii Doamnei, avec ses délicats ornements extérieurs en stuc de style persan, qu'avaient introduits aussi, dans leur maison de Filipești, les mêmes Cantacuzène. A Târgoviște, l'ancienne capitale affectionnée par Brâncoveanu, telle petite église de St Démètre ¹ est seule de cette époque ².

En général, comme architecture religieuse, Brâncoveanu transforme, ajoute et, quelquefois, sous le rapport de l'unité de l'église, il déforme aussi. Ainsi, à Cozia, où fut ajouté le péristyle, d'un caractère tout à fait différent de celui de la fondation de Mircea, ou à la métropole de Târgoviște, par dessus les lignes premières, du commencement du XVI^e siècle, alors qu'à l'église épiscopale d'Argeș les artistes de Șerban Cantacuzène, entre autres ce sculpteur Cornescu qui avait fait pour Mohammed IV une image de Kameniec, avait travaillé avec une discrétion élégante. Malheureusement, on n'en a pas agi de la même façon aussi à l'église de Dealu, qui a conservé cependant son puissant revêtement de marbre. Mais des changements, fussent-ils même légers, furent introduits dans le vénérable bâtiment de l'Église Princière d'Argeș, datant des commencements du pays ³.

De fait, Brâncoveanu est, dans ce domaine aussi, le monarque. De même que Louis XIV, modèle pour tout le monde européen, a quitté Paris pour se fixer, d'après un exemple espagnol, à Versailles, sa création, Brâncoveanu, qui préfère,

¹ Greceanu, p. 88.

² *Ibid.*

³ Des travaux au couvent de Mamu et à Brâncoveni; Greceanu, pp.

comme nous venons de le dire, Târgoviște à Bucarest, pense à sa grande fondation d'église, qui devait être la nécropole d'une lignée dont les restes furent cependant dispersés et perdus par la fatalité du sort, et aux châteaux qu'il élève dans les endroits qui lui paraissent être les plus pittoresques du pays.

Dès le commencement, il a travaillé à Hurezi ¹, où tous les siens ont voulu ajouter à cette citadelle des prières qui était en même temps le moyen principal de magnifier ce règne. La grande fresque des fondateurs dans l'église principale, devant l'admirable maison princière, avec ses escaliers et ses péristyles sculptés, réunit les Băsărabă et les Cantacuzène pour la glorification de ce règne splendide.

Le palais de Brâncoveanu, dont le fils Constantin avait sa demeure au milieu même de la capitale, fut élevé en marge de la ville, à Mogoșoaia, d'où partait le pont, « le pavage » en troncs de chêne et où, près du palais aux gracieuses loggie et aux riches fresques historiques, la chapelle présente la famille, encore jeune, du fondateur. Puis d'autres à Potlogi, édifice tout aussi vaste, maintenant en ruines, à Doicești, et certainement, dans des proportions plus modestes, sur les autres terres du prince. A côté, les Cantacuzène: le stolnic Constantin, à Afumați, où la maison est un palazzino vénitien, Michel, son frère, à Mărgineni, puis près de Dărmănești et à Cosleci ²; Drăghici, un autre des fils du vieux postelnic, à Mărgineni encore, où il y a maintenant une prison ³, Thomas, son fils, ailleurs, et de même sur presque toutes leurs terres ⁴, ne se laissent pas trop dépasser par leur parent, le prince ⁵.

¹ Cf. Iorga, *Doc. Grecs*, I, pp. 345—348, n° cccc.

² Greceanu, p. 154.

³ Matthieu fonde la belle église de Filipeștii-de-Pădure; *ibid.*, p. 153, note 3, Adrienne, femme du vornic Șerban, autre membre de la famille des Cantacuzène, refait à Buzău l'ancienne fondation de l'église « du Ban »; Iorga, *Inscripții*, I, pp. 162—163.

⁴ Ainsi, d'après les mentions de Greceanu, celles de Furcești, Mărcineni, Berceni, Tătărani, Cornești, Obilești, Dudești, Scăieni, Șchei (dans le district de Buzău), Sărata.

⁵ Greceanu, pp. 86—87; Iorga, *Studii și doc.*, XIII, p. 94 et suiv.



Fig. 40. — Constantin Brâncoveanu et ses quatre fils.



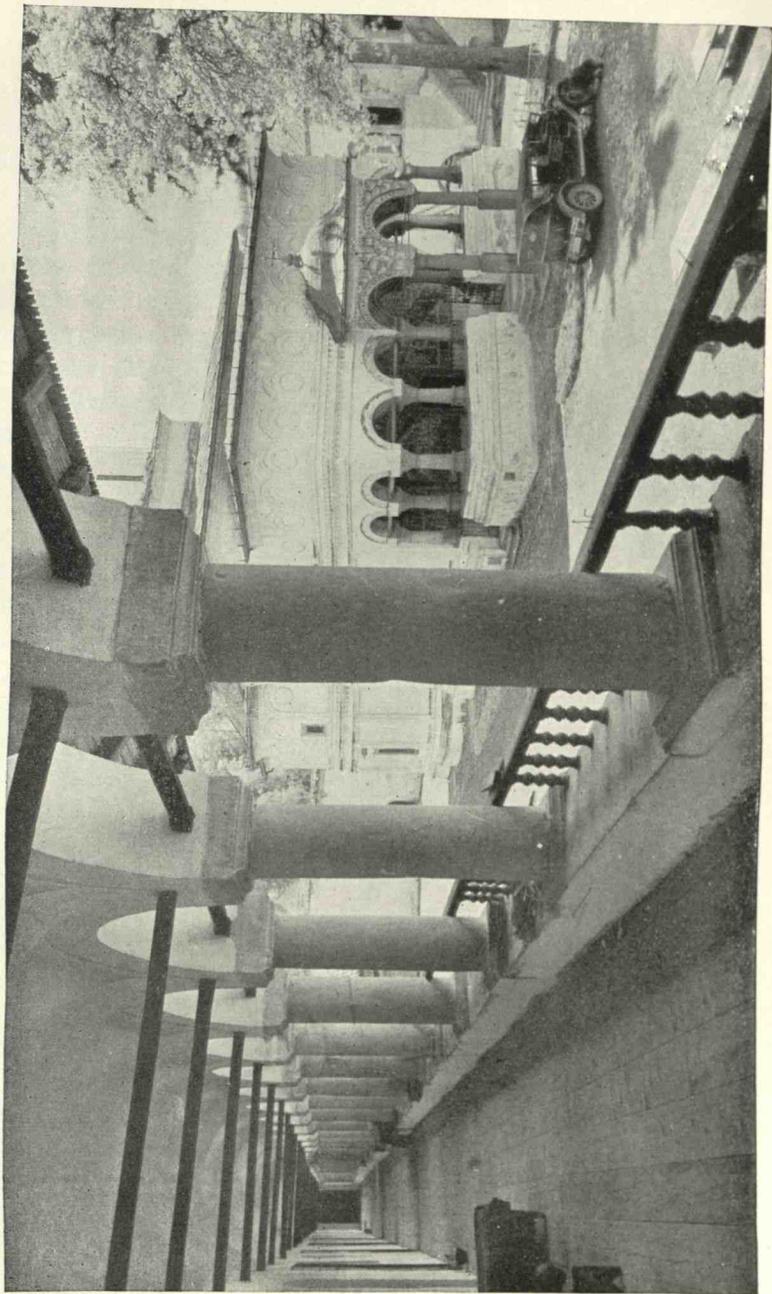


Fig. 41. — Couvent de Hurezi.

Mais Brâncoveanu lui-même, dans cet accomplissement de sa mission de monarque orthodoxe, fait bâtir aussi ailleurs: plus près, à Făgăraș, un harmonieux édifice, orné des meilleures fresques, puis à Ismaïl, en Bessarabie méridionale, et, plus loin, jusqu'à Galata de Constantinople ¹, sans pouvoir se rapprocher cependant de loin de la munificence d'un Étienne-le-Grand et d'un Neagoe.

Résumant toute l'œuvre en fait de bâtiments de son prince, Radu Greceanu, qui n'oublie pas non plus l'imprimerie, les écoles, peut écrire, sans trop d'exagération: « Il a élevé beaucoup de maisons à Dieu, depuis les fondations, sans compter celles qu'il a dotées de revenus; d'autres ont été entourées de murs et fortifiées, de sorte qu'on peut dire qu'il n'y a presque pas de couvent princier qui ne fût consolidé par la piété de Sa Majesté, et non seulement ici, dans le pays, mais aussi dans d'autres pays étrangers, au milieu des nations infidèles, tu as élevé des églises chrétiennes pour les chrétiens orthodoxes qui habitent dans ces régions » ².

La Moldavie, appauvrie, avec ses princes qui changent si vite, essaie de suivre, mais en pauvre, et d'une façon assez gênée, ce modèle. Ainsi, on a, de la part de Constantin Duca, l'église de Galatz, dédiée au monastère constantinopolitain de Mavromolou, la réfection de l'église de Dancu, à Jassy, datant du XVI^e siècle, aujourd'hui démolie pour faire place au Théâtre National, des travaux à St Athanase de cette capitale, sans compter les bains et les maisons d'habitation près de l'église métropolitaine ³. De la part de Michel Racoviță, on a l'église de la Cour ⁴ et des travaux à l'ancienne église commencée par Anastasie Duca, église qui était depuis longtemps abandonnée et en ruine. Puis on doit à Antiochus

¹ Greceanu, pp. 86—87, cf. *ibid.*, p. 153, note 2; Iorga, *Doc. Grecs*, I, pp. 376—377, n° ccccxv; pp. 379—380, n° ccccxviii.

² Préface, p. 4. Voy. les notes de C. Giurescu, dans C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, et surtout celles, minutieuses, pour toutes espèces de travaux et de dons, dans Iorga, *Ist. lui Brâncoveanu*, p. 162 et suiv. (avec des illustrations).

³ Greceanu, pp. 142, 153, 155, 156—157.

⁴ Mustea, dans *Letopisiși*, III, p. 31.

Cantémir les derniers travaux au monastère de Miera, dans la région de Vrancea, où fut enterré définitivement son père, et la consolidation de l'église d'Étienne-le-Grand à Hârlău.

Ce qui manque dans l'œuvre de Brâncoveanu et de ceux qui l'entourent c'est l'originalité, l'indépendance littéraire, qui n'est pas, du reste, un élément moral des Monarchies dans le sens ludovicien, telles qu'elles se manifestent partout pendant la seconde moitié du XVII-ème siècle, mais tout le contraire.

Il ne peut pas être question, bien entendu, étant donné le milieu des pays roumains, de poésie et de théâtre. L'histoire elle-même est soumise à une contrainte qui, jusqu'à ce que le stolnic Constantin gagne du temps pour écrire, dégénère même sous le niveau de la production analogue en Moldavie.

Nous avons vu que, pour mettre en lumière le règne indigène de Matthieu, quelqu'un avait compilé, employant des fragments totalement différents comme but et comme ton, la première histoire du pays valaque. Elle fut continuée dans un esprit de combat, à l'époque des grandes inimitiés sanglantes entre les partis, par ce logothète des Cantacuzène, Stoïca Liudescu, originaire du village de Liudești, où il a élevé une élégante chapelle. De fait, cette continuation pour environ un quart de siècle n'est, dans un style tout à fait simple, sans horizon et sans aucun élément d'idéalisme, que l'application à la vie du postelnic Constantin Cantacuzène, tué à Snagov, des procédés habituels pour les Vies de saints¹.

Il fallait répondre, d'un autre côté, à un récit aussi venimeux.

Les adversaires étaient, comme on l'a vu, Stroe Leurdeanu-Golescu, Hrizea de Popești et tout un groupe de boïars indigènes, qui n'avaient pas oublié l'origine étrangère, constantinopolitaine, des Cantacuzène, bien qu'ils fussent devenus les représentants du « nationalisme » valaque. C'est en leur

¹ Iorga, *Cronicile Muntene*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, XXI; C. Giurescu, *Despre cronicile muntene*; Iorga, *Ist. lit. rom.*, I. Cf. le bel ouvrage de M. Ghika-Budești, *Evoluția arhitecturii în Muntenia și în Oltenia*, dans le *Bul. Com. Mon. Ist.*

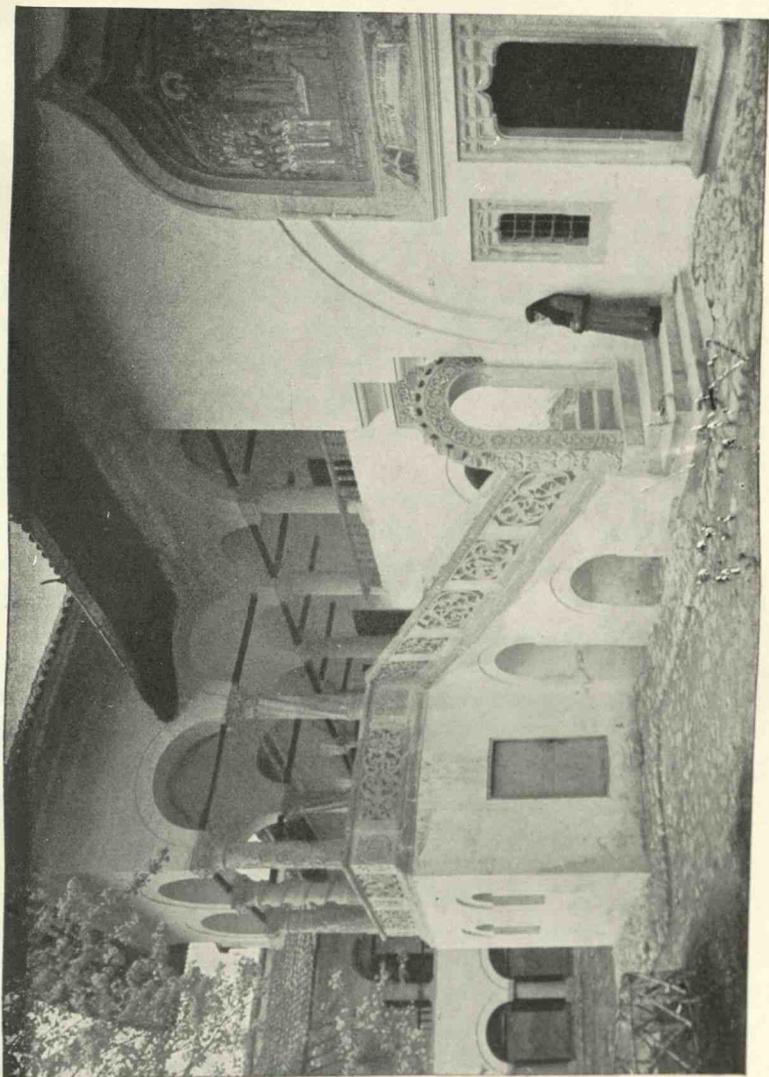


Fig. 42. — Balcon de l'héghommène Denis, au couvent de Hurezi.



nom qu'écrivit un boïar d'une préparation culturelle et d'une information politique infiniment supérieures à celles de cet humble client des Cantacuzène qu'avait été Liudescu. Capable de s'adresser à des ouvrages latins et au Byzantin Phrantzès, de juger sur les choses d'Occident, d'avoir une attitude envers tout ce qui était autour de cette vie, si difficile, de sa patrie, ennemi des Turcs, peu ami des Grecs, sujets des Turcs, mais influents en pays roumain, redoutant des prétentions qui pouvaient venir du côté hongrois envers son pays, cet homme, qui a des idées d'«histoire universelle», possède aussi le sens de la composition d'un ouvrage, et c'est pourquoi il n'introduira pas, comme partie indépendante de sa compilation, la Vie, par le prote Gabriel, du patriarche Niphon et la Chronique des Buzescu pour l'époque de Michel-le-Brave, préférant s'adresser à un Stavrinou ou à la chronique de Matthieu de Myrrhe, qui avait donné, en vers, le récit, pendant deux autres dizaines d'années, des événements de Valachie. Passionné contre Șerban Cantacuzène, pour avoir persécuté les boïars de l'autre époque, il n'arriva pas à atteindre l'époque de pacification dûe à Brâncoveanu. Comme un manuscrit porte sur le revers de la feuille de garde le nom de Constantin le Capitaine, comme un boïar de ce nom, qui est un Filipescu, existait alors, comme il est employé dans des missions en Transylvanie, comme il a élevé une belle église dans le district de Buzău, comme sa mère, Marica, est mentionnée, bien qu'elle n'eût pas joué un rôle politique, à la fin de cet exposé, nous croyons devoir conserver cette attribution ¹.

La tentative, faite, avec beaucoup de méthode, par Constantin Giurescu, de le remplacer par cet adversaire de Liudescu qui a été le fils de Hrizea de Popești, si cruellement persécuté par Șerban, ne me paraît pas avoir réussi. La forme littéraire n'est pas la même, et ce passionné Radu Popescu, que nous rencontrerons plus loin comme narrateur politique de l'histoire du pays, aurait donné un autre coloris et une autre chaleur à la présentation d'une époque si dra-

¹ Voy. l'édition citée de ces «Histoires», Préface, et Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 1936.

matique. Les rapports occasionnels entre de pareils fragments d'histoire ne peuvent avoir l'importance qu'on leur a accordée¹.

En échange, bien que ceci aussi eût été contesté, c'est seulement à ce jeune boïar d'esprit combatif qu'on peut attribuer l'écrit le plus personnel et le plus vivant de cette époque, ce travail totalement indépendant qu'avait formé, pour le commencement du règne de Brâncoveanu, un homme mêlé lui aussi aux rapports avec Heissler, comme l'a été Radu. Chez lui, mais, en moins, naturellement, l'expérience et l'horizon, il y a quelque chose de ces mémoires dans lesquels Miron Costin a voulu continuer l'œuvre, d'objectivité romaine, d'Ureche².

Beaucoup plus riches, bien que si inférieures devant la narration, animée d'un noble contrôle de soi-même, qu'a laissée Miron Costin, sont ces notices, par règnes, concernant l'histoire de la Moldavie que, les ayant prises d'un Théodose Dubău, grand boïar d'origine rurale, d'un autre boïar, Basile Dămian, Nicolas Costin, — car on ne peut pas trouver un autre qui aurait eu l'idée de cette compilation et l'eût dirigée vers des chapitres de politique extérieure comme celui sur Charles XII et Pierre-le-Grand —, a fait entrer dans sa compilation, par laquelle il continuait l'œuvre de son père. Ces sources serviront, du reste, à côté des matériaux que donnait une mémoire admirablement sûre, jusqu'aux années de profonde vieillesse, à Jean Neculce, pour rédiger une chronique, dont l'appréciation se placera à une autre époque, d'un XVIII-ème siècle très avancé, ouvrage qui est aussi une des œuvres littéraires les plus importantes sur le passé de la Moldavie.

Brâncoveanu, dont le principal mérite, qu'il réclamait, était celui d'avoir fait cesser les luttes politiques, n'avait pas besoin d'un récit de cette façon. Il n'a pas même pensé à faire compiler un corps de chroniques, contenant toute l'histoire du pays. Ce qu'il voulait, c'était un ouvrage consacré

¹ Voy. C. Giurescu, étude citée.

² Dans le *Magazinul Istoric*. V. Cf. C. Giurescu, loc. cit.

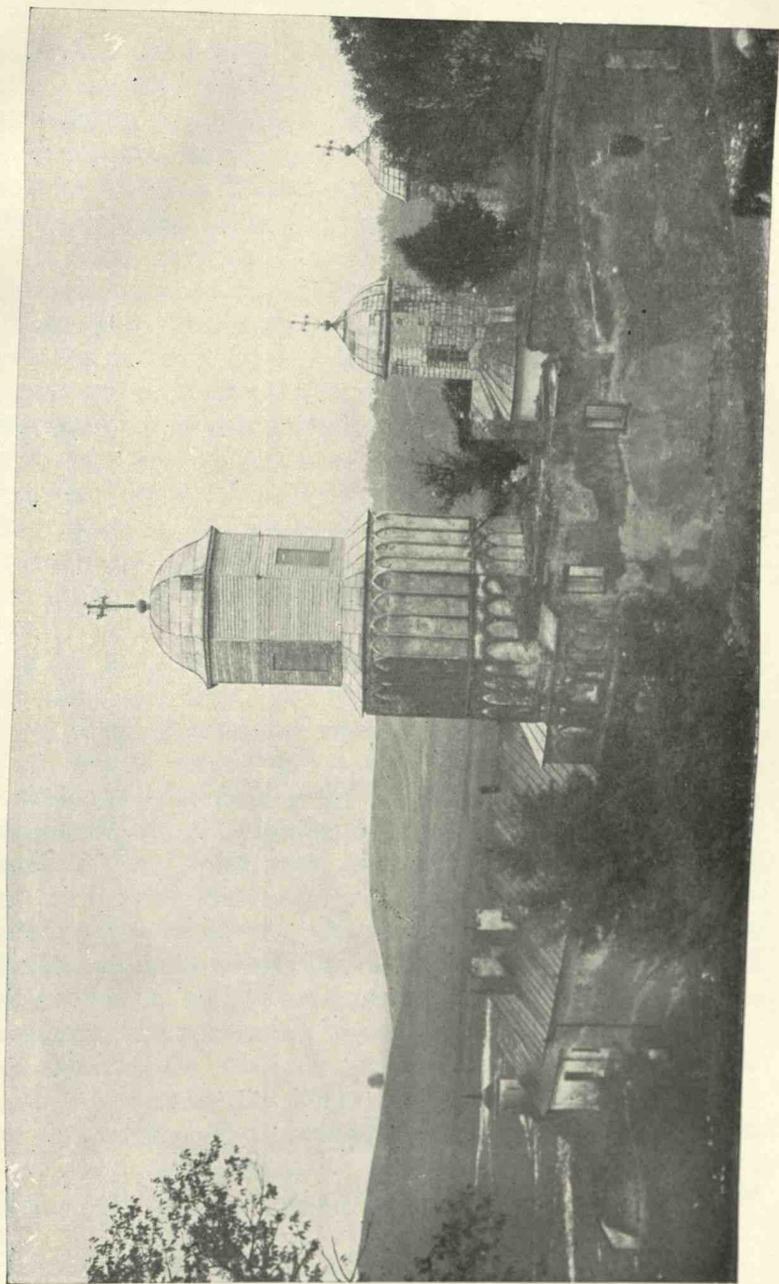


Fig. 43. — Couvent de Brâncoveni.

à lui-même et destiné à mentionner les seuls faits de son règne, « les faits très loués par toutes les âmes de ce pays, faits honnêtes et populaires », comme l'écrira, dans une préface qui mentionne les Écritures, plus Grégoire le Théologien, Platon et Diogène, Démocrite et Aristote, le savant auteur de cette histoire, qui n'est autre que Radu Greceanu lui-même.

« Histoire commandée », sans jugement personnel, mais aussi sans chaleur. Oeuvre d'un lettré habitué à lire les écrits de l'antiquité, mais sans personnalité et surtout sans avoir la permission de la manifester. L'œil du maître observe tout ce qu'il dit et, comme différentes personnes n'avaient pas eu toujours la même attitude à son égard, il a fallu refaire parfois un texte qui heureusement nous a été conservé dans toutes les formes. Une pauvreté d'âme, naturelle et imposée, domine tout. Arrêté par hasard au chapitre 110, on ne peut pas savoir de quelle manière se serait reflétée, dans l'esprit d'un homme si dévoué, la tragédie finale du prince magnifique¹.

Mais, dans cette noblesse intrigante et médisante, il y avait une autre âme que celle de ce lettré soumis, qui tenait compte dans sa rédaction de tout retour dans les ordres du prince. Sur la même époque, comme une continuation de la chronique d'opposition contre Șerban, le fils de Hrizea le persécuté, de ce trésorier de Popești, Radu, présente une exposition d'un pittoresque, qui, dans sa couleur, mais aussi dans sa vulgarité, dépasse même celle des plus vivantes parmi les chroniques moldaves. Que n'y-a-t-il pas dans ces petits tableaux familiers et passionnés ! L'élection et l'installation de Brâncoveanu, malgré les espérances de la veuve de Șerban Cantacuzène, l'ambassade à Vienne, présentée dans ces discussions et dialogues, auxquels s'entend si bien cet écrivain de talent, la caricature de Bălăceanu, qui poursuivait, comme toute sa famille, « des opinions folles, c'est-à-dire des exploits de bravoure », et le narrateur ajoute que le père de ce boïar, Badea, a été un vrai brigand, une autre caricature, celle de

¹ Pour des éloges grecs adressés à Brâncoveanu, Litzica, *Cat. mss. grecești*, p. 483, n° 734.

l'associé de ce prétendent, Heissler, «troublé par ses idées guerrières et furieux comme un ours blessé», — et, au milieu, des citations latines. Sont évoquées aussi les difficultés avec les Impériaux et avec Tököly, les affaires de Moldavie, avec l'autre série d'intrigues, la fin malheureuse de Preda Prooroceanu et de Staïcu Merișanu, ces prétendants, celle de Dumitrașcu Corbeanu, autre ennemi du prince Constantin; puis les affaires de l'Olténie, avec Cornea Brăiloiu et le moine Știrbei, traité avec beaucoup de méchanceté, ce dernier étant présenté «avec de longs ongles à la façon des Știrbei». Voici maintenant les combats de Hongrie, témoignant de la sympathie de l'auteur pour les Allemands en tant que chrétiens, les informations qui viennent de Pologne sur le couronnement du roi Auguste, les nouvelles de la capitale des Moscovites, — avec des scènes entières de là-bas, dans la même note naïvement faubourienne. Enfin, le voyage du prince à Andrinople, avec une nouvelle attaque contre Cornea Brăiloiu. Il arrivera aux circonstances de 1711, avec la trahison de ce «fou», Thomas Cantacuzène, mal conseillé par ses oncles, et aux tristes conséquences qui en dérivèrent¹.

Revenant aux circonstances politiques, conduites aussi par le stolnic Constantin, Brâncoveanu aidait, pour le moment, la correspondance de Pierre-le-Grand avec son agent à Constantinople et obtenait en échange, en 1701, l'assurance que, à un moment difficile, il pourrait être abrité dans l'Ukraine russe, faveur que demandaient aussi ses deux oncles et conseillers, le stolnic Constantin et le spathaire Michel: le comis Georges le Castriote, un Grec d'Épire, avait établi ces rapports². Par un Pierre, fils de Damian, on écrit au tzar, à son ministre Golovine et au hetman cosaque Mazeppa³.

¹ *Mag. Ist.*, V, p. 93 et suiv. Que l'auteur est Radu, ce qui a été contesté (C. Giurescu, loc. cit.), on peut le prouver, à côté de cette analyse, décisive, du style, par la mention minutieuse de toutes ces missions à Cerneți, auprès de Heissler, par la participation de l'écrivain au jugement de Știrbei, — pp. 139, 143—145, — par les citations latines et par la mention expresse que Radu savait le latin; p. 107.

² A. A. Sturdza, ouvr. cité, p. 18 et suiv.

³ *Ibid.*, p. 20 et suiv. Aussi une lettre du stolnic; *ibid.*, pp. 23—24, n° 6.

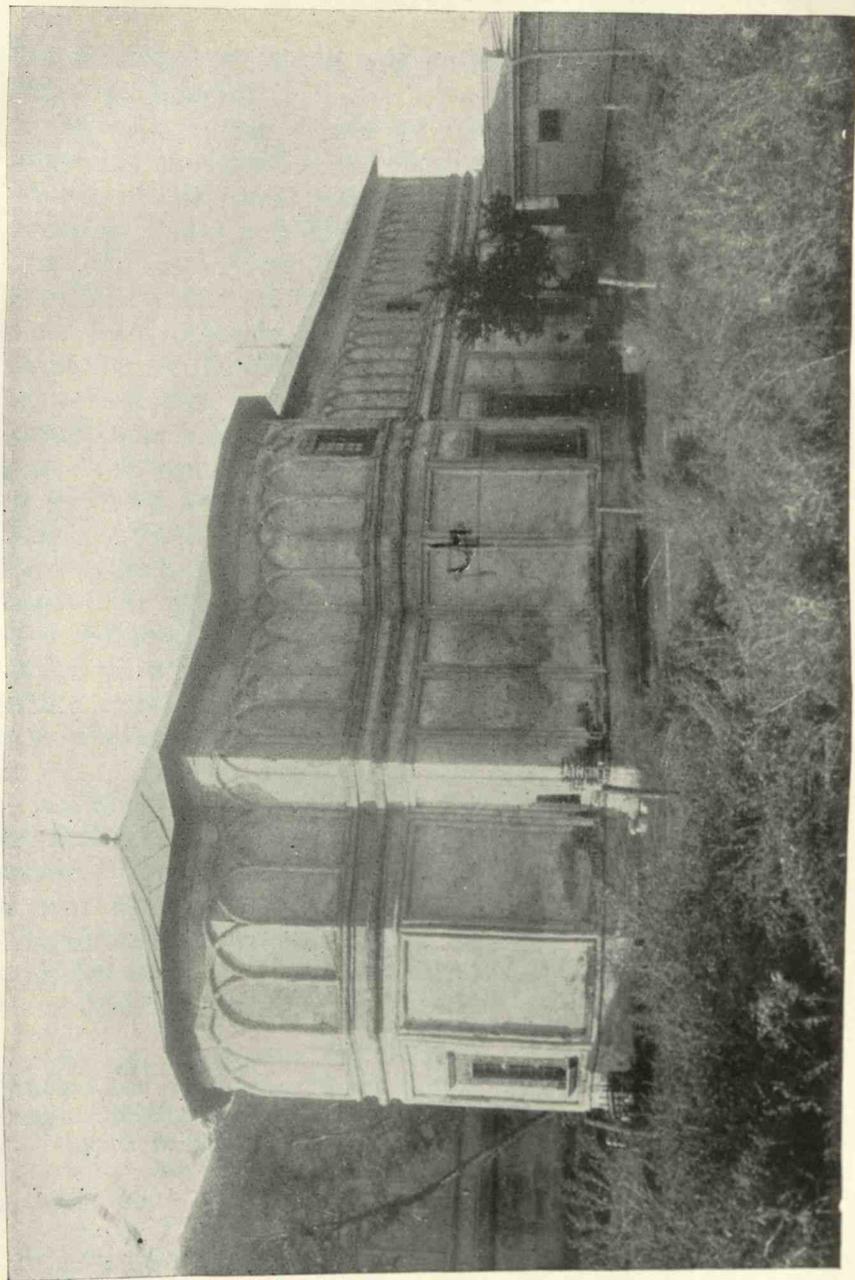


Fig. 44. — Église de Saint Jean le Grand, fondation de Constantin Brâncoveanu, aujourd'hui démolie.



Les victoires sur Charles XII provoquent la satisfaction du prince de Valachie ¹.

Suivit, en 1702, — pour se répéter en 1703, — dans la compagnie du capitaine Lucien, une ambassade de Théodore Corbea, qui deviendra une espèce de résident permanent du prince de Valachie à Moscou ²; il avait avec lui aussi quelques officiers ³. Cette fois, d'après les suggestions du patriarche Dosithée, il était question d'une cause générale de l'orthodoxie: « Grecs, Serbes, Bulgares, Albanais, Roumains, Roumains de Transylvanie et d'autres voisins tout autour de la Valachie », avec la mention de l'action catholique à laquelle sont soumis les Transylvains, bien que, surtout les gens de Braşov, ils demandent un évêque du rite oriental; on prévoyait une guerre dans laquelle il faudrait gagner les Nogais et les Cosaques Zaporogues: la paix conclue avec les Suédois permettra la croisade orthodoxe, et un projet minutieux de guerre sera échafaudé. Déjà les Serbes, même ceux des pays de l'empereur où ils étaient sujets à des persécutions religieuses, les Dalmatins se sont offerts au prince, et le vaillant Turculeţ, au service des Polonais, pense à se mettre au service de la croisade.

Le grand projet venait donc du patriarche de Jérusalem. La riche correspondance avec Moscou, qui nous a été conservée jusqu'à l'année de la grande crise, 1711, contient ensuite des informations sur les Turcs, des attaques contre « les chiens perfides que sont les Cantémir », et contre cette « canaille de jeune Duca », traité de « brigand » ⁴, contre le vieux Mavrocordato, qui serait « pareil à Judas » ⁵, mais rien

¹ *Ibid.*, pp. 24—25, n° 7. Pour Davidenko, *ibid.*, p. 76. Rapports avec Nicolas Costin, p. 81. Avec Nicolas Milescu; pp. 99, 261. Description du voyage de Brâncoveanu à Andrinople; *ibid.*, pp. 40—41, 77—80, 83, 97 et suiv. (Rabutin ne serait pas utile, car il craint les Turcs); Sabbas de Raguse, qui jouera un rôle en 1711, apparaît aussi dans cette correspondance; pp. 44—45, n° 29.

² *Ibid.*, p. 27 et suiv.

³ Même collection.

⁴ P. 74.

⁵ Pp. 75, 79, 101, 103. A ces dénonciations est mêlé aussi un Grec, Spi-

dans le sens de la grande action chrétienne qui était certainement dans le cœur de tous ¹. C'est cependant l'information la plus parfaite, la plus minutieuse, — avec, aussi, des lettres de la part des représentants de Brâncoveanu à la Porte, comme Thomas Cantacuzène, — qui eût jamais été transmise aux Moscovites.

Dès ce moment, Thomas Cantacuzène était plein de dégoût pour les Turcs. Il écrit en 1703: « le Sultan actuel est avide comme un Tzigane, envieux, peureux, stupide, grand ennemi des chrétiens, et tout ce qui est autour de lui ne vaut rien, en commençant par le vizir, puis avec tous les autres, qui n'écoutent rien, ne savent pas qui est le chef, qui est le sujet et n'ont que l'intention de voler et de dépouiller. La colère de Dieu est sur eux, et tous se réunissent pour dire que cet Empire turc sera bientôt pris par le diable... Nous espérons en Dieu que cette puissance des Infidèles périra sous peu, pourvu que Dieu dirige contre elle quelqu'un qui la détruise » ², et celui-ci ne peut être que « notre seigneur » Pierre, lorsqu'il en aura fini avec ces « hérétiques » que sont les Suédois. Michel Racoviță, le nouveau prince de Moldavie, était initié à cette politique, et on lui recommandait d'envoyer, lui aussi, un ambassadeur chez les Moscovites ³. Lorsque, comme hatman, Thomas Cantacuzène fut changé en 1707, Brâncoveanu sera réduit à en donner l'explication, faisant l'éloge de cet homme sage qu'est le vieux stolnic ⁴, et, de son côté, celui-ci montrait quels sont les rapports avec les Serbes, à un moment où la situation paraissait être désespérée ⁵: « Tout vrai chrétien

liotis, qui fut employé aussi par Nicolas Mavrocordato; Iorga, *Doc. Grecs*, I, p. 440, n° CCCCLXV. Pour Sabbas de Raguse, voy. A. A. Sturdza, ouvr. cité, p. 101, n° 85.

¹ Voy. aussi *ibid.*, p. 101, n° 85. Il est question aussi de l'usurpation, par les catholiques, de l'église de Făgăraș. — Des informations venant du Castriote, *ibid.*, p. 35 et suiv.; du stolnic, p. 16 et suiv.

² P. 106.

³ P. 108, n° 88. Aussi une lettre de Șerban Cantacuzène; p. 124, n° 107.

⁴ Pp. 172—173, n° 184; pp. 190—191, n° 220.

⁵ Pp. 173—174, n° 186. Corbea meurt pendant cette année, étant enterré



doit et peut servir, avec la plus grande fidélité, le très chrétien et très grand monarque de Moscou »¹. Brâncoveanu va jusqu'à taxer d'« éhonté » Charles XII, lorsqu'il se tenait à Bender².

à Kiev; p. 175, n° 167. Le tzar lui-même conduit son corps jusqu'au couvent de Petcherska; pp. 189—190, n° 218.

¹ P. 201. Il flétrit la trahison de Mazeppa; p. 236, n° 253. De même le prince; p. 248, n° 269. Le stolnic écrit aussi sur les rapports de Louis XIV avec M-me de Maintenon; p. 150. La lettre de glorification de la bataille de Pultava par Brâncoveanu; p. 267, n° 286. Le fils de Jean, David Corbea, avait été entretenu à l'école par Pierre; p. 202. Il fut remplacé par un capitaine Jean Lepădatu; p. 280, n° 301; p. 292, n° 315.

² P. 269, n° 287. Pour le stolnic, Mazeppa est « Judas l'Isariote »; p. 272, n° 292. Brâncoveanu annonce que le hetman des Cosaques « a crevé »; p. 276, n° 294.

TABLE DES MATIÈRES

LA CRISE DE L'ORIENT EUROPÉEN ET LES PRINCES ROUMAINS

LIVRE VII

LA CRISE DE L'ORIENT EUROPÉEN ET LES PRINCES ROUMAINS

CHAPITRE PREMIER

LA GUERRE POUR LE TRÔNE DE POLOGNE ET LES PAYS ROUMAINS

Au moment où, entouré de quatre fils et de sept filles, avec lesquels les rapports étaient d'une intimité touchante, tels qu'ils nous ont été révélés plus récemment par toute une correspondance en roumain, conservée d'une façon qu'on peut considérer comme miraculeuse, robuste à un âge avancé, et ayant près de lui sa femme, destinée à lui survivre plusieurs années, cette femme qui avait été une bonne compagne de sa vie, Constantin, prince de Valachie, qui pouvait se considérer comme jouissant de tout le bonheur permis à un homme¹, se trouva, dix ans après la conclusion de la paix en Occident, en face du grand problème qu'ouvrit l'apparition, devant Pierre de Russie, maître d'Azov et dirigé maintenant vers la chrétienté orthodoxe du Danube et des Balkans, de ce météore héroïque qu'a été Charles XII.

Les grands combats de Pologne, avec les bruyantes victoires de cet extraordinaire héros, ne pouvaient que remplir de souci les personnes d'un certain âge qui gouvernaient alors en Valachie. Ce n'était pas à cela que pensait un Brâncoveanu, un stolnic Constantin, un Michel Cantacuzène. Le Moscovite Pierre les intéressait comme un dominateur éloigné, très puissant, auquel, dans ces régions mêmes, on pouvait dédier

¹ Il s'était pleinement réconcilié aussi avec son cousin, l'ancien prétendant Georges Cantacuzène, qui vivait en Transylvanie, et il avait été parain à ses noces, envoyant comme représentant un autre cousin, Thomas Cantacuzène; Iorga, *Doc. Grecs*, I, p. 413.

un travail ainsi que l'avait fait Sébastos de Kyménite avec une autre partie d'un opusculé dédié au prince lui-même¹. La curiosité naturelle de Brâncoveanu l'amena à demander la transposition en grec vulgaire, et c'était sa seconde langue, du « pronostic » fait sur l'avenir du tzar par l'Allemand Acxtelmeier². Les vraies relations politiques avec cette Russie moscovite, arrêtées par la mort de Șerban Cantacuzène, ne furent reprises que plus tard, lorsqu'on demandait des explications définitives du côté de tous les voisins. Jusqu'à ce moment, le sort qu'avait eu Antiochus Cantémir, destitué et ramené à Constantinople par des spahis à cause de la suspicion de son entente avec les Moscovites, chez lesquels il aurait voulu se retirer, ce qui n'est pas probable, car il avait son frère comme otage à Constantinople, pouvait servir de leçon³.

C'est la façon dont passaient, — et c'est ce qu'ils désiraient —, les « vieux », satisfaits d'avoir conservé au pays sa prospérité⁴, mais nous avons vu qu'une nouvelle génération s'était levée après cette reviviscence de l'héroïsme par Sobieski, et elle avait besoin d'exploits guerriers, quel que soit le drapeau, pourvu que la croix se trouve au bout de la lance. Jean III lui-même a tout un groupe de soldats roumains, qui continuaient l'attitude du jeune Constantin Cantémir, et nous avons même un dessin les représentant dans leur nouvel uniforme. L'occupation d'une partie de la Moldavie par les Polonais rassembla de tous côtés de pareils chevaliers, désirant avancer par la preuve de leurs qualités guerrières héritées. Ainsi, en première ligne, ce Constantin Turculeț, très habile à surprendre les convois turcs, le « grand Turculeț », qui signe « Turcul » et qu'on trouve aussi en Transylvanie; devenu capitaine des soldats d'origine moldave, il eut sous

¹ Bianu et Hodoș, loc. cit., p. 451, n° 148.

² Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, XIX: *Manuscrite din biblioteci străine*.

³ Neculce montre qu'il avait envoyé au roi Auguste de Saxe, soutenu par Pierre, un burgrave Jean, un certain Kargalovitch et un Mihuleț.

⁴ A la fin du XVII-ème siècle, on pouvait dire que de Tébriș et Hamadan on apporte des brebis pour les vendre « à Constantinople, à Andrinople, en Valachie et en Romanie »; Gemelli Careri, *Voyage*, II, p. 8 et suiv.

lui jusqu'à 2.000 hommes ¹. Puis un Basile Isăcescu ², un David ou Davidel, homme versé « dans la connaissance des lois », que Neculce croit avoir rêvé même d'un trône princier ³, un Postolachi Chigheciu, qui arriva ensuite à servir le tzar ⁴, et même ce Dumitrașcu Calmășul, qui arriva ensuite à être non seulement vornic de Câmpulung, mais aussi grandpère de ce Jean Théodore, intitulé, à la grecque, Callimachi, qui sera prince de Moldavie. Une nouvelle preuve du puissant écho que cette longue et grande guerre eut chez les Roumains est donnée par la place faite à l'aventure de Pologne, aux combats livrés, de Narva jusqu'à Pultava, par les Russes et les Suédois, dans la chronique de Nicolas Costin, et dans celle du soi-disant Mustea ⁵.

Des Moldaves ont combattu dans le camp du « Suédois » aussi à Pultava, d'après la source occidentale employée par Nicolas Costin. Une chronique moldave écrit : « à ce combat (de Pultava), il y a eu aussi beaucoup de Moldaves, les uns », — des strélitz de Moldavie se trouvaient à Moscou dès avant 1700 ⁶ —, « chez les Suédois, d'autres chez les Moscovites, et, après la fin de cette guerre, ils sont venus ici, dans le pays, sous le prince Michel, lui raconter minutieusement la façon dont la guerre s'était développée » ⁷. Ce sont eux qui auront parlé de Charles XII, de « son armée célèbre et invincible et louée dans tous les pays à cause de sa bravoure » ⁸.

¹ A côté des mentions dans Nicolas Costin et Neculce, Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 1417—1418, n° MMDCXIX; pp. 1420—1421, n° MMDCXXIV; p. 1444, n° MMDCLXXXII; p. 1450, n° MMDCXCII.

² *Ibid.*, p. 1435, n° MMDCLI.

³ *Ibid.*, p. 1419 et suiv.

⁴ *Ibid.*, p. 1457, n° MMDCXXIII; Hasdeu, *Arch. Ist.*, I, p. 83.

⁵ Celui-ci a une opinion à lui sur le système de guerre suédois et russe : « Leur guerre est très bien calculée et d'un bel ordre, les uns et les autres ayant le même art dans leur façon de combattre »; p. 38, dans l'édition des Chroniques moldaves (*Letopisiși*).

⁶ Iorga, *Studii și doc.*, XVI, facsimilé.

⁷ Mustea, dans les *Letopisiși*, III, p. 39. Pour Turculeț, voy. aussi Aurentius l'Uricariu, p. 135.

⁸ *Ibid.*

nom de famille de ce père, qui ne rappelait rien de l'histoire du pays ¹, il ne se trouva, dès le début, aucun lien avec ce milieu étranger, et, quant au voisin valaque, il ne pouvait pas considérer ses rapports avec lui autrement que par le souvenir de cette intrigue de 1703 qui avait failli finir le règne de Brâncoveanu.

Bien que Georges Rosetti eût eu la première place, jusqu'à son arrestation, avec son neveu, l'aga du même nom, gendre de Jora, le nouveau prince ne pouvait guère s'appuyer sur les principaux boïars du pays, qui, à la chute du prince Michel, avaient passé chez les Valaques, ou plutôt en Pologne, dans cette Pologne « russe » du roi Auguste, qui avait eu le concours du prince déposé et maintenant jeté en prison. Parmi ceux-ci, Lupu Costachi, Manolachi et Georges Rosetti et, naturellement, Démètre, le frère, marié en Valachie et assimilé aux Valaques, chez lesquels il avait ses terres, de l'ancien prince, Nicolas n'avait même pas pu choisir ses lieutenants de siège, et le vieux Jean Buhuș, ainsi qu'un certain Ciocârlan, avaient été nommés par la décision de l'aga turc venu avec le firman de déposition pour Michel. Élie Cantacuzène et Élie Catargiu avaient passé depuis longtemps chez Brâncoveanu, et, s'ils étaient revenus ensuite, c'était parce qu'ils croyaient que le nouveau prince sera Antiochus; ils se cherchèrent ensuite un abri à Brașov ². Mais il est vrai que Nicolas chercha à retenir Élie Cantacuzène et fit de Nicolas Costin son troisième lieutenant, ayant pensé aussi à Mitre. On le voit s'adresser aussi à un Jean Sturdza, à un Georges Apostole, à un Antiochus Jora, à un Buhuș et à un Gabriel Miclescu, puis à un Jean Balș, à un Cuza, anciens boïars indigènes, mais Jean Sturdza et Élie Catargiu goûteront,

cordato « avait eu une femme qui était la petite-fille, par sa fille, du prince Alexandre Iliăș, et la nièce, par sa sœur, du prince Iliăș Alexandre ».

¹ Il avait été marié d'abord à une Cassandre Cantacuzène, dont il eut ce fils Scarlate; Iorga, *Doc. Grecs*, I, p. 125, n° LXXXI.

² Nicolas Costin. Parmi les Grecs qui étaient restés, on trouve un Ralaki, un Iamandi, un Manolaki Chrysobergès, auxquels s'ajouta Spandoni, un Souli, et surtout Ramadan, qui était très apprécié par Nicolas, servi à la Porte par le Grec Iouliano.

eux aussi, de la prison ¹. Cet étranger n'avait apporté, comme Grecs, que le seul Dimitraki Ramadan.

C'est en vain que ce « Phanariote » avait envoyé, aussitôt après son arrivée, l'un des Grecs dans lesquels il avait placé toute sa confiance ², Hurmuz ou Hurmuzachi, qu'il avait créé grand douanier, pour essayer de gagner le prince de Valachie ³. Le rapprochement ne put pas être fait même par le nouveau patriarche de Jérusalem, Chrysanthe ⁴. De fait, Brâncoveanu n'avait pas pu imposer comme prince en Moldavie Antiochus Cantémir, avec la fille duquel, Marie, il voulait marier maintenant son propre fils, Radu ⁵.

Les émigrations, que ce prince étranger avait voulu empêcher, continuèrent après l'emprisonnement de Georges Rosetti et de Catargiu; les membres de la famille des Costachi passèrent en Transylvanie, au moment où la Moldavie avait comme hôtes les Polonais de Joseph Potocki, voévode de Halicz, et devait remplir les désirs de Charles XII, qui, vaincu à Pultava, s'était réfugié à Bender, en terre turque, sur l'ancien territoire moldave.

Dans ces conditions, une destitution était un événement heureux.

Nicolas Mavrocordato avait régné un an à peine quand il eut enfin terminé une expérience dans laquelle, à tous les points de vue, et malgré ses excellentes intentions, il n'avait pas réussi. Il partit, déclarant publiquement, sous serment, « n'avoir pas eu de mauvaises intentions, ni envers les boïars, ni envers le pays et à ceux qui ont commis des fautes envers lui il accorde son pardon » ⁶. Mais, à Constantinople, ce

¹ Lupu Costachi revint dans le pays.

² Pour un Spandoni, Mustea, loc. cit., p. 43. Pour le beau-père du prince, le Grec Thomas Tzouki, Iorga, *Doc. Grecs*, III, pp. 98—99, n° LX.

³ *Ibid.*, pp. 422—423, n° cccclviii; Greceanu, p. 193. Georges le Castriote (voy. plus loin) part en Moldavie.

⁴ Voy., pour son élection comme patriarche, la lettre de Brâncoveanu, Iorga, *Doc. Grecs*, I, p. 386 et suiv. (année 1707).

⁵ Nicolas Costin. Il aurait préféré aussi Duca, dont le fils, Șerban, portait le nom de Șerban Cantacuzène, qui était, par sa mère, un Brâncoveanu; *ibid.*, pp. 424—425, n° cccclxix.

⁶ Nicolas Costin.

philosophe dénoncera le penchant ancien vers « les choses mauvaises » de ces « Daces », avec « leurs querelles et leur manque de solidarité ¹ ».

Le doux vizir Nouman, un Keupruli, qui avait remplacé Ali de Tchorlou, avait quitté le pouvoir après quelques semaines à peine; ce fut aussi le sort du pacha de Bender, Youssouf. Donc, Charles XII avait réussi, employant pour ses relations avec la Porte le voévode de Kiev. Le khan était son partisan, et le nouveau vizir, Ali Moldovandchi, ce qui montre une origine moldave, se croyait sûr de la victoire de ses armées contre le tzar vainqueur des Suédois. Ainsi, par l'intervention des Tatars, fut établi en Moldavie, comme prince pour la prochaine guerre, Démétrius Cantémir ².

¹ Iorga, *Doc. Grecs*, I, pp. 434—435, n° CCCCLX; surtout *ibid.*, p. 445 et suiv. Cf. aussi *ibid.*, p. 438, n° CCCCLXIV. Pour les rapports avec Brâncoveanu, qui lui devait de l'argent; *ibid.*, p. 440, n° CCCLXV.

² Voy. aussi la lettre de Jean Mavrocordato, frère de Nicolas, 9 décembre 1710; *ibid.*, p. 433, n° CCCCLVIII. — Pour d'anciens rapports du tzar avec le patriarche d'Alexandrie, *ibid.*, pp. 45—46, n° XXIV; pp. 47—51, n° XXVIII. Cf. Iorga, *Studii și doc.*, IX, p. 61, note 2.



Fig. 46. — Croix commémorative,
époque de Brâncoveanu.

CHAPITRE II

LA NOUVELLE EXPÉRIENCE CHRÉTIENNE DE 1711

Dès 1708, la Valachie abritait le maréchal de Pologne, Tarlo¹. Dans ce pays, de même qu'en Moldavie, des négociations se poursuivaient, que nous ne connaissons pas, au moment où on faisait des préparatifs pour de grands événements. En Transylvanie, les commandants impériaux, — comme Stainville, autre Français, qui remplaçait Krichpaum², — recevaient des informations de la part de Brâncoveanu concernant la guerre du Nord³. La nomination de Nicolas Mavrocordato avait rempli de tant de soucis le prince de Valachie qu'il pensait sérieusement à se retirer en Transylvanie⁴. Et il demandait, en février 1711, la confirmation du nouveau diplôme que les Impériaux lui avaient accordé en 1706⁵. Cette confirmation fut accordée en mars 1711, de même

¹ C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, p. 175, n° 280.

² L'empereur Joseph annonçait sa nomination à Brâncoveanu; *ibid.*, p. 184, n° 298. Autre lettre; *ibid.*, pp. 185—186, n° 301. Réponse de 1710; *ibid.*, pp. 187—188, n° 304.

³ *Ibid.*, p. 177, n° 285.

⁴ *Ibid.*, p. 181, n° 290; p. 194, n° 312; p. 195, n° 315; p. 196 et suiv. Pour les préparatifs de la guerre, aussi nos notes à la chronique d'Amira (aussi la même édition, donnée à la collection du « Karolinska Forbundet » de Stockholm), dans *Studii și doc.*, IX. Voy. surtout notre étude *Carol al XII-lea, Petru-cel-Mare și țările noastre*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 1910. Cf. *Charles XII et l'Ukraine*, dans *Revue d'hist. diplomatique*, 1919—1920.

⁵ C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, p. 197. Il demanda aussi le pardon de Nicolas Bethlen et de Michel Mikes; *ibid.* Il abritait encore Joseph Teleky, Naláczy et d'autres; *ibid.*, p. 188, n° 305. Pendant qu'en Moldavie étaient logés David Pekri, Lazare Ferenczy; Nicolas Costin. Cf. Iorga, *Francisc Rákóczy și Români*, loc. cit.

qu'une autre pour les frères Constantin et Michel Cantacuzène¹. Au mois d'avril, les cercles militaires de Transylvanie croyaient que la retraite de Brâncoveanu était sûre (*unfehlbar*)².

Lorsqu'il s'agit de juger les événements de Pologne et d'Ukraine, le chroniqueur de Brâncoveanu a la même opinion que celle, moins officielle, de Nicolas Mavrocordato. De même que, pour Nicolas Costin, Mazeppa est un traître³, Charles XII, bien qu'appelé « lion invincible », est cependant « le frère de Mohammed », alors que le tzar Pierre combat « au nom de Dieu », — « ainsi, avec l'aide de Dieu tout-puissant, toute cette force ennemie, célèbre dans le monde entier, qui, s'étant présentée en Saxe, n'avait pas provoqué peu de crainte en Europe, est tombée sous la main du tzar Pierre », — de même Greceanu parle de cet « apostat et traître » qu'était le hetman des Cosaques, mais il est vrai que le brave roi de Suède est épargné et, en échange, est glorifié l'empereur orthodoxe. Le chroniqueur valaque présente cependant des plaintes pour les nouvelles exigences des Turcs, vraiment intolérables, en rapport avec la campagne qui devait s'ouvrir.

D'après l'opinion de Démétrius Cantémir, Brâncoveanu, qui avait conclu un traité formel avec le tzar par le moyen de David Corbea et de Georges le Castriote, aurait été, de fait, pour les Russes⁴, et ceci est, du reste, prouvé par sa longue correspondance avec le tzar. Il aurait cependant été retenu par la prudence du stolnic Constantin, qui aurait rappelé les liens avec les Habsbourg et aurait posé la question de savoir si, sous les Moscovites, on pourrait vivre mieux que sous les Turcs, non sans attirer aussi l'attention du prince sur le danger du côté des Tatars⁵.

¹ Iorga, *Doc. Cant.*, p. 264. La date est fixée, pour des motifs politiques, en 1710; C. Giurescu et Dobrescu, ouvr. cité, p. 202, n° 322.

² *Ibid.*, p. 204, n° 327. En ce moment, le secrétaire latin du prince de Valachie était un Saxon de Braşov, Pierre Grienner; *ibid.*, pp. 204—205, n° 328.

³ Il est question de sa trahison aussi chez Mustea, dans *Letopisiţi*, III, p. 38. Il juge que le « Suédois » est « orgueilleux »; *ibid.*

⁴ A. A. Sturdza, *Documente*, III.

⁵ Voy. Démétrius Cantémir, *Opere*, V, p. 11.

Le premier ordre des Turcs contenait que l'armée valaque, sous la conduite de son prince, aille à Bender. Puis on lui intima, dès le mois de mai, de s'arrêter dans un défilé sous les Carpathes, à Urlați, près du village d'Albești¹, par où on pouvait prendre le chemin du Teleajen vers la Transylvanie. C'est là qu'arriva au prince de Valachie la proposition d'essayer néanmoins la médiation d'une paix telle que l'avait faite conclure un Radu Mihnea entre Turcs et Polonais.

A ce moment, Démétrius Cantémir, — qui continuait les relations nouées déjà à Constantinople avec l'ambassadeur russe Tolstoï², — ayant reçu, d'après l'assertion même de ce prince écrivain³ et d'après Neculce, la mission formelle de se saisir de Brâncoveanu, mais qui avait négocié, par le moyen de Corbea, avec ce voisin pour que les deux passent du côté des Russes⁴, s'était déjà déclaré, malgré cet appel à une action solidaire avec son voisin.

Il lui avait semblé qu'il peut avoir confiance dans cet empereur orthodoxe qui, en fait, nourrissait d'autres pensées que la création d'une Moldavie alliée, — comme le croyait et le disait Cantémir —, avec ses possessions étendues. De fait, un résident hollandais pouvait écrire, le 17 juillet de cette même année, que Pierre « a promis à Rákóczy d'en faire un prince de Transylvanie, Valachie et Moldavie »⁵, et la même information vient d'ailleurs⁶. Dès le commencement, Démétrius avait annoncé un règne des jeunes⁷. Il rassembla donc

¹ Greceanu, pp. 197—198.

² Étienne Ciobanu, dans les *Mém. Ac. Roum.*, sect. litt., 3-ème série, II, pp. 118—119. Voy. aussi Victor G. Gervescu, *D. Cantemir*, Bucarest, 1892; Elie Minea, *D. Cantemir*, p. 343 et suiv.

³ Voy. aussi Nicolas Costin.

⁴ Démétrius Cantémir, loc. cit., pp. 13—14.

⁵ G. von Antal et J. C. H. de Pater, *Weensche Gesantschaftsberichte*, II, p. 534; Angyal, dans la *Revue des études hongroises*, 1936.

⁶ Iorga, *Acte și fragm.*, I, p. 317, n° 2. Projet contre la Transylvanie; *ibid.*, p. 328, n° 2.

⁷ Voy. dans Nicolas Costin la façon brutale dont il s'adressa à Jean Buhuș, un vieillard respectable, pour n'avoir pas exécuté des ordres. Le même dit: « Le prince Dumitrașcu ne prenait conseil que de jeunes gens comme lui ». Il avait épargné la dime à ces petits propriétaires de campagne qu'il aimait.

des gens habitués à la guerre, comme le ban Savin, comme le trésorier Luca, comme Paul Rugină, comme Élie Abăza et les trois frères Mirescu, Jean, Théodore et Paul, ainsi que leurs parents, Jean Zărul et Constantin Zărul, un Nour, un Ciute et un Apostole, un Jean Bănarul (« le monnayeur »), un Lazu, un Calmăș (« le Calmouque »), dont nous avons montré les avatars guerriers, un Moțoc, tous petits propriétaires de campagne et anciens réfugiés, mais avant tout coureurs d'aventures¹. Dans tous les districts, on allait chercher de pareils descendants appauvris des anciens boïars, pour en faire une nouvelle armée².

Le 24 avril de l'ancien style, suivra une mission mystérieuse d'un capitaine Procope, qui est mentionné seulement par Nicolas Costin. Étienne Luca était envoyé chez le grand général du roi Auguste, Sieniawski, d'une famille qui avait eu des liens avec la Moldavie, pour une autre mission, comme s'il avait été délégué par le grand vizir³, demandant la confirmation de la paix de 1699 et la reconnaissance du roi Stanislas⁴.

A cette occasion, Luca allant jusque chez le tzar, à Jaroslaw, on demanda — à côté des points qui intéressaient la Monarchie héréditaire voulue par Démétrius, parmi lesquels aussi celui qui concernait les conditions d'un refuge en cas d'insuccès —, de la part des boïars, la réservation exclusive des rangs pour eux, leur assurance contre les condamnations à mort, qui n'auraient pu être prononcées que dans les Conseils de la noblesse et avec la permission du métropolite, l'attribution à cette classe des dîmes recueillies sur les serfs, l'exemption de toute contribution, le prince devant s'entretenir seulement du revenu des salines et des marchés⁵. L'envoyé revint avec une proclamation du tzar,

Mais le portier était un Grec, Georges Aristarcho; *ibid.* Et le représentant à la Porte, le Crétois Ianio; *ibid.*

¹ Iorga, Mémoire cité, pp. 16—17 (=86—87).

² *Ibid.*, p. 18 (=88).

³ Neculce montre comment on lui avait donné la permission de le faire.

⁴ Iorga, *Studii și doc.*, IX, p. 57, note 2.

⁵ Neculce.



Fig. 47. — Démétrius Cantémir.

avec une chaîne et une médaille portant son portrait ¹. Les préparatifs de la révolte, qui sera ensuite justifiée par les exigences insupportables des Turcs, continuaient en grand secret. Le jeune prince demandait, comme l'avait fait jadis envers les Impériaux Șerban Cantacuzène et Brâncoveanu, l'établissement de sa dynastie ², la conservation des coutumes du pays, un subside pour pouvoir payer son armée permanente, la restitution du territoire occupé par les Turcs. Dans de pareilles circonstances, il n'était pas difficile de voir accepter toutes ces demandes, cependant sans que le diplôme impérial, réclamé par Démétrius, eût été envoyé jusqu'à l'arrivée du tzar à Jassy.

Car, envers la Moldavie de 1711, était employé le même système de surprise brutale que, de la part des Impériaux, envers la Valachie, en 1688. Le brigadier Kropotov, qui, dès les années précédentes, s'était présenté sur la frontière moldave, se trouvait, avec trois mille hommes, parmi lesquels la bande indigène de Chigheciu, près de Jassy, le 11 juin ³, pour lui arracher la déclaration.

Au milieu de l'anarchie que ce prince révolutionnaire ne pouvait plus dominer, on tuait, comme en 1594, les marchands turcs, que cependant, d'après des informations sûres, venues du camp de Urlați, Cantémir avait eu l'humanité

¹ *Ibid.*, et Nicolas Costin; cf. aussi l'étude soignée de Georges Bogdan-Duică, dans la *Rumänische Revue*.

² Voy. Mustea, dans les *Letopisiți*, III: « Il insistait sur cette condition que le prince ne sera jamais changé »; p. 46.

³ Le 30 mai de l'ancien style; Iorga, *Acte și fragm.*, I, p. 314, n° 2. Voy. aussi Odobescu-Tocilescu, ouvr. cité, I, p. 411 et suiv. D'après Nicolas Costin, comme d'après Neculce, Cantémir lui-même aurait exigé ce raid, qui devait se saisir de lui sans qu'il eût à capituler. Voy. Iorga, mémoire cité, pp. 22—23 (=92—93). Il avait vécu, pendant quelques jours, n'ayant pas même un groupe d'armée, avec la terreur qu'il pourrait être pris à l'improviste par les Turcs, comme l'avait été Michel Racoviță. Et cependant Neculce mentionne cette petite troupe qu'aurait formée son maître « pour se saisir de Brâncoveanu »: « cinq ou six groupes de mercenaires, et deux compagnies de Tatars lipcans et quelques fils de boïars bien équipés ». Il faut marquer que, jusqu'au dernier moment, Démétrius conserva son camp près de Jassy, comme si ç'avait été un élément de l'armée du grand vizir.

d'avertir¹. Démétrius répondit aussitôt à la lettre, apportée par Kropotov, de son chef, le maréchal de camp Chérémetiev, lui annonçant qu'il est très satisfait de cette alliance et qu'il fera donc la déclaration d'ue, ajoutant qu'il en sera de même avec « son frère bien-aimé » Brâncoveanu².

La déclaration de Cantémir se produisit après le 17³ du mois, par un acte intitulé « universel », terme emprunté aux Russes. Démétrius, qui s'était laissé pousser les boucles et la barbe, comme les anciens princes, et en avait gagné un aspect vraiment martial, annonçait à tous: au métropolitaine Gédéon, aux évêques, aux boïars de tous rangs, aux capitaines et aux armées, aux soldats ruraux de la Cour, aux gardiens des montagnes et aux habitants qu'il ne tolère plus ce lien qu'avait noué avec les Infidèles Bogdan, fils d'Étienne-le-Grand, mais promettant seulement « 4.000 ducats, 40 chevaux, 24 gerfaufs », convention violée cependant par l'usurpation des forteresses de frontière, mentionnées l'une après l'autre, par les pillages des Tatars, par le rapt des femmes et des jeunes filles, par les offres de renégation, par le poids, écrasant jusque là, des impôts. Du moment où le tzar est apparu comme combattant pour la Croix, il faut l'accompagner pendant sa route triomphale vers le Danube⁴. Lui, Démétrius, a appelé donc, par cette proclamation, auprès de lui quiconque a des sentiments chrétiens; aux autres, en confisquera leurs biens. De l'argent a été donné pour 10.000 guerriers, qui recevront, au commence-

¹ Iorga, *Acte și fragmente*, I, p. 316, n° 3. Autre information, de même source, n° suiv. Celui qui envoie les informations en Transylvanie n'est pas un des boïars de Brâncoveanu; *ibid.*, p. 319. Lettre de Brașov sur la disparition de « la grande espérance des orthodoxes », 11 août (*ibid.*, p. 325, n° 2); elle aura eu comme auteur Dindar.

² Étienne Ciobanu, *Dimitrie Cantemir în Rusia*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 1923, annexe 1. On prévoyait dès lors qu'il n'y aura pas de provisions, et le tzar prenait des mesures; *ibid.*, annexe 72. De son côté, Cantémir cherchait du blé dans le Boudchak et réunissait 10.000 boeufs et 15.000 brebis; *ibid.*, n° 35.

³ Iorga, *Mémoire cité*, p. 30 (=100).

⁴ Le 4 juin de l'ancien style, le tzar était à Bender; le 15 du même style, il partait vers le Danube.

ment, 5 ducats, puis 3 thalers russes par mois. Le dernier terme pour venir sous le drapeau est fixé au 15 juillet. A côté du prince, signent, avec un Georges Mitre, représentant la nouvelle génération, les plus grands boïars du pays: Georges et Constantin Rosetti¹, Élie Catargiu².

Ceci ne signifiait cependant pas l'adhésion de tout le Conseil princier. On n'entend pas parler des Sturdza, Jean³ et Alexandre, ni du ban Dabija, qu'on voit apparaître au dernier moment. Les membres de la puissante famille des Costachi s'étaient déclarés contre cette décision, et Lupu Costachi s'enferma, avec les siens, dans sa région de Tutova, du côté du couvent de Bursuci, prêt à se défendre par les armes. L'ancien ami des Polonais qu'avait été Nicolas Costin ne put pas être gagné⁴. Contre la dynastie des Cantémir, il y avait non seulement ce Georges Rosetti, avec « tout son parti », pensant aux possibilités d'avenir des siens, qui avaient déjà donné un prince, mais aussi un Démètre Racoviță, un Savin Zmucilă⁵.

L'armée de Boris Chérémétev, amenant avec elle aussi le contingent des petits propriétaires roumains de Bessarabie, toujours prêts à combattre⁶, gens de Orheiu, de Soroca, de Lăpușna, était arrivée à Țușora, le 16 du mois, et Cantémir, auquel Nicolas Costin attribue le changement de la route de Bender pour prendre celle de Jassy, était au point de rencontre le jour suivant, mais troublé déjà et sans avoir les provisions qu'il avait promises et qu'il n'avait pas pu rassem-

¹ Il avait épousé une nièce du prince par sa sœur; Neculce, p. 317.

² Dernière édition de la proclamation, dans notre Mémoire cité.

³ Une donation envers lui; Élie Minea, *D. Cantemir*, p. 404.

⁴ Iorga, Mémoire cité, p. 21 (=91). Le postelnic était le Grec Eupragiotis. Pour le manque de valeur de cette armée de volontaires, voy. la chronique de Mustea, dans les *Letopisiți*, III, p. 45. A la suite du Mémoire que nous venons de citer, nous avons publié aussi un ordre du prince, daté du 4 (15) juin, pour des provisions.

⁵ Neculce, p. 316. « Alors », écrit cet homme politique et chroniqueur qu'était Neculce, « Golovkine a compris ce que sont les boïars de Moldavie, des hommes jaloux qui ne s'aiment pas entre eux ». Ensuite Savin, ayant dénoncé Rosetti, fut nommé grand postelnic; *ibid.*, pp. 316—317.

⁶ On essaya même de gagner les Tatars du Boudchak; Neculce, p. 312.

bler. Le 4 juillet ¹, le tzar et sa concubine, Catherine, étaient à Jassy ².

L'intérêt militaire demandait une descente foudroyante vers le Danube, qui, promettant la victoire, aurait contraint Brâncoveanu lui-même à se décider pour les chrétiens. De son camp, arriva seulement le Castriote ³, présentant des offres de paix au nom des Turcs, — le 6 juin de l'ancien style, Brâncoveanu écrit à Golovkine qu'il y a vingt-cinq jours depuis le départ de son émissaire et qu'il n'a aucune nouvelle, montrant à cette occasion son désir d'apprendre le plus tôt possible « la perte et la ruine des Turcs... par notre tzar puissant et par son armée chrétienne », pour laquelle il prie et il se prépare ⁴ —, ainsi qu'un moine venu de la part de Chrysanthe, autre pacificateur. L'envoyé de Brâncoveanu trouva cependant auprès du tzar Thomas Cantacuzène, avec quelques jeunes officiers, qui avait trahi son maître, par désir d'aventure et caressant un espoir de régner lui-même ⁵. Il ne pouvait pas être question, sous aucun rapport, d'une entente

¹ Iorga, *Acte și fragm.*, I, p. 318.

² Nicolas Costin, Neculce; et aussi le journal de Pierre Marsan de Brassey, dans l'*Arhiva* de Jassy, VI, p. 465.

³ Rapports avec le stolnic Constantin, Iorga, *Doc. Grecs*, III, p. 97. Son testament dans l'*Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια*, 1880, pp. 330—331.

⁴ A. A. Sturdza, ouvr. cité, p. 288, n° 311. Lettre nerveuse au Castriote; n° suiv. L'auteur sait déjà que des troupes russes se sont dirigées vers le Danube, sous le général Rönne. « On dit que Thomas Cantacuzène est avec lui, et qu'ils avancent vers notre pays. Ce que nous voyons ne nous regarde pas ». Le n° 313 est une lettre bizarre, datée de Bucarest, 15—, de la part de Michel et de Thomas (*sic*) Cantacuzène. Au n° 314, des informations, datées du 7 décembre, du stolnic, adressées à Thomas. Constantin reprend, en janvier 1712, ses rapports avec Golovkine; p. 290 et suiv. Un rapport russe de grande importance parle, lui aussi, de la mission du Castriote; Iorga, *Acte și fragm.*, I, p. 313. Le général russe Janus croyait que l'arrivée de Thomas annonce la déclaration de Brâncoveanu; *ibid.*, pp. 320—321. Cf. aussi *ibid.*, p. 322, n° 2. Une lettre de Brâncoveanu, du 20 mai, avec la nouvelle qu'on lui a donné l'ordre d'aller à Bender; Iorga, *Doc. Brâncoveanu*, pp. 85—86. D'autres lettres suivent.

⁵ Greceanu, p. 199 et suiv. Un Drugănescu, un Căndescu s'ajoutent, et, en première ligne, le parent de l'ancien négociateur avec Moscou, Théodore Corbea, le tchaouch David.

comme l'avait cru, pendant son indécision, le grand vizir, qui avançait, du reste, assez vite vers le Danube. Brâncoveanu, qui était sorti du camp et s'était établi tranquillement à Târgoviște, ne pouvait pas être gagné même par ce coup du général Rönne à Brâila¹, qui avait été exigé par Thomas pour presser une décision favorable aux Russes².

C'est en vain que le métropolite Anthime essaya de gagner le pays, et il en subira les conséquences³.

Jamais une grande expédition n'avait été conduite d'une façon aussi déplorable. Après le temps perdu à ce « mariage polonais » dont parle le chroniqueur moldave, le tzar arrivait enfin à Jassy, où on l'attendait avec impatience, et il perdit des jours entiers à la visite des monuments de la ville et aux fêtes, comme celles pendant lesquelles le brutal grand monarque pouvait vaincre en fait de boisson tout concurrent.

On célébra l'anniversaire de la victoire de Pultava sans prévoir la défaite qui se préparait par toute cette lenteur et par un si grand mépris pour l'adversaire.

En ce moment, ce qui n'était plus nécessaire, du moment que la présence même du prince avait décidé, on discutait entre celui qui voulait la Monarchie absolue de sa famille et entre les boïars, qui demandaient à tout prix un régime d'oligarchie, discussions qui menèrent à l'arrestation de Georges Rosetti, traîné ensuite à Kiev, où il passa deux ans, et à la cérémonie de la Cour, où les « points » sur lesquels s'étaient arrêtés les Russes et Cantémir furent lus devant le Ragusain Sabbas, qui avait conduit les négociations, ces points étant présentés l'un après l'autre par le prince lui-même, et, bien entendu, dans ces circonstances, personne ne pouvait refuser l'approbation.

Enfin l'armée du tzar se dirigea vers cette steppé de la Moldavie Inférieure qui était brûlée, pendant cette saison,

¹ On avait eu l'intention d'employer Brâila pour aller détruire le pont des Turcs à Isaccea.

² Neculce croit aussi que Thomas voulait être prince; p. 317. Il se serait présenté aussi au nom de ses oncles, Constantin et Michel, et aurait parlé de 18.000 Serbes retenus par Brâncoveanu; *ibid.* Pour une grande révolte des Serbes; *ibid.*, p. 320.

³ Greceanu, p. 206.

par la sécheresse la plus aride. On répétait donc la grande erreur de Sobieski. Mais, alors que celui-ci avait eu à faire seulement avec le désert et avec la famine, Pierre trouva devant lui une armée turque ¹ en état de combattre avec élan, malgré l'artillerie supérieure des Moscovites, et aussi la multitude des Tatars, qui l'entourèrent de leurs essaims agiles (19—22 juillet).

On allait évidemment vers une capitulation. Le chroniqueur de Brâncoveanu, de même que le Moldave Neculce, désignent le Castriote, qu'ils appellent « le Macédonien », comme médiateur du traité par lequel le tzar renonçait à Azov pour s'assurer une retraite surveillée par l'ennemi. Dans sa suite, Cantémir, jusqu'au bout opposé à la conclusion de la paix ² qui le laissa avec ses rêves évanouis et toute sa vie détruite, emmenait, avec la princesse Cassandre, ses fils, Constantin, Antiochus, Matthieu, Șerban, Marie, Smaragde ³, puis quelques fidèles ⁴, Neculce en tête, et ces jeunes gens avec lesquels Démétrius avait conduit son règne : Savin, Luca, Georges Mitrea, un Abăza, Rugină, Aristarcho, Mogâldea, les trois Mirescu, Jean Bănarul, deux Zărul, Brahă, Moțoc, Ciute, Bontăș, Scherlet, les deux Hâncu, Nacu, Ursuliță, Neguliță, Chrysoskouléos, Codreanu, Caraiman ⁵. Ils formeront la triste Cour, sans cesse mécontente et à la fin dispersée, d'un exil sans fin, qui devait conserver le penchant guerrier et le désir d'actes de bravoure.

Parmi les soldats soumis aux « dix-sept polcovnics et aux cent soixante-dix officiers de cavalerie », mais qui étaient pour la plupart « des savetiers, des tailleurs, des pelletiers, des caba-

¹ Lupu Costachi l'aurait pressé de passer le Danube; Neculce, p. 313.

² *Ibid.*, p. 328. Les Turcs demandaient qu'on le leur livre, et il dut se cacher dans une calèche; *ibid.*, p. 329. De là, il alla à Jassy prendre la princesse, pour passer dans le pays de son patron; *ibid.*, p. 331.

³ Voy. Étienne Ciobanu, loc. cit., annexe 7.

⁴ Neculce, p. 322. Greceanu le sait aussi. Luca et Alexandre Sturdza étaient revenus; Neculce, p. 334. D'autres boïars passent chez les Polonais; *ibid.*, p. 335.

⁵ Étienne Ciobanu, loc. cit., p. 7, note 3.

retiers, des serviteurs de boïars »¹, rien n'était resté, bien que, sur le Dniestr, Chéréméteu parlait de trois régiments, dont l'un aurait été celui d'Abăza². Et, cependant, au combat avaient participé, d'après le calcul sûr de Neculce, qui était le hatman, « environ six mille Moldaves, avec ceux qui servaient depuis longtemps chez les Moscovites »³. Tout un régiment combattit à Brăila⁴. Le tzar avait eu tant de confiance en ses modestes alliés qu'il avait demandé à Neculce de le faire conduire au-delà de la frontière avec deux cents dragons et cent Moldaves⁵.

Ainsi avait fini, à Stăniliești, entre Fălciu et Huși, la grande guerre de libération des chrétiens d'Orient. La profonde humiliation, pire qu'une catastrophe, fut attribuée par les vaincus à « Judas Brâncoveanu ». On a parlé aussi du refus de la part du prince de Valachie de se déclarer pour le chevalier de la Croix, mais quelle aurait pu être l'utilité de ces quelques milliers d'hommes, peu habitués à la guerre, que le prince de Valachie avait à Urlați! En ce qui concerne Démétrius Cantémir, on lui a reproché de ne pas avoir préparé les provisions, bien qu'il n'eût pas été question de leur non-existence, mais de l'impossibilité de les avoir à la place où le tzar s'était laissé cerner par les Turco-Tatars. Les Moldaves, non soutenus, n'avaient pas pu résister à l'attaque turque⁶.

¹ Les Tatars, qui croyaient qu'il y a 30.000 soldats moldaves, les craignaient, « sachant qu'ils sont agiles à la guerre »; Neculce, p. 313; *ibid.* Voy., chez Mustea, les efforts des fabricants d'arcs et de carquois, les soldats armés « de branches d'arbres brûlées au bout », dont on se moque; p. 45.

² Étienne Ciobanu, p. 7.

³ On n'avait pas pu prévoir même les essaims de sauterelles qui s'abattirent sur les rives du Pruth. Elles venaient, depuis trois ou quatre ans; Nicolas Costin. Et une maladie du bétail s'était ajoutée; Neculce, p. 315.

⁴ *Ibid.*, p. 318. Sur ceux qui étaient partis pour l'exil et pour la proie; *ibid.*, p. 320.

⁵ *Ibid.*, p. 322.

⁶ *Ibid.*, p. 322. Mais leur action de guérilla continue; *ibid.* On les voit reçus, après un nouveau combat, dans le camp des Russes; *ibid.*, pp. 323, 325, 326—327. Cantémir donnait des conseils d'après l'expérience qu'il avait gagnée à Peterwardein; p. 326. Cependant on défendit aux Moldaves d'attaquer les Tatars pour reprendre leurs captifs; *ibid.*, p. 330. Un exploit d'Ivanenko; *ibid.*, p. 331.

De fait, toute la culpabilité retombe sur celui qui n'avait pas eu au moins l'idée nette de la guerre qu'il avait entreprise, la considérant seulement comme un voyage triomphal au milieu des orthodoxes qui l'auraient reçu les armes à la main. Il faut s'étonner seulement du fait que, à côté des généraux russes qui entouraient Pierre, l'expérience des commandants allemands, comme Janus et Rönne, n'ait pas su plus que cela. Dans ces conditions, les Moldaves ne pouvaient être au moins de bons guides¹.

Pour eux, comme pour leurs frères de Valachie, ce n'était pas une « guerre nationale ». Démétrius Cantémir avait gagné seulement quelques boïars d'origine grecque, plus récente ou plus ancienne, à côté de cette jeunesse qui désirait à tous prix des exploits inaccoutumés. La façon dont a été jugée, par la généralité du pays, toute cette aventure est montrée par telle lettre rédigée après la conclusion de la paix inattendue : « comme l'empereur moscovite a dû s'en retourner avec toutes ses armées, faisant la paix avec les Turcs, est parti aussi Dumitrașcu, prince de Moldavie, avec l'empereur du Pays Moscovite »². Pour la Valachie, la trahison de Thomas Cantacuzène amena comme seul résultat l'usurpation par les Turcs des lacs sur la rive gauche du Danube³.

Ce qui suivit en Moldavie, fut un état d'anarchie complète. Par un fetva (sentence) du moufti il fut déclaré rebelle, permettant aux Tatars de piller le pays, comme ils le firent à Galatz, où furent dispersés aussi les restes de Mazeppa, ensevelis dans l'église de St Georges, et à Bârlad. A Jassy, un Turc d'origine polonaise, qui changeait souvent de religion, joua le rôle de « monarque », dit Nicolas Costin, ennemi de cette politique de Cantémir, prince pour « six mois et six jours ». Nommé administrateur d'un pays dévasté, Jean Mavrocordato n'osa pas faire son entrée, et son frère Nicolas

¹ On savait bien que Démétrius avait conseillé d'avancer aussitôt vers le Danube; Iorga, *Acte și fragm.*, I, p. 313.

² C. Giurescu et Dobrescu, *ouvr. cité*, pp. 206—207, n° 331. La lettre est datée du couvent de Dragomirna.

³ Iorga, *Studii și doc.*, III, p. 23.

croyait que Jean avait usurpé ses droits. Lupu Costachi alla chez les Turcs racheter les captifs, puis il fut nommé lieutenant princier, pour finir par perdre même sa tête. Les principaux boïars étaient cachés de tous côtés. Et, même, dans cette confusion de toute autorité, le pacha qui avait accompagné le tzar Pierre au retour, un Bosniaque, Kourt-Mehmed, surpassa l'autre « monarque » turc et, s'intitulant « administrateur du pays », commença à distribuer des caf-tans de boïars à quelques-uns des marchands, et même à des nobles du dernier rang, comme Darius Donici, allant jusqu'à se former un vrai Conseil princier¹. Par dessus cet insolent, fut établi cette lieutenance que le grand vizir accorda à Lupu, avec le concours de Jora et de Maxut, et la régence de Jean Mavrocordato.

Celui-ci ne put occuper son siège qu'au commencement d'octobre, après l'arrestation de ces lieutenants princiers, qui furent menés à Varna. A cette occasion, Lupu, expliquant que, dans la rébellion de Cantémir, le pays n'avait fait qu'écouter son prince, affirma le droit d'élection pour le pays: « Auparavant, il y avait la coutume que les boïars et le pays élisaient le prince; celui qu'ils désiraient était établi aussi par la Porte »². Et le même Lupu déclara au Turc Kourt que « le pays n'a pas besoin d'un pacha ». De fait, le vizir demandait à ceux qu'il rencontrait sur la route, rachetés des Tatars, de lui dire lequel des deux a été meilleur comme prince: Michel Racoviță ou Nicolas Mavrocordato³.

¹ Nicolas Costin; Neculce, p. 339.

² *Ibid.*, p. 339. Cf. chez Mustea, autre chroniqueur, dans les *Letopisiți*, III, p. 49, les paroles qui sont supposées avoir été dites par Lupu Costachi: « Nous ne sommes pas venus à la Porte de l'empereur pour lui demander ce prince; par conséquent, nous ne sommes pas ses garants ». Là aussi, la décision du vizir: « qu'ils élisent prince celui qu'ils voudront »; *ibid.* Le chroniqueur appuie sur le fait que Lupu n'avait pas parlé cependant de l'élection entre les anciens princes qui se trouvaient à la Porte, mais du droit d'élire celui qu'ils croiraient »; p. 50.

³ *Ibid.*; Auxentius le Secrétaire, pp. 72—73. Cf. ce que dit Mustea, p. 32: « Le prince Michel avait été bon pour tous, car c'était un prince indigène et élu parmi les boïars à la Porte ». Pour le défenseur de Racoviță, Cantémir aurait amené « une plus grande ruine et une captivité plus large » (que le

Donc, ce dernier fut nommé prince, et il se dirigea aussitôt vers un pays si malheureux ¹.

Nicolas Mavrocordato se forma un Conseil de boïars indigènes, commençant par Nicolas Costin et continuant par le vieux Buhuș, par Jean Păladie, par Constantin Rosetti et Constantin Costachi, avec Georges Mitre, aussitôt revenu de son exil, et, comme Grecs, amenant seulement Hurmuzachi ² et Ramadan ³. S'ajoutèrent ensuite Antiochus Jora, Gabriel Miclescu, Élie Catargiu, Manolachi Costachi, Jean Balș, Georges Apostole et même Lupu Costachi.

La mission de Nicolas Mavrocordato était double : faire face aux difficultés continues avec Charles XII, toujours irrité, devenu même furieux par la conclusion de la paix du Pruth, et devant être forcé de partir, après une véritable lutte avec les Turcs du pacha de Bender et avec les Ta-

prince Nicolas); loc. cit., p. 43. Mais il ne peut pas s'empêcher de s'exclamer à l'apparition du tzar à Jassy : « C'était une chose belle et admirable pour tous de contempler alors un empereur chrétien ici, chez nous, et qui parlait, sans fierté, à tout le monde »; p. 46.

¹ Pour son voyage, Auxentius le Secrétaire, dans les *Letopisiți*, III, et des lettres, dans Iorga, *Doc. Grecs*, I, p. 448 et suiv. Il se montra très content de son accueil à Jassy; *ibid.*, p. 449, n° CCCCLXXII. Son jeune fils Scarlate restait à Constantinople; *ibid.*, n° suiv. Une lettre sur l'aspect triste du pays; *ibid.*, pp. 451—453, n° CCCCLXXIV : sur la dévastation des Tatars qui s'obstinaient à rester sur le Pruth. Les Turcs même n'aidaient pas le nouveau prince. Il se rappelait sa vie si calme au Phanar; *ibid.*, pp. 455—456, n° CCCCLXXVIII. Cf. aussi *ibid.*, p. 461, n° CCCCLXXXVII; pp. 477—478, n° CCCXCIX. Récapitulation, à la fin de 1712, des événements de son règne; *ibid.*, p. 478 et suiv. : c'est une vraie page d'histoire.

² Celui-ci même n'arriva que plus tard; *ibid.*, p. 456, n° CCCCLXXX. Le prince avait avec lui aussi Tzouki, le frère de la princesse Pulchérie, qui resta pendant longtemps à Constantinople, avec les enfants; *ibid.*, p. 495—496, n° DVIII. Cf. aussi *ibid.*, pp. 518—519, n° DXIX. Son représentant à la Porte était le même Dimitraki Iouliano, qui épouse une Rosetti; *ibid.*, p. 612, n° DXCIV. Mais Brâncoveanu lui-même, qui avait d'abord employé dans cette situation ses cousins Thomas et Étienne Cantacuzène, était maintenant représenté par des Grecs comme un « Hadchi-Constantin » et Démètre Vlasto; *ibid.*, pp. 507—508, n° DXL.

³ Neculce, p. 341; Auxentius le Secrétaire.

tars, — ce que les Suédois continuent à nommer, d'après un terme turc, le kalabalyk, — et, ainsi, il dut accueillir à Jassy l'ancien roi de Pologne Stanislas Leszczynski, qui avait paru dans le district de Bacău, du côté de la montagne, sous le nom de Laurent Bruce, major ou colonel français ¹. Pendant longtemps, il n'osa pas écarter tel Polonais et tel Tatar qui s'étaient établis dans la région de Orheiu ². Un Turc de l'armée, un alai-bey, était même sur le point d'obtenir la forteresse de Soroca, pour y faire une meilleure garde que n'avait été celle des Moldaves ³. Le nouveau prince put repousser aussi l'usurpation des Impériaux à Dorna ⁴, sur la frontière occidentale. Il osa, bien qu'avec certains ménagements, exécuter l'ordre du Sultan de faire sortir du pays les Polonais et les Suédois du roi réfugié à Bender ⁵, et il alla jusqu'à poser une garde devant la maison des partisans de Charles XII qui se trouvaient encore à Jassy ⁶. A l'occasion de l'expulsion de ces soldats étrangers qui ne pouvaient plus être dominés, le staroste de Kameniec réussit à faire passer à son service les Moldaves faisant partie de ces troupes ⁷.

A Stockholm, on a publié assez récemment le travail d'un Allemand, soldat de Charles XII, sur la Moldavie à cette époque: il montre les vrais rapports de ces intrus avec les habitants ⁸.

Mais Nicolas Mavrocordato ne put pas empêcher le séraskier Abdi-Pacha, qui était parti en 1713 avec Stanislas contre les Polonais du parti russe, de s'établir à Hotin, qui en devint une cité impériale à cette frontière, sous un pacha dont

¹ *Ibid.*, pp. 146 et suiv., 152 et suiv., 165—166, à côté de Neculce et de la chronique de Racovița. Cf. les rapports du résident suédois à Jassy, dans Hurmuzaki, IX.

² Auxentius le Secrétaire, p. 138.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, pp. 138—139.

⁵ *Ibid.*, p. 142 et suiv. Auxentius signale aussi les brutalités, non encouragées par le prince, qui furent commises contre ces Polonais.

⁶ *Ibid.*, pp. 143—144.

⁷ *Ibid.*, p. 145.

⁸ Nous en avons donné la reproduction, pour la partie qui touche la Moldavie, dans notre *Rev. Ist.*, XVI.

le poids se fit sentir bientôt sur le pays ¹. Il réussit cependant à conserver la juridiction du burgrave moldave sur les indigènes et à obtenir la défense de recruter pour les Turcs des Moldaves ². Mais, bientôt, toute cette région fut transformée en raïa turque, avec la disparition de ce burgrave et du « grand capitaine ³ », qui avait été conservé jusque là, ainsi que des « petits capitaines » et du douanier.

La seconde mission du nouveau prince était celle de guetter Brâncoveanu, qui, malgré toutes ses mesures de la précaution la plus prudente, était sorti cependant compromis, par l'action de Thomas Cantacuzène, de cette crise de 1711 ⁴.

¹ Auxentius le Secrétaire, pp. 158—161. D'autres sources, dans Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 246, note 2. Les Moldaves et les Valaques furent employés seulement comme manœuvres à Hotin; Auxentius le Secrétaire, p. 161.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, pp. 169—170.

⁴ Brâncoveanu avait cherché à gagner son voisin par des lettres de félicitations et par le don, flatteur pour un lettré, d'un encrier en argent; Auxentius le Secrétaire, p. 130. Il demandait lui-même à Chrysanthe de lui créer de bons rapports avec « son frère » valaque; Iorga, *Doc. Grecs*, I, p. 465. Voy. aussi *ibid.*, pp. 467—468, n° CCCXCII; pp. 506, 520, n° DXXI. Mais Duca demandait à être appuyé par Brâncoveanu; *ibid.*, p. 931, n° DXXIX.

CHAPITRE III

LA TRAGÉDIE DE LA DYNASTIE VALAQUE

Nicolas Mavrocordato trouva dans ses préparatifs pour la chute de Brâncoveanu aussi l'appui, venant de l'ininitié, de plus en plus prononcée, des oncles du prince de Valachie, ces Cantacuzène qui, voyant devant eux les plans dynastiques d'un neveu avec quatre fils, pensaient au danger qu'il y aurait de voir leur famille elle-même pour toujours écartée de cette situation princière, gagnée une fois par Șerban.

La preuve qu'il y avait déjà, de la part de ces parents si proches, de ces anciens conseillers et directeurs de sa politique des préparatifs de renversement est dans la déclaration de la Chronique moldave dite de Mustea, qui contient pour ce changement dramatique des lignes de vérité dont le sens ne peut pas être affaibli par les protestations violentes de Constantin le stolnic: « En Valachie, était prince Constantin Brâncoveanu, d'une richesse proverbiale et vieilli dans cette situation de prince du pays, ayant des fils déjà mariés et des gendres dont la situation était solide. Ce n'était pas cependant au gré de ses boïars valaques, surtout des Cantacuzène, ses oncles, car eux-mêmes étaient des personnages d'importance et célèbres dans les pays chrétiens, que le prince reste sur son trône aussi sous une domination chrétienne, car ils pensaient que ces pays seront annexés par les Moscovites et il restera donc aussi sous les empereurs chrétiens ». Et, plus loin: « Après que les fils du prince Constantin arrivèrent à un certain âge et les gendres eux aussi, commencèrent à se produire plusieurs conflits et des choses désagréables entre ces boïars (les Cantacuzène), qui étaient offensés. Or, ils ne purent pas le tolérer

pendant longtemps, et, tandis qu'auparavant ils étaient fidèles au prince de Valachie, selon le devoir du sang, car ils étaient de la même famille, de cette situation de loyauté ils en arrivèrent à l'inimitié ouverte. Et, d'un jour à l'autre, ils cherchaient l'occasion de pouvoir se débarrasser de leur prince »¹.

Parmi les ennemis de Brâncoveanu, il y avait aussi le « neveu » des Cantacuzène, Michel Racoviță, qui avait son frère, Démètre, établi en Valachie, où il avait épousé la fille du spathaire Michel², et le cadet des Racoviță s'était réfugié en Transylvanie pour son attitude en 1711³. Ils trouvaient un appui sûr dans la grande avidité d'argent et dans la cruauté de la classe dominante turque sous le régime du grand vizir, cruel jusqu'à la folie, qu'était Dchine-Ali, gendre du Sultan. Constantin Cantacuzène paraît avoir prévu son sort lui-même lorsque, quelques années avant sa catastrophe, il écrivait à son ami de Moscou : « Les Turcs n'ont que le désir de prendre de l'argent, et leur avidité ne vise pas à des choses plus hautes et plus dignes, mais seulement, soumettant les uns aux tortures les plus cruelles et dépouillant les autres, ils détruisent tous les pachas et les hommes de valeur, intelligents et capables⁴ ».

Il ne peut pas être question d'une rupture avec les Moscovites de la part des Cantacuzène, alors que nous n'avons plus leur correspondance secrète avec eux⁵, malgré les observa-

¹ P. 53. Voy. aussi les affirmations passionnées de Démétrius Cantémir, *Opere*, V, pp. 19—20.

² Lettre du stolnic sur ce mariage; A. A. Sturdza, ouvr. cité, p. 273, n° 292. Nicolas Mavrocordato est considéré comme un prince « par la colère de Dieu »; *ibid.*, p. 293. Thomas, réfugié en Russie, reçoit encore des lettres de la part du stolnic; *ibid.*, p. 299, n° 324.

³ Démétrius Cantémir, *Opere*, V, p. 20.

⁴ A. A. Sturdza, ouvr. cité, p. 178. Dès 1707, il était question de reprendre la Morée aux Vénitiens. L'ordre turc par lequel on annonçait la victoire, la paix et la liberté de commerce avec les Moscovites; Iorga, *Acte și fragm.*, I, pp. 322—323.

⁵ Étienne, fils du stolnic, était envoyé à la Porte en 1704, après que Thomas, l'autre cousin, avait accompli cette mission de grande confiance. Nous en avons déjà parlé auparavant. Voy. aussi la correspondance de Brâncoveanu avec le baïle vénitien de Constantinople, publiée par Valère Papahagi, dans la *Rev. Ist.*, XVII, pp. 171—172, 175.

tions du stolnic Constantin, complètement désillusionné, que les soldats de Pierre-le-Grand n'aient pas été en état de jouer le rôle de libérateurs, prouvant ainsi que, « même revêtus d'uniformes allemands, ce sont encore les anciens Moscovites »¹.

En 1713, Brâncoveanu se montrait très satisfait du départ, enfin accompli, de Charles XII, qui est qualifié de « vaincu qui ruine le monde », de « chenille et rouille », qui a détruit en même temps Valachie et Moldavie, d'homme qui « volait dans les cieux et était plein du plus grand orgueil », de sorte qu'il a conjuré contre lui le châtement de Dieu. Il désire que ceux qui l'ont appuyé à la Porte aient le même sort. Il plaint les ambassadeurs du tzar enfermés aux Sept-Tours après la déclaration de guerre de décembre 1712, qui n'a pas eu cependant de suites². De son côté, Nicolas Mavro-rocordato, qui avait tant souffert à cause des quartiers d'hiver de ces troupes suédo-polonaises, déplorait « le sort des deux rois, celui de Suède et celui de Pologne », déclarant, en de nobles termes, qu'il n'entend pas critiquer ceux qui sont tombés³.

¹ Il est question aussi des femmes qui se trouvent dans le camp des Russes. « Le ministre du prince de Valachie » bénit Brâncoveanu de ne s'être pas risqué dans une aventure; Iorga, *ibid.*, pp. 325—326. Lettre d'un excellent style italien, dûe certainement au stolnic. Elle assure que Thomas Cantacuzène était allé chez les Moscovites contre la volonté de son prince. Une lettre, en italien, de Brâncoveanu, le 7 septembre, sur la situation après la conclusion d'une paix qui n'était pas encore sûre; *ibid.*, pp. 329—331 (dans Odobescu-Tocilescu, ouvr. cité, I, pp. 401—402). Une autre lettre de lui, le 27; Iorga, loc. cit., pp. 331—332; Odobescu-Tocilescu, loc. cit., p. 403. Une troisième, le 20 octobre; Iorga, loc. cit., pp. 333—334 (Charles XII est qualifié de « ce pauvre roi »). Autres lettres du prince; *ibid.*, p. 334, n° 2; pp. 335—336.—Voy. aussi ce qu'en dit Démétrius Cantémir; *Opere*, V, p. 18, n° 40. « Il a écrit à Venise, à Vienne et à d'autres Cours chrétiennes que les Russes croyaient pouvoir vaincre avec les verres et avec l'eau-de-vie la puissance invincible du Sultan ». Comme on le voit, un ton tout à fait différent.

² Le tzar est représenté dans cette lettre adressée à Chrysanthe par le nom conventionnel de « le Sage »; Iorga, *Doc. Grecs*, I, pp. 391—392, n° DVI.

³ *Ibid.*, p. 496 et suiv. C'est encore une page d'histoire. Comme chez Auentius, il est question de l'attitude humaine à l'égard des Polonais se trouvant dans le pays et du passage dans l'armée princière des Moldaves qui

Sur le chaos qui régnait à la Porte, sous ces conseillers impériaux que le stolnic, dans ses lettres envoyées à Moscou, présente comme si incapables, la chronique officielle de Valachie, qui se garde tant de manifester d'autres opinions que celles qui critiquent les ennemis du prince, a ces lignes caractéristiques: « Je crois que jamais et nulle part il n'y a eu de choses si instables et si peu consolidées et si entremêlées que, pendant cette année, dans l'Empire Ottoman. Car, tel jour, on annonçait la paix, tel autre jour, la guerre ressortait, tel jour encore on revêtait les ambassadeurs de caftan, et tel jour on les enfermait et les couvrait d'injures. Et, de cette façon, pendant quelque temps, les négociations de la paix étaient poursuivies au milieu de ce trouble ¹. » Il y avait certainement dans l'air des dangers que ce doux fidèle du prince, Radu Greceanu, ne pouvait pas comprendre dans toute la menace qu'ils contenaient, même pour l'état de choses, en apparence si consolidé, de son pays. Et il se plaindra des « terribles ordres d'un caractère païen », concernant le travail à la forteresse de Hotin ², de la réclamation d'un nouveau tribut que le pays arriva difficilement à rassembler ³. Les affaires du pays à la Porte, qui avaient été soutenues avec faiblesse par Jean Văcărescu, étaient confiées en ce moment à Grégoire Băleanu ⁴. Mais on ne prévoyait pas à quelle tragédie sera associé bientôt ce Văcărescu lui-même, et son maître aussi ⁵.

En ce moment, une lettre mystérieuse de remerciements de la part du stolnic à Chrisanthe le montre, attendant des choses encore plus « curieuses » que celles, jusque là inouïes,

avaient été à leur service. On y rencontre aussi le récit de l'apparition en Moldavie de Stanislas Leszczyński, auquel Nicolas rappelait, pour le consoler, le cas de Richard Cœur de Lion et de Charles-Quint. Voy. aussi le n° suivant.

¹ P. 241.

² P. 243.

³ P. 244.

⁴ Pp. 245—246. Nouvelles demandes de provisions; p. 246.

⁵ Pour Văcărescu, Étienne Grecianu, éd. de la Chronique officielle, p. 317 et suiv.

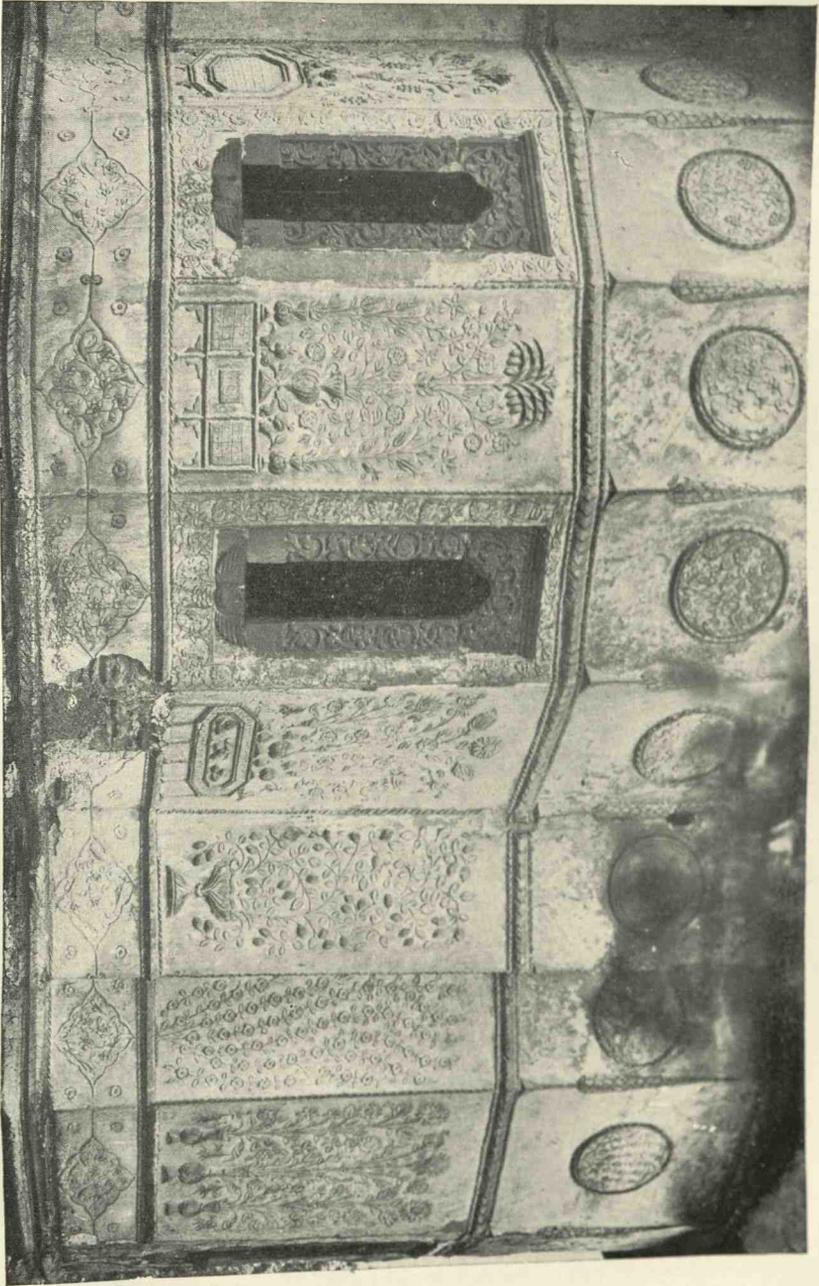


Fig. 48. — Église de Fundenii-Doamnei.



qui venaient de se passer ¹. Et, plus loin, il parle des « anomalies » du moment ². En 1709, de même qu'en 1712, il se présente comme étranger aux affaires, vivant en « paysan » sur ses terres ³. De son côté, son fils Étienne se montre, à la conclusion de la paix avec les Russes, très soucieux de l'état du pays, et il déclare désirer « la libération des esclaves d'Israël » ⁴.

Nous n'avons pas d'autres informations sur l'âpre conflit intérieur entre les Cantacuzène et Brâncoveanu, frappé à ce moment par la perte de sa fille Stanca ⁵. Quelques semaines après avoir annoncé douloureusement à son ami Chrysanthe cette perte, il présentait, le 25 mars de l'ancien style, dans une lettre d'une forme tranquille, marquée d'une soumission chrétienne à la volonté de Dieu, et portant une signature sereine, « ce malheur, cette grande tristesse qui, d'une façon inattendue, m'est arrivée. Hier, le 24 de ce mois, un Moustapha-Aga », administrateur des dépôts de provisions, « venant ici avec un firman, a apporté aussi la nouvelle de notre déposition, et avec un tel ordre : de nous conduire à Constantinople, avec notre épouse, nos fils et nos gendres. Ceci est sans doute un événement plein de tristesse et de trouble, mais, connaissant qu'il est venu à cause de nos nombreux péchés, que la volonté sainte de Dieu soit accomplie ! Voilà, nous nous préparons, et dans peu de jours nous partirons. Et que Dieu nous aide ! Bien que tous nos boïars crient et demandent de venir avec nous, nous ne savons pas quelle sera la fin ⁶. »

¹ Iorga, *Doc. Grecs*, I, pp. 511—512, n° DXIV. Mais peut-être est-il question seulement des affaires à la Porte; voy. *ibid.*, pp. 516—518, n° DXVIII.

² *Ibid.*, p. 529.

³ Iorga, *Doc. Grecs*, III, pp. 61—62, n° XXXIX; pp. 63, 87—89, n° LIII. Le même mécontentement secret dans sa lettre du 10 novembre 1712; *ibid.*, pp. 102—105, n° LXIX. Puis, en janvier 1713; *ibid.*, pp. 108—111, n° LXVIII.

⁴ *Ibid.*, pp. 92—94, n° LVII.

⁵ *Ibid.*, I, pp. 578—579, n° DLXXII. Il y est dit que, préparant les noces de son fils Radu avec la fille d'Antiochus Cantémir, et occupé ainsi par cette joie de famille qui pouvait le consoler, il se laissa prendre plus facilement; D. Cantémir, *Opere*, V, pp. 22—23, 26. La jeune princesse était partie déjà pour les noces, mais elle fut dépouillée et enfermée pendant quelque temps.

⁶ Iorga, *Doc. Grecs*, I, pp. 580—581, n° DLXXIV.

Le motif de cette catastrophe est exposé seulement par la chronique officielle de Nicolas Mavrocordato. Il n'est pas question des rapports avec les Impériaux, qui n'ont aucune importance et ne pouvaient pas former un chef d'accusation. Tout aussi peu, de cette médaille commémorative, frappée en Transylvanie ¹, qui ne pouvait pas être confondue avec une monnaie, étant seulement, d'après l'exemple vénitien communiqué par Constantin le stolnic, une *osella*, comme celle des doges, ni même aucun des autres motifs qui ont été invoqués, comme les trompettes d'argent commandées à Vienne ². Auxentius, le secrétaire moldave, est très explicite et décisif : « l'accusant d'avoir envoyé prendre Brăila par les Moscovites, et d'autres encore ³ ». Le texte du hatichérief impérial contient, en première ligne, l'accusation « d'avoir mené les Moscovites à Brăila », de « leur avoir donné des provisions », et il est question, seulement au bout, des lourds impôts qu'il aurait décrétés, de son obstination à résider à Târgoviște, plus près de la frontière transylvaine ⁴.

Ceux qui auraient communiqué ce secret auraient été, d'après Neculce, les oncles Cantacuzène, qui voulaient établir sur le trône, non pas Étienne, le fils du stolnic, mais le frère du gendre de Michel le spathaire, l'ancien prince de Moldavie Michel Racoviță, et on serait arrivé au nouveau prince Étienne seulement lorsque les Turcs permirent qu'on accepte celui-là ou un autre si les boïars le veulent. Mais l'ancien hatman de Moldavie en 1711 n'oubliait pas lui-même que, parmi les accusations, il y avait aussi « cet appel des Moscovites ⁵ ».

Enfin le chroniqueur de Michel Racoviță lui-même, informé largement et exactement, mentionne que, d'après une

¹ Voy. sur elle une étude dans l'*Archivum Europae centro-orientalis*, II (1937).

² Voy. Del Chiaro, *Rivoluzioni della Valachia*, 2-ème éd.; Démétrius Cantémir, *Opere*, V, pp. 20—22. Le stolnic qualifie cependant ces médailles de monnaies; Iorga, *Doc. Grecs*, I, p. 596. Voy. aussi Iorga, *Doc. Brâncoveanu*, pp. 56—57, 60—61.

³ P. 162.

⁴ P. 348.

⁵ Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XXI, pp. 299—300. Voy. aussi le rapport dans Iorga, *Doc. Brâncoveanu*, pp. 52—56. Étienne se serait imposé lui-même. Cf. aussi *ibid.*, p. 62. Le bérat de nomination et

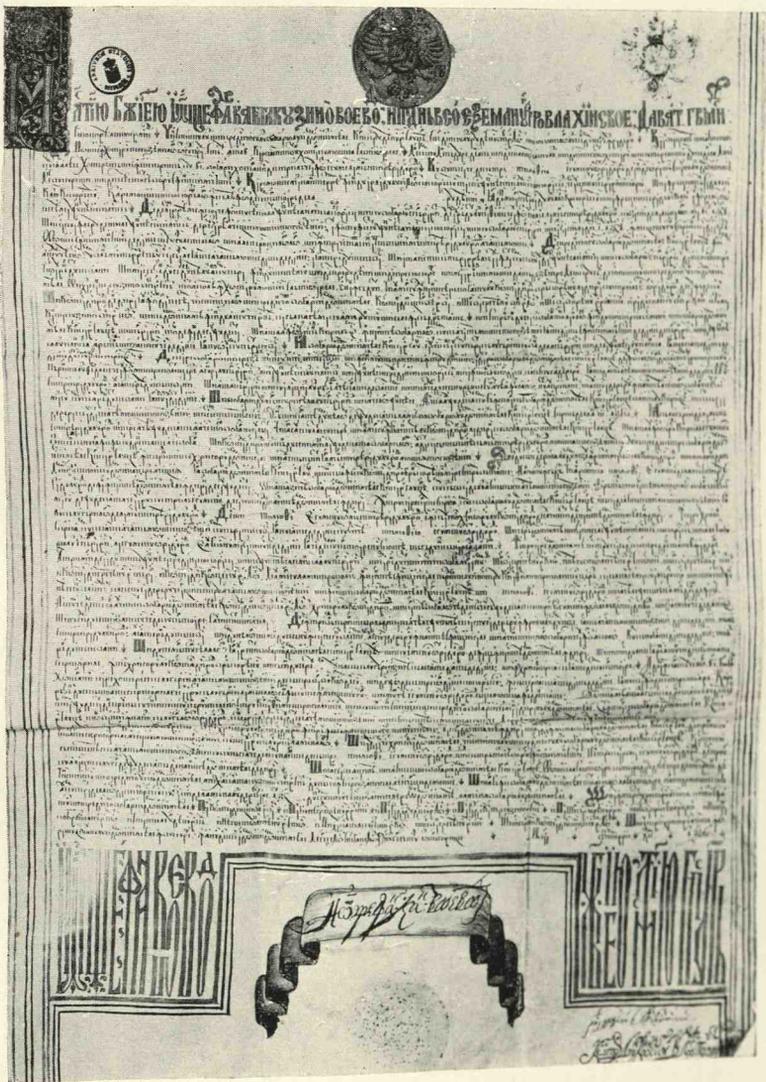


Fig. 49. — Document du prince Étienne Cantacuzène.

coutume moldave, Moustapha amenait avec lui deux agents de Michel, travestis en habits turcs, et il déclare que l'arrivée du Turc a été si offensive que le prince aurait crié par la fenêtre pour appeler ses soldats¹. Les efforts des deux Cantacuzène avaient détruit un règne possible, parce que Michel était le fils d'une Cantacuzène, — et déjà on avait envoyé des lettres pour annoncer l'établissement de celui-ci.

Le changement ne fut accompli qu'au moment de l'arrivée, à laquelle personne ne pensait, du grand écuyer turc lui-même. Et la chronique qu'on appelle de Mustea s'indigne à l'idée qu'Étienne oserait aller baiser la main de celui qui était tombé: « Le pauvre prince Băsărabă regardait son serviteur qui avait pris son règne »². Michel, qui se considérait comme déjà nommé, devra passer ensuite en Moldavie.

Une lettre de Thomas Cantacuzène, qui avait reçu cette nouvelle par ses parents, avec lesquels il était resté en correspondance, parle de « la prise du prince Constantin par les Turcs », en ajoutant qu'« ils prétendent ne s'être mêlés en rien »; car ces parents restés dans le pays auraient conservé leur fidélité à la politique russe, ce qu'il ne croit cependant pas, mais pense que, comme ils peuvent être encore utiles, on pourrait leur donner une réponse quelconque³.

Au moment où il avertissait le patriarche de Jérusalem des foudres qui étaient tombés sur sa tête, le prince Constantin ne savait donc pas ce qui s'était passé quelques heures seulement auparavant: l'appel des boïars pour se choisir un prince et leur décision pour le fils aîné du stolnic Constantin, qui portait, à cause de sa mère moldave, le nom d'Étienne-le-Grand lui-même⁴.

le caftan arrivèrent le jour de la St. Georges; Iorga, *Doc. Grecs*, I, pp. 598—599, n° DLXXXIV; p. 602, n° DLXXXVII.

¹ De fait, le Turc ne déclara que le lendemain le but de son arrivée; Iorga, loc. ult. cit., pp. 299—301.

² P. 56. Voy. la description citée.

³ A. A. Sturdza, ouvr. cité, p. 303, n° 332.

⁴ D. Cantémir ne dit rien sur la nomination de Michel Racoviță; *Opere*, V, p. 25 et suiv.

De fait, Brâncoveanu avait cru à la possibilité d'un simple voyage par dessus l'acte de destitution, avec une grande députation de boïars, qui auraient demandé son rétablissement. Et le rapport transylvain, très minutieux, montre comment, — bien que nous sachions par les sources moldaves que les boïars ont été rendus responsables, avec tout le pays ¹, menacé par les Tatars, que le prince déposé ne pourra pas s'enfuir, — ces boïars se sont déclarés prêts à aller à la Porte avec le témoignage que l'administration de Brâncoveanu avait été fidèle et bonne. Mais le grand écuyer apparut avec ce nouvel ordre de faire élire un prince par le pays. Et la question se pose: Qui a amené ce changement d'un jour à l'autre ² ?

Étienne Cantacuzène se sent obligé, dès le lendemain, de se justifier devant Chrysanthe. Il dit avoir été surpris et attristé par la déposition de son cousin: « Nous ne savions pas d'où est venu un pareil coup ennemi et entre quelles mains tombera le pays ». Et il affirme avoir désiré que Brâncoveanu soit conservé, ou de faire une démonstration à la Porte. Il reconnaît cependant qu'il n'y a pas eu de vraie élection, mais que le grand écuyer a tiré un simple firman de nomination, disant: « Qui est le spathaire Étienne ? ». Il a donc été forcé d'accepter cette charge, si lourde et qui ne pouvait pas être évitée: « D'où vient cette élévation de nous, inattendue, sur ce trône princier, sinon de Là-haut ? » ³.

Comme Chrysanthe lui faisait des reproches, le nouveau prince revient sur le sujet, le 9/20 avril, assurant qu'il n'a aucune culpabilité et qu'il cherchera à être secourable à son prédécesseur ⁴. Et il apporte cet argument puissant qu'il n'avait, lui, aucun appui à la Porte, qu'il n'était plus venu à Constantinople depuis dix ans, que, toujours soupçonné par

¹ De fait, des troupes turques avaient été rassemblées sur le Danube; Iorga, *Doc. Grecs*, I, p. 596.

² Les boïars se seraient déclarés contre un prince étranger; A. A. Sturdza, *ouvr. cité*, p. 300.

³ Iorga, *Doc. Grecs*, I, pp. 581—582, n° DLXXV. Il exprime aussi le désir que les affaires du prince déposé prospèrent.

⁴ *Ibid.*, pp. 586—590, n° DLXXXIX.

Brâncoveanu, qu'il appelle ironiquement « ce bon chrétien »; il ne pouvait pas même écrire dans son propre pays sans être surveillé. Et il dénonce « tant de princes déposés à Constantinople et d'autres connaissances qui, comme des loups la gueule ouverte, ont poursuivi et poursuivent nuit et jour, employant leurs amis et des promesses de grandes récompenses, l'obtention de ce trône fameux, mais plein de beaucoup de larmes et de beaucoup de soupirs »¹.

Il semble donc que, parmi les Cantacuzène, ennemis de ce demi-Cantacuzène qu'était Brâncoveanu, des mésintelligences s'étaient produites: le spathaire Michel voulait le frère de son gendre², et Constantin³ son propre fils, alors que, dans sa retraite de Russie, Thomas jugeait les deux comme étant des égoïstes et des trompeurs.

Dans cette concurrence, le stolnic avait vaincu.

De sa part, celui-ci, qui avait été grièvement malade, à cause de cette secousse même, parle tranquillement des « malheurs, dangers, terreurs qui ont suivi cette catastrophe inattendue et très malheureuse du très-illustre prince Constantin », la comparant à la tragédie déplorée par le prophète Jérémie⁴: « Beaucoup de choses dignes de tristesse et indécibles arrivent maintenant, qui peuvent émouvoir aussi des coeurs de pierre, leur arrachant des larmes et de la compassion . . . Un pareil changement et une pareille catastrophe de prince ne s'est plus passée ici et ne se passera jamais⁵. »

¹ *Ibid.*, p. 589.

² De Braşov, avait été appelé aussitôt, par Michel le spathaire, son gendre, Démètre Racoviţă; Iorga, *Doc. Brâncoveanu*, pp. 55—56. Y était resté le marchand Mano Apostolou, qui avait le soin de la fortune de Brâncoveanu; *ibid.*

³ Constantin mentionne dans une lettre « Hadchi-Michali » (c'est-à-dire Racoviţă) et sa famille; Iorga, *Doc. Grecs*, I, p. 597, n° DLXXXIII. L'innocence de Nicolas Mavrocordato apparaît aussi dans la lettre, empreinte d'un sentiment chrétien, de son représentant à la Porte, Iouliano; *ibid.*, p. 591, n° DLXXX. Jean Mavrocordato promet son secours; *ibid.*, pp. 599—600, n° DLXXXV.

⁴ Cf. *ibid.*, p. 589. Aussi une troisième lettre de justification; *ibid.*, pp. 591—594, n° DLXXXI.

⁵ *Ibid.*, pp. 595—597, n° DLXXXII. Il croit, plus loin, être la victime d'un calomniateur; *ibid.*, p. 609.

Mais ceci n'empêcha pas le nouveau prince d'accabler d'accusations l'ancien et de préparer ainsi sa mort, pour qu'un pareil ennemi, comme il l'était devenu par l'avènement du cousin suspecté, ne puisse jamais revenir. C'est là qu'est la grande culpabilité d'Étienne et de son père, et c'est de là que lui viendra la mauvaise réputation et, dans une certaine mesure, aussi sa propre chute, car Michel Racoviță restait toujours aux aguets, attendant l'heure favorable.

Dans ces lettres d'accusation, le pays est présenté comme pillé et extorqué, sa misère apparaissant maintenant: « Le bon chrétien » a causé le malheur de tant de personnes maintenant torturées par le grand écuyer, qui resta pendant longtemps dans le pays, pour chercher à trouver où se cachent les célèbres richesses de Brâncoveanu, et il mentionne parmi les coupables de ces extorsions Văcărescu, Asan, qui accompagnera la princesse Marica pendant ses longs vagabondages, d'autres poursuivis dans le pays même, alors que souffraient à Constantinople les gendres de celui-ci, Nicolas Rosetti et Constantin Băleanu le stolnic, que Chrysanthe avait implorés de ne pas se réunir aux accusateurs. Il parle des vaines illusions de « celui qui était tombé », de « ses péchés qui crient au ciel », de son obstination à ne pas tenir compte des conseils, bien qu'il eût été guetté depuis longtemps.

A ce moment, Brâncoveanu continuait à administrer de loin ses terres. Au commencement du mois d'août, lorsque maintenant on l'avait tiré de la prison des Sept-Tours, où avait habité aussi Basile Lupu et tels ambassadeurs chrétiens, et jeté dans la fosse du Bostandchi-bachi, ce qu'on appelait Le Four, le stolnic assurait Chrysanthe, resté fidèle à son ancien ami au milieu du malheur¹, que « personne n'ose plus ni se poser en médiateur ni intervenir par le moindre des mots dans les affaires de ce bienheureux »². Et il continuait à souligner le mauvais gouvernement de Brâncoveanu³.

¹ Le prince Étienne montre qu'il avait sauvé le patriarche dans cette affaire des biens de Brâncoveanu à laquelle il aurait été mêlé; *ibid.*, pp. 616—618, n° DXCVIII.

² *Ibid.*, p. 614, n° DXCV.

³ *Ibid.*, pp. 614—615, n° DXCVI.

Les accusations durent être d'autant plus fréquentes et plus dures qu'il y a eu un moment où on pensait que Brâncoveanu pourrait sortir des ténèbres de sa prison et, qui sait?, recommencer à travailler pour regagner la brillante situation perdue. L'écuyer, revenant à Constantinople, apportait avec lui, en même temps qu'une fortune qui fut mise à l'encan, tout un dossier de plaintes.

Il n'en fallait pas autant pour exciter la fureur meurtrière du vizir, cet « Infidèle méchant au-delà de toute comparaison »¹. S'il fallait au nouveau prince de Valachie le massacre de toute une famille pour se sentir assuré contre une terrible revanche, la destruction des Brâncoveanu faisait du Trésor de l'Empire, préparé à de grandes campagnes contre les Vénitiens et les Autrichiens, l'héritier d'une fortune cachée ou déposée aussi à l'étranger, en Transylvanie et à la Zecca de Venise². C'est de là que vint la terrible décision de massacrer en place publique, sous les yeux d'un Sultan dégénéré, toute une dynastie princière, épargnant seulement les femmes, qui durent contempler cette scène horrible.

Le meurtre fut perpétré en la présence des représentants de la chrétienté occidentale, qui ne refusèrent pas l'invitation, le jour même de la Dormition de la Vierge (15 août de l'ancien style) 1714. Périrent ainsi, devant leur vieux père, dont le corps avait été brisé par les tortures, tous les fils: Constantin, Étienne, Radu, jusqu'à l'adolescent Matthieu, qui seul eut un sursaut devant la hache et dût être soutenu par son père lui-même, pour que ce dernier, apaisé par la pensée qu'il offre son sacrifice de chrétien, pose sa vieille tête sur le tronc arrosé du sang de ses fils chéris³. On n'avait jamais vu un pareil acte, contraire à tout sens de l'humanité.

¹ Voy. surtout le rapport du 9 juillet, dans Iorga, *Doc. Brâncoveanu*, pp. 71—72. Un rôle dans ces accusations est attribué aussi à un « treülöser Fontana »; *ibid.*, p. 71, n° xv. Cf. aussi *ibid.*, pp. 74—75 (rapport du 14 juillet).

² Neculce, p. 348.

³ Description dans les Chroniques moldaves et, avec des détails, dans Iorga, *Doc. Brâncoveanu*, p. 66 et suiv., 128 et suiv. Démétrius Cantémir (*Opere*, V, p. 28) donne dans un autre ordre les victimes. Cf. aussi la description de l'ambassadeur de Pologne; P. P. Panaitescu, *Călători*, pp. 144—145. Pour la vente des sabres de Brâncoveanu C. Marinescu, R. Rosetti

« Que Dieu Saint pardonne à ceux qui ont été tués et qu'il console de la façon qu'il saura la pauvre Hécube trublée », c'est par ces mots, faisant appel aussi à des souvenirs classiques, que mentionnait ce terrible événement le vainqueur, maintenant complètement assuré par dessus tous ces corps sanglants et jetés aux eaux de la mer, qu'était le jeune prince de Valachie¹. Avec son voisin de Moldavie, qu'il intitule « très-illustre et aimant Dieu notre frère chéri », il vivait dans les meilleurs termes².

Ce règne, qui n'eut pas de chroniqueur et qui sera bref, manque de toute valeur politique, bien qu'en ce moment Charles XII, se décidant enfin à partir de Démotika, où il avait été mené par force, « dans des draps », sans vouloir connaître le Sultan, passa par Pitești, où son séjour était devenu gênant, — mais pas par Bucarest —, en Transylvanie³. La correspondance avec Moscou cesse; celle avec les Impériaux n'offre aucune importance. Mais le stolnic savait, dès la fin de la première année du règne, quels dangers menacent sans cesse ce trône planté dans le sang, et il parlait de « ces méchants et tyrans qui non seulement subminent des étrangers, mais portent dommage aux leurs, à cause de leur avidité et esprit d'injustice »⁴. De son côté, au printemps de l'année suivante, le prince lui-même, pressé par les exigences turques, insupportables, en arrivait à écrire: « Seule, la pitié sans borne du Grand Dieu pourrait protéger ce pays si éprouvé, car nous avons perdu tout notre espoir quant aux autres »⁵. Les nouveaux représentants de la Valachie à la

et D. Vârtosu, dans les *Mém. Ac. Roum.*, et dans le *Bul. Com. Mon. Ist.*, 1926, pp. 33—39. Cf. *Byz. Zeitschr.*, XXVII, pp. 472—473.

¹ Iorga, *Doc. Grecs*, I, p. 625.

² *Ibid.*, p. 627; p. 654, n° DCXXVIII. Nicolas parlait des lettres controuvées de Brâncoveanu; *ibid.*, p. 706. Cf. n° suiv., et *ibid.*, pp. 708—710, n° DCLXXIV.

³ Voy. *ibid.*, pp. 626 et suiv., 636 et suiv., et les chroniques saxonnes de Transylvanie, dans *Quellen der Stadt Brassó*, V. Charles fut conduit par ce même aga Moustapha qui avait amené la déposition de Brâncoveanu.

⁴ Iorga, *Doc. Grecs*, I, pp. 638—639, n° DCXIII. Une maladie grave d'Étienne; *ibid.*, pp. 650—651, n° DCXXIV.

⁵ *Ibid.*, p. 678, n° DCXLVII.



Fig. 51. — Autre document d'Étienne Cantacuzène.



Porte, Grégoire Băleanu et Barbu Greceanu, ne purent pas être d'un grand service ¹. Dès le mois de décembre, Jean Mavrocordato pouvait annoncer à Chrysanthe que la Valachie a été donnée à Nicolas Mavrocordato; Michel Racoviță regagna enfin sa Moldavie à lui ².

Bien que le prince Étienne et son père parlent continuellement de Michel le spathaire, celui-ci n'avait pas oublié la défaite de la candidature de Racoviță en 1714. Un rapport de Vienne dit, dès le 14 juillet de cette année, que la discorde qui avait éclaté entre le nouveau prince et le spathaire s'accroît sans cesse, et à un tel degré qu'il faut craindre que les accusations mutuelles présentées à la Porte n'amènent pour tous une fin malheureuse. D'autant plus que contre Étienne se levaient des passions secrètes de la part des boïars du pays.

Par Démétrius Cantémir, nous connaissons les conditions, tout à fait particulières, de cette destitution ³, conditions suggérées à Constantinople au moment où le terrible grand vizir ensanglantait la Morée reprise aux Vénitiens, expédition décrite par l'un des officiers valaques envoyés à l'armée impériale, Constantin Diikitis ⁴. Le prince Étienne fut donc appelé à Constantinople, comme jadis d'autres princes, sans aucune preuve d'une plus grave disgrâce. Son père, le vieux stolnic, l'accompagnait. Leur départ eut lieu le 25 janvier de l'ancien style 1716, emportant, comme pour Brâncoveanu, ce qui était un mauvais présage, aussi la femme du prince déposé, Păuna Greceanu, malade, qu'une chronique ennemie présentera

¹ *Ibid.*, pp. 693—695, n° DCLXI.

² *Ibid.*, pp. 702—703, n° DCLXVIII.

³ Iorga, *Doc. Brâncoveanu*, p. 74. L'acte de destitution, dans Iorga, *Gen. Cantacuzinilor*, p. 316. Au commencement, en effet, le prince et son père étaient libres et pouvaient recevoir des visites. Nicolas Mavrocordato aurait envoyé cependant la lettre des généraux de Transylvanie répondant à la demande du prince « qu'on envoie des troupes pour le tirer des mains du capoudchi-bachi »; et le vizir la transmit au Sultan, qui ordonna d'arrêter le prince déposé et son père. Une lettre de Pierre-le-Grand au spathaire Michel; *ibid.*, pp. 344—345.

⁴ 2-ème édition, que nous avons donnée pour la Commission Historique de Roumanie.

comme ayant été torturée par des accès de folie, ainsi que les deux enfants, Radu et Constantin. Ils allèrent tous à la maison roumaine de Constantinople ¹.

Mais le vizir, occupé de la conquête de la Morée ², n'entendait pas que les choses se passent ainsi. Sur son esprit avaient travaillé aussi, certainement, les fidèles de la mémoire des Brâncoveanu sacrifiés. Des lettres, sans doute totalement inoffensives ³, adressées au prince déposé, par les Impériaux, contre lesquels Dchine-Ali devait ouvrir aussitôt une guerre de revanche et de récupération, avaient été envoyées à l'armée ottomane par certains boïars. Donc fils et père furent enfermés à la prison de Bach-Bachi-Koulé, puis à celle du Bostandchi-Bachi. Mais ce fut seulement pendant la soirée du 6 juillet que fut étranglé l'ancien prince, puis ce vieillard qui avait été l'ornement de la littérature roumaine à son époque ⁴. Pendant que les têtes étaient envoyées au vizir insatiable de sang, les corps furent jetés dans les mêmes ondes sur lesquelles avaient surnagé ceux des Brâncoveanu, la Némésis inexorable étant ainsi satisfaite. Aussitôt, Michel Cantacuzène lui-même et Radu Dudescu, ancien représentant du pays à la Porte, puis occupé seulement de ses fondations sacrées ⁵, amenés à la hâte, subirent le même sort, étant décapités.

¹ Voy. aussi Démétrius Cantémir, *Opere*, V, pp. 29—30. Cf. Iorga, *Operele lui C. Cantacuzino*, pp. xxviii—xxx.

² Voy. Diichiti, loc. cit., et W. Müller, *The turkish restauration in Greece, 1718—1797*, Londres 1921.

³ Mais Étienne les avait tenu cachées; Hurmuzaki, p. 148, n° LXXV.

⁴ Le représentant de Nicolas Mavrocordato, sur leur sort; Iorga, *Doc. Grecs*, II, p. 783.

⁵ *Ibid.*, pp. 648—650, n° DCXXIII; pp. 631—632, n° DCLI; III, pp. 75—78, n° XLVII, avec une traduction française.

CHAPITRE IV

L'ÂME ROUMAINE À LA FIN DE L'ÉPOQUE DES MONARQUES

Le règne le plus brillant de toute la Monarchie roumaine était tombé. Les espérances les plus hardies de la nouvelle génération s'étaient dispersées, bien que, comme on le verra, pas d'une façon définitive, mais le crédo fondamental, tel que l'avaient manifesté les deux Costin et Constantin Cantacuzène le stolnic, demeurait, et Démétrius Cantémir l'emportera avec lui dans son exil d'une dizaine d'années, fini par la mort.

L'analyse de ce crédo terminera cette période de grands drames dans l'histoire des Roumains.

Peut-être connaissant les efforts du stolnic, même sans avoir vu son ouvrage ¹, Nicolas Costin ² entreprit de refaire l'œuvre de son père, la menant jusqu'à l'époque de Nicolas Mavrocordato, qui a beaucoup prisé ce boïar lettré et sage. On peut même poser la question de savoir si un écrit aussi étendu est parti du désir du fils d'ajouter, d'orner et de tenir au courant le travail de son père, ou s'il y a eu une exhortation énergique de la part de Nicolas Mavrocordato, qui, protecteur

¹ Cependant il y a une concordance parfaite dans la façon dont lui aussi rejette l'idée des continuateurs d'Ureche que les Roumains seraient venus de ces brigands de Rome, puis de pâtres; éd. Kogălniceanu, dans les *Letopisiți*, I, p. 66. Mais ceci se retrouve aussi chez Miron Costin. Il parle lui aussi de l'ancienne patrie des Hongrois; p. 45.

² Cf. Giurescu, *Contribuțiuni la studiul cronicelor moldovene*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XXX (refus de reconnaître le droit d'auteur de Nicolas Costin pour la chronique contemporaine).

assidu des anciennes chroniques, dont il était arrivé à comprendre la langue, aura exigé, comme on le verra, de faire une compilation, un corps de chroniques, comme celui pour les Valaques, corps qui, après la mort de Nicolas Costin, a été continué par Auxentius le Secrétaire, aussi pour le passé de l'autre pays sur lequel Nicolas a régné. Quelques attaques contre les Grecs ¹ infirmeraient cependant cette hypothèse.

Le fils aîné de Miron Costin et de la petite-fille de Siméon Movilă, Hélène, dont le père était le prétendant Jean ², avait fait des études sérieuses, de même que tous ses frères, à l'école de latin des Jésuites de Jassy. Mais il n'avait pas eu l'heur de pouvoir les compléter à l'étranger. De là vient l'infériorité comme information, comme horizon, comme faculté critique à l'égard de ce Constantin Cantacuzène, qui le dépasse de beaucoup.

Cependant, ayant lu Cicéron, qu'il appelle: « le prince de l'éloquence romaine », et même Thucydide, il commence par un large éloge de l'histoire comme éducatrice, comme exemple dans l'école et dans la politique même, — « il faut considérer comme heureux celui qui est aiguillonné par les dangers étrangers », « l'exemple de l'histoire peut plus qu'un millier de questions des sophistes ³ ». C'est une des plus belles leçons de rhétorique qui eussent été écrites jusque là en pays roumain.

On trouve chez lui aussi un insatiable désir de savoir, une lecture, pas très étendue, mais qui dépasse celle de son père, une compréhension pour l'information monumentale, allant jusqu'à lui faire dessiner les figures sur les pierres romaines ⁴, et même pour la chanson populaire: « Car nous voyons jusqu'aujourd'hui, en Italie, chez les Turcs, en Pays Serbe, dans notre pays même et jusque chez nous, dans ce pays-ci, la coutume de faire chanter aux repas des princes les aèdes, faisant entendre les chansons sur ces princes de jadis qui ont laissé un bon nom, digne d'éloges, pour ceux qui ont été bons,

¹ Voy. le volume suivant.

² Voy. Ghibănescu, ouvr. cité, III, pp. 205, 212.

³ P. 33.

⁴ Voy. pp. 56, 69 (lecture d'une inscription). Et il rappelle les discussions avec Nikousios; p. 69.

mais un nom destiné à être condamné, pour les mauvais et terribles »¹.

Sur les travaux de Miron Costin, son fils passe légèrement, prenant de lui, sans le comprendre, le récit « des imaginations vaines d'un moine Misaël et d'un Siméon, d'après lesquels aurait été séduit aussi le défunt vornic Grégoire Ureche »², — comme on le voit, c'est la transposition des rapports entre Ureche et les compilateurs —, et il ajoute ensuite le nom d'Eustrate, sur le compte duquel il ne sait rien³. Il suivra Ureche, tout en le remplaçant totalement pour la partie sur les origines, où il se sent plus fort. Il écrira, dit-il, « jusqu'où Dieu prolongera notre temps et notre vie », tirant ses matériaux des notes qu'avait laissées Miron et d'autres notices contemporaines, comme celles de Théodose Dubău, grand boïar, et du petit boïar qu'avait été Basile Damian, déjà mentionnés⁴. C'est à eux, dont il prend cependant certaines parties, qu'il fait allusion, lorsque, fier de sa science, il parle avec mépris de « certaines annales écrites ensuite par certains boïars indigènes », mais, ajoute-t-il, « ce serait leur rendre mauvais service pour les siècles futurs si je les mentionnais », en finissant par dire, plein de confiance, que « pour écrire complètement les histoires, et d'une façon large, il faut aussi des connaissances et la notion d'autres pays, que lui n'a pas eues ».

Car, de même que le stolnic, il se place sur un plan d'histoire universelle. Il parlera donc continuellement aussi « des choses qui se sont passées chez les voisins ».

Pour les connaître, il recourra, à côté de ce qu'avait employé Miron Costin, à Bérose, à Marc-Aurèle, à Capitolinus et, parmi les nouveaux, aux Polonais Dlugosz, Micho-

¹ P. 36.

² P. 37.

³ P. 66.

⁴ Voy., pour cette compilation, les notes minutieuses dans Iorga, *Ist. lit. rom.*, II. C. Giurescu a publié séparément, pour la Commission Historique de Roumanie, dans une édition critique, la partie qui va de la fin du récit de Miron jusqu'au premier règne du prince Nicolas, considérant cet exposé comme un seul travail, dû à un anonyme.

wski, Piasinski, Strykowski, au Hongrois Istvánffy, à « Wolfgang », c'est-à-dire Bethlen, à l'Italien Guagnino, à Jean Magnus d'Upsal, à Baronius, l'auteur des « Annales Ecclésiastiques », à Carion, cité aussi par Constantin Cantacuzène, en dehors de certains géographes ¹.

Mais, incapable de définir son champ de recherches, il commencera par la Création du monde, pour laquelle il cite aussi le « poète Ovide », qui « ne fait que suivre l'ancien Homère, celui qui a découvert toute la philosophie », et Platon, qui, « ainsi que le soupçonnent quelques-uns, aura lu aussi la Sainte Bible ». De là part pour lui « la domination des monarques, des rois, des princes et d'autres chefs spirituels et temporels », et l'Église elle-même. Il croira, avec la même naïveté, si différente des doutes sages de son contemporain valaque, que le Déluge a commencé « pendant l'année de la Création du monde 1656, au mois d'avril, le septième jour », et que Noé est mort à l'âge de 950 ans, exactement trois cent cinquante ans après ce Déluge. Il n'est pas impossible que celui qui, de fait, n'a pas transformé, mais simplement traduit l'Espagnol Guevara, pour « L'horloge des Princes », traduction intéressante cependant comme forme ², eût reproduit directement et mot à mot une partie de ces vaines généalogies bibliques, reçues partout, qui naturellement n'ont rien à faire avec le commencement des Roumains.

A peine, çà et là, comme pour la façon de combattre des Occidentaux à son époque, il y a quelque élément personnel.

A partir de « la seconde fondation », ce qui est ajouté vient de sources polonaises, citées nommément, et le compilateur ne cherche que des discussions de chronologie ou des identifications, comme lorsqu'il raconte la formation de la Moldavie ³. On s'étonne de voir que le conseiller de Ni-

¹ Il cite aussi des termes italiens, présentant une étymologie ridicule de la rivière de Tyras, qui viendrait de l'italien « tirare »; p. 52; voy. aussi « Golfo de Veneția »; p. 60. Mais, pour l'Italie, il copie ordinairement, ainsi que pour d'autres parties (même pour les vers sur Flaccus), Miron; *ibid.*

² Voy., tout récemment Cartoian, dans le *Bulletin* de l'Institut d'histoire littéraire, I.

³ Pp. 83—84. Cf. aussi *ibid.*, p. 132. Il attribue à Dragoș l'église de Volovăț; *ibid.*

colas Mavrocordato, ou peut-être quelqu'un qui a transformé cet ouvrage, dénonce, lorsqu'il s'agit de la prise de Caffa par les Turcs, ces « misérables Grecs »¹, et écrit, au cours de l'histoire du Despote: « Regarde ici ce qu'a fait cette méchante nation des Grecs et juge que tous sont ainsi. Malheureux le pays sur lequel les Grecs posent leur pied². »

D'une façon tout aussi gauche, au premier règne de Nicolas Mavrocordato Nicolas Costin entendra relier la partie consacrée à l'histoire universelle, copiée dans des sources étrangères, et ce qui est recueilli dans ses propres souvenirs. Ici encore la note personnelle est rare et faible.

Dans toute cette compilation, autant est-il difficile de trouver une opinion propre, autant il est rare de trouver ce sentiment qui anime ses prédécesseurs moldaves et son contemporain, Constantin Cantacuzène. Parlant des Turcs, contre lesquels ce dernier se plaint si souvent, Nicolas Costin dit tout simplement: « Sous leurs mains et sous leur joug, nous sommes esclaves³. » Sa mémoire personnelle lui donne seulement la reproduction de la bataille de Verbia, dans « cette rue qui s'appelle: des Tatars », à Suceava, et la mention de l'église de « Hârlău » qui est, de fait, celle de Cotnari⁴. Et l'épopée de Michel-le-Brave est présentée largement, d'après Istvánffy et Bethlen, mais sans chaleur⁵.

A côté de celui qui représente l'esprit européen et du boïar moldave qui n'a jamais passé la frontière et n'a pas gagné de connaissances d'un autre monde que le sien, nous avons, dans Démétrius Cantémir, le Roumain passé à l'étranger, qui, après une initiation aux choses de l'Occident par le Crétois Jérémie Cacavela, arrive, pour de longues années, dans le milieu constantinopolitain⁶, qui conservait des

¹ P. 164, note. Étienne-le-Grand reçoit des éloges pour avoir cherché tous les moyens de « se délivrer des Turcs »; p. 165, note 1.

² P. 408.

³ *Ibid.*

⁴ P. 436. Mais il parle aussi des deux églises de Cotnari; p. 440.

⁵ Cf. la médiocre thèse récente de Jean Costin, Nicolae Costin, *Viața și opera* (1938).

⁶ Sur les conditions de vie honorable des princes exilés, avec le droit

souvenirs italiens anciens et avait reçu de nouvelles pénétrations, mais conservait aussi le caractère grec, dans le sens traditionnel du mot, et le sens oriental aussi. Parmi les Turcs avec lesquels il avait des rapports étroits, il n'y avait pas seulement de hauts dignitaires, utiles pour sa carrière, mais aussi ces « intellectuels », non sans contact avec le monde occidental, qui commencent à se former juste à ce moment, comme Khasnadar-Ibrahim, qui avait rempli une mission diplomatique à Vienne, comme l'astrologue Néfi-Ogli, et ensuite ses professeurs de turc, de musique orientale: Saadi-Effendi, philosophe, « sectateur de Démocrite », le rénégat Kiémani-Ahmed, innovateur de la notation musicale, et Angeli, et, à son tour, il gagne des disciples pour les nouvelles chansons qu'il exécutait avec talent, en même temps qu'il rédigeait, jusqu'en 1695, un traité de musique dédié au Sultan Ahmed. A côté, dans la même maison d'Ortakeui, qu'il a dessinée lui-même, vivaient des Grecs, comme son nouveau maître de philosophie, Iacomî, comme Mélétius d'Arta, et un autre « philosophe », Ralaki Eupragiotis¹, qu'il amena en Moldavie, où il apprécia aussi un Anastase Kondoïdis².

Il était naturel qu'il s'occupe, examinant les manuscrits auxquels avait recouru jadis un Leunclavius, de l'histoire de l'Empire Ottoman³, pour écrire lui-même « L'Histoire du progrès et de la décadence de la Cour ali-osmane », et d'un travail, qui lui avait été demandé, sur le Coran, ainsi que d'un autre sur le « système de la religion mahométane »⁴. La façon de présenter l'Histoire, est, comme forme, plutôt

d'occuper la première place dans l'église patriarcale, de circuler à cheval avec une suite, de porter le vêtement qu'ils veulent, d'entretenir des relations avec les ambassadeurs étrangers, Démétrius Cantémir, *Descriptio Moldaviae*, pp. 75—76.

¹ Voy. Iorga, *Ist. lit. rom.*, II, pp. 373—375.

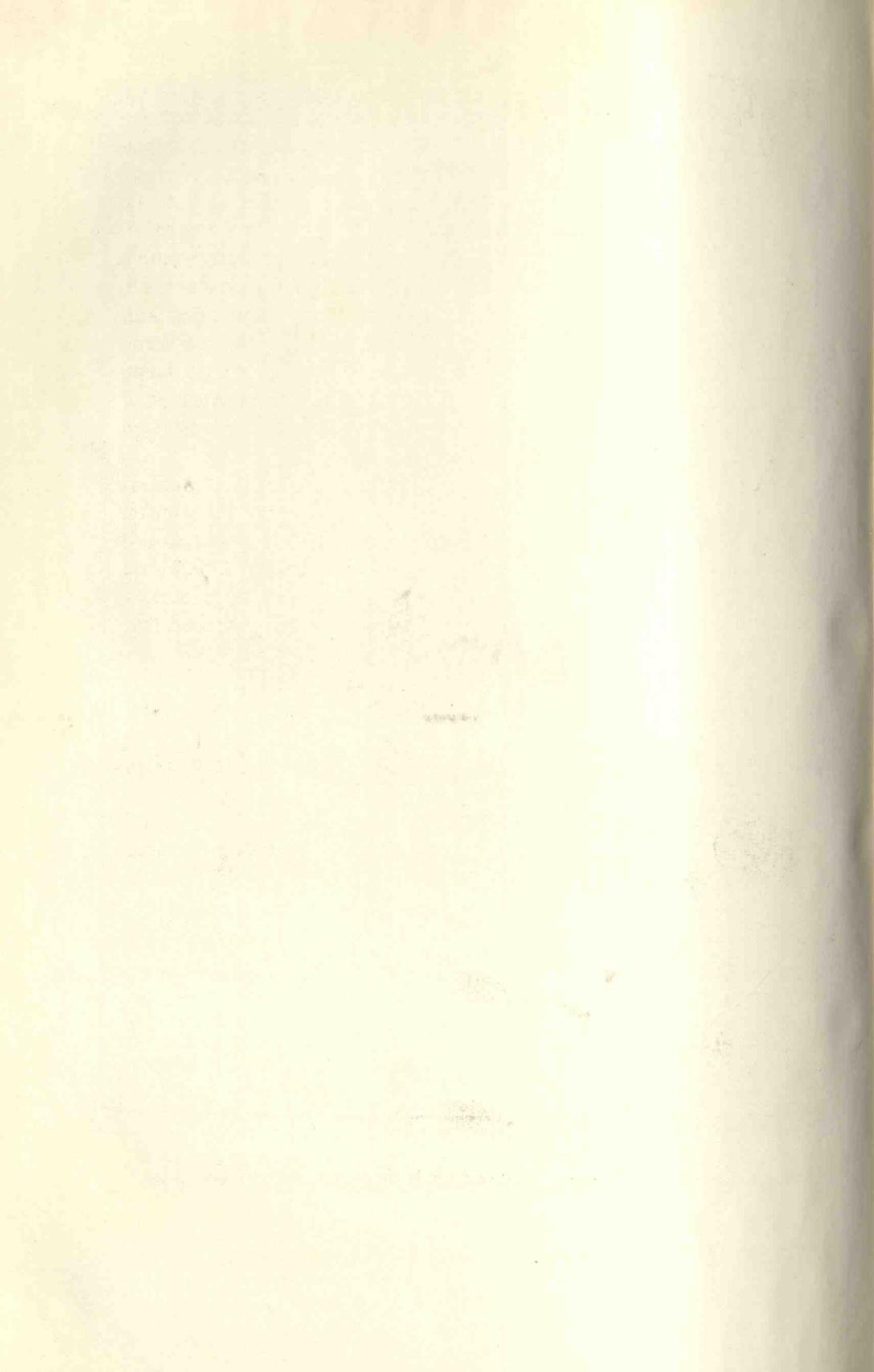
² Voy., sur Démétrius Cantémir et son fils Antiochus, Iorga, dans les *Conv. Lit.*, XXXVIII (1900), p. 866 et suiv.

³ Sur la date de sa rédaction (1716—1717) cf. Élie Minea, *D. Cantemir*, p. 235, note 4.

⁴ Étienne Ciobanu, loc. cit., p. 33 et suiv. Il paraît, en russe, en 1722. Voy. Bianu et Hodoş, ouvr. cité., III, p. 4 et suiv. Un autre, *De statu politico Aulæ Othomanicae*, Ovide Densusianu, dans la *Rev. critico-literară*, II, pp. 66—67.



Fig. 52. — Démétrius Cantémir sur la fin de ses jours (1723).



orientale, de même que ses moyens d'information et les modèles, mais ce qui est nouveau dans cette accumulation d'incidents de guerres, d'intrigues de palais, d'anecdotes plus ou moins intéressantes, c'est la conception de ce cours des événements, menant à la fondation, au maintien et à la chute des empires, que nous avons rencontré quelquefois aussi dans la philosophie du stolnic Constantin¹, et qui, dans cet écrit rédigé en latin, puis répandu, par son fils Antiochus, devenu diplomate russe, dans les formes française, anglaise et allemande, et jouissant d'une très large réputation, a passé, par la communication du manuscrit à Montesquieu, familier de l'ambassadeur de Russie, dans ses célèbres « Considérations » sur l'État romain.

Mais, avant 1717, lorsque commence la traduction roumaine², et puis, continuant, en 1718—1719, Cantémir, auquel l'Académie de Berlin avait demandé la Géographie de la Moldavie, en 1716, voulut, dans sa retraite forcée, au milieu d'une Russie dont le manque de culture et le défaut de vie sociale ont été observés aussi par un Neculce, reprendra, mais d'une façon plus large que les deux Costin, dont il a connu non seulement Miron, mais aussi Nicolas, dont il parle avec beaucoup de respect, et, sous certains rapports, que Constantin Cantacuzène lui-même, aussi dans cette forme, généralement comprise, du latin, *toute l'histoire de sa nation*, qu'il dédie, avec confiance, à Dieu lui-même.

Pour cela, il emploie les sources connues par ses contemporains, mais aussi d'autres, comme « les annales » russes, « bulgares » (telles celles d'un certain Sabbas)³, « slavonnes ». Il regrette de n'avoir pas pu trouver ces anciennes annales en

¹ Il y aurait certains signes que Cantémir a connu aussi cet ouvrage. Ainsi, lorsqu'il écrit que « les Brâncoveanu ont une origine bulgare »; p. 26

² Le titre le dit; cf. aussi le rapport de Tocilescu, dans les *Mém. Ac Roum.*, 1-ère série, XI, pp. 45—72.— Dans un manuscrit de Blaj, copié par un maître d'école du district de Romanâti, en 1756, on trouve aussi des formes, dues peut-être à une révision par Antiochus Cantémir, qui renvoient au latin ou à l'italien. Tocilescu, Préface de sons édition du *Hronic* de Cantémir, p. LXII. Les changements syntaxiques paraissent aussi dépasser les moyens d'un simple didascale.

³ Ne serait-ce pas le diplomate Sabbas de Raguse?

slavon de la Moldavie qui sont mentionnées, dans la forme donnée par Azarius, à l'époque de Pierre-le-Boiteux, par le compilateur de Ureche¹. Devant celui-ci et ceux que mentionne encore Miron Costin², il hérite de l'attitude combattive de Costin et de son fils, ainsi que l'avait fait le stolnic³. Il s'adresse aussi à la ballade populaire, comme lorsqu'il cite les « chants du vulgaire sur le règne du prince Pierre » (Rares), concernant le gué d'Oblucița-Isaccea⁴.

Pour l'histoire de la Valachie, il déclare avoir employé comme information la Chronique qui va de Radu Negru jusqu'à Brâncoveanu, ce qui ne peut être que la compilation de Liudescu, ainsi qu'une « chronique » en grec vulgaire, écrite de la main du « logothète Șerban »⁵, qui n'est que Șerban Greceanu, auquel il faut donc attribuer la traduction dans cette langue de l'ouvrage narratif de son frère.

Les inscriptions ne manqueront naturellement pas, comme celle de Țiglina, qui avait été apportée par le commandant de Galatz, un Grec⁶, et les chansons populaires, commençant par celles qui mentionnent le « prince Aler » ou « l'empereur Ler », — on est arrivé à constater qu'il ne s'agit pas de l'empereur Aurélien, mais de l'alléluia d'église transformé par le peuple de cette façon —, et jusqu'au récit versifié sur un combattant de 1711, le Valaque Préda Stanbol⁷.

Mais, ici aussi, les sources sont considérées seulement comme des matériaux pour la critique⁸.

Il n'y a, bien entendu, rien de tout à fait nouveau dans le fonds de l'ouvrage qui, pour la forme, n'a pas, de loin, la facilité traditionnelle des deux Costin, ni la large période de

¹ Il, de la première édition, p. 181. Cf. Iorga, *Ist. lit. rom.*, II, p. 319.

² Cantémir croit avoir découvert la situation du logothète Eustrate, « qui a été troisième logothète sous feu notre père »; p. 136. Mais il se trompe bien, car il s'agit de celui de Basile Lupu.

³ *Ibid.*, pp. 320—321.

⁴ P. 241.

⁵ *Ibid.*, II, pp. 187—188, 192, 194—195, 346—347.

⁶ *Ibid.*, pp. 360—361, 374—375. Une inscription aussi dans son ouvrage *Descriptio Moldaviae*, p. 13.

⁷ *Hronicul*, éd. citée, I, p. 288 et suiv.

⁸ *Ibid.*, p. 237 et suiv.

la Renaissance italienne, qui était entrée dans les coutumes d'esprit du stolnic. Il est, lui aussi, le fidèle de la religion historique romaine et, plus que son prédécesseur valaque, il rejette l'hypothèse que les Daces vaincus eussent été maintenus comme éléments distincts. D'après lui, les Roumains sont des Romains et des Romains exclusivement, des Romains de Trajan et pas de l'imaginaire Flaccus. Comme l'ancien étudiant de Padoue, Démétrius Cantémir n'admet pas une interruption de la romanité, et pas même le moindre mélange avec les barbares qui se sont infiltrés dans ces régions. Il continue Rome par la Byzance impériale, de même que par les adversaires « vlaques » du grécisme dominant chez les empereurs d'Orient. D'après lui, l'ancienne histoire de Rome et la nouvelle histoire de Byzance font partie intégrante de l'histoire des Roumains.

Ici encore, la noblesse de Transylvanie est un point sûr pour l'époque à demi obscure. Ici encore, Dragoș et Radu Negru vont ensemble, étant même, selon son opinion, des parents, des cousins ou même des frères. Les deux reviennent, au XIII^e-ième siècle, de la Transylvanie, où ils auraient cherché, comme chefs d'État, un abri passager.

Comme nous avons le récit en entier, et il se continue, d'une certaine façon, par la pieuse biographie du prince Constantin Cantémir et par les attaques contre les Cantacuzène et contre Brâncoveanu, on peut voir chez Démétrius l'orgueil pour le passé de combats des princes roumains, qui représentent ce qu'il appelle, lui, « l'invincible nation romano-moldo-vlaque ». La dynastie balcanique des Assénides précède cette manifestation d'énergie, qui, plus d'une fois, a été victorieuse. Si on est soumis aux Turcs, c'est sur la base d'un acte, qui, « découvert » par lui, Cantémir, est seulement une espèce de confédération politique. « Ces deux pays roumains, avec l'aide de Dieu et bien que soumis et dépendant de la tyrannie turque, n'ont jamais abandonné la domination propre, ni la liberté, mais, après de longues guerres sanglantes, roumaines, contre les Tatars, les Cosaques, les Hongrois, les Polonais et ensuite contre ces loups ennemis que sont les Turcs et les Tatars, nations de même race, ils n'ont jamais retiré le pied

de leurs frontières, restant fixés et indéradicables. Bien qu'ils eussent été obligés de donner à cet Empire des Turcs de l'argent, ils ont conservé leurs églises, leurs lois, leurs tribunaux, leurs coutumes intactes et non corrompues¹. » Eux, les Roumains, restent donc avec leurs propres armées, comme une garde invincible pour la civilisation occidentale.

Comme orientation politique du pays, Démétrius Cantémir parle, ce qui est bien explicable, avec haine de « ce dragon aux sept têtes qu'est le Turc »², cherchant à tout « engloutir »³. Le Sultan est un « tyran », et son régime une « tyrannie »⁴, son Empire « la terreur du monde »⁵, la nation ottomane des « Infidèles »⁶, les Turcs, comme tels, des « loups ennemis »⁷. Toutes les épithètes injurieuses se rassemblent pour saluer l'apparition du prophète Mohammed⁸. Et le prince écrivain s'écrie : « O, si Dieu avait fait que ni nous, ni une autre nation chrétienne ne fussions voisins d'une pareille engeance⁹ ! »

La forme, décalquée sur le latin, est certainement difficile à comprendre, et tant de beautés poétiques, qu'on trouve au commencement des chapitres, se perd presque totalement à cause de ce défaut¹⁰. Mais les vers dédiés par le poète Claudien aux victoires de Marc-Aurèle et que l'auteur roumain a traduits dans un langage libre, élégant, pittoresque, peuvent montrer combien il était capable d'atteindre la vraie beauté poétique, et, plus d'une fois dans ce passage, il y a dans la mention des événements un caractère personnel.

¹ Pp. 106—107. — Il y a parfois, dans les termes, une influence russe, qui est bien naturelle. Démétrius Cantémir critique la coutume des Valaques, qui, dans leurs diplômes, ne se rendent pas compte « de l'honneur que contient le nom roumain », et ont emprunté aux Grecs, pour leur pays, le titre de « Hongro-Valachie »; p. 307.

² P. 19.

³ *Ibid.*

⁴ Pp. 23, 92.

⁵ P. 92.

⁶ *Ibid.*

⁷ P. 92.

⁸ P. 326.

⁹ P. 306.

¹⁰ On trouve rarement des tentatives d'introduire des mots latins.

Son exposition est appuyée sur l'étude directe des sources, jusqu'à Justin, à Pline et à Tacite, jusqu'à Procope, examinant la liste de forteresses donnée par celui-ci, et à d'autres Byzantins, comme Théophylacte, Cédrene, Choniote, en face de Capitolinus, d'Eutrope et d'Aurelius Victor, de Denis d'Halicarnasse, enfin de Hérodote, jusqu'à Grégoras et jusqu'à Chalkokondylas, cité aussi dans le texte ¹, — de sorte que nous avons de fait toute l'histoire byzantine invoquée du point de vue roumain, pour défendre la permanence de la nation; il recourt jusqu'au Persan Mirkhond, chez lequel il croit retrouver ses « Koutzo-Valaques » ². Le travail devait être continué, le tome I-er s'étant arrêté à la date de la nouvelle fondation politique, qui serait 1274, pour passer aux souvenirs de son époque, présentés aussi, sous une forme « romancée », dans « L'histoire hiéroglyphique ». On ne trouve pas, en dehors de la guerre contre ceux qui ont fondé leur compilation sur le « pauvre » Ureche, méprisé, la note de polémique contre les étrangers, car, au contraire, sont défendus les Grecs, pour leurs traditions culturelles ³. On cherche vainement aussi cette tendance de tirer du passé des enseignements pour l'époque contemporaine, cette note politique qui rend vivante la présentation de Constantin Cantacuzène. Des plaisanteries moldaves remplacent —, jusqu'au « couteau des vieilles femmes qui est capable seulement de ratisser les truilles » ⁴ —, ce qui, chez le stolnic, est une rhétorique enflammée de combat et une sage direction pour son époque.

¹ Comme méthode, il faut observer que, pour chaque légende, Démétrius Cantémir vérifie sur les réalités de son époque. Ainsi lorsqu'il est question de Flaccus, d'Énéas, du « roi Ladislas », sur le compte duquel il trouve une contamination entre deux personnalités historiques différentes, se servant certainement de Bonfini.

² Voy. aussi pp. 398—414: « Des Koutzo-Vlaques ».

³ Dans la *Descriptio Moldaviae*, il donne des familles des boiars ayant une origine grecque, mentionnant, pour les Cantacuzène, l'origine impériale et l'origine « royale » pour la famille des Chrysobergès, comptant parmi les Grecs aussi les Rosetti, les Neculce, les Păladie et les Pétreliphe, du reste inconnus, les Todori, dont son gouverneur de Galatz; pp. 115—117.

⁴ Voy. les passages rassemblés dans Iorga, *Ist. Lit. Rom.*, II, pp. 323—324.

En 1721, l'exilé travaillait encore à ce livre, qu'il revoyait sans cesse et voulait imprimer; il en fait une traduction en roumain¹, rassemblant une nouvelle information. La rédaction fut arrêtée cependant par les charges officielles qui furent données à l'ancien prince, devenu maintenant sénateur de l'Empire russe et conseiller de Pierre-le-Grand, qu'il suivit aussi pendant l'expédition au Caucase, et, à cette occasion, il rassembla des notes de géographie et de sciences naturelles². On connaît dans quelques détails sa vie, si peu large, à cette époque.

Pour caractériser la valeur générale de l'ouvrage, on ne peut pas dire, aujourd'hui même, d'une façon plus solide et avec plus de décision que le manque de mentions sur les Roumains, qui n'avaient pas d'État et ne faisaient pas de guerres, ne constitue pas un argument pour leur inexistence. On ne peut pas non plus argumenter mieux que ne l'a fait Cantémir dans ces lignes, écrites il y a deux siècles: « Si les historiens de Rome se sont tus, pour les raisons que nous avons plusieurs fois mentionnées, et, dans leurs écrits et ailleurs même, n'ont rien dit sur ces régions, leur silence et l'absence de mentions ne sont pas venus de l'absence des habitants roumains en Valachie, mais, ainsi que je l'ai dit plusieurs fois, à cause des confusions causées par tant d'oppressions et invasions de toutes espèces de barbares, qui, comme des nuages portés par un vent de tempête, à toutes les époques et dans toutes les régions, s'abattaient sur l'Empire des Romains et, comme un brouillard obscur, où ils descendaient, ne se relevaient plus »³. L'énergie de sa conviction écarte aussi le caractère artificiel d'une syntaxe, qui est ordinairement si personnelle⁴. Et, continuant son argumentation, une comparaison vraiment virgilienne se présente à son esprit: « De même qu'un voyageur, par un hiver

¹ *Ibid.*, I, p. 227; II, pp. 378—379.

² Ces notes, en latin, se trouvent à la fin de l'édition de ses Oeuvres par l'Académie Roumaine.

³ P. 360.

⁴ Voy. Dragoș Protopopescu, dans les *Mém. Ac. Roum.*, section littéraire, 3-ème série, XXXVII.

âpre et dur, poursuit sa route, et est pris et pénétré de tous côtés par la tempête et par les tourmentes de neige, de sorte que toutes les parties de son corps qui sont plus près du cœur et de la tête, il cherche à les recouvrir et à les garder, et pas autant les parties qui sont plus lointaines, et par suite il arrive que le voyageur perde souvent les pieds, les mains, le nez, le visage, c'est-à-dire les parties qui sont plus lointaines du centre de la chaleur naturelle, étant forcé de ne pas sentir, ni en tenir compte, à cause d'une nécessité plus grave, de celle qui l'est moins, et, lorsqu'il arrive à l'abri désiré et ramène à la chaleur ses membres qui, par le froid et le gel, avaient perdu leur sentiment et étaient devenus incapables de se mouvoir, et alors il commence, par de grandes douleurs et tortures, à ressentir et à connaître ce qu'il avait souffert à cause du froid, sans le sentir et ne sachant pas ce qu'il perd, de la même façon il a pu en être avec les historiens de Rome, ce qui est prouvé par les écrivains étrangers ultérieurs, qui, par dessus ce qu'ils disent sur leur propre nation, mêlent quelque chose aussi sur les affaires des autres, et par cette courte mention prouvent fortement que le silence des historiens de cette époque n'a pas eu d'autre motif que celui que nous venons de montrer¹. »

Arrivant à l'époque de la fondation politique, — mais chez lui les affaires de Transylvanie représentent un vrai chaos² —, l'historien montre qu'il pense, « si Dieu lui permet d'être encore vivant », à donner en roumain aussi la *Descriptio Moldaviae*³.

Donc, il s'agit de rédiger « la chronique de la Moldavie, avec celle de la Valachie, dès le retour des princes venus de Transylvanie jusqu'à notre époque, autant que la volonté divine nous maintiendra parmi les vivants. Mais nous prions les lecteurs que, cette fois, ils s'arrêtent sur ce résultat de nos fatigues, malgré sa médiocrité »⁴.

¹ Pp. 360—361. Cf. *ibid.*, pp. 392—393.

² P. 474 et suiv.

³ P. 472.

⁴ P. 484.

C'est donc un *travail complet*, ainsi que le montre le titre, répété aussi à la fin : « chronique pour l'ancienneté des Romano-Moldo-Vlaques »¹.

Comme la princesse Cassandre était morte dès 1713, un nouveau mariage avec une Moscovite, des premières familles de l'Empire, Anastasie Troubetzkoï, élevée cependant en Suède (1719), changea toute la façon de vivre de Cantémir, resserrant « le très-illustre knèze », qui désirait aller en Europe ou au moins y envoyer ses fils, élevés par lui dans ce sens, de sorte qu'Antiochus put imiter Boileau en russe², et qui avait voulu même accompagner le tzar en Hollande, dans un milieu moscovite pur et étroit. A peine si l'ancien « ami littéraire » Anastase Kondoïdis, qui élevait les enfants, ou bien le médecin de la maison, un Grec, lui rappelaient-ils après le départ, peu à peu, des boïars mécontents de cette façon de vivre fermée et toujours surveillée, la vie de jadis. Il se transforme donc en un courtisan rasé, poudré, portant perruque, d'après la volonté de celui qui était maintenant pour lui un maître et, ayant complètement abandonné la pensée, qu'il avait conservée jusqu'à la conclusion de la paix entre les Impériaux et les Turcs, de tenter un retour princier en Moldavie, il se prit à faire des études d'anatomie. Cependant il lui semblait qu'il ne jouit pas de l'honneur dû à sa qualité et à ses services. Étant tombé malade, au cours de la campagne asiatique de 1723, il écrivit un testament où il fait une distinction, d'après leur mérite, entre ses fils, auxquels ils recommande de conserver les liens les plus étroits avec

¹ En latin c'est une *Historia moldo-vlachica* ; voy. la Préface, p. xxii. Il ajoute aussi un tableau chronologique. Voy. à la fin : « Jusqu'ici, avec l'aide de Dieu, nous avons mené la chronologie de l'antiquité de notre nation roumaine. Et, à partir du retour des Roumains venant de Transylvanie, c'est-à-dire du moment où ces deux pays se sont distingués en deux dominations différentes, jusqu'à notre époque, si Dieu nous prête vie, compilant et finissant toute la chronologie de ces deux pays, nous montrerons à la fin aussi le tableau chronologique des années qui suivent. Mais, mettant fin ici à ce modeste travail », il remercie, « avec une adoration éternelle », Dieu ; p. 499.

² Il était question en 1722 qu'un autre fils, Constantin, obtienne une mission à la Cour de France. Voy. Ciobanu, loc. cit., n° 50.

l'Occident. Il meurt à Dimitrowka, sur ses terres, auxquelles il avait donné son nom, le 21 août 1723 : après un siècle, ses ossements reposeront encore dans le monastère grec de Saint-Démètre de Moscou, jusqu'à ce qu'ils puissent être amenés en pays roumain et déposés aux Trois-Hiérarques de Jassy, où il avait conduit, comme jeune prince, Pierre-le-Grand ¹.

¹ Voy. aussi P. P. Panaitescu dans la *Dacoromania*, IV (1926). Sa fille, Marie, femme d'une éducation supérieure et de grand talent, a été, sans doute par force, l'amante de Pierre-le-Grand, mais on a cherché vainement à suggérer que cette relation honteuse eût été approuvée, pour des motifs d'ambition, par le père lui-même, qui aurait pensé à un mariage après la naissance d'un fils de Pierre.

CHAPITRE V

ORGANISATION DE L'ANCIENNE MONARCHIE

L'ancienne Monarchie roumaine, remplacée à ce moment par une autre forme, occidentale, s'appuyait sur un fisc qui servait les déficits financiers et l'avidité incessante des maîtres constantinopolitains, soutenant aussi la splendeur d'une Cour princière qui imitait la Constantinople impériale et l'éclat d'une noblesse qui avait quitté ses maisons de campagne pour devenir, en Valachie plus qu'en Moldavie, un ornement de cette Cour.

Toute l'attention se dirige vers les moyens par lesquels peut être maintenu cet État qui se résume dans le monarque, avec ses soucis concernant la Porte Ottomane et avec son penchant vers « la pompe et l'ostentation ».

Le prince lui-même reconnaît que tout se réduit aux efforts désespérés pour satisfaire l'exigence de ces tributs qui s'accumulaient d'un terme à l'autre et le besoin de pourvoir aux provisions, aux matériaux de travail pour les forteresses, aux nécessités militaires d'un grand Empire continuellement en guerre : « Les impôts ont été doublés et triplés à l'égard de ce qu'ils étaient auparavant, et nous ne pensons pas que jamais ce pays en eût été si chargé », écrit, dans un moment de crise, Brâncoveanu, réduit à puiser dans sa propre fortune et à demander des emprunts au patriotisme de ses boïars.

Le tribut ¹ avait dépassé 250 bourses et, en 1703, s'étaient ajoutées ces 240 dont tous les efforts du prince rétabli sur son

¹ La liste de quelques-uns de ces « abus » et de ces « souffrances », dans Iorga, *Doc. Brâncoveanu*, pp. XIX—XX.

trône essayèrent vainement de libérer le pays. Une comptabilité d'une complication fantastique empêchait même l'administrateur le plus précis de tenir des comptes sérieux ¹. A l'époque d'un vizir comme Dchine-Ali, l'Empire Ottoman avait comme un compte-courant de fait incalculable dans les pays roumains où, à chaque moment, une main brutale pouvait plonger pour prendre tout ce qu'elle pouvait ².

A côté des impôts fixes, comme « l'argent du drapeau », à la nomination du prince, le *moukarer*, pour la confirmation triennale, le *baïramlik*, pour le baïram, principale fête de l'Islam, s'ajoutaient les cadeaux. Un prince ne pouvait se maintenir que par un certain nombre de puissants de la Porte, hommes et femmes, dont dépendait une faveur toujours fragile. Vers eux se dirigeait une grande partie de ce qu'on pouvait prendre à un pays dont l'exploitation était évidente, mais dont un traitement normal comme fiscalité n'était pas dans les possibilités même de l'homme le plus aimant pour sa patrie et sa race. Et, à chaque moment, pouvait s'abattre sur ce pauvre matériel humain si oppressé la « découverte » d'anciennes dettes de princes qui ne pouvaient pas être poursuivies pendant leur disgrâce pour de pareils déficits.

En ce qui concerne les charges de la Valachie en 1688, Happelius peut donner cette liste, d'après des informations plus anciennes.

¹ Dans un compte du XVII-ème siècle, le tribut de Moldavie est coté comme représentant 160.000 sequins; celui de Valachie 12.000; ms. 180.376 de la Bibl. Nationale de Paris (commencement du siècle), et la Transylvanie en donne 10.000. Alors que le tribut de la Moldavie était vers 1620 de 80.000 (pas 180.000) livres, celui de la Valachie de 120.000, contre 40.000 pour la Transylvanie; D. C., *Voïage du Levant* (1621), p. 106: « Celuy de Transilvanie [cent] quarante mille livres, celuy de Moldavie cent quatrevingts mille. Et celuy de Valaquoie six vingts mille ». Cette source dit que les Moldaves ne troublent pas leurs voisins polonais, mais provoquent parfois la guerre; p. 285. — Elle présente sur le Danube des « haïdouks qui viennent de Valachie et de Transylvanie »; p. 68. Happelius, dans son *Thesaurus exoticorum* de 1688, déclare que le tribut de Moldavie s'est élevé de 2.000 florins d'or à 10.000, et puis à 60.000 ducats de Hongrie (*ungarische Ducaten*); pp. 4-5.

² Auxentius le Secrétaire, p. 123.

« Au Sultan 260 bourses ou 130.000 couronnes, 1.500.000 okas de miel, 9.000 okas de cire; au grand vizir 10 bourses d'argent, comprenant chacune 5.000 couronnes, et un caftan de zibeline; au tefterdar une bourse et un vêtement de zibeline; à l'aga des femmes 10.000 aspres; au lieutenant du vizir 5.000 thalers impériaux et des zibelines pour un vêtement ». A côté, les cadeaux triennaux ¹.

D'après le même informateur allemand, les charges de la Moldavie étaient les suivantes :

« Au Sultan 120 bourses d'argent en monnaie, 1.000 (*Zehenten*; *sic*) okas de cire, 1.000 (*Zehenten*) okas de miel, 500 peaux de boeufs, 500 pièces de chanvre (*Kanifas oder ungebleichten Leinwands*), pour les esclaves ou les galériens et pour les nécessités des galères mêmes; 1.330 okas de cire pour l'arsenal; pour le grand vizir 10 bourses d'argent en monnaie et un vêtement en zibeline; au lieutenant du vizir une bourse avec 500 thalers impériaux; de même au tefterdar ².

Pour cette confirmation tous les trois ans, le même informateur montre qu'on payait au Sultan 150 bourses, à la mère du Sultan 50 bourses, au favori 10 bourses, à l'aga des femmes la même somme, à côté de ce qu'on donne au vizir et à d'autres dignitaires ³.

Il paraît que les pachas voisins, ces « marquis » de la frontière orientale, s'arrogeaient le droit de demander des provisions et des matériaux, et vers ces hommes influents allaient des dons à Bender, à la « Vozia » des Turcs, qui est Otchakov, à « Or ».

Alors qu'en Moldavie, jusqu'à la fin du règne de Nicolas Mavrocordato, se conservaient les quatre quarts établis par lui, qui ne faisaient pas disparaître les dîmes dont étaient exemptés les boïars, — et Chrysanthe chercha à délivrer aussi le clergé, de nouveaux revenus pouvant être pris au besoin sur les fortunes jusque là épargnées, allant jusqu'à un impôt sur les domestiques tziganes serviteurs ⁴ —, en Valachie la

¹ P. 62.

² *Ibid.*

³ *Ibid.* Il fallait emprunter à 40 ou 50%.

⁴ En Moldavie, la richesse en cire et en miel donnait, vers la fin du

principale contribution était le « grand compte », mais, lorsque venait une nouvelle prétention de la Porte, on pouvait en ajouter un second, ou un troisième, en dehors d'impôts spéciaux qui s'appelaient d'après leur destination personnelle, comme « l'impôt pour Ali-Pacha ».

Non sans regret, Brâncoveanu dut introduire cet impôt impopulaire, le *văcărit*, sur le bétail, qui pesait sur tous, sous ce nom étant compris aussi les autres animaux appartenant aux villageois et même aux boïars et au clergé. On le voit se justifier devant les pâtres roumains de Transylvanie qui faisaient paître leurs brebis dans son pays, montrant que l'impôt sur ces brebis, le *oierit*, est seulement une mesure transitoire¹. Le nouveau système passa aussi en Moldavie, où les charges étaient si lourdes que toute description d'un règne devait montrer d'abord quels étaient les impôts qu'on prenait pour le moment ou qu'on abrogeait aussi, à force de grandes promesses et de malédictions dans les assemblées solennelles, ce qui faisait qu'on accorde de grands éloges à ce maître passager.

Mais cela ne suffisait pas encore, de sorte que, chez les Valaques de même que chez les Moldaves, le prince devait avancer certaines sommes des revenus de sa charge ou de sa fortune personnelle, et, ainsi qu'on l'a déjà dit, soumettre les boïars à

XVII-ème siècle, au prince un revenu de 200.000 thalers; voy. Happelius, loc. cit., p. 5: « Das Land ist reich an Honig und Wachs und kann der Fürst davon jährlich auf 200 m. Rthl. an Zehenten erheben ». Mais ses informations viennent d'une source plus ancienne, comme on le voit par la mention des marques physiques pour permettre de reconnaître les fils de prince: « Der Sohn folget dem Vater im Regiment, er sey gleich ehelich oder unehelich, und, sobald ein Printz geboren wird, brennt man ihm am Leib ein Zeichen, weil einer den andern um des Regierung willen leicht umbringet oder vertreibet, sogar dass man unter zwanzig Fürsten kaum zwei zehlet die ihren Vatern im Regiment gefolget sind. Der Gross Türck siehet bey solcher Gelegenheit gerne durch die Finger und gibt dem das Land der ihm am Meisten darauf erlegt »; p. 5. Pour la vente en Pologne de la « potasse » tirée de la cendre de chêne, que des étrangers occidentaux exploitaient sous le prince Georges Duca, voy. Hurmuzaki, IX, p. 246; Babinger, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 1936, pp. 172—173.

¹ Iorga, *Doc. Trans.*, p. 1509, n° MMDCCCXLIV.

ces « emprunts »¹, pour le remboursement desquels, après la destitution, on trouve des plaintes portées directement à la Porte, en roumain et en turc aussi, pendant la première moitié du XVIII-ème siècle².

Mais, quels que fussent les efforts pour amener un ordre financier, l'ancienne confusion restait, attendant des réformes qui seront réservées pour une autre époque. Dans cette confusion étaient comprises aussi les catégories multiples de ceux qui avaient une convention (*ruptoare*) avec le Trésor. Il faut compter au nombre de ces demi-exemptés ceux qui remplissaient certains services à la Cour, sur les routes, à l'armée, comme les anciens « Rouges » de Valachie ou bien les soldats de la Cour, les gardiens des montagnes en Moldavie. Il y avait aussi ceux qui devaient se présenter seulement deux fois par an : à la St Georges et à la St Démètre avec leurs offrandes fiscales. Il y avait aussi les gens colonisés dans ces villages exemptés, dont la fondation représentait un des éléments d'orgueil pour Nicolas Mavrocordato. Il y avait enfin les étrangers qui vivaient à côté, dans une situation spéciale, et des agents spéciaux choisis parmi eux rassemblaient leurs contributions ; ainsi, en Valachie, les marchands bulgares de Kiprovač.

On vivait cependant largement à la Cour des princes que nous avons vu défiler jusqu'à la fin de ces règnes par les indigènes, et beaucoup de sommes étaient dépensées pour leur commémoration monumentale : en Valachie on travaillait entre 1714 et 1716 à recouvrir le vieux monastère de Dealu³, puis à l'église de St Sabbas de Bucarest, au couvent de Hurezi, presque partout, avec la même piété généreuse, d'une année à l'autre. Dans la liste des parts que Brâncoveanu entend accorder à ses filles, on trouve, à côté de terres, nombreuses, tout un trésor de bijoux qui, ensuite, arrivés entre les mains des Turcs, furent vendus jusqu'en Moldavie, ainsi que le dit

¹ Auxentius le Secrétaire, p. 122.

² Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, XVI : *Două arzuri către Sultan în sec. XVIII.*

³ Greceanu.

une des chroniques de cet autre pays. Quand Brâncoveanu est à Bucarest ou à Târgoviște, qui revivait par lui, le spectacle de la vie de sa Cour était vraiment imposant, même pour des étrangers, comme l'Anglais Chishull, qui nous a laissé une description de son voyage, avec de grands éloges pour la splendeur de ce prince hospitalier, pour la culture et la distinction du stolnic Constantin ¹.

Les banquets n'étaient pas rares, et les fêtes, modestes, d'après la coutume orientale, qui ne permettait pas la participation des femmes, étaient naïves, très souvent jusqu'aux enfantillages, — car, au fond, tous ces gens ne forment qu'une seule grande famille, — nous sont présentées par ce Juif de Florence, baptisé, que les Cantacuzène avaient recueilli à Venise pour en faire le secrétaire, entretenant certains rapports avec l'Occident, de Brâncoveanu. On s'amusait pendant ces fêtes à des « jeux de société », assez vulgaires, comme celui qui imposait à un malheureux Tzigane de saisir avec les dents une monnaie dans un tas de farine, de prendre avec les dents un œuf, ou bien un thaler auquel était fixée une chandelle. On riait facilement dans ce monde heureux qui ne se rendait pas compte de la catastrophe qui le menaçait, pour en arriver ensuite à des comptes menus, dans un milieu de calculs restreints et de craintes, sous des princes étrangers.

A la Cour des princes de Moldavie, il y avait le même ordre « impérial », aussi qu'on le voit dans les journaux des ambassadeurs polonais qui traversaient le pays, et envers lesquels on accomplissait avec soin toutes les prescriptions d'un archaïque cérémonial ². On voit le prince Antiochus prononcer un discours au banquet offert à un ambassadeur solennel après la paix de Carlowitz, qui est le père même du futur roi Stanislas Leszczyński. Il souhaite à ce rare hôte « la bravoure d'Alexandre-le-Grand », le « sort de Jules César », duquel, dans une si faible mesure, sera digne le fils

¹ Traduction française dans la *Rev. hist. du S.-E. eur.*, I, pp. 401—417.

² Voy. celui de Raphael Leszczyński, en 1700, avec la mention de Démétrius Cantémir, qui discutait, comme d'après le texte de Cicéron, sur « les devoirs de l'amitié »; P. P. Panaitescu, *Călători poloni*, p. 103; cf. aussi *ibid.*, p. 105. Était présent aussi son maître, Cacavela; *ibid.*, pp. 104, 115.

de l'ambassadeur. Cet ambassadeur but à la santé du prince et pour le bien de la Moldavie sous son gouvernement, sans oublier Démétrius Cantémir lui-même, qui était présent ¹.

A Bucarest et à Târgoviște, la mode de l'Orient, sous sa forme turque, a pénétré et domine. Les boïars se mettent à table laissant pendre les manches de leurs habits de cérémonie; ils ont la tête rasée, sauf la petite queue habituelle partant du sommet de la tête, comme chez les Musulmans. Ils laissent croître de longues moustaches et des barbes entières. Les mots pris chez les maîtres dominant dans la dénomination des joyaux, à côté des anciennes appellations slaves, auxquelles s'ajoutent, sous l'influence vénitienne, apportée par les Cantacuzène, la « belacoasa » (*bella cosa*) et le « tertanat » (*terzanello*). Les couvertures de lit, qui sont nommées en Valachie par un terme grec, en Moldavie par un terme turc, jusqu'aujourd'hui, sont faites d'étoffes orientales, comme à Constantinople, les draps eux-mêmes étant parfois appelés de la même façon: *cearșaf*.

Les étrangers venant de l'Occident sont très rares: del Chiaro, puis un Bartélemy Ferrati et tel réfugié hongrois.

Pour cette Valachie, nous n'avons pas de description qui aille jusqu'à la vie, propre et avec des soucis de beauté, d'art, des villages. Mais, pour la Moldavie, Démétrius Cantémir a laissé, en rapport avec son élection à l'Académie de Berlin, un admirable opusculé en latin, qui est le premier travail d'« anthropogéographie » connu jusqu'alors, don précieux de celui qui, plus tard, dans son commode exil de Russie, élèvera noblement, comme nous l'avons déjà dit, cette femme d'une haute culture, Marie, qui a été la victime des appétits brutaux de Pierre-le-Grand ². On y trouve des ob-

¹ Celui-ci eut de l'ambassadeur, en guise de cadeau, un « fusil de Paris »; *ibid.*, p. 116.— Stanislas Chomętowski sera reçu, ensuite, par Nicolas Mavrocordato; *ibid.*, p. 128 et suiv. Cet ambassadeur était accompagné par « le seigneur Turcul » (Turculeț).

² Voy. Étienne Ciobanu, loc. cit., et les commentaires dans le résumé de Iorga, *Rev. Ist.*, loc. cit. Voy. Iorga, *Ist. lit. rom.*, II, chapitre *Démétrius Cantémir*.

servations recueillies pendant la première jeunesse de l'auteur et pendant ce court délai de son passage dans le pays auprès du frère Antiochus ou, de passage, à l'époque, si courte, de son propre règne, mais, dans cet ouvrage, on n'a pas, à côté des chapitres qui renferment tout l'aspect de la nature et toutes les occupations humaines, aussi des notes sur cette vie populaire qui, en dehors de certaines curiosités qui lui paraissaient intéressantes, n'attirait pas trop cet écrivain érudit.

Mais voici un étranger, cet Allemand au service des Suédois, E. H. Weismantel¹, qui en sait plus, sur cette Moldavie de 1711—1713, que le grandiose Juif italien del Chiaro, qu'on appelait le « dindon », pour la même vie en Valachie.

Le pays lui semble, malgré ses terribles épreuves, très riche en toutes espèces de produits, qu'on vend pour rien. Les habitants sont très accueillants envers ceux qui ont commencé à donner des ordres dans le pays, bien qu'étant des hôtes totalement étrangers ». Mais un temps vient où leur patience s'épuise, et, alors, il se révoltent. Car il y a des milliers de villages déserts. Cependant le paysan conserve une charrue à cinq ou six bœufs et peut nourrir jusqu'à quinze personnes. Des femmes si belles : « leurs visages comme le lait et la fleur, et leurs yeux comme des pierres précieuses », ne se trouvent pas ailleurs, selon l'opinion de l'écrivain, qui poursuit : « A la campagne, et même chez les paysans, on voit des jeunes filles et des femmes si parfaitement belles qu'on n'en voit jamais chez nous en Allemagne, même si des villages entiers étaient habités par des familles nobles, et il n'y a pas peu de jeunes filles paysannes qui pourraient, comme aspect et beauté, de la tête aux pieds, couvrir de honte les plus fines personnes de la noblesse ».

L'officier suédois a été à Jassy, avec six mille maisons pour cinquante églises et avec l'ancien palais, maintenant

¹ *Dagbok, 1709—1714*, éd. Samuel E. Bring, Stockholm 1928. Traduction dans la *Rev. Ist.*, XVI, p. 12 et suiv.

négligé. Il y a vu une vraie armée: le prince est gardé par cent cinquante cavaliers vêtus de vert; il dispose de six mille seïmens¹. S'ils avaient d'autres chefs, ces soldats seraient dignes de ceux qui ont servi Charles XII².

¹ Ailleurs, l'auteur présente des chiffres fantastiques concernant l'armée; pp. 221—222 de l'édition suédoise.

² Sur la langue, il est dit qu'elle est « eine compendieuse und nette », « einem der lateinisch oder italienisch versteht artig anzuhören ». — Le travail est précieux aussi par la présentation d'une large partie de coutumes populaires conservées jusqu'aujourd'hui.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE I

LA MONARCHIE ROUMAINE

	<u>Page</u>
Chapitre I. — La Monarchie en lutte avec le patriarcalisme des boïars	7
Chapitre II. — Vers la Monarchie moldave	47

LIVRE II

LA MONARCHIE BYZANTINE

Chapitre I. — La formation de la Monarchie du prince Basile .	61
Chapitre II. — Rivalité des créateurs de civilisation	96
Chapitre III. — Période de floraison de l'impérialisme byzantin .	123
Chapitre IV. — Nouvelle concurrence et lutte entre les deux princes roumains	169
Chapitre V. — La Cour des monarques roumains	181
Chapitre VI. — Les lettres moldaves à l'époque de Basile Lupu .	195
Chapitre VII. — La révolte des boïars contre la Monarchie . . .	209
Chapitre VIII. — Le travail typographique sous le prince de Valachie Matthieu	227
Chapitre IX. — Catastrophe du prince Basile	237
Chapitre X. — Dernières années du prince de Valachie Matthieu	249

LIVRE III

LES ROUMAINS DEVANT LES NOUVELLES GUERRES OFFENSIVES DE LA TURQUIE RÉGÉNÉRÉE

Chapitre I. — Apparition du parti des Cantacuzène	301
Chapitre II. — Les Roumains et les offensives de la renaissance militaire ottomane	342

LIVRE IV

LA MONARCHIE ORIENTALE DE DUCA

	Page
Chapitre I. — Lutte pour l'autonomie de l'Église roumaine en Transylvanie	361
Chapitre II. — Travaux littéraires à l'époque de Duca	375

LIVRE V

LES ROUMAINS ET LA NOUVELLE CROISADE
D'OCCIDENT

Chapitre I. — Les rapports des pays roumains avec leurs voisins chrétiens jusqu'au siège de Vienne	409
Chapitre II. — Le livre roumain pour tous les Roumains, et les ouvrages historiques	447

LIVRE VI

MONARCHIE CULTURELLE DE CONSTANTIN
BRÂNCOVEANU

Chapitre I. — Entre Impériaux allemands et turcs	479
Chapitre II. — La Transylvanie roumaine et Brâncoveanu. La civilisation valaque sous Brâncoveanu	518

LIVRE VII

LA CRISE DE L'ORIENT EUROPÉEN ET LES
PRINCES ROUMAINS

Chapitre I. — La guerre pour le trône de Pologne et les pays roumains	565
Chapitre II. — La nouvelle expérience chrétienne de 1711	573
Chapitre III. — La tragédie de la dynastie valaque	589
Chapitre IV. — L'âme roumaine à la fin de l'époque des monarques	603
Chapitre V. — Organisation de l'ancienne Monarchie	618

TABLE DES ILLUSTRATIONS

	Page
Fig. 1. — L'Église conventuelle de Solca	8—9
Fig. 2. — Document de 1617 du prince Radu Mihnea	16—17
Fig. 3. — Matthieu Băsărabă	44—45
Fig. 4. — Église Barnovschi, à Jassy	52—53
Fig. 5. — Basile Lupu, d'après une estampe contemporaine	62—63
Fig. 6. — Document de Basile Lupu (1634)	66—67
Fig. 7. — Matthieu Băsărabă, fresque au couvent d'Arnota	72—73
Fig. 8. — Matthieu Băsărabă et la princesse Hélène, fresque au couvent d'Arnota	78—79
Fig. 9. — Basile Lupu et sa famille, fresques de l'église de Hlincea, district de Jassy	80—81
Fig. 10. — Jean, fils de Basile Lupu, d'après un tissu	86—87
Fig. 11. — Matthieu Băsărabă et la princesse Hélène, d'après une enluminure contemporaine	88—89
Fig. 12. — La princesse Tudosca, femme de Basile Lupu, d'après un tissu	100—101
Fig. 13. — La princesse Hélène, femme de Matthieu Băsărabă, d'après une enluminure contemporaine	106—107
Fig. 14. — Clocher de Brebu	108—109
Fig. 15. — Église conventuelle d'Arnota	110—111
Fig. 16. — Église des Trois Hiérarques, à Jassy	134—135
Fig. 17. — Église de Golia, à Jassy	188—189
Fig. 18. — Document de Matthieu Băsărabă (1653)	192—193
Fig. 19. — Pierre tombale de Mathieu Băsărabă, au couvent d'Arnota	248—249
Fig. 20. — Le prince Constantin Băsărabă	256—257
Fig. 21. — Michel Radu ou Mihnea III, prince de Valachie, d'après une estampe contemporaine	272—273
Fig. 22. — Document du prince Grégoire Ghica (1662)	302—303
Fig. 23. — Église de Rebegești-Crețulești (district d'Ilfov); XVII ^e siècle	320—321
Fig. 24. — Couvent de Cetățuia, près de Jassy	336—337
Fig. 25. — Document du prince Grégoire Ghica (1672)	352—353
Fig. 26. — Antoine Rosetti, prince de Moldavie	372—373

	Page
Fig. 27. — Église conventuelle de Cornetu, district de Vâlcea	392—393
Fig. 28. — Șerban Cantacuzène et la princesse Marie, fresque à l'église de Popești (district de Vlașca)	394—395
Fig. 29. — Document de Șerban Cantacuzène (1679)	396—397
Fig. 30. — Armes de Valachie à l'époque de Șerban Cantacuzène	398—399
Fig. 31. — Constantin Brâncoveanu, d'après une gravure	478—479
Fig. 32. — Document du prince Constantin Brâncoveanu	482—483
Fig. 33. — Constantin Brâncoveanu, d'après un dessin contemporain	488—489
Fig. 34. — Document de Constantin Brâncoveanu (1689)	494—495
Fig. 35. — Document de Constantin Brâncoveanu (1692)	498—499
Fig. 36. — Document de Constantin Brâncoveanu (1692)	500—501
Fig. 37. — Athanase Ange, évêque uniaste de Transylvanie	528—529
Fig. 38. — Page d'Évangélaire, imprimée à Snagov (1697)	536—537
Fig. 39. — Constantin Brâncoveanu et sa famille, fresque du couvent de Hurezi	544—545
Fig. 40. — Constantin Brâncoveanu et ses quatre fils	552—553
Fig. 41. — Couvent de Hurezi	552—553
Fig. 42. — Balcon de l'hégoumène Denis au couvent de Hurezi	554—555
Fig. 43. — Couvent de Brâncoveni	556—557
Fig. 44. — Église de Saint Jean le Grand, fondation de Constantin Brâncoveanu, aujourd'hui démolie	558—559
Fig. 45. — Page imprimée du temps de Brâncoveanu, avec l'autographe et la signature du prince	560—561
Fig. 46. — Croix commémorative, époque de Brâncoveanu	572—573
Fig. 47. — Démétrius Cantémir	576—577
Fig. 48. — Église de Fundenii-Doamnei	592—593
Fig. 49. — Document du prince Étienne Cantacuzène	594—595
Fig. 50. — Démétrius Cantemir en Russie	594—595
Fig. 51. — Autre document d'Étienne Cantacuzène	600—601
Fig. 52. — Démétrius Cantemir sur la fin de ses jours (1723)	608—609

VERIFICAT
2007

VERIFICAT
11/1987

